Cat. 125
181 141
187 143

SANDFORD

ET MERTON

SUIVI DE

LE PETIT GRANDISSON

LE RETOUR DE CROISIÈRE — LES SŒURS DE LAIT — LES JOUEURS

LE PAGE — L'HONNÊTE FERMIER

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

On l'avait entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves. (p. 2.)

BERQUIN

SANDFORD

ET MERTON

SUIVI DE

LE PETIT GRANDISSON

LE RETOUR DE CROISIÈRE — LES SŒURS DE LAIT — LES JOUEURS

LE PAGE — L'HONNÊTE FERMIER

ILLUSTRÉS D'UN GRAND NOMBRE DE VIGNETTES SUR BOIS

GRAVÉES PAR

DEMARLE, PANNEMACKER, HOTELIN, MOUARD, MIDDERIGH, ETC., ETC.

DESSINS DE G. STAAL

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

LIBRARY
JAN - 8 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PG
1959
B455A16

SANDFORD ET MERTON

PREMIÈRE PARTIE

Dans la partie occidentale de l'Angleterre, vivait un gentilhomme d'une fortune immense. Son nom était Merton. Il avait passé plus de la moitié de sa vie à la Jamaïque, où il possédait une habitation considérable, avec un nombre infini d'esclaves noirs, pour cultiver, à son profit, les cannes de sucre et d'autres plantations précieuses.

Les soins qu'il se proposait de donner à l'éducation d'un fils unique, l'objet de sa plus vive tendresse, l'avaient déterminé à venir s'établir pour quelques années en Angleterre.

Tommy Merton, à peine âgé de six ans lorsque son père arriva en Europe, était né avec des dispositions très-heureuses, que l'on parvint

bientôt à corrompre par un excès aveugle de complaisance. On l'avait entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves, auxquels il avait été défendu de le contrarier dans aucune de ses fantaisies. Dès qu'il faisait un pas hors de la maison, il était suivi de deux nègres, dont l'un portait un large parasol pour le garantir du soleil, et l'autre était toujours prêt à le prendre dans ses bras au moindre signe de fatigue. Il avait aussi une espèce de litière dorée que ses deux nègres chargeaient sur leurs épaules, lorsqu'il allait rendre visite aux enfants des habitations voisines. Sa mère avait conçu pour lui une tendresse si excessive, qu'elle ne lui refusait rien de tout ce qu'il paraissait désirer. Les larmes de son fils lui causaient des évanouissements; et jamais elle ne voulut consentir qu'on lui montrât à lire, parce qu'il s'était plaint d'un violent mal de tête au premier essai de son alphabet.

Les suites naturelles de cette faiblesse furent que, malgré tous les soins qu'on prenait de lui plaire, le petit Merton devint très-malheureux. Tantôt il mangeait des friandises jusqu'à s'en rendre malade: et alors il souffrait de vives douleurs, parce qu'il refusait de prendre des médecines amères qu'il lui aurait fallu pour guérir; tantôt il pleurait pour des choses qu'il était impossible de lui procurer : et comme il était accoutumé à voir flatter tous ses caprices, il se passait des heures entières avant qu'on pût parvenir à lui faire entendre raison.

Lorsque son père donnait à dîner à ses amis, il fallait le servir le premier, et lui donner les morceaux les plus délicats : autrement il faisait un bruit à étourdir toute la compagnie. Si sa mère prenait le thé avec d'autres femmes, au lieu d'attendre que son tour vînt d'être servi, il grimpait sur une chaise, s'élançait sur la table, s'emparait des rôties au beurre et du gâteau, et renversait les tasses à droite et à gauche en se relevant. Par des manières aussi sauvages, non-seulement il se rendait importun à tout le monde, mais encore il s'exposait tous les jours à des accidents fâcheux. Ses mains étaient continuellement ensanglantées des blessures qu'il se faisait avec les couteaux. En voulant examiner tout ce qu'il voyait hors de sa portée, il lui tombait quelquefois de lourds paquets sur la tête; et il faillit un jour s'échauder tout le corps, en maniant sans précaution une théière d'eau bouillante.

Élevé dans l'inaction et la mollesse, il éprouvait des langueurs

continuelles. C'était assez de quelques gouttes de pluie, ou d'un souffle de vent, pour l'enrhumer; et le moindre rayon de soleil lui donnait la fièvre. Au lieu de courir et de sauter en plein air comme les autres enfants, on l'avait instruit à rester assis, de peur de gâter ses habits de soie brodés, et à garder la chambre, de peur de hâler son teint. En sorte que, lorsque Tommy Merton débarqua sur les côtes de l'Angleterre, il ne savait ni lire ni écrire, et ne pouvait faire aucun usage de ses membres pour se servir lui-même; mais en revanche il ne le cédait à personne pour les impatiences, les caprices et l'orgueil.

Non loin de l'endroit que M. Merton avait choisi pour sa résidence, vivait un honnête fermier qui s'appelait Sandford. Il avait, comme M. Merton, un fils unique âgé d'environ six ans, nommé Henry.

Henry, accoutumé de bonne heure à courir dans les champs, à suivre les laboureurs lorsqu'ils conduisaient la charrue, et les bergers lorsqu'ils menaient les troupeaux au pâturage, s'était rendu robuste, actif et courageux. Son teint était animé des couleurs les plus vermeilles. Il n'avait pas, à la vérité, les traits aussi délicats, ni la taille aussi élégante que Tommy; mais il avait une physionomie de candeur et de bonté, et un maintien plein de grâces naturelles, qui le faisaient aimer au premier regard. Jamais il ne paraissait de mauvaise humeur; et il prenait le plus grand plaisir à obliger tout le monde. S'il rencontrait un pauvre malheureux qui manquât de pain, il lui donnait avec joie la moitié de son déjeuner. On ne le voyait point, comme les petits garçons du village, grimper sur les arbres pour enlever les nids de pauvres oiseaux. Il était loin de se faire un

amusement cruel d'arracher les ailes des mouches et des papillons, ou de jeter des pierres aux chiens. Au contraire, il se plaisait à caresser les chevaux, à faire manger les brebis dans sa main, et à nourrir les oiseaux du voisinage, lorsque la terre était couverte de neige et de frimas.

Ces sentiments de bienveillance et d'humanité le faisaient chérir de tout le monde, et lui valurent les marques les plus tendres d'amitié de la part de M. Barlow, curé de la paroisse, qui lui apprit à lire et à écrire, et qui le menait toujours avec lui dans ses promenades.

Il ne faut pas s'étonner si M. Barlow avait pris pour cet enfant une affection si particulière. Outre que Henry apprenait ses leçons avec la plus grande facilité, il ne lui échappait aucun murmure sur les devoirs qu'on lui donnait à remplir. On pouvait le croire avec confiance sur tout ce qu'il assurait. Il y aurait eu un gâteau à gagner pour dire un mensonge, qu'il n'aurait pas voulu en manger à ce prix. La crainte des reproches et même des châtiments ne lui faisait point chercher à déguiser la vérité. Il ne balançait jamais à la déclarer dans toute sa franchise. Du reste, il était d'une sobriété à toute épreuve. Avec un morceau de pain pour son dîner, il n'aurait pas jeté un œil d'envie sur des fruits ou des pâtisseries placés à sa portée, quand il n'y aurait eu personne pour l'épier.

On est sans doute impatient d'apprendre comment Tommy parvint à faire connaissance avec cet aimable petit garçon : je vais vous le raconter.

Tommy se promenait un jour avec sa bonne, pendant une belle matinée d'été. Il s'amusait à cueillir des fleurs des champs, et à courir après des papillons, lorsqu'un serpent qu'il avait effarouché, s'élança tout à coup de dessous l'herbe, et vint s'entortiller autour de sa jambe. Je vous laisse à penser quelle fut sa frayeur et celle de sa bonne. Celle-ci se mit à courir, en criant au secours, tandis que le jeune Merton, saisi d'effroi, n'osait bouger de sa place, et n'avait pas même la force de faire entendre ses plaintes. Par bonheur Henry Sandford se promenait dans le champ voisin. Il accourut aux cris qu'il entendait, pour s'informer de l'accident. Il n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour s'en instruire ; et saisissant aussitôt le cou du serpent, avec autant d'adresse que de courage, il le déroula de la jambe de Tommy, au moment où il allait la déchirer, et le jeta à une

grande distance. Un moment après, madame Merton et toutes ses femmes, attirées par les lamentations de la gouvernante, arrivèrent hors d'haleine à l'endroit où Tommy reprenait ses esprits, et remerciait son libérateur. Le premier mouvement de madame Merton fut de prendre son fils dans ses bras; et, après lui avoir donné mille baisers, elle lui demanda s'il n'avait point été blessé.

Tommy. — Non, maman, je ne le suis pas, Dieu merci; mais je crois que le maudit serpent allait me déchirer, si ce brave petit garçon ne fût venu à mon secours, et ne l'eût arraché de ma jambe.

Madame Merton. — Et qui es-tu, mon cher ami, toi à qui nous avons de si grandes obligations?

Henry. — Henry Sandford, madame.

Madame Merton. — Tu es un petit homme bien courageux, et tu viendras dîner avec nous.

Henry. — Oh madame! je vous en remercie. Mon père a besoin de moi.

Madame Merton. — Et qui est ton père, je te prie.

Henry. — Le fermier Sandford, madame. Il demeure au pied de cette colline là-bas.

Madame Merton. — O mon cher ami! tu m'as sauvé mon enfant. Je veux que tu sois mon second fils.

Henry. — De tout mon cœur, madame, mais pourvu que j'aie aussi toujours mon père et ma mère.

Madame Merton dépêcha aussitôt un domestique au fermier, pour le prévenir sur l'invitation qu'elle faisait à son fils. Elle prit ensuite Henry par la main, et le conduisit au château, où elle fit à M. Merton le récit du danger qu'avait couru Tommy, et du courage qu'avait fait éclater le petit Sandford.

Henry se trouvait alors en des lieux bien nouveaux à ses regards. On lui fit traverser de vastes appartements, où l'on avait rassemblé avec profusion tout ce qui pouvait flatter la vue, et servir à la commodité. Il vit de grands miroirs à bordures dorées, des tables et des consoles surchargées d'ornements, et tous les autres meubles de la richesse la plus fastueuse.

On le fit placer à dîner auprès de la maîtresse de la maison, qui ne manqua pas de lui faire observer l'élégance et la somptuosité de sa table; mais, à sa grande surprise, il ne parut enchanté ni même étonné de tout ce qu'il voyait. Madame Merton ne s'attendait pas à cette indifférence. Accoutumée à mettre un grand prix à l'étalage de son luxe, elle ne pouvait concevoir comment il faisait si peu d'impression sur un enfant de village. A la fin, s'apercevant qu'il regardait avec une espèce de curiosité un petit gobelet d'argent dont il s'était servi, elle lui demanda s'il ne serait pas bien aise d'avoir un si beau gobelet d'argent pour y boire tous les jours. C'est celui de mon fils, ajouta-t-elle, mais je suis sûre qu'il te le donnera avec grand plaisir.

— Je le veux bien, dit Tommy. Vous savez, maman, que j'en ai un bien plus beau, qui est d'or, et encore deux autres d'argent.

Henry. — Non, non, je vous en remercie, gardez-le pour vous. Il ne me servirait à rien; car j'en ai un bien meilleur chez mon père

Madame Merton. — Comment? Est-ce que ton père a de la vaisselle d'argent?

Henry. — Je ne sais pas, madame, ce que vous appelez de la vaisselle; mais je suis accoutumé à boire dans de longues choses faites de cornes, justement comme celles que les vaches portent sur leur tête.

— Voilà un enfant assez niais, dit en elle-même madame Merton. Puis elle ajouta tout haut :

— Et pourquoi donc des gobelets de cette espèce seraient-ils meilleurs que des gobelets d'argent?

Henry. — Parce qu'ils ne nous mettent jamais en colère.

Madame Merton. — Que veux-tu dire par-là?

Henry. — Oh madame! quand cet homme a laissé tomber une grande chose qui est faite comme celle-ci (montrant du doigt une cuvette), j'ai bien vu que vous en étiez fâchée, et que vous aviez un air comme si vous alliez vous trouver mal. Au lieu que les nôtres peuvent, sans risque, nous échapper des mains; et personne n'y fait attention.

— Je vous avoue, dit tout bas madame Merton à son mari, que je ne sais plus que dire à ce petit garçon. Il fait des observations si étranges!

Le fait est que pendant le dîner, un domestique avait laissé tomber une cuvette d'argent d'un travail très-précieux; que madame Merton avait paru fort sensible à cet accident, et n'avait pu s'empêcher de faire au domestique une réprimande assez violente sur sa maladresse.

Après le dessert, madame Merton versa de la liqueur dans un petit verre, et invita Henry à la boire; mais il la remercia, en lui disant qu'il n'avait plus soif.

Madame Merton. — N'importe, mon ami. C'est une boisson très-agréable; et comme tu es un bon enfant, je serais fâchée que tu n'en eusses pas goûté.

Henry. — Je vous demande pardon, madame; mais M. Barlow m'a appris qu'il ne faut manger que lorsqu'on a faim, et ne boire que lorsqu'on a soif, et encore que nous ne devons boire et manger que de ces choses qu'on trouve aisément; autrement nous aurions du chagrin quand nous ne pourrions plus en trouver; qu'il faut justement faire comme les oiseaux, qui ne boivent que de l'eau pure, et qui, malgré cela, vont toujours chantant.

— Sur ma parole, dit M. Merton, ce petit homme est un grand philosophe. Nous serions bien obligés à M. Barlow, s'il voulait donner ses soins à Tommy; car le voilà qui devient grand garçon, et il serait temps qu'il apprît quelque chose.

— Qu'en dis-tu, Tommy; aimerais-tu à être un philosophe?

Tommy. — Je ne sais pas trop, mon papa, ce que c'est que d'être un philosophe. Mais je sais bien que j'aimerais à être un roi, parce qu'il est plus riche et mieux habillé que les autres, qu'il n'a rien à faire, et que chacun lui obéit et a peur de lui.

Madame Merton (se levant et courant à Tommy pour l'embrasser). — A mer-

veille, mon fils. Tu mériterais bien un royaume avec une si grande élévation d'esprit. Tiens, voici un verre de liqueur pour avoir fait une si noble réponse (pendant que Tommy boit). Et toi, Henry, n'aimerais-tu pas aussi à être roi?

Henry. — En vérité, madame, je crois que je ne m'en soucierais guère. J'espère que je serai bientôt assez grand pour labourer et gagner ma vie; alors je n'aurai besoin de personne qui s'embarrasse autour de moi.

Madame Merton (bas à son mari, en jetant un regard de dédain sur Henry). — Voyez quelle différence entre les enfants de fermiers et les enfants de nobles.

M. Merton. — Encore plus bas, ma femme, je vous prie; car je ne suis pas bien sûr que l'avantage soit du côté de notre fils. (A Henry.) Mais ne serais-tu pas fort aise d'être riche, mon petit ami?

Henry. — Non, en vérité, monsieur.

Madame Merton. — Et pourquoi donc, s'il te plaît?

Henry.— C'est que le seul homme riche que j'aie connu avant vous, est le chevalier Tayaut, qui court à travers les blés des gens, renverse leurs haies, tire sur leurs poules, tue leurs chiens, estropie leur bétail: et l'on dit qu'il fait tout cela parce qu'il est riche. Mais chacun le hait, quoiqu'on n'ose pas le lui dire en face; et je ne voudrais pas être haï pour rien au monde.

Madame Merton. — Est-ce que tu serais fâché d'avoir un bel habit pour te parer, un carrosse pour te porter à l'aise, et des domestiques pour t'obéir?

Henry. — Tenez, madame, un habit est aussi bon qu'un autre, s'il est propre, et s'il me tient chaud. Je n'ai pas besoin d'un carrosse tant que je puis aller à pied partout où il me plaît. Pour ce qui est de domestiques, je vois, malgré le nombre que vous en avez, qu'il vous manque toujours quelque chose; et moi je ne saurais à quoi les employer, si j'en avais deux seulement à mes ordres.

Madame Merton continua de le regarder avec une surprise dédaigneuse; mais elle ne lui fit plus de question.

Le soir, Henry fut renvoyé chez son père, qui lui demanda ce qu'il avait vu au château, et comment il avait passé la journée.

Henry. — Oh! ils ont eu bien des bontés pour moi, et je leur en suis fort obligé; mais j'aurais mieux aimé dîner ici, car je ne me suis jamais vu si embarrassé pour mettre un morceau à ma bouche.

Il y avait un homme pour lever les assiettes, un autre pour verser à boire, et un autre encore pour être derrière ma chaise, comme si j'eusse été aveugle ou manchot, et que je n'eusse pas eu la force de me servir. Il y avait tant de façons pour emporter une chose, et en mettre une autre à sa place, que je n'aurais jamais cru qu'on pût en venir à bout. Après le dîner, j'ai été obligé de rester assis pendant deux heures, tandis que madame Merton me parlait, non de bonne amitié, comme M. Barlow, mais en haussant les épaules de ce que je n'aimais pas les beaux habits, et que je ne voulais pas être riche, pour être haï comme le chevalier Tayaut.

Pendant qu'ils discouraient ainsi dans la ferme, M. et madame Merton, assis sous les ombrages de leur parc, s'occupaient à examiner

le mérite du petit Henry. Madame Merton reconnaissait sa bravoure et sa franchise; elle convenait aussi de la bonté de son cœur et de sa bienveillance naturelle. Mais elle observait qu'il y avait dans ses idées une roideur, un défaut de délicatesse qui mettent toujours les enfants de la basse et de la moyenne classe du peuple au-dessous des enfants de gens comme il faut. M. Merton, au contraire, soutenait qu'il n'avait

jamais vu un enfant dont les sentiments et les qualités dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées. Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'assurer très-sérieusement que ce petit paysan porte dans son âme le caractère de la véritable noblesse. Quoique je désire avec ardeur que mon fils possède les qualités qui doivent honorer sa naissance, je serais fier de penser qu'à aucun égard il ne descendra jamais au-dessous du fils du fermier Sandford.

Si madame Merton accéda pleinement aux observations de son mari, c'est ce que je ne puis décider; mais, sans attendre son suffrage, il continua ainsi : — Si je vous parais aujourd'hui plus animé qu'à l'ordinaire sur ce point, vous devez me le pardonner, ma chère amie, et n'attribuer cette chaleur qu'à l'intérêt que je prends au bonheur de notre cher Tommy. Je sens que, par une tendresse mal éclairée, nous l'avons traité jusqu'à ce jour avec trop d'indulgence. Le soin que nous avons pris d'écarter de lui toute impression pénible, n'a servi qu'à le rendre faible et pusillanime. En cherchant à prévenir tous ses désirs, nous avons rempli son imagination de fantaisies et de caprices; et pour lui épargner quelques contrariétés légères, nous l'avons empêché d'acquérir les connaissances de son âge, et de se mettre sur la voie de celles qui conviendront un jour à sa situation. Il y a longtemps que j'ai fait ces remarques en silence; mais la crainte de vous causer de la peine, m'a retenu. Cependant la considération de ses vrais intérêts doit à la fin prévaloir sur tout autre motif. Elle m'a fait embrasser, en ce moment, une résolution qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable; c'est de le confier aux soins de M. Barlow, s'il veut bien se charger de son éducation. Je pense que la liaison accidentelle qui vient de se former entre ces deux enfants, peut devenir, pour le nôtre, l'événement le plus heureux de sa vie. Je veux proposer au fermier de me charger, pour quelques années, de tous les frais de l'entretien de son fils, afin qu'il puisse être élevé auprès de Tommy, et lui fournir un sujet d'émulation continuelle.

Comme M. Merton tint ce discours avec un certain degré de fermeté, et que la proposition en elle-même n'avait rien que de raisonnable, madame Merton n'y fit point d'objection, et consentit, quoique avec peine, à se séparer de son fils.

M. Barlow ayant été invité à dîner au château le dimanche suivant, M. Merton le prit en particulier après le repas, et lui fit part, avec franchise, des vues qu'il avait formées sur lui pour l'éducation de Tommy.

M. Barlow, après l'avoir remercié d'une marque si flatteuse d'estime et de confiance, voulut s'excuser sur les difficultés de cette entreprise; mais le discours dans lequel il les exposa, fut si plein d'éloquence et de raison, que M. Merton n'en devint que plus ardent à le solliciter de consacrer au bonheur de son fils le fruit de ses réflexions et de ses lumières. Il lui protesta que cet objet était à ses yeux d'une si grande importance, que le sacrifice d'une partie de ses richesses ne lui coûterait rien pour le remplir.

M. Barlow l'arrêta à ces mots, et lui dit : — Pardonnez, monsieur, si je prends la liberté de vous interrompre, pour vous déclarer mes principes sur le sujet où vous allez vous engager.

Je veux bien, pendant quelques mois, essayer tous les moyens qui seront en mon pouvoir, pour tâcher de répondre à vos vues paternelles; mais j'y mets une condition indispensable; c'est que vous me permettiez de vous servir avec tout le désintéressement dont je fais profession. Si le plan que je me propose de suivre s'accorde avec vos idées, je continuerai mes soins à votre fils aussi longtemps que vous le désirerez. En attendant, comme je crois avoir aperçu dans son caractère plusieurs défauts enfantés par une indulgence trop aveugle, il me semble que je serai plus libre d'exercer l'autorité qui m'est nécessaire pour les réformer, si je puis prendre à ses yeux, et à ceux de votre famille, le titre d'un ami, plutôt que celui d'un gouverneur.

Quelque résistance que la générosité naturelle de M. Merton lui fît employer pour combattre une proposition si désintéressée, il fut enfin obligé d'y souscrire; et deux jours après, Tommy fut conduit à la maison de M. Barlow, qui n'était éloignée que d'environ deux milles du château.

Le lendemain de son arrivée, M. Barlow, après avoir déjeuné avec Henri Sandford et lui, les fit entrer tous les deux dans son jardin. Il prit en main une bêche; et en ayant donné une plus légère à Henry, ils commencèrent à travailler l'un et l'autre avec une extrême activité. — Tous ceux qui mangent, dit-il à Tommy, doivent concourir à faire naître les fruits qui les nourrissent. C'est pourquoi Henry et moi, nous nous faisons un devoir de cultiver la terre. Voici le carreau qui m'est échu en partage. Cet autre est le sien. Chaque jour nous y donnons une heure ou deux de travail. Si vous voulez vous joindre à nous, je vais vous assigner un petit coin de terre que vous cultiverez, et tout ce qu'il produira sera pour vous.

— Non, en vérité, répondit Tommy d'un air dédaigneux. Je suis gentilhomme ; et je ne me sens pas fait pour travailler ainsi qu'un pay-

san. — Tout comme il vous plaira, M. le gentilhomme, répliqua M. Barlow ; mais Henry et moi qui ne rougissons pas de nous rendre utiles, nous allons nous occuper de notre ouvrage.

Au bout de deux heures, M. Barlow dit qu'il était temps de se reposer ; et prenant Henry par la main, il le conduisit dans un très-joli pavillon, où il le fit asseoir. Ensuite il alla cueillir des cerises, qu'ils partagèrent ensemble. Tommy était accouru dans l'espérance d'être en tiers avec eux. Mais lorsqu'il les vit manger tout seuls, sans faire aucune attention à lui, il ne put retenir son dépit, et se mit à pleurer. — Qu'avez-vous donc, lui dit froidement M. Barlow? Tommy le regarda d'un air fier, et ne lui fit point de réponse. — Oh monsieur ! reprit M. Barlow, si vous ne voulez pas me répondre, vous êtes libre de garder le silence. Personne ici n'est obligé de parler. Tommy demeura encore plus déconcerté à ces paroles ; et ne pouvant cacher sa colère, il sortit du pavillon, également surpris et confus de se trouver dans un endroit où personne ne se mettait en peine de son humeur.

Lorsque toutes les cerises furent mangées, M. Barlow proposa à Henry d'aller se promener dans la forêt voisine. Henry, comme on peut le croire, se rendit sans peine à une invitation aussi agréable.

Le temps était charmant ce jour-là. Ils eurent une joie infinie à jouir de la fraîcheur de l'air, et des parfums que répandait de tous côtés le chèvre-feuille sauvage. M. Barlow savait toujours allier l'instruction au plaisir. Il fit remarquer à Henry un grand nombre de jolies plantes qu'il ne connaissait pas, et dont il lui apprit la nature et les propriétés.

Pendant ce temps, Tommy errait tristement dans le jardin, sans trouver personne avec qui il pût s'amuser. Il attendait, dans un ennui profond, que M. Barlow et Henry fussent de retour de leur promenade. Ils arrivèrent enfin, et se rendirent dans la salle à manger. Tommy qui avait un grand appétit, allait tout bonnement prendre sa place à table. M. Barlow l'arrêta, et lui dit : — Non, monsieur, s'il vous plaît ; comme vous êtes trop gentilhomme pour travailler pour vous, nous qui ne le sommes pas, nous ne nous soucions point du tout de travailler pour les paresseux. Tommy se retira dans un coin, et poussa des sanglots, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Mais Henry qui ne pouvait supporter de voir son ami si malheureux, tourna tendrement vers M. Barlow ses yeux humides de larmes, et lui demanda s'il pouvait faire ce qu'il lui plairait de la portion de son dîner. — Certainement, mon ami, lui dit M. Barlow : vous l'avez assez gagnée. — Eh bien ! reprit-il avec vivacité, je vais la donner au pauvre Tommy, qui en a plus besoin que moi. En disant ces mots, il courut lui porter son assiette dans le coin où il était assis. Tommy la prit et le remercia, sans oser lever ses yeux, qu'il tenait fixés vers la terre. — Je vois, dit M. Barlow, que si les gentilshommes trouvent au-dessous de leur dignité de travailler pour eux-mêmes, ils ne croient point s'avilir de prendre le pain pour lequel les autres ont tant travaillé. A ce reproche piquant, Tommy versa plus de larmes amères qu'il n'en eût encore répandues.

Le lendemain, M. Barlow et Henry étaient allés de bonne heure dans le jardin reprendre leur défrichement de la veille. A peine avaient-ils commencé, que Tommy courut auprès d'eux, et voulut avoir aussi une petite bêche, que M. Barlow lui donna. Comme c'était la première fois qu'il s'avisait d'en faire usage, il la maniait avec assez de gaucherie ; et peu s'en fallut qu'il ne s'en donnât plusieurs fois de rudes coups dans les jambes. M. Barlow eut la complaisance de suspendre son travail pour lui montrer comment il devait se servir de cet instrument. Il s'y prit alors un peu mieux, puis un peu mieux encore. Enfin

il fit si bien, qu'au bout d'une heure, il aurait pu lui-même donner des leçons à un apprenti jardinier.

Leur ouvrage de la matinée étant achevé, ils se rendirent tous les trois dans le pavillon. On servit des cerises; et Tommy ressentit une vive allégresse de se voir invité cordialement à en prendre sa part. Il les trouva les plus délicieuses qu'il eût mangées de sa vie, parce que l'exercice qu'il avait fait en plein air lui avait donné de l'appétit. Après ce repas joyeux, M. Barlow tira un livre de sa poche, et pria Tommy de vouloir bien leur faire la lecture d'une historiette. Tommy rougit, en avouant, d'un air confus, qu'on ne lui avait jamais appris à lire. — J'en suis bien fâché pour vous, dit M. Barlow, car vous y perdez un grand plaisir. En ce cas, je vais céder cet honneur au brave Henry. Alors Henry prit le livre et lut ce qui suit.

LE VANNIER

Dans un pays fort éloigné de celui-ci, il y avait un homme riche, qui employait la plus grande partie de son temps à manger, à dormir ou à boire, et le reste à rechercher de frivoles plaisirs. Entouré continuellement de domestiques empressés à exécuter aveuglément tous ses ordres, et à le servir avec des marques trompeuses de respect, il devint orgueilleux, insolent et capricieux. On l'avait si peu accoutumé dès l'enfance à entendre la vérité, qu'il s'imaginait avoir le droit de commander à tout le monde; et il s'était persuadé que les pauvres n'avaient d'autre destination que de servir de jouet à ses fantaisies.

« Presque sous les murs du château de cet homme opulent, habitait un homme pauvre, mais honnête et industrieux, qui se faisait chérir et respecter de tous ses voisins. Il gagnait péniblement sa vie à faire des corbeilles avec des joncs qui croissaient dans une terre marécageuse à côté de sa chaumière. Mais quoiqu'il fût obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir pour gagner son entretien, quoiqu'il ne prît pour toute nourriture que du riz, des pois ou d'autres légumes, et qu'il n'eût d'autre lit que les faisceaux de jonc dont il se servait pour faire ses corbeilles, il ne laissait pas d'être toujours

satisfait et joyeux. Son travail lui donnait assez d'appétit pour lui faire trouver délicieux les mets les plus grossiers ; et il s'endormait tous les soirs d'un si bon sommeil, que le lit le plus dur ne l'empêchait pas d'en goûter les douceurs.

« L'homme riche, au contraire, étendu mollement la nuit sur un fin duvet, ne pouvait dormir, parce qu'il avait passé toute la journée assoupi dans sa mollesse. Il goûtait sans plaisir les mets friands dont sa table était chargée, parce qu'il ne faisait pas assez d'exercice pour se procurer de l'appétit ; et il se trouvait souvent indisposé, parce que son estomac, affaibli par sa gloutonnerie, refusait de digérer ses aliments. Comme il ne faisait de bien à personne, il n'avait point d'amis. En revanche, il était détesté par tous ses vassaux, qu'il tenait dans l'oppression ; et jusqu'à ses domestiques, il n'y avait personne qui pût prononcer son nom, sans le mépriser ou le maudire.

« Incapable de trouver en lui-même rien qui pût dissiper sa noire mélancolie, il prenait de l'humeur contre tous ceux qu'il croyait plus joyeux que lui. Dans les promenades qu'il faisait en palanquin, porté servilement sur les épaules de ses domestiques, il passait tous les jours devant la chaumière du pauvre vannier, qui, paisiblement assis sur le seuil de sa porte, chantait à plein gosier en faisant ses cor-

beilles. L'homme riche ne put le voir longtemps sans envie. — Quoi! se disait-il, un vil artisan, qui travaille toute la journée pour gagner une misérable subsistance, je le vois toujours satisfait; et moi qui possède de grandes richesses, moi qui suis d'une plus grande importance qu'un million de créatures comme lui, je ne me trouve jamais heureux! Cette réflexion s'éleva si souvent dans son esprit, qu'il sentit bientôt contre cet homme les mouvements de la haine la plus violente. Peu accoutumé à vaincre ses passions, quelque injustes qu'elles pussent être, il résolut de punir son pauvre voisin de l'audace qu'il avait d'être plus heureux que lui-même. Après avoir cherché tous les moyens d'assouvir sa barbare vengeance, il ordonna à un de ses indignes valets d'aller mettre le feu aux joncs qui environnaient la chaumière du vannier. C'était pendant l'été. La chaleur excessive qui règne dans cette contrée, avait desséché les plantes. En un moment la flamme s'étendit sur tout le marais, et non-seulement consuma les joncs, mais alla même embraser la triste chaumière; en sorte que le malheureux vannier, réveillé en sursaut par les charbons enflammés qui tombaient sur lui, fut obligé de s'échapper presque sans vêtements pour sauver sa vie.

« Je vous laisse à penser quelle fut sa douleur, lorsqu'il se vit ainsi privé de tout moyen de subsistance par la méchanceté d'un homme qu'il n'avait jamais offensé. Hors d'état de le punir de son injustice, il se mit en marche dès le lendemain, et courut se jeter aux pieds du grand juge de ce pays, auquel il raconta la violence qu'on avait exercée à son égard. Le magistrat, qui était un homme juste et compatissant, ordonna tout de suite que le malfaiteur fût amené devant son tribunal. Après l'avoir fait convenir du crime dont il était accusé, et lui avoir adressé les reproches les plus sévères, il se tourna vers le pauvre vannier, et lui dit : — Puisque cet homme vain et méchant s'est laissé entraîner à un attentat aussi cruel, par une fausse idée de son importance, il est nécessaire de lui apprendre de combien peu de valeur il est pour le reste du monde, et à quel degré vous l'emportez sur lui pour la véritable utilité. Cet exemple doit être éclatant, pour servir de leçon à la nation entière. Je ne veux vous contraindre par aucune violence à servir le projet que j'ai formé. Je ne vous cache pas même que vous aurez quelque risque à courir dans son exécution. Mais s'il réussit, comme je l'espère, je vous promets au bout de quelques mois une aisance assurée pour le reste de votre vie; et vous aurez l'honneur

d'avoir contribué à établir une grande vérité pour l'instruction de vos concitoyens.

« Le pauvre homme répondit :

« Je n'ai jamais possédé que bien peu de chose au monde ; mais ce peu que j'avais suffisait à ma subsistance, et je l'ai perdu par la méchanceté de cet homme orgueilleux. Je suis entièrement ruiné. Il ne me reste aucun espoir de me procurer un morceau de pain, au premier moment où la faim se fera sentir. C'est pourquoi je suis prêt à faire tout ce que vous ordonnerez de mon sort. Je m'en rapporte à votre sagesse. Quoique je sois bien loin de vouloir traiter cet homme comme il m'a traité, je ne serai pas fâché de servir à lui faire apprendre la justice, et d'empêcher les riches, par son exemple, d'opprimer à l'avenir ceux qui sont pauvres comme moi.

« Alors le magistrat ordonna qu'on les fît monter tous deux sur un vaisseau, et qu'on les transportât sur les côtes d'une île habitée par des sauvages, à qui toutes les distinctions de la richesse étaient inconnues, et qui ne vivaient uniquement que de leur pêche.

« Aussitôt qu'ils furent débarqués sur le rivage, les matelots remirent à la voile ; et les habitants du pays se rassemblèrent en grand nombre autour des deux étrangers. L'homme riche se voyant exposé sans défense au milieu d'un peuple barbare dont il n'entendait pas le

langage, se prosterna le visage contre terre, en tendant les mains de la manière la plus suppliante, pour demander qu'on lui fît grâce de la vie. Mais le vannier, accoutumé dès l'enfance à ne pas s'effrayer de la mort, garda tout son courage, et fit signe aux insulaires qu'il voulait être leur ami, et travailler pour leur service. Ceux-ci comprirent à merveille ses démonstrations, et lui en firent d'autres pour lui exprimer qu'ils acceptaient ce traité. En conséquence on le conduisit dans la forêt prochaine avec monseigneur, qui se tenait caché derrière lui, et qui, dans cette circonstance, ne rougissait point de lui céder les honneurs du pas. Le chef des sauvages leur montra de grosses souches d'arbres qu'il fallait déraciner et transporter dans sa cabane. Ils se mirent aussitôt en besogne. Le vannier, qui était robuste et actif, eut bientôt rempli sa tâche. Monseigneur, au contraire, dont les bras énervés n'avaient jamais été accoutumés au travail, ne savait guère comment s'y prendre, et succombait déjà de fatigue sans avoir de beaucoup avancé son ouvrage. Les sauvages, témoins de leurs opérations, voyant qu'ils pourraient tirer un grand avantage des services du premier, s'empressèrent de lui présenter un grand morceau de poisson avec quelques-unes de leurs racines choisies, tandis qu'ils jetèrent avec mépris à l'autre des morceaux de rebut, le jugeant incapable de leur être de la moindre utilité. Quoi qu'il en soit, comme celui-ci était depuis quelques heures à jeun, et qu'il n'avait jamais fait tant d'exercice, il dévora cette nourriture grossière de meilleur appétit qu'il n'aurait mangé à sa table les ragoûts les plus friands.

« Le lendemain on les mit encore à l'ouvrage. Le vannier, montrant toujours la même supériorité sur son compagnon, reçut des insulaires autant de nouveaux témoignages de bienveillance que l'autre en reçut de marques de dédain. En dépit de toute sa fierté, l'homme riche commença dès ce moment à s'apercevoir avec combien peu de raison il avait pris une si haute idée de lui-même, et méprisé ses semblables. Un événement qui arriva bientôt après, acheva de mettre le comble à son humiliation.

« Dans les intervalles de son travail, le vannier, ennemi mortel de l'indolence, trouvait assez de loisir pour s'occuper d'un métier qu'il chérissait encore, parce qu'il lui avait dû longtemps les moyens de soutenir ses jours. Jaloux aussi de témoigner sa reconnaissance aux sauvages pour les bons traitements qu'il recevait de leur humanité, il résolut d'employer en leur faveur son ancienne industrie. Les joncs

croissaient en abondance autour de sa nouvelle demeure. Il cueillit les plus fins, et s'en servit en cachette pour tresser une espèce de couronne de la forme la plus élégante qu'il put lui donner. Un jour que les sauvages étaient assemblés autour de lui, il courut chercher la

couronne qu'il plaça sur la tête de leur chef. Le bon sauvage fut si enchanté de sa nouvelle parure, qu'il se mit à danser et à sauter de joie au milieu de ses compatriotes ; et ceux-ci ne pouvaient se lasser d'admirer en silence un chef-d'œuvre si parfait.

« Le vannier s'étant ainsi fait connaître par un ouvrage frivole, montra bientôt qu'il savait employer son talent à des objets d'une plus grande utilité. Il s'occupa le lendemain à former des paniers et des corbeilles, dont il apprit l'usage aux femmes sauvages pour y déposer leurs racines et leur poisson. Vous jugez bien qu'on ne tarda guère à le retirer de ses emplois serviles pour des travaux plus doux. Tout le monde voulut apprendre de lui à tresser le roseau, le jonc et l'osier. En récompense de ses leçons, les sauvages reconnaissants lui apportaient de toutes les espèces de fruits que produisait la contrée. Chaque jour il était accablé de leurs présents. Enfin on lui construisit une hutte commode, comme au bienfaiteur du pays ; et après le chef, il n'était personne qui reçût des hommages aussi distingués.

« Pendant ce temps l'homme riche, qui n'avait ni forces pour travailler, ni talents pour plaire, menait la vie la plus déplorable, au milieu des insultes et des affronts. On allait même délibérer si on ne

le laisserait pas mourir de faim comme une créature inutile ; mais le vannier attendri sur son sort, et voulant ne se venger qu'avec noblesse des injures qu'il avait reçues de lui, trouva le moyen de lui faire accorder sa grâce. Il fit comprendre aux sauvages l'intérêt qu'il prenait à la destinée du compagnon de sa fortune ; mais tout ce qu'il put obtenir en sa faveur, ce fut d'être condamné à lui servir de domestique, et à aller avec un naturel lui couper les joncs dont il avait besoin pour les demandes continuelles qu'on lui faisait de ses corbeilles et de ses paniers.

« Le magistrat n'avait pas oublié l'objet d'instruction qu'il voulait retirer de sa sentence. Au bout de trois mois, il envoya chercher dans l'île sauvage les deux exilés ; et les ayant fait amener devant lui, il regarda d'un œil sévère l'homme riche et lui dit : — Maintenant que vous avez dû apprendre par l'expérience combien vous êtes inutile sur la terre, et combien votre incapacité vous met au-dessous de l'homme que vous avez insulté, je dois procéder à la réparation qui

lui est due pour l'oppression dont vous vous êtes rendu coupable à son égard. Si je vous traitais ainsi que vous le méritez, je vous dépouillerais des richesses que vous possédez, comme vous avez méchamment privé cet homme de tous les moyens qu'il avait de pourvoir à sa subsistance. Mais comme j'espère que l'épreuve du malheur vous rendra plus humain à l'avenir, je vous rends la moitié de votre fortune, sous la condition de donner l'autre moitié à ce pauvre homme dont vous avez causé la ruine.

« Le vannier remercia le magistrat de la justice qu'il lui faisait rendre ; mais il ajouta : — J'ai été élevé dans la misère, et toute ma vie s'est passée dans le travail. Je n'ambitionne point des richesses dont je ne saurais faire usage. Tout ce que je désire de cet homme, c'est qu'il me mette dans la même situation où j'étais auparavant, et qu'il apprenne à être désormais plus humain envers les malheureux.

« L'homme riche ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour une si grande générosité. Comme il avait acquis de la sagesse par ses infortunes, non-seulement il traita le vannier comme son bienfaiteur et son ami durant le reste de sa vie, mais encore il employa ses trésors à faire du bien à tous ses semblables. »

L'histoire étant achevée, Tommy s'écria qu'elle était fort jolie ; mais que s'il avait été à la place du bon vannier, il aurait pris la moitié de la fortune du méchant homme que le magistrat lui avait adjugée, et qu'il l'aurait retenue après pour lui. — Je m'en serais bien gardé, dit Henry, de peur de devenir peut-être aussi vain, aussi méchant et aussi paresseux.

Depuis ce jour, M. Barlow et ses deux élèves prirent l'habitude d'employer une partie de la matinée à travailler dans le jardin. Lorsqu'ils étaient fatigués, ils se retiraient dans le pavillon, où le petit Henry, qui, par son application constante, faisait de rapides progrès dans ses études, les amusait par la lecture de quelque histoire agréable. Tommy prenait de jour en jour un nouveau plaisir à l'écouter. Mais Henry étant allé passer une semaine chez ses parents, Tommy fut obligé de rester seul avec M. Barlow. Le lendemain, lorsque, après leur travail ordinaire, ils furent allés se reposer dans le pavillon, Tommy s'attendait que M. Barlow lui ferait la lecture de quelque jolie historiette : mais il arriva que ce jour-là précisément il survint à M. Barlow plusieurs affaires de la dernière importance, qui ne lui per-

mettaient pas de procurer ce plaisir à son petit ami. Il en fut de même le lendemain, et encore le jour d'après. Jamais M. Barlow n'avait eu malheureusement tant d'occupations. Tommy perdit alors patience, et se dit à lui-même : — Ah ! si je savais lire comme Henry ! je n'aurais pas besoin de prier les autres de lire pour moi, et je saurais m'amuser tout seul. Et pourquoi ne pourrais-je pas faire ce qu'un autre a fait ? Henry a de l'esprit sans doute ; mais il n'aurait jamais su lire, s'il n'avait appris de quelqu'un. Et si quelqu'un veut me l'apprendre, j'ose croire que je saurai bientôt lire aussi bien que lui. Bon. Lorsqu'il sera de retour, je veux lui demander comment il a fait, afin de m'y prendre de la même manière.

Henry revint quelques jours après ; et aussitôt que Henry se trouva seul avec lui : — Henry, lui dit-il, comment as-tu fait pour apprendre à lire ?

Henry. — C'est M. Barlow qui a eu la bonté de m'enseigner à connaître les lettres, puis à les épeler, puis à assembler les syllabes, ensuite à lire des mots entiers. Voilà tout mon secret.

Tommy. — Et voudrais-tu me l'apprendre ?

Henry. — Je ne demande pas mieux, mon ami.

Henry prit alors un alphabet ; et Tommy fut si attentif à ses instructions, que dès la première leçon il fut en état de distinguer toutes les lettres. Il se trouva très-satisfait de cet heureux effort de son esprit ; et il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de courir auprès de M. Barlow, pour lui étaler ses connaissances. Mais il fit réflexion qu'il l'étonnerait bien davantage, s'il ne lui disait rien de ses études, jusqu'à ce qu'il fût capable de lire une histoire d'un bout à l'autre. Il s'appliqua donc avec tant de diligence, et Henry, qui ne ménageait pas ses peines pour son ami, se montra un si bon maître, qu'au bout de trois mois il se crut assez fort pour surprendre M. Barlow par l'exercice de ses talents. Un jour qu'ils étaient tous les trois dans le pavillon et que Henry avait déjà pris le livre, Tommy se leva et dit gravement que si M. Barlow voulait le permettre, il essayerait de lire à la place de son ami. — Très-volontiers, répondit M. Barlow ; mais je crois que vous seriez en état de voler dans les airs autant que de lire dans ce livre. Tommy, dans la confiance de ses forces, ne répliqua que par un sourire ; et prenant le livre des mains de Henry, il lut tout couramment l'histoire suivante.

LES DEUX CHIENS

Au fond d'une province de France, un berger avait élevé deux jeunes chiens de l'espèce la plus estimée pour la grandeur, la force et le courage. Lorsqu'il les vit assez grands pour n'avoir plus besoin du lait de leur mère, il crut faire un présent agréable à son seigneur, qui était un riche habitant d'une grande ville, en lui donnant le plus beau de ses deux élèves. Son cadeau fut reçu avec autant de plaisir qu'il en avait à le faire; et il n'y eut de triste dans cette circonstance que les jeunes doguins, qui étant accoutumés à jouer ensemble, eurent beaucoup de peine à se séparer.

« Dès ce moment la manière de vivre des deux frères se trouva bien différente. Le nouvel habitant de la ville, qu'on s'empressa de nommer *la Faveur*, fut admis dans une excellente cuisine, où il gagna bientôt les bonnes grâces de tous les domestiques qui se divertissaient de ses cabrioles et le récompensaient de tant de gentillesse par une grande abondance de restes de viandes et de potages. Employant, comme il le faisait, sa journée à manger depuis le matin jusqu'au soir, il prit en peu de temps une grosseur monstrueuse, et son poil devint gras et luisant. Il était, à la vérité, paresseux à l'extrême, et si poltron, qu'il s'enfuyait devant un chien qui n'était pas la moitié si gros que lui. Il était aussi fort adonné à la gloutonnerie, et il fut souvent battu pour les vols qu'il commettait dans l'office. Mais comme il avait appris à jouer familièrement avec les domestiques, qu'il savait fort bien se tenir sur ses pieds de derrière, aller quérir et rapporter au premier commandement, il était caressé par tous les gens de la maison; et sa faveur s'étendait même assez loin dans le voisinage.

« L'autre chien, qu'on avait appelé *la Garde*, élevé durement à la campagne, était bien loin d'avoir le poil si brillant et le ventre si arrondi. Il ignorait tous les jolis tours de souplesse qui composaient

le mérite de son frère. Son maître n'était pas assez riche pour lui donner au delà de ce qui était absolument nécessaire à sa subsistance. Obligé de vivre continuellement en plein air, de souffrir toutes les intempéries des saisons, et de travailler sans relâche pour gagner sa nourriture, il se rendit robuste, actif et diligent. Les combats qu'il avait à soutenir contre les loups, lui avaient donné une si grande intrépidité, qu'aucun de ses ennemis ne pouvait se flatter de lui avoir fait tourner le derrière. Il en avait quelquefois reçu de cruelles morsures, mais il s'honorait de ces nobles cicatrices; et il pouvait dire à sa gloire qu'il ne manquait pas une seule brebis au troupeau, depuis qu'il avait été mis sous sa protection. Son honnêteté d'ailleurs était si éprouvée, qu'aucune tentation n'était capable de le séduire. Il se serait vu tout seul en face du morceau de lard le plus appétissant, qu'il ne lui serait pas même venu dans la pensée qu'il y aurait du plaisir à s'en régaler. Il se contentait de manger ce qu'il plaisait à son maître de lui servir, et il ne le recevait qu'avec une tendre reconnaissance. La pluie, la neige, le tonnerre, la grêle ne lui auraient pas fait chercher un abri, lorsque son devoir le retenait auprès du troupeau; et au moindre signe du berger, il plongeait, tête baissée, dans les rivières les plus rapides au milieu des glaçons.

« Il arriva dans ce temps que le seigneur du pauvre berger vint à la campagne pour examiner l'état de ses terres. Il avait amené *la Faveur* avec lui. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur *la Garde*, il ne put se défendre d'un sentiment de dédain que lui inspirait son extérieur rude et grossier. Aucune de ces manières brillantes, rien de cet embonpoint fleuri qui prévenaient pour *la Faveur*. Quoi qu'il en soit, monseigneur ne tarda guère à revenir de l'opinion qu'il s'était formée du caractère des deux frères. Comme il se promenait un jour au fond d'un bois épais, accompagné de son favori, un loup affamé, dont les yeux étincelaient de rage, sortit d'un bois voisin, en poussant des hurlements affreux, et vint droit à lui pour le dévorer. Monseigneur se crut perdu, surtout lorsqu'il vit son bien-aimé *la Faveur*, au lieu de voler à son secours, s'abandonner lâchement à des cris d'effroi, et s'enfuir bientôt de toute sa vitesse, la queue basse entre les jambes. Mais en ce moment de désespoir, l'intrépide *la Garde* qui l'avait humblement suivi à une certaine distance, sans qu'il daignât le remarquer, accourut avec la rapidité d'un éclair, et se jeta sur le loup avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea d'exercer toute sa force

en sa propre défense. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin *la Garde* étendit le loup mort à ses pieds. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir les oreilles un peu déchirées ; mais il semblait qu'il oubliât ses maux, pour ne sentir que les caresses dont il fut accablé. Monseigneur apprit ainsi, par sa propre expérience, qu'il ne faut pas toujours s'en fier à la mine des gens, et que les grandes vertus peuvent se signaler dans les pauvres, tandis qu'elles se trouvent en défaut chez les riches. »

Tommy s'arrêta en cet endroit pour reprendre haleine.— Fort bien, en vérité, mon ami, dit M. Barlow. Je vois que lorsque les jeunes gentilshommes veulent prendre la peine de s'appliquer, ils peuvent réussir aussi bien que ceux qu'ils appellent les gens du peuple. Mais que pensez-vous, Tommy, de l'histoire que vous venez de lire? Lequel aimez-vous le mieux de ce brillant *la Faveur*, qui laisse son maître en danger d'être dévoré, ou de ce modeste *la Garde*, qui expose sa propre vie pour le défendre? — Je crois, répondit Tommy, que j'aurais mieux aimé *la Garde*.—Oui, en effet, il aurait eu la préférence; mais je l'aurais lavé, j'aurais fait tondre son poil, et j'aurais pris soin de le bien nourrir, jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi brillant que *la Faveur*. — Peut-être alors, répliqua M. Barlow, serait-il devenu paresseux et poltron comme lui. Mais il reste encore quelque chose à lire, Voyons la fin de l'histoire. Tommy continua ainsi :

« Monseigneur fut si charmé de la bravoure de *la Garde*, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Ce ne fut qu'avec un extrême regret que le berger consentit à lui en faire présent. *La Garde*, dès le lendemain, fut emmené à la ville pour y prendre le poste de *la Faveur*; et celui-ci fut remis au berger, avec l'ordre exprès de le faire mourir, comme un indigne et lâche mâtin.

« Le berger, aussitôt après le départ de son maître, allait exécuter la sentence qu'il avait prononcée; mais en considérant la haute taille et l'air prévenant de *la Faveur*, ému surtout d'un sentiment de pitié pour le pauvre animal qui remuait la queue et lui léchait les mains, au moment même où il lui passait une corde au cou pour le jeter à la rivière, il résolut de lui sauver la vie, et d'essayer si un nouveau genre de vie ne produirait pas en lui d'autres sentiments. Dès ce moment, *la Faveur* fut traité exactement de la même manière que *la Garde* l'avait été. Une vie frugale et laborieuse le rendit bientôt plus sobre et plus vigilant. A la première pluie qu'il essuya, il s'enfuit, il est vrai, selon sa coutume, et courut se réfugier au coin du feu; mais la femme du berger le mit à la porte, et le força de supporter la rigueur de la saison. Cette épreuve coûta un peu à sa mollesse; mais au bout de quelques jours, il ne fit pas plus d'attention au froid et à la pluie, que s'il avait été continuellement élevé au milieu des champs.

« Malgré les nouvelles qualités qu'il avait acquises, il ne laissait pas de conserver une frayeur mortelle des bêtes sauvages. Un jour qu'il errait seul dans une forêt, il fut attaqué par un loup énorme qui, s'élançant d'un buisson, ouvrit sa large gueule pour le déchirer. *La Faveur* aurait bien voulu s'enfuir; mais son ennemi était trop agile pour lui laisser le temps de s'échapper. La nécessité donne quelquefois du courage aux plus lâches. *La Faveur* ne voyant point de jour à la retraite, se tourna contre son ennemi; et le saisissant heureusement par le cou, il l'étrangla dans un instant. Le berger accourait pour le secourir; il n'arriva que pour être témoin de sa victoire, et il le caressa avec une tendresse qu'il n'avait pas encore ressentie. Animé par ce succès et par l'approbation de son maître, *la Faveur*, depuis cette aventure, se montra, dans toutes les occasions, aussi brave qu'il avait été poltron jusqu'à ce jour; et bientôt il n'y eut pas, à dix lieues à la ronde, un chien dont la renommée inspirât aux loups une si grande terreur.

« Dans cet intervalle, au lieu de chasser les bêtes sauvages, ou de veiller sur les troupeaux, *la Garde* ne faisait plus que manger et dormir, ce qu'on lui permettait de faire à son aise en mémoire de ses services passés. Comme toutes les qualités, soit de l'esprit, soit du corps, se perdent insensiblement, si l'on néglige l'occasion de les exercer, il cessa bientôt de posséder ce courage, cette hardiesse et cette vigilance qui l'avaient tant distingué, pour prendre à leur place tous les vices attachés à la paresse et à la gloutonnerie.

« L'année suivante, monseigneur ayant appris que des loups ravageaient ses terres, il résolut d'aller à leur poursuite et de mener avec lui *la Garde*, pour lui faire encore exercer sa prouesse contre ses anciens ennemis. Il y en avait un que les gens de la campagne venaient de rencontrer dans une forêt voisine. Monseigneur y courut avec *la Garde*, dans l'espérance de le voir triompher avec autant de gloire que l'année d'auparavant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la première rencontre il vit son héros s'enfuir avec toutes les marques d'une lâche frayeur ! Dans le même instant arriva un autre chien qui, défiant le loup de l'air le plus intrépide, lui livra un combat sanglant, et au bout de quelques minutes le jeta sans vie sur le champ de bataille. Monseigneur ne put s'empêcher de déplorer la poltronnerie de son favori, et d'admirer la valeur du champion étranger. Il ne tarda guère à le reconnaître pour ce même *la Faveur* qu'il avait condamné l'année précédente à une mort honteuse. — Je vois bien, dit-il au berger, que c'est en vain qu'on attendrait du courage de ceux qui passent leur vie dans une indolente mollesse, et qu'un exercice habituel, une vie sobre et active peuvent porter les caractères les plus faibles à des prodiges de force et de valeur. »

— En vérité, dit M. Barlow, lorsque la lecture fut achevée, je suis charmé de voir que Tommy ait fait l'acquisition de ce talent. Il ne dépendra maintenant de personne pour ses plus grands plaisirs; et il sera en état de s'amuser au moment où il lui plaira. Tout ce que l'on a écrit dans notre langue est aujourd'hui à sa disposition, soit qu'il veuille lire de petites aventures agréables comme celle que nous venons d'entendre, soit qu'il veuille s'instruire, dans l'histoire, des

actions des grands hommes et des vertus des gens de bien, soit qu'il veuille connaître la nature de toutes les espèces d'animaux et de plantes qui se trouvent sur la terre. En un mot, je ne connais rien qui ne puisse être l'objet de ses connaissances; et je ne désespère pas de le voir devenir un homme très-sensé, capable de contribuer un jour à l'instruction de ses semblables.

— Oui, c'en est fait, répondit Tommy, un peu exalté par cet éloge, me voilà résolu à me rendre aussi habile qu'aucun autre; et quoique je sois encore tout petit, je ne doute pas que je ne sois déjà plus instruit que beaucoup de personnes plus grandes que moi. Je suis sûr, par exemple, que de tous les nègres que nous avons laissés à la Jamaïque sur notre habitation, il n'en est pas un seul qui sache lire aussi couramment une histoire. M. Barlow prit une contenance un peu grave à cet éclat soudain de vanité, et lui demanda froidement si l'on avait pris soin de leur apprendre quelque chose. — Non, monsieur, je ne le crois pas, répondit Tommy. — Où est donc la grande merveille s'ils sont ignorants, répliqua M. Barlow? Vous n'auriez probablement rien appris encore, si votre ami n'avait eu la complaisance de vous instruire; et ce que vous savez même à présent, est bien peu de chose, n'en doutez pas.

C'est de cette manière que M. Barlow commença l'éducation de Tommy Merton, naturellement doué des dispositions les plus heureuses, quoiqu'on lui eût laissé contracter de mauvaises habitudes qui les empêchaient quelquefois de se montrer. Il était d'une humeur un peu colère; et il s'imaginait qu'il avait le droit de commander à tous ceux qu'il ne voyait pas aussi bien vêtus que lui. Cette folle idée le fit tomber en plusieurs fautes, et fut pour lui la source de mille cruelles mortifications.

Un jour qu'il poussait une balle avec sa raquette, elle passa sur une haie, et alla tomber dans un champ voisin. Ayant aperçu un petit garçon tout déguenillé qui se promenait dans le champ, il lui cria, d'un ton de maître, de lui renvoyer sa balle. Le petit garçon, sans se mettre en peine d'un tel commandement, continua sa promenade, et laissa la balle se reposer. Tommy l'apostropha d'une voix encore plus impérieuse, et lui demanda s'il n'avait pas entendu ce qu'on lui avait ordonné.

Le Petit garçon. — Oh! je l'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd, Dieu merci.

Tommy. — Eh bien! si tu n'es pas sourd, renvoie-moi ma balle tout de suite.

Le Petit garçon. — Voilà précisément ce que je ne ferai pas.

Tommy. — Si je vais à toi, coquin, je te le ferai bien faire.

Le Petit garçon. — Peut-être que non, mon petit monsieur.

Tommy. — Voyez-moi cet insolent! Tiens, je t'en avertis, ne me donne pas la peine de passer de ton côté, ou je te battrai si fort, qu'il ne te restera qu'un souffle de vie.

Le petit garçon ne répondit à cette bravade que par un grand éclat de rire; ce qui provoqua tellement Tommy, qu'il s'avança précipitamment vers la haie pour la franchir. Mais par malheur le pied lui glissa, et il tomba en roulant dans un fossé profond, tout plein d'une eau bourbeuse. Il y barbotta quelque temps pour tâcher d'en sortir. Ce fut en vain. Son pied s'enfonçait de plus en plus dans la fange à mesure qu'il voulait gagner le bord. Tout son bel habit fut couvert de vase; et une

eau verdâtre dégouttait le long de sa culotte. Le riche galon à point d'Espagne, qui bordait son chapeau, avait disparu sous une croute épaisse de limon; et pour comble de détresse il perdit, l'un après l'autre, ses deux souliers. Il ne serait de longtemps sorti de l'embarras où il se trouvait, si le petit garçon n'eût pris pitié de lui, et ne fût venu le retirer de sa fatale baignoire. Tommy, tout bouffi de honte et de colère, n'eut pas la force de proférer une seule parole. Il se mit à

marcher lentement vers la maison dans un équipage si déplorable, que M. Barlow, qui le rencontra, craignit qu'il ne se fût blessé. Mais lorsqu'il eut entendu le récit de son aventure, il ne put s'empêcher de rire; et il conseilla à Tommy de prendre un peu mieux ses mesures à l'avenir dans les querelles qu'il aurait avec les petits garçons déguenillés.

Le lendemain, lorsqu'ils furent dans le pavillon, M. Barlow, s'adressant à Henry, le pria de lire l'histoire suivante.

ANDROCLÈS

Il y avait un pauvre esclave, nommé Androclès, qui était si maltraité par son maître, que la vie lui devint insupportable. Ne trouvant point de remède à ses maux, il se dit à lui-même : il vaut mieux mourir que de vivre dans les souffrances continuelles que je suis obligé d'endurer. Je n'ai d'autre parti que de me sauver de chez mon maître. S'il me reprend, je sais qu'il me punira d'un supplice affreux ; mais ces tourments finiront ma misère. Si je parviens à m'échapper, il me faudra vivre dans un désert qui n'est habité que par des bêtes féroces; mais elles ne pourront me traiter plus cruellement que je n'ai été traité par les hommes. Oui, je m'abandonnerai à leur merci, plutôt que de traîner encore mes jours dans un misérable esclavage.

« Il prit une occasion favorable pour se dérober de la maison de son maître, et courut se cacher dans une épaisse forêt, à quelque distance de la ville. Il ne tarda pas longtemps à sentir qu'il n'était sorti d'un genre de misère que pour tomber dans un autre. Après avoir erré la moitié du jour sur un sable brûlant, à travers les ronces et les épines, il fut saisi de la faim, et ne put trouver de quoi la satisfaire dans cette horrible solitude. Enfin, près de mourir de fatigue et d'épuisement, il alla se coucher dans une sombre caverne qui s'offrait à ses regards. »

— Le pauvre homme! dit Henry, dont le cœur sensible ne put contenir ses mouvements à ce récit déplorable : je lui aurais donné mon

dîner, je lui aurais cédé mon lit. Mais, M. Barlow, dites-moi, je vous prie, comment a-t-on la méchanceté d'en agir d'une façon si cruelle envers un de ses semblables? Et comment un homme peut-il être l'esclave d'un autre homme, et en souffrir de mauvais traitements?

— Oh! pour cela, répondit Tommy, c'est qu'il y a des gens qui sont nés gentilshommes et faits pour commander, d'autres qui sont nés esclaves et faits pour obéir. Je me souviens qu'avant de venir dans cette maison, j'avais autour de moi nombre d'hommes et de femmes noirs, que maman me disait être nés uniquement pour faire ce qui me plairait. J'avais coutume de les égratigner, de les battre et de leur jeter des assiettes à la tête. Pour eux, ils n'osaient me frapper, parce qu'ils étaient esclaves.

M. Barlow. — Dites-moi, je vous prie, mon cher ami, comment ces gens étaient-ils devenus esclaves?

Tommy. — C'est que mon père les avait achetés de son argent.

M. Barlow. — En sorte que les gens qu'on achète de son argent sont esclaves, n'est-ce pas?

Tommy. — Oui, sans doute.

M. Barlow. — Et ceux qui les achètent, ont le droit de les égratigner, de les battre et de leur faire tout ce qu'ils veulent?

Tommy. — Certainement.

M. Barlow. — Ainsi donc si je vous prenais, et que j'allasse vous vendre au fermier Sandford, il aurait le droit de vous faire tout ce qu'il voudrait?

Tommy. — Non, monsieur, vous n'avez pas le droit de me vendre, et il n'a pas le droit de m'acheter.

M. Barlow. — Et ceux qui ont vendu les nègres à votre père, quel droit avaient-ils de les vendre? Quel droit votre père avait-il de les acheter?

Tommy. — Je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont amenés sur des vaisseaux, d'un pays qui est bien loin d'ici; et par-là ils sont vendus comme esclaves.

M. Barlow. — Mais si je vous emmenais sur un vaisseau dans un pays qui serait bien loin d'ici, je pourrais donc vous vendre comme esclave par la même raison?

Tommy. — Non, monsieur, vous ne le pourriez pas, parce que je suis né gentilhomme.

M. Barlow. — Et qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît?

Tommy (un peu embarrassé). — C'est d'avoir une belle maison, de beaux habits, un carrosse, et beaucoup d'argent comme en a mon papa.

M. Barlow. — Mais votre père peut perdre tous ses biens. On voit tous les jours les personnes les plus riches tomber dans la pauvreté. Alors est-ce qu'il serait permis de vous faire esclave et de vous maltraiter?

Tommy. — Non, sans doute, ce n'est pas le droit que personne au monde me maltraite.

M. Barlow. — Et pourquoi donc vous arrogez-vous ce droit envers vos nègres? Ne vous souvenez-vous pas du précepte qui doit régler la conduite de tous les hommes entre eux : « Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît? »

Tommy. — Oüi, monsieur, je me le rappelle, et vous me faites sentir que j'ai eu bien des torts. Je vous promets de ne plus maltraiter à l'avenir notre nègre Congo, comme j'avais coutume de le faire.

M. Barlow. — Vous serez alors un très-bon enfant; mais continuons notre histoire.

« A peine ce malheureux commençait-il à goûter les douceurs du repos, qu'il fut réveillé par le bruit horrible des rugissements d'une bête féroce. Saisi de frayeur, il se leva précipitamment pour se sauver. Il était déjà parvenu à l'entrée de la caverne, lorsqu'il vit venir à lui un lion d'une grandeur prodigieuse, qui lui ôta l'espérance de toute retraite. Dès ce moment sa perte lui parut inévitable; mais, à sa grande surprise, le lion s'avança vers lui sans aucun signe de rage, poussant au contraire des cris plaintifs comme pour implorer du secours. Androclès, naturellement intrépide, reprit assez de courage pour examiner cet animal monstrueux, qui lui laissait tout le loisir nécessaire pour ses observations. Sa démarche était lente. Il ne pouvait s'appuyer que sur trois jambes, et la quatrième, qu'il relevait sous lui, paraissait extrêmement enflée. Rassuré de plus en plus par le maintien paisible de l'animal, Androclès osa marcher à sa rencontre, et lui prendre la patte comme un chirurgien prendrait le bras de son malade. Il vit alors qu'une épine d'une grosseur extraordinaire avait pénétré la plante du pied, et y causait l'enflure qu'il avait remarquée. Au lieu de s'offenser de cette familiarité, le lion la recevait avec la plus grande douceur,

et semblait même l'inviter, d'un regard caressant, à le soulager. Androclès aussitôt enleva l'épine, et pressant mollement la plaie, il en fit sortir une grande abondance de sang corrompu. Dès que l'animal se sentit soulagé par cette opération, il se mit à témoigner sa reconnaissance pour son bienfaiteur, par toutes les démonstrations qu'il put imaginer. Il sautait autour de lui comme un épagneul folâtre, secouait de joie son épaisse crinière, et lui léchait les pieds et les mains. Il ne s'en tint pas à ces expressions d'amitié. Depuis ce jour, il ne regarda plus Androclès que comme un hôte chéri; et il n'allait plus à la chasse sans rapporter sa proie tout entière dans la caverne pour la partager avec son ami.

« Androclès, pendant quelque temps, ne s'éloigna guère de la caverne, vivant tranquille dans cet état d'hospitalité sauvage. Mais un jour qu'il errait inconsidérément dans le désert, il trouva une troupe de soldats envoyés à sa poursuite. Il fut pris et traîné vers son maître. Les lois de ce pays étaient fort sévères contre les esclaves fugitifs. On le jugea coupable d'avoir osé s'échapper de sa chaîne; et en punition de ce crime prétendu, il fut condamné à être mis en pièces par un lion furieux qu'on venait de prendre, et qu'on devait garder plusieurs jours sans nourriture, pour accroître sa rage par le tourment de la faim.

« Lorsque le jour marqué pour son supplice fut arrivé, on le conduisit tout nu dans une arène spacieuse, fermée de tous côtés par des barrières. Une foule immense de peuple accourut de toutes parts pour assouvir ses regards de cet horrible spectacle. Déjà l'on entendait d'af-

freux rugissements. Une porte s'ouvrit; et l'on vit s'élancer un lion monstrueux qui courut en avant, la crinière hérissée, les yeux enflammés, et la gueule béante comme un sépulcre ouvert. L'air fut soudain rempli de mille cris perçants auxquels succéda un silence profond. Tous les yeux étaient tournés sur la victime, dont on déplorait la destinée. Mais la pitié de la multitude fut bientôt changée en surprise, lorsqu'on vit l'animal féroce, au lieu de s'acharner sur sa proie, s'étendre d'un air soumis à ses pieds, jouer avec elle comme un chien fidèle avec son maître, ou plutôt la caresser, comme une mère qui, après de vaines recherches, retrouve son fils qu'elle a perdu. Le gouverneur de la ville qui était présent, fit appeler à haute voix Androclès, et lui ordonna d'expliquer comment une bête sauvage, de la nature la plus féroce, avait en un moment oublié sa rage, pour se changer en un animal doux et caressant. Androclès raconta à l'assemblée jusqu'aux moindres détails de son aventure. Il n'y eut personne qui ne fût étonné de ce récit, et enchanté de voir que les animaux les plus furieux sont capables d'être adoucis par le sentiment de la reconnaissance. Toutes les voix se réunirent pour implorer du gouverneur le pardon du malheureux esclave. Sa grâce lui fut sur-le-champ accordée; et on lui fit présent du lion qui avait deux fois épargné sa vie. »

— Oh! s'écria Tommy, voilà une bien belle histoire! Mais je n'aurais jamais cru que les lions pussent devenir si traitables. Je croyais qu'ils étaient comme les loups et les tigres qui mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent.

— Lorsqu'ils sont affamés, dit M. Barlow, ils tuent tous les animaux qu'ils peuvent atteindre; mais c'est pour s'en nourrir, car ils sont destinés à vivre de chair ainsi que les chiens et les chats, et plusieurs autres espèces d'animaux. Mais dès que leur faim est assouvie, rare-

ment font-ils une boucherie inutile. C'est en cela qu'ils sont moins cruels que bien des hommes, et même que certains enfants, qui tourmentent les animaux sans aucun sujet.

Henry. — Je pense tout à fait comme vous, monsieur; et je me souviens que me promenant, il y a quelques jours, sur le grand chemin, je vis un petit garçon qui traitait son âne avec bien de la cruauté. Le pauvre animal était si boiteux, qu'il se traînait à peine; et son conducteur le frappait de toutes ses forces avec un grand bâton, pour le faire aller plus vite qu'il ne pouvait.

M. Barlow. — Est-ce que vous ne lui en dîtes rien?

Henry. — Pardonnez-moi, monsieur. Je lui représentai combien c'était méchant. Je lui demandai s'il aimerait à être traité de cette manière par quelqu'un qui serait plus fort que lui?

M. Barlow. — Et quelle réponse vous fit-il, Henry?

Henry. — Il me répondit que c'était l'âne de son père, qu'ainsi il avait droit de le battre, sans que personne y trouvât à redire, et que s'il m'échappait un mot de plus, il me battrait aussi.

M. Barlow. — Ha, ha! cela me paraît violent.

Henry. — Je lui répliquai que, quoique ce fût l'âne de son père, ce n'en était pas moins une grande méchanceté de le traiter si durement; que pour ce qui était de me battre, s'il s'avisait de m'attaquer, je saurais bien me défendre; et que je ne le craignais pas, quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi.

M. Barlow. — Est-ce qu'il eut l'audace de vous frapper?

Henry. — Vraiment, oui, monsieur: il vint avec son grand bâton pour m'en donner sur la tête; mais j'esquivai si bien, que je le parai de mon épaule. Il voulut y revenir. Je ne lui en donnai pas le temps. Je m'élançai sur lui, et le renversai par terre. Alors il se mit à pleurer, et me supplia de ne pas lui faire de mal.

M. Barlow. — Il est assez ordinaire de voir les plus méchants montrer le plus de poltronnerie. Et que fîtes-vous ensuite?

Henry. — Je lui dis que ce n'était pas mon dessein de le gourmer; mais que, puisqu'il m'avait attaqué sans raison, je ne lui permettrais pas de se relever qu'il ne m'eût promis de ne plus battre la pauvre bête qui reprenait haleine pendant notre combat. Il m'en donna sa parole, et je le laissai aller à ses affaires.

M. Barlow. — J'approuve extrêmement votre conduite. Je suppose que le petit coquin, en se relevant, avait l'air tout aussi confus que

Tommy devait l'avoir l'autre jour, lorsque le petit garçon qu'il voulait battre, l'aida à sortir du fossé.

Tommy. — Mais, monsieur, je ne lui cherchais pas querelle. Je ne l'aurais seulement pas menacé, s'il n'eût refusé de me renvoyer ma balle.

M. Barlow. — Et quel droit aviez-vous de l'y contraindre?

Tommy. — C'est qu'il était tout en guenilles, et que moi j'étais bien habillé.

M. Barlow. — Voilà ce qui s'appelle d'excellentes raisons. Ainsi donc, si vos habits venaient à tomber en guenilles, tout homme bien habillé aurait le droit de vous donner ses ordres?

Tommy sentit à merveille qu'il venait de lui échapper une sottise; et il tâcha de la réparer, en disant :

— Mais il ne lui en coûtait rien de le faire, puisqu'il était du même côté que la balle.

M. Barlow. — Et c'est aussi ce qu'il aurait fait, selon toutes les apparences, si vous l'en aviez prié civilement. Mais les gens qui parlent toujours d'un air impérieux, trouvent peu de personnes disposées à les servir. Au reste, comme le petit garçon était dans une parure si délabrée, je suppose que vous lui offrîtes de l'argent pour l'engager à vous rendre service.

Tommy. — Non, vraiment, monsieur.

M. Barlow. — Ah! j'entends. C'est que vous n'aviez pas d'argent dans votre bourse.

Tommy. — Je vous demande pardon. J'avais tout celui que j'ai encore. (Montrant quelques pièces d'argent.)

M. Barlow. — C'est donc que vous pensiez qu'il était en fonds aussi bien que vous-même?

Tommy. — Comment aurais-je pu le penser? Il n'avait point d'habit sur son corps, ni de bas à ses jambes. Sa veste et sa culotte étaient tout en lambeaux, et ses souliers rapetassés.

M. Barlow. — Je vois clair maintenant ce que c'est qu'un vrai gentilhomme. C'est celui qui, pourvu abondamment de toutes choses, les garde pour lui seul, menace les pauvres gens de les battre, s'ils ne le servent pour rien; et lorsqu'il se trouve réduit, malgré sa fierté, à leur devoir des services essentiels, n'en ressent point de reconnaissance, et ne leur fait aucun bien en retour. Je parierais que le lion d'Androclès n'était pas gentilhomme.

Tommy fut si vivement affecté de ce reproche, qu'il eut peine à retenir ses larmes. Comme il était d'un caractère naturellement généreux, il résolut dans son cœur de faire quelques présents au petit garçon, la première fois qu'il aurait le plaisir de le rencontrer. En se promenant l'après-midi du même jour, il le vit à quelque distance qui cueillait des mûres sauvages sur les buissons. Il courut à lui; et le regardant avec bonté, il lui dit :

— Je voudrais bien savoir, mon petit ami, pourquoi tu es si mal vêtu? Est-ce que tu n'aurais pas d'autres habits?

Le petit Garçon. — Non, en vérité, monsieur. J'ai sept frères et sœurs, et ils ne sont pas mieux habillés que moi. Mais ce serait la moindre de nos peines, si nous avions toujours de quoi manger.

Tommy. — Et pourquoi en manquez-vous?

Le petit Garçon. — C'est que mon père est malade de la fièvre, et qu'il ne pourra travailler de toute la moisson. Ma mère dit que nous ne pouvons pas manquer de mourir de faim, si le bon Dieu ne vient à notre secours.

Tommy ne prit pas le temps de lui répondre, et courut de toutes ses forces vers la maison, d'où il repartit aussitôt, chargé d'un gros morceau de pain et d'un paquet de ses propres habits. — Tiens, dit-il, mon petit ami, tu m'as rendu service, voilà du pain. Je te donne aussi ces habits, parce que je suis gentilhomme, et que j'en ai beaucoup d'autres encore.

Rien ne peut égaler la joie qui éclata dans les yeux du petit garçon en recevant ce cadeau, si ce n'est le plaisir que Tommy ressentit en goûtant, pour la première fois, la douceur de satisfaire les mouvements de la reconnaissance et de la générosité. Sans attendre la fin des remerciments qu'on lui prodiguait, il s'en retourna tout joyeux;

et ayant rencontré M. Barlow, il lui raconta d'un air transporté ce qu'il venait de faire. M. Barlow lui répondit froidement — Avant de donner vos habits au petit garçon, il me semble que vous auriez dû savoir si vos parents voudraient vous le permettre. Quant à mon pain, quel droit aviez-vous de le donner sans mon consentement?

Tommy. — C'est que le petit garçon m'a dit qu'il avait faim, et que ses frères et sœurs n'avaient pas plus à manger que lui. Vous saurez que leur père est malade, absolument hors d'état de travailler.

M. Barlow. — C'était une raison assez touchante pour vous engager à donner ce qui vous appartient, mais non ce qui appartient à un autre. Que diriez-vous si Henry, pour faire une bonne œuvre, s'avisait de disposer de vos effets, sans votre permission?

Tommy. — Je n'aimerais point cela du tout; et je comprends que j'ai fait encore une sottise.

M. Barlow. — Je suis charmé de voir que vous le sentez. Voici une petite histoire que vous ne ferez pas mal de lire à ce sujet.

CYRUS

Cyrus était fils d'un roi puissant. Il avait plusieurs maîtres, que Cambyse, son père, avait chargés de lui apprendre surtout à distinguer le bien du mal, et à pratiquer la justice. Un soir Cambyse lui demanda ce qui lui était arrivé dans la journée. J'ai été puni, lui répondit Cyrus, pour une sentence injuste que j'ai prononcée. En me promenant avec mon gouverneur, nous avons rencontré deux jeunes garçons, dont l'un était grand et l'autre petit. Celui-ci avait une robe trop longue pour sa taille : celui-là, au contraire, en avait une qui lui descendait à peine jusqu'aux genoux, et dont les manches semblaient le serrer. Le grand garçon avait d'abord proposé au petit de changer de vêtements, parce qu'alors chacun d'eux en aurait un qui lui conviendrait mieux que celui qu'il portait. Mais le petit garçon n'a pas voulu accéder à cet arrangement; sur quoi le premier lui a pris sa robe de force, et lui a donné la sienne. Ils en étaient à se disputer, lorsque nous sommes arrivés. Ils sont convenus de me prendre pour juge de leur querelle. J'ai décidé que le petit gar-

çon se contenterait de la petite robe, et que le grand garderait la plus longue. Voilà le jugement pour lequel mon gouverneur m'a puni. — Comment, lui dit Cambyse, est-ce que la robe courte ne convenait pas mieux au petit garçon, et la plus longue au plus grand? — Oui, mon père, répondit Cyrus : mais mon gouverneur m'a fait sentir que je n'avais pas été nommé pour décider laquelle des deux robes allait le mieux à la taille de chacun des jeunes garçons, et s'il était juste que l'un osât s'emparer de la robe de l'autre sans son consentement. C'est pourquoi je reconnais que ma sentence était d'une grande injustice, et que j'ai bien mérité d'être repris. »

Au moment où cette histoire venait de finir, ils furent surpris de voir un petit garçon déguenillé s'avancer vers eux avec un paquet de hardes sous le bras. Ses yeux étaient meurtris, son nez enflé, et sa chemise, teinte de sang, tenait à peine sur son corps, tant elle était déchirée. Il vint droit à Tommy, et jeta le paquet à ses pieds en lui disant : — Tenez, mon petit monsieur, reprenez vos habits. Je souhaiterais qu'ils fussent au fond du fossé d'où je vous ai retiré, plutôt que d'avoir été sur mon dos. Je vous promets bien de ne me couvrir de ma vie de ces malheureux vêtements, quand je devrais rester nu. — Que veut dire cela, lui demanda M. Barlow, qui comprit aussitôt qu'il lui était arrivé quelque mésaventure au sujet du présent de Tommy? — Monsieur, reprit le petit garçon, ce petit monsieur s'était mis en tête de me battre, parce que je ne voulais point lui renvoyer sa balle. Ce n'est pas que je ne l'eusse renvoyée de tout mon cœur, s'il m'en eût prié poliment; mais quoique je sois pauvre, je n'entends pas qu'il me parle en maître, et qu'il s'avise de me traiter, comme l'on dit qu'il traite son nègre Congo. Une haie nous séparait. Il a voulu l'enjamber pour arriver jusqu'à moi. Mais au lieu de sauter par-dessus, il a roulé dans un fossé où il serait encore, si je ne lui avais donné la main pour en sortir. C'est pour cela qu'il m'a donné ses habits, sans que je lui eusse rien demandé pour ma peine. Sot que je suis, de les avoir mis sur mon corps! Je devais bien sentir que des habits de soie n'étaient pas faits pour un paysan. Tous les petits garçons du village se sont mis à me suivre avec des huées, en m'appelant *Faraud*. Le fils du tanneur m'a jeté une poignée de boue qui m'a éclaboussé de la tête aux pieds. J'ai voulu le punir. Ils se sont tous mis après moi, et m'ont accommodé de la manière que vous voyez. Ceci n'est rien; mais je ne vou-

drais pas être une seconde fois appelé *Faraud* pour les plus beaux habits du monde. C'est pourquoi je suis venu chercher ce petit monsieur, pour lui rendre ses hardes. Les voilà : qu'il les reprenne. Je craindrais d'y toucher du bout de l'ongle.

M. Barlow questionna le petit garçon sur la maladie et la pauvreté de son père, et lui demanda où il habitait. Il dit ensuite à Henry qu'il enverrait des vivres à ce pauvre homme, s'il voulait se charger de les lui porter. — Je ne demande pas mieux, répondit Henry, quand ce serait dix fois plus loin encore. M. Barlow rentra dans la maison pour donner des ordres à ce sujet.

Dans cet intervalle, Tommy, qui avait regardé quelque temps en silence le petit garçon, lui dit : — Ainsi donc, mon pauvre enfant, tu as été battu, parce que je t'ai donné mes habits? J'en suis bien fâché, je t'assure. — Je vous remercie, mon cher monsieur, mais il n'y a plus de remède. Je sens bien que vous ne vouliez pas me faire de la peine; et je ne suis pas une poule si mouillée, que je me lamente pour quelques coups de poing. Ainsi, je vous souhaite le bonsoir. Adieu. C'est sans rancune.

Tommy, après l'avoir suivi quelque temps des yeux, dit à Henry : — Je voudrais bien avoir des habits que le petit garçon pût porter, sans se faire encore des affaires. Il a tout l'air d'un bon enfant, et j'aurais, je crois, du plaisir à l'obliger. — Tu peux le faire aisément, lui répondit Henry. Il y a ici tout près, dans le village voisin, une boutique où l'on vend des habits tout faits pour les pauvres. Tu as de l'argent; tu peux en acheter.

Tommy voulait y courir dans l'instant même; mais comme la nuit s'approchait, Henry le fit consentir, malgré son impatience, à remettre ses projets de bienfaisance au lendemain.

DEUXIÈME PARTIE

Le soleil venait à peine de paraître sur l'horizon, que nos deux amis se levèrent pour aller aussitôt faire les emplettes qu'ils avaient projetées le jour précédent. Ils se mirent en effet en marche avant le déjeuner; et ils avaient déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'ils entendirent les aboiements d'une meute qui semblait courir à quelque distance. Tommy, un peu étonné, demanda à Henry s'il savait d'où provenait ce bruit? — Je m'en doute, lui répondit Henry : c'est le chevalier Tayaut et ses chiens, qui poursuivent un malheureux lièvre. Il faut être bien lâche d'attaquer un pauvre animal, qui n'a pas la force de se défendre! S'ils ont la fureur de chasser, que ne vont-ils dans les pays où il se trouve des lions, des tigres et d'autres bêtes féroces?

Tommy. — Est-ce que tu sais comment se fait la chasse de ces animaux, celle du lion, par exemple?

Henry. — Oui, je l'ai vu dans un livre de M. Barlow.

Tommy. — Oh! conte-moi un peu cela, je t'en prie.

Henry. — Je le veux bien, mon ami : je me le rappelle à merveille. Tu sauras d'abord qu'il y a loin d'ici des pays très-chauds, où les hommes sont dans l'usage d'aller presque nus. Ils sont si exercés à la course dès leur plus tendre enfance, qu'ils vont presque aussi vite que des cerfs. Lorsqu'un lion vient dans le voisinage pour leur enlever quelque pièce de leur bétail, ils se mettent cinq ou six à sa poursuite, armés de plusieurs javelots. Ils parcourent la forêt, jusqu'à ce qu'ils aient découvert sa retraite. Alors ils font du bruit, et poussent

des cris affreux pour l'exciter à les attaquer. Le lion commence à écumer, à rugir et à se battre les flancs de sa queue, puis tout à coup il s'élance sur l'homme qui est le plus près de lui.

Tommy. — Hélas! je tremble de tout mon corps. En voilà déjà un mis en pièces.

Henry — Oh! ne crains pas. Cet homme qui s'y attend, se détourne adroitement de son chemin, tandis qu'un de ses camarades lance un javelot au lion. Le lion devient plus furieux, et se retourne contre l'ennemi qui vient de le blesser; mais celui-ci fait comme le premier; et le lion reçoit du troisième un second javelot dans le flanc. Il en est de même des autres, jusqu'à ce que le pauvre animal tombe épuisé des blessures qu'il a reçues.

— Que cela doit être beau à voir, s'écria Tommy! Je voudrais bien assister à l'un de ces combats, du haut d'une fenêtre, où je serais en sûreté. — Oh! pour moi non, répondit Henry, j'aurais trop de peine de voir déchirer un si noble animal. Mais on est obligé de le faire pour sa défense: au lieu qu'un pauvre lièvre ne fait que manger un peu de grain aux fermiers, et ne leur cause sûrement pas en cela tant de dommage que les chasseurs qui le poursuivent, en passant à cheval sur leurs terres.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Henry, tournant d'un autre côté ses regards, s'écria tout à coup: — Tiens, tiens, Tommy, vois donc. Voici le lièvre qui vient à nous. Oh! il est déjà bien loin. J'espère que ses ennemis ne sauront pas le chemin qu'il a pris; et s'ils viennent me le demander, je me garderai bien de leur donner de ses nouvelles. Aussitôt ils virent arriver les chiens qui avaient perdu les traces de leur proie. Un homme qui les suivait, monté sur un beau cheval, demanda à Henry s'il avait vu le lièvre passer. Henry ne lui fit pas de réponse. Le chasseur ayant réitéré sa question d'un ton de voix plus haut, Henry répondit qu'il l'avait vu. — Et de quel côté s'en va-t-il? — C'est ce que je ne veux pas vous dire. — Tu ne le veux pas? dit le chasseur en sautant à bas de son cheval, je vais bien te le faire vouloir; et s'avançant vers Henry, qui n'avait pas bougé de la place où il était, il se mit à le frapper avec son fouet de la manière la plus brutale, en répétant à chaque coup: — Eh bien! petit drôle, me le diras-tu maintenant? Mais Henry se contenta de lui répondre: — Si je n'ai pas cru devoir vous le dire tout à l'heure, je ne vous le dirai pas davantage, quand vous m'assommeriez. Ni la généreuse fermeté de cet enfant, ni les

larmes de l'autre, qui pleurait amèrement de voir les souffrances de son ami, ne firent aucune impression sur le barbare. Il aurait poussé plus loin sa brutalité, si un chasseur, qui courait à toute bride, ne fût survenu et ne lui eût dit : — Que faites-vous donc, chevalier? vous allez tuer ce petit garçon. — Il le mérite bien, répondit le méchant. Il vient de voir passer le lièvre; et il ne veut pas me dire de quel côté il s'en va. — Prenez garde, lui répliqua l'autre à voix basse, de ne pas vous engager dans une affaire désagréable. Je reconnais l'autre enfant pour le fils d'un gentilhomme d'une immense fortune, qui demeure dans le voisinage. Se tournant alors vers Henry, et lui adressant la parole : — Eh bien! mon petit ami, pourquoi ne veux-tu pas dire à monsieur quel chemin a pris le lièvre, puisque tu l'as vu passer? — Pourquoi? lui répondit Henry, lorsqu'il eut repris assez de voix pour parler, c'est que je ne veux pas trahir ce pauvre animal. — Cet enfant, s'écria le nouveau chasseur, est un prodige. Il est heureux pour vous, chevalier, que ses forces ne répondent pas encore à son courage. Mais rien ne peut vaincre votre emportement.

En ce moment les chiens reprirent la voie; et firent entendre leurs cris. Le chevalier remonta brusquement à cheval, et se mit au galop, accompagné de toute sa suite.

Aussitôt qu'ils furent partis, Tommy, qui s'était tenu un peu à l'écart, courut prendre la main de Henry de la manière la plus affectueuse, et lui demanda comment il se trouvait. — Un peu moulu,

répondit Henry; mais cela n'est plus rien. — Oh! répondit Tommy, j'aurais bien voulu avoir un pistolet ou une épée.

Henry. — Bon! et qu'en aurais-tu fait?

Tommy. — J'aurais tué ce méchant homme, qui t'a battu si cruellement.

Henry. — Cela aurait été fort mal, Tommy; car je suis sûr qu'il ne voulait pas me tuer. Il est vrai que si j'avais été de sa taille, il ne m'aurait pas traité de cette manière. Mais le mal est passé maintenant; et nous devons pardonner à nos ennemis. Ils peuvent en venir à nous aimer et à se repentir de leurs fautes.

Tommy. — Mais comment as-tu fait pour recevoir tous ces coups sans pleurer.

Henry. — C'est que cela ne m'aurait servi de rien. Et puis, s'il faut te le dire, pendant qu'on me battait, je songeais à l'histoire d'un peuple de petits garçons, qu'on avait exercés à ne pousser jamais une plainte, ni même un murmure. Et vraiment ils avaient encore bien plus à endurer que moi.

Tommy. — Il me semble pourtant qu'on ne peut guère être traité plus cruellement que tu ne l'as été.

Henry. — Bon! ce n'est que des douceurs en comparaison de ce que les jeunes Spartiates savaient souffrir.

Tommy. — Et qui étaient ces gens-là?

Henry. — M. Barlow m'a fait lire des morceaux de leur histoire. Je vais t'en raconter quelque chose. Il faut que tu saches qu'il y avait une brave nation qui vivait il y a bien longtemps. Comme elle n'était pas fort nombreuse, et qu'elle se voyait, au contraire, environnée d'un grand nombre d'ennemis, elle prenait soin de rendre tous ses enfants hardis et courageux. Ces enfants étaient accoutumés à coucher sur la dure, à courir presque nus en plein air, et à faire plusieurs exercices qui leur donnaient de la force et de l'adresse. On les nourrissait tous absolument de la même façon, et leur nourriture était fort grossière. Ils mangeaient dans de grandes salles, où on leur apprenait l'ordre et la sobriété. Lorsque leurs repas étaient finis, ils allaient jouer tous ensemble; et s'ils commettaient quelque faute, ils étaient châtiés sévèrement: mais il ne leur échappait jamais le moindre signe de faiblesse. On ne leur permettait aucune fantaisie; et leurs petites injustices étaient punies comme des crimes. Aussi cette éducation les rendit si forts, si braves et si vertueux, qu'on n'a jamais vu de peuple aussi redoutable.

La suite de cette conversation les conduisit au milieu du village où Tommy devait faire ses emplettes. Il dépensa tout ce qu'il avait dans sa bourse (c'était un peu plus de quinze francs) à faire provision d'habits pour le petit garçon déguenillé, pour ses frères. On en fit un paquet qu'on lui remit. Il pria Henry de s'en charger. — Je le veux bien, dit-il; mais pourquoi ne veux-tu pas le porter toi-même? Il n'est pas bien lourd.

Tommy. — C'est qu'il ne sied pas à un gentilhomme de porter un paquet.

Henry. — Et pourquoi donc, s'il est assez fort?

Tommy. — Je ne sais, mais c'est pour n'avoir pas l'air d'un enfant du peuple.

Henry. — Il ne devrait donc avoir ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles, parce que les gens du peuple en ont aussi?

Tommy. — Ils ont de tout cela, parce que c'est utile.

Henry. — Et n'est-il pas utile de pouvoir se servir soi-même?

Tommy. — Oh! les gentilshommes ont des gens à leurs gages pour les servir.

Henry. — Mais je ne suis pas à tes gages, moi, pour te porter ton paquet.

Tommy. — Je le sais bien, ce n'est que par amitié.

Henry. — A la bonne heure. Tiens, avec tout cela, je pense que c'est une triste chose que d'être gentilhomme.

Tommy. — Et en quoi donc?

Henry. — C'est que si tout le monde l'était, personne ne voudrait rien faire; et alors tous les gentilshommes de la terre seraient réduits à mourir de faim.

Tommy. — De faim?

Henry. — Oui, sans doute. Ne faut-il pas du pain pour vivre?

Tommy. — Je le sais bien.

Henry. — Et sais-tu bien que le pain est fait du grain d'une plante qui croît dans la terre, et qu'on appelle blé?

Tommy. — Eh bien alors, ce blé, je le ferais cueillir.

Henry. — Et par qui? Si tout le monde était gentilhomme, tu n'aurais personne à tes gages.

Tommy. — En ce cas-là, je le cueillerais moi-même.

Henry. — Tu commencerais donc à te servir? Mais tu vas bien vite en besogne. Tu cueilles le blé, avant de l'avoir semé, avant d'avoir

labouré la terre, avant d'avoir fait les instruments du labourage. Passons encore sur tout cela. Je te donne la moisson toute prête. Tu n'en serais guère plus avancé.

Tommy. — Comment donc?

Henry. — Le blé est un petit grin dur à peu près comme l'avoine, que je donne quelquefois au cheval de M. Barlow. Voudrais-tu le manger dans cet état?

Tommy. — Non, certes. Mais comment donc le pain se fait-il?

Henry. — Il faut d'abord faire moudre le grain en farine; et pour cela, il faut envoyer le blé au moulin.

Tommy. — Et qu'est-ce qu'un moulin?

Henry. — Est-ce que tu n'en as jamais vu?

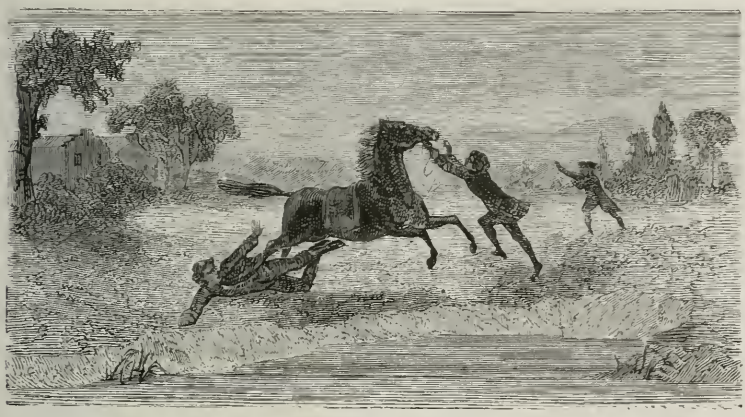
Tommy. — Non, jamais. Je voudrais bien en voir un, pour savoir comment le pain peut se faire.

Henry. — Il y en a quelques-uns dans les environs. Si tu en parles à M. Barlow, il se fera un plaisir de t'y mener.

Tommy. — Oh! j'en meurs d'envie. J'aimerais beaucoup à savoir l'histoire du pain.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, en sortant du village, ils entendirent tout à coup des cris plaintifs. Ils tournèrent aussitôt la tête. Ils aperçurent un cheval traînant après lui son cavalier, qui venait de perdre la selle, et dont le pied se trouvait engagé dans l'étrier. Par bonheur c'était sur un terrain humide et fraîchement labouré; ce

qui empêchait le cheval d'aller bien vite, et qui en même temps préserva le cavalier d'être mis en pièces. Henry, doué d'un courage et d'une agilité extraordinaires, et toujours prêt à faire un acte d'humanité, même au péril de sa vie, courut vers un fossé profond, dont il vit le cheval approcher; et justement comme il pliait sur ses jarrets pour le franchir, il le saisit, et l'arrêta tout court. Au même instant survint



un autre chasseur avec deux domestiques, qui dégagèrent le malheureux cavalier et le remirent sur ses jambes. Celui-ci regarda quelque temps autour de lui d'un air égaré : mais comme il n'était pas blessé dangereusement, il reprit bientôt ses esprits; et le premier usage qu'il en fit, fut de pester contre son cheval, et de demander qui avait arrêté cette maudite bête. — Voyez, lui dit son ami, c'est le même petit garçon que vous avez traité si cruellement tout à l'heure. Sans lui, c'en était fait de votre vie. Le chevalier jeta sur Henry un regard où la honte et l'humiliation semblaient combattre encore avec son insolence naturelle. Enfin, il mit la main dans sa bourse, et en tira une pièce d'or qu'il offrit à son bienfaiteur, en lui disant qu'il était bien honteux de la manière dont il en avait usé envers lui dans la matinée. Mais Henry, avec un air dédaigneux, tel qu'on ne lui en avait jamais vu prendre, rejeta le présent sans répondre; et courant ramasser son paquet, qu'il avait laissé tomber pour courir plus lestement après le cheval, il s'en alla suivi de son compagnon.

Il ne fallait pas se détourner beaucoup de leur route pour gagner la chaumière du pauvre malheureux, auquel ils apportaient des habits pour ses enfants. Ils le trouvèrent beaucoup mieux, parce que M. Bar-

low, qui était allé le voir la veille, lui avait donné des remèdes propres à calmer ses maux. Tommy fit appeler le petit garçon; et dès qu'il le vit approcher, il courut à sa rencontre, et lui dit qu'il lui apportait des habits dont il pourrait se vêtir, sans crainte d'être appelé *farand*, et qu'il y en avait aussi d'autres pour ses petits frères. Le plaisir avec lequel les enfants reçurent ses dons, fut si vif, les remercîments de leur mère et les bénédictions du malade furent si touchants, que Tommy ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en quoi il fut secondé par Henry. Après avoir joui pendant quelques minutes de la joie de ces bonnes gens, ils les quittèrent fort joyeux eux-mêmes. Tommy convint qu'il n'avait jamais dépensé son argent avec autant de plaisir qu'il en avait éprouvé à secourir cette honnête famille; et il se promit bien de réserver tout ce qu'on lui donnerait à l'avenir, pour le consacrer à ce digne usage, au lieu de l'employer à des friandises et à des joujoux.

Quelques jours après, M. Barlow et ses deux élèves se promenant ensemble dans la campagne, vinrent à passer devant un moulin à vent. Tommy demanda ce que c'était que ce petit château, et ce que signifiaient ces grandes ailes qui tournaient avec tant de force? Henry lui répondit que c'était un de ces moulins dont il lui avait parlé dernièrement. Tommy témoigna le plus grand désir d'en voir l'intérieur. M. Barlow connaissait le meunier, qui les fit entrer et leur en montra toutes les parties dans le plus grand détail. Tommy vit avec surprise que les ailes qu'il avait vues au dehors, servaient, par le moyen de plusieurs rouages, à peu près comme ceux d'un tournebroche, à faire mouvoir en dedans une grande pierre plate, qui, en tournant sur une autre pierre, écrasait tout le grain qui se trouvait entre elles et le réduisait en poudre. — Quoi! s'écria-t-il, c'est là la manière dont on fait le pain? — Non pas tout à fait, lui répondit M. Barlow. Ce n'est que la première préparation que l'on fait subir au blé. Il y en a bien d'autres encore avant qu'il devienne du pain. Vous voyez que ce qui sort de dessous la meule n'est qu'une poudre menue, au lieu que le pain est une substance ferme et assez solide. Nous en apprendrons davantage un autre jour.

En s'en retournant à la maison, Henry dit à Tommy : — Tu vois maintenant que si personne ne voulait rien faire, nous n'aurions pas de pain à manger. Tu ne sais pas combien il en coûte de travaux seulement pour faire venir le blé.

Tommy. — Est-ce qu'il ne vient pas sur la terre?

Henry. — Oui-bien, lorsqu'on l'y a semé; mais avant tout, il faut rudement labourer son champ.

Tommy. — Et qu'est-ce donc que labourer?

Henry. — N'as-tu jamais vu dans la campagne des chevaux tirer une grande machine, tandis qu'un homme placé par derrière la conduit en s'y appuyant?

Tommy. — Oui, je l'ai vu, mais sans y faire beaucoup d'attention.

Henry. — Tu sauras que, sous cette machine qu'on appelle charrue, il y a un fer tranchant qui s'enfonce dans la terre, l'entr'ouvre et la retourne : ce qui fait un sillon.

Tommy. — Fort bien. Et alors qu'en arrive-t-il?

Henry. — Lorsque la terre est ainsi préparée, on y sème le grain ; ensuite on y fait passer un autre instrument armé de pointes, qu'on appelle la herse, et qui recouvre la semence. Bientôt le grain, après avoir jeté des racines, commence à pousser une tige. Peu à peu elle s'élève, et devient plus haute que nous. Enfin, l'épi se forme, le blé mûrit; on le moissonne, on le lie en gerbes, et on l'emporte dans la grange pour le battre et l'envoyer au moulin.

Tommy. — J'imagine que tout cela doit être fort curieux. Je voudrais bien semer du blé moi-même, et le voir croître. Penses-tu que je le pourrais?

Henry. — Oui certainement; et si tu veux demain prendre la peine de bêcher un petit coin de terre en façon de labourage, moi j'irai chez mon père lui demander pour toi du grain à semer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Tommy se leva pour aller travailler dans un coin du jardin. Il fit jouer sa bêche avec une grande persévérance jusqu'à l'heure du déjeuner. Son premier soin, en rentrant, fut de dire à M. Barlow, ce qu'il venait de faire, et de lui demander s'il n'était pas un bon enfant de travailler avec tant de courage, pour faire venir du grain. Cela dépend, dit M. Barlow, de l'usage que vous voulez en faire lorsqu'il sera venu. Voyons, qu'en ferez-vous?

Tommy. — Ce que j'en ferai, monsieur? Je prétends l'envoyer au moulin que nous vîmes hier, et le faire moudre en farine. Alors je vous prierai de me montrer comment on en fait du pain. Ensuite je le mangerai, pour pouvoir dire à mon papa que j'ai mangé du pain fait avec du blé que j'ai cultivé moi-même.

M. Barlow. — Voilà qui est à merveille, car les gentilshommes sont

obligés de manger comme les autres; et il n'est pas moins intéressant pour eux que pour ceux qu'ils appellent gens du peuple, de savoir se procurer de la nourriture.

Tommy. — Oh! non pas tant, monsieur, s'il vous plaît. Ils peuvent avoir d'autres personnes qui leur fassent venir du blé, sans avoir besoin de travailler eux-mêmes.

M. Barlow. — Et comment donc, je vous prie?

Tommy. — Ils n'ont qu'à payer des travailleurs, ou bien acheter du pain tout fait, autant qu'ils en ont besoin.

M. Barlow. — Mais dans l'un et l'autre cas, il faut de l'argent.

Tommy. — Sans doute, monsieur.

M. Barlow. — Et tous les gentilshommes en ont-ils?

Tommy hésita quelques moments pour répondre à cette question. Enfin il dit :

Je ne crois pas qu'ils en aient tous, monsieur; car on m'en a fait voir qui étaient absolument ruinés.

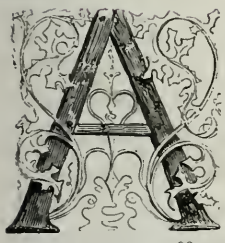
M. Barlow. — Mais ceux qui n'ont pas d'argent, comment pourraient-ils se procurer du blé, à moins qu'ils ne le fassent venir eux-mêmes?

Tommy. — Je ne vois pas qu'ils aient d'autre parti à prendre : autrement ils seraient obligés d'aller mendier, ce qui est fort vilain; et encore ne seraient-ils pas sûrs de trouver toujours d'assez braves gens pour les secourir.

M. Barlow. — Puisque nous en sommes sur cette matière, je pourrais vous dire une histoire que j'ai lue il y a quelque temps. Il y est question de plusieurs gentilshommes, qui, même avec de l'or, ne trouvaient pas de pain à se procurer.

Tommy témoigna un si grand désir d'apprendre cette histoire, que M. Barlow la lui raconta de la manière suivante :

LES DEUX FRÈRES



Au temps où les Espagnols s'embarquaient en foule pour le Pérou, à dessein d'exploiter les mines d'or et d'argent qu'on venait d'y découvrir, un jeune gentilhomme, nommé Pizarre, s'empressa, comme les autres, de chercher la fortune par cette voie. Il avait un frère aîné pour lequel il avait toujours eu une extrême affection. Il fut le trouver, lui communiqua son projet, et le conjura instamment de le suivre, en lui promettant la moitié des richesses qu'ils parviendraient à se procurer. Alonzo, son frère, était un homme sage et modéré dans ses désirs. Cette entreprise lui parut une folie; et il n'épargna rien pour en dissuader son frère, en lui peignant les dangers auxquels il s'exposait, et l'incertitude de ses succès. Enfin, voyant que toutes les représentations étaient inutiles, il lui promit de l'accompagner, mais en protestant qu'il ne prétendait à aucune portion dans les trésors qu'on pourrait acquérir. Il ne demanda d'autre faveur que d'avoir une place dans le vaisseau pour son bagage et pour ses domestiques. Pizarre alors vendit tout ce qu'il possédait en Espagne, fit construire un navire, et s'y embarqua avec d'autres aventuriers, animés par l'espérance d'une rapide fortune. Alonzo n'avait pris avec lui que des charrues, des herses et d'autres instruments de labourage, avec des pommes de terre, du blé et quelques semences de divers légumes. Pizarre trouva que c'étaient d'étranges préparatifs pour une pareille expédition; mais comme il ne voulait pas avoir de différend avec son frère, il se garda bien de lui en rien dire. Après avoir navigué quelques jours avec un vent favorable, ils relâchèrent dans un port où l'on s'arrête ordinairement pour renouveler ses provisions. Pizarre y acheta une grande quantité de pioches et de pelles pour creuser la terre, avec d'autres ustensiles propres à fondre et à raffiner l'or qu'il s'attendait à trouver. Il fit aussi une nouvelle recrue d'ouvriers pour le seconder dans son travail. Alonzo, au contraire, se contenta d'acheter quelques moutons, deux paires de bœufs, et assez de fourrage pour les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. Leur navigation fut très-heureuse, et ils débarquèrent

tous en parfaite santé sur les côtes de l'Amérique. Alonzo dit alors à son frère, que n'ayant eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie dans la traversée, il voulait rester sur le bord de la mer avec ses domestiques et son troupeau, tandis que lui et ses compagnons iraient à la recherche de l'or. Il ajouta que, lorsqu'ils en auraient ramassé autant qu'ils le désiraient, ils le trouveraient toujours disposé à s'en retourner avec eux dans leur patrie. Pizarre se mit en marche le lendemain. La résolution de son frère lui inspirait un si grand mépris, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer à ses compagnons. — J'avais toujours pensé, leur dit-il, que mon frère était un homme de sens. Il jouissait même de cette réputation en Espagne. Je vois maintenant qu'on s'était étrangement trompé sur son compte. Il vient ici s'occuper de ses moutons et de ses bœufs, comme s'il vivait tranquillement sur sa ferme, et qu'il n'eût rien à faire qu'à tracer des sillons. Pour nous, j'espère que nous saurons mieux employer notre temps. Venez, venez, mes amis : nous serons bientôt riches pour le reste de notre vie. Tous les aventuriers applaudirent à son discours. Il n'y eut qu'un vieux Espagnol qui branla la tête, en lui disant que son frère n'était peut-être pas si fou qu'il se l'était imaginé.

« Ils s'avancèrent par des marches forcées dans le pays, obligés quelquefois de traverser des rivières à la nage, de gravir sur des montagnes, et de s'enfoncer dans des forêts qui n'avaient point de routes frayées, tantôt dévorés par l'ardeur brûlante du soleil, et tantôt mouillés jusqu'aux os par des pluies orageuses. Quoi qu'il en soit, ces difficultés ne les empêchèrent point de fouiller en plusieurs endroits. Leurs recherches furent longtemps inutiles. Ils eurent enfin le bonheur de trouver une mine d'or abondante. Ce succès ranima leur courage; et ils continuèrent de travailler jusqu'à ce que leurs vivres fussent consommés. Ils ramassaient chaque jour une grande quantité d'or; mais ils n'avaient que bien peu de chose pour apaiser leur faim. Ils étaient réduits à se nourrir de racines et de fruits sauvages. Cette triste ressource vint même bientôt à leur manquer. La plupart moururent, épuisés de fatigues et de besoin. Les autres eurent à peine la force de se traîner jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé Alonzo, portant avec eux cet or qui leur avait fait souffrir tant de misère.

« Dans cet intervalle, Alonzo, qui avait prévu les suites naturelles de leur entreprise, s'était occupé sans relâche d'un travail bien plus

heureux. Il avait découvert une plaine, dont le sol était extrêmement fertile et qu'il avait labourée avec ses bœufs, aidé du secours de ses domestiques. Toutes ses semences avaient prospéré au-delà de son espoir, et il venait de recueillir une riche moisson. Il avait conduit son troupeau dans une belle prairie sur le bord de la mer. Chacune de ses brebis lui avait donné deux agneaux. Dans ses moments de loisir, il avait employé ses domestiques à pêcher du poisson, qu'ils avaient ensuite préparé avec du sel recueilli sur le rivage : en sorte qu'au retour de Pizarre, ils se trouvaient abondamment fournis de toutes sortes de provisions.

« Alonzo reçut son frère avec la joie la plus vive, et lui demanda quel était le succès de ses travaux. Pizarre lui répondit qu'il avait ramassé une quantité d'or immense, mais qu'il avait perdu la plus grande partie de ses compagnons; que le reste était près de mourir de faim, et que lui-même depuis deux jours n'avait pris d'autre nourriture que des racines et de l'écorce d'arbre : il finit, en le priant de leur faire servir tout de suite à manger. Alonzo répliqua froidement, qu'il avait expressément déclaré ne vouloir aucune part dans les trésors que Pizarre pourrait acquérir, et qu'il était fort étonné que Pizarre prétendît avoir la sienne dans les fruits qu'il avait eu tant de peine à tirer du sein de la terre. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez échanger de votre or contre mes provisions, nous pourrons nous arranger ensemble. Pi-

zarre trouva cette condition bien dure dans la bouche de son frère. Cependant, comme ses compagnons et lui mouraient de faim, il fut obligé d'y souscrire. Le prix qu'exigeait Alonzo pour la moindre fourniture était si exorbitant, que Pizarre eut bientôt dépensé tout l'or qu'il avait recueilli, à se procurer seulement les choses les plus nécessaires à sa subsistance. Son frère alors lui proposa de se rembarquer pour l'Espagne dans le vaisseau qui les avait amenés, d'autant mieux que les vents et la saison se trouvaient extrêmement favorables. Mais Pizarre, en lui lançant un regard furieux, lui dit, que puisqu'il avait eu la barbarie de dépouiller un frère du fruit de ses travaux, il pouvait s'en retourner tout seul; que pour lui, il aimait mieux périr sur ce rivage désert, que de s'embarquer avec un homme si dénaturé. Au lieu de s'offenser de ces reproches, Alonzo jeta tendrement les bras autour du cou de son frère, et lui tint le discours suivant : — Avez-vous pu croire, mon cher Pizarre, que je voulusse réellement vous priver de ce qui vous a coûté tant de peines et de périls? Périsse tout l'or de l'univers, avant que je sois capable d'une telle conduite envers mon frère! Je n'ai voulu que vous guérir de votre ardeur aveugle pour les richesses. Vous méprisiez ma prévoyance et mon industrie. Vous imaginiez follement que rien ne pouvait manquer à celui qui avait de l'or. Vous avez vu cependant que tout celui que vous avez amassé ne pouvait vous empêcher de périr de besoin. J'espère que vous êtes devenu plus sage. Reprenez donc ces trésors, dont vous avez appris à connaître aujourd'hui la méprisable valeur..

« La sagesse d'Alonzo porta la lumière dans l'esprit de Pizarre; et une générosité si peu attendue pénétra son cœur de la plus vive reconnaissance. Il reconnut, par l'épreuve qu'il venait de faire, combien l'industrie l'emporte réellement sur une vaine richesse. Ce fut inutilement qu'il sollicita plusieurs fois son frère d'accepter la moitié de ses trésors; Alonzo les refusa toujours, en disant que celui qui savait forcer la terre à lui donner tous les fruits dont il avait besoin pour se nourrir, n'avait rien de plus à désirer. »

En vérité, dit Tommy, lorsque l'histoire fut achevée, il me semble que cet Alonzo était un homme bien sensé. Sans lui, son frère et tous ses compagnons allaient mourir de faim. Mais ils ne se sont vus réduits à cette extrémité que parce qu'ils étaient dans un pays désert. Un tel malheur ne leur serait jamais arrivé en Angleterre. Ici, pour

la moindre partie de leur or, ils auraient pu se procurer autant de pain qu'il leur en aurait fallu pour vivre.

M. Barlow. — Est-ce qu'on est sûr d'être toujours en Angleterre, ou dans tel autre pays où l'on puisse acheter du pain?

Tommy. — Je le crois, monsieur.

M. Barlow. — Comment, est-ce qu'il n'y a pas de pays dans le monde où il n'y ait pas d'habitants, et où il ne vienne pas de blé?

Tommy. — Vous avez raison; quand il n'y aurait que celui où nous avons vu tout à l'heure ces deux frères dans votre histoire.

M. Barlow. — Et il y en a beaucoup d'autres comme celui-là, je vous assure.

Tommy. — Oui, mais on n'a pas besoin d'y aller. On n'a qu'à rester chez soi.

M. Barlow. — Il ne faut donc jamais mettre le pied dans un vaisseau. Or, qui peut répondre de n'y être pas obligé une fois en sa vie? Vous êtes bien jeune encore, et cependant vous avez fait un grand voyage sur mer. Il pouvait vous arriver un malheur tout comme à un autre, quelque gentilhomme que vous puissiez être.

Tommy. — Et quel malheur, monsieur, je vous prie?

M. Barlow. — Celui de voir briser votre vaisseau sur une côte inhabitée. Et alors quand vous seriez échappé au naufrage, comment auriez-vous fait pour vous nourrir?

Tommy — Quoi! j'ai couru ce danger? Est-ce que de pareils accidents arrivent quelquefois?

M. Barlow. — Il y en a des exemples sans nombre. Je ne vous citerai que celui d'un nommé Selkirk, dont on nous a raconté les aventures sous le nom de Robinson. Il ne tient qu'à vous de les lire. Vous y verrez comment il fut obligé de vivre plusieurs années dans une île déserte.

Tommy. — Voilà qui est extraordinaire. Et comment fit-il pour soutenir sa vie?

M. Barlow. — Il fut d'abord réduit à se nourrir de racines et de fruits sauvages; puis avec quelques grains de blé qu'il trouva dans les débris du vaisseau, il se procura au bout de quelques mois de belles moissons. Enfin il se fit un troupeau de chèvres sauvages, qu'il était venu à bout de prendre, et dont il apprivoisa les petits.

Tommy. — Est-ce qu'une manière de vivre si triste ne le fit pas bientôt mourir?

M. Barlow. — Au contraire, il ne se porta jamais si bien de sa vie. Vous le verrez un jour en lisant ses aventures. Mais une histoire encore plus extraordinaire, c'est celle de quatre matelots russes qui se virent abandonnés sur la côte de Spitzberg, où ils furent obligés de vivre plusieurs années.

Tommy. — Qu'est-ce que le Spitzberg, monsieur, je vous prie?

M. Barlow. — C'est un pays bien reculé dans le Nord, qui est toujours couvert de neiges et de glaces, tant le froid y est rigoureux. Il ne croît que de la mousse sur ce sol aride; et à peine la terre y nourrit-elle quelques animaux. Outre cela, il y règne une obscurité continue pendant une partie de l'année, et l'abord en est presque interdit aux vaisseaux. Il est impossible de concevoir un séjour plus affreux, et où il soit plus difficile de supporter les misères de la vie. Cependant quatre hommes ont lutté victorieusement pendant plusieurs années contre toutes ces horreurs, et trois d'entre eux sont retournés sains et saufs dans leur pays.

Tommy. — Cela doit composer une histoire bien étrange. Je donnerais tout au monde pour le savoir.

M. Barlow. — Il ne vous en coûtera pas tout à fait si cher. La première fois que je la lus, elle me fit tant d'impression, que j'en recueillis les particularités les plus intéressantes. Je me fais un plaisir de vous les communiquer. Les voici. Mais il faut d'abord vous apprendre que le froid est si âpre sous ces climats, que la mer y est couverte de glaces énormes, qui menacent quelquefois les vaisseaux de les écraser dans leur choc, ou de les envelopper si étroitement de toutes parts, qu'ils ne soient plus capables de s'en tirer. Vous pouvez maintenant vous former une idée de la situation désastreuse où se trouva un vaisseau russe qui naviguait sur ces mers, et qui se vit tout à coup emprisonné entre des montagnes de glaces, qui s'élevaient plus haut que ses mâts. C'est ici que commence mon extrait, et vous pouvez le lire :

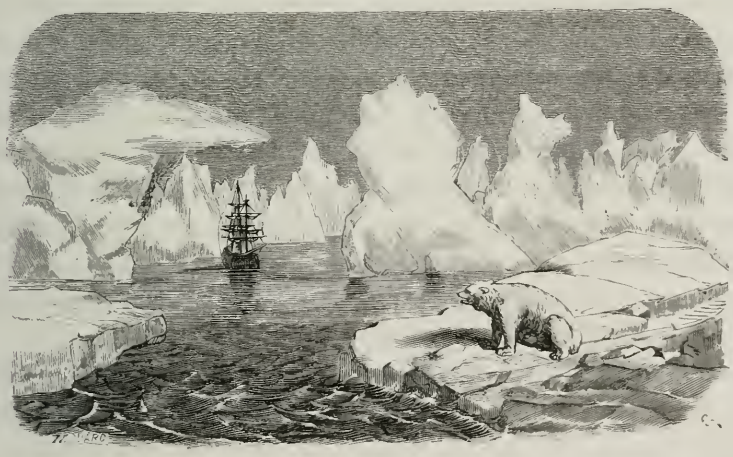
EXTRAIT DU RÉCIT

DES

AVENTURES DE QUATRE MATELOTS RUSSES

ABANDONNÉS SUR LA CÔTE DÉSERTE DU SPITZBERG ORIENTAL

Lorsque le vaisseau fut entouré de glaces, on tint un conseil général. Le contre-maître Himkoff déclara qu'il se souvenait d'avoir ouï-dire que quelques particuliers de Metzen ayant formé, il y a quelques années, le projet de passer l'hiver sur cette île, y avaient apporté les matériaux nécessaires pour construire une hutte, et qu'ils y en avaient, en effet, élevé une à quelque distance du rivage. Cette information leur fit prendre, d'une voix unanime, la résolution de passer l'hiver dans le même endroit, si la hutte, comme ils l'espéraient, subsistait encore. Ils voyaient clairement de quel danger ils étaient menacés, et que leur perte était



inévitable, s'ils restaient plus longtemps dans le vaisseau. En conséquence, ils convinrent d'envoyer aussitôt quatre hommes choisis de l'équipage, pour aller à la découverte de la hutte, et reconnaître exactement les lieux. Ces quatre personnes furent : le contre-maître

Alexis Himkoff, Iwan Himkoff son filleul, Stephen Scharassoff et Féodor Weregin. Comme la contrée sur laquelle il fallait descendre, était inhabitée, ils étaient obligés de se munir de quelques provisions pour leur entreprise. D'un autre côté cependant ils avaient presque deux milles de chemin à faire sur des bancs de glaces, qui étant élevés et abaissés tour à tour par les vagues, et poussés l'un contre l'autre par le vent, rendaient ce trajet également difficile et dangereux. La prudence leur défendait de se charger de fardeaux trop lourds, de peur qu'étant accablés sous leur poids, il ne leur fût impossible de franchir les intervalles qui séparaient les glaçons. Après avoir mûrement considéré tous ces obstacles, ils trouvèrent à propos de n'emporter que ce qui leur serait absolument nécessaire pour passer une nuit à terre s'ils y étaient obligés. Ils prirent donc seulement un moûsquet, un cornet à poudre, contenant douze charges, avec autant de balles, une hache, un petit chaudron, un sac d'environ vingt livres de farine, un couteau, une boîte d'amadou, une vessie pleine de tabac, et chaque homme sa pipe de bois. C'est dans cet équipage que les quatre matelots, après bien des périls, descendirent enfin dans l'île, soupçonnant peu les malheurs qu'ils y devaient éprouver. Ils commencèrent par visiter à grands pas le pays; et ils découvrirent bientôt la hutte qu'ils cherchaient, à un mille et demi du rivage. Elle avait trente-six pieds de longueur, dix-huit de largeur, et autant, à peu près, de hauteur. Elle était précédée d'une petite antichambre d'environ douze pieds en carré, avec deux portes, l'une qui s'ouvrait sur le dehors, et l'autre qui formait une communication avec l'intérieur de la hutte. Dans celle-ci, était un poêle de terre, construit à la manière russe. C'était une espèce de four sans cheminée, qui servait à la fois à échauffer la chambre et à cuire les aliments. Les paysans russes, dans les grands froids, ont aussi coutume de se coucher dessus, pour y jouir de la chaleur.

« La hutte avait beaucoup souffert depuis le temps qu'elle avait été abandonnée. Cependant nos aventuriers se trouvèrent trop heureux de pouvoir y passer la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, ils s'empressèrent de retourner au rivage, dans l'impatience d'instruire leurs compagnons de leur découverte, et de tirer du vaisseau toutes les provisions nécessaires pour hiverner dans l'île. Je vous laisse à penser quels furent et leur surprise et leur désespoir, lorsqu'en arrivant à l'endroit du débarquement ils ne virent plus le vaisseau, et que la mer,

dans toute son immense étendue, s'offrit à leurs yeux dégagée des glaçons dont elle était hérissée la veille. Une tempête qui s'était élevée durant la nuit, avait causé cet événement désastreux. Soit que des glaces énormes eussent été poussées par les vagues contre les flancs du vaisseau et l'eussent mis en pièces, soit qu'il eût été emporté dans la haute mer par la violence des courants, c'est vainement qu'ils le cherchèrent au loin d'un œil avide : il ne devait plus se montrer à leurs regards. Comme on n'a jamais pu en avoir de nouvelles, il est probable qu'il fut englouti, et que tous ceux qui le montaient, y trouvèrent une fin déplorable.

« Une si cruelle disgrâce ne laissant plus à nos malheureux aucune espérance de quitter jamais cet horrible séjour, ils s'en retournèrent vers la hutte, saisis de toutes les convulsions du trouble et du désespoir.

— Oh! monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant à ce passage, dans quelle affreuse situation ces pauvres gens vont se trouver! Jetés sur un pays tout couvert de neiges et de glaces, sans avoir personne pour leur donner du secours, et leur fournir de la nourriture, il me semble qu'à chaque instant je vais les voir mourir. — Vous serez mieux instruit, lui répondit M. Barlow, quand vous aurez lu le reste de l'histoire. Dites-moi cependant une chose avant d'aller plus avant. Ces quatre hommes étaient de pauvres matelots, accoutumés à braver les périls, à mener une vie agitée et à travailler sans relâche pour gagner leur subsistance. Pensez-vous qu'il eût mieux valu pour eux en ce moment d'avoir été élevés en gentilshommes, c'est-à-dire à ne rien faire, et à payer des gens pour les servir? — Oh, vraiment non, répliqua Tommy; ils sont bien plus heureux à présent d'avoir été de bonne heure exercés au travail. J'espère que cette habitude va les mettre en état d'imaginer et d'entreprendre quelque chose pour se tirer d'embarras. S'ils cessent un moment de travailler, ils vont nécessairement périr. Mais voyons la suite.

« Leurs premières réflexions, comme on peut aisément l'imaginer, furent employées à chercher les moyens de se procurer les nécessités les plus pressantes de la vie. Les douze charges de poudre, avec les balles dont ils s'étaient munis, leur servirent à tuer le même nombre de rennes, espèce d'animaux très-abondante dans l'île. Ils songèrent

ensuite à réparer les dommages que la hutte avait eu à souffrir. Un des rares avantages de ces climats glacés, c'est que le bois s'y conserve plusieurs années sans être rongé par les vers. Ainsi les planches dont la hutte était fermée, se trouvaient en très-bon état. Elles n'avaient fait que se relâcher dans leurs jointures, ce qui formait des fentes assez larges pour donner un libre passage au souffle perçant de l'aquilon. Il ne fut pas difficile, au moyen de la hache, de remédier à cet inconvénient; et la mousse dont les rochers de l'île sont couverts, servit à boucher les moindres ouvertures. Ces réparations coûtèrent d'autant moins de peine à nos solitaires, que les paysans russes sont très-excellents charpentiers et bâtissent eux-mêmes leurs maisons.

« Le froid excessif qui rend l'air de ces contrées si peu favorable à la population des animaux, en rend aussi le sol absolument contraire à la production des plantes. On ne trouve aucune espèce d'arbre, ni de buisson dans certaines parties du Spitzberg. Cette rigueur de la nature jetait les plus vives alarmes dans l'esprit des matelots. Sans un bon feu pour se réchauffer, il leur était impossible de résister à l'âpreté du climat; et comment entretenir du feu, si le bois leur manquait? Par bonheur, en se promenant le long du rivage, ils trouvèrent quelques débris de vaisseaux, et ensuite des arbres entiers, productions d'un sol plus heureux, que les débordements de quelques rivières lointaines avaient entraînés dans la mer, et qu'elle repoussait sur ses bords. Mais rien ne leur fut d'un service plus essentiel, durant la première année de leur infortune, que des planches qu'ils trouvèrent entre les rochers du rivage, avec un croc de fer, des clous de cinq à six pouces de long, et d'autres pièces de ferrure qui tenaient à ces débris. Ils reçurent ce secours imprévu au moment où, près de consommer les derniers restes de tous les rennes qu'ils avaient tués, le défaut de poudre ne leur laissait envisager d'autre sort, que de devenir la proie de la faim. Cette heureuse rencontre fut suivie d'une autre également fortunée. Ils trouvèrent sur le sable de la mer la racine d'un sapin. Comme la nécessité fut toujours la mère de l'invention, ils imaginèrent de profiter de la courbure naturelle de cette racine pour en faire un arc. Mais comme il leur manquait pour le présent une corde et des flèches, et qu'ils ne savaient comment s'en procurer, ils résolurent, en attendant, de se fabriquer deux lances, pour se défendre contre les ours blancs, les

plus féroces de leur espèce, dont ils avaient continuellement à redouter les attaques. Voyant bien qu'ils ne pourraient faire l'armure de leurs lances ni de leurs flèches sans le secours d'un marteau, ils ne songèrent plus qu'à se forger un instrument si nécessaire. Ils mirent rougir au feu ce long croc de fer dont nous avons parlé, puis en y enfonçant au milieu le plus gros de leurs clous, ils y pratiquèrent un trou assez large pour recevoir un manche; et, d'un bouton arrondi qui terminait l'un de ses bouts, ils firent, tant bien que mal, la tête du marteau. Un large caillou leur avait tenu lieu d'enclume : deux morceaux de cornes de rennes leur firent à merveille l'office de tenailles. Avec ces outils grossiers, ils eurent bientôt façonné quelques clous en pointes de lances, qu'ils aiguisèrent sur des pierres, et qu'ils lièrent ensuite avec des lanières de peau de renne à des morceaux de branches d'arbre, que la mer avait jetés sur la plage. La confiance que leur inspiraient ces nouvelles armes, leur fit aussitôt prendre la résolution d'aller eux-mêmes à leur tour attaquer les ours blancs. Après un combat dangereux, ils tuèrent un de ces terribles animaux, dont la chair leur fournit des provisions toutes fraîches. Ils la trouvèrent excellente, ayant à peu près l'odeur et le goût de la chair de bœuf. Ils virent, non sans un extrême plaisir, qu'avec le tranchant de leur couteau, ils pouvaient diviser les nerfs et les tendons en filaments de la grosseur qu'ils voudraient leur donner. Ce fut peut-être la plus heureuse découverte qu'ils pussent faire dans leur situation; car, outre les avantages dont nous allons bientôt parler, ils se virent pourvus tout à coup d'une bonne corde pour leur arc. Les pointes de leurs flèches leur coûtèrent encore moins à façonner que l'armure de leurs lances. Ils les attachèrent, avec des fils tirés des tendons de l'ours, à des branches de sapin, qu'ils garnirent à l'autre bout de plumes d'oiseaux de mer; et dès ce moment ils se virent en possession d'un bon arc avec ses flèches.

« On sentira aisément combien ils durent s'applaudir du succès de leur industrie, en apprenant que, durant leur séjour dans l'île, ils ne tuèrent pas moins de deux cent cinquante rennes avec leurs flèches, outre un grand nombre de renards bleus et blancs. La chair de ces animaux leur servit de nourriture, et leurs peaux de fourrures pour se couvrir, de lits pour se coucher, ou de tapisserie pour rendre plus close leur habitation. Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs; et ce ne fut pas sans un extrême danger : car ces animaux, pourvus d'une

force prodigieuse, se débattaient avec une furie incroyable contre leurs armes. Ils avaient attaqué à dessein le premier; ils tuèrent les neuf autres, en se défendant de leurs attaques. Il y eut quelques-uns de ces

animaux qui se hasardèrent à pénétrer jusques à l'entrée de la hutte. Il est vrai qu'ils ne montraient pas tous la même intrépidité, soit qu'ils fussent moins pressés par la faim, soit qu'ils fussent de leur nature moins voraces que les autres. La plupart de ceux qui entrèrent dans la hutte, prirent la fuite au premier effort des matelots pour les repousser. Cependant des assauts si répétés ne laissaient pas que de leur donner de l'inquiétude, par la vigilance continuelle dont ils avaient besoin pour se garantir d'être dévorés.

— De l'inquiétude, monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant! Dites plutôt des frayeurs horribles. Oh! que ces pauvres gens doivent avoir été malheureux!

M. Barlow. — Vous voyez cependant qu'il ne leur est pas arrivé de malheur.

Tommy. — Il est vrai, parce qu'ils forgèrent des armes pour se défendre.

M. Barlow. — Peut-être donc n'est-on pas malheureux uniquement pour être exposé au danger, car on peut en échapper, mais parce qu'on ne sait comment s'en garantir.

Tommy. — Je ne comprends pas bien votre pensée, monsieur.

M. Barlow. — Je vais vous donner un exemple qui vous l'éclair-

cira. Lorsque le serpent s'entortilla autour de votre jambe, n'étiez-vous pas malheureux, parce que vous craigniez qu'il ne vous mordît?

Tommy. — Oui, monsieur.

M. Barlow. — Mais Henry n'était pas malheureux, lui?

M. Tommy. — Cela est encore vrai.

M. Barlow. — Cependant il était plus en danger d'être mordu que vous, puisqu'il saisit le serpent avec sa main.

Tommy. — Oh! sans doute.

M. Barlow. — Mais il comprit qu'en le prenant hardiment par le cou, et le jetant au loin, il pouvait se délivrer du péril. Si vous aviez fait la même réflexion, probablement vous n'auriez pas eu tant de crainte, et vous n'auriez pas été aussi malheureux que vous l'étiez.

Tommy. — Oui, monsieur, vous me le faites bien sentir; et si le même accident m'arrivait encore, je crois que j'aurais assez d'avisement pour en faire autant que Henry.

M. Barlow. — Et seriez-vous alors aussi malheureux que vous l'avez été la première fois?

Tommy. — Non certainement, parce que j'aurais plus de courage.

M. Barlow. — Ainsi donc les personnes qui ont du courage, ne sont pas aussi malheureuses dans le danger que celles qui n'en ont point?

Tommy. — Certainement non, monsieur.

M. Barlow. — Et cela est-il vrai de toute espèce de danger?

Tommy. — Cela doit être. J'ai vu quelquefois maman toute tremblante, lorsqu'elle avait à traverser dans sa voiture un petit ruisseau, tandis que mon papa n'y trouvait pas le moindre péril.

M. Barlow. — Ainsi, avec du courage, elle n'y aurait pas trouvé plus de péril que votre papa?

Tommy. — Je le crois comme vous; car je la voyais se moquer elle-même de sa poltronnerie, lorsque le ruisseau était traversé.

M. Barlow. — Il est donc possible que nos matelots se trouvant si bien en état de se défendre contre les ours, n'en eussent plus de frayeur, et par conséquent ne fussent pas aussi malheureux que vous l'aviez d'abord imaginé.

Tommy. — En vérité, je le crois à présent.

M. Barlow. — Continuons donc, s'il vous plaît.

« La chair des trois espèces d'animaux dont nous avons parlé, savoir les ours blancs, les rennes, les renards blancs et bleus, fut le

seul aliment dont nos malheureux solitaires eurent à se nourrir pendant le cours de six années. Nous ne voyons pas à la fois toutes nos ressources. La nécessité peut seule aiguiser l'invention. C'est elle qui fécondant par degrés notre esprit, lui fait concevoir des expédients dont il n'aurait jamais eu l'idée. La vérité de cette observation fut éprouvée par nos matelots en plus d'une circonstance. C'était peu de manger leur viande sans pain ni sel, dont ils étaient absolument dépourvus, ils étaient réduits à la manger demi-crue, parce que leur four n'était pas propre à la faire rôtir, et que le bois était trop précieux, par sa rareté, pour allumer du feu hors de la hutte. Pour remédier à cet inconvénient, ils imaginèrent d'exposer à l'air pendant l'été une partie de leurs provisions, et de les suspendre ensuite dans la partie supérieure de la hutte, où la fumée qui s'y élevait sans cesse, achevait de les dessécher. Cette viande ainsi préparée avait le double avantage de se conserver longtemps, et de leur tenir lieu de pain pour manger avec la viande fraîche, qu'ils n'en trouvaient que meilleure. Le succès de cette expérience ayant rempli parfaitement leurs vues, ils continuèrent de la pratiquer pendant tout le temps de leur séjour dans l'île; et par ce moyen ils conservèrent toujours un fonds suffisant de provisions. Pendant l'été l'eau ne leur manquait point, grâces à quelques petits ruisseaux qui coulaient des rochers; et pendant l'hiver ils s'en procuraient aisément, en faisant fondre de la neige ou de la glace dans leur petit chaudron.

« Je vous ai fait observer plus haut qu'ils avaient apporté avec eux un petit sac de farine. Ils en avaient consommé environ la moitié pour leur nourriture. Ils employèrent le reste d'une manière bien différente, mais qui leur fut également utile. Ils n'avaient pas tardé longtemps à sentir la nécessité d'entretenir, sous un climat si froid, un feu continuel, en réfléchissant que s'il venait malheureusement à s'éteindre, ils n'auraient plus de moyens de le rallumer. Ce n'est pas qu'ils n'eussent un briquet et des pierres à fusil, mais ils manquaient de mèches et d'allumettes. Ils avaient trouvé dans leurs promenades une terre argileuse. Ils s'en servirent pour fabriquer une espèce de lampe, où ils se proposèrent d'entretenir constamment de la lumière, en y brûlant la graisse des animaux qu'ils pourraient tuer. Ce fut certainement une idée dont ils eurent bien à s'applaudir; car la privation de la lumière dans un pays où la nuit dure plusieurs mois de suite pendant l'hiver, aurait mis le comble à toutes les misères dont ils étaient accablés.

Tommy ne put s'empêcher d'interrompre ici M. Barlow. — Excusez-moi, monsieur, lui dit-il, mais est-ce qu'il y a des pays dans le monde où il règne une nuit continuelle pendant plusieurs mois de suite?

M. Barlow. — Oui, vraiment, il y en a.

Tommy. — Et comment cela se peut-il faire?

M. Barlow. — Comment se peut-il qu'il fasse nuit ici pendant quelques heures à la fin de chaque journée?

Tommy. — Comment, monsieur? c'est que sans doute cela doit naturellement arriver.

M. Barlow. — C'est ne dire aucune chose, sinon que vous n'en savez pas la raison. Mais n'observez-vous pas ici de différence entre la nuit et le jour?

Tommy. — Il y en a une bien grande. Le jour il fait clair, et la nuit il fait obscur.

M. Barlow. — Et pourquoi fait-il obscur dans la nuit?

Tommy. — Voilà ce que je ne sais pas.

M. Barlow. — Est-ce que le soleil brille pendant toutes les nuits?

Tommy. — Non certainement, monsieur.

M. Barlow. — Il brille donc seulement pendant quelques-unes, et non pendant les autres?

Tommy. — Il ne brille jamais dans la nuit.

M. Barlow. — Et brille-t-il dans le jour?

Tommy. — Oui, monsieur.

M. Barlow. — Quoi! chaque jour?

Tommy. — Oui, chaque jour, excepté seulement que les nuages nous le dérobent quelquefois.

M. Barlow. — Et que devient-il dans la nuit?

Tommy. — Il va se coucher, en sorte que nous ne pouvons pas le voir.

M. Barlow. — Ainsi donc, tant que vous pouvez voir le soleil, il n'est jamais nuit?

Tommy. — Non, monsieur.

M. Barlow. — Et tant qu'il demeure couché, jamais il n'est jour?

Tommy. — C'est la vérité.

M. Barlow. — Et quand il reparaît?

Tommy. — Le jour aussitôt recommence. J'ai vu quelquefois le jour naître, et le soleil se lever tout de suite après.

M. Barlow. — Mais si le soleil ne se levait pas durant plusieurs mois de suite, qu'arriverait-il?

Tommy. — Qu'il ferait nuit pendant tout ce temps.

M. Barlow. — Voilà précisément le cas où se trouvent les pays dont nous parlions tout à l'heure.

Tommy. — Voudriez-vous bien, monsieur, je vous prie, m'en faire connaître la raison?

M. Barlow. — Je vous l'expliquerai dans un autre moment. Revenons à nos pauvres matelots.

« Ayant donc fabriqué leur lampe, ils la remplirent de graisse de renne, et y allumèrent du linge effilé, dont ils avaient réuni les brins en forme de mèche. Mais ils eurent le chagrin de voir que la graisse fut à peine fondue, que non-seulement elle pénétra l'argile, mais qu'elle filtra même de tous les côtés. Cet inconvénient ne provenait d'aucune fêlure, mais de ce que la terre était trop poreuse. Instruits par cette épreuve, ils fabriquèrent une nouvelle lampe qu'ils laissèrent d'abord sécher entièrement à l'air. Puis ils la firent rougir au feu, et en cet état la plongèrent dans leur chaudron, où ils avaient fait bouillir de la farine détrempée, jusqu'à la consistance d'une colle légère. Cette lampe ayant été soumise à l'essai, ils virent, avec une joie inexprimable, qu'elle ne laissait point échapper la graisse fondue. Par surcroît de précaution, ils trempèrent dans leur colle des morceaux de linge, et les appliquèrent aux parois extérieures de la lampe. Ils en fabriquèrent ensuite une seconde pour suppléer à la première, en cas d'accident, afin que dans aucun malheur la lumière ne vînt à leur manquer. Ils crurent devoir aussi réserver pour cet usage le peu qui leur restait de farine.

« Comme ils avaient soin de ramasser tout ce que les vagues poussaient sur la côte, ils avaient trouvé parmi des débris quelques bouts de cordage, et une petite quantité d'étoupe, espèce de filasse dont on se sert pour calfater les vaisseaux. Ils eurent ainsi une bonne provision de mèches; et lorsqu'elle vint à leur manquer, ils y suppléèrent avec leurs chemises, et les grandes culottes de toile dont se servent presque tous les paysans de la Russie. Ils entretinrent, par ce moyen, leur lampe toujours allumée depuis le jour qu'ils l'eurent fabriquée, ce qui arriva peu de temps après leur arrivée dans l'île, jusqu'au moment où ils s'embarquèrent pour leur pays.

« Cependant l'hiver approchait, et leurs souliers, leurs bottes, ainsi que toutes les autres parties de leur habillement, prêts à tomber en

lambeaux, allaient les exposer presque nus à la rigueur du climat. Ils furent donc obligés d'avoir de nouveau recours à cet esprit d'invention, que la nécessité réveille toujours dans les extrémités de la détresse. Ils avaient une quantité de peaux de rennes et de renards, qui ne leur avaient jusqu'alors servi que pour leurs lits. Ils pensèrent à en tirer un service plus essentiel. La difficulté principale était de savoir comment les tanner. Après avoir délibéré sur ce point, ils imaginèrent la méthode suivante. Ils mirent tremper durant quelques jours leurs peaux dans de l'eau fraîche, pour que le poil pût s'en détacher plus facilement. Ils frottèrent ensuite le cuir humide entre leurs mains, jusqu'à ce qu'il fût presque sec, et alors ils versèrent dessus un peu de graisse de renne fondue, et recommencèrent à le frotter. Au moyen de ce procédé, le cuir devint doux, maniable, onctueux, et propre enfin à tout ce qu'ils en voulaient faire. Les peaux qu'ils destinaient à leur servir de fourrures, ils ne les firent tremper qu'un jour, uniquement pour les mettre en état d'être travaillées. Ils les préparèrent ensuite de la manière que je viens d'exposer, excepté seulement qu'ils se gardèrent bien d'en faire tomber le poil.

« Ils se trouvèrent ainsi pourvus de tout ce qu'il leur fallait pour se faire des vêtements. Mais alors il se présenta une nouvelle difficulté. Ils n'avaient ni alène pour percer le cuir de leurs souliers et de leurs bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits. Heureusement il leur restait encore quelques morceaux de fer, et toute leur industrie pour

les fabriquer. Le trou de leur aiguille fut ce qui leur donna le plus d'embarras; mais ils en vinrent à bout avec la pointe de leur couteau

qu'ils rendirent bien aiguë, et qu'ils firent ensuite entrer, en frappant, dans le fer lorsqu'il fut rouge. Pour la pointe de l'aiguille, il ne fut pas difficile de la former, en l'aiguisant sur des cailloux. Ils auraient bien voulu pouvoir se forger aussi des ciseaux pour couper le cuir. Mais comment l'entreprendre! Leur couteau du moins servit à cet usage; et quoiqu'il n'y eût parmi eux ni cordonnier ni tailleur, ils taillèrent leur cuir et leurs fourrures avec toute la justesse convenable à leurs besoins. Les nerfs des ours et des rennes, qu'ils avaient trouvé le moyen de diviser, comme je l'ai dit ci-dessus, leur tinrent lieu de fil, et, au bout de quelques jours de travail, chacun d'eux se vit pourvu d'un vêtement tout complet. »

Tels sont, dit M. Barlow, les principaux détails que j'ai recueillis de cette aventure vraiment extraordinaire. Ils suffisent pour vous montrer tout à la fois à quels étranges accidents les hommes sont exposés, et quelles inventions merveilleuses la nécessité peut suggérer à leur esprit.

Tommy. — Mais dites-moi, je vous prie, monsieur, que devinrent à la fin ces pauvres gens?

M. Barlow. — Après avoir vécu plus de six ans sur cette plage désastreuse, ils virent un jour aborder par hasard un vaisseau, qui voulut bien se charger des trois hommes qui vivaient encore, et les transporta dans leur pays.

Tommy. — Vous ne parlez que de trois, monsieur. Et qu'était devenu le quatrième?

M. Barlow. — Il avait été attaqué d'une maladie dangereuse qu'on appelle le scorbut. Comme il était d'une humeur indolente, et qu'il ne voulut pas faire l'exercice dont il avait besoin pour guérir, après avoir langui quelque temps, il mourut, et fut enterré dans la neige par ses compagnons.

Ils furent interrompus en cet endroit par l'arrivée de Henry, qui revenait de chez son père, à qui il était allé demander du blé pour ensemencer la terre de son ami. Une jeune colombe le suivait, ramassant fort adroitement avec son bec les grains qu'il laissait tomber exprès de son mouchoir.

Dans une de ses promenades avec M. Barlow, Henry avait sauvé cette colombe des serres d'un épervier qui commençait à la mettre en pièces pour la dévorer. Il avait pris un soin infini de ses blessures, et l'avait

nourrie chaque jour de ses propres mains. Le pauvre oiseau qui se trouvait alors entièrement rétabli, avait conçu une affection si tendre pour son bienfaiteur, qu'il suivait tous ses pas, allait se percher sur son épaule, se tapir dans son sein, et béqueter des miettes de pain sur ses lèvres. Tommy fut extrêmement surpris de les voir si bien ensemble; et il demanda à Henry par quel moyen il avait su rendre cet oiseau si familier. Henry lui répondit qu'il ne s'était point donné de peines particulières pour y parvenir; mais que la pauvre petite créature ayant reçu de lui des secours pendant qu'elle était malade, l'avait pris d'elle-même en amitié.

— En vérité, dit Tommy, cela me paraît bien surprenant; car j'ai toujours vu les oiseaux s'enfuir à tire d'ailes, dès qu'on voulait les approcher. Ils sont si sauvages!

M. Barlow. — Quoi! parce qu'ils s'enfuient? J'imagine que vous prendriez le même parti à l'aspect d'un lion ou d'un tigre.

Tommy. — Oh! je vous en réponds.

M. Barlow. — Et cependant vous ne vous croyez pas un animal sauvage?

Tommy ne put s'empêcher de sourire à cette question, et répondit qu'il était bien loin d'avoir de lui cette idée.

M. Barlow. — Vous voyez donc que les animaux ne sont sauvages, comme vous les appelez, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur fasse du mal; et il est tout naturel qu'ils s'enfuient par le sentiment de cette crainte. Mais ceux dont vous prendriez soin, et que vous sauriez traiter avec douceur, n'auraient plus peur de vous; au contraire, ils viendraient vous chercher, et vous prendraient en affection.

Henry. — Ce que vous dites-là, monsieur, est bien vrai; car j'ai vu un petit garçon prendre soin d'un serpent qui vivait dans le jardin de son père. Lorsqu'on lui donnait du lait pour déjeuner, il allait s'asseoir sous un arbre, et se mettait à siffler. Aussitôt le serpent venait droit à lui, et buvait sans façon dans son écuelle.

— Tommy. — Et il ne le mordait pas?

Henry. — Oh! que non. Le petit garçon s'émancipait quelquefois jusqu'à lui donner de sa cuiller sur la gueule, lorsqu'il le voyait manger trop goulument. Jamais le serpent ne l'a mordu.

Tommy fut enchanté de cette conversation. Comme il était au fond d'un bon naturel, et qu'il était de plus très-curieux de faire des expériences, il voulut, dès ce jour, essayer d'apprivoiser des animaux. En

conséquence, il prit un gros morceau de pain et courut chercher dans la campagne quelque sujet à former. Le premier qui s'offrit à ses regards, fut un cochon de lait, qui s'était écarté de sa mère, et se roulait au soleil. Tommy ne crut pas devoir négliger une si belle occasion de faire son apprentissage. Il s'arrêta un moment pour donner à sa physionomie l'expression la plus tendre; puis s'avançant sur la pointe du pied, il appela d'une voix flûtée : —Petit! petit! petit! mais le petit qui ne comprenait pas bien exactement ses intentions, au lieu de se laisser amadouer par ces mignardises, se mit à grogner et à s'enfuir. —Ingrat, lui cria Tommy en grossissant tout à coup sa voix pateline, est-ce là la manière dont tu dois me répondre, lorsque je veux te nourrir! Si tu ne sais pas connaître tes amis, je vais te l'apprendre. En disant ces mots, il courut vers le fuyard; et d'une main le saisit par la jambe de derrière, pour lui offrir de l'autre main le pain qu'il tenait. Peu accoutumé à une si étrange contenance, le petit animal se débattait de toutes ses forces; et ses cris furent si perçants, que la truie, qui n'était pas éloignée, accourut à son secours, suivie de la moitié de ses camarades. Tommy, dans le doute si elle serait contente ou non des civilités qu'il faisait à son fils, trouva plus sage de lâcher le cochon de lait, qui, cherchant la voie la plus courte pour s'échapper, s'embarrassa malheureusement entre ses jambes, et le fit tomber de toute sa hauteur. Le lieu de la scène était un peu plus qu'humide. Aussi Tommy n'eut-il pas à se plaindre de s'être fracassé les os dans sa chute. Un lit de plume n'aurait pas été si douillet que le bourbier dans lequel il s'étendit. Pour comble d'infortune, au moment où il cherchait à se relever, la truie vint trébucher étourdiment sur lui, et le fit rouler avec elle dans la fange. La patience, comme on l'a déjà observé, n'était pas la vertu naturelle de notre héros. Outré d'indignation de se voir terrassé par une si vile ennemie, il s'attacha des deux mains à sa queue. Plus elle s'efforçait de lui échapper, plus il la tiraillait; et plutôt que de lâcher prise, il aima mieux se vautrer à travers toute la mare.

Au milieu de ce grave débat, une troupe d'oies vint justement à passer par le même chemin. La truie de plus en plus effrayée, et traînant toujours l'opiniâtre Tommy sur ses talons, se jeta au milieu de la bande, qui se dispersa soudain, en agitant ses lourdes ailes. Il n'y eut qu'un jar, d'une force et d'un courage au-dessus du commun de la troupe, qui, voulant se venger de l'alarme qu'on avait donnée

à sa famille, fondit impétueusement sur Tommy, et reconnaissant une place que sa culotte, en glissant, avait laissée un peu à découvert, l'assaillit de rudes coups de bec. C'était le moment que la Fortune at-

tendait pour changer de parti. Tommy, dont la valeur avait été jusqu'alors indomptable, se voyant ainsi attaqué à l'improviste par un nouvel ennemi, et ne connaissant pas encore l'étendue précise de son danger, laissa tout à coup la palme de la victoire s'échapper de ses mains avec la queue de la truie, et joignit ses clameurs lamentables aux criaillements des oies et grognements des cochons. Ce triste concert alla retentir jusqu'aux oreilles de M. Barlow, qui, accourant aussitôt sur le champ de bataille, trouva son élève dans la situation la plus piteuse qu'on puisse imaginer, tout couvert de boue de la tête aux pieds, les mains et le visage aussi noirs que ceux d'un ramoneur.

— Dans quel état vous vois-je, s'écria-t-il après qu'il eut reconnu sa physionomie à travers le masque dont elle était chargée!

Tommy. — Hélas! monsieur, tout cela vient de ce que vous m'avez appris sur la manière d'apprivoiser les animaux, et de m'en faire aimer. Vous en voyez les conséquences.

M. Barlow. — Si cet accident vous est arrivé pour quelque chose que je vous aie dit, j'en aurai d'autant plus de peine. Mais êtes-vous blessé?

Tommy. — Non, monsieur, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup de mal.

M. Barlow. — En ce cas-là, vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller vous débarbouiller. Quand vous serez un peu plus propre, nous pourrons nous entretenir à fond de votre aventure.

A son retour, M. Barlow lui demanda comment s'était passé cet événement; et lorsqu'il en eut entendu l'histoire : — Je suis bien fâché, dit-il, de votre disgrâce : mais je ne vois point que j'en aie été la cause. Je ne me souviens point de vous avoir jamais recommandé de saisir les cochons de lait par les pieds de derrière, ni les truies par la queue.

Tommy. — Il est bien vrai, monsieur; mais vous m'avez dit que de prendre soin des animaux, c'était un moyen de s'en faire aimer. C'est pour cela que je voulais donner à manger au cochon de lait.

M. Barlow. — Voilà de bonnes intentions. Il est dommage que vous vous y soyez pris d'une si étrange manière. Le pauvre animal ne s'attendait pas d'abord à votre bienveillance. Lorsque vous avez ensuite empoigné sa jambe si brusquement, il avait encore moins sujet de s'en douter. Je vous demande à vous-même si vous auriez beaucoup de plaisir à un repas où l'on vous tiendrait de force un pied en l'air.

Tommy n'eut pas beaucoup de peine à sentir le ridicule de sa conduite; et M. Barlow reprit ainsi : — Tout ce qui vous est arrivé ne vient que de votre étourderie. Avant de lier commerce avec aucun animal, vous devriez d'abord vous instruire de sa nature et de ses dispositions. Autrement vous pourriez éprouver le sort de ce petit garçon, qui, voulant attraper indistinctement les mouches, fut piqué jusqu'au vif par une guêpe, ou de celui qui, voyant une couleuvre endormie sur le gazon, la prit pour une anguille, et en fut mordu si cruellement, qu'il faillit lui en coûter la vie.

Tommy. — Mais, monsieur, Henry vous a parlé d'un petit garçon qui avait nourri un serpent sans en recevoir jamais aucune morsure?

M. Barlow. — Cela peut être. Il n'y a presque point d'animaux qui veuille faire du mal si on ne les attaque, ou s'ils ne sont pressés par la faim. Il en est cependant dont la familiarité est dangereuse; ainsi le meilleur moyen est de ne vous jouer jamais à aucun, sans le connaître parfaitement. Si vous aviez observé ce principe, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous mesurer avec une truie, en la tiraillant par la queue. Il est fort heureux pour vous de n'avoir pas fait votre apprentissage

sur un animal plus dangereux. Vous auriez pu en être traité comme un tailleur le fut autrefois par un éléphant.

Tommy. — Oh, monsieur, racontez-moi, je vous prie, cette histoire, pour me consoler de mon infortune. Mais ayez d'abord la bonté de m'apprendre, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un éléphant.

M. Barlow. — L'éléphant est l'animal le plus considérable que nous connaissions sur la terre. Il est plusieurs fois aussi gros qu'un bœuf. Il croît jusqu'à la hauteur de treize, quatorze pieds, et même davantage. Sa force, comme on l'imagine aisément, est prodigieuse; mais il est en même temps d'un caractère si doux, qu'il n'attaque jamais les autres animaux qui vivent dans les forêts où il habite. Il ne mange point de chair. Il se nourrit uniquement d'herbes, de feuilles et de bois tendre. Ce qu'il y a de plus singulier en lui, c'est sa conformation. Vous ne pouvez en prendre une idée, qu'en voyant sa figure dans une estampe où je vous la ferai observer. Son nez est un tuyau creux et de forme ronde, qu'il allonge ou qu'il raccourcit à sa fantaisie, et qu'il est libre de tourner en tout sens. C'est ce qu'on appelle sa trompe. Il la jette autour des branches qu'il veut arracher, et les brise sans effort. Lorsqu'il veut boire, il la plonge dans l'eau, et, en aspirant, il en remplit toute la cavité, puis il la recourbe en dessous pour la porter à sa bouche, et la décharge dans son gosier. Sa bouche n'est armée, pour broyer sa nourriture, que de huit dents, quatre à la mâchoire inférieure, et quatre à la supérieure; mais de celle-ci il sort deux autres dents, qu'on appelle ses défenses, parce qu'elles lui servent à se défendre contre ses ennemis. Elles sont longues de quelques pieds, et un peu recourbées en haut. Ces deux dents, dont nous tirons l'ivoire, sont si fortes qu'elles peuvent renverser les arbres et perce des murailles.

Tommy. — Mais, monsieur, puis que cet animal est si grand et si fort, comment est-il possible de le prendre et de le dompter?

M. Barlow. — Ce serait effectivement fort difficile, si l'on n'y employait ceux qui sont déjà apprivoisés.

Tommy. — Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. Barlow. — Lorsqu'on a découvert une forêt qui sert de retraite à ces animaux, on y fait une grande enceinte, fermée de tous côtés par une forte palissade. On n'y ménage qu'une entrée avec une porte qu'on laisse ouverte; puis on lâche un éléphant apprivoisé, qui va chercher l'éléphant sauvage, et l'engage insensiblement à pénétrer

avec lui dans l'enceinte. Aussitôt qu'il y est entré, un homme, qui se tient prêt, ferme la porte. L'animal se trouvant ainsi renfermé, entre en fureur, et cherche à s'échapper en renversant la palissade On ne lui en donne pas le temps. Deux autres éléphants apprivoisés, qu'on a choisis exprès parmi les plus forts, viennent à lui de chaque côté, le serrent entre eux, et le frappent à grands coups de leur trompe jusqu'à ce qu'il devienne plus tranquille. Alors un homme s'approche doucement, et lui passe un gros cable à chacun de ses pieds de derrière, et va attacher l'autre bout à des arbres. Le prisonnier demeure en cet état, seul et sans nourriture, pendant quelques jours; et au bout de ce temps, il est devenu si docile, qu'il se laisse conduire sans résistance à la loge qu'on lui a préparée. Il ne faut pas ensuite plus de quinze jours pour le dresser à tous les services qu'on attend de lui.

Tommy. — Voudriez-vous, maintenant, monsieur, me dire ce que l'éléphant fit au tailleur?

M. Barlow. — A Surate, ville de l'Inde, où les éléphants servent aux mêmes emplois que les chevaux en Europe, il y avait un tailleur qui travaillait sur son établi, près de l'endroit où l'on menait chaque jour boire ces animaux. Il avait pris l'un d'eux en amitié; et toutes les fois qu'il le voyait passer devant sa porte, il avait coutume de lui donner quelque chose à manger. Un jour que l'éléphant était venu, comme à l'ordinaire, présenter sa trompe à la fenêtre pour recevoir sa petite ration, le tailleur, qui s'ennuyait apparemment de cette visite, au lieu de faire ses présents accoutumés, imagina de le piquer de son aiguille. L'éléphant retira sa trompe; et sans montrer aucun signe de ressentiment, il continua sa route, et alla boire avec ses compagnons. Mais après avoir apaisé sa soif, il ramassa dans sa trompe toute l'eau qu'elle pouvait contenir; et lorsqu'il repassa devant la boutique du tailleur, il lui déchargea toute son eau sur le visage, avec tant de violence, qu'il faillit le suffoquer. L'ingrat n'avait-il pas bien mérité cette peine, pour avoir violé si indignement les devoirs de l'amitié? — Il la méritait sans doute, répondit Henry; et je trouve l'éléphant bien généreux de s'être contenté de cette vengeance, lorsqu'il n'avait qu'à allonger sa trompe pour le saisir et l'étouffer. Il me semble que c'est une grande honte pour les hommes, que de traiter cruellement des animaux qui leur témoignent de la confiance et de l'affection. — Vous avez raison, reprit M. Barlow, et je me rappelle une autre histoire

d'éléphant, qui est encore plus extraordinaire, si le récit en est véritable.

Un éléphant, dans un accès de colère auquel ces animaux sont sujets, venait d'écraser sous les pieds son conducteur. La femme et les enfants du malheureux, craignant le même sort pour eux-mêmes, se mirent à fuir de toute leur vitesse pour échapper à l'éléphant. Il était près de les atteindre, lorsque la femme s'étant retournée brusque-

ment, mit devant lui l'enfant qu'elle portait dans ses bras, en lui criant : — Ingrat, tu veux donc nous détruire, nous qui depuis tant d'années avons pris soin de te nourrir ? Puisque tu viens de tuer mon mari, ôte-moi donc la vie ainsi qu'à ces pauvres enfants. L'éléphant s'arrêta tout à coup, oublia sa fureur ; et comme s'il eût été touché de regret, au lieu d'écraser les enfants sous ses pieds, il prit l'aîné avec sa trompe, le posa sur son cou, l'adopta pour conducteur, et n'en voulut point souffrir d'autre depuis ce moment.

Tommy remercia M. Barlow de ces deux jolies histoires, et lui promit d'être à l'avenir plus doux et plus avisé dans sa conduite envers les animaux.

Le lendemain il descendit de bonne heure dans le jardin, pour y semer sur un carreau de terre préparé dès la veille, le blé que Henry

lui avait apporté. Son ami le secondait dans cette opération, et l'aidait de ses avis. Lorsqu'ils eurent fini leur ouvrage, Tommy prenant la parole: Écoute, Henry, lui dit-il, as-tu jamais entendu l'histoire de ces hommes qui furent obligés de vivre pendant six ans dans un vilain pays, où il n'y a que de la neige, et de la glace, et des ours affamés, toujours prêts à vous dévorer?

Henry. — Oui, mon ami, M. Barlow me l'a donnée à lire cet hiver.

Tommy. — Et tu n'as pas été bien épouvanté de cette aventure?

Henry. — Épouvanté, c'est un peu fort.

Tommy. — Comment! est-ce que tu aimerais à vivre dans ce pays-là?

Henry. — Non, certainement. Je me trouve fort heureux d'être né dans un pays comme le nôtre, où l'on ne souffre que rarement de grands froids et de grandes chaleurs. Mais je crois aussi qu'un homme doit savoir supporter avec patience tout ce qui lui arrive dans ce monde.

Tommy. — Ne mourrais-tu pas de désespoir si tu étais abandonné dans une si affreuse contrée?

Henry. — Je serais sûrement bien chagrin, si je m'y trouvais tout seul, d'autant mieux que je ne suis encore ni assez grand ni assez fort pour me défendre contre des ours. Mais j'aurais beau me désespérer, cela ne me servirait de rien. Il serait, je crois, plus sage de chercher à faire quelque chose pour me secourir moi-même.

Tommy. — Cela vaudrait mieux, sans doute; mais que ferais-tu?

Henry. — Je travaillerais d'abord à me bâtir une maison, si je pouvais trouver des matériaux.

Tommy. — Mais pour bâtir une maison, il faut, ce me semble, un grand nombre d'ouvriers.

Henry. — Oui bien, si c'était une maison comme celle de ton père. Les maisons qu'habitent les paysans, ne demandent pas tant de façon.

Tommy. — Aussi sont-elles petites, malpropres et vilaines. J'aurais peur d'y tomber malade, et d'y mourir.

Henry. — Tu vois cependant que les pauvres ont pour le moins autant de force et de santé que les riches.

Tommy. — Malgré tout cela, je ne voudrais pas y demeurer.

Henry. — Tu en parles bien à ton aise. Et si tu n'en avais pas d'autres? N'aimerais-tu pas mieux encore habiter une cabane, que de rester exposé aux injures de l'air?

Tommy. — Il est vrai; mais une cabane même, comment pourrais-tu la faire?

Henry. — Il ne me faudrait que des arbres et une hache.

Tommy. — Oui-da!

Henry. — J'irais couper de grosses branches et je les planterais dans la terre l'une près de l'autre.

Tommy. — Ensuite?

Henry. — Je couperais d'autres branches plus menues, et celles-là je les entrelacerais dans les grosses.

Tommy. — Et comment?

Henry. — Tiens, à peu près comme ces claies que je te fis remarquer l'autre jour, dont on se sert pour enfermer les troupeaux lorsqu'on les fait parquer.

Tommy. — Et tu crois que cette cabane serait assez close pour te garantir du vent et du froid?

Henry. — Attends donc. Tu ne me donnes pas le temps. Il faut que je la revête en dedans et en dehors d'une couche d'argile.

Tommy. — Et qu'est-ce que l'argile?

Henry. — C'est cette terre grasse qui s'attache aux souliers lorsqu'on marche dessus, et qui reste aux mains lorsqu'on la pétrit. Elle me servirait à faire un bonne muraille.

Tommy. — Je n'aurais jamais imaginé qu'il fût si aisé de se bâtir une maison. Et tu penses qu'on pourrait y habiter?

Henry. — Si je le crois? il y a ici beaucoup de gens qui en ont de pareilles, et j'ai ouï-dire qu'il n'y en avait pas d'autres dans plusieurs parties du monde.

Tommy. — Je voudrais bien essayer d'en faire une. Toi et moi, par exemple, pourrions-nous en venir à bout?

Henry. — Qui nous en empêcherait? Nous avons une petite hache à la maison. Pour le bois et l'argile, ils ne nous manqueront pas.

M. Barlow arriva près d'eux en ce moment. Il venait les appeler pour faire leur lecture de la matinée. Il dit à Tommy que puisqu'ils avaient tant parlé d'humanité envers les animaux, il avait choisi une fort jolie histoire, où il en était question; et il l'invita à venir la lire lui-même.

Je le veux bien, monsieur, répondit Tommy, car je commence à aimer beaucoup la lecture. Il me semble que depuis que j'ai appris à lire, je me trouve plus heureux. Je puis prendre du plaisir à ma volonté.

Je suis bien aise, reprit M. Barlow, que vous commenciez à le sentir. Un gentilhomme, puisque vous en aimez si fort le titre, peut goûter plus particulièrement que les autres cet avantage, parce qu'il a plus de temps à sa disposition. S'il veut s'élever au-dessus du reste des hommes, ne vaut-il pas mieux qu'il cherche à s'en distinguer par ses lumières que par de beaux habits, ou d'autres bagatelles, que ceux qui sont en état de les acheter peuvent avoir aussi bien que lui?

Tommy convint de la vérité de cette réflexion; et s'étant assis entre M. Barlow et son ami, il se mit à lire d'une voix claire et distincte l'histoire suivante :

TROISIÈME PARTIE

L'ENFANT DE BON NATUREL

Le petit Collins sortit un jour de bonne heure, pour aller porter une lettre de son père dans un village éloigné de près de deux lieues de celui qu'il habitait. Comme il ne devait rentrer que le soir, il prit dans un panier les provisions dont il avait besoin pour se nourrir pendant la journée. Il marchait à grands pas, en chantant d'une voix joyeuse, lorsqu'un pauvre chien vint à sa rencontre d'un air triste et suppliant. Collins ne fit pas d'abord grande attention à sa contenance; mais comprenant bientôt à ses cris plaintifs, et aux mouvements de sa queue, qu'il était tourmenté par la faim, et qu'il le priait de prendre pitié de ses souffrances, il lui dit, en le caressant : Mon pauvre ami, tu parais tout languissant de faiblesse; mais si je te donne de mon pain, je me trouverai ce soir comme toi. Cependant tu souffres en ce moment; et moi, qui viens de déjeuner, je n'ai pas à présent de besoin : tiens, tiens, voici de quoi te soutenir. En disant ces mots, il lui donna un morceau de pain. Le chien se mit à le dévorer, comme s'il n'eût rien mangé depuis quinze jours; et lorsque son bienfaiteur reprit sa marche, il le suivit en cabriolant autour de lui, avec les plus tendres témoignages de reconnaissance et d'affection.

« A un mille environ plus loin, Collins entendit des hennissements. Il tourna la tête vers la prairie qui était à sa droite, et il vit un cheval

qui, en tournant autour d'un arbre auquel il était attaché, s'était si bien embarrassé dans son licol, qu'il était près d'étouffer; plus il se débattait, et plus la corde serrait ses nœuds. Le premier mouvement de Collins fut de courir à son secours. Mais, se dit-il à lui-même, si je m'arrête ainsi à chaque pas, j'ai bien peur que la nuit ne vienne avant que j'aie fait ma commission; et l'on dit qu'il y a des bandes de voleurs dans le voisinage. Il ne faut pourtant pas laisser périr cette pauvre créature. Il se mit aussitôt à courir vers le cheval, et s'arrêta à une certaine distance pour le flatter de la voix avant d'arriver jusqu'à lui, de peur qu'il ne fût trop effarouché. S'approchant ensuite tout doucement, après avoir posé son panier à terre, il prit la bête par le licol, et la faisant tourner en sens contraire autour de l'arbre, il parvint à la dégager. Le cheval tout joyeux de respirer avec plus d'aisance, fit trois ou quatre soubresauts en l'honneur de son libérateur.

« Collins venait à peine de sortir de la prairie, qu'il arriva sur le bord d'un étang; et le premier objet qu'il aperçut, fut un vieillard à barbe blanche, debout au milieu de l'eau. — Que faites-vous donc là, bon homme, lui cria-t-il? Est-ce que vous ne pouvez pas sortir de cet endroit dangereux? — Hélas non! répondit le vieillard. Secourez-moi, je vous en supplie, mon petit monsieur, ou ma petite demoiselle, car je ne sais qui vous êtes, quoique je connaisse bien à votre voix que vous êtes un enfant. Je suis tombé dans cette pièce d'eau, et je ne sais comment en sortir, parce que je suis aveugle. Je n'ose faire aucun mouvement de peur de me noyer. — Attendez, attendez, mon ami, répartit Collins. Quand je devrais me mouiller jusqu'aux os, je tâcherai de vous tirer de peine. Jetez-moi seulement votre bâton. L'aveugle alors jeta son bâton du côté d'où il entendait venir la voix. Collins le ramassa; et, après avoir en un clin d'œil dépouillé ses habits, il entra tout de suite dans l'eau, tâton-

nant avec son bâton devant lui, de peur de descendre dans un endroit trop profond. Il parvint bientôt jusqu'au pauvre malheureux, le prit par la main, et le ramena sur le bord. L'aveugle lui donna mille bénédictions, et le pria de le conduire au soleil pour sécher un peu ses hardes. Puis il lui dit de ne plus se mettre en peine sur son compte, et qu'il tâcherait de trouver son chemin. Collins reprit alors ses vêtements qu'il avait laissés sur l'herbe, et se mit à marcher aussi vite qu'il lui fut possible, afin de pouvoir être de retour avant la nuit. Il n'avait pas fait encore deux cents pas, qu'il aperçut un pauvre matelot qui n'avait plus de jambes, et qui se traînait sur des béquilles. — Que Dieu soit avec vous, mon petit garçon, lui cria le matelot! Je me suis trouvé en plusieurs combats contre nos ennemis pour défendre la patrie; mais à présent je suis estropié, comme vous voyez, et je n'ai ni pain ni argent, quoique je meure de faim. Collins ne put résister à l'inclination qu'il se sentait à le secourir, et il lui donna le reste de ses provisions, en lui disant: — Tenez, mon pauvre ami, je ne puis vous donner de l'argent, mais voilà mon pain, et un morceau de lard. C'est tout ce que j'ai, autrement vous en auriez davantage. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conduire jusqu'au premier village un pauvre aveugle que vous trouverez là-bas occupé à sécher ses habits au soleil : il va heureusement du même côté que vous. Allez, je vous en prie, j'aurais peur qu'il ne se perdît dans la campagne. — J'y vais, j'y vais, répondit l'invalide. Quand je ne saurais pas que nous devons nous secourir les uns les autres, vous m'en auriez donné la leçon. Collins plus tranquille continua sa marche jusqu'à l'endroit où il avait dessein d'aller. Il eut bientôt rempli sa commission, et il s'en retourna vers son village avec toute la diligence dont il était capable. Cependant, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, la nuit commença à devenir obscure. Le pauvre enfant croyant abréger sa route en prenant un chemin de traverse, se trouva tout à coup au milieu d'un bois, où il erra longtemps sans pouvoir découvrir une route pour en sortir. Enfin, épuisé de fatigue, et mourant de besoin, il fut pris d'une si grande faiblesse, qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Il tomba au pied d'un arbre, et resta dans cette fâcheuse situation jusqu'à ce que le petit chien qui ne l'avait pas quitté, vint à lui en remuant la queue, et tenant à sa gueule un paquet, qui faisait du bruit en traînant sur les feuilles sèches. Collins le prit, et vit que c'était un mouchoir pro-

prement attaché avec des épingles, qu'un voyageur avait sans doute laissé tomber en traversant le bois. Il se hâta de l'ouvrir, et il y trouva un morceau de saucisson et du pain, qu'il se mit à manger de grand appétit, sans oublier pourtant son fidèle compagnon de voyage. Ce léger repas rétablit un peu ses forces; et il se leva en disant au petit animal : — Si je t'ai donné à déjeuner, tu me donnes à souper. Je vois qu'un bienfait n'est jamais perdu, même lorsqu'on le rend à un chien. Il voulut encore chercher à sortir du bois, mais ce fut inu-

tilement. Il ne fit que se déchirer les jambes à travers les broussailles; et peu s'en fallut qu'il n'allât tomber dans un bourbier, où il en aurait eu jusqu'aux oreilles. Il allait s'abandonner peut-être au désespoir, lorsque la lune qui s'élevait à l'horizon, lui fit voir, à travers les arbres, qu'il n'était pas fort éloigné de la prairie qu'il avait traversée le matin. Il courut aussitôt de ce côté, et reconnut bientôt le même cheval qu'il avait empêché de s'étrangler avec son licol. Puisque je l'ai secouru, dit-il, je puis bien à mon tour lui demander un bon office. Je n'ai qu'à monter sur son dos, et il me conduira jusqu'au bout de la prairie: ce sera autant de gagné sur la marche, car je n'en puis plus de lassitude. En disant ces mots, il alla vers le cheval, qui le laissa monter sur sa croupe sans regimber, comme s'il eût reconnu la voix et les caresses de son libérateur. Il le porta légèrement l'es-

pace d'environ deux milles jusqu'à l'entrée d'un sentier, où Collins ne manqua pas de se reconnaître, parce qu'il menait tout droit au village. Il descendit alors de sa monture, qui regagna la prairie; et Collins en la voyant partir, se dit à lui-même: Si je n'avais pas sauvé la vie à ce pauvre animal, je ne l'aurais pas trouvé tout à point pour me porter dans la fatigue où j'étais. Grâces au Ciel, me voilà tout près de chez moi. Il y aura bien du malheur si je n'y suis pas rendu dans un quart-d'heure. Hélas! le pauvre enfant! il se croyait au bout de ses disgrâces: mais il avait encore un bien plus grand danger à courir. A peine avait-il fait quelques pas dans le sentier, qui en ce moment était fort solitaire, que deux hommes cachés derrière les arbres, coururent à lui, et l'arrêtèrent par le collet. Ils allaient se mettre en devoir de le dépouiller de ses habits; mais le petit chien mordit la jambe de l'un de ces voleurs avec tant de force, qu'il le contraignit d'abandonner sa proie, pour se mettre en défense contre lui. Au même instant on entendit une voix de tonnerre qui criait: — Où sont ces coquins, que nous les assommions? Ce qui effraya tellement l'autre voleur, qu'il lâcha prise pour se sauver, et son compagnon le suivit. Collins, à qui la frayeur allait faire perdre l'usage de ses sens, ranimé tout à coup par ce secours imprévu, leva les yeux, et vit que c'était le pauvre matelot à qui il avait donné son dîner, et qui était porté sur les épaules de l'aveugle qu'il avait sauvé du milieu des eaux. — Eh quoi! c'est vous, mon petit ami, lui dit l'invalide en lui tendant les bras. Que je suis heureux d'en avoir cru ce que me disait mon cœur! J'ai vu passer tout à l'heure ces deux hommes, qui parlaient tout bas de dépouiller un enfant qu'ils savaient devoir revenir par ce chemin. Il m'a semblé vous reconnaître au signalement qu'ils en faisaient. J'aurais voulu voler pour vous défendre. Mais, hélas! maudites béquilles! Je n'aurais jamais pu arriver assez vite, si le bon aveugle, que vous m'aviez donné à conduire, ne m'eût proposé de me porter sur son dos. Vous nous voyez transportés de joie d'avoir pu vous sauver, en reconnaissance de ce que vous avez fait pour nous. Allons, mets-moi vite à terre, Barnaby, que j'embrasse ce cher enfant. — Et moi aussi, ajouta l'aveugle, que je le presse contre mon cœur, puisque je ne peux le voir. Collins se jeta dans leurs bras, et les remercia avec la plus vive tendresse du grand service qu'ils venaient de lui rendre. Il les pria de venir avec lui à la maison de son père, qui serait charmé de voir les libérateurs de son fils. Il les reçut, en effet, avec

une joie extrême, les retint à souper et à coucher, et les mit en fonds le lendemain pour continuer gaiement leur voyage. Pour le petit chien, Collins en prit soin aussi longtemps qu'il vécut; et jamais il n'oublia la nécessité de faire du bien aux autres, si nous voulons qu'ils nous en fassent à leur tour. »

— En vérité, s'écria Tommy en achevant sa lecture, je suis bien enchanté de cette histoire. Je ne serais point surpris qu'elle fût véritable. J'ai observé que tout ici, jusqu'aux animaux, semble aimer mon ami Sandford, parce qu'il est obligeant pour tout le monde. Je fus bien étonné, l'autre jour, de voir ce grand chien de notre voisin, qui semble toujours prêt à me mordre, venir à lui en rampant sur son ventre, et lui lécher les mains. Cela me fit souvenir de l'histoire d'Androclès et du lion. — Ce chien, répondit M. Barlow, vous aimera bientôt vous-même, si vous lui faites en passant quelques amitiés, car rien n'égale la reconnaissance et la sagacité de ces animaux. Mais puisque vous venez de lire l'histoire d'un enfant de bon naturel, Henry va vous en lire une d'un enfant qui avait un caractère bien opposé. Henri prit alors le livre, et lut l'histoire suivante :

L'ENFANT DE MAUVAIS NATUREL

Il y avait une fois un petit garçon, nommé Roberts, dont le père, malheureusement trop occupé du travail de plusieurs champs qu'il tenait à ferme, avait négligé de veiller à son éducation, et de le corriger de ses défauts. Par un triste effet de cette négligence, Roberts, qui avec des soins attentifs aurait pu devenir un enfant aimable et intéressant, devint au contraire hargneux, querelleur, et insupportable à tout le monde. Il lui arriva plus d'une fois d'être rudement battu, pour ses impertinences, par des enfants plus grands que lui, souvent même par d'autres qui n'étaient pas si grands. Car, quoiqu'il fût toujours prêt à faire des malices, sa poltronnerie lui ôtait la moitié de ses forces; et son grand principe était qu'il ne fallait pas tant se confier à ses poings qu'à ses talons.

« Il avait élevé un jeune dogue, qui lui retraçait l'image parfaite de son caractère. Léopard, c'était son nom, était bien l'animal le plus brouillon et le plus turbulent dont on puisse avoir l'idée. Il ne courait

point de cheval à son côté, qu'il ne se jetât entre ses jambes, aboyant après lui, jusqu'à perdre haleine. Il se plaisait à porter le trouble au milieu des troupeaux qu'il rencontrait sur sa route; et il ne tenait qu'aux pauvres brebis de le prendre pour un loup, aux violentes morsures qu'elles en recevaient. Pour les voisins, ils aimaient mieux prendre un détour que de passer devant la maison. Je vous laisse maintenant à juger vous-mêmes si tous ces procédés de la bête et de l'enfant étaient capables de bien disposer en leur faveur les honnêtes habitants du village.

« Le père de Roberts était un jour sorti de bonne heure pour aller travailler jusqu'au soir dans une pièce de terre assez éloignée. Il avait bien recommandé à son fils de ne pas s'écarter de la maison. Mais il en était à peine sorti, que Roberts imagina de profiter de son absence pour faire une de ses escapades ordinaires. Il prit un morceau de viande froide et du pain, et ayant appelé son dogue Léopard, ils se mirent tous deux en campagne. Au bout d'une demi-heure de marche, il trouva un petit berger qui poussait un troupeau de moutons vers une porte où il voulait les faire entrer. — Mon ami, lui cria le petit berger, arrêtez un moment, je vous prie, et retenez votre chien auprès de vous, de peur d'effaroucher mes moutons. — Oh oui, vraiment, lui répondit Roberts, j'ai bien le temps d'attendre ici toute la matinée, jusqu'à ce que tes bêtes et toi, vous ayez défilé. Ne t'en mets pas en peine, je saurai bien me faire mon chemin, je n'ai besoin que d'un seul mot : Pille, pille, Léopard. Léopard, à ce cri de guerre, se précipita tout au travers de la troupe effarée, aboyant à plein gosier, et mordant impitoyablement à droite et à gauche les tristes moutons, qui se dispersèrent de tous côtés, en poussant des bêlements lamentables. Excité de plus en plus par son maître, Léopard trouvait un cruel plaisir à redoubler ce désordre · mais son triomphe ne fut pas de longue durée. S'étant avisé d'attaquer un vieux bélier qui avait à lui seul plus de courage que tout le reste ensemble de la troupe, celui-ci, au lieu de s'enfuir, soutint bravement l'attaque, et donna un coup de tête si violent à son ennemi, qu'il le renversa les quatre jambes en l'air ; puis se jetant aussitôt sur lui, et le travaillant vigoureusement de ses cornes, il l'obligea de s'enfuir à demi-éreinté. Le mauvais petit garçon, qui n'était capable d'aimer rien au monde, s'était bien diverti de la frayeur du troupeau ; mais la mésaventure de son chien lui sembla plus plaisante encore. Il en aurait ri plus longtemps, si le petit berger, perdant à la fin pa-

tience, n'eût pris un caillou, qu'il lui lança rudement à la poitrine. Roberts se mit alors à crier presque aussi fort que Léopard. Cependant,

voyant venir à lui un homme qu'il imagina être le propriétaire du troupeau, il crut qu'il était de la prudence de suspendre ses clameurs, pour s'esquiver à toutes jambes à travers un taillis fourré.

« Il ne se fut pas plutôt mis en sûreté, que la douleur du coup qu'il avait reçu s'étant un peu calmée, mille dispositions malicieuses se réveillèrent à la fois dans son esprit; et il ne songea plus qu'à les satisfaire à la première occasion. Elle ne tarda pas longtemps à se présenter. En sortant du bois, il aperçut une petite fille assise sur une pierre, avec un grand pot de lait à ses pieds. Ah! vous venez bien à propos, lui cria-t-elle en le voyant. Aidez-moi, je vous prie, à charger ce pot sur ma tête. Ma mère m'a envoyée chercher du lait à un mille d'ici: et je me suis sentie si fatiguée qu'il a fallu m'arrêter un moment pour me reposer. Mais il commence à se faire tard. Si je ne retourne au plus tôt à la maison, ma mère sera fâchée contre moi; et de plus nous courons le risque de n'avoir pas de gâteau au riz à notre dîner.

Roberts. — Oh! ce serait dommage. Vous aimez donc bien le gâteau au riz, mamselle?

La petite Fille. — Ah! si je l'aime. Vous me faites venir l'eau à la bouche, rien que de m'en parler. Et puis ce n'est pas pour moi seule que je m'en réjouis.

Roberts. — Et pour qui donc encore, s'il vous plaît?

La petite Fille. — C'est que mon grand père Arthur et mon oncle Williams doivent venir dîner à la maison, avec toute leur famille; et je serai bien aise de régaler mes petits cousins.

Roberts. — Voilà un repas qui promet d'être fort joyeux.

La petite Fille. — Oh! je vous en réponds. Nous allons tous nous divertir comme des gens de noces. Mais le temps presse. Aidez-moi, je vous prie, à charger mon pot au lait: je vous en serai bien obligée. Voulez-vous, mon petit ami?

Roberts. — C'est de tout mon cœur. J'aime que les petites demoiselles se réjouissent.

« Il prit aussitôt le pot au lait par les deux anses, et le mit sur la tête de la petite fille, au-dessus du coussinet qu'elle avait fait avec son mouchoir. Mais au moment où elle levait une de ses mains pour le tenir, il fit comme si une pierre l'eût fait trébucher; et donnant une secousse à la pauvre enfant, il lui fit perdre l'équilibre, et le pot au lait

tomba à ses pieds. Elle se mit à crier et à verser un torrent de larmes; mais le méchant petit garçon s'en alla, riant à gorge déployée, en lui disant : Adieu, mamselle, mes compliments, je vous prie, à votre grand père Arthur et à votre oncle Williams. N'oubliez pas surtout de donner du gâteau au riz à vos petits cousins.

« Encouragé par le succès de cette odieuse malice, faite si lâche-

ment à une petite fille qui n'était pas en état de lui résister, il marcha vers une pelouse où il voyait de loin de petits garçons s'amuser à pousser une balle. C'était moins pour se divertir dans leur société, que pour leur jouer quelque mauvais tour. Il les pria d'une manière hypocrite de le mettre de leur partie. Ceux-ci ne demandaient pas mieux que d'avoir un nouveau compagnon, et ils le reçurent volontiers. Il joua d'abord de bonne intelligence avec eux. Mais quand ce fut à lui de pousser la balle, au lieu de la jeter du côté qu'il fallait, il l'envoya, comme par maladresse, dans un fossé bourbeux, qui était à quelque distance. Les petits garçons y coururent avec empressement pour savoir ce qu'elle était devenue. Roberts attendit qu'ils fussent tous sur le bord du fossé. Alors passant en cachette derrière eux, il en poussa un violemment contre son voisin, qui se renversa sur un autre, et celui-ci sur le reste de la troupe qui était immédiatement sur le bord : en sorte qu'en voulant se retenir les uns les autres, ils tombèrent tous ensemble dans le fossé. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils vinrent à bout d'en sortir, couverts de fange des pieds jusqu'à la tête. Leur premier mouvement fut de se réunir contre leur ennemi commun, pour le punir de son indigne conduite. Mais Léopard se mettant devant son maître, leur montra les dents avec tant de furie, qu'ils furent obligés de renoncer à leur juste vengeance; et Roberts fit ainsi retraite, avec la cruelle joie d'avoir commis impunément une nouvelle méchanceté.

« Le premier objet qu'il rencontra ensuite sur sa route, fut un pauvre âne qui paissait fort tranquillement dans une prairie. Roberts voyant qu'il n'y avait personne pour prendre sa défense, résolut d'en faire une victime de son mauvais cœur. Il alla couper un gros paquet d'épines, qu'il attacha sous la queue du paisible animal; et détachant aussitôt Léopard à ses trousses, il l'anima de la voix à le poursuivre. Léopard n'avait pas besoin de ces encouragements pour mal faire. Il courait de toutes ses forces, aboyant après le pauvre animal, lorsque celui-ci, qui sentait sur ses jambes de derrière la chaleur de la gueule fumante de son ennemi, lui détacha si à propos une ruade au milieu du front, qu'il fut renversé roide mort sur la place. Roberts n'avait d'autre attachement pour son chien, que celui qu'un méchant peut avoir pour le complice de ses méchancetés. Ainsi il ne fut pas fort sensible à cette perte; et il se remit en marche pour s'en retourner chez lui, avec le dessein de tenter, chemin faisant, d'autres expéditions.

« Il se présenta bientôt à ses regards un verger où l'on voyait les arbres plier sous le poids des plus beaux fruits. Ils n'étaient défendus des insultes des passants que par une haie, qui aurait paru trop fourrée à un autre, mais que Roberts ne désespéra pas de pénétrer. Il fit tant avec les pieds et les mains, qu'il vint à bout de se pratiquer une ouverture assez grande pour s'y glisser en rampant. Après avoir ainsi fait son entrée dans la place, il mesurait déjà des yeux le plus bel arbre pour l'escalader, lorsqu'il entendit venir à lui un gros chien, qui remplissait l'air d'aboiements effroyables. La frayeur lui fit regagner précipitamment le trou qu'il venait de s'ouvrir. Il y avait heureusement passé la moitié de son corps ; mais le chien qui survint aussitôt, le saisit à belles dents par le pan de son habit, et le tint ainsi en arrêt, accroupi et pelotonné sur lui-même, jusqu'à l'arrivée du fermier. Ha ! c'est toi, petit voleur, lui cria celui-ci ! Te voilà donc pris à la fin ! Tu croyais pouvoir venir tous les jours me voler mes pommes sans être découvert ! Qu'en penses-tu maintenant? Tu vas me payer une fois pour toutes. Il fit alors lâcher prise à son chien, qui n'en voulait guère démordre; mais retenant son voleur par le pied, et le trouvant dans la posture la plus favorable à ses vues, il se mit à le frapper rudement avec un fouet qu'il tenait à la main. Roberts eut beau demander grâce, en protestant que c'était pour la première fois ; le fermier qui prenait cette excuse pour un mensonge, n'en fut que plus vivement irrité, et lui demanda comment il s'appelait, et où demeurait son père. Il fallut bien dire son nom; et lorsque le fermier l'entendit : Quoi! s'écria-t-il, tu es ce coquin qui fait des malices à tout le pays ! Ne serait-ce pas toi qui as effarouché ce matin mon troupeau malgré les prières de mon fils, ce qui nous a donné tant de peine à le rassembler? Voyons, voyons ta scélérate figure. Oui effectivement, je te reconnais. Tu m'as échappé tout à l'heure; mais je te tiens bien à présent. En disant ces mots, il recommença à le battre encore plus fort qu'auparavant, en dépit de tous ses cris. Enfin, lorsqu'il crut l'avoir assez puni, il le fit repasser à coups de pied par son trou, et lui dit qu'il revînt encore effrayer ses moutons et voler ses pommes, s'il trouvait la récompense de son goût. Roberts s'en alla poussant des cris de rage, et versant des larmes de désespoir. Il sentit alors qu'il ne faut pas se flatter d'offenser longtemps les autres impunément. Cette dure leçon lui fit prendre le parti de s'en retourner tranquillement chez lui; mais il n'avait pas encore reçu la peine de toutes ses mauvaises actions de la journée. Au

moment où il tournait le coin d'un petit sentier qui allait aboutir à une prairie, il se trouva tout à coup au milieu de cette troupe d'enfants avec lesquels il en avait si mal agi sur le bord du fossé. Ils poussèrent tous un cri de joie en voyant leur ennemi livré à leur vengeance sans le secours de son chien. Ils commencèrent à le persécuter de mille différentes manières. L'un lui tirait les cheveux, un autre lui pinçait les oreilles, celui-ci lui houspillait les jambes avec son mouchoir, celui-là lui jetait au visage des poignées de boue. En vain Roberts voulut prendre son recours ordinaire dans la fuite; ils le suivaient en l'accablant de huées et d'une grêle de cailloux. Au milieu de ce cruel embarras, il vint à passer auprès du pauvre âne qu'il avait tourmenté si méchamment, et qui portait encore sous sa queue le paquet d'épines. Roberts, dans l'espérance de se dérober plus promptement à ses ennemis, s'élança lestement sur son dos. Il n'eut pas besoin de presser sa course. Effrayé des cris des enfants, l'âne se mit à trotter de toutes ses jambes; et Roberts se vit bientôt hors de la portée de ses persécuteurs. Mais il n'eut pas beaucoup de sujet de se féliciter de sa fuite : car, lorsqu'il voulut arrêter son coursier, le pauvre animal qui se sentait toujours aiguillonné par les épines, ne fit que redoubler de vitesse, emportant Roberts à travers les ronces et les branches qui lui déchiraient le visage. Enfin, il ne s'arrêta que devant la porte de son écurie; et il se mit alors à bondir et à ruer avec tant de furie, que Roberts fut jeté à terre, et se cassa la jambe dans sa chute. Ses cris désespérés firent aussitôt accourir tous les habitants d'une maison voisine, parmi lesquels se trouvait la petite fille dont il avait cassé le pot au lait. Heureusement pour lui, elle était d'un aussi bon naturel que le sien était méchant. Bien loin d'insulter à son infortune, elle et ses petits cousins en prirent pitié; et ils aidèrent leurs parents à le transporter et à le mettre au lit. C'est là que le malheureux Roberts eut tout le loisir de faire réflexion

sur sa mauvaise conduite, qui, dans l'espace d'un seul jour, venait de lui attirer tant de maux; et il se promit bien à lui-même que, s'il pouvait se rétablir de son accident, il serait aussi empressé de faire le bien, qu'il l'avait été jusqu'alors de commettre toute espèce de méchanceté. »

Lorsque l'histoire fut achevée, Tommy dit qu'il était bien singulier de voir combien les deux enfants avaient eu des aventures diverses. Le premier était d'un bon caractère, et tout ce qu'il rencontrait, se déclarait son ami et lui faisait du bien. L'autre, qui était d'un méchant naturel, se faisait un ennemi de tout le monde, et ne trouvait que des disgrâces et des malheurs. Personne n'avait eu de pitié pour ses maux, si ce n'est la petite fille qui l'avait assisté à la fin, ce qui était fort humain de sa part, après le tour indigne qu'il venait de lui jouer. Votre observation est très-juste, dit M. Barlow : on ne se fait point aimer, sans aimer les autres; et l'on n'est point heureux, sans leur faire du bien. En montrant une affection sincère à ceux qui nous entourent, nous goûtons, dans leur amitié, le plaisir le plus cher à un cœur sensible, et, en les obligeant, nous travaillons à notre propre bonheur; car nous pouvons avoir aussi besoin de leurs services. Cela est vrai, dans quelque situation brillante que l'on soit, et quelque solide qu'elle paraisse. On voit tous les jours des hommes précipités par la fortune des rangs les plus élevés, réduits à la merci de ceux qui se trouvaient à une distance infinie au-dessous d'eux. Je pourrais vous faire part d'une histoire à ce sujet. Mais vous avez assez lu pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez faire un peu d'exercice.

Tommy. — Oh! monsieur, encore cette histoire, je vous prie. Il me semble maintenant que je pourrais lire toute la journée sans m'ennuyer.

M. Barlow. — Non, s'il vous plaît, mon ami. Chaque chose doit avoir son tour. Il faut maintenant aller travailler dans le jardin.

Tommy. — En ce cas-là, monsieur, puis-je vous demander une grâce?

M. Barlow. — De quoi s'agit-il? Si je puis vous l'accorder, j'en aurai autant de plaisir que vous-même.

Tommy. — Ne pensez-vous pas qu'un homme devrait savoir faire tout ce qui peut lui servir un jour?

M. Barlow. — Sans doute. Plus il acquiert de connaissances, et plus il se ménage de ressources contre les malheurs.

Tommy. — Eh bien! monsieur, Henri et moi nous avons imaginé de bâtir une maison.

M. Barlow. — A la bonne heure. Mais avez-vous rassemblé tous les matériaux qui vous sont nécessaires, comme des briques et du mortier?

Tommy, en souriant. — Oh, nous saurons bien nous bâtir une maison sans mortier ni briques.

M. Barlow. — Et de quoi voulez-vous donc la faire? De cartes?

Tommy. — Quoi, monsieur, est-ce que vous nous croyez encore assez enfants pour nous amuser à bâtir des châteaux de cartes? Oh que non! Nous voulons élever une maison véritable, où nous puissions habiter. S'il nous arrive quelque jour d'être jetés sur une côte déserte, comme ces pauvres gens dont nous avons lu l'histoire, au moins serons-nous en état de nous procurer les choses les plus nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il vienne un vaisseau pour nous prendre, et même de nous en passer, s'il n'en venait pas.

M. Barlow. — Je crois qu'il est fort sage de se préparer contre tout événement, car on ne sait pas ce qui peut arriver dans le cours de la vie. Mais revenons à votre maison. Que vous faut-il pour la construire?

Tommy. — La première chose dont nous ayons besoin, c'est du bois, et une hache pour le tailler.

M. Barlow. — Vous aurez tout le bois qui vous sera nécessaire. Mais pour la hache, avez-vous jamais appris à vous en servir?

Tommy. — Non, monsieur.

M. Barlow. — En ce cas, je crains de vous en donner une, parce que c'est un outil fort dangereux, et que si vous n'avez pas l'habitude de le manier, vous pourriez vous blesser cruellement. Mais il y a un parti à prendre. Vous n'aurez qu'à me dire ce que vous voudrez faire; et moi, qui ai plus de force que vous, et qui m'entends mieux à faire usage de cet instrument, je le ferai à votre place.

Tommy. — Je vous remercie, monsieur. Vous avez bien de la bonté.

M. Barlow. — Je n'y mets qu'une condition; c'est que vous ne me demanderez mon avis sur rien. Je suivrai vos instructions à la lettre, même quand je verrais que vous me faites aller tout de travers. Je veux voir comment vous vous y prendrez.

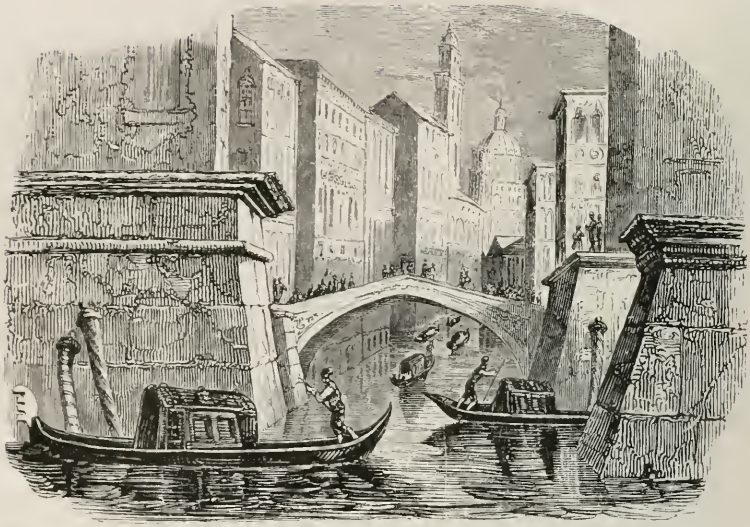
Tommy. — Eh bien! soit, monsieur. Nous prenons sur nous seuls la conduite de l'édifice. Nous aurons ou l'honneur ou la honte de l'ouvrage.

M. Barlow alla prendre une hache; et ses deux élèves le menèrent dans un petit taillis, qui s'élevait au bout du jardin. Ils choisirent eux-mêmes les arbres les plus droits, qui pouvaient leur donner des perches de huit pieds de hauteur. M. Barlow eut la bonté de les abattre, et de les aiguiser ensuite par un bout, pour qu'ils pussent être fichés dans la terre. A mesure qu'ils étaient taillés, Henry et son camarade les transportaient dans le jardin. Tommy oubliant absolument qu'il était gentilhomme, ne mettait plus son orgueil que dans le travail.

Après avoir choisi leur emplacement au pied d'une petite colline, pour que leur habitation fût plus chaude et mieux abritée, ils en tracèrent d'abord l'enceinte, qui pouvait avoir à peu près dix pieds de long, et huit pieds en largeur. Ils creusèrent ensuite des trous, où ils établirent, de leur mieux, les piquets à un pied de distance l'un de l'autre, avec la précaution de laisser un espace vide au milieu, pour y placer la porte. Leurs piquets une fois établis, ils rassemblèrent toutes

les menues branches qu'on avait séparées de la tige des arbres, et ils les entrelacèrent adroitement, de manière à former une espèce de claie, aussi serrée qu'il leur fut possible de le faire. Ce travail, comme on l'imagine aisément, leur coûta plusieurs jours. Mais comme ils voyaient à chaque instant le progrès de leur ouvrage, leur ardeur ne se ralentit point; et Tommy, en le voyant achevé, en eut autant de joie, que s'il fût parvenu à fonder un grand empire.

Le succès de son établissement ne lui fit pourtant pas oublier l'histoire que lui avait promise M. Barlow; et la voici telle qu'ils la lurent ensemble le lendemain.



LE TURC RECONNAISSANT

Après s'être emparé d'un vaisseau turc, le capitaine d'un corsaire vénitien conduisit tous les prisonniers à Venise; et suivant une coutume barbare, il les fit vendre dans la place publique. Un de ces esclaves tomba entre les mains d'un marchand, dont la maison touchait au palais du riche sénateur Contarini, qui n'avait qu'un seul fils appelé Francisco. Ce jeune enfant, toutes les fois qu'il passait devant la boutique où travaillait l'esclave, s'arrêtait pour le considérer. Hamet, c'était le nom du pauvre Turc, remarquant sur le visage de l'enfant des traits qui annonçaient un caractère doux et humain, le saluait toujours avec des marques d'amitié. Ils trouvèrent bientôt l'un et l'autre le plus grand plaisir à se voir. Francisco ne laissait plus passer un seul jour sans visiter Hamet, et sans lui apporter tous les petits présents qu'il était en son pouvoir de lui offrir. Mais quoique Hamet parût toujours recevoir avec plaisir les innocentes caresses de son petit ami, Francisco ne put s'empêcher d'observer qu'il était souvent fort chagrin; et il surprenait quelquefois des larmes dans ses yeux, malgré ses efforts pour les cacher. Il en fut tellement ému, qu'il en parla un jour à son père, et le supplia, si la chose était en sa puissance, de rendre heureux le pauvre esclave. Contarini qui aimait

beaucoup son fils, et qui avait de plus observé qu'il ne lui demandait jamais rien que par le mouvement d'un cœur généreux, lui promit de voir lui-même le Turc, et de s'informer du sujet de sa tristesse. Il l'alla trouver en effet dès le lendemain, et après l'avoir regardé quelque temps en silence, il fut frappé d'un caractère extraordinaire de noblesse qui éclatait sur sa physionomie. — Êtes-vous, lui dit-il enfin, ce Hamet que mon fils aime si tendrement, et dont il me parle tous les jours avec tant de transport? — Oui, répondit le Turc, vous voyez ce malheureux qui depuis trois ans languit dans l'esclavage. Dans tout cet intervalle, Francisco, si vous êtes son père, est la seule créature humaine qui ait paru avoir senti quelque pitié de mon infortune. C'est aussi le seul objet auquel je sois attaché dans cette malheureuse contrée. Je prie tous les jours cet Être suprême, qui est également le Dieu des Chrétiens et des Turcs, de le préserver surtout de l'état affreux où je suis tombé. — Je vous suis obligé pour mon fils, reprit Contarini; quoique dans la situation où l'appelle sa naissance, il ne paraisse pas trop exposé au péril que vos prières cherchent à détourner de lui. Mais dites-moi, car je désire de vous faire du bien, en quoi puis-je vous secourir? Mon fils me dit que vous êtes en proie à des regrets continuels. Quelle peut en être la source? — Est-il étonnant, répondit Hamet avec le transport d'une noble indignation qui anima soudain sa physionomie, est-il étonnant que je m'afflige en silence, et que je déplore ma destinée, quand je suis privé du premier et du plus noble présent de la nature, la liberté? — Et cependant, s'écria Contarini, combien de milliers de personnes de notre nation ne retenez-vous pas dans les fers! — Je ne vous accuse point de la barbarie de vos compatriotes, répliqua Hamet, pourquoi voulez-vous me rendre responsable de l'inhumanité des miens? Quant à moi, je n'ai jamais pratiqué l'exécrable coutume d'enchaîner mes semblables. Jamais je n'ai dépouillé de Vénitiens de leurs richesses pour accroître les miennes. J'ai toujours respecté les droits de l'humanité, et je n'en ressens que plus vivement la douleur de les voir si indignement violés à mon égard. Ici quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et se répandirent sur ses joues. Cependant il se rendit bientôt maître de sa faiblesse; et croisant les bras sur son estomac, et baissant doucement la tête : — Dieu est bon, s'écria-t-il, et l'homme doit se soumettre à ses décrets. Contarini fut touché de cette noble résignation, et lui dit : — Hamet, je suis attendri de vos malheurs, et je serai peut-être en état de les adoucir. Que feriez-vous pour recouvrer votre

liberté? — Ce que je ferais, répondit Hamet? J'atteste le ciel que j'affronterais tous les périls qu'il est au pouvoir de l'homme de surmonter. — Eh bien! reprit Contarini, si votre courage répond à l'idée que j'en ai conçue, votre délivrance est assurée. Je n'ai qu'une seule épreuve à vous proposer. — Quelle est-elle, quelle est-elle, s'écria le Turc impatient? Placez la mort devant moi sous les formes les plus horribles, et si vous me voyez balancer... — Doucement, doucement, reprit Contarini, on pourrait nous entendre. Parlons plus bas, et prêtez-moi toute votre attention. J'ai dans cette ville un ancien ennemi, qui a rassemblé sur moi toutes les injures qui peuvent blesser le plus cruellement le cœur d'un homme. Il est aussi brave qu'orgueilleux; et j'avoue que la réputation de sa valeur m'a fait craindre, jusqu'à ce jour, de poursuivre ma vengeance. Mais vous, Hamet, votre regard décidé, votre contenance imposante, et la fermeté de vos discours, tout me persuade que vous êtes né pour les entreprises les plus hasardeuses. Prenez ce poignard. Aussitôt que les ombres de la nuit envelopperont la ville, je vous conduirai moi-même dans un lieu où vous pourrez regagner votre liberté, en vengeant votre libérateur.

A cette proposition, le dédain et la honte éclatèrent dans les yeux enflammés de Hamet. La colère le priva quelques instants de l'usage de la parole. Enfin, élevant ses bras autant que la longueur de ses chaînes put le lui permettre, il s'écria d'une voix indignée : — Puissant prophète, voilà donc les hommes auxquels vous permettez que vos fidèles sectateurs soient asservis! Sors de ma présence, indigne Chrétien, et sache que Hamet ne ferait pas l'exécrable métier d'assassin pour toutes les richesses de Venise, pas même pour racheter de la mort son père et ses enfants. A cette réponse, Contarini, sans paraître confus, lui dit qu'il se reprochait de l'avoir offensé, mais qu'il avait cru que la liberté lui était plus chère. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en le quittant, vous réfléchirez sur ma proposition; et peut-être demain aurez-vous changé de pensée. Hamet se détourna sans daigner lui répondre; et Contarini rentra dans son palais.

Il revint, de bonne heure, le lendemain, accompagné de son fils; et abordant Hamet avec douceur, il lui tint ce discours : — La proposition que je vous fis hier, dut peut-être vous étonner dans la première chaleur. Je viens aujourd'hui la discuter plus froidement avec vous; et je ne doute pas que lorsque vous aurez entendu mes raisons... — Chrétien, interrompit Hamet d'une voix sévère, mais calme, cessez d'insulter

un malheureux par des discours plus cruels encore pour lui que les horreurs de la servitude. Si votre religion vous permet des actions pareilles à celle que vous me proposez, apprenez qu'elles sont abominables aux yeux d'un vrai musulman. C'est pourquoi, rompons, dès ce jour, tout commerce, et soyons pour jamais étrangers l'un à l'autre. — Non, non, répondit Contarini en jetant ses bras autour du cou de Hamet, soyons plutôt unis dès ce moment, et pour toute la vie. Musulman généreux, dont la vertu peut éclairer les chrétiens même, l'amitié que vous aviez inspirée à mon fils, m'avait d'abord intéressé à votre destinée. Mais dès le premier instant où je vous vis hier, je résolus de vous rendre la liberté. Pardonnez-moi une épreuve inutile de vos sentiments, qui n'a fait que vous élever plus haut dans mon estime. Le cœur de Contarini est aussi loin des projets de meurtre et de trahison que celui de Hamet lui-même. Soyez libre dès ce jour. Votre rançon est déjà payée, sans autre obligation que de vous souvenir à jamais de l'amitié de cet enfant qui vous serre entre ses bras. Lorsqu'à l'avenir vous verrez un chrétien soupirer dans les chaînes des Turcs, puissiez-vous penser à Venise!

« Qui pourrait peindre les mouvements de surprise et les transports de reconnaissance que fit éclater Hamet, en entendant ce discours? Je ne répéterai point, dans la crainte de l'affaiblir, ce qu'il dit à ses bienfaiteurs. Il suffira de savoir qu'il fut mis ce jour même en liberté; que Contarini l'adressa au capitaine d'un vaisseau prêt à faire voile vers une des îles de la Grèce, et le força d'accepter une bourse pleine d'or pour les dépenses de son voyage. Ce ne fut pas sans un extrême regret que Hamet se sépara de son jeune ami, dont l'affection généreuse avait fait rompre ses fers. Il l'embrassa avec des transports inexprimables de tendresse, le baigna de ses larmes, et pria ardemment le ciel de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

« Six mois environ après cette aventure, un incendie subit éclata dans le palais de Contarini. Ce fut dans le temps de la nuit où le sommeil est le plus profond; et personne ne s'en aperçut, que lorsque presque tout le bâtiment fut enveloppé dans les flammes. Les domestiques effrayés eurent à peine le temps de réveiller le sénateur et de le faire descendre. Il ne fut pas plutôt au bas de l'escalier, que le plancher de son appartement s'effondra, et tomba avec un bruit horrible au milieu de mille tourbillons de feux et de fumée. Mais si Contarini se félicita un moment de leur avoir échappé, ce fut pour s'abandonner l'instant d'après au

plus violent désespoir, lorsqu'il apprit que son fils, qui dormait dans une partie plus elevée du palais, avait été oublié dans le tumulte général, et se trouvait encore au milieu de l'incendie. Ce n'est pas avec des paroles que l'on pourrait décrire les tourments dont ce père tendre fut déchiré à cette nouvelle. Il se serait précipité à travers les feux dévorants, s'il n'eût été retenu par ses domestiques. Dans l'accablement de son désespoir, il eut encore assez de force et de voix pour offrir la moitié de sa fortune à l'homme intrépide qui hasarderait sa vie pour sauver celle de son enfant. Comme il passait pour l'un des plus riches habitants de Venise, plusieurs échelles furent, dans un instant, dressées contre les murs; et quelques aventuriers, excités par la gtandeur de la récompense, osèrent tenter l'entreprise. Mais bientôt la violence des flammes qui sortaient avec impétuosité par les fenêtres, les charbons enflammés et les décombres qui tombaient de tous côtés, les firent descendre précipitamment. Le malheureux Francisco qui parut en ce moment sur le comble, étendant ses bras et implorant du secours, paraissait dévoué à une destruction inévitable. A ce spectacle, Contarini perdit tout à coup l'usage de ses esprits, et tomba dans un état d'insensibilité. Mais dans ce moment d'horreur, un homme se précipite à travers la foule, monte sur la plus haute des échelles avec une audace qui annonce qu'il est résolu de périr, s'il ne réussit; et en un clin d'œil il a disparu à tous les regards. Un tourbillon de fumée et de flamme, qui soudain éclata dans le même endroit où il venait de s'élancer, avait déjà fait craindre à tous les spectateurs qu'il ne fût la victime de son courage, lorsque tout à coup on le vit reparaître, tenant l'enfant dans ses bras, et descendre le long de l'échelle, sans avoir éprouvé aucun accident. Un concert de cris d'admiration et de joie retentit alors dans toute la place. Mais qui pourrait donner une faible idée des sentiments du père désolé, lorsqu'en recouvrant ses esprits, il vit son fils sain et sauf dans ses bras? Après lui avoir prodigué les premières effusions de sa tendresse, il demanda quel était son sauveur. On lui montra un homme d'une noble stature, mais couvert de misérables vêtements. Son visage était si baigné de sueur et si obscurci par la fumée, qu'il était impossible de distinguer ses traits. Contarini cependant se jeta avec transport sur son sein, et lui présentant une bourse pleine d'or, le supplia de l'accepter pour le moment, jusqu'à ce qu'il pût lui remettre, dès le lendemain, le reste de la récompense promise. — Non, non, répondit l'étranger, ce n'est pas à vous, généreux Contarini, que je vends

mes services. Ma vie vous appartenait déjà lorsque je l'ai hasardée. — Juste ciel, s'écria celui-ci, quelle est cette voix! Je la reconnais. C'est

lui, c'est lui, sans doute. — Oui, mon père, s'écria soudain à son tour le jeune Francisco, en se précipitant dans les bras de son libérateur, c'est le brave Hamet, c'est mon ami. C'était lui-même en effet, qui était debout devant eux, dans les mêmes habits qu'il portait six mois auparavant, lorsque la générosité du sénateur l'avait délivré de l'esclavage. Rien ne peut égaler la surprise, la joie et la reconnaissance de Contarini. Mais comme ils étaient environnés d'une foule immense de peuple, il pria Hamet de le suivre dans la maison de l'un de ses amis; et lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa tendrement, et lui demanda par quel hasard extraordinaire il était devenu une seconde fois esclave, en lui faisant un doux reproche de ne l'avoir pas instruit de sa nouvelle captivité. — J'en rends grâces au ciel, répondit Hamet, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous témoigner que je ne suis pas indigne de ce que vous avez fait pour moi, et de sauver la vie de ce cher enfant, que j'estime mille fois plus que la mienne. Je n'ai point voulu abuser une seconde fois de votre bienfaisance; mais il est temps aujourd'hui que mon bienfaiteur soit instruit de toute la vérité. Sachez donc que lors-

que je fus fait prisonnier par l'un de vos vaisseaux, mon père, sous un autre maître, éprouva, ainsi que moi, les horreurs de l'esclavage. C'était sa seule destinée qui me faisait souvent répandre les larmes qui m'attirèrent l'attention de votre fils. Lorsque vos mains brisèrent mes fers, je volai vers le chrétien qui avait acheté mon père, je lui représentai que son esclave était infirme et déjà affaibli par l'âge, et que j'étais, moi, jeune et vigoureux. Je m'offris de le remplacer dans sa servitude. En un mot, j'obtins de son maître que mon père fût renvoyé pour moi dans le même vaisseau où vous aviez préparé mon passage, sans lui faire cependant connaître l'origine de sa liberté. Depuis ce temps, je suis resté ici esclave volontaire pour sauver l'auteur de mes jours et acquitter envers lui la dette sacrée de la nature. »

A ce trait si touchant, Henry, qui avait eu déjà beaucoup de peine à retenir ses larmes, les laissa couler avec une telle abondance, et Tommy lui-même fut si vivement affecté, que M. Barlow leur dit qu'il fallait interrompre ici leur lecture et chercher à se distraire par quelque autre occupation. Ils allèrent en conséquence dans le jardin pour reprendre leur édifice. Mais quelle fut leur consternation en voyant le triste état où se trouvait une entreprise qui leur avait coûté tant de soins et de travaux! Il venait de s'élever un vent fougueux, qui soufflant de toute sa violence contre leur cabane encore mal affermie sur ses frêles appuis, l'avait mise de niveau avec la terre. Tommy fut près de verser des larmes de dépit à l'aspect de ces monceaux de ruines confusément épars autour de lui. Mais Henry, qui supportait sa disgrâce avec plus de philosophie, lui dit de ne pas se mettre en peine, que le dommage pouvait aisément se réparer, et que cet accident était venu fort à propos pour leur apprendre à donner des fondements plus solides à leur construction. — Oui, je le vois, ajouta-t-il, tout le mal vient de n'avoir pas enfoncé assez avant dans la terre ces piquets qui soutiennent notre cabane. Il ne faut pas s'étonner que le vent ayant eu tant de prise contre elle, en l'attaquant par son côté le plus large, l'ait si promptement renversée. Je me souviens, maintenant que j'y pense, d'avoir vu les maçons, en commençant un bâtiment, creuser dans la terre à une grande profondeur, pour y jeter des fondements inébranlables. Ainsi donc, si nos piquets étaient bien affermis, je pense que cela produirait le même effet; et nous n'aurions plus rien à craindre à l'avenir de toutes les malices du vent, quand il serait même un peu plus fort que celui qui

vient de nous jouer un si mauvais tour. M. Barlow étant venu les joindre en ce moment, ils lui racontèrent leur malheur, et lui firent part de l'expédient qu'ils avaient imaginé pour s'en garantir dans la suite. Il approuva beaucoup cette idée ; et comme ils étaient trop petits pour atteindre jusqu'à l'extrémité des piquets, il leur offrit tous ses secours. Il alla soudain chercher un gros maillet de bois, avec lequel il frappa sur le bout des piquets, et les enfonça assez avant dans la terre, pour qu'il ne restât plus le moindre danger de les voir renversés par le vent. Encouragés par cette espérance, nos deux petits ouvriers s'appliquèrent si constamment à leur entreprise, qu'en peu de jours ils eurent réparé le dommage et remis la cabane au même point qu'elle était avant l'accident.

Tous les côtés de l'édifice étant achevés, il ne restait plus qu'à lui donner une ouverture. Pour cet effet, ils prirent des perches, qu'ils mirent en travers l'une près de l'autre au-dessus du bâtiment, dans le sens où il était le plus étroit ; et sur ces perches, ils étendirent de la paille en plusieurs couches, en sorte qu'ils imaginèrent avoir une cabane qui les mettrait entièrement à l'abri des injures du temps. Mais par malheur ils furent encore trompés dans cette idée. Une violente averse de pluie étant survenue au moment où ils croyaient avoir couronné leur ouvrage, ils allèrent avec confiance se réfugier dans la cabane. Ils eurent en effet le plaisir de se féliciter pendant quelques instants de se trouver si bien à couvert. Peu à peu cependant la paille s'étant tout à fait pénétrée, l'eau commença bientôt à tomber dans l'intérieur, non en gouttes menues, mais par grosses gouttières. Henry et Tommy supportèrent d'abord avec assez de courage cet inconvénient imprévu ; mais il augmenta au point qu'ils furent obligés de lui céder et d'aller chercher un meilleur abri dans la maison. C'est là qu'après avoir mûrement réfléchi sur la cause de leur nouvelle disgrâce, Tommy s'écria, d'un air important, qu'il l'avait devinée, et qu'il ne fallait l'attribuer qu'à ce qu'ils n'avaient pas mis encore assez de paille sur la couverture. Il me semble, dit Henry d'un ton modeste, qu'on pourrait en trouver une autre raison. Je viens de me rappeler que toutes les maisons que j'ai vues ont leur toit en pente, apparemment pour que la pluie en découle à mesure qu'elle y tombe : au lieu que la couverture de notre cabane étant tout à fait plate, elle a dû retenir toute la pluie qu'elle a reçue ; et il a bien fallu que l'eau, après avoir filtré entre les brins de paille, tombât en dessous. Tommy fut obligé de convenir que

son ami avait rencontré plus juste que lui dans la découverte du principe du mal. Il ne s'agissait plus que de réunir leurs idées, pour y chercher un remède. Voici celui qu'ils jugèrent à propos d'employer.

Après avoir pris bien exactement leurs mesures pour que tous les piquets qu'ils avaient fichés en terre, fussent de la même hauteur, ils prirent des perches qu'ils coupèrent d'une longueur égale. Ils les attachèrent chacune par un bout à leurs piquets, et l'autre bout, ils le firent rencontrer, en l'élevant dans le milieu, avec celui de la perche qui était attachée tout vis-à-vis de l'autre côté de la cabane, comme deux cartes que les enfants réunissent par le haut en commençant leur château. Par ce moyen ils formèrent une charpente semblable, en petit, à celles que nous voyons sur les maisons, avant qu'on les couvre de tuiles ou d'ardoises. Ils placèrent ensuite d'autres perches en travers de celles-ci, en forme de treillage, pour leur donner plus de solidité.

Puis enfin ils y mirent une couverture de paille avec des lattes et des chevilles pour la bien maintenir. Cette opération finie, ils virent avec joie qu'ils pouvaient se vanter d'avoir une très-bonne maison. Seulement les côtés n'étant formés que de branches entrelacées, cette cloison légère ne mettait pas assez à l'abri des incursions du vent. Henry, en sa qualité de principal architecte, se chargea d'y remédier. Il se procura de la terre grasse, il la détrempa avec un peu d'eau, et en y ajoutant un peu de paille menue, il fit un excellent torchis dont il revêtit sa cloison soit en dedans soit en dehors. L'air ne trouva plus alors d'entrée pour pénétrer dans la cabane; et avec une bonne porte qu'on y plaça, elle devint presque aussi close que si on l'eût bâtie en pierres de taille.

Il s'était déjà passé quelque temps depuis que les grains de froment avaient été semés dans le jardin; et ils commençaient à pousser avec tant de vigueur, que leurs tiges formaient sur la terre un riche tapis de verdure. Tommy ne laissait passer aucun jour sans les visiter. Il remarquait avec la plus vive satisfaction leur croissance rapide. — Maintenant, dit-il à Henry, je crois que nous serions en état de pourvoir à notre subsistance, si nous étions jetés sur une île déserte. — Il est vrai, répondit Henry; nous avons déjà satisfait aux besoins les plus pressés; mais il faudrait nous donner encore quelque chose à manger avec notre pain.

M. Barlow avait derrière sa maison un verger planté des plus beaux arbres à fruits. Il avait eu la précaution de ménager une partie du terrain pour y semer des pepins et des noyaux, dont il venait de jeunes

arbres, sur lesquels il greffait des bourgeons d'une espèce choisie. Aussitôt qu'ils étaient parvenus à l'âge de porter du fruit, il les transplantait dans le verger, pour y remplacer ceux que leur vieillesse, ou quelque autre accident, commençait à mettre hors d'état de produire. Tommy, qui connaissait mieux que personne tous les arbres du verger, avait trouvé leurs fruits délicieux. La réflexion qu'il venait d'entendre de la bouche de Henry, lui en fit naître une autre dont il s'applaudit. — Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, un grand agrément pour notre maison, d'être entourée d'arbres dont le feuillage nous mettrait à l'abri du soleil, et dont les fruits serviraient à nous rafraichir dans nos travaux? Il courut aussitôt chercher M. Barlow, lui communiqua son projet, et le pria de lui permettre de l'exécuter. M. Barlow y consentit avec plaisir, et le conduisit lui-même dans la pépinière, pour y prendre tous les arbres dont il aurait besoin. Tommy, en homme de goût, choisit les plus droits et les plus vigoureux; et avec le secours de Henry, il les transplanta dans son jardin, d'une manière que l'on ne sera peut-être pas fâché de connaître pour l'employer dans la même occasion.

Ils prirent d'abord l'un et l'autre leur petite bêche, et creusèrent adroitement autour de l'arbre, pour le pouvoir enlever sans endommager ses racines. Ils firent ensuite un grand trou dans l'endroit qu'ils lui avaient destiné, et brisèrent avec soin la terre, pour qu'elle fût plus légère. Alors on planta l'arbre au milieu du trou. Tommy le tenait bien droit, tandis que Henry jetait doucement sur ses racines des pelletées de terre, qu'il foula ensuite sous ses pieds pour la bien affermir. Enfin, il planta un grand bâton à côté de la tige, qu'il y attacha, de peur que les vents fougueux d'hiver ne pussent l'ébranler, et même la renverser. Ils ne bornèrent pas là leurs

attentions. Il y avait à l'extrémité du jardin un rocher sauvage, d'où s'échappait une petite source, qui courait se perdre au dehors, le long d'un sentier. Tommy et son ami entreprirent de creuser un canal, pour conduire une partie de ses eaux près des racines de leurs arbres, attendu que le temps se trouvant alors d'une sécheresse extrême, il y avait à craindre que leurs plantations ne vinssent à périr faute d'humidité. M. Barlow les vit avec la plus grande satisfaction exécuter cette entreprise. Il leur dit que dans plusieurs contrées la chaleur était si excessive, que rien ne pouvait croître dans la terre, à moins qu'elle ne fût arrosée de cette manière. Il y a particulièrement, ajouta-t-il, un pays appelé l'Égypte, célèbre, de toute antiquité, par la quantité de belles moissons qu'il produit, et qui est naturellement arrosé par un grand fleuve qui le traverse dans toute son étendue. Ce fleuve, qu'on nomme le Nil, à un certain temps de l'année, commence à s'élever au-dessus de ses bords; et comme le pays est plat, il le couvre bientôt tout entier de ses eaux. Cette inondation dure plusieurs semaines; et lorsque le fleuve rentre dans son lit, il laisse sur les champs qu'il a couverts un engrais si fécond, que tous les grains qu'on y sème croissent rapidement avec la plus grande vigueur.

Henry. — Pardonnez-moi, Monsieur, de vous interrompre : mais, n'est-ce pas le pays, où l'on trouve le crocodile, ce terrible animal, dont vous m'avez plusieurs fois entretenu?

M. Barlow. — Oui, mon ami, je suis bien aise que vous ne l'ayez pas oublié.

Tommy. — Mais moi, monsieur, je ne le sais pas. Qu'est-ce qu'un crocodile, je vous prie?

M. Barlow. — C'est un animal amphibie, c'est-à-dire, qui peut vivre également sur la terre et dans l'eau.

Tommy. — Voilà qui est singulier. Et qui est-ce qui le produit?

M. Barlow. — Il vient d'un œuf que sa mère ensevelit dans le sable après l'avoir pondu. Lorsque les feux brûlants du soleil l'ont échauffé pendant plusieurs jours, le jeune crocodile perce sa coque et en sort tout formé. Il est d'abord très-petit. Son corps est aussi long que ses jambes sont courtes. Elles lui servent également à marcher sur la terre, et à nager dans l'eau. Il a de plus une longue queue, ou plutôt son corps s'allonge en diminuant jusqu'à ce qu'il se termine en pointe. Au reste, rien ne peut mieux vous donner une idée de sa forme que celle du lézard, que vous connaissez, n'est-ce pas?

Tommy. — Oh! sans doute. Mais le crocodile est-il beaucoup plus grand?

M. Barlow. — Je vous en réponds. Il en est qui croissent jusqu'à la longueur de plus de trente pieds.

Tommy. — Oh! cela me fait peur. Si leur férocité répond à leur taille, ils doivent être bien dangereux.

M. Barlow. — Ils le sont en effet. Le crocodile est un animal très-glouton, qui dévore tout ce qu'il peut saisir. Il sort fréquemment de l'eau pour s'étendre sur le rivage, et en cet état il ressemble à une longue solive. Si quelque brebis ou quelque enfant vient, sans y prendre garde, jusqu'à sa portée, il s'élance soudain sur la pauvre créature et la dévore.

Tommy. — Et ne dévore-t-il jamais des hommes?

M. Barlow. — Quelquefois, s'il les surprend. Mais ceux qui sont accoutumés à rencontrer souvent de ces animaux, ont un moyen facile de leur échapper. Quoique le crocodile puisse courir assez vite, en suivant une ligne droite, la masse de son corps l'empêche de se tourner avec aisance. Ainsi, l'on n'a qu'à courir en cercle, ou à se détourner brusquement, pour le laisser de côté.

Tommy. — Il me semble que c'est prendre le bon parti. Car, le moyen de tenir tête à un ennemi si puissant!

M. Barlow. — Tout est possible avec du sang-froid et du courage. Il est des hommes qui, loin de craindre le crocodile, vont l'attaquer sur la terre, sans d'autres armes qu'une longue pique. Aussitôt que cet animal en voit un à sa portée, il ouvre sa vaste gueule pour l'engloutir. Mais le chasseur profite de ce moment pour plonger sa pique dans le gosier de son ennemi, et l'étend mort à ses pieds. J'ai même ouï dire qu'il est des plongeurs assez intrépides pour aller à la chasse du crocodile dans le sein des eaux. Ils prennent pour cet effet un morceau de bois d'environ un pied de longueur, et gros comme la jambe, mais affilé par les deux bouts, auquel ils attachent une longue corde. Le plus hardi prend ce morceau de bois de la main droite, et va nageant de tous côtés jusqu'à ce qu'il aperçoive un crocodile. Celui-ci vient alors à lui, ouvrant ses deux énormes mâchoires, armées de plusieurs rangs de dents pointues. Le plongeur l'attend ; et au moment qu'il approche, il lui enfonce le morceau de bois debout dans la gueule, de manière que le crocodile, en la refermant, fasse entrer les deux bouts pointus dans l'une et dans l'autre mâchoire, et ne puisse plus les fermer ni les ouvrir. Dans cet état, il est incapable de faire aucun mal ; et par le moyen de la corde, on le tire sans peine sur le rivage.

Tommy. — Et dites-moi, je vous prie, monsieur, ce terrible animal est-il susceptible d'être apprivoisé?

M. Barlow. — Oui, mon enfant : je crois, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il n'est point d'animal si féroce, dont on ne puisse adoucir le caractère par de bons traitements. Il est certains lieux dans l'Égypte, où l'on tient des crocodiles apprivoisés. Ils ne font jamais de mal à personne; et ils souffrent même que les petits enfants jouent avec eux, et montent en sûreté sur leur croupe.

Ces détails sur le crocodile amusèrent beaucoup Tommy. Il remercia M. Barlow, et lui dit qu'il serait bien curieux de voir tous les animaux

que renferme l'Univers. — Il ne serait pas facile, répondit M. Barlow, de vous procurer cette satisfaction, parce que chaque pays produit quelque espèce particulière qui ne se trouve pas dans les autres parties du monde. Mais si vous voulez lire les descriptions que les naturalistes nous en ont données, et voir leurs figures dans les estampes fidèles qui les représentent, vous aurez de quoi intéresser assez vivement votre curiosité.

Sandford et Merton s'étant un jour levés de fort bonne heure, il leur prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le déjeuner, après en avoir obtenu la permission de M. Barlow. La matinée était si belle, et leur entretien si joyeux, qu'ils allèrent toujours en avant, sans s'apercevoir de la longueur de la route, jusqu'à ce que se trouvant tous deux épuisés de fatigue, ils s'assirent sous une haie pour se reposer. Tandis qu'ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils avaient observé dans la campagne, il vint à passer une femme proprement vêtue, qui voyant deux enfants assis tout seuls, s'arrêta devant eux, et leur dit : — Que faites-vous donc là, mes petits amis? Est-ce que vous auriez perdu votre chemin? — Oh! non, ma bonne femme, répondit Henry, nous ne sommes pas en peine de notre route; mais nous sommes si fatigués, que nous avons pris le parti de nous asseoir un moment pour reprendre nos forces: — C'est fort bien fait, dit la femme; mais si vous voulez venir dans ma petite maison, que vous voyez à cent pas d'ici, vous pouvez vous y reposer plus à votre aise. Ma fille aînée est allée traire les vaches. Venez, venez, je vous donnerai, à son retour, une écuelle de lait et du pain. Tommy, qui avait pour le moins autant de faim que de lassitude, dit à Henry qu'il se sentait tout disposé à profiter de l'invitation de cette bonne femme. Henry se trouvait du même avis. Ils se levèrent donc aussitôt, se mirent à ses côtés, et la suivirent vers une maison assez petite, mais de fort jolie apparence, qui s'élevait entre des arbres sur le bord d'un ruisseau. Ils entrèrent dans une cuisine très-propre, meublée d'une vaisselle grossière, mais où rien ne manquait. On les fit asseoir auprès d'un bon feu de mottes de gazon que leur officieuse hôtesse s'empressa d'allumer. Tommy, qui n'avait jamais vu de feu pareil, ne put s'empêcher de faire des questions à ce sujet. — Vous êtes étonné, je le vois, répondit la bonne femme; mais de pauvres gens comme nous le sommes, n'ont pas le moyen d'acheter du bois ou du charbon de terre. C'est pourquoi nous allons peler la surface du champ voisin, qui est couverte de gazon, de bruyère et de ra-

cines de cent herbes différentes. Nous en faisons de petits carrés que nous laissons sécher dans l'été aux rayons du soleil. Lorsqu'ils sont bien secs, nous les portons à la maison dans un endroit bien couvert, et nous les employons ensuite pour notre foyer. — Mais, dit Tommy, est-ce que vous avez assez bon feu, par ce moyen, pour faire cuire votre dîner? Je suis quelquefois descendu dans la cuisine de mon papa; et j'y ai toujours vu du feu, jusqu'à la moitié de la cheminée. Encore le cuisinier n'en trouvait-il jamais assez. — Oh! répondit la bonne femme en souriant, M. votre père est sans doute un homme riche qui a beaucoup de viandes à faire cuire. Nous autres, pauvres gens, nous sommes plus aisés à contenter. — Mais au moins, reprit Tommy, vous avez tous les jours un morceau de viande à rôtir. — Hélas non! répliqua la bonne femme, on voit rarement du rôti dans notre maison : nous sommes bien contents lorsque nous pouvons avoir un morceau de lard bouilli dans un pot avec des choux et des navets, et nous bénissons le ciel de ce régal. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui valent mieux que nous, et qui ont de la peine à avoir même un morceau de pain tout sec. Pendant le cours de cet entretien, Tommy ayant tourné par hasard les yeux d'un autre côté, il vit, par l'ouverture de la porte, une chambre qui était presque remplie de pommes entassées. — Apprenez-moi, je vous prie, dit-il, ce que vous pouvez faire de toutes ces pommes-là. Il me semble qu'il vous serait impossible de venir à bout de les manger, quand vous n'auriez pas autre chose pour vivre. Cela est très-vrai, répondit la femme, mais c'est que nous en faisons du cidre.

Tommy. — Quoi! vous savez faire cette boisson qui est tout à la fois si piquante et si douce?

La Femme. — Vraiment oui, mon petit monsieur.

Tommy. — Et c'est avec des pommes que vous la faites?

La Femme. — Certainement.

Tommy. — Et comment la fait-on, je vous prie?

La Femme. — Je vais vous le dire. Nous cueillons d'abord les pommes, lorsqu'elles sont assez mûres; puis nous les écrasons dans une machine faite exprès. On prend ensuite cette marmelade, et on la met entre des couches de paille que l'on serre fortement sous une grande presse, jusqu'à ce que le jus en découle.

Tommy. — Et ce jus est du cidre?

La Femme. — Je peux vous le faire voir, puisque vous êtes si curieux.

Elle le conduisit alors dans une autre chambre, où il y avait un grand cuvier plein de jus de pomme. Elle en puisa dans une coupe, et le pria de goûter si c'était du cidre. Tommy goûta, et dit que la liqueur était assez agréable, mais que ce n'était point là le cidre qu'il connaissait. Fort bien, reprit la femme, essayons d'un autre. Elle tourna le robinet d'un petit baril, en reçut la liqueur dans un verre, et l'offrit à Tommy, qui, après l'avoir goûtée, dit que, pour cette fois, c'était bien du cidre qu'il avait bu. Mais dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il, que faites-vous au jus de pomme pour en faire du cidre?

La Femme. — Moi? rien du tout.

Tommy. — Et comment devient-il donc du cidre de lui-même? car je suis bien sûr que ce que vous m'avez donné d'abord n'en était pas.

La Femme. — Nous mettons ce jus dans un grand cuvier; et nous avons soin de le tenir bien chaudement, pour qu'il puisse entrer en fermentation.

Tommy. — Fermentation? Que veut dire cela?

La Femme. — Vous allez voir.

Elle lui montra alors un grand cuvier, et le pria d'observer la liqueur qu'il contenait. Il l'observa, et il vit qu'elle était couverte dans toute sa surface d'une écume épaisse, comme d'une croûte liquide.

Tommy. — C'est-là ce que vous appelez fermentation?

La Femme. — Oui, monsieur.

Tommy. — Et qui peut produire cet effet?

La Femme. — Voilà ce que je ne sais pas. Mais lorsque le jus de pomme a été quelques heures dans ce cuvier, il commence à travailler ou à fermenter de lui-même, ainsi que vous le voyez; et après avoir passé un certain temps dans cette fermentation, il acquiert le goût et les propriétés du cidre. Alors nous le mettons en des tonneaux, et nous le vendons, ou bien nous le gardons pour notre usage. On m'a dit que c'était la manière dont on faisait le vin dans d'autres pays.

Tommy. — Quoi donc! le vin est fait aussi de pommes?

La Femme. — Non monsieur, le vin est fait de raisins; mais on en tire le jus en les écrasant, et on le gouverne de la même manière que nous faisons le jus de pomme.

Tommy. — J'avoue que cela est bien curieux. Ainsi donc, le cidre n'est que du vin fait de pommes? et le vin n'est que du cidre fait de raisins?

La Femme. — Oui, mon cher petit monsieur, tout comme vous l'entendrez.

Tandis qu'ils conversaient de cette manière, il entra une jeune fille fort propre, qui présenta gracieusement à chacun des deux petits garçons une écuelle de terre pleine de lait encore tout chaud, avec un grand morceau de pain bis. Nos deux amis, dont l'appétit n'avait fait qu'augmenter, depuis leur arrivée, firent, de leur mieux, honneur au déjeuner. Tommy, surtout, mangea le sien avec tant de plaisir, qu'il

protesta n'avoir jamais fait un meilleur repas de sa vie. Il se serait même un peu oublié dans cette opération, si son camarade, à qui le plaisir ne laissait jamais perdre de vue ses devoirs, ne lui eût fait observer qu'il était temps de retourner à la maison, de peur de causer de l'inquiétude à M. Barlow. Ils remercièrent affectueusement la bonne femme de toutes les amitiés qu'ils avaient reçues d'elle; et Tommy, portant la main à sa poche, en tira un schelling qu'il la pria d'accepter. — Moi, prendre de votre argent, mon cher petit monsieur, lui répondit-elle en se reculant! Que Dieu m'en préserve! Non, non, je ne recevrais pas de vous un farding (un liard) quand je n'en aurais pas un seul dans toute la maison. Je perdrais le plaisir que j'ai eu à vous régaler. Quoique nous ne soyons pas riches, mon mari et moi, nous en avons assez, Dieu merci, pour vivre, et pouvoir donner, sans nous faire tort, une écuelle de lait à de braves enfants comme vous l'êtes.

Tommy la remercia de nouveau; et il était près de la quitter, lorsqu'il vit entrer brusquement deux hommes d'assez mauvaise mine, qui de-

mandèrent à la femme si elle ne se nommait pas Tosset. — Oui, répondit-elle, c'est mon nom, je n'ai jamais eu honte de le porter. — En ce cas, dit l'un deux, voici une exécution contre vous, à la requête de Richard Gruff; et si votre mari ne paye à l'instant la dette, avec les intérêts et dépens, le tout montant à la somme de trente-neuf livres sterling six schellings et deux sols, nous allons dresser un inventaire de tous vos meubles, et nous les ferons vendre à l'enchère, pour l'acquit de la dette. — En vérité, messieurs, répliqua la femme avec un peu d'émotion, il faut qu'il y ait certainement ici quelque méprise. Je n'ai jamais entendu parler de votre Richard Gruff. De plus, je ne crois pas que mon mari doive une obole à personne au monde, si ce n'est peut-être quelques arrérages de rente à la seigneurie; et mylord n'est pas homme à tourmenter, pour de pareilles misères, un de ses plus anciens fermiers. — Non, non, la bonne femme, dit l'homme de justice, nous savons trop bien notre métier pour commettre une erreur si grossière. Lorsque votre mari sera de retour, nous en raisonnerons avec lui. Je vais toujours commencer mon verbal en l'attendant. En achevant ces mots, il prit un air impérieux, et fit signe à son camarade de le suivre dans la chambre voisine. Un moment après il survint un homme, âgé d'environ quarante ans, d'une grande taille et d'une belle figure, qui du seuil de la porte s'écria gaiement : — Eh bien! ma femme, le déjeuner est-il prêt? — Oh! mon cher Williams, lui répondit-elle, quel triste déjeuner tu vas faire! Mais je ne pense pas qu'il soit vrai que tu sois perdu de dettes, n'est-ce pas, mon ami? Il faut que ce soit une fausseté, ce que ces gens-là m'ont dit de Richard Gruff. — A ce nom, Williams, qui s'avançait vers elle, s'arrêta tout à coup, et son visage, qui était animé des plus belles couleurs, devint subitement d'une pâleur extrême. — Sûrement, reprit sa femme, il ne se peut pas que tu doives quarante livres à Richard Gruff. — Hélas! répondit Williams, je ne sais pas exactement la somme; mais lorsque ton frère Peterson fut arrêté, et que ses créanciers firent saisir tout ce qu'il avait, ce Richard Gruff allait l'envoyer en prison, si je ne fusse convenu de répondre pour lui, ce qui le mit en état de s'embarquer. Il me promit bien de me faire passer une partie de ses gages, pour empêcher que j'eusse aucune inquiétude sur cette affaire; mais tu sais que depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu la moindre de ses nouvelles. — En ce cas, dit la femme, nous et nos pauvres enfants, nous sommes tous perdus pour avoir obligé un ingrat. Il y a deux baillis

dans la maison, qui sont venus saisir nos meubles et les vendre. — Deux baillis! s'écria Williams avec un transport de fureur. Où sont-ils? où sont-ils? Je vais apprendre à ces misérables ce que c'est que de porter le désespoir dans le cœur d'un honnête homme.

Il courut aussitôt saisir une vieille épée suspendue à la cheminée, et la tirant avec violence du fourreau, il tomba dans un accès de rage qui aurait pu devenir funeste aux baillis ou à lui-même, si sa femme ne se fût jetée à ses genoux, et ne l'eût supplié de l'entendre un moment. — Au nom du ciel, mon cher homme, regarde bien où tu vas t'emporter. Tu ne peux rien faire pour moi, ni pour nos enfants par cette violence. Bien loin de là, si tu étais assez malheureux pour tuer quelqu'un de ces gens, ne serait-ce pas un assassinat? Et notre malheur ne serait-il pas mille fois plus horrible qu'à présent? Cette douce prière parut faire quelque impression sur le fermier. Ses enfants aussi, quoique trop petits pour comprendre la cause de ce désordre, s'attroupèrent autour de lui et se suspendirent à ses habits, en sanglottant de concert avec leur mère. Henry lui-même, quoiqu'il n'eût jamais vu le pauvre fermier, entraîné par le mouvement d'une tendre sympathie, se regarda comme un de ses enfants, et lui prenant une de ses mains, il la baigna de ses larmes. Enfin, attendri par les supplications de tout ce qu'il avait de plus cher, Williams laissa échapper le fatal instrument, et s'assit sur une chaise, couvrant son visage de ses mains, et s'écriant avec un soupir douloureux : « — Eh bien! que la volonté du ciel s'accomplisse!

Tommy, quoiqu'il n'eût pas dit un seul mot, n'avait pu voir cette scène touchante sans la plus vive émotion. Dès que le fermier lui parut plus tranquille, il courut prendre Henry par la main, et l'entraîna presque malgré lui. Son cœur était si plein de ce qui venait de se passer en sa présence, qu'il ne sortit pas une seule parole de sa bouche pendant tout le chemin. Mais lorsqu'il fut arrivé chez M. Barlow, il se jeta dans ses bras, et le pria de le faire conduire tout de suite chez son père.

M. Barlow étonné de cette prière, voulut savoir ce qui le portait si brusquement à le quitter, et lui demanda s'il s'ennuyait dans sa maison. — M'ennuyer auprès de vous, lui répondit Tommy? Non, monsieur, je vous assure. Vous avez tant de bontés pour moi! Je m'en souviendrai toujours avec la plus tendre reconnaissance. Mais j'ai besoin de parler en ce moment à mon papa; et je suis sûr que lorsque vous en saurez la raison, vous serez bien loin de la désapprouver. M. Barlow ne voulut pas le presser davantage. Il ordonna à un domestique de con-

. . Il tomba dans un accès de rage qui aurait pu devenir funeste aux Baillis. . (p. 112.)

fiance de seller son cheval, ainsi que le petit cheval de Tommy, et de le conduire au château.

Monsieur et madame Merton eurent autant de surprise que de joie de voir arriver auprès d'eux leur cher fils. Mais Tommy, dont l'esprit n'était occupé que du projet qu'il avait conçu, après avoir répondu aux premières caresses de ses parents, se tourna vers son père, et lui dit : — Serez-vous fâché contre moi, mon papa, si je vous demande une grande faveur.

M. Merton. — Non sans doute, mon fils : tu sais que je n'ai pas de plus vif plaisir, que lorsque je puis te donner des preuves de ma tendresse.

Tommy. — Eh bien ! mon papa, daignez m'écouter, je vous en supplie. J'ai souvent ouï dire que vous étiez fort riche, et que vous pouviez donner de l'argent sans vous appauvrir. Voudriez-vous bien m'en donner, s'il vous plaît?

M. Merton. — Quoi ! c'est de l'argent que tu demandes? à la bonne heure. Voyons, combien te faut-il?

Tommy. — Oh ! c'est que j'ai besoin d'une grande somme, je vous en avertis.

M. Merton. — Une guinée peut-être?

Tommy. — Oh ! mon papa, c'est bien davantage. Il me faut beaucoup, beaucoup de guinées.

M. Merton. — Et combien donc, s'il te plaît?

Tommy. — Je n'en sais pas le compte. Voyez vous-même combien il en faut pour faire quarante livres sterling.

M. Merton. — Y penses-tu, mon fils? est-ce que M. Barlow t'a dit de me les demander?

Tommy. — M. Barlow ! Oh ! que non ; il n'en sait rien du tout. C'est pour mes propres affaires.

M. Merton. — Mais un petit garçon comme toi, quel besoin peut-il avoir de tant d'argent?

Tommy. — Voilà mon secret. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, lorsque vous saurez l'usage que j'en aurai fait, vous en serez sûrement fort content.

M. Merton. — J'en doute, je te l'avoue.

Tommy. — Eh bien ! mon papa, arrangeons-nous. Si vous ne voulez pas me donner cette somme, prêtez-la moi seulement. Je vous la rendrai peu à peu.

M. Merton. — Et comment seras-tu en état de me payer?

Tommy. — Ce n'est pas l'embarras. Vous savez que vous avez la bonté de me donner quelquefois des habits neufs et de l'argent pour me divertir? Eh bien! donnez-moi ce que je vous demande et je vous promets de n'avoir pas besoin de nouveaux habits, ni de rien au monde, jusqu'à ce que nous soyons quittes.

M. Merton. — Mais enfin, ne puis-je savoir...

Tommy. — Rien du tout à présent. Attendez seulement quelques jours, et je vous le dirai. Si j'ai fait un mauvais usage de votre argent, alors ne m'en donnez plus de toute ma vie.

M. Merton fut vivement frappé de l'air grave et du ton animé avec lesquels Tommy persévérait dans ses instances. Comme il était d'une humeur fort généreuse, il résolut de hasarder l'épreuve et de satisfaire les vœux de son fils. Il alla chercher la somme qu'il lui avait demandée, et la mit entre ses mains, en lui disant qu'il espérait d'être bientôt instruit de l'emploi qu'il en aurait fait; et que s'il n'était pas content du compte qui lui en serait rendu, il ne se fierait jamais à lui. Tommy parut enchanté d'avoir inspiré à son père une si grande confiance, et après l'en avoir remercié par les plus tendres caresses, il lui demanda la permission de s'en retourner aussitôt. En arrivant chez M. Barlow, son plus vif empressement fut de prier Henry de l'accompagner chez le fermier. Ils s'y rendirent avec la plus grande célérité, et trouvèrent la malheureuse famille dans la même situation. Tommy qui la première fois n'avait pas osé se livrer à ses sentiments, dans l'incertitude du succès de son projet, se trouvant maintenant en état de l'exécuter, courut vers la bonne femme qui était à sangloter dans un coin de la chambre, et la prenant doucement par la main, il lui dit : — Ma bonne femme, vous m'avez rendu service ce matin, il faut que je cherche à vous rendre service à mon tour.

La Femme. — Je vous remercie, mon cher petit monsieur. Ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait de bon cœur, parce que je pouvais le faire. Mais vous, malgré toute votre pitié, vous ne pouvez rien pour soulager notre détresse.

Tommy. — Et comment savez-vous cela, je vous prie? Je suis peut-être en état de faire plus que vous ne l'imaginez.

La Femme. — Hélas! je crois bien que la bonne volonté ne vous manque pas. Mais tous nos meubles vont être saisis et vendus, à moins que nous ne trouvions sur-le-champ quarante livres sterling; et c'est une chose impossible. Nous n'avons pas un ami qui soit assez riche pour

nous assister d'une si forte somme. Il faudra donc nous voir, nous et nos pauvres enfants, chassés de notre maison! Il n'y a plus que Dieu seul qui puisse nous empêcher de mourir de faim. Le cœur de Tommy fut trop vivement ému par ces plaintes pour la tenir plus longtemps en suspens. Il tira la bourse de sa poche, et la posant sur les genoux de la pauvre femme : — Tenez, ma chère amie, lui dit-il, prenez ceci, payez votre dette, et que le ciel vous rende tous heureux, vous, votre mari, et vos enfants.

Qui pourrait exprimer la surprise de la bonne femme à cette vue! Elle regarda d'abord d'un air étonné autour d'elle, puis elle fixa son petit bienfaiteur, et joignant ses mains dans une extase de joie et de reconnaissance, elle retomba en arrière sur sa chaise, avec une espèce de tremblement convulsif. Son mari, qui était dans la chambre voisine avec les gens de justice, accourut au bruit, et la voyant dans cet état, il la prit entre ses bras, et lui demanda avec la plus vive tendresse ce qui lui était arrivé. Mais elle, sans lui répondre, se dégageant tout à coup de ses embrassements, elle se précipita aux genoux de Tommy, en versant un torrent de larmes, en le comblant de mille bénédictions entrecoupées de sanglots, en lui baisant les pieds et les mains. Williams, qui ne pouvait savoir ce qui venait de se passer, imagina que sa femme avait perdu l'esprit; et les petits enfants qui s'amusaient à jouer dans un coin de la chambre, coururent à leur mère, en la tirant par sa robe, et cachant leur tête dans son sein. La pauvre femme, frappée de tant de mouvements, sembla revenir à elle-même. Elle ramassa tous ses enfants dans ses bras, en leur criant d'une voix étouffée : Pauvres malheureux, vous seriez tous morts de faim sans l'assistance de ce petit ange! Que ne tombez-vous à ses pieds pour l'adorer comme moi! Son mari, de plus en plus fortifié dans sa première idée, la regarda d'un air attendri, et lui dit : — Pauvre Marie, hélas! il ne te manquait plus que de perdre la raison. Reviens à toi, regarde, que peut faire pour nous ce jeune petit monsieur? Comment empêcherait-il nos enfants de mourir de faim? — O mon cher Williams, répondit la femme, non je ne suis pas folle, quoique je puisse le paraître à tes yeux. Mais, tiens, vois ce que la Providence vient de nous envoyer par les mains de ce petit ange, et puis sois étonné si je suis hors de moi-même. En disant ces mots, elle ramassa la bourse qui était tombée à côté d'elle, et avec laquelle la plus petite de ses filles s'amusait à jouer. Elle la pressa sur son cœur, en la montrant à son mari, dont le ravissement allait être bientôt égal

au sien. Tommy le voyant immobile de surprise, et muet de joie, courut à lui, et lui prenant la main : — Mon bon ami, dit-il, c'est de bon cœur que je vous la donne. J'espère qu'elle va vous mettre en état de sortir d'embarras, et de conserver ces pauvres petits enfants. Apprenez-leur à se souvenir de Tommy.

Le brave Williams, qui, l'instant d'auparavant, avait paru résigné à supporter sa disgrâce avec un courage inflexible, fondit alors en larmes, et sanglota plus haut que sa femme et que ses enfants. Je ne sais s'il n'eût pas étouffé dans ses embrassements son généreux bienfaiteur, si Tommy, qui commençait à ne pouvoir plus soutenir toute l'ivresse de sa joie, ne se fût dérobé adroitement de la maison. Henry le voyant sortir, suivit ses traces; et avant que la pauvre famille se fût aperçue de ce qu'ils étaient devenus, ils étaient déjà loin dans la campagne.

Lorsque Tommy rentra chez M. Barlow, celui-ci le reçut avec les plus vives marques d'affection. Comme il voulait ne devoir qu'à un mouvement naturel la confidence de son secret, il se contenta de l'interroger sur la santé de ses parents. Tommy, de son côté, se borna à le satisfaire sur cet article. M. Barlow, pour le mettre à son aise, lui demanda s'il avait oublié l'histoire du Turc reconnaissant. Tommy lui répondit qu'il ne s'en était jamais si bien souvenu, et qu'il serait charmé d'en apprendre la fin. Henry, avec un sourire, courut aussitôt chercher le livre; et Tommy se mit à lire tout haut la suite de cette histoire intéressante, que l'on trouvera dans la partie suivante.

QUATRIEME PARTIE

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU TURC

Aussitôt que Hamet eut achevé son récit, Contarini, touché d'un si bel exemple de piété filiale, le combla des louanges que lui inspirait son admiration, et finit par le presser de soulager son cœur, en acceptant la moitié de sa fortune. Le Turc magnanime refusa cette offre sans orgueil, et dit au Vénitien, que ce qu'il avait entrepris n'était que le simple devoir de l'humanité. — D'ailleurs, ajouta-t-il, la liberté que vous m'aviez procurée, vous donnait des droits sur ma vie; et en la perdant à vous servir, je n'aurais fait que m'acquitter envers vous. Puisque la Providence a daigné me la conserver, c'est une récompense assez douce pour moi de vous avoir prouvé que Hamet n'est point ingrat, et d'avoir pu contribuer à la conservation de ce que vous avez de plus cher.

« Quoique le désintéressement de Hamet le portât à affaiblir lui-même le mérite de son action, Contarini qui en sentait bien toute la grandeur, redoubla si vivement ses instances auprès du sauveur de son fils, qu'il parvint à lui faire accepter une partie du prix que sa générosité naturelle voulait mettre à un si grand bienfait. Après l'avoir pressé vainement de s'établir à Venise, pour y passer sa vie au sein de l'amitié, il le délivra une seconde fois de la servitude, et fréta exprès un vaisseau pour le renvoyer dans son pays. Les trois amis s'embrassèrent avec tous les transports que la plus vive reconnaissance pouvait leur inspi-

rer. Il fallut enfin se quitter au milieu des larmes, après des adieux qu'ils croyaient devoir être éternels.

« Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il arrivât à Venise aucune nouvelle de Hamet. Pendant cet intervalle, le jeune Francisco parvint à l'âge d'homme; et comme il avait acquis tous les talents qui servent à orner l'esprit, ces avantages, réunis à d'excellentes qualités naturelles, lui avaient concilié l'estime et l'amitié de tous ses concitoyens.

« Il arriva, dans ce temps, que des affaires importantes l'obligèrent d'aller avec son père dans une ville maritime du voisinage. Séduits par l'espérance de faire un trajet plus court et plus facile par la voie de la mer, ils s'embarquèrent sur un vaisseau vénitien, destiné pour le même port où ils avaient dessein de se rendre. Ils mirent à la voile avec un vent favorable; et tout semblait leur promettre le voyage le plus heureux, lorsqu'à moitié de leur course ils aperçurent un vaisseau turc qui cinglait vers eux à pleines voiles. Comme leur ennemi les surpassait de beaucoup en vitesse, ils virent bientôt qu'il leur était impossible d'échapper à sa poursuite. La plus grande partie de l'équipage, frappée de consternation, ne songeait qu'à se rendre sans combat : mais le jeune Francisco tirant son épée, reprocha vivement à ses compatriotes leur lâcheté, et les anima si bien par ses encouragements, qu'ils résolurent d'opposer à l'attaque une défense désespérée. Le vaisseau turc les approcha d'abord dans un terrible silence : puis tout à coup on entendit le bruit épouvantable de l'artillerie. Les cieux étaient obscurcis d'une épaisse fumée, mêlée d'éclats de feu passagers. Trois fois les Turcs, en poussant des cris horribles, s'élancèrent sur le tillac du vaisseau vénitien ; et trois fois

ils furent repoussés par la résistance vigoureuse que la valeur du brave Francisco inspirait à tous ses compagnons. Bientôt la perte des Turcs fut si grande, qu'ils se virent réduits à suspendre un combat trop désavantageux. Ils semblaient même se disposer à prendre une autre course. Les Vénitiens virent avec la plus grande joie les apprêts de leur retraite. Ils se félicitaient déjà d'être sortis d'un si grand péril, grâce à la fermeté de Francisco. Soudain il parut aux extrémités de l'horizon deux autres vaisseaux qui marchaient vers eux avec une vitesse incroyable. De quel effroi tous les cœurs furent glacés, lorsqu'en observant de plus près ces vaisseaux, ils reconnurent le fatal pavillon de leurs ennemis, et qu'ils se virent dans l'impossibilité de résister, ou de prendre la fuite! Il fallut bientôt céder à des forces si supérieures; et dans un instant, ils tombèrent au pouvoir des pirates, qui les tenaient enveloppés, et qui s'élançaient de tous côtés sur eux avec la violence et la rage des bêtes féroces.

« Tout ce qui restait vivant du brave équipage vénitien, fut étroitement renfermé dans la cale du vaisseau, jusqu'à son arrivée sur la côte de Barbarie. Alors tous les prisonniers furent chargés de chaînes, et exposés dans le marché public, pour être vendus en esclaves. Ils eurent la douleur de se voir tour à tour marchandés, suivant leur âge, leur taille, et leur force apparente, par des hommes qui faisaient métier de les acheter pour les revendre avec profit. Enfin, un Turc s'approcha, qui, par la noblesse de son maintien et la richesse de ses habits, semblait être d'un rang supérieur. Après avoir tourné de tristes regards sur ces malheureux avec une expression de pitié, il arrêta la vue sur le jeune Francisco; et s'adressant au capitaine, il lui demanda quel était le prix de ce captif. Je ne le céderai pas, répondit le capitaine, à moins de cinq cents pièces d'or. — Voilà qui est bien extraordinaire. Je vous en ai vu vendre qui le surpassent de beaucoup en vigueur, pour moins de la cinquième partie de cette somme. — Cela peut être; mais il faut qu'il me dédommage un peu de la perte qu'il m'a causée, ou qu'il passe le reste de sa vie à la rame. — Quelle perte peut-il vous avoir causée de plus que les autres, que vous avez vendus à si bon marché? — C'est lui qui animait les chrétiens à cette résistance opiniâtre qui m'a coûté la vie d'un si grand nombre de mes plus braves matelots. Trois fois nous nous sommes élancés sur son navire avec une furie à laquelle il semblait que rien ne devait résister; et trois fois il nous a repoussés avec une vigueur si déterminée, que nous avons été obligés de

nous retirer sans gloire, laissant à chaque charge vingt de nos gens sans vie. C'est pourquoi, je vous le répète, je veux en avoir le prix que je vous ai demandé, si exorbitant qu'il paraisse, ou je satisferai ma vengeance, en le voyant sécher, toute sa vie, de désespoir, sur les bords de ma galère.

« A ce discours, le Turc examina le jeune Francisco avec une nouvelle attention. Celui-ci, de son côté, qui jusqu'alors avait tenu les yeux fixés vers la terre dans un morne silence, les releva en ce moment. Mais à peine eut-il envisagé la personne qui parlait au capitaine, qu'il poussa un grand cri, et laissa échapper le nom de Hamet. Le Turc, saisi d'une émotion aussi vive, n'eut besoin que d'un seul regard; et, se jetant dans les bras de Francisco, il le pressa contre son sein, avec les transports d'un père qui retrouve son fils qu'il a perdu depuis longtemps. Il serait inutile de répéter ici toutes les expressions tendres que la joie et l'amitié dictèrent au sensible Hamet. Mais en apprenant que son ancien bienfaiteur était au nombre de ces malheureux esclaves exposés sur la place publique, il cacha, pour un moment, sa tête sous le pan de sa robe, et parut comme un homme accablé de surprise et de douleur. Bientôt reprenant ses esprits, il éleva les bras vers le Ciel et bénit la providence, qui allait le rendre à son tour l'instrument de la délivrance de son libérateur.

« Il courut aussitôt à l'endroit du marché, où le vieux Contarini attendait son destin dans le silence du désespoir. Le voir, le reconnaître, lui prodiguer les noms les plus tendres et les plus vives caresses, tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Il brisa lui-même ses chaînes, et le conduisit lui et son fils dans une magnifique maison qu'il occupait dans la ville. Dès qu'ils furent revenus de leurs premiers transports, et qu'ils eurent le loisir de s'instruire de leurs mutuelles fortunes, Hamet apprit aux deux Vénitiens que, sorti d'esclavage et rendu à son pays par leur générosité, il avait pris du service dans les armées turques, et qu'ayant eu le bonheur de se distinguer dans plusieurs occasions, il avait été par degrés élevé à la dignité de bacha de Tunis. Depuis que j'occupe ce poste, ajouta-t-il, je n'ai rien de plus agréable que de pouvoir alléger l'infortune des malheureux chrétiens. Lorsqu'il arrive ici un vaisseau chargé de quelques-unes de ces victimes, je cours aussitôt au marché pour racheter un aussi grand nombre de captifs que peut me le permettre ma fortune. Le Tout-Puissant me montre aujourd'hui qu'il a daigné approuver les soins que j'ai pris de chercher à

m'acquitter du devoir sacré de la reconnaissance pour ma rédemption, puisqu'il a mis en mon pouvoir de servir les dignes amis à qui j'en suis redevable.

« Pendant les dix jours que le vieux Contarini et son fils passèrent dans la maison de Hamet, il mit tout en usage pour leur faire perdre par mille amusements le souvenir de leur disgrâce. Mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils désiraient de retourner dans leur patrie, il leur dit qu'il ne voulait pas les tenir plus longtemps privés d'un bien si cher, et qu'ils étaient maîtres de s'embarquer le lendemain sur un vaisseau prêt à faire voile pour Venise. Après les avoir tenus longtemps dans ses bras, et les avoir baignés de ses larmes, il leur donna un détachement de ses propres gardes pour les conduire à bord du vaisseau. Quelle fut leur joie, en y entrant, de le reconnaître pour celui où ils avaient été faits prisonniers, et de retrouver autour d'eux tous les compagnons de leur infortune, rachetés par la générosité de Hamet, et remis en possession de tout ce qu'ils avaient perdu ! Ils levèrent l'ancre en bénissant leur digne ami, et, après une traversée fort heureuse, ils arrivèrent dans leur pays, où ils vécurent plusieurs années, se rappelant sans cesse la vicissitude des choses humaines, et dignes de se faire aimer et respecter de tout le monde, par l'attention la plus touchante à remplir envers leurs semblables tous les devoirs de l'humanité. »

M. Barlow et ses élèves étant allés un jour se promener sur le grand chemin, ils aperçurent de loin trois hommes qui paraissaient mener chacun par une corde une grande bête noire et toute velue. Ils étaient suivis d'une foule d'enfants et de femmes que la nouveauté du spectacle attirait après eux. En approchant de plus près, M. Barlow reconnut les trois bêtes pour trois ours apprivoisés, et leurs conducteurs pour des Savoyards qui gagnaient leur vie à les montrer au peuple. Sur le dos de chacun de ces formidables animaux était assis un singe, qui, par ses étranges contorsions, excitait les ris de toute l'assemblée.

Tommy qui n'avait vu d'ours de sa vie, fut charmé de pouvoir satisfaire sa curiosité. Il le fut bien davantage lorsqu'au premier mot de commandement, l'animal se leva sur ses pieds de derrière, et se mit à

danser d'un pas lourd, mais mesuré, au son du fifre et du tambour. Après s'être amusés un moment de ce spectacle, ils continuèrent leur route; et Tommy demanda à M. Barlow si l'ours s'apprivoisait aisément, et s'il était fort dangereux lorsqu'il était encore sauvage. Cet animal, répondit M. Barlow, n'est pas aussi redoutable, ni aussi destructeur que le lion et le tigre. Il est cependant très-féroce; et il dévore les femmes, les enfants, et même les hommes, lorsqu'il les surprend sans armes pour lui résister. Il se plaît en général dans les pays froids; et l'on a remarqué que plus le climat est rigoureux, et plus il acquiert de force et contracte de férocité. Vous devez vous souvenir d'avoir lu dans l'histoire de ces pauvres Russes, qui furent obligés de vivre si longtemps sur les côtes du Spitzberg, qu'ils furent souvent en danger d'être dévorés par les ours dont ce pays abonde. Dans les plages af-

freuses du nord qui sont perpétuellement couvertes de neiges, on trouve une espèce d'ours blancs, dont la force et la furie sont incroyables. On voit souvent ces animaux gravir sur d'énormes bancs de glaces qui flottent le long des côtes, et se nourrir de poisson, et d'autres animaux qui vivent également sur la terre et dans la mer. Il me souvient d'avoir lu qu'une ourse de cette espèce vint un jour surprendre quelques matelots occupés à faire cuire leur dîner sur le rivage. Vous jugez bien que les matelots ne furent pas extrêmement flattés de cette visite; et leur premier soin fut de se jeter dans la chaloupe qui les avait portés, pour regagner le navire. L'ourse alors se saisit de la viande qu'ils avaient abandonnée, et la mit devant ses petits, qui la suivaient, sans en prendre qu'une très-petite portion pour elle-même. Mais à peine ils commençaient à la manger, que les matelots, indignés de la perte de leurs provisions, ajustèrent, du bord du vaisseau, leurs mousquets vers les jeunes ours, et les tuèrent tous deux. Ils blessèrent aussi la mère, mais pas assez dangereusement pour lui ôter la force de se traîner. Vous auriez été ému de compassion, en voyant la tendresse de cette pauvre bête pour ses petits. Quoique le sang coulât à grands flots de sa blessure, et qu'elle eût à peine la force de se soutenir, elle leur porta le morceau de viande qu'elle tenait à la gueule, et le mit à leurs pieds. Voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement pour le prendre, elle mit ses pattes sur l'un, puis sur l'autre, et tâcha de les relever, en poussant de pitoyables hurlements. Elle se traîna ensuite à quelque distance, regardant toujours en arrière, et jetant des cris plaintifs pour engager ses petits à la suivre. Comme ils restaient toujours immobiles, elle retourna vers eux, flaira toutes les parties de leurs corps, et lécha leurs plaies. Elle s'écarta une seconde fois, en se retournant à chaque pas, et les appelant; puis elle revint encore auprès d'eux, tourna autour de l'un et de l'autre, les toucha de sa patte, mêlant aux tendresses qu'elle leur prodiguait, des murmures douloureux. Enfin, lorsqu'elle se fut bien assurée qu'ils étaient sans vie, elle leva sa tête vers le vaisseau, et se mit à pousser d'horribles hurlements, comme si elle eût appelé la vengeance sur les meurtriers de sa famille. Mais les matelots, qui venaient de recharger leurs mousquets, les tournèrent alors contre elle, et lui firent de si cruelles blessures, qu'elle alla tomber expirant entre ses deux nourrissons. Cependant, au milieu de ses douleurs, elle ne paraissait sensible qu'à leur état : et elle mourut en léchant leurs plaies.

— Hélas! s'écria le bon Henry, comment est-il possible que les hommes soient si barbares envers des animaux! — Il est trop vrai, répondit M. Barlow, qu'ils se permettent souvent dans leurs jeux des cruautés atroces. Mais dans le cas dont nous venons de parler, il faut croire que la crainte du péril rendit les matelots plus impitoyables qu'ils ne l'auraient été sans cette circonstance. Ils avaient peut-être couru souvent le danger d'être dévorés : ils venaient de s'y trouver encore dans le moment. Cette considération acheva d'enflammer leur haine contre leurs ennemis naturels, et les porta à la satisfaire. — Mais ne serait-ce pas assez, répliqua Henry, de porter des armes pour se défendre, si l'on en veut à votre vie, sans détruire, hors de nécessité, d'autres créatures qui ne vous attaquent pas? — Cela serait mieux sans doute, répartit M. Barlow. Il est d'une âme généreuse d'épargner son ennemi plutôt que de le détruire ; et j'espère que ce sera toujours votre premier sentiment.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit par les cris d'une troupe d'enfants et de femmes, qui fuyaient de toutes parts, avec les plus vives marques de terreur. Ils tournèrent les yeux de ce côté, et ils virent que l'un des ours avait rompu sa chaîne, et courait à grands pas, en remplissant l'air de ses hurlements. M. Barlow, qui était d'un courage intrépide, et qui avait, par bonheur, un gros bâton à la main, dit à ses élèves de ne pas bouger de place, et s'avança aussitôt au-devant de l'ours, qui s'arrêta soudain au milieu de sa course, prêt à s'élancer sur lui, pour le punir d'avoir eu l'audace de s'ingérer dans ses affaires. Mais M. Barlow ne lui en donna pas le temps. Il le frappa le premier de quelques rudes coups ; et le menaçant d'une voix forte et sévère, il saisit le bout de sa chaîne avec autant de hardiesse, que de dextérité. Étonné de cette brusque manœuvre, l'animal se soumit paisiblement au vainqueur. Son maître étant aussitôt accouru, M. Barlow remit le prisonnier entre ses mains, en lui recommandant d'être à l'avenir plus attentif à garder une créature si dangereuse.

Pendant le cours de cette scène, il venait de s'en passer une autre du même genre. Le singe qui était porté sur le dos de l'ours, et qui avait été jeté à terre, lorsque celui-ci avait rompu sa chaîne, imagina de profiter d'une si belle occasion, pour se remettre en liberté. Il avait déjà pris sa course, et se sauvait à toutes jambes, en faisant mille cabrioles sur la route. Malheureusement pour lui, Tommy venait d'être témoin de la bravoure de M. Barlow. Animé par une noble émulation, il résolut

de disputer à son maître l'honneur de cette mémorable journée. Il courut donc aussitôt se poster devant le fuyard; et lui fermant le passage, il saisit la corde qu'il traînait après lui. Le singe n'était pas d'humeur de se rendre sans combat. Il s'élança brusquement sur le bras de son adversaire, et le mordit. Il croyait, par ce moyen, lui faire lâcher

prise, ignorant sans doute combien Tommy avait pris de courage depuis ses derniers démêlés avec la truie et le jar. Aussi cet assaut lui fut-il inutile. Tommy, loin de se laisser effrayer par ses premières morsures, l'empêcha bien d'y revenir, en le frappant de la baguette qu'il tenait à la main. Le singe voyant alors qu'il avait à faire à un antagoniste si aguerri, se désista de ses projets, et souffrit que le petit héros victorieux l'amenât en triomphe, pour reprendre sa place sur le dos de son ami l'ours.

Cette escarmouche s'était passée dans un moment où M. Barlow était trop occupé pour en voir les premières circonstances Tommy, réservé sur sa propre gloire, ne s'occupa qu'à féliciter son maître sur la défaite de son ennemi, et lui demanda s'il ne croyait pas qu'il fût dangereux d'apprivoiser un si terrible animal. M. Barlow lui dit que cette entreprise n'était pas sans danger; mais qu'il y en avait cependant beaucoup moins que l'imagination ne se le figurait peut-être. Il n'est presque point d'animaux, ajouta-t-il, auxquels on n'en puisse imposer par une contenance intrépide: au lieu que l'on accroît leur audace

par des signes de faiblesse et de terreur. — J'étais déjà porté à le croire, dit Henry; car j'ai souvent observé le manége des chiens, qui se rencontrent pour la première fois. Ils s'approchent ordinairement avec précaution, comme s'ils avaient peur l'un de l'autre, ou qu'ils voulussent tâter mutuellement leur courage. Si l'un des deux s'enfuit, l'autre le poursuit avec un air d'insolence; mais dès que le premier se retourne, le second s'enfuit à son tour. — Cet instinct, reprit M. Barlow, n'est pas borné aux chiens seulement. Presque toutes les bêtes sauvages sont sujettes à recevoir de soudaines impressions de terreur. C'est pourquoi les hommes qui se trouvent sans armes au milieu des forêts, écartent souvent les animaux les plus féroces qu'ils rencontrent sur leur chemin, en allant droit à eux d'un pas ferme, et en poussant de grands cris. Mais, pour revenir à notre ours, ce qui m'a prescrit la manière dont je devais me conduire à son égard, c'est l'éducation qu'il a reçue depuis qu'il a quitté sa tanière. Tommy n'avait pu s'empêcher de sourire au mot d'éducation. M. Barlow s'en étant aperçu, continua ainsi : — Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie employé cette expression au hasard. Toutes les fois qu'on instruit un animal à faire une chose qui ne lui est pas naturelle, c'est proprement lui donner une éducation. N'avez-vous jamais vu de jeunes poulains bondir d'un air sauvage sur la prairie?

Tommy. — Pardonnez-moi, monsieur, je me suis arrêté souvent pour les regarder.

M. Barlow. — Et pensez-vous que dans cet état il fût aisé de monter sur leur dos, et de les conduire?

Tommy. — Oh! point du tout, monsieur. J'imagine au contraire, qu'en se cabrant comme ils font, ils auraient bientôt jeté leur homme à bas.

M. Barlow. — Cependant votre petit cheval vous reçoit souvent sur son dos, et vous porte sans accident chez votre père.

Tommy. — C'est qu'il y est accoutumé.

M. Barlow. — Mais il ne l'a pas toujours été, sans doute. Il n'y a pas bien longtemps que c'était un poulain, aussi sauvage que ceux que vous avez vus bondir sur la prairie.

Tommy. — Il est vrai, monsieur.

M. Barlow. — Et vous n'auriez pas osé le monter alors?

Tommy. — Je m'en serais bien gardé; il se fût bien vite débarrassé de moi.

M. Barlow. — Et comment donc a-t-il été possible de le soumettre au point qu'il vous reçoive docilement sur sa croupe, et qu'il obéisse à tous les mouvements que vous voulez lui donner?

Henry. — Je ne sais pas, monsieur, à moins qu'on n'en soit venu à bout, lorsqu'on a pris soin de le nourrir.

M. Barlow. — C'est bien un des moyens dont on a fait usage, mais ce n'est pas le seul. On habitue d'abord le poulain, qui suit naturellement sa mère, à se rendre avec elle dans l'écurie. Alors on le caresse, et on lui présente sa nourriture dans la main, jusqu'à ce qu'il devienne un peu familier, et qu'il souffre qu'on l'approche. On saisit bientôt cette occasion pour lui passer une corde au cou, pour l'accoutumer ensuite à rester paisiblement dans l'écurie, et à se laisser attacher au ratelier. On procède ainsi par degrés d'une instruction à une autre, tant qu'à la fin il apprend à supporter le frein et la selle, et à soumettre ses caprices aux volontés du cavalier qui le monte. Voilà ce qu'on peut appeler proprement l'éducation d'un animal, puisque, par ce moyen, il est obligé de contracter des habitudes qu'il n'aurait jamais prises, s'il eût été abandonné à lui-même. Je savais que l'ours n'avait été réduit qu'à force de coups à se laisser conduire par une chaîne, et à se montrer en spectacle. Je savais qu'il avait dû souvent trembler au son de la voix humaine: et je me suis fondé sur la force de ces impressions, pour le faire soumettre sans résistance à l'autorité que je voulais prendre sur lui. Vous voyez que je ne me suis pas trompé dans mon opinion, et que j'ai heureusement prévenu les accidents qui allaient sans doute arriver à quelqu'un de ces enfants, ou de ces femmes.

Pendant que M. Barlow parlait ainsi, il s'aperçut que le bras de Tommy était ensanglanté; et lui en ayant demandé la raison, Henry s'empressa de prévenir son ami, pour raconter tous les détails glorieux de son aventure avec le singe. M. Barlow examina la blessure, qu'il trouva n'être pas bien profonde. Il dit à Tommy qu'il était bien fâché de cet accident, mais qu'il le croyait trop ferme pour s'en laisser abattre. Tommy l'assura qu'il n'y songeait plus; et pour l'en persuader, il lui fit mille différentes questions sur la nature des singes, auxquelles M. Barlow répondit de la manière suivante.

— Le singe est un animal très-extraordinaire, qui approche beaucoup de l'homme dans plusieurs parties de sa conformation, ainsi que vous l'avez peut-être observé. On ne le trouve que dans les pays

chauds ; et il est certaines contrées de l'Amérique où les forêts sont peuplées de troupes innombrables de ces animaux. Le singe est très-adroit ; et ses pattes de devant ressemblent assez à nos mains. Il ne s'en sert pas seulement pour marcher, mais encore pour grimper sur les arbres, et pour empoigner ses aliments. Il se nourrit principalement des fruits sauvages qui naissent dans les forêts qu'il habite. Aussi c'est sur les arbres qu'il fait son séjour ordinaire, parce qu'il y trouve à la fois son habitation et sa subsistance.

Les singes se hasardent aussi quelquefois à sortir de leurs forêts, pour aller en troupe piller les jardins du voisinage. On assure qu'ils mettent dans ces expéditions autant de précaution et de vigilance qu'on pourrait en attendre des hommes eux-mêmes. Ils ont soin de poster quelques-uns d'entre eux en faction pour défendre le reste de la troupe de toute surprise. Si l'une des sentinelles voit quelqu'un approcher du jardin, elle donne l'alarme par un cri particulier ; et nos brigands s'échappent aussitôt de tous côtés.

— Je ne suis point du tout surpris de ce que vous nous apprenez là, monsieur, dit Henry ; car j'ai observé que lorsqu'un vol de corneilles s'abat sur un champ, il y en a toujours deux ou trois qui vont se percher sur l'arbre le plus élevé. Dès qu'elles voient quelqu'un s'avancer vers leurs compagnes, elles les en instruisent soudain par leur croassement, et toute la troupe prend soudain la volée.

— Ce n'est pas tout, reprit M. Barlow : on prétend que les singes

emploient aussi une autre méthode fort ingénieuse dans leurs pirateries. Lorsqu'ils veulent aller à la picorée, ils forment une ligne prolongée depuis leur forêt jusqu'au jardin qu'ils ont le projet de dévaster, en se plaçant à une petite distance l'un de l'autre. Alors ceux qui sont grimpés sur les arbres en cueillent le fruit, et le jettent à leurs compagnons, qui sont au-dessous. Ceux-ci le jettent à leurs voisins, qui, à leur tour, le jettent aux plus proches; et ainsi, de patte en patte, le fruit arrive en un moment jusque dans la forêt où est établi le magasin général des provisions.

Les singes, lorsqu'on les prend très-jeunes, se laissent aisément apprivoiser; mais ils conservent toujours une grande disposition à mal faire. Ils possèdent surtout un talent merveilleux pour imiter ce qu'ils voient faire aux hommes. On raconte à ce sujet quelques histoires vraiment risibles. Je me contenterai de vous en rapporter une.

« Un singe qui venait familièrement dans la chambre de son maître, avait eu souvent occasion d'assister à sa toilette et de lui voir faire la barbe. Il lui prit là-dessus fantaisie de se faire barbier. S'étant un jour saisi de l'éponge qui était autour d'un écritoire, il attendit au passage un petit chat blanc qui demeurait dans la même maison; et, le pressant étroitement contre son corps avec une patte, il le porta jusqu'au plus haut de l'escalier. Les domestiques, attirés par les cris du pauvre minet, montèrent pour s'instruire du sujet de ses plaintes. Quelle fut leur surprise de voir le singe gravement assis sur son dos, tenant le chat en respect sous une de ses pattes de devant, et de l'autre lui frottant le museau avec l'éponge imprégnée d'encre, comme il avait vu le barbier faire à son maître avec la savonnette! Toutes les fois que le petit chat risquait

un mouvement pour s'échapper, le singe lui donnait un coup de patte, en faisant les grimaces les plus risibles : puis il étreignait l'éponge sur son museau, et lui en frottait les moustaches, pour recommencer son opération. »

Cet entretien amusant les avait ramenés jusqu'à la porte de M. Barlow. Ils y trouvèrent un domestique de M. Merton, et un cheval pour conduire Tommy chez son père, qui voulait lui faire passer le reste du jour au château. Il fut reçu de ses parents avec les plus tendres caresses. Mais quoiqu'il leur fît un long détail de ses occupations et de ses plaisirs, il ne leur dit pas un mot sur l'argent qu'il avait donné à la pauvre famille.

Le lendemain, c'était un dimanche, M. et madame Merton allèrent avec leur fils à l'église. A peine y étaient-ils entrés, qu'il se répandit dans l'assemblée un bourdonnement général, et que tous les regards se tournèrent à la fois vers le petit garçon. M. et madame Merton en furent frappés ; mais ils crurent devoir attendre, pour s'éclaircir, que le service fût achevé. Alors, comme ils sortaient ensemble en se donnant la main, M. Merton demanda à son fils quel pouvait être le sujet de l'attention générale qu'il avait excitée dans l'église. Tommy n'eut pas le temps de répondre, car une femme très-proprement vêtue vint avec ses enfants se jeter à ses pieds, en le nommant son ange tutélaire, et en priant à haute voix le ciel de répandre sur lui toutes les bénédictions qu'il méritait par sa bienfaisance. M. et madame Merton furent quelques instants sans rien comprendre à cette scène extraordinaire. Mais lorsque enfin ils apprirent le secret de la générosité de leur fils, ils n'en parurent guère moins affectés que la personne même qui en avait été l'objet. Ils répandirent des larmes de tendresse sur ommy, et l'embrassèrent avec transport, sans faire attention à la foule dont ils étaient environnés. Enfin, revenus un peu à eux-mêmes, ils prirent congé de la pauvre femme, et s'empressèrent de remonter dans leur voiture, saisis d'un sentiment délicieux, qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire.

Il y avait près de six mois écoulés, depuis que Tommy était entré dans la maison de M. Barlow. Combien il était changé depuis ce temps ! Ce n'était plus cet enfant orgueilleux et pusillanime, qui se croyait fait pour dominer sur les autres, et qui n'était capable d'aucun empire sur lui-même. Son esprit commençait à prendre une idée plus

juste des choses; sa raison s'était agrandie; ses sentiments s'étaient ennoblis; et toutes les parties de son corps avaient acquis en même temps une nouvelle vigueur.

L'hiver commençait maintenant à régner avec une rigueur extraordinaire. Les ruisseaux s'étaient convertis en masses solides de glace. La terre, couverte de frimas, offrait à peine une maigre subsistance à ses habitants. Les petits oiseaux qui se plaisaient, il y avait peu de jours, à sautiller dans la verdure, en répétant leurs jolies chansonnettes, semblaient déplorer en silence les horreurs de la saison. Tommy fut un jour bien étonné, en entrant dans sa chambre, d'y voir un petit oiseau qui voltigeait dans tous les coins, sans avoir cependant l'air de s'effaroucher de sa présence. Il courut aussitôt appeler M. Barlow qui, après avoir regardé son nouvel hôte, lui dit qu'on nommait cet oiseau *Rouge-gorge*, et qu'il était naturellement plus familier avec les hommes et plus disposé à cultiver leur société qu'aucun autre oiseau. — La pauvre petite créature, ajouta-t-il, manque aujourd'hui de subsistance, parce que la terre est couverte de neige; et c'est la faim qui lui inspire cette hardiesse extraordinaire. — En ce cas, monsieur, dit Tommy, si vous voulez me le permettre, je vais chercher un morceau de pain, et je me chargerai du soin de le nourrir. — Je le veux bien, répondit M. Barlow; mais commencez par ouvrir la fenêtre, pour qu'il voie que vous n'avez pas intention de le retenir prisonnier. — Tommy courut aussitôt chercher du pain; et, à son retour, il ouvrit la fenêtre, après avoir jeté quelques miettes sur le plancher. Il eut la satisfaction de voir son joli hôte sautiller légèrement autour de lui, et faire avec confiance le plus joyeux repas. L'oiseau s'envolant ensuite hors de la chambre, alla se percher sur un arbre voisin, et se mit à chanter, comme s'il eût voulu payer Tommy de l'hospitalité qu'il lui avait donnée.

Tommy fut enchanté d'avoir formé cette nouvelle connaissance. Depuis ce jour, il ne manqua jamais de tenir sa fenêtre ouverte, et de jeter des miettes de pain sur

le plancher. L'oiseau, de son côté, ne manquait jamais de venir et de se régaler hardiment sous la protection de son bienfaiteur. Cette douce intimité s'accrut bientôt à tel point, que le petit oiseau allait se percher sur l'épaule de Tommy et manger dans sa main, en répétant sa plus jolie chanson. Tommy en était si transporté, qu'il appelait souvent Henry et M. Barlow, pour les rendre témoins des caresses de son favori; et il aurait, je crois, oublié son déjeûner, plutôt que de manquer à lui en réserver une partie.

Mais hélas! que les félicités de ce monde sont passagères! Tommy était monté un jour pour donner la ration ordinaire à son petit ami. De quel spectacle il fut frappé en ouvrant la porte de sa chambre! Il vit le pauvre oiseau étendu tout sanglant sur le plancher, et rendant le dernier soupir. Un gros chat, qui profita de l'occasion de la porte ouverte pour s'esquiver, lui apprit quel était l'auteur de ce meurtre. Il descendit aussitôt, les larmes aux yeux, pour raconter à M. Barlow la mort déplorable de son favori, et solliciter sa vengeance contre le matou. M. Barlow prit beaucoup de part à son affliction, et lui demanda quelle peine il voulait infliger au meurtrier.

Tommy. — Quelle peine, monsieur? Ah! il n'en est point d'assez rigoureuse contre ce méchant animal. Il faut que je le tue, comme il a tué le pauvre oiseau.

M. Barlow. — Mais pensez-vous qu'il se soit porté à cette action par quelque sentiment d'animosité contre l'oiseau ou contre vous?

Tommy réfléchit un moment, et répondit qu'il ne soupçonnait pas le chat d'avoir eu contre l'un ni l'autre aucune inimitié particulière.

M. Barlow. — Il me semble donc que vous auriez tort de vouloir le traiter comme un ennemi. Mais, dites-moi, je vous prie, n'avez-vous jamais observé à quoi le porte son instinct, à la vue d'un oiseau, d'un rat, d'une souris, ou de quelque autre petit animal?

Tommy. — J'ai vu qu'il les poursuit pour les prendre, et que, lorsqu'il les attrappe, il les dévore avec avidité.

M. Barlow. — Et l'avez-vous jamais corrigé pour s'être comporté de cette manière? Avez-vous jamais essayé de lui faire prendre d'autres habitudes?

Tommy. — Non, monsieur. Il est bien vrai que j'ai vu Henry, lorsque le chat avait pris une souris, et qu'il la tourmentait, la ravir de ses griffes, et la remettre en liberté; mais, moi, je ne l'ai jamais fait.

M. Barlow. — En ce cas, vous êtes plus blâmable que le chat lui-

même. Vous avez observé qu'il était naturel à tous ceux de son espèce de détruire les souris et les oiseaux, lorsqu'ils peuvent les atteindre; et cependant vous n'avez pris aucune peine pour mettre votre favori à l'abri de ce danger. Tout au contraire, en l'accoutumant à venir dans votre chambre, et à se croire en sûreté sous votre protection, vous l'avez livré à une mort violente, qu'il aurait sans doute évitée, s'il fût resté dans son état sauvage. N'aurait-il pas été plus sage d'apprendre au chat à ne plus faire sa proie des petits oiseaux, qu'il ne serait juste de lui donner la mort pour une action que vous ne l'avez jamais instruit à regarder comme une chose défendue?

Tommy. — Est-ce que cela aurait été possible?

M. Barlow. — Très-possible, sans doute, et je me flatte de vous le faire voir par l'expérience.

Tommy. — Ah! pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt! Mais, monsieur, à quoi bon laisser vivre un méchant animal qui ne se nourrit que de sang?

M. Barlow. — Parce que si vous vouliez exterminer toutes les créatures qui font leur proie des autres, vous en laisseriez bien peu de vivantes.

Tommy. — Oh! mon pauvre petit oiseau, que ce vilain chat m'a tué, je suis bien sûr qu'il n'a jamais été coupable d'une méchanceté pareille!

M. Barlow. — Je n'en répondrais pas avec autant d'assurance que vous. Allons voir dans les champs de quoi se nourrissent ceux de son espèce : nous serons en état d'en parler avec plus de certitude.

M. Barlow mena Tommy se promener dans la campagne, et ils ne tardèrent pas à voir un rouge-gorge qui furetait dans la neige, et qui prit bientôt quelque chose dans son bec.

M. Barlow. — Ha, ha! qu'est-ce donc qu'il tient ainsi?

Tommy. — Oh! monsieur, c'est un gros ver de terre. Voyez, voyez comme il l'avale. Je n'aurais jamais cru qu'un si joli petit oiseau pût être si cruel.

M. Barlow. — Et croyez-vous qu'il se doute du tourment qu'il vient de faire souffrir à cet insecte?

Tommy. — Non, monsieur, je ne le crois pas.

M. Barlow. — Vous voyez donc que ce qui serait une cruauté en vous, qui êtes doué d'intelligence et de réflexion, n'en est pas une en lui. La nature lui a donné du goût pour les insectes, et il obéit aveu-

glément à son instinct, de la même manière que le bœuf obéit au sien, en se nourrissant de gazon, et l'âne, en mangeant des chardons et des épines.

Tommy. — Le chat ne savait donc pas qu'il commettait une cruauté, lorsqu'il a mis en pièces le pauvre oiseau?

M. Barlow. — Pas plus que l'oiseau que nous venons de voir, ne croyait en commettre une, en dévorant l'insecte. La nourriture naturelle des chats, ce sont les rats, les souris et les oiseaux qu'ils peuvent saisir par violence, ou surprendre par ruse. Il était impossible que le mien connût le prix que vous attachiez à votre rouge-gorge. Ainsi, en le prenant, il n'avait pas plus intention de vous offenser, que s'il eût pris une souris.

Tommy. — Mais, en ce cas, si j'apprivoisais un autre oiseau, il le tuerait comme il a tué le premier?

M. Barlow. — Peut-être ne serait-il pas difficile de prévenir ce malheur. J'ai ouï dire à des gens qui vendent des oiseaux, qu'il est un moyen d'empêcher les chats de les manger.

Tommy. — Ah! monsieur, si vous le savez, hâtez-vous, je vous en conjure, de me l'apprendre.

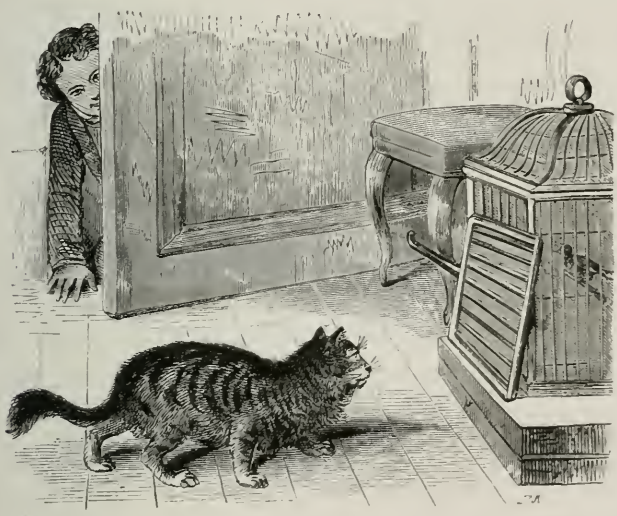
M. Barlow. — Vous pourriez l'oublier. Attendons que l'occasion se présente d'en faire l'épreuve.

Tommy. — Nous verrons, monsieur le matou, si l'on ne saura pas vous guérir de votre gourmandise.

M. Barlow. — Vous avez raison. Il vaut toujours mieux corriger les mœurs d'un animal, que de le détruire. D'ailleurs, j'ai une affection particulière pour ce chat, parce que je l'ai eu tout petit, et que j'ai su le rendre presque aussi caressant et aussi familier qu'un bon chien. Il vient tous les matins gratter à la porte de ma chambre, et il miaule tout doucement, jusqu'à ce que je l'aie fait entrer. Pendant nos repas, il s'assied, comme vous le savez, à un coin de la table, avec autant de gravité qu'un convive de cérémonie, sans jamais s'aviser de toucher au moindre plat. Vous-même, je vous ai vu souvent le caresser avec une grande affection, tandis qu'il relevait son dos et remuait sa queue, pour vous montrer qu'il était sensible à vos amitiés.

Quelques jours après cet entretien, un autre rouge-gorge qui souffrait aussi de la rigueur du temps, vint chercher un asile dans la maison. Tommy, qui se rappelait le sort déplorable du premier, ne voulut lier connaissance avec celui-ci et l'encourager à aucune familiarité,

jusqu'à ce qu'il eût appris le secret de prévenir les insultes du chat. Il courut aussitôt avertir M. Barlow, qui s'empressa de remplir la promesse qu'il lui avait faite. Pour cet effet, il attira l'oiseau dans une cage de fil de laiton; et dès qu'il y fut entré, il ferma la porte, pour l'empêcher d'en sortir. Il prit ensuite un petit gril de fer, dont on se servait dans la cuisine pour faire cuire la viande sur les charbons. Il le fit chauffer, jusqu'à ce qu'il fût près de rougir, et le plaça debout à terre, tout près de la cage, après l'avoir entouré de meubles, de manière qu'on n'en pût approcher que par ce côté. Il fit alors venir le chat; et, après s'être assuré qu'il avait bien remarqué l'oiseau dont il s'imaginait déjà faire sa proie, il sortit de la chambre avec les deux enfants, pour laisser le matou plus libre dans ses opérations. Ils avaient eu soin de ne pas fermer entièrement la porte, afin de pouvoir regarder à travers l'ouverture ce qui allait se passer. Ils virent d'abord



le chat fixer des yeux enflammés sur la cage, et s'en approcher dans un profond silence, pliant son corps sur ses jambes, et touchant le plancher de son ventre. Puis, lorsqu'il se crut à une distance convenable, il s'élança d'un saut impétueux, qui aurait été probablement funeste au prisonnier, si le gril, placé devant sa cage, n'eût brisé, par sa résistance, la violence de l'assaut. Ce n'est pas tout. Les barres en avaient été si bien chauffées, que le chat, en bondissant contre elles, se brûla les pattes et le museau. Il se retira du champ de bataille, en

poussant des miaulements désespérés ; et telle fut la force de cette leçon, qu'il ne lui arriva jamais, depuis une aventure si mémorable, de chercher encore à manger les oiseaux.

La rigueur du froid augmentant de jour en jour, tous les animaux sauvages se virent forcés, par la faim, d'approcher de plus près des habitations des hommes, pour y trouver quelque nourriture. Les lièvres mêmes, les plus craintifs des animaux, venaient par troupes rôder autour du jardin, cherchant le peu d'herbages que les soins des jardiniers avaient sauvé des ravages de la gelée. Ils les eurent bientôt dévorés; et la faim les pressant toujours de plus en plus, ils commencèrent à ronger l'écorce des arbres, pour satisfaire à leurs besoins. Tommy se promenant un jour dans ses plantations, eut le chagrin de voir que ses plus beaux arbres, qu'il avait plantés de ses propres mains, et dont il s'était promis de si beaux fruits, avaient été dépouillés jusqu'à la racine. Il fut si désolé de voir toutes ses espérances détruites, qu'il courut, les larmes aux yeux, vers M. Barlow pour lui demander justice des déprédateurs.

— Je suis bien fâché du tort qu'ils vous causent, dit M. Barlow; mais il est maintenant trop tard pour l'empêcher. — Hélas! oui, répondit Tommy; mais il faut fusiller tous ces brigands pour les punir du dégât qu'ils ont fait. — Il y a peu de temps, répliqua M. Barlow, que vous avez fait grâce au chat, quoiqu'il vous eût pris votre oiseau; et maintenant vous voulez détruire les lièvres pour quelques pieds d'arbres qu'ils vous ont rongés. Tommy parut un peu confondu par cette réflexion; puis il dit : — Encore si ce n'étaient pas les miens! — Je vous suis obligé de la préférence, répondit M. Barlow. — Au moins, reprit Tommy, si ce n'étaient pas des arbres à fruit! — Eh! mon cher ami, répliqua M. Barlow, comment pouvez-vous exiger d'un lièvre qu'il distingue un ormeau d'un abricotier, ou qu'il s'attache à mes arbres plutôt qu'aux vôtres? Si vous aviez voulu les mettre à l'abri de ses atteintes, il fallait les entourer de ronces piquantes, comme j'ai mis un gril brûlant devant votre oiseau. Mais, mon cher Tommy, c'est à votre cœur que je m'adresse. Dans une disette aussi cruelle que les animaux la souffrent à présent, ne croyez-vous pas qu'il serait généreux de leur pardonner ce que le besoin leur a fait faire malgré eux-mêmes? M. Barlow prit alors les deux amis par la main, et les mena dans un champ de navets qui lui appartenait. A peine y étaient-ils entrés, qu'il s'en éleva un vol d'alouettes si nom-

breux, qu'il obscurcissait presque les airs. Voyez, dit M. Barlow, ces oiseaux m'ont à peine laissé un brin de verdure. Cependant je serais bien fâché de vouloir leur faire du mal pour le dommage qu'ils me causent. Jetez les yeux autour de vous dans toute l'étendue de l'horizon, vous ne voyez qu'un triste désert qui ne présente plus aucune subsistance aux pauvres animaux. Eh bien! refuserai-je de faire en leur faveur quelque léger sacrifice de ma richesse? Non, non, que le ciel me préserve de cette ingratitude! Ce sont ces mêmes oiseaux qui, dans un temps plus doux, ont égayé mes promenades par leurs joyeuses chansons. Ils me le rendront bien encore lorsque le printemps sera venu.

Tommy fut vivement touché de ces paroles attendrissantes; et, se jetant au cou de M. Barlow : — Non, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus de regret à mes pertes. Mais, hélas! que l'hiver est une saison cruelle! Elle n'est bonne qu'à faire souffrir toutes les créatures. Je voudrais que ce fût toujours l'été.

M. Barlow. — Prenons garde, mon enfant, à ne pas nous laisser égarer par nos désirs. Il est quelque pays où l'été règne pendant toute l'année. Mais les habitants de ces climats se plaignent des chaleurs insupportables qu'ils éprouvent, encore plus que vous ne vous plaigniez ici du froid. Avec quel plaisir ils verraient l'hiver s'approcher, lorsqu'ils sont accablés sous les pesantes chaleurs d'un soleil dévorant!

Tommy. — En ce cas, j'aimerais à vivre dans un pays où il ne fît jamais ni trop froid ni trop chaud.

M. Barlow. — Une pareille température est difficile à trouver; et si elle règne en quelque endroit, c'est dans une si petite portion de la terre, qu'elle ne pourrait contenir un grand nombre d'habitants.

Tommy. — Je penserais alors qu'elle devrait être si peuplée, qu'on aurait de la peine à s'y remuer; car chacun doit désirer naturellement d'y passer sa vie.

M. Barlow. — J'en conviens avec vous. Cependant les peuples qui vivent sous les plus beaux climats, sont quelquefois moins attachés à leur pays, que les habitants des plus tristes régions. L'habitude enchaîne les hommes au genre de vie qu'ils mènent depuis l'enfance, et les rend également satisfaits de la place où ils ont reçu le jour. Il est un pays que l'on nomme la Laponie, qui s'étend beaucoup plus avant vers le nord qu'aucune partie de l'Angleterre, et dont la surface est

couverte de neige pendant presque toute l'année. Eh bien! les malheureux qui l'habitent, ne voudraient pas changer leur triste séjour contre aucune autre partie de l'univers.

Tommy. — Et comment font-ils pour vivre dans un pays si affreux?

M. Barlow. — Vous auriez de la peine à l'imaginer. Le sol ne pouvant produire aucune espèce de moisson, ils sont absolument étrangers à l'usage du pain. Ils n'ont point d'arbres qui leur donnent de fruits, et ils ne connaissent ni moutons, ni chèvres, ni vaches, ni cochons.

Tommy. — Mais enfin qu'ont-ils pour subsister?

M. Barlow. — Ils ont une espèce de cerf plus grand qu'aucun de ceux que vous aurez pu voir dans les parcs de nos grands seigneurs. Ces animaux, que l'on nomme *rennes*, se laissent apprivoiser; et on les instruit à vivre en troupeaux et à obéir à leurs maîtres. Dans le court espace de temps que dure l'été de ce pays, ils vont paître dans des vallées où l'herbe vient fort épaisse, et d'une grande hauteur. Pendant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, ils fouillent avec le pied, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une espèce de mousse qui croît par-dessous, et dont ils se nourrissent. Les rennes ne fournissent pas seulement des aliments à leurs maîtres, ils leur donnent encore de quoi se vêtir, et se tenir plus chaudement dans leurs habitations. Une partie du lait de ces animaux sert au Lapon pour vivre pendant l'été. Il réserve le reste dans des vaisseaux de bois, pour lui servir pendant l'hiver. Ce lait, exposé à la gelée, devient si dur, que lorsqu'on veut en faire usage, on est obligé de le briser à coups de hache. Il arrive souvent que la neige est si épaisse, que les pauvres rennes peuvent à peine trouver même de la mousse. Alors le maître est dans la nécessité de les tuer et de se nourrir de leur chair. Il emploie leurs peaux à se faire de bons habits à lui et à sa famille, ou il les étend à terre l'une sur l'autre, pour y dormir plus mollement.

Les maisons en Laponie ne sont que des huttes faites avec des perches qu'on enfonce de biais dans la terre, et que l'on réunit au sommet, en y laissant néanmoins un vide pour y donner passage à la fumée. Cette légère charpente est couverte de peaux d'animaux, ou de toile grossière, ou même d'écorce d'arbre et de gazon. On ménage du côté du midi une petite ouverture, à travers laquelle on se glisse en rampant, soit pour entrer dans la hutte, soit pour en sortir. Le milieu est occupé par un large foyer. Des hommes qui sont si faciles à contenter, ignorent absolument l'usage de la plupart des choses que l'on croit ici

nécessaires. Chacun d'eux fait pour soi-même ce que lui demandent ses besoins réels. Ils ne se nourrissent que d'oiseaux, de poissons, de lait et de la chair des rennes ou des ours qu'ils peuvent tuer à la chasse. Ils dépouillent l'écorce du sapin, qui est presque le seul arbre qui croisse sur leurs tristes montagnes; ils en ôtent ensuite la pellicule intérieure, et la font bouillir pour la manger avec leurs viandes enfumées. Le plus grand bonheur de ce peuple est de se conserver libre et de vivre sans frein. Aussi ne restent-ils pas toujours fixés dans le même endroit. Ils enlèvent aisément leurs maisons, et en chargent les pièces sur leurs traîneaux, avec le peu de meubles qu'ils possèdent, pour aller s'établir dans quelque autre partie de la contrée.

Tommy. — Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, qu'ils n'ont ni chevaux, ni bœufs? Ils tirent donc leurs traîneaux eux-mêmes?

M. Barlow. — Non, mon ami. Les rennes sont si dociles, qu'ils se laissent attacher aux traîneaux, et les tirent avec une vitesse surprenante sur la neige endurcie par la gelée. Ils courent environ six lieues par heure. C'est de cette manière que vivent les Lapons, avec la facilité de changer de séjour aussi souvent qu'ils en ont fantaisie. Dans le printemps, ils mènent paître leurs rennes sur les montagnes. Dès que l'hiver s'approche, ils descendent avec eux dans les vallées, où ils sont mieux protégés contre la violence des vents. Au reste, ils n'ont ni villes, ni villages, ni champs cultivés, ni routes frayées, ni auberges pour les voyageurs, ni magasins, ni boutiques pour se procurer les commodités de la vie. Toute la face de la contrée ne présente qu'un horrible désert. De quelque côté qu'on tourne la vue, on ne découvre que de hautes montagnes, couvertes de neige et couronnées de brouillards. On n'y voit aucune autre espèce d'arbres que de noirs sapins et de tristes bouleaux. Ces montagnes fournissent une retraite à des milliers d'ours affamés, qui sont continuellement à courir pour chercher leur proie parmi les troupeaux de rennes: en sorte que les Lapons sont obligés de se tenir sans cesse en garde pour leur propre défense. Ils attachent à leurs pieds de longues planches pour pouvoir se soutenir sur la neige sans enfoncer; et, malgré ce poids, ils sont si agiles, qu'ils atteignent les ours à la course et les tuent avec des flèches qu'ils savent fabriquer. Quelquefois ils surprennent ces animaux dans les cavernes où ils se réfugient pendant l'hiver. Alors ils les attaquent avec des piques; et quoique le plus grand d'entre eux ne soit guère plus haut que vous, ils sortent ordinairement victorieux du combat.

Lorsqu'un Lapon a tué un ours, il le porte en triomphe sur son traîneau jusqu'à la porte de sa hutte; il le dépèce, en fait bouillir les morceaux dans un pot de fer, et il invite ses amis à partager son repas. C'est le seul apprêt qu'ils connaissent pour leur cuisine; et ils trouvent leur chère très-délicate. Ils mettent la graisse à part pour la faire fondre et la boire toute chaude. Assis autour de leur foyer, ils s'amusent à raconter l'histoire de leurs exploits à la chasse ou à la pêche, jusqu'à ce que le repas soit fini. Quoiqu'ils mènent une vie si grossière, ils sont naturellement bons, francs et hospitaliers. Si un étranger vient leur demander un asile, ils le reçoivent avec bonté, et le régalent du mieux qu'il leur est possible, sans vouloir rien prendre en paiement, si ce n'est un peu de tabac, qu'ils aiment beaucoup à fumer.

Tommy. — Les pauvres gens, que je les plains de mener une vie si malheureuse! Mais, monsieur, avec la misère qu'ils souffrent, et l'exercice violent qu'ils se donnent, ils doivent être toujours malades?

M. Barlow. — Avez-vous observé que ceux qui mangent et boivent le mieux, et qui supportent le moins de fatigues, soient les plus exempts de maladie?

Tommy. — Non pas toujours, monsieur. Je me souviens de deux ou trois gentilshommes que j'ai vus dîner chez mon papa, qui mangent une quantité de viande extraordinaire, et qui boivent, à chaque instant, de grands verres de vin et de liqueur: et ces pauvres gens ont perdu l'usage de presque tous leurs membres. Leurs jambes enflées sont presque aussi grosses que mon corps. Leurs pieds sont si délicats, qu'ils ne peuvent les poser à terre, et leurs genoux si roides, qu'ils ont de la peine à les plier. Il ne faut pas moins de deux ou trois de leurs gens pour les tirer de leur carrosse, et ils ne sauraient se soutenir sans béquilles. Cependant je ne les ai jamais entendus parler d'autre chose que de manger et de boire.

M. Barlow. — Et vous souvenez-vous d'avoir vu des paysans perdre aussi l'usage de leurs membres par la même maladie?

Tommy. — Non, monsieur, je n'en ai jamais vu.

M. Barlow. — Ainsi donc la fatigue et une nourriture légère ne sont peut-être pas aussi contraires à la santé que vous l'auriez imaginé. Ce genre de vie pourrait bien n'être pas aussi malsain que l'intempérance à laquelle on voit les personnes les plus riches se livrer ordinairement.

J'ai lu, il n'y a pas longtemps, une histoire sur ce sujet, que je vais vous dire, si vous le voulez.

Tommy. — Si je le veux, monsieur! Oh! oui, sans doute. Vous savez bien que je ne demande pas mieux.

M. Barlow se mit alors à raconter l'histoire suivante :

LE GOUTTEUX

Dans l'une des principales villes d'Italie vivait le seigneur Anticornaro, à qui ses pères avaient transmis un immense héritage, et qui se croyant exempté, par sa richesse, du besoin de cultiver son esprit et d'exercer les forces de son corps, avait pris l'habitude de passer la journée entière à manger. Tout l'exercice de sa pensée se bornait au soin d'imaginer ce qu'il pourrait ajouter au luxe de sa table, et comment il trouverait le moyen de se procurer les friandises les plus recherchées.

« L'Italie produit d'excellents vins; mais ce n'était pas assez pour notre gourmand. Il avait des correspondants en diverses parties de France et d'Espagne, pour lui acheter les vins les plus précieux de ces contrées. Il entretenait aussi des agents dans toutes les villes mariti-

mes, qui étaient chargés de lui envoyer, chaque jour, les poissons les plus délicats. Les principaux pourvoyeurs de la ville étaient en compte ouvert avec lui, pour lui fournir le gibier le plus fin et le plus rare. Il avait encore un homme dans sa maison pour lui donner des avis sur sa pâtisserie et ses desserts.

« Aussitôt après son déjeuner, il avait coutume de se retirer dans sa bibliothèque. N'allez pas croire pour cela qu'il lui arrivât jamais d'ouvrir un livre pour s'instruire ou pour s'amuser. Assis gravement sur un fauteuil, il se faisait passer une serviette sous le menton, et citait devant lui son chef de cuisine. Celui-ci venait aussitôt, suivi de deux estafiers, qui portaient chacun un vaste bassin d'argent, où étaient arrangées plusieurs coupes, remplies de toutes les sauces qu'on avait pu imaginer. Le seigneur Anticornaro trempait, avec la plus grande

solennité, un morceau de pain dans chaque sauce, et décidait de celle qu'on devait lui servir à son repas, avec une attention aussi sérieuse que s'il eût signé des édits pour l'administration d'un grand royaume. Lorsque cette importante affaire était ainsi terminée, il se jetait sur un sopha pour se délasser d'un si grand travail, et se rafraîchir, par le sommeil, jusqu'à l'heure du dîner.

« N'attendez point que j'entreprenne ici la peinture de ses repas. Il serait aussi difficile de vous décrire la variété surprenante de poissons, de viandes et de pâtisseries qu'on étalait devant lui, que de vous peindre la gloutonnerie avec laquelle il mangeait de tout, irritant son

appétit par les sauces les plus fortes et les liqueurs les plus échauffantes, jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé de s'interrompre, non parce que ses besoins étaient satisfaits, mais par l'impossibilité absolue de faire entrer encore quelque chose dans son estomac.

« Il avait longtemps mené ce genre de vie sans en avoir éprouvé que des incommodités passagères. Mais à la fin, il devint d'une rotondité si énorme, qu'à peine pouvait-il se mouvoir. Lorsqu'il était couché, son ventre paraissait élevé comme une montagne. Ses joues retombaient jusque sur ses épaules, et ses jambes, malgré l'air de colonnes qu'elles avaient par leur grosseur, semblaient être trop faibles pour supporter le poids immense de son corps. Ajoutez à cela qu'il était tourmenté par des indigestions continuelles, et par des crampes insupportables qui se terminèrent bientôt en de violents accès de goutte. Les douleurs, il est vrai, se calmèrent un peu au bout de quelques jours; et le malheureux glouton s'en croyant délivré revint à ses premières habitudes d'intempérance. Mais l'intervalle de son repos fut plus court qu'il ne pensait. Les attaques du mal devinrent si fréquentes et si vives, qu'il se vit à la fin privé de l'usage de presque tous ses membres. Dans cette malheureuse situation, il résolut d'aller consulter un médecin qui demeurait dans la même ville, et qui avait la réputation de faire des cures admirables.

— Docteur, lui dit-il, en l'abordant, vous voyez l'état misérable auquel je suis réduit.

Le Médecin. — Je le vois en effet, monsieur, et je suppose que vous y avez contribué par quelques excès.

Anticornaro. — Des excès, docteur? Je crois que bien peu de personnes ont moins de reproches à se faire que moi sur cet article. Il est vrai que je fais de bons repas; mais je ne me suis jamais enivré de liqueurs fortes.

Le Médecin. — C'est donc que vous passez trop de temps à dormir?

Anticornaro. — Plût au ciel que je fusse avec le sommeil aussi bien que vous le pensez. A la vérité, je passe dans mon lit environ douze heures de la journée, parce que je trouve l'air piquant du matin extrêmement contraire à ma constitution. Mais je suis si troublé par des vents et des chaleurs d'entrailles, qu'à peine puis-je fermer l'œil de toute la nuit : ou si je m'assoupis un moment, je sens des oppressions qui m'étouffent, et je me réveille avec des sueurs froides, comme si j'étais à l'agonie.

Le Médecin. — Voilà des symptômes très-alarmants. Je suis surpris que des nuits si agitées n'aient pas déjà enflammé votre bile, et consumé votre sang.

Anticornaro. — Je n'y résisterais pas sans doute, si je ne cherchais à me procurer du sommeil deux ou trois fois par jour; ce qui me met en état de parer à ces insomnies.

Le Médecin. — Et vous donnez-vous de l'exercice? Je crains que votre état ne vous permette pas d'en faire beaucoup.

Anticornaro. — Pardonnez-moi, monsieur. Je n'ai jamais manqué d'aller me promener dans mon carrosse une ou deux fois par semaine. Mais dans ma situation actuelle, il ne m'est pas possible de le faire. Outre que le plus léger mouvement met en désordre toute ma machine, je me sens des lassitudes et des tiraillements si insupportables dans les jambes, qu'il me semble, à tout moment, qu'elles vont me quitter.

Le Médecin. — Je dois vous dire, monsieur, que votre situation est bien fâcheuse; mais elle n'est pas absolument désespérée : et si vous avez le courage de vous imposer quelques privations sur votre nourriture et sur votre sommeil, je ne doute pas que vous n'en receviez un grand soulagement.

Anticornaro. — Hélas! docteur, je vois que vous connaissez bien peu la délicatesse de ma constitution, puisque vous me prescrivez un régime qui m'aurait bientôt emporté. Le matin, lorsque je me lève, je me trouve dans un état de défaillance, comme si toutes les facultés de la vie allaient s'éteindre en moi. Mon estomac est affadi de nausées. J'ai dans toute la tête des douleurs sourdes et des étourdissements. En un mot, je sens une telle faiblesse dans mes esprits, que, sans le secours de deux ou trois bons cordiaux ou d'un bon restaurant, je ne serais pas en état d'achever la matinée. Non, docteur, j'ai une si grande confiance dans votre savoir, qu'il n'est ni pilule, ni médecine que je ne prenne sur votre ordonnance; mais pour changer la moindre chose à mon régime, cela est impossible.

Le Médecin. — C'est-à-dire que vous désirez la santé, sans vouloir rien faire pour la recouvrer. Vous imaginez sans doute que toutes les suites d'un genre de vie si destructeur peuvent être réparées par un julep ou par une décoction de séné. Comme je ne puis vous guérir à ces conditions, je me reprocherais de vous laisser un moment dans l'erreur. Votre guérison est hors du pouvoir de la médecine, et vous ne pouvez l'obtenir que par vos propres moyens.

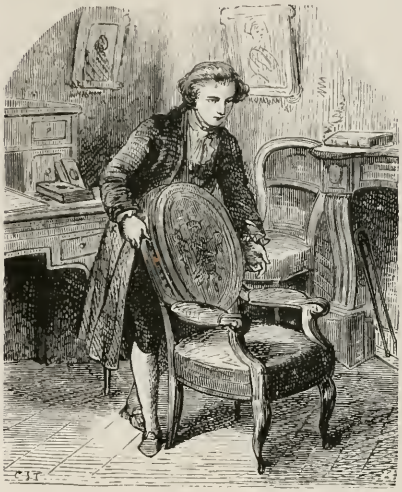
Anticornaro. — Qu'il est affreux de se voir ainsi condamner dans la fleur de sa vie! Insensible et cruel docteur, ne voulez-vous rien entreprendre pour me soulager?

Le Médecin. — Je vous ai déjà dit, monsieur, tout ce que je pouvais vous dire. Il me reste cependant à vous apprendre que j'ai un de mes confrères à Padoue, qui est l'homme d'Italie le plus habile pour la guérison de la goutte. Si vous pensez qu'il vaille la peine de le consulter, je vous donnerai pour lui une lettre de recommandation; mais il faudra faire vous-même la route, attendu qu'il ne se déplace jamais, quand ce serait pour un prince.

« Ici finit l'entretien; car le seigneur Anticornaro, qui s'effrayait de la seule pensée d'un voyage, prit brusquement congé du docteur, et retourna chez lui tout découragé. Ses maux ne firent que s'accroître de jour en jour; et comme l'idée du médecin de Padoue n'était pas sortie un instant de son esprit, il prit enfin la résolution décidée de recourir à lui. Pour cet effet, il se fit faire une litière d'une forme alors nouvelle, dans laquelle il pouvait s'étendre pour dormir, ou s'asseoir à son aise pour manger. Le chemin n'était pas de plus d'une journée de marche ordinaire; mais, pour éviter la fatigue, il crut devoir y employer quatre jours. Sa litière était suivie d'une voiture chargée de toutes les provisions qui peuvent servir à la bonne chère. Le cortége était fermé par une foule de cuisiniers et de marmitons, afin que rien ne pût manquer à sa table pendant la route. Après un voyage très-ennuyeux, il entra le quatrième jour dans Padoue; et s'étant informé de la demeure du docteur Ramozzini, il se fit conduire à sa porte. Descendu de sa litière sur les épaules d'une demi-douzaine de ses gens, il fut introduit dans un petit salon, d'où l'on voyait une salle spacieuse, où étaient vingt à trente pauvres à dîner. Le docteur se promenait autour de la table, en invitant gaîment ses convives à manger de bon appétit.

« Mon ami, disait-il à un homme extrêmement pâle, il faut que vous mangiez encore cette tranche de bœuf, ou votre estomac ne se rétablira jamais. — Tenez, mon cher, disait-il à un autre, buvez ce verre de bière. Elle arrive tout nouvellement d'Angleterre. C'est un spécifique excellent contre les fièvres nerveuses. — Et vous, dit-il à un troisième, comment va votre jambe? — Beaucoup mieux, monsieur, répondit celui-ci, depuis que vous avez la charité de me recevoir à votre table. — Fort bien, reprit le docteur, vous serez guéri dans quinze jours, si

vous continuez de vous bien nourrir. — Dieu soit loué, se dit tout bas le seigneur Anticornaro, qui avait entendu ces entretiens avec un plaisir infini, j'ai enfin trouvé un médecin raisonnable! Celui-ci ne me fera pas mourir d'inanition, sous prétexte de me guérir, comme ce maudit charlatan, aux griffes duquel j'ai si heureusement échappé. A la fin, le docteur congédia sa compagnie, qui se retira, en le chargeant de louanges et de bénédictions. Il s'approcha alors du seigneur Anticornaro, qu'il reçut avec beaucoup de civilité; et après avoir lu sa lettre de recommandation, il lui dit : — Monsieur, la lettre de mon savant ami m'a pleinement instruit des particularités de votre maladie. Elle est effectivement difficile à guérir; mais je pense qu'il ne faut pas entièrement désespérer d'un parfait rétablissement. Si vous voulez vous confier à mes soins, j'emploierai toutes les ressources de mon art; mais j'y mets une condition indispensable : c'est que vous renverrez dès aujourd'hui tous vos domestiques, et que vous vous engagerez solennellement à suivre mes ordonnances, au moins pour un mois. Sans cette soumission, je ne voudrais pas entreprendre la cure même d'un monarque. — Docteur, répondit Anticornaro, les personnes de votre profession que j'ai consultées, ne devraient pas, je l'avoue, me prévenir beaucoup en votre faveur; et j'hésiterais à souscrire à une pareille proposition de la part de tout autre que vous. — Vous êtes le maître, monsieur, répliqua le docteur. Employez-moi, ou ne m'employez pas, cela est entièrement à votre disposition. Mais comme je suis au-dessus de toute vue mercenaire, je ne hasarde point la gloire d'un art aussi noble que le mien, sans une espérance raisonnable de succès. Et quel succès pourrais-je me promettre contre une maladie aussi obstinée, si vous ne vouliez pas répondre à mes efforts pour la combattre? — En effet, dit le seigneur Anticornaro, ce que vous dites est si sensé, et ce que j'ai vu de votre conduite m'inspire tant de confiance, que je veux bien vous donner sur-le-champ des preuves de la docilité la plus étendue. Il fit aussitôt venir ses domestiques, et leur



ordonna de s'en retourner dans sa ville, et de ne revenir qu'au bout d'un mois entier.

« Lorsqu'ils furent partis, le médecin lui demanda comment il se trouvait de son voyage. — Beaucoup mieux que je n'aurais osé l'espérer, répondit-il; je me sens même plus d'appétit qu'à l'ordinaire. C'est pourquoi je désirerais, avec votre permission, que l'on avançât un peu l'heure du souper. — Très-volontiers, dit le docteur, à huit heures du soir tout sera prêt pour votre repas. Dans cet intervalle, vous trouverez bon que j'aille visiter mes malades.

« Les premiers instants de l'absence du médecin furent employés par le seigneur Anticornaro à repaître agréablement son imagination de l'excellent souper qu'il allait faire. — Sûrement, se disait-il à lui-même, si le docteur Ramozzini traite les pauvres d'une manière si charitable, il n'épargnera rien pour régaler un homme de mon importance. J'ai ouï dire que l'on mange dans cette ville d'excellentes truites et des ortolans délicieux. Je ne doute pas que le docteur n'ait un excellent cuisinier; et je n'aurai pas à me repentir d'avoir renvoyé les miens. Il s'amusa quelque temps de ces idées. Mais bientôt son appétit devenant de plus en plus affriandé par son imagination, il perdit toute patience; et ayant appelé un domestique de la maison, il demanda ce qu'on pourrait lui donner de meilleur pour distraire son estomac jusqu'à l'heure du souper. — Monsieur, lui répondit le domestique, je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous obéir; mais mon maître, bien qu'il soit le plus généreux des hommes, a une attention si scrupuleuse pour les malades qu'il traite dans sa maison, qu'il ne veut pas qu'on leur serve rien à manger hors de sa présence. Ainsi donc je vous supplie de vouloir bien l'attendre. En moins de deux heures le souper sera prêt, et vous pourrez alors vous dédommager amplement de ce retard. — Le seigneur Anticornaro fut en conséquence obligé de passer encore deux heures sans rien prendre : effort d'abstinence qui ne lui était pas arrivé de faire depuis vingt ans. Il se plaignit avec amertume de la lenteur des heures, et se dépita cent fois contre sa montre, qui n'en avançait pas le cours. Enfin, le docteur rentra ponctuellement à l'heure qu'il avait annoncée; et l'on s'empressa de dresser la table : ce qui fut fait avec beaucoup d'appareil. On y servit six grands plats de porcelaine, tous bien couverts. A cet aspect, le seigneur Anticornaro tressaillit de joie. Mais au moment où il allait déployer sa serviette, le docteur lui dit : — Doucement, monsieur, s'il vous plaît. Avant de donner

carrière à votre appétit, il est bon de vous prévenir que, suivant la méthode que j'ai cru devoir employer pour vaincre l'opiniâtreté de votre maladie, vos aliments et votre boisson sont mêlés de drogues médicinales, telles que votre état les requiert. Ce n'est pas qu'elles doivent vous inspirer aucun dégoût ; car je vous défie de les distinguer par aucun de vos sens. Mais comme leurs effets sont également prompts et efficaces, je dois vous recommander de manger avec une extrême modération. En achevant ces paroles, il ordonna que les plats fussent découverts.

« Quelle fut la surprise du seigneur Anticornaro de n'y voir autre chose que des olives, des figues sèches, des dattes, quelques pommes

cuites, des œufs bouillis, et un vieux morceau de fromage. — Ciel et terre! s'écria-t-il à cette fatale vue. Est-ce donc ce pauvre souper que vous avez fait préparer pour moi avec un préambule si magnifique? Imaginez-vous qu'un homme de ma sorte puisse se contenter de ce triste repas, qui satisferait à peine les misérables mendiants que j'ai vus à dîner dans votre salle? — Daignez, je vous en supplie, m'excuser, monsieur, répondit le médecin. C'est l'extrême attention que j'ai pour votre santé, qui me force de vous traiter avec cette incivilité apparente. Votre sang est échauffé par l'exercice extraordinaire que vous avez fait dans votre voyage; et si j'allais follement condescendre à vos désirs dévorants, une fièvre maligne pourrait être pour vous le

prix de ma faiblesse. Mais demain, comme vous serez un peu plus reposé, je pourrai vous traiter d'une manière moins indigne de vous.

« Le seigneur Anticornaro voyant qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, se consola du moins par l'espérance qu'on lui faisait entrevoir, et se soumit à attendre avec patience le régal du lendemain. En attendant, il prit des dattes, des figues, des olives, et mangea un morceau de fromage avec du pain. Mais, lorsqu'il voulut boire, ne voyant que de l'eau sur la table, il pria le domestique de lui porter du vin. — Non, non, Fabricio, s'écria le docteur, gardez-vous bien d'en apporter, si vous estimez la vie de cet illustre gentilhomme. — Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers lui, c'est avec un regret inexprimable que je suis forcé de contrarier votre goût. Mais le vin serait aujourd'hui pour vous un poison mortel. Ayez la bonté de vouloir bien vous contenter, pour ce soir seulement, d'un grand verre de cette excellente eau minérale.

« Le seigneur Anticornaro fut encore obligé de se soumettre; et il but son verre d'eau avec les plus étranges contorsions. Lorsque le souper fut desservi, le docteur, qui avait l'esprit extrêmement cultivé, tâcha de réjouir son hôte par une conversation aussi instructive qu'agréable, qui dura environ une heure. Alors il lui proposa de se retirer pour prendre un peu de repos. Le seigneur Anticornaro accepta joyeusement cette invitation, attendu qu'il se trouvait un peu fatigué du voyage, et qu'il se sentait de grandes dispositions au sommeil. Le docteur lui souhaita une bonne nuit, et ordonna à un valet de chambre de le conduire dans son appartement. On avait eu soin de le préparer de manière que rien n'y ressentît la mollesse. Il n'y avait ni fauteuil, ni bergère, ni sopha; quelques chaises de paille fort propres composaient tout l'ameublement. Pour ce qui est du lit, il eût été difficile de le rendre plus simple. Ce n'était qu'un matelas de crin, avec un sommier de paille, l'un et l'autre à peu près aussi mollets que le plancher. A peine le seigneur Anticornaro eut-il parcouru tout cela d'un coup d'œil, qu'il entra dans un violent accès de colère. — Insolent, dit-il à son guide, ton maître aurait-il l'audace de me confiner dans un si misérable chenil? Conduis-moi tout de suite dans un autre appartement. — Monsieur, lui répondit humblement le valet de chambre, je suis sûr de ne m'être pas du tout mépris aux ordres de mon maître; et je vous dois trop de respect pour penser à lui désobéir sur un point qui intéresse votre santé. En disant ces mots, il sortit de la chambre,

et, tirant la porte sur lui, il laissa le seigneur Anticornaro se livrer tout seul à ses méditations. Elles ne furent pas d'abord très-riantes. Cependant, comme il n'y avait aucun moyen de les égayer, il ôta ses habits, et se jeta sur sa modeste couchette, où il s'assoupit bientôt, en roulant dans son esprit des projets de vengeance contre le docteur et toute sa maison.

« Il dormit, malgré lui, d'un si profond sommeil, qu'il ne se réveilla que vers le milieu de la matinée. Alors le médecin entra dans sa chambre, et s'informa civilement de l'état de sa santé. Le repos de la nuit ayant calmé ses esprits, il fut assez sensible aux tendres politesses du docteur, pour modérer les mouvements d'indignation qu'il avait ressentis la veille. Il se contenta de laisser échapper quelques plaintes sur la nudité de son habitation. — Monsieur, lui répondit le médecin, n'êtes-vous pas convenu solennellement de vous soumettre en tout à mes ordonnances? Pouvez-vous imaginer que j'aie d'autres vues que le rétablissement de votre santé? Il n'est pas possible que vous puissiez démêler, dans chaque détail, le motif de ma conduite, quoiqu'elle soit fondée, en tous ses points, sur les principes de la théorie la plus lumineuse, et sur les plus sûrs résultats d'une longue expérience. Quoi qu'il en soit, je dois vous informer que j'ai su donner jusqu'à votre lit une vertu curative, et vous devez être forcé d'en convenir, après le doux repos que vous avez goûté cette nuit.

« Mon art ne s'étend point à communiquer des propriétés aussi salutaires à la soie et au duvet. C'est pourquoi j'ai été obligé, contre mon inclination, de vous coucher un peu durement. Mais, à cette heure, si vous le trouvez bon, il est temps de vous lever. Il sonna aussitôt ses domestiques; et le seigneur Anticornaro se laissa habiller tranquillement. On vint bientôt l'avertir que le déjeuner était prêt.

« Il s'attendait à faire un excellent repas; mais son inexorable surveillant ne voulut lui permettre de manger qu'un morceau de pain, et de boire qu'une écuelle d'eau de grnau, ce qu'il établit, malgré les contradictions de son hôte, sur les plus doctes fondements de la science médicale.

« A la fin de ce frugal déjeuner, le docteur dit à son malade qu'il était temps de commencer l'exécution du projet qu'il avait conçu pour le rétablir dans le parfait usage de ses membres. A ces mots, il le conduisit dans un petit cabinet, où il le pria d'essayer de se tenir debout. — Cela me serait bien impossible, répondit le seigneur Anticornaro. Il y a trois ans que je ne puis me servir de cette jambe. — Eh bien! lui répliqua le docteur, gardez vos béquilles, et appuyez-vous contre le mur pour vous soutenir. Après bien des façons, le seigneur Anticornaro se mit dans la posture qu'on venait de lui prescrire. Aux béquilles près, on l'aurait pris pour un jeune soldat que l'on façonne aux premiers exercices des armes. Le docteur le voyant bien affermi dans cette position, lui fit une inclination profonde, et sortit brusquement, en tirant la porte après lui.

« Le seigneur Anticornaro, comme on l'imagine sans doute, ne savait que penser d'une pareille cérémonie. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il sentit les barres de fer, dont il n'avait pas encore vu que le parquet de la chambre était formé, s'échauffer insensiblement sous ses pieds. Il se mit aussitôt à pousser des cris, tantôt appelant d'une voix suppliante le docteur et ses domestiques, tantôt les menaçant de tout son courroux. Ses prières et ses menaces furent également inutiles. Personne ne vint à son secours. La chaleur qu'il ressentait, le força bientôt de se tenir sur un pied, pour donner à l'autre le temps de se refroidir. Ce fut ensuite le tour de celui-ci de rendre le même service au premier. Mais comme l'ardeur devenait à chaque instant plus vive, le même pied ne pouvait rester un moment sur les barreaux de fer échauffés. Ainsi le seigneur Anticornaro n'eut d'autre ressource que d'aller sautant tout autour de la chambre, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche, puis enfin de bondir comme ces enfants qui sautent légèrement sur la terre, tandis qu'une corde agitée par deux de leurs camarades s'élève en tournant au-dessus de leur tête, et vient passer sous leurs pieds. On n'aurait jamais pu croire que c'était le même homme, qui, l'instant d'auparavant, ne pouvait faire un pas sans béquilles : aussi je me fais un devoir de publier, à sa louange, qu'il fit son petit manége avec mille fois plus d'agilité qu'il n'aurait osé l'espérer lui-même.

« Le fruit de cet exercice fut de donner à ses muscles et à ses nerfs un jeu liant et souple qu'ils n'avaient pas eu depuis un grand nombre d'années, et de lui procurer en même temps une transpiration abon-

dante. Lorsque le docteur jugea qu'il s'était donné assez de mouvement, il lui envoya un bon fauteuil pour se remettre de sa fatigue, et il laissa refroidir, par degrés, le parquet, comme il l'avait fait échauffer.

« Ce fut alors que le seigneur Anticornaro commença, pour la première fois, à goûter les douceurs du repos, qui suit une violente agitation. A l'heure du dîner, lorsque le docteur parut devant lui, il se répandit en excuses sur les libertés qu'il avait prises avec sa personne. Le seigneur Anticornaro ne reçut point ces excuses sans quelque dépit.

« Quoi qu'il en soit, sa colère fut un peu adoucie par l'odeur d'un poulet rôti qu'on servit devant son couvert. L'exercice de la matinée et l'abstinence de la veille lui firent trouver un goût friand à tout ce qu'il mangeait. Il obtint même la permission de mettre un peu de vin dans son eau. Le docteur lui accordait chaque jour quelque chose de plus. Toutes ces condescendances étaient cependant pour lui si peu de chose, que le mois lui semblait s'écouler avec la lenteur d'une année. A peine le vit-il expiré, que ses domestiques étant revenus pour prendre ses ordres, il se jeta soudain dans sa litière, et partit brusquement, sans prendre congé du docteur, ni d'aucun des gens de sa maison.

« Lorsqu'il venait à réfléchir sur le traitement mesquin qu'il avait reçu, sur ses exercices forcés, sur ses jeûnes involontaires, enfin, sur toutes les mortifications qu'il lui avait fallu souffrir, il ne pouvait s'empêcher de croire que ce ne fût une moquerie du premier médecin, qui l'avait envoyé avec une lettre chez celui de Padoue. Plein d'un sentiment de vengeance, il se rendit chez lui, dès son arrivée, pour l'accabler des plus violents reproches. Le médecin eut de la peine à le reconnaître, quoique son absence eût été de si courte durée. Il avait perdu la moitié de son énorme grosseur. Son teint était devenu plus clair et plus reposé. Pour ses béquilles, il les avait laissées à Padoue, comme un meuble inutile.

« Lorsqu'il eut exhalé toutes les injures que lui inspirait son ressentiment, le médecin lui répondit d'un air froid : — Je ne sais, monsieur, de quel droit vous venez me débiter toutes vos invectives, puisque c'est de votre propre mouvement que vous vous êtes confié aux soins du docteur Ramozzini.

Anticornaro. — Il n'est que trop vrai. Mais pourquoi me donniez-vous une si haute idée de ses lumières et de sa probité?

Le Médecin. — Il vous a donc trompé sur l'un ou l'autre point? Et vous vous trouvez plus mal que lorsque vous vous êtes mis entre ses mains?

Anticornaro. — Ce n'est pas ce que je veux dire. Mes digestions se font certainement beaucoup mieux, je dors d'un sommeil plus tranquille, et je puis marcher presque aussi lestement que dans ma première jeunesse.

Le Médecin. — Et vous êtes venu sérieusement vous plaindre à moi d'un homme qui, en si peu de temps, a su opérer tous ces prodiges en votre faveur? Êtes-vous fâché qu'il vous ait fait prendre un degré nouveau de force et de santé, que vous n'aviez pas le moindre sujet de vous promettre; et qu'il vous ait mis au point de commencer une vie saine et robuste, si vous savez vous conduire avec plus de sagesse que vous n'avez fait jusqu'à ce jour? Il me semble que voilà des griefs d'une espèce bien nouvelle. C'est, du moins, la première fois que j'en ai entendu de pareils.

« Le seigneur Anticornaro, qui n'avait pas encore eu l'avisement de réfléchir sur tous ces avantages, ne put s'empêcher de laisser paraître un peu de confusion; et le docteur reprit ainsi son discours :

« — La seule personne que vous deviez accuser, c'est vous-même qui

vous êtes laissé imprudemment aveugler par vos préventions. En entrant chez le docteur Ramozzini, vous avez vu une troupe de malheureux faire un bon repas à sa table. Ce digne homme, aussi généreux que savant, est le père de tous ceux qu'il voit souffrir autour de lui. Il sait que la plupart des maladies des pauvres ne proviennent que d'une mauvaise nourriture et de l'excès du travail; il leur prescrit du repos, et leur donne avec bonté des aliments plus sains. Les riches, au contraire, ne sont le plus souvent malades que par leur intempérance et leur mollesse; c'est pourquoi il est nécessaire d'employer pour eux un traitement tout opposé, et de leur ordonner les privations et l'exercice. Si l'on vous a un peu traité comme un enfant, c'est que vous en aviez l'obstination et l'inexpérience; d'ailleurs, ce n'était que pour votre avantage. On n'a médicamenté ni vos aliments ni votre boisson. Vos meubles ni votre lit n'avaient point reçu de vertus curatives. Tout le changement prodigieux qui s'est fait en votre constitution, vous ne le devez qu'au soin que l'on a pris de vous imposer un régime plus sage et de réveiller vos facultés assoupies. Quant à cette heureuse supercherie dont il a fallu se servir, vous n'avez à vous plaindre que de votre folle imagination, qui vous a persuadé qu'un médecin devait régler ses ordonnances sur les fantaisies et les vues bornées de son malade. Le docteur Ramozzini s'était engagé de faire usage de tous les secrets de son art pour vous guérir. S'il n'en a employé que de simples et de naturels, c'est une preuve de sa sagesse et de son habileté. D'après votre aveu même, l'effet en a été assez heureux pour qu'en le payant de la moitié de votre fortune, vous soyez encore en reste envers lui.

« Le seigneur Anticornaro, qui ne manquait ni de sens ni de générosité, sentit toute la force de ce discours. Il fit au docteur les plus belles excuses sur ses emportements, et dépêcha aussitôt un courrier vers le docteur Ramozzini, avec des présents magnifiques et une lettre qui lui exprimait la plus vive reconnaissance. Il se trouva si heureux du rétablissement de ses forces et de sa santé, qu'il ne retomba plus dans ses anciennes habitudes d'intempérance et de mollesse. Par un exercice constant et une conduite réglée, il sut se préserver de toute maladie fâcheuse, et parvint jusqu'à un âge très-avancé. »

— Oh! que voilà une drôle d'histoire! s'écria Tommy, dès qu'elle fut achevée. Qu'il me tarde de pouvoir la conter à quelqu'un de ces gentilshommes goutteux qui viennent à la maison! — Ce serait fort

mal de votre part, lui répondit M. Barlow, à moins qu'on ne vous la demande expressément. Ces messieurs ne peuvent pas ignorer que tous les excès auxquels ils se livrent, ne servent qu'à augmenter leur mal. Ainsi votre histoire ne leur apprendrait rien de nouveau à ce sujet. Mais il serait indécent à un petit garçon, comme vous l'êtes, de se donner des airs de vouloir instruire les autres, tandis qu'il a si grand besoin d'instruction pour lui-même. Contentons-nous de voir par cette histoire, qui peut s'appliquer à la moitié des gens riches dans presque tous les pays, que l'abus des jouissances est encore plus dangereux pour la santé que leurs privations. Quant aux Lapons, sur lesquels vous étiez si fort en peine, ils parviennent en général à une très-longue vieillesse, sans aucune de ces maladies fréquentes auxquelles nous sommes sujets. L'infirmité la plus commune parmi eux est l'affaiblissement et même l'extinction de leur vue : ce que l'on attribue à l'aspect éblouissant de la neige et à l'âcreté de la fumée dont ils sont constamment enveloppés dans leurs huttes. Vous pourrez apprendre encore d'autres détails intéressants sur ce peuple, lorsque vous serez en état de lire les récits de nos voyageurs.

Quelques jours après cet entretien, lorsque la neige fut un peu balayée de la surface de la terre, quoique le froid n'eût presque rien perdu de sa rigueur, les deux petits garçons sortirent ensemble l'après-midi pour aller faire une promenade dans la campagne. Ils marchaient d'un pas si leste, qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie..... Mais *chut*. N'entamons pas ici le récit de leurs aventures.

CINQUIÈME PARTIE

Nous avons laissé nos deux amis marchant d'un pied léger dans la campagne, et ne songeant guère au chemin qu'ils avaient fait, ni à celui qu'ils devaient faire pour s'en retourner. Enfin, le soleil qui disparut bientôt à leurs yeux, en s'abaissant derrière une petite éminence, les avertit qu'il fallait reprendre la route du logis. Ils suivirent ce conseil de fort bonne grâce; mais en traversant une forêt, ils prirent un sentier pour l'autre, et ils ne s'aperçurent qu'ils étaient égarés qu'après avoir brouillé entièrement leur chemin, en cherchant de tous côtés à le démêler. Pour comble de détresse, le vent commença tout à coup à souffler avec furie du côté du nord; et une neige épaisse qu'il poussait en tourbillons, obligea bientôt nos deux petits voyageurs de se réfugier sous les arbres, quoiqu'ils fussent dépouillés de feuillages. Par bonheur, en tournant les yeux autour de lui, Henry aperçut un vieux orme, dont le tronc, creusé par les ans, semblait s'offrir tout exprès pour leur donner asile. Ils parvinrent à s'y glisser l'un après l'autre, et ils s'y trouvèrent assez chaudement, tandis que le vent, sifflant entre les branches fracassées, ébranlait la masse entière de l'arbre qui les renfermait, et que la neige, tombant à gros flocons autour d'eux, semblait menacer la terre de l'ensevelir. Tommy, qui n'avait jamais éprouvé les rigueurs de l'hiver sous le ciel brûlant de la Jamaïque, supporta quelque temps cette épreuve avec beaucoup de courage et sans laisser échapper une plainte. Mais bientôt le froid et la faim le tourmentant à l'envi, il se tourna tristement vers son camarade, et lui demanda d'une voix piteuse ce qu'ils allaient devenir.

Henry. — Je pense que nous n'avons autre chose à faire que d'attendre ici que le temps se soit un peu éclairci; alors nous tenterons de retrouver notre chemin.

Tommy. — Mais si le temps ne s'éclaircit pas?

Henry. — Dans ce cas, il faudra nous résoudre à marcher à travers la neige, ou bien rester claquemurés dans ce trou qui nous met si bien à l'abri.

Tommy. — Tu ne songes donc pas combien il serait terrible de nous trouver seuls dans une forêt pendant toute la nuit?

Henry. — J'y songe aussi bien que toi. Mais quand il n'y a rien de mieux à faire!

Tommy. — Oh! c'est que j'ai tant de froid et de faim! Si nous avions seulement un peu de feu pour nous réchauffer!

Henry. — S'il ne tient qu'à cela, j'ai ouï dire que les sauvages font du feu quand ils veulent, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils s'enflamment. Il n'y a qu'à essayer. Mais non, attends, il me vient une meilleure pensée. J'ai un grand couteau dans ma poche qui me fera très-bien le service d'un briquet, en le frappant du dos contre un caillou. Laisse-moi faire.

Henry sortit alors de l'arbre pour chercher un caillou, ce qui était assez difficile à cause de l'épaisseur de la neige dont la terre était cou-

verte. Il eut enfin le bonheur d'en trouver deux au lieu d'un. Il en prit un dans chaque main; et les frappant l'un contre l'autre de toute sa force, il parvint à briser le plus cassant en plusieurs morceaux. Il choisit celui de tous qui avait le tranchant le plus mince, et il dit à Tommy en souriant qu'il allait bâcler son affaire. — Tiens, ajouta-t-il d'un air gai, tu vas voir.

Il se mit à battre le morceau de caillou du dos de son couteau : Pink! pink! pink! et voilà aussitôt un torrent d'étincelles qu'il fit jaillir. — Il ne s'agit plus maintenant, continua-t-il, que de trouver, faute d'amadou, quelque chose qui puisse s'allumer à ces étincelles. Il ramassa les feuilles les plus sèches qu'il put trouver, avec des morceaux de bois mort, et il en fit un petit bûcher. Mais, hélas! ni le bois ni les feuilles n'étaient d'une nature assez inflammable. Il eut beau se fatiguer à faire tomber sur eux des milliers d'étincelles brillantes : elles s'éteignaient sans rien allumer. Tommy, à qui l'air décidé de son camarade avait inspiré quelque confiance, fut abattu par son mauvais succès. L'effroi commença par degrés à pénétrer dans son âme. — O ciel! qu'allons-nous faire! s'écria-t-il d'un ton de désespoir. — Je ne vois rien de mieux à présent, répondit Henry, que de tâcher de retrouver notre chemin vers la maison. La neige ne tombe plus avec tant de violence, et le ciel commence à reprendre quelque sérénité. Allons! allons!

Tommy, en grelottant, abandonna le creux de l'arbre; et Henry l'ayant pris par la main, ils se mirent à marcher tous deux. Le crépuscule du soir, près de s'éteindre, n'éclairait que faiblement leurs pas. Tous les sentiers de la forêt se dérobaient à leurs yeux sous la couche épaisse de neige dont elle était chargée : le souffle perçant du nord engourdissait leurs membres; et presque à chaque pas ils enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux.

Malgré tous les encouragements de Henry, le pauvre Tommy allait succomber de faiblesse, lorsqu'ils aperçurent au loin un reste mourant de flamme qui s'élevait et s'abaissait tour à tour. Cette vue ranimant un peu le courage abattu de Merton, ils marchèrent avec plus de vitesse, et ils arrivèrent enfin auprès de quelques branches enflammées, que des bergers ou des voyageurs venaient sans doute de quitter.

— Vois-tu, s'écria Henry, quelle heureuse rencontre! Voilà un feu tout dressé, qui n'a besoin que d'un peu de bois pour se ranimer, et pour nous dégourdir.

Il se mit aussitôt à ramasser les charbons; et ayant jeté par-dessus

quelques branches sèches qu'il ramassa, ils virent s'élever une flamme vive et brillante, qui porta dans tous leurs sens la chaleur et la joie. Tommy ne tarda pas longtemps à reprendre sa philosophie, et il dit à son ami qu'il n'aurait jamais pensé que des branches de bois pourri eussent pu être d'une si grande conséquence pour son bien-être. — Je le crois bien, répondit Henry; tu as été élevé de manière à ne jamais sentir ce que c'était que de manquer de quelque chose. Il n'en est pas ainsi de la plupart des gens de la campagne. J'ai vu de pauvres familles qui n'ont ni feu pour les chauffer, ni habits pour les couvrir, et qui même ne savent quelquefois, en se levant, où prendre du pain pour leur journée. Penses-tu dans quelle déplorable situation ces malheureux doivent se trouver? Cependant ils sont si accoutumés à une vie dure, qu'il ne leur échappe pas, dans toute une année, la moitié des lamentations que tu viens de faire en un quart d'heure. — Mais, répliqua Tommy un peu déconcerté par cette observation, on ne doit pas s'attendre que des gens comme il faut soient en état de supporter ce que les pauvres supportent.

Henry. — Pourquoi non, s'ils sont des hommes comme eux? Il me semble que tes gens comme il faut sont précisément comme il ne faudrait pas être. J'ai souvent observé que les gentilshommes et les dames de notre voisinage, qui sont doublés de fourrures de la tête aux pieds, ne laissent pas que de frissonner au moindre souffle de l'air, comme s'ils avaient la fièvre; tandis que les enfants des pauvres, jusqu'aux plus petits, courent pieds nus sur la glace, et se divertissent à faire des boules de neige.

Tommy. — Effectivement, tu m'y fais penser. La dernière fois que j'allai chez mon papa, je vis, en entrant, des gens assis autour d'un feu que l'on avait fait aussi grand qu'il était possible, se plaindre pourtant de la rigueur du froid; et je venais de voir des laboureurs qui avaient quitté leur veste pour travailler.

Henry. — C'est que l'exercice vaut mieux, pour se réchauffer, que le meilleur charbon de terre. Cette chaleur ne coûte pas si cher, et dure plus longtemps.

Tommy. — Il faudrait donc, à t'en croire, que les gentilshommes prissent une bêche et allassent cultiver les champs?

Henry. — Peut-être n'en feraient-ils que mieux, au lieu de s'ennuyer dans leurs châteaux. Mais laissons-les se conduire à leur fantaisie. Je ne te demande qu'une chose. Crois-tu qu'il soit bon à un gentilhomme d'avoir un corps sain et vigoureux?

Tommy. — Sans doute.

Henry. — Il faut donc qu'il s'endurcisse un peu au travail, s'il ne veut être fluet et maladif comme une femme.

Tommy. — Est-ce que l'on ne peut être fort sans travailler?

Tommy. — Je m'en rapporte là-dessus à toi-même. Tu as vu quelquefois chez ton père des enfants de gentilhomme. Y en a-t-il un seul aussi robuste que le moindre fils de fermier, qui est accoutumé, de bonne heure, à manier la bêche et la charrue?

Tommy. — Il n'y a rien de si vrai; car je sens pour ma part, que je suis devenu beaucoup plus fort, depuis que j'ai appris à travailler dans le jardin de M. Barlow.

Pendant qu'ils s'entretenaient de cette manière, ils virent un petit paysan, chargé de ramée, qui s'avançait vers eux en chantant. Du plus loin que Henry put distinguer ses traits à la lueur de la flamme, il le reconnut, et s'écria :

— Sur ma parole, Tommy, voici le petit garçon à qui tu as donné des habits cet été. Il demeure sans doute dans le voisinage; et son père ou lui voudront bien nous remettre dans le chemin.

Le petit garçon étant alors arrivé tout près d'eux, Henry lui demanda s'il pourrait les conduire hors de la forêt.

— Oui, sûrement, répondit-il; mais qui aurait jamais pensé trouver ici le jeune M. Merton dans une si vilaine nuit? Venez, venez avec moi. Nous irons d'abord dans la cabane de mon père pour vous réchauffer à notre feu. Pendant ce temps, j'irai chez M. Barlow, lui dire de ne pas être inquiet sur votre compte.

Tommy accepta avec transport cette proposition. Le petit garçon les conduisit hors de la forêt; et au bout d'un quart-d'heure de marche ils arrivèrent à la porte d'une chétive cabane, qui était à côté du grand chemin. Ils virent en entrant une femme occupée à filer au rouet. La fille aînée faisait cuire de la bouillie sur le feu. Le père, assis près d'une table, au coin de la cheminée, lisait attentivement dans un livre, sans être détourné par trois ou quatre

marmots à demi-nus, qui se roulaient à ses pieds, en jouant avec un chat.

— Mon père, dit le petit garçon, du seuil de la porte en jetant à bas son fagot de ramée, voici le jeune M. Merton, qui nous a fait tant de bien cet été, avec son ami Sandford. Ils ont perdu leur chemin dans le bois, et ils ont essuyé toute la neige qui est tombée depuis une heure.

Pendant ce discours, le vieux paysan avait ôté ses lunettes, et posé son livre sur la table, en regardant, la bouche béante, les deux enfants. Il se leva aussitôt, alla les prendre par la main, et les pria de s'asseoir à sa place, tandis que la bonne femme, jetant sur le feu le fagot que venait d'apporter son fils, leur dit avec bonté.

— Allons, mes petits amis, vous êtes transis de froid, chauffez-vous. Hélas ! c'est tout ce que j'ai de meilleur à vous donner. Je voudrais bien avoir quelque chose à vous offrir pour manger ; mais j'ai peur que vous ne puissiez trouver du goût à notre pain. Il est si sec et si noir !

— En vérité, ma bonne femme, lui répondit Tommy, je me sens un si grand appétit, qu'il n'est rien, je crois, que je ne puisse manger avec plaisir. — Eh bien donc, répliqua la bonne femme, il me reste un morceau de lard des grandes fêtes, je vais le faire cuire sur les charbons, et si vous voulez en faire votre souper, je vous le verrai manger avec bien de la joie.

Tandis que la bonne femme s'empressait de faire les préparatifs du repas, il lui échappait de profonds soupirs. — Ah ! s'écria-t-elle, sans cette malheureuse pauvre fièvre, qui a travaillé mon homme tout cet été, nous aurions été un peu mieux en état de vous recevoir. Hélas ! quand j'y pense... nous nous sommes vus bien à plaindre.

— Tiens, ma femme, crois-moi, lui répondit son mari, ne parlons plus des maux passés. Ne songeons qu'à nous réjouir de ce que nous sommes plus heureux à présent. Il est vrai que deux de ces enfants et moi, nous avons été malades cette année : mais, par la grâce de Dieu, n'en sommes-nous pas réchappés ? La Providence n'a-t-elle pas envoyé à notre secours le digne M. Barlow, et ce brave petit Sandford, qui est venu nous porter de quoi vivre dans le temps où nous étions près de mourir de faim ? N'ai-je pas eu du travail pendant tout l'automne ? Et même à présent, tandis que tant de malheureux qui valent mieux que moi, ne savent où donner de la tête, faute d'ouvrage, n'ai-je pas six bons schellings à gagner par semaine ?

— Six schellings, interrompit Tommy avec surprise ! Quoi ! c'est-là tout ce que vous avez pour nourrir votre femme et vos enfants pendant la semaine entière?

Le pauvre Homme. — Je vous demande pardon, mon cher petit monsieur, ma femme gagne par-ci, par-là, dans la semaine, un schelling ou un schelling et demi à travailler à la journée. Ma fille aînée commence à faire aussi quelque chose de sa quenouille; mais cela ne va pas loin, parce qu'il faut qu'elle soigne les enfants.

Tommy. — Cela ne fait donc que sept à huit schellings pour huit jours. Eh bien ! le croiriez-vous ? j'ai vu de nos Dames en donner presque autant pour entendre chanter pendant une heure, ou pour faire friser leurs cheveux. Je connais même une petite demoiselle, dont le père donne une demi-guinée par leçon à un danseur, pour lui apprendre à cabrioler autour de la chambre.

Le pauvre Homme. — Oh ! que voulez-vous ? Ce sont des gentilshommes dont vous me parlez. Ils sont riches, et ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent de leur argent. Mais nous, pauvres gens que nous sommes, c'est notre devoir de travailler rudement toute la journée, et encore de remercier Dieu le soir de ce que notre condition n'est pas plus mauvaise.

Tommy. — Et comment pouvez-vous le remercier de vivre dans une cabane comme celle-ci, et de gagner à peine dans une semaine ce que les autres dépensent dans une heure ?

Le pauvre Homme. — Eh ! mon cher petit monsieur, n'est-ce pas un acte de sa bonté, que nous ayons encore une maison pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, des habits pour nous vêtir, et un morceau de pain pour vivre ? Tenez, sans chercher plus loin, nous vîmes passer hier devant notre porte deux hommes qui avaient failli périr dans une tempête, et qui avaient perdu sur leur vaisseau tout ce qu'ils possédaient. L'un des deux avait à peine des vêtements pour se couvrir; il tremblait dans tous ses membres d'une grosse fièvre. L'autre avait les pieds à demi-gelés, pour avoir dormi la nuit sur la neige. Ne suis-je pas plus heureux que ces pauvres gens, et que mille autres peut-être, qui, dans ce moment, sont ballottés par les vagues, et jetés sur des rochers, ou qui languissent dans les prisons sous le poids de leurs dettes et de leur misère, ou qui vont errant dans les campagnes, sans abri pour les défendre des rigueurs de la saison ? Ne pouvais-je pas me laisser entraîner à commettre de mau-

vaises actions, comme tant de malheureux, qui n'y ont été poussés que par le besoin, et me rendre enfin coupable de quelque crime qui m'aurait conduit à une mort honteuse? Voyez, après cela, si je ne dois pas être reconnaissant envers le Ciel de toutes ces bénédictions qu'il a répandues sur ma tête, malgré mon indignité.

Tommy, qui, jusqu'alors, avait joui des biens de la vie, sans élever sa pensée vers l'Etre suprême de qui il les avait reçus, fut vivement frappé de la piété de cet homme vertueux. Mais au moment où il se disposait à lui répondre, la bonne femme, qui avait étendu sur sa table une nappe grossière, mais fort propre, et qui venait de servir dans un plat de terre son morceau de lard fumant, s'avança d'un air gracieux vers nos deux amis, pour les engager à faire leur repas. Ils se rendirent à cette invitation avec d'autant plus d'empressement, qu'ils n'avaient rien mangé depuis l'heure de leur dîner. C'était un plaisir ravissant pour leur bonne hôtesse de les voir s'escrimer à l'envi l'un de l'autre, pour faire honneur à son banquet. Pour le maître de la cabane, lorsqu'il les vit si bien occupés, il alla prendre son chapeau, et il s'achemina tout de suite vers la maison de M. Barlow, dans le dessein de lui porter des nouvelles de ses chers élèves.

Leur longue absence le tenait, depuis une heure, dans les plus vives inquiétudes. Non content d'envoyer de tous côtés ses gens à leur rencontre, il venait de se mettre en quête lui-même ; en sorte que le pauvre homme le trouva à moitié chemin de la maison. Il s'empressa de le tranquilliser ; et l'emmenant avec lui, ils arrivèrent tout justement comme Tommy Merton et son camarade achevaient d'expédier l'un des meilleurs repas qu'ils eussent fait de leur vie.

Les deux petits garçons se levèrent aussitôt pour voler dans les bras de leur ami. Ils le remercièrent de son empressement, et lui firent mille excuses sur les inquiétudes qu'ils lui avaient causées. M. Barlow les embrassa avec la plus vive tendresse ; et sans leur faire de reproches, il leur conseilla d'être plus prudents à l'avenir, et de ne pas pousser si loin leurs promenades. Après avoir rendu grâces aux pauvres gens du bon accueil qu'ils avaient fait à ses élèves, il prit ceux-ci par la main, et ils se mirent tous trois en marche à la clarté des étoiles.

Pendant la route, M. Barlow renouvela ses conseils à nos petits étourdis, et leur peignit vivement les dangers auxquels ils s'étaient exposés. — Il est arrivé, leur dit-il, à plusieurs personnes d'être surprises, dans votre situation, par une chute de neige imprévue, de perdre leur route, et de se précipiter dans des fossés profonds, où ils ont été ensevelis par la neige, et gelés au point d'en mourir. — O ciel, s'écria Tommy, quel risque nous avons couru ! Mais, dites-moi, je vous prie, monsieur, est-ce que la mort est toujours inévitable en pareil cas ? — Vous devez assez sentir, lui répondit M. Barlow, s'il est facile d'en échapper. Il y a cependant quelques exemples de personnes qui ont passé quelques jours ensevelies sous la neige, et qui en ont été retirées vivantes. Demain je vous ferai lire une histoire remarquable à ce sujet.

Tommy, qui aimait les histoires à la folie, remercia M. Barlow de l'espérance qu'il lui donnait d'en apprendre bientôt une nouvelle. Il en continua plus gaiement sa marche. Mais dans un moment de silence, qui venait de se glisser, je ne sais comment, à travers leur entretien, ayant par hasard élevé ses yeux vers le ciel, il fut frappé de la clarté brillante dont il vit étinceler tous les astres. — Oh ! monsieur, s'écria-t-il, voyez, je vous prie, comme les étoiles sont belles ce soir. Il me semble aussi que je n'en ai jamais tant vu de ma vie. Je défierais bien de les compter. — Oui-da ! lui répondit M. Barlow.

Et si je vous disais qu'on est venu à bout de compter non-seulement toutes celles que vous voyez, mais des milliers d'autres encore qui sont invisibles à vos regards?

Tommy. — Comment cela serait-il possible? Elles sont répandues de tous les côtés dans une si grande confusion! Là, voyons, par quel bout s'y prendre? Je n'y vois ni fin ni commencement. C'est comme si je vous proposais de compter les flocons de neige qui sont tombés ce soir tandis que nous étions dans la forêt.

M. Barlow sourit à cette comparaison; et il dit à Tommy qu'il pensait que son camarade serait en état de lui rendre un meilleur compte des étoiles, quoiqu'il ne sût pas encore les nombrer toutes. — Henry, ajouta-t-il, ne pourriez-vous pas nous montrer quelques constellations?

Henry. — Oui, monsieur, je crois m'en rappeler quelques-unes que vous avez eu la bonté de me faire connaître.

Tommy. — Mais d'abord, monsieur, qu'est-ce qu'une constellation, je vous prie?

M. Barlow. — Je vais tâcher de vous le faire entendre. Ceux qui commencèrent les premiers à observer les cieux, comme vous le faites maintenant, y distinguèrent certains groupes d'étoiles remarquables par leur éclat ou par leur proximité, et ils leur donnèrent un nom particulier, afin de pouvoir les reconnaître plus aisément eux-mêmes ou les indiquer aux autres. Chacun de ces groupes d'étoiles ainsi réunies est ce qu'on nomme une constellation. Venez, Henry, vous êtes un petit fermier. Vous devez connaître le *Chariot*. Ayez la bonté de nous le faire voir. Henry leva la tête; et au premier regard qu'il jeta vers les cieux : — Le voilà, dit-il; et il montra du doigt vers le Nord sept étoiles brillantes. — Vous avez raison, c'est lui-même, répondit M. Barlow. Quatre de ces étoiles ont rappelé au peuple l'image des quatres roues d'un chariot; et les trois autres celle d'un attelage de trois chevaux. Voilà l'origine du nom qu'ils ont donné à cette constellation. Maintenant, Tommy, regardez-la bien attentivement, et voyez ensuite si, dans tout le ciel, vous pourrez trouver sept autres étoiles qui ressemblent à celles-ci par leur position.

Tommy. — Non, monsieur. J'ai beau regarder, je n'en vois point qui leur ressemblent.

M. Barlow. — Vous pourrez donc les retrouver sans peine lorsqu'il vous plaira?

Tommy. — Il faut essayer. Je vais en détourner mes yeux, et regarder d'un autre côté. Bon! je les ai tout à fait perdues. Il s'agit maintenant de les rattraper. Voyons. (Il cherche des yeux.) Oh! les voici. Je les tiens, je crois. N'est-ce pas là le *Chariot*, monsieur?

M. Barlow. — Oui, c'est bien lui. En vous rappelant ces étoiles, il ne vous sera pas difficile de trouver celles qui sont dans leur voisinage, d'apprendre aussi leurs noms, d'aller ensuite successivement de l'une à l'autre, jusqu'à ce que vous soyez bien familiarisé avec toute la surface des cieux.

Tommy. — Voilà qui est fort amusant, je vous assure. La première fois que j'irai à la maison je veux montrer à maman le Chariot. Je suis sûr qu'elle ne le connaît pas plus que je ne le connaissais tout à l'heure. Mais passons à d'autres constellations, je vous prie. Il me tarde d'en connaître un grand nombre.

M. Barlow. — Je le veux bien, mon ami. Tenez, regardez d'abord ces deux étoiles, qui sont comme les deux roues de derrière du Chariot. Portez ensuite doucement la vue vers le plus haut des cieux. Ne voyez-vous pas, avant d'y arriver, une étoile assez brillante, qui semble former une ligne presque droite avec les deux autres dont nous venons de parler?

Tommy. — Oui, monsieur, je la distingue à merveille.

M. Barlow. — C'est ce qu'on nomme l'étoile polaire. Elle ne change jamais de position; et, en la regardant en face, vous êtes toujours sûr d'être tourné vers le nord.

Tommy. — Ainsi donc, quand je suis vis-à-vis d'elle, je tourne le dos au sud?

M. Barlow. — C'est fort bien raisonner. Je vois, d'après cela, que vous ne serez pas plus embarrassé pour trouver l'est et l'ouest.

Tommy. — L'est, n'est-ce pas où le soleil se lève?

M Barlow. — Oui, mon ami, mais vous n'avez pas à présent de soleil pour vous diriger.

Tommy. — Ah! tant pis. Me voilà tout dérouté par la nuit.

M. Barlow. — Et vous, Henry, est-ce que vous ne pourriez pas vous passer du soleil?

Henry. — Je crois me rappeler, monsieur, qu'en tournant le visage au nord, on a l'est à sa droite et l'ouest à sa gauche.

M. Barlow. — Votre mémoire vous sert à merveille. Je parierais bien que, si Tommy l'avait su une fois comme vous, il s'en serait souvenu.

Tommy. — Oh! j'en ai maintenant pour la vie, monsieur, je vous en réponds. Il est singulier qu'une seule chose suffise pour vous en faire connaître trois autres. Je n'aurai plus besoin que de chercher au nord l'étoile polaire, pour trouver tout de suite l'est, l'ouest et le sud. Mais vous disiez tout à l'heure que l'étoile polaire ne change jamais de position, est-ce que les autres étoiles en changent?

M. Barlow. — C'est une question à laquelle je veux vous apprendre à répondre vous-même. Tâchez de bien retenir l'état où le ciel se trouve en ce moment. Nous verrons, dans un autre, si les étoiles se seront déplacées.

Tommy. — Oh! je pourrais oublier facilement leur position. Si, pour m'en souvenir, je la marquais sur un morceau de papier?

M. Barlow. — Et comment vous y prendre?

Tommy. — Il ne faudrait que faire une marque pour chaque étoile du Chariot. Je placerais ces marques justement comme je vois les étoiles disposées dans les cieux. Alors je vous prierais de m'écrire leur nom, et cela me ferait un petit commencement de chemin pour gagner de proche en proche les autres, et parcourir de cette manière tous les cieux.

M. Barlow. — Voilà un moyen fort bien imaginé, je vous assure. Mais vous savez qu'une feuille de papier est plate. Est-ce que les cieux vous paraissent aussi aplatis?

Henry. — Non, monsieur, au contraire. Le ciel semble s'élever de tous côtés au-dessus de la terre, comme le dôme d'une grande église.

M. Barlow. — Mais si vous aviez un corps d'une forme arrondie, une grosse boule, par exemple, ne vous semble-t-il pas qu'elle répondrait mieux à la forme du ciel, et que vous pourriez y placer vos étoiles avec plus d'exactitude?

Tommy. — Oui, monsieur, en effet, cela irait beaucoup mieux. Oh! que je voudrais avoir une grosse boule blanche!

M. Barlow. — Eh bien, je me charge de vous en procurer une telle que vous la désirez.

Tommy. — Oh! monsieur, je vous remercie. Il me tarde de l'avoir pour vous y montrer bientôt un ciel de ma façon. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi sert-il de connaître les étoiles? Ce n'est qu'un amusement, j'imagine?

M. Barlow. — Quand le spectacle du ciel n'aurait pas d'autre avantage, ne serait-ce pas toujours un grand plaisir de contempler ces

astres brillants qui étincellent au-dessus de nos têtes? Nous faisons quelquefois de grandes courses pour voir défiler une longue suite de voitures, ou pour passer en revue des gens qui vont se pavaner dans les promenades avec de beaux habits. Nous allons visiter avec curiosité des appartements décorés de beaux meubles et de belles tapisseries; et cependant qu'est-ce que tout cela, auprès de la splendeur de ces corps lumineux qui décorent la surface du firmament dans la sérénité d'une belle nuit?

Henry. — Oh! vous avez raison, monsieur. Ce beau salon de mylord Wimple que tant de gens vont admirer, n'est qu'une pauvre écurie en comparaison des cieux.

M. Barlow. — Eh bien, ce n'est rien encore. Vous apprendrez un jour quel nombre infini d'avantages l'homme a su retirer de la connaissance des étoiles. Je ne veux à présent vous en citer qu'un seul, et c'est votre ami qui vous l'apprendra. Henry, auriez-vous la complaisance de lui faire l'histoire de vos courses désastreuses pendant cette nuit où vous vous étiez égaré?

Henry. — Je le veux bien, monsieur. Il nous reste encore assez de chemin à faire pour que j'aie le temps de vous les raconter avant d'arriver à la maison.

Tommy. — Oh! voyons, voyons, je te prie.

Henry. — Tu sauras, mon ami, que j'ai un oncle qui demeure à trois milles d'ici, au-delà de ce grand marais où nous sommes allés nous promener quelquefois. Mon père m'envoyait souvent en message chez lui. Un soir j'y arrivai si tard, qu'il m'était impossible, avec mes petites jambes, de retourner à la maison avant qu'il fût nuit. C'était dans le mois d'octobre. Mon oncle voulut me retenir à coucher; mais la commission de mon père était pressante. Je ne me donnai pas même le temps de me reposer, et je repartis. Je ne faisais que d'entrer dans cette grande bruyère qui est à la sortie du village, lorsque la nuit devint tout-à-coup de la plus profonde obscurité.

Tommy. — Et tu n'eus pas de frayeur de te trouver tout seul dans un endroit si affreux!

Henry. — Mais non. Je pensai que ce qui pouvait m'arriver de plus fâcheux, était d'être obligé de passer la nuit à la belle étoile; et lorsque le matin serait revenu, je n'aurais pas eu besoin de m'habiller pour reprendre mon chemin. Je continuai donc de marcher. Mais à peine fus-je parvenu vers le milieu de la bruyère, qu'il s'éleva un

orage accompagné d'un vent épouvantable. Il fut bientôt suivi d'une pluie si épaisse, qu'il me parut impossible d'aller plus avant. Je quittai le sentier battu, et j'allai me réfugier sous des buissons, où je me mis un peu à l'abri de la tempête, en m'étendant sur le ventre. Au bout d'une heure la pluie cessa de tomber avec autant de violence. Je me levai, et je tâchai de retrouver mes pas; mais par malheur ils étaient trop bien perdus, et je m'égarai.

Tommy. — Oh que je me serais trouvé à plaindre à ta place !

Henry. — Je marchai encore longtemps, mais je n'en fus pas plus avancé. Je n'avais pas une seule marque pour me reconnaître, attendu que la commune est si étendue et si dépourvue, soit d'arbres, soit de maisons, que l'on peut y marcher des milles entiers, sans découvrir autre chose que de la bruyère, des joncs et des épines. Tantôt je me déchirais les jambes à travers les ronces, tantôt je tombais dans des mares pleines d'eau, où je me serais noyé sans doute, si je n'avais pas su nager. Harassé de fatigue, j'allais m'étendre à terre pour y passer le reste de la nuit, lorsqu'en tournant les yeux de tous les côtés, j'aperçus, à une certaine distance, une lumière que je pris pour la chandelle d'une lanterne que quelqu'un portait à travers le marais.

Tommy. — Ah ! c'est bon. Voilà qui me donne pour toi quelque espérance.

Tu vas voir, répondit Henry en souriant. J'hésitai d'abord si j'irais vers cette lumière ; mais je pensai ensuite qu'un enfant comme moi ne valait pas la peine que personne au monde cherchât à lui faire du mal;

et puis il n'y avait pas d'apparence qu'un homme qui serait dehors pour quelque mauvais dessein s'avisât de porter une lanterne : en sorte que je résolus d'aller hardiment vers lui pour lui demander mon chemin.

Tommy. — Eh bien ! cet homme-là eut-il la bonté de te tirer d'embarras ?

Henry. — Écoute donc jusqu'au bout. Je commençais à marcher précipitamment à sa rencontre, lorsque je vis la lumière que j'avais d'abord observée à ma droite, passer un peu à ma gauche, et venir ensuite directement vers moi. Cela me parut assez étrange. Cependant je continuai toujours ma poursuite : et, précisément lorsque je me flattais de la joindre, je tombai jusqu'aux oreilles dans un trou plein de boue.

Tommy. — Voilà une chute qui vient bien à contre-temps.

Henry. — Je m'en tirai tant bien que mal, et je me crus encore fort heureux de me trouver du même côté que la lumière. Je me remis de plus belle à la suivre, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. J'avais déjà fait plus de quatre milles à travers la commune, et je ne savais pas plus où j'étais que si j'eusse été transporté dans un pays inconnu. Je n'avais point d'espérance de retrouver mon chemin, à moins d'atteindre la lanterne ; et quoique je ne pusse pas concevoir que la personne qui la portait se doutât que je fusse si près d'elle, elle paraissait manœuvrer comme si elle eût été déterminée à m'éviter. Quoi qu'il en soit, je me décidai à faire une dernière tentative. C'est pourquoi je courus de toutes mes forces, en criant à la personne que je croyais devant moi, pour la prier d'arrêter.

Tommy. — Enfin, s'arrêta-t-elle ?

Henry. — Tant s'en faut. La lumière que j'avais vue se mouvoir jusqu'alors assez lentement, se mit à s'agiter comme une désespérée, et à s'enfuir en dansant devant moi ; en sorte qu'au lieu de l'atteindre, je m'en vis bientôt plus loin que jamais. Par malheur, je trouvai encore un autre fossé bourbeux, que j'eus toutes les peines du monde à traverser. Frappé de surprise en arrivant sur l'autre bord, et ne concevant pas qu'aucune créature humaine eût pu passer aussi légèrement sur un fossé plein d'eau, je résolus de ne pas suivre plus longtemps la lumière. J'étais couvert de boue sur mes habits, trempé de sueur au-dessous, épuisé de fatigues, et tourmenté par l'inquiétude où je pensais que mon père devait être sur mon compte : je m'arrêtai un moment pour reprendre

haleine. Les images s'étaient un peu éclaircis. La lune et les étoiles jetaient une faible lueur. Je regardai autour de moi, et je ne découvris qu'une campagne déserte, sans aucun arbre pour me mettre à l'abri. Je prêtai l'oreille, dans l'espoir d'entendre la sonnette de quelques troupeaux, ou les aboiements de quelques chiens. Je n'entendis que les sifflements aigus du vent, dont le souffle était si perçant et si froid, qu'il me gelait jusqu'au cœur.

Dans cette situation déplorable, je réfléchis un moment sur le parti que j'avais à prendre. En levant les yeux par hasard vers le ciel, le premier objet qui me frappa, fut cette même constellation du Chariot. Au-dessus je distinguai l'étoile polaire, qui étincelait de tous ses feux. Il me vint aussitôt une pensée dans l'esprit. Je me souvins qu'en marchant dans la route qui conduisait à la maison de mon oncle, j'avais toujours observé cette étoile directement en face devant moi. C'est pourquoi j'imaginai qu'en lui tournant exactement le dos, et en avançant dans cette direction, elle me conduirait vers la maison de mon père. Je n'eus pas plutôt fait ce petit raisonnement, que j'en suivis la conséquence. Persuadé maintenant que j'avais pour me diriger un meilleur guide que cette maudite lanterne, j'oubliai ma fatigue, et je me mis à courir aussi lestement que si je n'eusse fait que de commencer à me mettre en marche.

Je ne fus point trompé dans mon calcul ; car, quoiqu'il me fût impossible de trouver des chemins frayés, cependant, en prenant le plus grand soin d'aller toujours dans la même ligne, je me tenais sûr de ne

pas me fourvoyer. La lune me fournit assez de lumière pour éviter les fosses et les trous que l'on trouve à chaque pas dans ce sauvage marais. Après y avoir marché environ trois milles, j'entendis aboyer un chien, ce qui me donna une nouvelle vigueur. Un peu plus loin, je trouvai le bout de la commune, et des barrières que je reconnus; en sorte qu'il ne me fut pas alors difficile d'enfiler tout droit mon chemin vers la maison, après avoir presque désespéré de la retrouver.

Tommy. — Je vois à présent combien la connaissance de l'étoile polaire te fut d'un grand secours. Me voilà décidé à lier connaissance avec toutes les étoiles du ciel. Mais as-tu jamais su ce que c'était que cette lumière qui dansait devant toi d'une manière si étrange ?

Henry. — Lorsque j'eus raconté l'aventure à mon père, il me dit que c'était ce que l'on appelle *jacques à la lanterne*, ou *des feux follets*. M. Barlow, depuis ce temps, a bien voulu m'apprendre que, malgré leur air brillant, ce ne sont que des vapeurs qui s'élèvent de la terre dans les endroits humides et marécageux, et que je n'étais pas la première personne qui les avait prises pour des lanternes, et qu'elles avaient conduit au fond de quelque fossé.

A l'instant même où Henry venait d'achever son histoire, ils arrivèrent à la maison de M. Barlow. Après avoir passé quelque temps à se reposer et à s'entretenir des événements de la soirée, les petits garçons montèrent dans leur chambre pour se mettre au lit. M. Barlow, assis au coin de son feu, s'occupait, depuis une demi-heure, à lire les papiers publics, lorsqu'à sa grande surprise il vit Tommy sans habits et tout hors d'haleine, qui se précipita dans la chambre en criant : — Oh, monsieur, venez, venez; je viens de le voir. Il marche, il marche. — Qui est-ce qui marche, lui dit M. Barlow? — C'est le chariot qui s'en va. — Quel chariot? — Celui des étoiles. Avant de me coucher, il m'est venu dans l'esprit d'aller à travers la vitre regarder le firmament. Toutes les sept étoiles ont fait un grand chemin, je vous en réponds. Elles sont montées presqu'au sommet du ciel. — Effectivement, dit M. Barlow, en regardant par la fenêtre; mais il ne fallait pas venir m'en avertir comme un fou. Les philosophes sont un peu plus graves. C'en est assez pour aujourd'hui. Une autre fois nous reprendrons cette matière.

Le lendemain au matin, Tommy n'eut rien de plus pressé que de rappeler à M. Barlow l'histoire qu'il lui avait promise de ces pauvres malheureux ensevelis sous la neige. M. Barlow lui donna le livre où elle était rapportée.

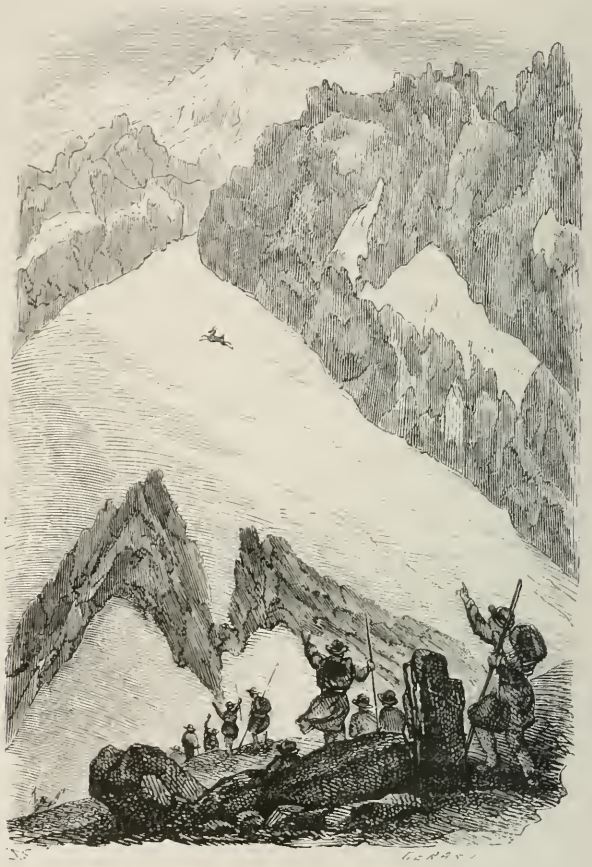
— Mais d'abord, lui dit-il, il est nécessaire de vous donner quelques explications sur cet accident. Le pays où il est arrivé, est plein de rochers et de montagnes si élevées, que la neige dont leurs sommets sont couverts n'y fond jamais. — Jamais, dit Tommy? Quoi! monsieur, pas même dans l'été. — Non, mon ami, pas même dans l'été. Les vallées qui séparent ces montagnes sont habitées par un peuple actif et industrieux. Après avoir travaillé tout l'été et une partie de l'automne, il se renferme, à l'approche de l'hiver, dans ses cabanes, dont il a su se rendre le séjour agréable par toutes sortes de commodités. Les chemins, dans cette saison, deviennent absolument impraticables. La neige et la glace forment la seule perspective de la contrée. Au printemps, lorsque l'air commence à s'échauffer, la surface de la neige fond sur la pointe des montagnes, et forme des torrents qui se précipitent avec une fureur que rien ne peut arrêter. De là il arrive fréquemment qu'ils entraînent des masses de neige si prodigieuses, qu'elles vont ensevelir dans leur chute les bestiaux, les maisons, et même des villages entiers.

« C'est dans le voisinage de ces montagnes, nommées les Alpes, que, le 19 mars 1755, un hameau fut entièrement renversé par l'éboulement de deux énormes masses de neige qui roulèrent de la montagne voisine.

« Tous les habitants étaient alors dans leurs maisons, à la réserve du nommé Joseph Rochia, homme âgé de cinquante ans, et de son fils, âgé de quinze, qui était auparavant sur le toit de leur maison pour débarrasser la neige qui s'y était amassée, et qui était tombée trois jours de suite sans interruption. Un prêtre qui se rendait à l'église, les ayant rencontrés hors de chez eux, les avertit qu'il venait de voir tomber un grand morceau de neige fort près de leur maison. Rochia se crut perdu; et, persuadé qu'il allait en tomber beaucoup davantage, il prit la fuite avec son fils, sans même s'embarrasser où il allait. A peine avait-il fait trente ou quarante pas que son fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête; il courut pour le relever, et vit alors qu'une montagne de neige venait d'ensevelir toutes les maisons du village. La douleur qu'il ressentit en considérant qu'il perdait sa femme, sa sœur, deux de ses enfants et tous ses effets, le fit tomber sans connaissance; mais ayant recouvré ses sens, il se sauva avec son fils chez un ami qui les reçut.

« Vingt-deux personnes furent enterrées sous cette montagne de

neige, qui avait soixante pieds de haut. Plusieurs habitants du voisinage y accoururent pour voir s'il y aurait moyen de sauver quelqu'un; mais on perdit bientôt l'espérance de pouvoir donner le moindre secours à ces malheureux.



« Cinq jours après, Rochia, revenu de sa première frayeur, et se trouvant en état de travailler, voulut encore, aidé de son fils et de deux de ses beaux-frères, faire de nouvelles tentatives. Il fit quelques ouvertures dans la neige, sans pouvoir retrouver sa maison, ni son écurie. Le mois d'avril ayant été fort chaud, la neige commença à fondre, de sorte que le pauvre Rochia se remit encore à travailler, dans l'espérance de retirer ses effets et de donner la sépulture à sa famille. Il ouvrit la neige et y jeta de la terre, ce qui aida à la faire

Enfin, ils parvinrent à retirer de son tombeau cette famille infortunée. (p. 175)

fondre. Depuis le 24 avril la neige diminuait à vue d'œil. Rochia, dont les espérances redoublaient, rompit avec une barre de fer la glace qui était épaisse de six pieds. Il y enfonça une grande perche et crut sentir les maisons; mais la nuit étant venue, il remit le reste de son travail au lendemain.

« Cette même nuit son beau-frère, qui demeurait à Demont, rêva que sa sœur était en vie, et qu'elle lui demandait du secours [1]. Frappé de ce songe, il se leva de grand matin, le 25 avril, et vint le raconter à son frère. Ils se joignirent aussitôt pour travailler, et découvrirent enfin la maison. N'y trouvant point de corps morts, ils cherchèrent l'étable, qui en était éloignée de deux cent quarante pas. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils entendirent ces cris : — Assistez-moi, mon cher frère.

« C'était la femme de Rochia. Elle n'appelait que son frère, parce qu'elle croyait son mari péri sous la neige. Enfin, ils parvinrent à tirer de son tombeau cette famille infortunée. La sœur dit à son frère d'une voix agonisante : — J'ai toujours mis ma confiance en Dieu, et ensuite en vous, persuadée que vous ne m'abandonneriez pas. Cette femme avait alors quarante-cinq ans, sa sœur trente-cinq, et sa fille treize. On pense bien qu'elles n'avaient pas la force de marcher, et qu'il fallut les porter. Elles ressemblaient à des embres. On les mit sur-le-champ au lit. On leur donna pour toute nourriture du gruau de seigle et du beurre. Quelques jours après, le gouverneur de Demont vint les voir. La mère ne pouvait se tenir debout, ni faire usage de ses pieds, soit à cause du froid qu'elle avait souffert, soit à cause de la posture incommode où elle avait été si longtemps. Sa sœur, dont on avait baigné les jambes dans du vin chaud, marchait un peu, quoique avec peine. Sa fille était entièrement rétablie.

« Le gouverneur les ayant questionnées sur tout ce qui leur était arrivé pendant leur sépulture, voici les particularités qu'elles lui racontèrent.

« Le 19 mars, au matin, ces trois personnes étaient dans l'étable. Il y avait de plus un fils de Rochia, âgé de six ans. L'étable renfermait aussi un âne, cinq ou six volailles, et six chèvres, dont une avait mis bas la veille, deux petits chevreaux morts-nés. La famille était

[1] Quoique ce rêve ait été réalisé, on juge bien que cela n'entraîne aucune preuve en faveur des songes. Rien de plus naturel qu'un frère fortement occupé de la perte de sa sœur fasse un tel rêve.

venue à l'étable pour porter du gruau de seigle à cette chèvre, et s'y tenait à l'abri dans un coin pour se garantir du froid, en attendant que l'on sonnât le service. La femme étant sortie de l'étable pour allumer du feu dans la maison, aperçut une masse de neige venant du côté de l'est. Aussitôt elle revint sur ses pas, rentra dans l'étable, en ferma la porte, et dit à sa sœur ce qu'elle venait de voir. En moins de trois minutes elles entendirent craquer le toit de l'étable, dont une partie s'affaissait. En conséquence elles s'avisèrent de se mettre dans le ratelier qui, étant soutenu par un bon pilier, résista à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'âne à la mangeoire ; l'animal, à force de se débattre et de ruer, se détacha. Il renversa le gruau que l'on avait apporté pour la chèvre; mais le vaisseau dans lequel il était leur fut fort utile pour y faire fondre la neige qui leur servait de boisson. On tint conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire, et pour examiner ce qu'on avait de vivres. La belle-sœur de Rochia trouva dans sa poche quinze châtaignes. Les enfants dirent qu'ils avaient déjeuné et qu'ils n'avaient besoin de rien le reste du jour. On se ressouvint qu'il y avait dans un coin de l'étable vingt ou trente pains; ce ne fut qu'un surcroît de regret pour ces pauvres femmes que la neige empêchait d'y atteindre. Elles appelèrent à leur secours le plus haut qu'elles purent, et ne furent entendues par personne. La femme et sa sœur mangèrent chacune deux châtaignes, et burent de la neige fondue. L'âne continuait à se débattre, et les chèvres bêlaient beaucoup; mais on ne les entendit bientôt plus. Il s'en sauva cependant deux qui étaient près de la mangeoire. L'une d'elles fournissait du lait, et c'est ce qui leur sauva la vie à tous. L'autre était pleine : c'est de quoi les femmes s'aperçurent; et sur leur calcul, elles jugèrent qu'elle mettrait bas vers le milieu d'avril.

« Toute cette famille ne vit pas un seul rayon de lumière dans tout le temps qu'elle fut sous la neige. Pendant environ vingt jours elles eurent quelque notion du jour et de la nuit, du moins elles en jugeaient par le cri des volailles, qui leur servait à marquer le point du jour. Les volailles étant mortes au bout de ce temps, elles furent privées de cette consolation.

« Le second jour, ne pouvant résister à la faim, on mangea le reste des châtaignes, et on but le lait que fournit la chèvre, et qui, les premiers jours, se montait à environ deux livres. Après quoi la mesure en diminua par degrés. Dès le troisième jour, les femmes privées de

toute provision, sentirent de quelle importance il était pour elles de nourrir les chèvres. Par bonheur il y avait au-dessus de la mangeoire un petit grenier à foin. Elles en tirèrent tout ce qu'elles purent y atteindre; et, quand cela ne leur fut plus possible, elles firent monter les chèvres sur leurs épaules : ce fut ainsi qu'elles se procurèrent ce foin.

« Le sixième jour, le petit garçon commença à se plaindre de maux d'estomac. Sa maladie dura six jours, au bout desquels il pria sa mère, qui l'avait toujours tenu sur ses genoux, de le coucher tout du long dans la mangeoire, ce qu'elle fit. A peine y fut-il, qu'elle s'aperçut qu'il était froid, et il expira en s'écriant : — Oh! mon père ! dans la neige !

oh ! mon père! mon père! Il n'arriva point d'autre accident pendant plusieurs jours. Un événement très-considérable fut la délivrance de la chèvre : ce qui leur apprit qu'elles étaient au milieu du mois d'avril. Par-là leur provision redoubla encore. Cette précieuse chèvre venait à elle quand on l'appelait, et elle léchait avec affection ses chères maîtresses, qui la chérissent encore particulièrement.

« Pendant tout ce temps elles souffrirent peu la faim. Après les cinq ou six premiers jours, leurs plus grandes peines étaient la froideur de la neige fondue qui tombait sur elles, la puanteur des corps de l'âne, des chèvres et des volailles, la vermine qui les assaillit, et surtout la posture gênante dans laquelle elles furent obligées de rester; car le lieu où elles étaient enterrées n'avait que douze pieds de long, huit de large et cinq de haut; et la mangeoire dans laquelle

elles étaient accroupies contre le mur n'avait que trois pieds quatre pouces de large.

« La mère assura n'avoir jamais dormi pendant tout ce temps. Sa sœur et sa fille dirent avoir dormi comme à l'ordinaire.

« Depuis qu'elles furent exhumées leur appétit fut longtemps à revenir. Le peu qu'elles mangeaient, à l'exception des bouillons et du gruau, leur restait sur l'estomac. L'usage modéré du vin était l'aliment dont elles se trouvaient le mieux. »

Tommy. — Oh! monsieur! s'écria Tommy lorsque l'histoire fut achevée, quel vilain pays cela doit être! Quoi! se voir exposé tous les jours à être enseveli sous la neige! Je suis étonné qu'il se trouve des gens assez fous pour demeurer dans le voisinage de ces montagnes.

M. Barlow. — Leurs habitants ont une opinion bien différente de la vôtre. Ils préfèrent leur patrie à tous les pays de l'univers. Ils sont ordinairement grands voyageurs; et la plupart vont exercer toutes sortes de professions dans les divers États de l'Europe. Mais leur plus vif désir est de retourner, avant leur mort, vers ces montagnes chéries où ils ont reçu le jour et où ils ont passé leur enfance.

Tommy. — Comment cela est-il possible? J'ai souvent entendu à la maison de jeunes dames et de jeunes demoiselles, lorsqu'elles parlaient des endroits où elles aimeraient à vivre, dire hautement qu'elles haïssaient la campagne, quoiqu'elles y fussent nées, et qu'elles y eussent encore leur famille. A les en croire, il était impossible de vivre ailleurs que dans les grandes villes; et il n'y avait que des gens abrutis et sauvages qui pussent aimer la vie des champs.

M. Barlow. — Vous voyez cependant qu'il y a une infinité de personnes sensées qui, loin de se dégoûter de ce séjour, n'ont jamais eu le désir d'en changer. Qu'en dites-vous, Henry? Seriez-vous content de quitter la campagne pour aller vivre dans quelque grande ville?

Henry. — Non, en vérité, monsieur, que le ciel m'en préserve! Il me faudrait renoncer à tout ce que j'aime dans le monde. Quoi! me séparer de mon père et de ma mère, qui ont eu tant de soins et de tendresse pour moi, et de vous aussi, monsieur, qui avez voulu prendre tant de peine à m'instruire! Ah! je suis bien sûr que je ne trouverai nulle autre part d'aussi bons amis, aussi longtemps que je vive. Et quel est celui qui souhaiterait de vivre sans avoir de bons amis?

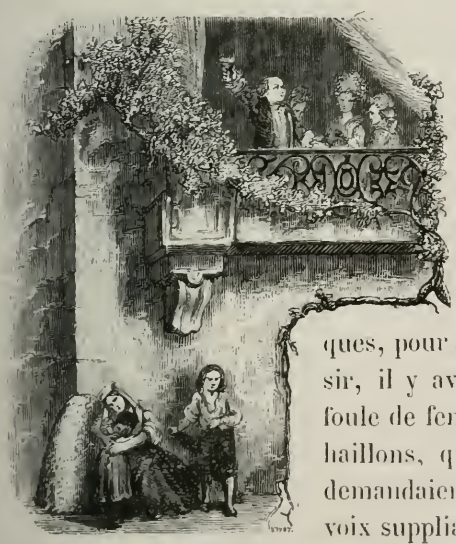
Non, non; il n'y a pas un buisson dans la ferme de mon père que je n'aime mieux que toutes les villes dont j'ai entendu parler.

Tommy. — Mais en as-tu jamais vu?

Henry. — Oui sûrement. Ne suis-je pas allé une fois à Exeter? Comment peut-on se plaire dans ce triste séjour? Les maisons sont si élevées qu'on les croirait bâties l'une sur l'autre, comme notre colombier sur notre écurie. Il y a de petits passages étroits, habités par les pauvres, qui sont bordés de maisons si serrées entre elles que le jour semble avoir de la peine à y descendre; et tout cela a un air si sale, si dégoûtant et si malsain, que mon cœur se soulevait seulement d'y jeter les yeux. En me promenant le long des plus belles rues, je m'amusais à regarder dans les boutiques. Que penses-tu que j'y vis?

Tommy. — Et quoi donc?

Henry. — De grands fainéants aussi robustes que nos valets de charrue qui, la tête bien poudrée, s'occupaient à nouer des rubans et à faire des bonnets pour les femmes. Cela me parut si drôle que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le soir, la dame chez qui je logeais, me mena dans une grande salle où il y avait, je crois, autant de chandelles allumées que nous vîmes hier d'étoiles dans le ciel. Il semblait qu'on le fît exprès pour vous ôter la vue, sous le prétexte de vous éclairer. Il y avait un grand nombre de beaux messieurs et de belles dames qui, pour danser, s'étaient chargés de riches habits, comme si l'on n'était pas cent fois plus leste avec de simples vêtements. Tandis qu'ils se trémoussaient comme des maniaques, pour avoir l'air de se donner du plaisir, il y avait à la porte de la salle une foule de femmes et d'enfants couverts de haillons, qui grelottaient de froid, et qui demandaient un morceau de pain d'une voix suppliante, mais personne ne leur en donnait, et ne semblait même les apercevoir : ce qui me fit penser qu'il aurait mieux valu que ces beaux messieurs et ces belles dames n'eus-



sent pas tant de lumières pour les éblouir, et des habits si riches pour les écraser, et que les pauvres eussent au moins de quoi se nourrir, et se défendre de la rigueur du froid.

Tommy. — Il faut bien que les gentilshommes soient mieux vêtus que les gens du peuple.

Henry. — A la bonne heure, pourvu que cela ne les rende pas insolents. Mais ils ne manquent guère de le devenir ; et je suis assez bien payé pour le croire.

Tommy. — Comment donc, s'il te plaît?

Henry. — Oh ! je vais te le dire, puisque tu me le demandes. J'étais encore à Exeter, et je me promenais tout seul dans les rues. Je vis venir à moi deux enfants superbement vêtus, et qui avaient un air aussi fier que tu l'avais lorsque tu vins ici. Je me détournai un peu de mon chemin pour les laisser passer : car mon père m'a instruit à marquer certains égards pour ceux qui sont au-dessus de nous. Mes deux petits insolents trouvèrent sans doute que ce n'en était pas assez. Quoiqu'ils eussent de la place de reste, ils me donnèrent en passant une si violente secousse que j'allai tomber dans le ruisseau, où je me crottai de la tête aux pieds.

Tommy. — Et ils ne te demandèrent pas pardon de l'accident.

Henry. — Oh ! il n'y avait pas d'accident, ils l'avaient bien fait tout exprès : car, en me voyant tomber, ils poussèrent de grands éclats de rire, et m'appelèrent petit lourdaut. Sur quoi je leur répondis que si j'étais un petit lourdaut, ce n'était pas à eux à me le dire, et que je ne souffrirais pas que l'on m'insultât. Ils vinrent à moi, croyant me faire peur. Je les attendis. L'un d'eux osa me donner un coup sur la figure. Il ne m'en fallut pas davantage. Je me jetai sur eux, et nous commençâmes tous les trois à nous peloter.

Tommy. — Comment donc ! ils se mirent tous les deux contre toi? C'était bien lâche.

Henry. — Cela ne m'embarrassait guère. J'étais en état de leur tenir tête; et je leur en avais même donné des preuves assez frappantes, lorsqu'il survint un grand gaillard, qui paraissait être leur domestique, et qui se mit en devoir de tomber sur moi. Par bonheur, il passait en même temps un homme de la campagne, d'une taille haute et vigoureuse, qui dit au domestique qu'il l'assommerait s'il faisait un seul mouvement. Il ajouta qu'il avait été témoin de la querelle, que je n'avais aucun tort ; qu'il fallait me laisser démêler ma fusée, et que je

m'en acquittais assez bien pour ne pas me déranger. En conséquence, je continuai de gourmer mes deux champions, jusqu'à ce qu'ils demandassent eux-mêmes à finir le combat; car, quoiqu'ils fussent si querelleurs, ils ne savaient guère se battre. Ainsi je les laissai aller tout honteux, en leur conseillant de ne plus s'attaquer à l'avenir à de pauvres enfants, qui ne faisaient rien pour les offenser.

Tommy. — Et tu n'en entendis plus parler?

Henry. — Non, du tout. Je revins à la maison le lendemain, et je ne fus jamais si content. Lorsque j'arrivai au sommet de cette haute colline, d'où l'on découvre la maison de mon père, je me mis à pleurer de joie. La campagne avait un air si riant, les oiseaux sur les arbres, et les troupeaux dans les prairies, paraissaient si heureux que cela me rendait heureux moi-même. A chaque pas que je faisais, je trouvais des hommes ou des femmes de ma connaissance, ou de petits garçons avec qui j'étais accoutumé de jouer. — Ah! voici Henry de retour, disait l'un. Comment te portes-tu? me disait l'autre. Celui-ci, d'un air amical, me tendait la main; celui-là se jetait tendrement à mon cou. D'aussi loin qu'il me vit, notre grand chien vint me poser les pattes sur les épaules pour me lécher. Il n'y eut pas même jusqu'à nos vaches, lorsque je les allai caresser, qui ne parussent bien aises de ce que j'étais revenu.

M. Barlow. — Vous voyez, Tommy, par ce récit, qu'on peut aimer la campagne, et y être heureux. Quant à ces belles dames dont vous me parliez tout à l'heure, ce qu'il y a de plus vrai dans ce qu'elles disent, c'est qu'en aucun endroit elles ne sauraient vivre contentes. Comme elles n'ont appris ni à cultiver leur esprit, ni à s'occuper d'un travail utile, il ne leur reste à chercher le bonheur que dans la parure et dans l'oisiveté. Élevées avec trop de délicatesse pour supporter le moindre exercice, le seul changement de saison suffit pour déranger leur triste santé. Avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant qu'elles se déplaisent à la campagne, où elles ne trouvent ni occupation ni amusement. Elles ne souhaitent d'être à la ville, que pour y trouver d'autres personnes aussi frivoles et aussi désœuvrées qu'elles-mêmes, et y consumer leur temps en de vains entretiens sur les objets les plus futiles.

Tommy. — Oh! vous avez bien raison, monsieur, je fis cette observation l'autre jour au château. Il venait de nous arriver quelques dames de Londres. Elles passèrent des heures entières à nous entretenir de

la manière de se coiffer et de s'habiller, et d'une grande assemblée, appelée le Ranelagh, où elles allaient pour rencontrer leurs amis.

M. Barlow. — Je crois, par exemple, que Henry n'ira jamais en cet endroit pour y chercher les siens.

Henry. — Non, en vérité, monsieur. Je ne sais ce que c'est que le Ranelagh; mais tous les amis que j'ai au monde sont dans notre maison et dans la vôtre. Lorsque je suis assis près du feu dans une soirée d'hiver, et que je lis quelque chose à mon père, à ma mère et à mes sœurs, comme je le fais quelquefois, ou que je m'entretiens ici avec vous et avec Tommy, sur des sujets instructifs, je n'ai point à désirer d'autres amis ou d'autres conversations. Mais dites-moi, je vous prie, ce que c'est que le Ranelagh ?

M. Barlow. — C'est une grande salle ronde, où, pendant un certain temps de l'année, un grand nombre de personnes se rendent en voiture, pour s'y promener pendant quelques heures.

Henry. — Mais, monsieur, Tommy vient de nous dire que ces dames allaient en cet endroit pour y rencontrer leurs amis? Est-ce qu'elles ne cherchent à les voir que dans une grande foule ?

M. Barlow sourit à cette question. Il est vrai, répondit-il, que le lieu de l'assemblée est ordinairement si plein, qu'il n'y a guère moyen d'y lier une conversation bien suivie. Les gens ne s'y promènent qu'à la file l'un de l'autre; et ils sont obligés d'y tourner continuellement en cercle, à peu près comme les chevaux dans un moulin. Lorsque des personnes qui se connaissent, viennent à bout de se rencontrer, elles ont à peine le temps de se sourire et de se faire un salut. Elles se perdent aussitôt de vue dans la foule qui les emporte. Quant à ses meilleurs amis que l'on rencontre, on rougirait de les remarquer, à moins qu'ils ne soient habillés à la mode et avec un certain éclat.

Henry. — Voilà qui me paraît bien extraordinaire. Qu'est-ce donc, monsieur, que l'habit d'un homme, pour avoir rien à démêler avec l'amitié? Est-ce que je vous en aimerais davantage, si vous portiez les plus beaux habits du monde? Est-ce que j'en respecterais davantage mon père, s'il avait un habit brodé, comme le chevalier Tayaut? Au contraire, lorsque je vois des gens si richement vêtus, je ne puis m'empêcher de penser à l'histoire que vous m'avez une fois racontée d'Agésilas, roi de Sparte.

Tommy. — Oh ! quelle est cette histoire, monsieur, je vous prie?

M. Barlow. — Vous l'entendrez demain. Vous avez assez lu et assez conversé pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez prendre un peu de récréation.

Les petits garçons coururent aussitôt dans le jardin, pour reprendre un travail dont ils s'occupaient depuis plusieurs jours. C'était de faire une boule de neige, d'une énorme grosseur. Ils avaient commencé par en faire d'abord une petite pelotte. Ils l'avaient ensuite fait rouler en tout sens, jusqu'à ce qu'en amassant continuellement de nouvelle matière, avec celles qu'ils y ajoutèrent de leurs mains, elle fût devenue si grosse, qu'ils étaient incapables de la faire rouler plus loin. Tommy conclut que leur entreprise devait en rester là, puisqu'il ne leur était plus possible de remuer cette masse énorme.

— Oh ! s'il ne tient qu'à cela, répondit Henry, je sais bien un moyen de la faire mouvoir. Il courut aussitôt chercher deux gros bâtons, d'environ cinq pieds de longueur; et en ayant donné un à son camarade, il garda l'autre pour lui. Il dit ensuite à Tommy de mettre son bâton entre la terre et la boule, ce qu'il fit également de son côté ; et en relevant en l'air l'autre bout de leurs bâtons, ils firent rouler la boule avec la plus grande facilité. Tommy fut extrêmement satisfait de cet expédient, et il dit à Henry : — D'où cela peut-il donc provenir? Nous ne sommes pas à présent plus forts que nous ne l'étions tout-à-l'heure; et cependant nous voilà en état de faire rouler, sans beaucoup de peine, cette grosse masse que nous ne pouvions pas seulement ébranler auparavant. — Il est vrai, répondit Henry; mais ce n'est pas à nous qu'en appartient la gloire, c'est à nos bâtons. C'est par ce moyen que les bûcherons remuent de grosses pièces d'arbres, qu'il faudrait autrement laisser dans les forêts. — C'est une chose bien étonnante, reprit Tommy. Je n'aurais jamais imaginé que des bâtons eussent donné tant de force à nos bras. Mais, voyons. Faisons encore avancer

notre boule. — Soit, repartit Henry : allons, un grand coup de vigueur.

En disant ces mots, ils soulevèrent tous les deux leurs bâtons avec tant de violence, qu'ils les firent rompre au milieu. — Il n'y a pas grand mal, dit Tommy. Les bouts sont encore assez bons pour nous servir. Ils voulurent en même temps faire usage de ceux qui étaient restés entre leurs mains ; mais, à la grande surprise de Tommy il ne leur fut pas possible de donner à la boule le moindre mouvement. — Eh bien ! dit-il, qu'est-ce donc ? Est-ce qu'il n'y aurait que de longs bâtons qui pussent nous servir ? — Vraiment oui, répondit Henry. J'aurais pu te le dire avant d'en faire l'essai ; mais j'ai voulu te le faire éprouver par toi-même. Plus ce bâton sera long, pourvu qu'il soit assez fort, et plus il sera facile de remuer la boule. — Je t'avoue, repartit Tommy, que cela me paraît bien extraordinaire ; mais je vois là-bas quelques bûcherons à l'ouvrage : allons les prier de nous couper des bâtons plus longs encore que les premiers, pour en faire l'épreuve. Ils y allèrent, en effet ; mais en arrivant, il se présenta un nouveau sujet de surprise à Tommy.

Il y avait une racine de chêne si grosse et si pesante, que le meilleur cheval aurait eu de la peine à la traîner. Elle était en même temps si dure et si noueuse, que la cognée ne pouvait y mordre. Deux vieux bûcherons dirent aux enfants qu'ils seraient obligés de la mettre en

pièces, pour l'emporter en détail. Tommy, croyant leurs forces trop au-dessous de cette entreprise, ne put s'empêcher de les prendre en pitié, et de dire tout haut, que certainement M. Barlow n'était pas instruit de ce qu'ils voulaient faire ; et que s'il le savait, il était trop bon pour ne pas empêcher de pauvres vieillards de s'épuiser de fatigue sur une besogne dont ils ne sauraient venir à bout.

— Le crois-tu ainsi? lui répondit Henry. Et que dirais-tu donc, si tu me voyais, moi, tout faible que je suis, faire cette opération qui t'étonne, avec le secours de l'un de ces braves gens ? Il prit alors un gros maillet de bois, et se mit à battre de toutes ses forces la grosse souche, sans y faire impression. Tommy, qui, pour cette fois, imagina que son ami allait se prendre dans sa fanfaronade, se mit à sourire en pliant les épaules, et dit à Henry qu'il briserait plutôt cent maillets, que d'enlever un seul éclat de la souche. — A la bonne heure, répliqua Henry. Eh bien! essayons un autre moyen. Il posa son maillet, et prit un petit morceau de fer grossier, d'environ six pouces de long, que Tommy n'avait pas encore observé, parce qu'il était parmi des morceaux de bois répandus à terre. Ce fer avait environ deux pouces d'épaisseur à l'un de ses bouts; et il allait toujours en s'amincissant par degrés jusqu'à l'autre bout, qui était tranchant comme la lame d'un couteau. Henry le ficha par le tranchant dans la souche, et tâcha de l'enfoncer un peu par de petits coups, jusqu'à ce qu'il fût bien affermi. Alors un des deux vieux bûcherons et lui le frappèrent alternativement à grands coups de maillet, jusqu'à ce que la racine eût commencé à se fendre en craquant, et que peu à peu le fer se fût totalement enfoncé dans le bois. — Tiens, vois-tu, dit Henry, ce premier morceau de fer a commencé très-heureusement la besogne; deux ou trois autres vont la finir. Il prit alors un second morceau de fer de la même forme que le premier, seulement un peu plus gros; et le posant dans la fente que le premier avait faite, il se mit à le frapper, avec le secours de son compagnon, jusqu'à ce qu'il se fût aussi totalement enfoncé dans la souche, qui éclata de nouveau, et laissa voir, dans toute sa profondeur, une grande crevasse. Il prit encore un troisième morceau de fer, qu'il enfonça de même. Enfin, cette grosse masse de bois se partagea en deux moitiés à peu près égales.

— Eh bien! camarade, s'écria Henry en s'essuyant le front, tu vois que nous en sommes sortis à notre honneur. Allons, il faut à présent que nous portions, toi et moi, l'un de ces morceaux dans le foyer de

M. Barlow, pour lui faire un bon feu. — Y penses-tu, Henry? Jamais nous n'aurons la force de soulever un si grand fardeau. C'est tout ce que nous pourrions faire que de le faire avancer avec nos bâtons, comme nous en avons agi pour la boule de neige. — Oh! ne t'en mets pas en peine. Il est encore un autre moyen que nous pourrons employer. Il prit alors une perche d'environ dix pieds de long, et y suspendit le plus gros morceau de la souche avec une corde que lui prêta l'un des bûcherons. Il eut la malice de placer le nœud coulant, par lequel la souche était suspendue à la perche, plus près d'un bout que de l'autre. Il demanda ensuite à Tommy lequel des deux bouts il voulait choisir. Tommy, sans y faire réflexion, choisit le bout qui se trouvait le plus près de lui. C'était justement celui que Henry lui avait destiné dans sa pensée, en plaçant la souche plus près de ce bout que de celui qu'il se réservait. Chacun mit alors le sien sur son épaule; mais lorsqu'il fut question d'avancer, Tommy trouva le poids bien pesant. Cependant, comme il vit que Henry marchait d'un pas léger sous sa part du fardeau, qu'il croyait aussi lourde que la sienne, il résolut de ne pas se plaindre. Tandis qu'ils allaient ainsi, M. Barlow les rencontra; et voyant le pauvre Tommy, qui pouvait à peine se soutenir sur ses genoux, il lui demanda qui l'avait chargé de cette manière. Tommy répondit que c'était Henry.

— Haha! lui dit M. Barlow en souriant, c'est la première fois que votre ami a voulu vous en imposer; mais il vous fait porter environ trois fois plus qu'il ne porte lui-même.

Henry répondit qu'il avait laissé à Tommy la liberté de choisir, et qu'il l'aurait tout de suite informé de sa méprise, s'il n'avait voulu lui montrer, par sa propre expérience, quelle était la différence de leur charge. Alors, cédant à Tommy le bout de la perche qu'il avait, et prenant en échange le sien, il lui demanda s'il trouvait son épaule un peu soulagée. — Vraiment oui, répondit Tommy. Mais je ne puis en concevoir la raison, puisque nous portons toujours à nous deux le même poids qu'auparavant, et toujours de la même manière. — La manière n'est pas entièrement la même, dit M. Barlow; car, si vous y prenez garde, la souche est à une plus grande distance de votre épaule que de celle de Henry; au moyen de quoi il porte maintenant plus que vous, autant que vous portiez plus que lui tout à l'heure. — Cela est vraiment extraordinaire, dit Tommy. Je vois tous les jours combien il y a de choses que j'ignorais, et qui sont aussi inconnues à maman et à

toutes ces belles dames qui viennent à la maison. — Fort bien, répondit M. Barlow; mais si vous avez acquis déjà tant de connaissances utiles, que ne devez-vous pas espérer de savoir dans quelques années de plus?

Lorsqu'ils furent rentrés à la maison, M. Barlow fit voir à Tommy un bâton de quatre pieds de longueur, avec un plateau suspendu à chaque bout. — Tenez, lui dit-il, je vais placer ce bâton sur le dossier d'une chaise, en sorte qu'il y porte exactement au juste point de son milieu. Vous voyez que les deux plateaux sont dans un parfait équilibre l'un avec l'autre. Ainsi, j'aurai beau mettre différents poids dans chacun, pourvu que ces poids soient égaux de l'un et de l'autre côté, les plateaux se balanceront toujours. Maintenant, au lieu de faire porter le bâton sur le juste point de son milieu, fâisons-le porter sur un autre point, et voyons ce qui en arrivera.

M. Barlow posa le bâton de telle manière, qu'en appuyant toujours sur le dossier de la chaise, il y en eût trois pieds d'un côté, et un pied seulement de l'autre. Le côté qui était le plus long descendit aussitôt vers la terre. — Oh! je m'en doutais, s'écria Tommy. Jamais les plateaux ne resteront en équilibre tant que le bâton ne portera pas sur le juste point de son milieu. — Voyons, dit M. Barlow, s'il n'y aurait pas moyen de faire ce que vous jugez impossible. Il ramassa aussitôt le bâton, et le remit au même point où il était avant sa chute. Seulement il plaça dans le plateau un poids d'une livre du côté où le bâton avait trois pieds de longueur au delà du point d'appui, et un poids de trois livres du côté où le bâton n'avait qu'un pied de longueur au delà de ce point; au grand étonnement de Tommy, les deux plateaux se trouvèrent en équilibre, comme si le bâton eût porté sur le point juste de son milieu, avec un poids égal dans chaque plateau.

— Vous voyez, reprit alors M. Barlow, par toutes les petites expériences que vous avez faites aujourd'hui, combien l'usage des instruments est précieux pour les hommes. Un enfant, comme vous, peut faire, avec leur secours, ce que l'homme le plus robuste ne saurait faire avec toute sa force. Mais puisque nous en sommes sur cette matière, je vais vous faire voir une autre machine qui ne vous surprendra pas moins. Il conduisit alors Tommy dans sa cour, sous les fenêtres du grenier; et lui montrant un gros sac de blé : — Tenez, dit-il, faites-moi le plaisir de me transporter ce sac dans mon grenier. Je crains qu'il ne se gâte ici. — Vous vous moquez sans doute de moi, monsieur,

lui répondit Tommy. — Non, je vous assure, répliqua M. Barlow. Je veux absolument vous devoir ce service; et vous aurez le plaisir de me le rendre. Il attacha soudain le sac de blé à une corde qui descendait d'en haut par une poulie; et prenant Tommy par la main, il le conduisit dans le grenier, devant une assez grande roue, qui tournait par le moyen d'une manivelle. Il pria Tommy de la faire tourner; ce qu'il fit, quoique avec un peu de peine. — C'en est assez, lui dit M. Barlow au bout de quelques tours, tenez ferme maintenant, et jetez un regard vers la fenêtre. Tommy tourna la vue de ce côté; et à peine put-il en croire ses yeux, lorsqu'il vit paraître ce sac énorme, que Henry, d'un coup de main, fit débarquer heureusement sur le plancher.

— Eh bien! Tommy, s'écria M. Barlow, quand je vous disais que vous me feriez le plaisir de transporter ici mon sac de blé, vous ne vouliez pas m'en croire. — Oh! monsieur, lui répondit Tommy, combien de belles inventions vous m'avez fait connaître! Il me semble qu'elles n'augmentent pas seulement les forces de mon corps, mais encore celles de mon intelligence. Mais, dites-moi, je vous prie, les hommes ont-ils inventé beaucoup d'autres machines aussi ingénieuses? Je voudrais les connaître toutes, jusqu'à la dernière.

M. Barlow. — Je ne demande pas mieux, mon cher ami, que de vous procurer cette instruction. Mais j'imagine que vous ne voudriez pas seulement connaître l'usage de ces machines, comme les simples manœuvres, qui ne savent que s'en servir. Il faudrait pouvoir vous rendre raison de leurs forces, et savoir même les calculer.

Tommy. — Oh! oui, monsieur, c'est bien comme je l'entends.

M. Barlow. — En ce cas, il est d'autres connaissances qu'il faut d'abord acquérir. L'arithmétique, par exemple, vous est d'une nécessité indispensable.

Tommy. — Qu'est-ce donc que l'arithmétique, monsieur, je vous prie?

M. Barlow. — Il ne serait pas aisé de vous le faire entendre tout d'un coup par de simples paroles. Je vais essayer un autre moyen de vous l'expliquer. Voici une petite poignée de grains que je vais mettre sur la table. Pourriez-vous compter combien il y en a?

Tommy. — Oui, monsieur, voyons. (Il compte.) Il y en a juste vingt-cinq.

M. Barlow. — Fort bien. Je vais en faire un autre tas. Voyez combien il y a de grains dans celui-ci.

Tommy (après avoir compté). — Il y en a quatorze.

M. Barlow. — S'il y a quatorze grains dans un tas, et vingt-cinq dans l'autre, combien de grains y a-t-il dans les deux tas ensemble, ou, si vous l'aimez mieux, combien font vingt-cinq et quatorze !

Tommy fut hors d'état de répondre. M. Barlow proposa la même question à Henry, qui répondit sur-le-champ que les deux tas faisaient trente-neuf grains.

M. Barlow. — Et si je mettais les deux tas en un seul, combien de grains y aurait-il ?

Henry. — Cela ferait toujours trente-neuf.

M. Barlow. — Eh bien! je vais en ôter dix-neuf. Les voici à part de ce côté. Combien y en reste-t-il de l'autre ?

Tommy. — Un moment, monsieur, que je les compte.

M. Barlow. — Vous ne sauriez donc me le dire sans compter? Et vous, Henry, voyons, combien en reste-t-il?

Henry. — Il en reste vingt, monsieur.

M. Barlow. — C'est juste. Voilà, Tommy, ce que c'est que l'arithmétique, qui n'est autre chose que l'art de compter. Vous voyez qu'il se pratique d'une manière plus courte et plus aisée que si l'on comptait un à un les objets dont on veut savoir le nombre. Il n'est pas même nécessaire de les avoir sous les yeux. Par exemple, si vous vouliez savoir combien de grains d'orge, à peu près, il y a dans ce sac, vous seriez peut-être occupé plus d'un jour à les compter l'un après l'autre.

Tommy. — Oh! oui, je le crois. Mais est-ce qu'il y a moyen de savoir le compte des grains sans vider le sac?

M. Barlow. — Oui, vraiment; et par le secours de l'arithmétique, vous pouvez faire ce compte en quatre ou cinq minutes.

Tommy. — Voilà une chose qui passe mes idées. Expliquez-moi cela, je vous prie, monsieur.

M. Barlow. — Très-volontiers, mon ami. Un boisseau de grains pèse cinquante livres. Ce sac contient quatre boisseaux ; ainsi il doit peser deux cents livres. Allons plus loin maintenant. Chaque livre contient seize onces. Or, comme il y a deux cents livres, c'est deux cents fois seize onces, ou trois mille deux cents onces. Il n'y a plus qu'à compter le nombre de grains qui se trouvent dans une seule once, et il y aura trois mille deux cents fois ce nombre de grains dans le sac.

Tommy — Cela me paraît tout clair à présent. Oh! que je voudrais savoir l'aritmétique! Henry et vous, monsieur, voudriez-vous bien me l'apprendre?

M. Barlow. — Vous savez que nous sommes toujours prêts à vous montrer le peu que nous savons. Mais, avant de quitter ce sujet, j'ai une petite histoire à vous raconter.

Tommy. — Oh! monsieur, que vous êtes bon! Une petite histoire encore par-dessus le marché!

M. Barlow. — « Il y avait un gentilhomme qui aimait passionnément les beaux chevaux, et qui ne marchandait guère sur le prix pour se les procurer. Un maquignon vint le trouver un jour, et lui présenta un si beau cheval que le gentilhomme fut obligé de convenir qu'il n'en avait jamais vu d'une si superbe encolure. Il voulut aussitôt en faire l'essai, et ne lui trouva pas moins de feu, de docilité, de souplesse et de douceur. Des qualités si rares, réunies dans cet animal, le charmèrent à tel point qu'il en demanda le prix avec empressement. Le maquignon lui répondit qu'il ne pouvait pas le donner à moins de deux cents guinées. Cette somme ayant paru exorbitante au gentilhomme, le maquignon était près de se retirer, lorsque le gentilhomme le rappela, et lui dit : — Je ne refuse point de vous donner un prix raisonnable de votre cheval, mais votre demande est trop forte. Voyez s'il n'y aurait pas moyen de nous arranger. — Eh bien, monsieur, répliqua le maquignon qui était rusé matois, fort habile dans ses comptes, si vous ne voulez pas me donner les deux cents guinées

que je vous demande, faisons un autre marché. Mon cheval a, comme vous le savez, six clous à chacun de ses fers, vingt-quatre clous en

tout. Je ne vous demande qu'un farding pour le premier clou, deux pour le second, quatre pour le troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours pour chaque clou jusqu'au dernier. Le gentilhomme accepta cette proposition avec joie, et dit à ses gens de conduire le cheval dans son écurie. »

Tommy. — Mais, monsieur, vous trouviez le maquignon si rusé? je le trouve bien sot, moi, de demander deux cents guinées pour son cheval, et de le donner ensuite pour quelques fardings.

M. Barlow. — Le gentilhomme en avait précisément la même idée que vous. « Quoi qu'il en soit, le maquignon ajouta : — Bien que vous acceptez ma dernière proposition, je ne prétends pas, monsieur, vous forcer de tenir à la rigueur de votre engagement. Tout ce que je vous demande, c'est que si vous êtes mécontent de votre marché, vous prometticz de me payer les deux cents guinées que je vous ai d'abord demandées. Le gentilhomme lui en donna sa parole d'honneur; et, ayant fait appeler son intendant, il lui ordonna de faire le compte des fardings; car il était trop bien gentilhomme pour être en état de le faire lui-même. L'intendant alla s'asseoir à son bureau, prit une plume; et, après avoir fait son calcul, il félicita gravement son maître, et lui demanda dans quelle partie des trois royaumes était située la terre qu'il voulait acheter? — Avez-vous perdu l'esprit? lui répondit le gentilhomme. Ce n'est pas une terre, c'est un cheval que j'achète; et voici la personne à qui vous allez tout de suite en payer le prix. — Si quelqu'un a perdu l'esprit dans cette affaire, ce n'est sûrement pas moi, monsieur, répliqua l'intendant. La somme que vous m'avez ordonné de calculer s'élève à soixante-dix mille quatre cent soixante-dix livres sterlings, quelques schellings et quelques sols; et sûrement, il n'y a pas un homme de sens qui voulût donner ce prix d'un cheval. Le gentilhomme ne pouvait revenir de sa surprise; et, croyant que son intendant avait commis quelque erreur grossière dans ses calculs, il les fit vérifier. Mais, lorsqu'il eut été convaincu de leur justesse, il s'estima trop heureux de sortir d'embarras, en faisant aussitôt compter les deux cents guinées au maquignon, qui se retira fort satisfait d'avoir eu affaire à un gentilhomme. »

Tommy. — C'est une chose inconcevable qu'un farding, ainsi doublé un petit nombre de fois, puisse produire une somme si prodigieuse. J'y aurais été pris le premier, je l'avoue. Oh! monsieur, c'en est fait, me voilà déterminé à apprendre l'arithmétique pour n'être pas la dupe

des maquignons. Il me semble qu'un gentilhomme doit avoir une bien sotte figure en se voyant attrapé si honteusement.

Les premières leçons d'arithmétique fournirent à Tommy une occupation très-agréable pour les longues soirées de l'hiver. Il s'amusait avec M. Barlow, et avec son ami, à faire mille opérations curieuses sur les nombres. Ses progrès furent si rapides qu'en fort peu de temps il se vit en état d'additionner, soustraire, multiplier ou diviser, avec la plus grande exactitude, telles sommes qu'on lui proposait. Son unique délassement était d'aller observer les étoiles, lorsque le ciel n'était couvert d'aucun nuage. M. Barlow, fidèle à sa promesse, lui avait donné un petit globe de carton, traversé d'un fil de fer, et porté sur un pied. Tommy, après avoir incliné son globe de manière que l'un des bouts du fil de fer répondît à la direction de l'étoile polaire, commença par y tracer les sept étoiles du Chariot dans le même ordre qu'il les voyait briller aux cieux. Le lendemain, ayant observé de l'autre côté de l'étoile polaire une autre constellation, toujours opposée au Chariot, il en demanda le nom à M. Barlow, qui lui dit qu'elle s'appelait Cassiopée; et le même soir Cassiopée, avec toutes ses étoiles, fut installée sur son globe. Quelques jours après, ayant porté ses regards vers la partie méridionale du ciel, il y vit briller une constellation si remarquable qu'elle s'empara de toute son attention. Quatre grandes étoiles semblaient former une figure presque carrée; et au milieu, il y en avait trois, placées fort près l'une de l'autre, sur une ligne droite, mais un peu inclinée. Tommy montra cette constellation à M. Barlow, et le pria de la lui nommer. M. Barlow lui répondit qu'elle s'appelait Orion, et que les trois belles étoiles du milieu étaient appelées le baudrier d'Orion.

Tommy fut tellement enchanté de la grandeur et de la beauté de cette constellation glorieuse, qu'il fut occupé toute la soirée à tracer sa figure pour la rapporter plus exactement sur son globe. Il rêva d'Orion toute la nuit; mais ses songes ne lui firent pas oublier, le lendemain, de rappeler à M. Barlow l'histoire qu'il avait promis de lui raconter sur Agésilas, roi de Sparte; et c'est par cette histoire que nous nous empresserons de commencer la sixième partie.

SIXIÈME PARTIE

AGÉSILAS, ROI DE SPARTE

Les Spartiates étaient des hommes fermes et courageux, pleins de mépris pour tout ce qui pouvait leur inspirer le goût de la mollesse. Ils consacraient tout leur temps aux exercices les plus propres à endurcir leur corps à la fatigue et à fortifier leur âme contre la crainte des dangers et de la douleur. Comme le sort les avait placés au milieu de quelques autres nations, qui avaient fréquemment des guerres entre elles et avec eux-mêmes, il était du plus grand intérêt pour leur sûreté d'être toujours en état de repousser les insultes de leurs voisins s'ils entreprenaient de les attaquer. Tous leurs enfants étaient élevés d'une manière dure; et ceux de leurs rois n'étaient pas traités plus délicatement que les autres. »

— Comment donc, monsieur! interrompit Tommy, voilà qui brouille toutes mes idées. J'ai souvent entendu dire à maman et à ses amies, que j'avais l'air d'un roi, lorsque je portais de beaux habits. Ainsi je

pensais que les rois n'avaient autre chose à faire que de se promener avec une couronne sur la tête au milieu de leur cour.

M. Barlow. — Les rois de Sparte, car il y en avait deux à la fois, croyaient devoir s'occuper d'affaires plus importantes. Destinés à conduire leurs sujets à la guerre, ils ne pouvaient se rendre dignes de commander à de braves guerriers sans chercher à les surpasser en force, en courage et en grandeur d'âme. Les Spartiates avaient pour alliés des Grecs établis en Asie, et qui se voyaient menacés par les Perses des horreurs de l'esclavage. A la première nouvelle du danger de leurs amis, les Spartiates envoyèrent, pour les secourir, Agésilas, l'un de leurs rois, avec quelques milliers de soldats. Quelque formidable que parût la puissance du roi de Perse, ils jugèrent cette petite armée suffisante pour résister à toutes ses forces.

« Celui-ci, enorgueilli du faste de ses palais, de l'immensité de ses richesses et du nombre de ses esclaves, ne pouvait concevoir qu'on eût l'audace d'entreprendre d'arrêter ses projets. Un de ses généraux fit aussitôt marcher son armée contre les Spartiates. Agésilas, qui ne comptait pour rien le nombre de ses ennemis, ordonna à ses soldats de s'avancer, les rangs bien serrés, et en joignant ensemble leurs boucliers. Puis, lorsqu'ils furent à la portée des Perses, ils tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils enfoncèrent leurs bataillons, et les contraignirent, en un moment, de prendre honteusement la fuite. »

En cet endroit, Tommy interrompit encore M. Barlow, pour lui demander ce que c'était qu'un bouclier.

— Dans les temps anciens, lui répondit M. Barlow, avant que les hommes connussent les terribles effets de la poudre à canon, ils étaient accoutumés à combattre de près, et corps à corps, avec des épées ou de longues piques. C'est pourquoi ils avaient besoin de se couvrir d'une armure impénétrable au fer de leurs ennemis. La principale de ces armes défensives était le bouclier. On le faisait d'airain ou de bois couvert d'un cuir épais et de lames de fer. Celui des Spartiates était assez long et assez large pour couvrir un homme presque tout entier. Lorsqu'ils allaient au combat, ils formaient des rangs bien serrés, tenant leur bouclier passé au bras gauche et debout devant eux, pour se mettre à l'abri des flèches et des javelots. Sur leurs têtes ils portaient un casque, c'est-à-dire un bonnet de fer ou d'acier, orné de plumes flottantes ou de queues de chevaux. C'est de cette

manière que d'un pas ferme, et leurs piques en avant, ils marchaient à la rencontre de leurs ennemis.

— Oh! monsieur, s'écria Tommy, que ce devait être un beau spectacle! Il m'est arrivé quelquefois de voir passer ici des régiments. Lorsque je voyais ces troupes marcher d'un air fier, et la tête levée, je pensais au plaisir que j'aurai d'être un jour militaire, quand je serai assez grand.

— Avez-vous bien considéré, repartit M. Barlow, quelle est la destinée d'un soldat? — Oui, monsieur, répondit Tommy; je sais bien qu'il doit se battre quelquefois, et ce n'est pas la meilleure de ses affaires. Ce qui me flattait davantage, c'était de faire l'exercice au son de la musique, et les drapeaux déployés, avec un bel habit rouge et des armes brillantes, tandis que les femmes vous regardent, vous applaudissent et vous saluent. Je leur ai souvent entendu dire qu'elles n'aimaient rien tant qu'un soldat. — Fort bien, reprit M. Barlow, j'espère que vous en prendrez tout à l'heure des idées plus justes. Mais revenons à notre histoire.

« Pharnabaze (c'était le nom du général des Perses), voyant que ses troupes n'étaient pas en état de tenir contre les Spartiates, envoya prier Agésilas de lui accorder une conférence pour traiter avec lui des conditions de la paix. Agésilas y consentit, et fixa l'heure et l'endroit du rendez-vous. Il s'y rendit ponctuellement, accompagné de ses capitaines. Pharnabaze n'étant pas encore arrivé, ils s'assirent tranquillement sur l'herbe; et, comme c'était l'heure de leur repas, ils tirèrent leurs vivres, qui consistaient en pain grossier et en oignons, et commencèrent à manger d'un grand appétit. Au milieu de ces guerriers était assis le roi, qui ne se distinguait de la foule, ni par la richesse de ses habits, ni par la délicatesse de ses aliments. Il n'y avait pas un seul homme dans toute l'armée qui supportât avec plus de courage toute sorte de fatigues et qui fût plus exact à la discipline militaire. Aussi était-il chéri et révéré de ses soldats qui auraient rougi de paraître moins braves ou moins patients que leur chef.

« Au bout de quelques instants, les premiers serviteurs de Pharnabaze arrivèrent, portant de riches tapis et des carreaux de duvet qu'ils étendirent à terre, pour que leur maître pût s'y reposer mollement. Bientôt survint une seconde troupe, qui s'empressa de dresser une tente magnifique, avec des rideaux de soie, pour défendre Pharnabaze et sa suite des ardeurs du soleil. Enfin on vit paraître un grand nombre

de cuisiniers et d'officiers de bouche, avec plusieurs chevaux chargés de toutes les provisions d'un superbe banquet. Pharnabaze arriva le

dernier de tous, revêtu, suivant l'usage oriental, d'une longue robe de pourpre, rayonnante d'or et de pierreries, et porté sur un beau cheval aussi richement orné que lui-même. Lorsqu'en approchant de plus près, il fut à portée de voir les manières simples du roi de Sparte et de ses capitaines, il ne put s'empêcher de sourire d'un air de mépris, et de faire des comparaisons dédaigneuses entre leur manière négligée et sa magnificence. Tous ceux qui l'environnaient ne manquèrent pas d'applaudir aux railleries piquantes de leur général, excepté un seul homme, qui ayant servi autrefois chez les Grecs était mieux instruit de la véritable valeur de ce peuple.

« Cet homme était fort considéré de Pharnabaze pour ses lumières et sa probité. Pharnabaze, observant son silence, le pria de lui déclarer ses sentiments, comme les autres venaient de le faire. Il s'en défendit d'abord; mais enfin, pressé par son général, il lui dit : — Puisque vous m'ordonnez de vous exposer mon opinion, je dois vous avouer, ô Pharnabaze! que tout ce qui vient d'exciter les ris moqueurs de vos courtisans, forme le sujet de mes craintes. De notre côté, sans doute, je vois des robes de pourpre, des joyaux d'or et de diamants; mais lorsque j'y cherche des hommes, je n'y trouve que des cuisiniers, des musiciens, des danseurs, et pas un seul guerrier. Du côté des Grecs,

je ne vois aucun de ces riches ornements qui font notre orgueil; mais j'y vois le fer et l'airain qui leur forment des armures impénétrables. J'y vois des hommes élevés à mépriser la fatigue, à braver les dangers, à obéir à leurs chefs, et prêts à mourir à leur poste plutôt que de l'abandonner. Si le combat était entre nous à qui préparerait le mieux un dîner, et à qui nouerait sa chevelure avec plus de grâce, je ne douterais pas que l'avantage ne fût pour notre parti; mais, lorsqu'il s'agit d'un prix qu'il faut disputer par la force et par la valeur, je ne puis m'empêcher de craindre que tout l'or de la Perse ne puisse jamais résister au fer de la Grèce. — Pharnabaze fut si frappé de la force de ce discours, que dès ce moment il résolut de n'avoir plus rien à démêler avec des hommes si redoutables, et il tourna tous ses soins à conclure une paix qui le préservât lui et son pays d'une destruction infaillible. »

— Vous voyez par cette histoire, dit M. Barlow, que les beaux habits ne méritent guère l'estime que vous aviez pour eux, puisqu'ils ne peuvent donner à ceux qui les portent ni plus de force ni plus de courage, et qu'ils ne sauraient les défendre contre les attaques d'un ennemi qui n'a que ses armes pour toute parure. Mais, puisque vous êtes si peu instruit du métier de soldat, je vais vous en donner une connaissance plus détaillée. Au lieu de cette vie brillante, qui paraît avoir séduit si fortement votre imagination, il faut vous apprendre qu'il n'est pas un seul état où l'on soit exposé à souffrir plus d'accidents et de misère. Le soldat est souvent obligé de faire des marches forcées, percé jusqu'aux os par la pluie ou étouffé par la poussière, engourdi par le froid ou accablé sous le poids de la chaleur, quelquefois sans aliments pour ranimer ses forces et sans vêtements pour se couvrir. Lorsqu'il s'arrête la nuit, le meilleur gîte qu'il puisse espérer est une misérable tente de toile, qui ne le défend guère des injures de l'air, et une poignée de paille qui meurtrit encore ses membres fatigués. Il est même souvent dépourvu de ces tristes ressources, et réduit à coucher, sans couverture, sur une terre humide, où il contracte des infirmités plus cruelles que le fer de l'ennemi. A chaque instant de la nuit, son repos est troublé par de vaines alarmes. Le jour, il faut livrer sans cesse des combats qui l'exposent au hasard de perdre ses membres ou sa vie. Si son parti remporte quelque avantage, c'est pour recommencer à combattre le lendemain avec une nouvelle fureur, jus-

qu'à ce que la guerre soit terminée. S'il est battu, il voit couler son sang sur le champ de bataille, ou il est fait prisonnier par l'ennemi, pour aller languir dans les horreurs d'une affreuse prison, et y perdre, dans les chagrins et les maladies, de tristes jours que le fer avait épargnés.

— Hélas! monsieur, s'écria Henry, quelle affreuse peinture vous nous faites de la destinée de ces braves gens qui se dévouent à défendre leur pays! Il me semble que ceux qui les emploient devraient bien prendre soin d'eux lorsqu'ils sont malades ou estropiés, et hors d'état de pourvoir à leur subsistance.

M. Barlow. — Ils le devraient sans doute. Mais la plupart de ceux qui gouvernent les hommes sont bien étrangers à ces sentiments généreux. Après avoir entrepris par orgueil ou par avarice des guerres injustes et cruelles, ils ne regardent les malheureux qui les ont servis que comme des victimes échappées à la guerre, et qu'ils livrent à la misère pour achever de les immoler.

Henry. — Mais, monsieur, comment les hommes, qui devraient trouver tant de plaisir à s'aimer, ont-ils pu entreprendre une seule guerre? Comment a-t-on pu concevoir l'idée de quitter sa femme et ses enfants pour aller faire à ses semblables tout le mal qui est en son pouvoir?

M. Barlow. — Vous avez bien raison, mon ami, de vous étonner de cette féroce extravagance. Parmi tous les flots de sang humain qui ont été répandus depuis la naissance du monde, à peine y en a-t-il eu quelques gouttes versées pour une cause juste et naturelle. Il n'en est qu'une seule que la raison puisse autoriser, c'est la défense de son pays. C'est alors qu'il est de son devoir de repousser la force. Chez les Grecs, dont nous venons de parler, tout homme était soldat et devait toujours se tenir prêt à défendre sa patrie, lorsqu'elle était attaquée.

Henry. — Oh! monsieur, je vous en prie, racontez à Tommy cette histoire de Léonidas, qui m'a fait tant de plaisir, je suis sûr qu'il sera charmé de l'entendre.

M. Barlow, ayant vu les yeux de Tommy briller de joie à cette proposition, voulut bien lui raconter l'histoire suivante.

LÉONIDAS, ROI DE SPARTE

orsque Xerxès régnait sur la Perse, cet empire, d'une vaste étendue, nourrissait plusieurs millions d'hommes. La terre féconde y produisait toutes les choses nécessaires à la vie, et renfermait encore dans son sein les mines des plus précieux métaux. Mais toutes ces richesses étaient loin de satisfaire l'âme orgueilleuse de Xerxès. Persuadé que l'univers entier devait fléchir sous ses caprices, et voyant que les Grecs, fiers de leur liberté, refusaient d'obéir aux ordres insolents qu'il leur envoya, il résolut de faire une expédition contre eux, et de réduire leur pays sous sa domination. Il assembla aussitôt une armée si puissante, qu'il serait impossible de vous en faire le dénombrement. Ces forces redoutables semblaient suffisantes pour faire la conquête de la terre; et toutes les troupes que les Grecs pouvaient leur opposer montaient à peine à la centième partie de celles de leur ennemi. Une si prodigieuse inégalité n'abattit point cependant le courage de ces peuples magnanimes. Ils tinrent des assemblées générales pour délibérer sur leur sûreté commune; et leur noble résolution fut qu'ayant vécu libres jusqu'à ce moment, ils maintiendraient leur liberté, ou mourraient glorieusement pour sa défense. Dans cet intervalle, Xerxès poussait toujours sa marche, et bientôt il entra sur le territoire de la Grèce. Les Grecs n'avaient pu encore assembler entièrement toutes leurs troupes; c'est pourquoi ils furent frappés de consternation à l'approche d'une armée aussi formidable. Léonidas était alors roi de Sparte. En considérant la situation dangereuse où se trouvait la Grèce, il ne vit qu'un seul moyen de prévenir sa ruine. Pour pénétrer dans son sein, il fallait que l'armée des Perses défilât par un passage rude et montueux, appelé les Thermopyles. Léonidas conçut que, si un petit nombre de braves soldats entreprenait de défendre ce passage étroit, ils retarderaient la marche de leurs ennemis, et donneraient le temps aux Grecs de rassembler toutes leurs forces. Mais qui voudrait exécuter une résolution si hardie, et se livrer à un péril dont il y avait si peu d'espoir d'échapper? Il résolut de l'entreprendre lui-même avec ceux de ses Spartiates

qui s'engageraient volontairement à le suivre, et de sacrifier ainsi sa vie pour le salut de sa patrie.

« Dans ce dessein, il assembla les principaux citoyens de Sparte, et leur exposa la nécessité de défendre le passage des Thermopyles. Tous les Spartiates furent également frappés de l'importance de cette idée; mais personne ne s'offrait pour l'exécuter. — Eh bien! s'écria Léonidas, puisque vous approuvez mon dessein, je me charge moi-même de tous ses dangers, avec ceux qui voudront me suivre. Cette proposition généreuse fut reçue avec des transports d'admiration; mais on crut devoir lui représenter la mort certaine qui devait être le prix de son courage. — Qu'importe? répondit-il, nous perdrons la vie; mais la Grèce conservera sa liberté. En disant ces mots, il sortit de l'assemblée et alla se préparer pour l'expédition, avec trois cents Spartiates qui s'offrirent à partager son noble dévouement. Avant de partir, il voulut prendre congé de sa femme, qui le tint longtemps serré dans ses bras, en l'arrosant de ses larmes. Il tâcha de la consoler par ses caresses, et lui dit que la vie d'un citoyen était peu de chose en comparaison de l'intérêt de la patrie, et que les femmes spartiates devaient être plus occupées de la gloire que de la sûreté de leurs maris. Il embrassa ses enfants; et, recommandant à sa femme de les élever dans les principes où il avait vécu lui-même, il sortit de sa maison et se mit à la tête de ces braves guerriers qui devaient le suivre. A mesure qu'ils traversaient la ville, tous les habitants accouraient autour d'eux en les comblant de louanges et de bénédictions. Les jeunes femmes entonnaient des chants de guerre, et semaient des fleurs sur leurs pas. Les jeunes gens étaient jaloux de leur gloire, et se plaignaient de ce qu'un choix si honorable n'était pas tombé sur eux-mêmes; tandis que leurs parents et leurs amis, oubliant le danger de les perdre, ne paraissaient sensibles qu'à l'honneur immortel qu'ils allaient acquérir. A leur passage dans la Grèce, ils furent joints par différents corps de leurs alliés; en sorte que leur troupe montait à six mille hommes lorsqu'ils prirent possession du passage des Thermopyles.

« Bientôt après, Xerxès arriva, suivi de son innombrable armée, composée de toutes les nations soumises à son empire. En apprenant quel était le petit nombre des Grecs, il ne put se persuader qu'ils eussent le projet de s'opposer à son passage. Mais, lorsqu'on lui eut rapporté que c'était en effet leur dessein, il envoya un détachement de ses troupes, avec ordre de prendre les Grecs vivants, et de les amener

chargés de chaînes à ses pieds. Ses soldats partirent pleins de confiance, et attaquèrent les Spartiates avec une grande furie; mais dans un instant ils se virent repoussés, après avoir essuyé une perte considérable, et ils furent obligés de se retirer en désordre. Furieux de cette disgrâce, Xerxès ordonna de renouveler le combat avec des forces plus nombreuses; mais, quoiqu'il y eût employé les meilleures troupes de son armée, il n'en eut pas moins le chagrin de voir encore son orgueil humilié.

« Ainsi toute cette troupe innombrable fut arrêtée dans sa marche par une poignée de soldats si méprisables à ses yeux, qu'elle ne les avait pas d'abord jugés dignes d'une attaque sérieuse; et le monarque orgueilleux aurait été réduit à retourner honteusement sur ses pas, sans la trahison de quelques habitants du pays. Séduits par l'attrait

d'une grande récompense, ils s'engagèrent à conduire un corps de Perses sur le sommet des montagnes, par des chemins détournés dont

eux seuls étaient instruits. Ils prirent le temps de la nuit, et allèrent s'établir sur une hauteur qui dominait le camp des Grecs. Aux premiers feux du jour, Léonidas les aperçut, et il sentit dès ce moment qu'il n'était plus en état de se maintenir dans son poste. Sa fermeté n'en fut point abattue, et il se disposa à soutenir généreusement le sort qui l'attendait. Après avoir comblé de louanges ses alliés, les avoir remerciés de la bravoure avec laquelle ils l'avaient soutenu dans son entreprise, il les renvoya tous chacun dans leur pays. Il aurait aussi renvoyé, sous divers prétextes, une partie de ses Spartiates; mais ceux-ci, résolus de mourir avec leur roi, plutôt que de retourner sans lui dans leur patrie, refusèrent de lui obéir. Lorsqu'il vit leur résolution, il consentit à les garder et à les associer à sa destinée. Il resta tout le jour tranquille dans son camp, exhortant ses soldats à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils iraient tous ensemble souper chez Pluton. Le soir, ils prirent leurs armes, et attendirent en silence le milieu de la nuit, temps que Léonidas jugeait le plus propre au dessein qu'il méditait. Lorsque le moment fut venu, le roi se mit à leur tête et les conduisit vers le camp des Perses. Ils s'en ouvrirent bientôt l'entrée et mirent en fuite les gardes avancées qui voulurent leur résister. Il serait difficile de vous peindre la confusion et la terreur qui se répandirent en un moment parmi tant de milliers d'hommes, réveillés au milieu de leur sommeil, et frappés de tous côtés par des cris d'épouvante et d'horreur. Les Grecs marchaient serrés les uns contre les autres, renversant tout à leur passage, et poussant devant eux cette vaste et puissante armée comme un troupeau effrayé.

« Ils étaient déjà parvenus à la tente de Xerxès; et, s'il ne l'eût abandonnée précipitamment à la première alarme, ils auraient mis fin, d'un seul coup, à sa vie et à son expédition. Ils arrachèrent le pavillon royal, le déchirèrent avec indignation, et foulèrent sous leurs pieds les ornements précieux et les vases d'or qui servaient au luxe des rois de Perse. Mais, lorsque le jour commença à paraître, les Perses, revenus de leur première terreur en considérant le petit nombre de leurs ennemis, les environnèrent de toutes parts ; et, sans oser encore les attaquer de près, ils firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de javelots. Les Grecs étaient épuisés de fatigue, et avaient déjà perdu une grande partie de leurs compagnons ; cependant Léonidas, incapable de céder, s'élançait avec eux contre les Perses et faisait encore plier leurs bataillons.

Enfin, accablés sous le nombre, ils furent tous massacrés, à l'exception d'un seul, qui trouva le moyen de s'échapper au carnage et de retourner dans sa patrie ; mais il y fut reçu comme un traître ; et personne ne voulut avoir commerce avec lui, jusqu'à ce qu'il eût effacé sa honte en faisant des prodiges de valeur dans un autre combat. »

L'histoire était à peine achevée, que Tommy s'écria avec enthousiasme : — Oh monsieur, quel brave homme c'était que ce Léonidas! Dites-moi, je vous prie, que firent les Perses après la mort de ces vaillants Spartiates? Xerxès vint-il à bout de soumettre les Grecs, ou en fut-il repoussé? — Tenez, lui répondit M. Barlow, vous savez lire à présent, voici le livre qui contient la suite de cette histoire. Vous pourrez vous en instruire vous-même, lorsque vous le désirerez. Tommy prit le livre avec joie, et passa fort agréablement une partie de la journée à suivre le récit de tous les événements de cette expédition mémorable.

L'hiver durait encore. Le vent du nord, balayant tous les nuages du ciel, y entretenait la plus pure sénérité. Tommy attendait chaque jour avec impatience le retour de la nuit pour étendre ses connaissances dans les cieux. Il avait déjà orné son globe des constellations les plus remarquables, telles que Persée, Andromède, Céphée, Cassiopée, les Pléiades et Sirius, la plus brillante étoile de tout le ciel. Il avait observé que tous les astres s'avançaient chaque nuit de l'Orient à l'Occident, et que le lendemain au soir, à la même heure, ils paraissaient à la même place que la veille. — Il est bien singulier, dit-il à M. Barlow, que les étoiles tournent ainsi continuellement autour de la terre.

M. Barlow. — Et comment savez-vous qu'elles tournent?

Tommy. — Comment, monsieur? C'est que je les vois changer de place tous les soirs.

M. Barlow. — Mais comment êtes-vous assuré que ce soient les étoiles qui changent de place, et que ce ne soit pas la terre elle-même?

Tommy réfléchit un moment, et répondit : — Mais, monsieur, je verrais alors la terre se mouvoir, tandis que les étoiles resteraient toujours au même endroit.

M. Barlow. — Vous souvenez-vous de vous être jamais promené en carrosse?

Tommy. — Oh ! sûrement, monsieur. Maman m'y a mené fort souvent avec elle.

M. Barlow. — Et vous aperceviez-vous que le carrosse marchât, lorsque vous étiez assis tranquillement, et que le chemin était bien uni?

Tommy. — Non, monsieur. Je vous avoue qu'il me semblait alors que c'étaient les maisons, les arbres et toute la campagne, qui glissaient légèrement le long des portières de la voiture.

M. Barlow. — Avez-vous aussi fait des promenades en bateau?

Tommy. — Oui, monsieur.

M. Barlow. — Et que vous semblait-il des objets qui vous environnaient.

Tommy. — La même chose que lorsque j'étais en voiture. Au lieu de penser que le bateau s'éloignât du rivage, j'aurais parié, la première fois, que c'était le rivage qui s'éloignait du bateau.

M. Barlow. — Puisque cela est ainsi, il serait donc possible que, quoique ce fût la terre qui marche, et non les étoiles, il parût à vos yeux que ce sont les étoiles qui marchent, et non la terre.

Tommy. — Mais n'eût-il pas été plus raisonnable de faire marcher le soleil et les étoiles, qui sont si petits, que de faire marcher un corps aussi grand que la terre doit l'être.

M. Barlow. — Et d'où savez-vous que le soleil et les étoiles soient aussi petits que vous le dites ?

Tommy. — C'est que je vois bien comme ils sont. Il y a de si petites étoiles, qu'il faut regarder longtemps pour les trouver. Et le soleil lui-même, qui est beaucoup plus grand, il ne l'est guère plus que ce guéridon.

Ici finit l'entretien de la soirée.

La journée étant fort belle le lendemain, M. Barlow se hâta de proposer à ses deux jeunes amis une partie de promenade. Comme Tommy s'était alors endurci à la fatigue, et qu'il était en état de soutenir la marche de plusieurs milles, ils continuèrent leur route jusque sur une montagne, d'où ils découvraient en pleine perspective une grande étendue de mer. Tandis qu'ils laissaient égarer leurs regards sur ce vaste horizon, M Barlow découvrit dans le lointain un corps flottant, qui paraissait si petit, que l'œil pouvait à peine le distinguer sur les flots. Il s'empressa de le faire voir à Tommy, qui fut longtemps à le trouver, et il lui demanda s'il savait ce que c'était ?

Tommy répondit que c'était sans doute quelque chaloupe de pêcheur ; mais qu'il n'osait cependant en répondre, à cause de la distance qui l'empêchait de la reconnaître.

M. Barlow. — Comment cet objet paraît-il donc à vos yeux ?

Tommy. — Comme un petit point obscur, qui semble s'agrandir.

M. Barlow. — Et pourquoi semble-t-il ainsi s'agrandir ?

Tommy. — C'est qu'il s'avance de plus en plus vers nous.

M. Barlow. — Quoi donc ! est-ce que le même objet peut nous paraître tantôt grand et tantôt petit ?

Tommy. — Oui, monsieur. Il paraît petit, lorsqu'il est à une grande distance. Tenez, voyez là-bas ce grand arbre sous lequel nous venons de passer, il ne paraît pas plus haut que mon pommier-nain.

M. Barlow. — Il est vrai.

Tommy (en se retournant vers la mer). — Oh ! monsieur, regardez donc, je vous prie, voici le bâtiment qui a fait bien du chemin. Je me rétracte, s'il vous plaît ; ce n'est pas, comme je l'imaginais, une chaloupe de pêcheur. C'est un vaisseau avec un mât. Je commence à distinguer les voiles.

M. Barlow s'était éloigné un moment pour chercher quelques plantes

dans le voisinage. Tommy courut bientôt le rappeler, et lui dit : — Oh ! monsieur, moi qui vous disais tout à l'heure que c'était un vaisseau à un seul mât ! Je m'étais encore trompé. C'est bien un beau vaisseau

à trois mâts, avec toutes ses voiles au vent. Je ne serais pas même surpris quand ce serait une grosse frégate. Et que dis-je encore ? Je le vois maintenant, c'est un vaisseau de guerre.

M. Barlow. — Voulez-vous bien vous rappeler tout ce que vous m'avez dit depuis un quart-d'heure. Ce qui n'était d'abord qu'un petit point obscur, est devenu une chaloupe de pêcheur, puis un vaisseau à un mât, puis une frégate, et puis enfin un vaisseau du premier rang, avec tous ses mâts et toutes ses voiles appareillées. Cependant toutes ces diverses apparences ne sont que le même objet à des distances inégales de votre œil.

Tommy. — Oui, monsieur, tout cela est vrai en effet.

M. Barlow. — Mais, si ce vaisseau qui est venu se mettre tout entier à notre vue, allait s'en retourner, et faisait voile loin de nous avec autant de vitesse qu'il vient de s'en approcher, qu'en arriverait-il alors ?

Tommy. — Nous le verrions diminuer de plus en plus à chaque minute, jusqu'à ce qu'il fût encore redevenu un petit point obscur.

M. Barlow. — Vous disiez, je crois, hier au soir que le soleil était

un corps très-petit, et qu'il n'était même guère plus grand que votre guéridon?

Tommy. — Oui, monsieur.

M. Barlow. — Supposons qu'il s'éloignât encore de nous à une plus grande distance, paraîtrait-il toujours le même à vos yeux?

Tommy réfléchit un moment, et dit : — Si le vaisseau, en s'éloignant, paraissait diminuer par degrés, jusqu'à ce qu'enfin il ne fût plus qu'un petit point obscur, je pense que le soleil devrait faire la même chose, s'il s'éloignait de nous.

M. Barlow. — Vous avez parfaitement raison. Ainsi le soleil, en s'éloignant de plus en plus, ne paraîtrait pas enfin plus grand que l'une de ces étoiles étincelantes que vous voyez à une si grande distance au-dessus de votre tête?

Tommy. — Oui, monsieur, je le sens à merveille.

M. Barlow. — Mais, si au contraire une de ces étoiles étincelantes s'approchait de plus en plus de vous, que pensez-vous qu'il en arrivât? Vous paraîtrait-elle toujours aussi petite?

Tommy. — Non, sans doute, monsieur. Le vaisseau nous a paru s'agrandir de plus en plus, à mesure qu'il s'est approché de nous. Ainsi je pense que l'étoile n'aurait pas de raison pour se dispenser de paraître plus grande.

M. Barlow. — Ne pourrait-elle pas alors vous sembler aussi grande que le soleil.

Tommy. — Oui vraiment, monsieur, puisque le soleil nous paraîtrait aussi petit qu'une étoile, s'il était aussi reculé de nos yeux.

M. Barlow. — Mais, si le soleil, au lieu de s'éloigner de nous, s'en approchait au contraire beaucoup plus près qu'il ne l'est maintenant, vous paraîtrait-il toujours de la même grandeur?

Tommy. — Non, monsieur, je vois clairement qu'il devrait nous paraître plus grand, à mesure qu'il approcherait.

M. Barlow. — Puisque cela est ainsi, il n'est donc peut-être pas si certain que la terre que nous habitons, soit plus grande que le soleil et les étoiles. Le soleil et les étoiles sont à une grande distance; et la terre, elle touche à nos yeux. Voyons: supposons, pour nous éclaircir, qu'un homme s'élève de la terre vers le soleil, comment pensez-vous que la terre doive lui paraître pendant son trajet?

Tommy. — Vraiment, monsieur, jusqu'à l'expérience j'aurai de la peine à vous le dire.

M. Barlow. — Pourquoi seriez-vous embarrassé? Qu'un objet s'éloigne de vous, ou que vous vous éloigniez de l'objet, n'est-ce pas la même chose? N'est-il pas égal, par exemple, que ce soit le vaisseau qui fasse voile loin de nous, ou que ce soit nous qui marchions loin du vaisseau?

Tommy. — Oui, monsieur, je le conçois à présent. Cela revient au même.

M. Barlow. — Bon. Revenons au soleil. Vous conveniez tout à l'heure que s'il pouvait être encore plus reculé de nos yeux, il nous paraîtrait plus petit.

Tommy. — Je ne m'en dédis pas.

M. Barlow. — Eh bien donc! si la terre s'abaissait rapidement sous vos pieds, vous paraîtrait-elle toujours aussi grande?

Tommy. — Non, monsieur, elle devrait me paraître plus petite à chaque minute, comme le vaisseau diminuerait sensiblement à mes yeux, s'il faisait voile du rivage.

M. Barlow.— C'est fort bien raisonner. Rappelez-vous maintenant la supposition que je vous faisais tout à l'heure. Si un homme pouvait s'élever de la terre, et monter toujours vers le soleil, qu'arriverait-il?

Tommy. — La même chose que si la terre s'abaissait sous ses pieds; elle lui semblerait devenir à chaque instant plus petite.

M. Barlow. — N'y aurait-il pas un point dans son vol, où la terre ne lui paraîtrait pas plus grande que le soleil?

Tommy. — J'ai peine à le concevoir. Cependant je sens bien que plus il s'élève et plus la terre doit se rapetisser pour lui.

M. Barlow.— Vous rappelez-vous ce qui vous arriva en quittant l'île de la Jamaïque?

Tommy. — Oui, monsieur, je m'en souviens, comme si cela ne faisait que de m'arriver... Un nègre me tenait dans ses bras sur le tillac du vaisseau, le visage tourné vers le port. Le vent nous était favorable, et nous allions très-vite. Je commençai bientôt à ne plus distinguer les arbres et les maisons qui bordent le rivage. Je ne voyais plus que les hautes montagnes qui s'élèvent dans l'île. Ces montagnes se confondirent bientôt à mes yeux; l'île entière ne paraissait que sous forme d'un brouillard épais: enfin ce brouillard lui-même disparut. Je ne vis alors autour de moi qu'une vaste plaine d'eau, et le ciel sur ma tête.

M. Barlow. — Et ne concevez-vous pas qu'il en devrait être exacte-

ment de même, si vous vous éleviez de plus haut en plus haut dans les airs, et que vos yeux fussent tournés en bas vers la terre?

Tommy. — Oui, monsieur. Tout devrait se passer pour moi de la même façon.

M. Barlow. — Vous voilà donc maintenant en état de répondre à la question que je vous faisais il n'y a qu'un moment. Si un homme pouvait aller tout droit de la terre vers le soleil, comment lui paraîtraient l'un et l'autre, à mesure qu'il s'élèverait dans son vol?

Tommy. — La terre lui paraîtrait plus petite à mesure qu'il s'en éloignerait, et le soleil plus grand à mesure qu'il s'en approcherait.

M. Barlow. — Il arriverait donc à la fin que le soleil lui paraîtrait plus grand que la terre?

Tommy. — Je ne vois pas que cela puisse arriver autrement.

M. Barlow. — Ainsi, vous voyez que vous ne devez plus dire que la terre est grande, et que le soleil est petit, puisque leur différence ne provient que de ce que vous êtes tout près de l'une et très-loin de l'autre. Au moins devez-vous concevoir que le soleil et les étoiles sont des corps infiniment plus considérables que vous ne l'auriez imaginé au premier coup d'œil.

Comme ils s'en retournaient à la maison ils virent, à l'entrée d'un petit village, une foule de peuple assemblée devant une baraque de bois. Un homme était à la porte qui, d'une voix gracieuse, invitait les gens à entrer, et ne demandait que trois sols par personne pour leur montrer les choses les plus curieuses et les plus surprenantes. Tommy et son camarade parurent si sensibles à l'invitation distinguée qu'on leur fit en particulier que M. Barlow voulut se rendre à leurs désirs; et, ayant glissé un schelling dans la main de l'orateur, il entra, suivi de ses deux amis, et alla s'asseoir avec eux au milieu de l'assemblée. On ne tarda guère à commencer la représentation. Je suis obligé de convenir que nos deux petits garçons, ainsi que les autres spectateurs, se récrièrent plusieurs fois d'étonnement et de plaisir. Après un nombre de tours de cartes et de gobelets, tous plus curieux les uns que les autres, le maître bateleur les pria de tourner leurs regards vers un bassin plein d'eau, sur laquelle flottait un petit cygne artificiel.

— Messieurs et dames, dit-il, j'ai réservé ce tour pour le dernier, attendu qu'il est sans contredit infiniment au-dessus de tout ce que vous venez d'admirer, et que l'on n'a peut-être rien fait jusqu'à ce

jour de plus étonnant sur la terre. Vous voyez ce cygne? Ce n'est qu'un morceau de cire emplumé, dépourvu de sentiment et de vie. Si vous avez quelque soupçon sur son compte, prenez-le dans vos mains pour l'examiner. Je vous prie seulement de le manier avec douceur, parce qu'il est d'une constitution fort délicate.

Quelques-uns des spectateurs le prirent mollement entre leurs doigts, et, après l'avoir considéré, ils le remirent sur l'eau. — Or donc, messieurs, reprit le bateleur, ce cygne que vous venez de voir sans mouvement et sans vie, est doué cependant d'une intelligence si extraordinaire qu'il me reconnaît pour son maître, et qu'il se tient déjà prêt à faire toutes les évolutions que je vais lui commander. En disant ces mots, il prit un morceau de pain, et, adressant un coup de sifflet à son oiseau, il lui ordonna de venir au bord du bassin chercher le morceau de pain qu'il lui présentait. Le cygne ne fut point indocile, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, il se retourna aussitôt et nagea vers le bord du bassin. — Oh! monsieur le gourmand, s'écria son maître, vous n'avez pas encore assez gagné votre repas; il faut faire un peu plus d'exercice. A ces mots, il promena son pain autour du bassin, virant d'un côté, puis revirant de l'autre; et le cygne, sans se rebuter, le suivit constamment dans ses allées, dans ses venues, dans tous ses tours et retours. Les spectateurs pouvaient à peine en croire leurs yeux. Quelques-uns prirent des morceaux de pain, et les présentèrent au cygne, imaginant bien qu'il en allait faire autant à leur considération; mais ce fut en vain qu'ils sifflèrent et qu'ils tournèrent leur pain de tous les côtés, le cygne restait immobile pour eux, et semblait vouloir ne céder qu'aux invitations de son maître. Lorsque cette expérience eût été réitérée plusieurs fois, à l'extrême satisfaction de toute la compagnie, le maître de la baraque congédia poliment ses visites; et M. Barlow reprit avec ses deux élèves le chemin de sa maison.

L'esprit de Tommy avait été si frappé de ce qu'il venait de voir que pendant plusieurs jours il lui fut impossible d'en détacher son souvenir. Il aurait donné tout au monde pour savoir le secret de ce tour surprenant, et posséder un cygne aussi merveilleux. Un soir qu'il s'en entretenait avec Henry, celui-ci dit avec un sourire, qu'il croyait avoir le moyen de faire un tour semblable, et qu'il serait peut-être en état le lendemain de lui montrer un cygne qui saurait manœuvrer tout aussi bien que celui du bateleur. En effet, le lendemain, après

le déjeuner, il prit un morceau de cire blanche, qu'il pétrit entre ses doigts, sous la forme d'un oiseau, et le couvrit ensuite de quelques plumes tirées d'un oreiller. Cette figure était façonnée avec tant de délicatesse, qu'aux yeux des amateurs les moins difficiles sur la ressemblance, elle eût représenté un cygne aussi parfaitement que toute autre chose que vous pourriez imaginer. Il le mit aussitôt sur un bas-

sin rempli d'eau et lui présenta un morceau de pain. Quelle fut la surprise de Tommy en voyant le nouveau cygne faire tous ses tours aussi lestement que le premier, et son camarade commander d'un ton aussi imposant que l'homme de la baraque, et se faire obéir avec la même docilité! Après s'être amusé quelque temps de cette expérience, il pressa vivement son ami de lui en montrer le secret. Henry, qui ne savait point se prévaloir de ses connaissances, s'empressa de lui montrer dans le corps de l'oiseau une grande aiguille qui allait d'un bout à l'autre. Il lui fit voir aussi dans le pain, qui avait servi à faire promener le cygne, une petite barre de fer. Tommy, pour avoir les objets sous les yeux, ne s'en trouvait guère plus avancé dans l'intelligence du mystère. Alors M. Barlow, qui était présent, jetant quelques aiguilles sur la table, et, leur présentant la barre de fer, on vit aussitôt les aiguilles s'agiter toutes à la fois à son approche, et s'élancer vers elle, comme si elles eussent été animées de sentiment et de

vie. Elles s'y attachèrent si ferme que, malgré tous les mouvements que M. Barlow lui donnait en la promenant dans l'air, elles y restaient suspendues sans faire mine de lâcher prise.

Toutes ces merveilles parurent si surprenantes à Tommy qu'il supplia M. Barlow de vouloir bien lui en donner l'explication. M. Barlow lui dit qu'il y avait une pierre ferrugineuse, que l'on trouve dans les mines de fer, et que l'on appelle aimant. Cette pierre, ajouta-t-il, a reçu de la nature le pouvoir d'attirer le fer qui se trouve à sa portée. Mais ce qui est pour le moins aussi extraordinaire, c'est que le fer, après avoir été frotté sur l'aimant, acquiert autant de vertu que l'aimant lui-même pour attirer d'autre fer à son tour. Pour cet effet, on prend de petites barres de fer aplaties, et on les frotte avec certaines précautions sur l'aimant; et, lorsqu'elles ont reçu les propriétés qu'il leur communique, on les appelle aimants artificiels. Henry, qui fut témoin l'autre jour avec nous des évolutions du cygne, après avoir roulé la chose dans son esprit, conçut hier, de lui-même, l'idée que ce manége était opéré par la vertu de l'aimant dont je l'avais entretenu. Il vint aussitôt me faire part de ses conjectures, et je le confirmai dans son opinion. Je lui donnai ce petit aimant artificiel pour le cacher dans le pain, et l'une de ces aiguilles pour la cacher d'un autre côté dans le corps de cet oiseau. L'aimant artificiel attirant le fer de l'aiguille, le cygne paraît aller chercher le pain. Voilà tout le mystère de ce fait naturel, qui a tant intrigué votre esprit depuis quelques jours.

Pendant ce discours de M. Barlow, Tommy, tout en lui prêtant une oreille attentive, remarquait une nouvelle singularité, qu'il n'avait pas observée auparavant. Le cygne avec lequel il jouait, lorsqu'il était un moment abandonné à lui-même, affectait constamment de prendre une direction particulière, et cette direction était toujours du Nord au Sud. Tommy en demanda la raison à M. Barlow, qui lui répondit : — Ceux qui les premiers découvrirent la propriété naturelle que possède l'aimant d'attirer le fer, s'amusèrent, comme nous le faisons à présent, à attirer des aiguilles qu'ils faisaient flotter sur l'eau. Vous jugez bien qu'ils ne durent pas être longtemps à remarquer la nouvelle singularité que vous venez d'observer vous-même, c'est-à-dire qu'une aiguille une fois touchée par l'aimant, lorsqu'elle n'est pas gênée dans sa direction, se tourne d'elle-même vers le Nord. Mais ce n'est que depuis un petit nombre de siècles qu'on a perfectionné cette découverte, et que

l'on a imaginé de suspendre une aiguille sur un pivot, avec assez de liberté pour qu'elle puisse aisément tourner sur son centre dans toute sorte de directions. On enferme cette aiguille et son pivot dans une boîte de cuivre, couverte d'un verre; et par le secours de cet instrument, qu'on nomme *Boussole*, on a un moyen assuré de reconnaître le Nord et le Sud, et par leur moyen, comme vous le savez, tous les autres points de l'horizon.

Tommy. — Et cette découverte, ainsi perfectionnée, fut-elle d'une grande utilité?

M. Barlow. — Vous allez en juger vous-même. Avant ce temps, on n'avait d'autre moyen pour trouver son chemin sur la mer, que d'observer les étoiles. On savait, ainsi que vous commencez à l'apprendre, dans quelle partie du ciel certaines étoiles paraissaient à chaque saison de l'année. Il suffisait même de l'étoile polaire pour reconnaître l'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud. Lorsque les navigateurs partaient d'un pays, ils savaient dans quelle direction se trouvait celui qu'ils allaient chercher. S'il était, par exemple, à l'Est, ils n'avaient qu'à prendre soin de tenir la proue de leur vaisseau tournée en plein vers cette partie du ciel, et ils arrivaient à la côte où ils avaient dessein de se rendre. Les étoiles, tant qu'elles paraissaient, étaient pour eux des guides infaillibles. Mais lorsqu'elles étaient cachées sous d'épais nuages, et que ce temps durait plusieurs jours, alors ils se voyaient réduits à laisser errer leur vaisseau à l'aventure, sans le moindre indice pour se diriger dans leur course, à peu près comme Henry, lorsqu'il s'égara dans le grand marais.

Tommy. — Les pauvres gens! qu'ils devoient être dans une terrible situation, en se voyant ainsi perdus, au milieu d'une nuit ténébreuse, sur une plaine aussi étendue que la mer, sans être seulement en état de savoir s'ils étaient emportés loin de l'endroit qu'ils voulaient atteindre!

M. Barlow. — Vous concevez, d'après cette réflexion, qu'ils osaient rarement se hasarder à s'éloigner beaucoup du rivage, dans la crainte de perdre leur chemin. Aussi leurs moindres voyages étaient-ils pénibles et ennuyeux, par la nécessité où ils étaient de faire dix fois plus de chemin qu'ils n'en auraient fait en prenant la voie la plus droite. Mais aussitôt après la découverte de la boussole, ils sentirent que l'aiguille aimantée pouvait leur montrer les divers points du ciel, même dans la nuit la plus obscure. Dès lors ils ne craignirent plus de s'aven-

turer sur l'immense Océan ; ce qu'ils n'auraient peut-être jamais osé faire sans le secours de ce guide fidèle.

Tommy. — Il est bien singulier qu'une petite pierre obscure, que personne ne s'aviserait de ramasser, ait ouvert aux hommes le chemin de la mer, et leur ait donné le pouvoir d'aller d'un bout du monde à l'autre, sans s'égarer un moment.

M. Barlow. — Le diamant le plus précieux ne leur a sûrement jamais rendu un service aussi essentiel.

Henry. — Pour moi, monsieur, ce qui m'étonne, c'est que les hommes prennent la peine de quitter leur douce patrie, pour aller courir de tous côtés, comme ces misérables vagabonds, que l'on chasse avec mépris de paroisse en paroisse.

M. Barlow. — Vous en serez moins surpris si vous considérez qu'il n'est point de contrée qui ne produise quelque chose dont on manque dans une autre. Ainsi leurs habitants, par un échange mutuel des productions de leur sol, peuvent se procurer mille douceurs, dont ils étaient dépourvus auparavant.

Henry. — Est-ce que chaque pays ne produit pas tout ce qui est nécessaire pour faire subsister ceux qui l'habitent? Ainsi donc chacun, ce me semble, pourrait vivre chez soi, même quand il ne recevrait rien d'un pays étranger.

M. Barlow. — Il est bien certain que votre père, par exemple, pourrait vivre uniquement des productions de sa ferme. Cependant, chaque année, il vend une partie de son bétail pour acheter des habits; il vend ensuite une partie de son grain pour acheter de nouveau bétail. Une autre fois, il donne à ses voisins d'une espèce de grain, pour qu'ils lui en donnent d'une autre; et ils trouvent tous dans ces échanges un plus grand avantage, que si chacun était rigoureusement obligé de s'en tenir aux fruits de ses propres champs. Il n'en est pas moins vrai, selon votre observation, qu'il n'est guère de pays habité par des hommes, qui ne produise tout ce qui est rigoureusement nécessaire pour leur subsistance, et il faut même ajouter que les productions que ceux-ci reçoivent des autres pays, leur sont plus souvent nuisibles que salutaires.

Henry. — Je vous ai souvent entendu dire, monsieur, que, même dans le Groënland, le pays le plus froid et le plus affreux de l'univers, les hommes se procurent toutes les nécessités de la vie, et restent chez eux, tranquilles et satisfaits.

Tommy. — Comment ! Est-ce qu'il y a un pays dans le monde plus froid encore que la Laponie.

M. Barlow. — Le Groënland est plus reculé vers le Nord, et, par conséquent, encore plus triste et plus glacial. La terre y est couverte d'une neige épaisse, qui ne fond jamais tout entière, même pendant l'été. On n'y voit guère d'autres animaux que des ours, qui se nourrissent de poisson. Comme il ne croît point d'arbre propre à la construction dans tout le pays, les habitants n'ont pour bâtir leurs maisons que les planches et les arbres que la mer vient apporter sur leur rivage. Avec ces matériaux, ils élèvent de grandes cabanes, où plusieurs familles se réunissent. Les côtés de ces cabanes sont composés de pierre et de terre détrempée; le sommet est couvert de gazon. Au bout de quelques nuits, ce mélange est si bien cimenté par la gelée, qu'il est impénétrable au souffle des vents pendant tout l'hiver. Le long des côtés du bâtiment sont des loges séparées l'une de l'autre, dans chacune desquelles un Groënlandais vit avec sa famille. Chaque loge a une lampe qui brûle continuellement : elle sert au Groënlandais pour s'éclairer, pour faire cuire sa nourriture, et, ce qui est également nécessaire sous un climat si rigoureux, pour entretenir une douce température dans sa demeure étroite. Pendant la courte durée de l'été, on voit quelques rennes dans le pays. Les habitants s'empressent d'aller à leur poursuite pour les tuer ; mais leur principale espérance est du côté de la mer, qui leur fournit une nourriture plus abondante et plus sûre.

Tommy. — Oh ! monsieur, quelle triste vie on doit mener dans un pays si affreux ! Je frémis seulement d'y songer.

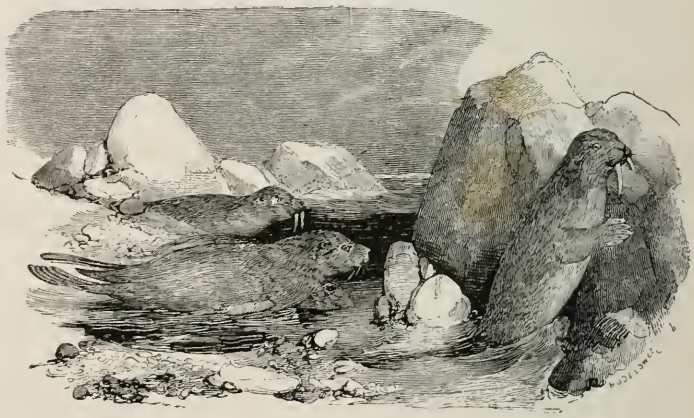
M. Barlow. — Et que diriez-vous donc à l'aspect de ces glaces énormes dont la mer est hérissée? On croirait voir flotter des montagnes. Les flots agités par les vents les poussent quelquefois l'une contre l'autre avec une si grande violence, qu'elles se brisent en mille éclats, avec un bruit plus terrible que celui d'un canon. On voit souvent sur le sommet de ces montagnes de glaces des ours blancs, d'une grosseur monstrueuse, qu'elles ont emportés avec elles en se détachant du rivage, et qui ajoutent à l'horreur de la scène par leurs effroyables mugissements.

Tommy. — Mais, monsieur, est-il possible que les habitants d'un pays si affreux puissent y trouver, comme vous le dites, toutes les nécessités de la vie ?

M. Barlow. — Les nécessités absolues se bornent à peu de chose, et par conséquent on peut se les procurer dans les lieux même les plus sauvages, avec de la patience, du courage et de l'industrie. Dans une contrée fertile, comme celle-ci, et sous les autres climats aussi tempérés, on peut voir des gens, fiers d'une richesse qu'ils tiennent du hasard, se persuader follement qu'ils sont nés pour vivre du travail des autres ; mais dans un pays tel qu'on nous peint le Groënland, où il faut se livrer à un exercice continuel pour se procurer les plus simples besoins de la vie, il ne peut y avoir de ces distinctions si favorables aux fainéants ; et chacun est obligé de travailler avec autant d'activité que ses compatriotes, sous peine de mourir de faim.

Tommy. — Mais, monsieur, si ces peuples n'ont pas de troupeaux, comment font-ils pour se procurer des habits ? Je ne crois pas que les poissons dont ils se nourrissent leur donnent aussi de quoi se vêtir.

M. Barlow. — Vous ne connaissez pas les ressources que la nature tient en réserve pour ses enfants. Il y a dans les mers du Groënland une espèce particulière de poisson appelée *Phoque* ou *Veau Marin*. Sa



longueur est de neuf à dix pieds. Il a quatre pattes à peu près comme celles des animaux terrestres ; mais, par une singularité remarquable, celles de devant, armées de griffes, lui servent à marcher sur la terre, à gravir les glaces et les rochers ; et celles de derrière, faites en patte d'oie, se déploient comme un éventail, et lui servent de nageoires. Il vient fréquemment à terre, pour se jouer au soleil ; et lorsqu'il est poursuivi, il court des pieds de devant, et s'élance avec ceux de der-

rière. Quoique son allure soit gauche et cahotée, sa marche est si rapide qu'un homme a de la peine à le suivre. Ce poisson, qui vit sur la terre et dans l'eau, est la véritable richesse des Groënlandais. Ils boivent son sang et se nourrissent de sa chair. Sa peau, ferme et velue leur sert à se faire de bons habits, à tapisser leurs habitations et à doubler leurs canots. Ses fibres leur valent mieux pour coudre que le fil ou la soie. L'enveloppe de ses intestins, lorsqu'elle est desséchée, tient lieu de vitres aux fenêtres, et laisse entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sa vessie est une excellente bouteille pour renfermer l'huile que l'on retire de son corps. Enfin, cette huile même est une des plus précieuses ressources pour les Groënlandais, puisqu'en brûlant dans leurs lampes, elle sert à repandre dans leurs cabanes une douce chaleur, presque aussi nécessaire que la nourriture sous ces climats glacés.

Tommy. — Oh ! monsieur, vous venez de me rendre plus tranquille sur le sort de ces pauvres gens. Grâces au ciel, les voilà fournis de provisions de toute espèce : et c'est à un seul animal qu'ils en sont redevables.

M. Barlow. — Vous jugez, d'après cela, combien ils doivent être ardents à le poursuivre et à le prendre.

Tommy. — Contez-nous un peu, je vous prie, de quelle manière ils lui donnent la chasse.

M. Barlow. — La voici. Un homme se place au milieu d'un canot long et étroit, dont le dessus est couvert de peaux, qui viennent se fermer par des cordons autour de sa ceinture ; en sorte que l'eau de la mer ne puisse pas pénétrer dans l'intérieur de la chaloupe. A ses côtés sont deux lances, l'une plus grande que l'autre. Devant lui est un faisceau de corde roulée en cercle. A l'un des bouts de cette corde est attaché un harpon, dont les pointes sont aiguës et recourbées; à l'autre bout tient une grosse vessie pleine d'air. La rame du pêcheur est également plate et large aux deux extrémités. Il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. On le voit ainsi courir d'une vitesse incroyable sur les vagues les plus agitées. Dès qu'il aperçoit un veau marin, il s'en approche doucement, en tournant autour de lui, et tâche de le surprendre à l'improviste, lorsque l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut ni le voir ni l'entendre. Il a même l'adresse de s'avancer, caché derrière les plus grosses lames d'eau, jusqu'à ce qu'il se trouve

à la juste portée de sa proie. Alors tenant sa rame de la gauche, il lui lance le harpon de la droite. L'animal blessé plonge aussitôt, empor-

tant avec lui le harpon, la corde et la vessie. Mais il n'est pas longtemps sans être obligé de remonter sur la surface de l'eau, par le besoin de respirer. La vessie qui remonte avant lui, indique au pêcheur l'endroit où il doit l'attendre. Il le voit à peine reparaître qu'il le harcèle avec sa longue lance, et le force de replonger à plusieurs reprises, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Il fond alors sur lui, sa petite lance à la main, et achève de le tuer. Puis il l'attache à son canot, et le traine en triomphe jusqu'au rivage, où sa famille qui l'attend pour recevoir sa proie, l'emporte avec des cris joyeux, et s'empresse d'aller préparer le festin.

Quoique ces pauvres gens ne puissent se procurer leur nourriture qu'avec des travaux infinis et des périls affreux, ils sont si généreux et si hospitaliers, qu'ils ne rencontrent personne sans les inviter à venir prendre part à leur fête. Un Groënlandais se tiendrait déshonoré pour la vie, si on le croyait capable de n'avoir travaillé que pour lui.

Henry. — Il semble que ce soient les plus pauvres gens qui se piquent d'une plus grande générosité.

M. Barlow. — Cela arrive en effet assez souvent; et ce devrait bien

être une leçon pour les riches, qui croient n'avoir rien de mieux à faire de leur fortune, que de la dépenser en vains objets de luxe, tandis qu'il y a tant de milliers d'honnêtes gens qui manquent des premières nécessités.

Tommy. — Mais, monsieur, je vous prie, n'auriez-vous pas encore d'autres particularités à m'apprendre de ces Groënlandais? C'est le récit le plus curieux que j'aie entendu de ma vie.

M. Barlow. — Il y a encore une autre chose très-importante à vous rapporter au sujet de ce pays. C'est dans les mers dont il est entouré, que l'on trouve la créature la plus considérable de l'univers, un énorme poisson qu'on appelle *la Baleine*.

Tommy. — Ah monsieur, j'ai entendu parler confusément de cet animal extraordinaire. Je désirerais bien en savoir quelque chose de plus précis.

M. Barlow. — La baleine est d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle parvient à soixante-dix, quatre-vingts, et même quelquefois à plus de cent pieds de longueur, et à plus de vingt pieds de grosseur. Lorsqu'elle nage sur la surface des mers, on la prendrait plutôt pour un navire que pour un poisson. Elle a deux trous au-dessus de la tête, par lesquels elle lance de l'eau à une extrême hauteur. Ses nageoires sont immenses et sa queue aurait assez de force pour renverser un navire. Quand elle s'agite et bondit sur les ondes, on dirait une tempête dont le mouvement se fait sentir à près d'une lieue, et dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. D'après cette peinture, ne croiriez-vous pas que cet animal est pour l'homme l'être le plus redoutable de toute la nature?

Tommy. — Oui sans doute, monsieur, puisqu'il n'a qu'un coup de queue à donner pour culbuter un vaisseau, et dévorer à son aise tout l'équipage.

M. Barlow. — Malgré sa force incroyable, la baleine est pour l'homme le monstre le moins dangereux que produise l'Océan. Elle ne cherche pas même à lui faire le moindre mal, parce qu'elle n'en a pas besoin. Sa principale nourriture est le menu poisson, et en particulier le hareng. Cette dernière espèce est produite dans une telle abondance, parmi les glaces des climats septentrionaux, que la mer est entièrement couverte pendant un certain temps de l'année, dans l'espace de plusieurs milles. C'est alors que la baleine affamée les poursuit, et les engloutit par milliers dans ses vastes entrailles.

Henry. — Quel nombre, en effet, de ces petits animaux il faut pour un seul repas d'un poisson si monstrueux!

M. Barlow. — La baleine, à son tour, devient la proie de la cruelle avarice de l'homme. Les Groënlandais ont du moins une excuse suffisante pour la poursuivre, dans la disette où il sont de végétaux, et de toutes les espèces de fruits que la terre produit libéralement sous des climats plus fortunés. Mais comment justifier les Européens, qui, trop délicats et trop dédaigneux pour manger la chair fastidieuse de ce poisson, envoient, chaque année, un grand nombre de vaisseaux lui porter la guerre, et le tuent sans pitié, uniquement pour l'huile qu'ils retirent de son corps, et pour ses barbes élastiques, connues sous le nom de *baleines*, dont on fait les busques, et qui servent à garnir les corsets des femmes? Lorsqu'un vaisseau, destiné à cette malheureuse expédition, aperçoit une baleine flottante, il envoie à sa rencontre une grande chaloupe montée de six matelots et suivie de plusieurs autres qui portent des cordes au besoin. Le pêcheur le plus hardi et le plus vigoureux se tient debout sur le devant de la première chaloupe; et quand la baleine se dresse un peu pour respirer, il lui lance un grand harpon de fer, en s'éloignant aussitôt, de peur que l'animal, qui, après avoir été blessé, donne de furieux coups de queue et de nageoires, ne renverse la chaloupe, ou qu'elle ne s'engloutisse dans l'abîme qu'il ouvre autour de lui.

La baleine plonge avec une incroyable vitesse, et quelquefois pendant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bâteaux s'empressent de lui lâcher à la suite du harpon enfoncé dans son corps. On a grand soin de veiller à ce qu'aucun obstacle n'empêche la corde de filer librement; car telle est la force de la baleine, qu'elle entraînerait la chaloupe avec elle au fond de la mer. Pour prévenir cet accident, un homme se tient debout, une hache à la main, prêt à couper la corde au moindre embarras, tandis qu'un autre est occupé, sans relâche, à jeter de l'eau sur le bord de la chaloupe où glisse la corde, de peur qu'elle ne vienne à s'enflammer par le frottement. Épuisée par ses efforts et par la perte de son sang, la baleine enfin se relâche de sa vitesse, et remonte sur la surface de l'eau pour respirer. C'est alors que les pêcheurs qui la suivent, l'attaquent avec une nouvelle furie, et achèvent de lui donner la mort. Sa masse inanimée flotte au loin sur les ondes. Le vaisseau, qui s'est tenu constamment à la voile, s'approche en ce moment des chaloupes, qui attachent

leur proie à ses côtés avec de grosses chaînes. Aussitôt les charpentiers y descendent avec des bottes armées de crampons de fer aux semelles, de peur de glisser. On commence par lui couper ses barbes, ses nageoires et sa queue ; on la dépouille ensuite de sa peau, qui est épaisse d'un doigt, et on enlève par morceaux sa graisse, qui a huit ou dix pouces d'épaisseur. C'est cette graisse qui, fondue dans une chaudière, donne l'huile de baleine, que l'on renferme dans des tonneaux pour la transporter ici, où elle est employée à un nombre infini d'usages. Les restes de ce vaste corps sont laissés en proie aux poissons, aux ours et aux Groënlandais, qui les ramassent soigneusement pour s'en nourrir. Ils osent quelquefois eux-mêmes poursuivre la baleine ; mais ils n'y vont qu'en grand nombre, et avec des bateaux plus grands que ceux dont nous avons parlé. Ils l'attaquent à peu près de la même manière que les Européens : seulement comme ils ne sont pas si bien fournis de cordes, ils se contentent d'attacher des peaux de veaux marins, enflées d'air, à l'autre bout de la corde qui suit le harpon. Ce moyen leur sert également à fatiguer leur ennemi, qui éprouve de la résistance à entraîner avec lui ces peaux sous les ondes, et à se faire découvrir au moment où il remonte sur leur surface.

Henry. — Je ne puis m'empêcher de plaindre le sort de cette pauvre baleine, que l'on va tourmenter si cruellement pour lui ravir ses tristes dépouilles. Pourquoi ne pas la laisser vivre, sans l'inquiéter, parmi les glaces affreuses où elle est née ?

M. Barlow. — Vous devriez connaître assez les hommes, pour savoir qu'il n'est rien que la soif de l'or ne leur fasse entreprendre.

Henry. — A la bonne heure ; mais qu'ils n'entreprennent donc que des choses où ils n'aient pas besoin d'employer la cruauté. Qu'ils se bornent à déchirer le sein de la terre, personne ne s'en plaindra.

M. Barlow. — Il serait bien à désirer que ce sentiment fût gravé dans tous les cœurs. Cependant il faut considérer que la baleine elle-même ne subsiste qu'en dévorant des milliers de poissons ; en sorte que si ceux-ci étaient susceptibles de reconnaissance, ils devraient bénir les Européens comme des bienfaiteurs qui viennent les délivrer de leurs ennemis.

Henry. — S'ils étaient capables des sentiments que vous leur supposez, nous serions bien effrontés d'oser y prétendre ; car ce n'est pas pour eux que nous faisons ces entreprises.

Tommy. — Mais, monsieur, je vous prie, pour en revenir aux Groën-

landais, quelle est l'éducation qu'on donne aux enfants dans cette horrible contrée?

M. Barlow. — Lorsque les hommes arrivent de la pêche, couverts tout à la fois de sueur et de glaçons, et qu'ils viennent s'asseoir tranquillement dans leurs cabanes pour se régaler de leur proie, la conversation ordinaire roule sur les dangers et les accidents qu'ils ont éprouvés dans leur expédition. Chacun raconte à sa famille comment il a bondi sur les vagues pour surprendre le veau marin, comment il l'a percé de son harpon, comment il l'a ensuite attaqué la lance à la main; comment l'animal, furieux de ses blessures, s'est élancé sur lui pour le déchirer; comment enfin, par son courage et par son adresse, il a su triompher de son ennemi, et le conduire sur le rivage. Il raconte tous ces détails avec le sentiment et la chaleur dont on est pénétré en parlant d'une chose qui intéresse également son amour-propre et la curiosité de ceux qui vous écoutent. Les petits garçons, attroupés autour de leur père, s'animent au récit de ses exploits, et brûlent déjà de partager ses travaux et sa gloire. Aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses pieds et de ses mains, son père lui donne un arc et des flèches pour s'exercer à tirer juste au but. Il lui apprend à lancer des pierres contre un panier suspendu, où est renfermé son déjeuner, qu'il est obligé, par ce moyen, d'obtenir de sa propre adresse. A l'âge de dix ans, on le pourvoit d'un petit canot pour s'instruire à ramer et à lutter contre les vagues. On l'exerce à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame qui lui sert de balancier, à plonger la tête en bas, et à se relever du côté qu'on lui prescrit. Tantôt il passe sa rame entre ses bras et son dos, et l'agite si bien à droite et à gauche, qu'il descend sous les ondes ou remonte à sa volonté. Tantôt il jette sa rame; et s'élançant hors du bâteau pour la reprendre, il la saisit, et l'entraîne avec tant d'adresse au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le roc ou le sable, elle rebondit, et revient avec lui sur la surface des eaux. Toutes ces manœuvres sont absolument nécessaires pour savoir conduire un canot. Comme il suffit de la moindre chose pour le renverser, et qu'alors son conducteur, qui lui est attaché, comme je vous l'ai dit, par le milieu du corps, ne peut s'en dégager, et tombe la tête en bas sous les vagues, il se noierait infailliblement, s'il ne s'était pas instruit à reprendre l'équilibre par le secours de sa rame, et à se redresser sur son canot.

C'est à l'âge de quinze ou seize ans, lorsqu'il est bien formé à tous

ces exercices, qu'un jeune homme suit enfin son père à la pêche du veau marin. Le premier qu'il vient à bout de prendre, doit servir à régaler sa famille et ses amis. Pendant le festin, il raconte son expédition, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Il a la gloire d'entendre tout le monde applaudir à son adresse et à son courage. Mais s'il n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de harengs, de moules et de coquillages.

Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au talent de la grande pêche; et ceux-là sont obligés quelquefois de faire honteusement chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandais doit savoir faire son canot et son équipage, et voguer de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parents, et sa mère retient le timon du ménage.

Henry. — Dites-moi, je vous prie, monsieur, n'est-ce pas dans le Groënland que les hommes voyagent sur des traîneaux tirés par des chiens?

Tommy. — Des traîneaux tirés par des chiens? Cela doit être plaisant. Je n'aurais jamais imaginé qu'on employât des chiens à traîner des voitures.

M. Barlow. — Les Groënlandais en font bien aussi des attelages; mais l'usage n'en est pas si commun que dans l'autre pays dont je vous ai parlé, et qui s'appelle le Kamtschatka, C'est un pays horrible, et couvert de glaces, comme le Groënland, mais qui en est fort éloigné. Les habitants y élèvent de grands chiens, qu'ils attèlent au nombre de quatre, six, huit ou dix à un traîneau léger, pour courir dans la saison des neiges et des glaces. Aux approches de l'été, les Kamtschadales donnent la liberté à leurs chiens, qui sont accoutumés à pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, en courant le long des bords des rivières, où ils trouvent une quantité de débris de poissons que les pêcheurs y laissent exprès pour eux. Mais dès le mois d'octobre; avertis par les premières rigueurs de l'hiver, ils se rendent d'eux-mêmes dans la demeure de leurs maîtres. Ils y arrivent gras et potelés; mais cet embonpoint ne dure guère. On commence par les attacher pour les faire maigrir, en diminuant, par degrés, leur nourriture; et l'on finit bientôt par ne leur donner à manger que la nuit, de peur qu'ils ne deviennent trop pesants à la course. Dès que la neige a couvert la terre, la saison de leur travail commence, et on les attèle aux traîneaux. Le

conducteur, assis de côté et les jambes pendantes, conduit ses coursiers avec un bâton de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour les animer. S'il en voit un se négliger dans sa marche, il lui jette son

bâton, qu'il a l'adresse de ramasser en passant. Ce n'est point avec des rênes qu'il les gouverne. Il lui suffit de crier *onga*, s'il veut aller à droite, et *kna*, s'il veut aller à gauche. Pour retarder la course, il laisse traîner ses pieds sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Cette manière de voyager l'expose à de grands périls. Lorsqu'il traverse une forêt ou des endroits couverts de broussailles, il risque à chaque instant, de se crever les yeux, ou de se rompre les bras et les jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse, à proportion des difficultés qu'ils ont à vaincre. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution que l'on prend d'en dételer la moitié, et de retenir les autres de toute sa force, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le conducteur. Alors celui-ci n'a d'autre ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vite, que le poids du traîneau est devenu plus léger. Quand le traîneau s'embarrasse un peu dans les broussailles, l'homme le rattrape ; et s'il n'a pas le temps d'y remonter, il s'y accroche d'une main, et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou par lassitude, ou par quelque obstacle.

Henry. — Oh ! les malheureux !

M. Barlow. — Ce n'est pas tout encore; il leur arrive quelquefois d'être surpris au milieu de leur course par des bourrasques affreuses de vent, et par un déluge de neige, qui les enveloppe en tourbillon. Quel serait le désespoir d'un Européen, en se voyant ainsi abandonné à la distance de vingt ou trente lieues de son habitation, et livré seul aux fureurs de la tempête, au milieu de ces plaines désertes! L'intrépide habitant de ces contrées, accoutumé dès son enfance à braver les rigueurs de la nature et à se rendre, en quelque sorte, supérieur aux éléments, ne laisse point abattre son courage. Il court se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau jusqu'à ce que l'ouragan ait perdu quelque chose de sa violence. Lorsqu'il dure plusieurs jours, comme cela arrive souvent, il est obligé de donner à manger à ses chiens les courroies et les cuirs de son traîneau : heureux de n'être pas réduit à leur disputer cette nourriture, s'il a conservé quelques restes du poisson sec qu'il a pris en partant pour son voyage! Plus heureux encore, s'il n'est pas gelé par le souffle perçant du vent du nord! Pour s'en garantir, il se met dans un creux, qu'il garnit de branches; et là, s'asseyant les jambes croisées sous lui, et bien enveloppé dans ses fourrures, il se laisse ensevelir tout entier sous les flots de la neige, à l'exception d'une petite ouverture qu'il se ménage, pour avoir la liberté de respirer. C'est dans cet état qu'il passe quelquefois des journées entières, environné de ses chiens, qui aident à le réchauffer, jusqu'à ce que la tempête soit passée, et que la neige, affermie par une forte gelée, lui donne la liberté de reprendre son voyage.

Tommy. — Je n'aurais jamais imaginé que des hommes fussent en état de résister à tant de périls, de fatigues et de désagréments. Mais les pauvres malheureux qui habitent ces déplorables contrées ne se font-ils pas une grande joie de les quitter lorsqu'ils en trouvent l'occasion? Ils doivent, je crois, s'estimer bien heureux d'aller s'établir sous des climats plus favorables?

M. Barlow. — Ils sont bien éloignés de ces sentiments; au contraire, lorsqu'on leur dit que dans les autres pays on ne prend pas de veaux marins, ils répondent que ces pays doivent être bien misérables, en comparaison de leur patrie. D'ailleurs, ils ont en général un si profond mépris pour les étrangers, qu'ils ne se sentent pas la moindre inclination à visiter les pays que ceux-ci habitent.

Tommy. — Que me dites-vous, monsieur? Comment ces stupides et

malheureux sauvages s'avisent-ils de mépriser des hommes qui leur sont si supérieurs?

M. Barlow. — Ils ne sont pas si bien convaincus de cette supériorité que vous pourriez le croire. Les Groënlandais, par exemple, voient que les étrangers qui viennent chez eux ne les égalent point dans l'art de manier un canot, et de prendre les veaux marins, les deux choses qu'ils ont le droit de regarder comme les plus utiles. C'est sur ce point de comparaison qu'ils nous jugent. Aussi nous considèrent-ils avec un grand dédain ; et nous ne devons pas nous étonner de paraître à leurs yeux ce qu'ils paraissent aux nôtres, c'est-à-dire des peuples malheureux et barbares.

Tommy. — Voyez l'impertinence. J'aimerais bien à leur faire sentir tout le ridicule de leur orgueil.

M. Barlow. — Ce serait vous charger d'une entreprise assez difficile. Mais, dites-moi, ne vous regardez-vous pas comme infiniment supérieur à ce que vous appelez les gens du peuple? et ne vous ai-je pas souvent entendu exprimer pour eux le plus grand mépris?

Tommy. — Grâces à vous, monsieur, je ne les méprise pas autant que je le faisais auparavant. D'ailleurs, si je m'estime un peu plus, c'est que j'ai eu le bonheur d'être élevé en gentilhomme.

M. Barlow. — Il est bien triste pour moi de n'avoir pu encore réussir à comprendre exactement ce que c'est qu'un gentilhomme.

Tommy. — Mais, monsieur, c'est lorsqu'on n'est pas élevé à travailler comme des manœuvres, et que l'on a des gens à ses ordres pour se faire servir, ainsi que mon père et ma mère. Voilà comme on est gentilhomme.

M. Barlow. — Et alors on a le droit de mépriser les autres?

Tommy. — Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous conviendrez cependant qu'on a le droit de se mettre au-dessus d'eux.

M. Barlow. — En quoi donc? Vous, par exemple, qui avez été élevé en gentilhomme, étiez-vous au-dessus du reste du monde lorsque vous êtes venu ici?

Tommy. — Certainement, monsieur, je n'en savais pas alors autant que j'en sais aujourd'hui.

M. Barlow. — Et que savez-vous encore? N'entendez-vous pas tous les jours parler de mille choses que vous ignorez.

Tommy. — J'en conviens.

M. Barlow. — Le plus petit paysan ne sait-il pas mille fois mieux

que vous comment il faut travailler la terre pour en obtenir la première nourriture de l'homme ?

Tommy. — Il est bien vrai.

M. Barlow. — Le dernier apprenti maçon ne serait-il pas mieux instruit à bâtir une maison solide, pour nous mettre à l'abri des injures de l'air ?

Tommy. — Je l'avoue encore.

M. Barlow. — Et croyez-vous qu'il y ait des connaissances plus importantes que celles de ces hommes utiles ?

Tommy. — Non, sans doute, monsieur : la première chose est de vivre, et la seconde est de dormir en sûreté.

M. Barlow. — S'il fallait décider entre eux et vous sur les véritables services que la société demande, croyez-vous que la balance penchât en votre faveur ?

Tommy. — Hélas ! non.

M. Barlow. — Pourquoi donc vous étonneriez-vous que des hommes tels que les Groënlandais, qui nous surpassent évidemment dans les arts qui, chez eux, sont les plus utiles à la vie, aient une meilleure opinion de leur importance que de la nôtre? Si vous étiez porté, tel que vous êtes, au milieu de ce peuple, comment vous y prendriez-vous pour le faire revenir de sa prévention, que vous trouviez tout à l'heure si ridicule?

Tommy. — Je leur dirais que j'ai reçu une meilleure éducation.

M. Barlow. — Voilà ce qu'ils ne croiraient point sur votre seule parole. Ils voudraient voir d'abord comment vous excellez à conduire une chaloupe, à plonger dans la mer, et à poursuivre le veau marin et la baleine. Je pense que vous ne sortiriez pas de ces épreuves avec beaucoup de gloire, et vous seriez bientôt réduit à mourir de faim, s'ils ne vous offraient charitablement une partie de leur pêche. Quant à votre qualité de gentilhomme, ils ne s'arrêteraient guère à cette distinction ; et jamais vous ne leur feriez comprendre qu'un homme, qui vaut naturellement son semblable, doive se soumettre à flatter l'orgueil insolent d'un autre, précisément parce qu'il est mille fois plus utile que lui.

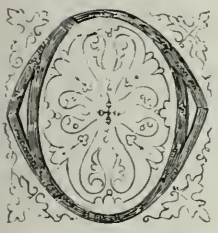
Tommy. — En effet, monsieur, je commence à croire que je pourrais bien n'être pas d'une nature si supérieure que je l'imaginais.

M. Barlow. — Plus vous en serez convaincu, et plus vous serez en état d'acquérir sur les autres la véritable supériorité, celle des talents

et des lumières utiles. Il n'est que des esprits faibles et rétrécis qui puissent attacher la grandeur réelle à d'autres distinctions.

Tommy fut vivement frappé de ces réflexions judicieuses : mais ce qui l'occupa bientôt uniquement, ce fut la peinture qu'il se retraçait de la manière de vivre des Groënlandais, et surtout le parti qu'ils savaient tirer des chiens pour voyager sur la neige. Ces traîneaux et leurs attelages ne firent que rouler dans sa tête pendant la moitié de la journée. Hélas ! le soir même, ils devaient produire un événement bien fâcheux pour l'orgueil de notre jeune héros. Oh ! si j'avais assez de place pour vous le raconter ici ! Mais non, quelques regrets qu'il m'en coûte, je me vois forcé d'en renvoyer l'histoire à la partie suivante.

SEPTIÈME PARTIE



On avait envoyé de *Terre-Neuve*, à M. Barlow, un beau chien, nommé *César*, également remarquable par la grandeur de sa taille, sa force, sa douceur et son adresse à nager dans les eaux les plus profondes. Tommy n'avait guère tardé à former avec lui une étroite connaissance. Il en avait fait le compagnon de ses promenades et de ses plaisirs. Toutes les fois qu'ils passaient ensemble sur le bord d'un étang, Tommy s'amusait à y jeter, le plus loin qu'il lui était possible, un gros bâton ; et César, sans délibérer, courait le chercher, en plongeant tête baissée, et le rapportait aussitôt dans sa gueule. Nous avons vu combien Tommy avait été frappé de la peinture des chiens du Kamtschatka, et de leur manière de tirer les traîneaux. La vigueur et l'agilité de César lui firent naître un jour la pensée d'en tirer le même parti. L'instant même où cette idée se présenta à son esprit fut choisi pour l'exécution. Il se pourvut aussitôt d'une bonne corde, et il alla prendre dans la cuisine la chaise la plus forte qu'il put trouver pour en faire un traîneau. Chargé de cet attirail, il se rendit sur une grande pièce de gazon, que les petits garçons prenaient pour le théâtre de leurs ébats. Tommy, ayant renversé sa chaise par terre, y attacha les deux bouts de sa corde, et, avec le reste, il sut former adroitement un harnais fort propre, que César laissa mettre sans résistance sur son dos et autour de son poitrail. Déjà, un grand fouet à la main, Tommy venait de s'asseoir d'un air triomphant sur son char, lorsque les petits garçons, attirés par la curiosité de ce spectacle, accoururent tous autour de lui et, par leur admiration, enflammèrent l'ardeur qu'il avait de se signaler. Il commença par employer

les compliments ordinaires, qu'il avait souvent entendu les cochers adresser à leurs chevaux, et à faire claquer son fouet avec toute la fierté d'un vainqueur des jeux olympiques. Mais César, qui ne comprenait pas bien ce langage, en prit de l'humeur, et son impatience s'exprima par des écarts fougueux et par toutes les caracoles d'un coursier indompté. Tommy, de son côté, qui regardait son honneur comme essentiellement engagé à sortir avec succès de cette entreprise, ne fut pas arrêté par de pareilles boutades, et il déchargea un rude coup de fouet sur les flancs du rebelle César, qui partit aussitôt, emportant avec lui le char, le vainqueur et les acclamations de toute l'assemblée. Quel moment de triomphe pour le jeune Merton! Il promenait autour de lui ses regards superbes et se tenait sur son siége avec une fermeté inébranlable. Par malheur, il y avait au bout de cette place un abreuvoir, où l'on menait boire les chevaux du village, et dont le fond descendait, par une pente douce, jusqu'à la profondeur de trois ou quatre pieds. César, qui avait fait plus d'une fois ses exercices dans cette pièce d'eau, y courut par un instinct naturel, pour se débarrasser d'un train qui l'importunait.

Ce fut alors que Tommy commença à prendre des inquiétudes sur sa gloire. Il voulut apaiser son coursier et tâcher de le retenir, pour avoir le temps de s'élancer de son char. Tous ses efforts furent inutiles.

César avait déjà les pieds dans l'eau, et un instant après il se trouva au milieu de ce petit océan, nageant de toute sa force, et toujours suivi

de son conducteur, dont la tête paraissait à peine sur la surface. Que ne puis-je vous cacher l'embarras où notre héros infortuné se trouvait sur les suites périlleuses de son aventure! Hélas! il n'en attendit pas longtemps la catastrophe. César, d'un vigoureux coup de collier, ayant brusquement renversé le char, Tommy fut enseveli sous les ondes jusque par-dessus les oreilles. Pour comble d'infortune, l'abreuvoir n'avait pas été nettoyé depuis quelques années; et Tommy, lorsqu'il fut remonté sur ses pieds, parut, non dans l'éclat d'un jeune Triton qui folâtre sur les ondes, mais comme un monstre amphibie, qui traîne pesamment sa masse limoneuse vers le rivage. Je vous laisse à penser quels sentiments fit naître une si étrange apparition dans l'âme des spectateurs. Tout leur respect pour un petit gentilhomme ne put les empêcher de se livrer à des éclats de rire bruyants, qui remplirent au loin la plaine.

Tant que Tommy fut occupé à se relever de ses plongeons et de ses glissades, à se débattre contre les eaux, et à secouer sa chevelure humide, il ne parut guère offensé de ces insolentes risées. Mais lorsque enfin parvenu sur le bord il put se pénétrer tout entier de la honte de sa disgrâce, une rage soudaine s'empara de ses esprits; et se précipitant au milieu des railleurs, il leur distribua à droite et à gauche des coups de poing avec tant de furie, qu'il se vit bientôt dans la situation d'un vainqueur qui poursuit une armée en déroute. Malheur à ceux qui se trouvaient devant ses pas! L'âge, ni le sexe, rien n'était distingué. Les faibles et les petits étaient également ses victimes. Dans le ressentiment dont il était transporté, avait-il le temps de consulter la clémence? Tandis qu'il vengeait ainsi ses affronts, et qu'il chassait les vaincus devant lui, M. Barlow parut tout-à-coup, attiré sur le champ de bataille par le tumulte et les cris plaintifs qui se faisaient entendre de toutes parts. Il resta quelques moments indécis sur le parti qu'il avait à prendre. Si le honteux égarement de Tommy excitait son indignation, sa figure piteuse, le désordre de ses habits, l'eau qui dégouttait encore de tous ses membres, étaient bien propres à le tenir suspendu entre le rire et la pitié. Tommy, à son tour, ne se trouvait guère moins embarrassé à l'aspect imprévu de son maître. Ne soyez donc pas surpris de ce que je ne peux vous rendre avec plus de netteté une scène compliquée de tant de sentiments divers. Tout ce que je puis vous dire de plus précis, c'est que l'arrivée de M. Barlow fit cesser le désordre général. Il conduisit Tommy dans sa chambre, le fit déshabiller et

mettre au lit, et prit toutes les précautions que lui suggéra sa prudence, pour empêcher que la disgrâce de son élève n'eût des suites funestes pour sa santé.

Bientôt arriva le temps où M. Merton, sollicité par les vives instances de sa femme, avait permis que Tommy vînt passer quelques jours au château. M. Barlow fut extrêmement affligé de cette visite, persuadé, comme il l'était, que son élève allait se trouver au milieu d'une société, où il recevrait des impressions bien différentes de celles qu'il avait travaillé avec tant de soin à faire naître dans son esprit. Henry reçut en même temps de M. Merton une invitation très-pressante pour accompagner son ami, avec la permission de son père, qu'on avait obtenue. Quoique la première expérience qu'il avait faite de la vie du grand monde, ne lui eût pas inspiré une inclination bien décidée pour cette expédition, il était d'un caractère trop obligeant pour se prévaloir de sa répugnance. D'ailleurs, l'attachement sincère qu'il avait pris pour Tommy, lui faisait craindre de le quitter, bien qu'il eût aussi du chagrin de quitter son cher maître. Pour M. Barlow, il ne vit partir les deux enfants qu'avec un extrême regret, et en faisant au moins des vœux pour les voir revenir dans les mêmes sentiments qu'il avait su leur inspirer.

A leur arrivée au château, nos deux amis furent introduits dans un riche salon, où l'on avait rassemblé la plus brillante compagnie de toute la contrée. Il y avait aussi une foule de jeunes gens et de jeunes demoiselles que l'on avait invités pour tout le temps des vacances de Tommy. Aussitôt qu'il se présenta, on n'entendit qu'un concert universel de louanges en son honneur. Comme il était grandi ! comme il s'était formé ! le charmant petit garçon ! on ne pouvait rien voir de si gentil ! Ses yeux, ses dents, ses cheveux excitaient l'admiration des femmes. Trois fois il fit le tour du salon pour recevoir les compliments de la compagnie et pour être présenté aux jeunes demoiselles. Et le pauvre Henry ? Hélas ! il ne fut remarqué de personne, excepté de M. Merton, qui le reçut dans ses bras avec une tendre cordialité. Quelques instants après, une dame qui était assise auprès de madame Merton, lui demanda d'un air mystérieux à l'oreille, mais assez haut pour être entendue de toute l'assemblée, si c'était là ce petit garçon de charrue que M. Barlow prétendait élever en gentilhomme ? — Oui, c'est lui-même, répondit madame Merton. — Je l'aurais deviné, reprit la dame, à son air gauche, et à sa physionomie commune. Mais comment pouvez-vous souf-

frir que votre fils, qui, sans flatterie, est un des enfants les plus accomplis que j'aie vus, soit le compagnon de ce petit rustre? Ne craignez-vous pas qu'il ne contracte insensiblement dans sa société de mauvaises habitudes, qu'il ne prenne de lui des sentiments bas et rampants? Pour moi, qui tiens qu'une bonne éducation est la chose la plus importante de la vie, je n'ai rien épargné pour donner à ma chère Mathilde toutes les perfections qui peuvent la faire paraître avec avantage dans le monde. Je me flatte qu'on peut déjà reconnaître, à son instruction, les soins de ma tendresse. Elle danse à ravir, se présente avec grâce, et personne ne se coiffe et ne se pare avec plus de goût.

Pendant le cours de cet entretien, dont le pauvre Henry avait fourni l'occasion et le sujet, une jeune demoiselle observant que personne ne daignait avoir pitié de son embarras, s'avança vers lui d'un air gracieux; et l'ayant pris par la main, elle le fit asseoir à son côté. Cette aimable personne, d'un caractère plein de douceur et de bienveillance, s'appelait *miss Simmons*. Henry, grâces à l'affabilité de ses manières, se trouva tout de suite à son aise avec elle, comme s'il l'eût connue depuis longtemps. S'il était dépourvu des grâces artificielles que donne l'usage du monde, il possédait cette politesse naturelle, que le monde ne peut donner. M. Barlow, en tâchant de préserver son cœur des mauvaises impressions, ne s'était pas moins attaché à entretenir la justesse de ses idées et à nourrir la force de sa raison. Henry, à la vérité, ne disait aucun de ces mots brillants qui rendent un petit garçon le favori des dames. Il n'avait pas cette vivacité, ou plutôt cette impertinence, qui passe pour de l'esprit devant les gens superficiels; mais il savait écouter ce qu'on lui disait, et répondre avec intelligence aux questions qui étaient à sa portée. Miss Simmons, quoique plus âgée et plus instruite que lui, fut enchantée de sa conversation, et le trouva infiniment plus aimable et plus sensé que tous ces petits gentilshommes qui bourdonnaient autour d'elle, et dont le babil importun ne faisait que l'étourdir.

En ce moment, on vint appeler la compagnie pour vaquer à la grande affaire du dîner. Henry ne put s'empêcher de frémir à ce mot, lorsqu'il se souvint de tous les embarras que lui avait causés son premier repas au château. Cependant, il prit la résolution de faire bonne contenance, par considération pour son ami. En voyant tant de beaux messieurs et de belles dames pressés les uns contre les autres, tant de

domestiques bien frisés debout derrière leurs chaises pour les servir, un si grand étalage de sauces et de ragoûts, dont il n'avait jamais goûté, et dont il ne savait pas même le nom, tant de pompes et de difficultés pour ce qui devait être la chose du monde la plus simple et la plus aisée, il enviait le sort des gens de la campagne, qui vont s'asseoir à leur aise sous l'ombrage, et savent faire un joyeux dîner sans tout cet appareil d'argenterie et de porcelaines, et surtout sans de vains compliments et d'éternelles cérémonies. Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, Tommy, placé entre les deux femmes les plus distinguées, ne pouvait suffire à répondre à leurs agaceries. Tout ce qu'il disait au hasard, était relevé comme un trait étincelant d'esprit. Henry avait peine à revenir de sa surprise. Son affection pour Tommy était pure et sincère. Loin que le moindre sentiment de jalousie fût jamais entré dans son cœur, il s'était réjoui de tous les progrès qu'il avait vu faire à son camarade encore plus que des siens. Cependant il n'avait jamais découvert en lui aucune trace de ce mérite supérieur dont on lui faisait compliment. Lorsqu'il pouvait attraper, à la volée, quelqu'un de ces traits qui faisaient tant de fortune, il les trouvait au dessous de sa conversation ordinaire. Cependant, comme il voyait tant de grandes dames en penser différemment, il aimait mieux condamner sa pénétration, et croire qu'il se trompait, quoiqu'il n'eût pas un sentiment bien vif de cette erreur.

Mais si l'opinion de Henry sur les talents de son camarade ne trouvait guère à s'exalter dans cette représentation, il n'en était pas ainsi de Tommy. Les assurances qui lui venaient de tous côtés qu'il était un petit prodige, ne tardèrent pas à lui persuader qu'il était un prodige en effet. En considérant quelles étaient les personnes qui lui rendaient ce témoignage, il trouvait qu'on avait fait jusqu'à présent une grande injustice à son mérite. Il se voyait souvent contredit chez M. Barlow, et il était obligé de donner des raisons pour ce qu'il avançait. Mais ici, pour exciter l'admiration, il lui suffisait d'ouvrir la bouche; et ses auditeurs trouvaient ses moindres paroles pleines de sens et d'esprit. Madame Merton, elle-même, n'était pas la dernière à lui prodiguer ses suffrages. Les progrès qu'elle avait vu faire à son intelligence par les soins de M. Barlow, et les nobles sentiments qu'il lui avait inspirés, avaient bien flatté sa tendresse; mais le voir briller avec cet éclat extraordinaire devant des juges si délicats, et dans une compagnie de si bon ton, c'était pour son cœur une source des transports les plus vifs

qu'elle eût jamais éprouvés. Ce succès général anima tellement la langue effrénée du jeune gentilhomme, qu'on l'aurait vu s'emparer de toute la conversation avant la fin du dîner, si M. Merton, qui ne goûtait pas les saillies de son fils, à beaucoup près, autant que sa mère, ne l'eût arrêté dans sa carrière brillante.

Pendant que son camarade occupait ainsi la scène, Henry gardait modestement le silence, livré tout entier à ses observations. M. Merton et miss Simmons étaient presque les seuls qui eussent pris une bonne idée de sa retenue. Les autres ne voyaient en lui qu'un petit paysan sauvage. Les jeunes gentilshommes qui avaient conçu pour lui le mépris le plus profond, ne se portaient qu'avec peine à lui montrer les égards les plus communs de la civilité. Les instigateurs de cette indigne conduite étaient M. Compton et M. Mash. M. Compton se regardait comme un jeune homme accompli, quoique tout son mérite consistât, aux yeux des autres, dans une figure pâle et décharnée, un maintien effronté, et une paire de boucles si grandes, qu'elles auraient pu servir à figurer sur les harnais des chevaux d'un ambassadeur. Il était sur le point d'achever le cours de son éducation à une école publique, où il avait pris tous les vices que l'on y contracte, sans avoir rien ajouté aux lumières de son étroite intelligence. M. Mash était fils d'un gentilhomme voisin, à qui sa passion extraordinaire pour les chevaux et la fureur de s'intéresser dans les courses avaient coûté une grande partie de sa fortune. Son fils, qui, dès la plus tendre enfance, n'avait entendu parler, dans la maison paternelle, que de courses et de paris, s'était mis dans l'esprit que toutes les sciences humaines roulaient sur ces deux points. Élevé, pour ainsi dire, dans l'écurie de son père, il s'était surtout occupé de la connaissance du cheval, non par une affection réelle pour cette noble créature, mais parce qu'il la regardait comme un instrument utile pour opérer sur la bourse de quelques jeunes lords à leurs premières campagnes dans les plaines de Newmarket. Il soupirait avec impatience après le moment où son âge lui permettrait de tirer parti de ses profondes études, et d'aller déployer sur ce théâtre la supériorité de son génie. Ces deux jeunes gentilshommes ne perdaient aucune occasion de jouer de mauvais tours à Henry, et de tenir sur son compte tous les propos qu'ils croyaient capables de le mortifier. Ils étaient au contraire fort empressés de se rendre agréables aux yeux de Tommy, et de frapper son imagination en faveur de leurs talents. Ils ne lui parlaient que

de chiens, de chevaux, de danses, de parties de plaisir, et d'entreprises violentes contre les fermiers.

Tommy sentit bientôt naître en son esprit de nouvelles idées. Il vit une carrière de grandes aventures s'ouvrir à ses regards. En apprenant que de petits garçons, qui n'étaient pas plus hauts que lui-même, s'étaient souvent réunis dans le glorieux projet de se révolter contre leurs maîtres, et de troubler toute une assemblée dans une salle de spectacle, il aspirait à l'honneur de partager la renommée de ces brillants exploits. Il ne tarda guère à perdre insensiblement tout sentiment de respect pour M. Barlow, et d'affection pour Henry. Les premiers jours, à la vérité, il fut choqué d'entendre parler de son maître avec irrévérence : mais devenu sourd, par degrés, à la voix qui s'élevait dans son cœur, il en vint bientôt à prendre plaisir à voir M. Mash tourner en ridicule cet homme respectable, et employer le peu d'esprit et d'imagination qu'il avait à parodier ses plus touchantes instructions. Ce fut en vain que Henry, déplorant l'ingratitude de son camarade, se hasarda à lui faire quelques remontrances à ce sujet. On ne lui répondit que par un regard fier et dédaigneux ; et M. Mash se permit les plus basses injures, pour lui imposer silence.

On venait d'apprendre au château qu'une troupe ambulante de comédiens de campagne passait dans la ville voisine, et se disposait à y donner un certain nombre de représentations. Pour jeter quelque diversion dans les amusements de la jeune société, M. Merton imagina de lui donner le plaisir de ce spectacle. Elle s'y rendit en effet dès le premier jour, et Henry se trouva de la partie. Tommy, qui ne s'abaissait plus maintenant à lui montrer la moindre attention, alla s'asseoir entre ses deux nouveaux camarades, dont il ne pouvait plus se séparer. Les jeunes gentilshommes, pour montrer à Tommy comment ils savaient mettre en action leurs principes, commencèrent par jeter des noix et des pelures d'oranges sur le théâtre ; et Tommy, qui ne voulait pas se montrer indigne de ses modèles, les imita avec une extrême satisfaction. Lorsqu'on leva la toile, et que les acteurs s'avancèrent sur la scène, tout le reste de l'assemblée s'imposa décemment un profond silence. Mais Mash et Compton, pour faire éclater leur supériorité, se mirent à parler si haut, et à pousser de si grands éclats de rire, qu'il fut impossible à tous les autres d'entendre un mot de la pièce. Ces prouesses paraissaient merveilleuses à Tommy, qui aurait cru se dégrader en faisant moins de bruit que ses compagnons. Les acteurs et

les spectateurs étaient tour à tour l'objet de leurs ricanements. La plus grande partie de l'assemblée était composée d'honnêtes habitants de la ville, et de bons fermiers de la campagne voisine. Ce fut dans l'esprit de nos orgueilleux étourdis une raison suffisante pour les regarder avec le plus fier dédain. Leur manière de se coiffer et toutes les parties de leur habillement furent soumises à une critique si minutieuse, que Henry, qui était assis derrière eux, et qui ne pouvait s'empêcher d'entendre leurs discours, imagina qu'au lieu d'avoir reçu leur éducation dans quelque université, ils avaient passé leur jeunesse en apprentissage chez des perruquiers et des tailleurs, tant ils déployaient d'érudition sur les boutons, les gilets et les coiffures. Quant aux pauvres acteurs, ils en furent traités avec encore moins de pitié. Ils leur paraissaient si gauches, si mal habillés, et, en un mot, si détestables, qu'il était impossible à des gens de goût de les supporter un moment.

M. Mash, qui se piquait d'être né pour les grandes entreprises, décida qu'il fallait faire cabale contre eux et jeter la salle à bas, plutôt que de les laisser continuer. Tommy avait une si haute idée du goût et du génie de ses compagnons, qu'il fut forcé de convenir que c'était la chose du monde la plus raisonnable. En conséquence, la proposition fut présentée au suffrage des autres jeunes gentilshommes de la société. Mais Henry qui, jusqu'à ce moment, avait gardé le silence, se leva à la fin du premier acte, et eut le courage de leur représenter combien l'action qu'ils méditaient lui paraissait injuste et cruelle. — Ces pauvres gens, leur dit-il, font tout ce qu'ils peuvent pour nous amuser; n'est-il pas affreux de vouloir les traiter avec ignominie? S'ils étaient en état de jouer aussi bien que les acteurs de Londres, dont vous parlez tant, ils ne manqueraient sûrement pas de le faire. Pourquoi donc exiger d'eux ce que la nature ne leur a pas donné, et vouloir les punir comme s'ils étaient coupables? Quel droit avez-vous de mettre en pièces leurs décorations, d'endommager leur salle? Que diriez-vous s'ils en allaient faire autant dans vos maisons? Si leur manière de jouer ne vous plaît pas, ne troublons pas du moins le plaisir de ceux qui s'en contentent. Croyez-moi, restons tranquilles, puisque nous sommes entrés. Demain nous serons libres de n'y pas revenir.

Cette manière de raisonner ne fut pas goûtée de ceux à qui elle s'adressait ; et je ne sais jusqu'où les choses en seraient allées, si un homme grave et décemment vêtu, qui avait longtemps supporté le

bruit qui se faisait autour de lui, n'eût pris enfin le parti de s'en plaindre. Cette liberté, que M. Mash traita d'impertinence, fut relevée par lui avec tant de grossièreté, que l'homme, qui était un gros fermier du voisinage, crut devoir lui répliquer du ton le plus imposant. La querelle devint alors plus vive; et M. Mash, qui regardait comme un affront impardonnable qu'un homme si fort au-dessous de lui s'avisât d'avoir une opinion si différente de la sienne, s'emporta jusqu'à l'injurier et le frapper au visage. Il allait encore redoubler; mais le fermier, qui avait autant de force que de résolution, saisit d'une main

robuste le petit insolent qui venait de lui faire cet outrage, et sans le moindre effort l'ayant étendu de toute sa longueur sous les bancs, il lui mit un pied sur l'estomac, et lui dit que puisqu'il ne savait pas rester tranquillement assis au spectacle, il fallait apprendre à s'y tenir couché, et que s'il s'avisait de faire la moindre résistance, il allait être écrasé comme un ver : ce que M. Mash sentit bien qu'il ne serait pas difficile au fermier d'exécuter. Cet incident imprévu répandit un abattement mortel sur les esprits de toute la jeune gentilhommerie, qui ne se souvint plus de son courage. M. Mash lui-même oublia sa dignité au point d'implorer sa grâce de l'air le plus humble et le plus

soumis. Cette supplication fut soutenue par les prières de tous ses camarades, et en particulier de Henry.

— Oui-dà, dit le fermier, je n'aurais jamais pensé qu'une bande de petits gentilhommes, ainsi que vous vous en donnez le nom, ne se présentât en public que pour se comporter avec tant de grossièreté. Je suis sûr qu'il n'y a pas dans ma ferme un seul valet de charrue qui n'eût montré plus de décence et plus de respect pour l'assemblée. Cependant, puisque vous semblez vous repentir de vos indignes manières, je veux bien aussi les oublier. Mais rendez-en grâce à ce petit garçon que voici. C'est à sa considération que je vous pardonne, puisqu'il a la bonté de s'intéresser en votre faveur. Il vient de se conduire avec tant de raison, que je le tiens meilleur gentilhomme qu'aucun de vous, quoiqu'il n'ait pas de vos habits de petits maîtres et de baladins. Après ce discours, il retira son pied de dessus l'estomac de M. Mash, qui se releva sans bruit, et quitta son humble posture avec un maintien qui exprimait beaucoup plus de modération qu'il n'en avait eu en la prenant. Cette leçon utile ne fut pas perdue pour ses amis; car il ne sortit plus un seul mot de leur bouche pendant tout le cours de la représentation. Quoi qu'il en soit, le courage de M. Mash commença, par degrés, à se relever dès qu'il fut sorti de la salle et qu'il eut perdu de vue le redoutable fermier. Il assura même très-positivement ses camarades que s'il n'avait pas eu affaire à un homme si fort au-dessous de lui, et qu'il regardait comme sans conséquence, il l'aurait appelé sur-le-champ pour faire le coup de pistolet.

L'événement qui venait de se passer au spectacle, n'avait pas eu des suites assez favorables à l'orgueil de nos jeunes étourdis, pour qu'ils fussent bien empressés d'en faire le récit à leur retour au château. Henry, de son côté, était trop discret pour en trahir le mystère. Mais le lendemain à dîner, les dames, qui avaient dédaigné d'aller voir un spectacle de petite ville, voulurent savoir ce que les jeunes gentilshommes en pensaient. Ils s'écrièrent tous d'une voix que les acteurs leur avaient paru détestables, mais que la pièce était pleine de traits d'esprit et de sentiment, et que c'était une bonne école pour les jeunes gens qui entraient dans le monde. M. Compton ajouta qu'elle venait d'obtenir à Londres le suffrage de tous les gens de goût, en quoi il fut appuyé par les témoignages de toute la compagnie. M. Merton observant que Henry seul gardait le silence, désira de savoir son sentiment particulier. Henry s'en défendit longtemps avec modestie : mais

voyant qu'il ne pouvait plus résister : — Monsieur, dit-il, je suis un fort mauvais juge sur ces matières. C'est la première fois que j'ai vu jouer une comédie : ainsi je ne puis vous dire si elle a été bien ou mal représentée. Mais quant à la pièce en elle-même, j'aurais tort de vous cacher qu'elle ne m'a paru pleine que de dissimulation et de méchanceté. Tous les personnages ne viennent que pour dire des mensonges, et se tromper lâchement les uns les autres. Si vous, monsieur, vous aviez à votre service des gens aussi corrompus, vous n'auriez sûrement pas de repos que vous ne vous en fussiez débarrassé. Aussi je vous avoue que, pendant tout le cours de la pièce, je ne pouvais m'empêcher d'être surpris qu'on vînt perdre son temps à voir des choses qui ne peuvent produire aucun bien. Ce qui m'indignait surtout, c'est qu'on y envoyât des enfants, comme si on voulait leur faire apprendre la fourberie et la trahison.

M. Merton applaudit, par un sourire, à cette honnête indignation de Sandford ; mais la plupart des dames qui venaient d'exprimer une admiration extravagante pour la même pièce, furent choquées d'une si vive censure. Cependant comme elles jugèrent qu'il serait difficile de répondre aux justes reproches de Henry, elles prirent le parti de sourire comme M. Merton, quoique ce fût par un sentiment bien opposé, et de garder le silence jusqu'à ce que la conversation se fût tournée insensiblement sur d'autres matières.

Le soir, l'un des jeunes gens proposa de faire, tous ensemble, une partie, et l'on s'assit autour d'une grande table pour jouer un jeu de société qu'on appelle le Jeu du Commerce. Henry, qui n'avait pas été élevé d'une manière assez distinguée pour être bien familier avec les cartes, s'excusa sur son ignorance. Son amie, miss Simmons, offrit de lui apprendre le jeu, qui était si aisé, lui dit-elle, qu'en trois minutes il serait en état de s'en tirer aussi bien que le reste de la compagnie. Malgré des offres aussi obligeantes, Henry persista dans son refus ; et comme il n'en était que plus vivement pressé, il avoua ingénument à miss Simmons qu'il avait dépensé la veille une partie de l'argent qui lui restait, et qu'il n'en avait pas assez pour fournir sa mise. — Si ce n'est que cela, lui répondit miss Simmons, ne vous en mettez pas en peine, je mettrai au jeu pour vous avec grand plaisir. — Oh ! non, mademoiselle, je vous prie, repartit Henry. Je vous rends bien des grâces de votre bonté ; mais M. Barlow m'a défendu de recevoir de l'argent ou d'en emprunter même de qui que ce soit au monde,

de peur d'être exposé à devenir mercenaire ou malhonnête. Ainsi donc, quoiqu'il n'y ait ici personne que j'estime plus que vous, je suis obligé de refuser vos offres polies. — A la bonne heure, répliqua miss Simmons, je ne veux point faire violence à vos principes; mais rien ne vous empêche de jouer pour mon compte. Allons, asseyez-vous. De cette manière, Henry fut contraint, malgré de petites répugnances, de se mettre de la partie. Il ne trouva pas une grande difficulté à apprendre le jeu; mais il ne put s'empêcher de remarquer avec étonnement l'extrême agitation qui régnait sur la physionomie de tous les joueurs à chaque révolution de fortune. Les jeunes demoiselles elles-mêmes, à la réserve de miss Simmons, semblaient toutes aussi dévorées de la fureur du gain que les hommes, et quelques-unes laissèrent éclater des mouvements de dépit et d'aigreur, qui dérangèrent toutes ses idées sur la modestie convenable à leur sexe. Après la retraite successive de tous les joueurs, il se trouva que miss Simmons et Henry étaient les seuls qui eussent conservé de leurs jetons, en sorte que la poule ne regardait qu'eux seuls : et il ne fallait plus qu'un ou deux coups pour décider à qui des deux elle devait appartenir. Henry se leva poliment, et dit à miss Simmons que n'ayant pas joué pour son propre compte, mais pour le sien, la partie était achevée, et que la poule était à elle. Miss Simmons refusa de la prendre; et lorsqu'elle vit que Henry ne voulait pas la lui disputer, elle lui proposa de la partager ensemble. Henry tint ferme à son tour dans son refus, alléguant qu'il n'avait aucun droit à prétendre au moindre partage.

Enfin miss Simmons, qui commençait à être embarrassée de l'attention qu'un débat aussi extraordinaire attirait sur elle, fit entendre à Henry qu'il l'obligerait beaucoup de prendre la moitié du profit, et d'en faire, pour elle, tel usage qu'il jugerait à propos. Alors Henry, qui, par une pénétration naturelle, comprit à merveille ses intentions, ne résista pas davantage. — Eh bien! dit-il, je prendrai, puisque vous le voulez, la moitié de cet argent; et je crois savoir une manière de l'employer que sûrement vous ne condamnerez pas.

Le lendemain, le déjeuner était à peine fini que Henry disparut. Il n'était pas encore de retour lorsque la compagnie se rassembla pour le dîner. On le vit enfin arriver le visage couvert de cette rougeur dont l'exercice et la santé colorent le teint de l'enfance. Son habillement était dans le désordre que produit une longue expédition. Les jeunes demoiselles le regardèrent avec un air de mépris qui parut

altérer un peu sa contenance ; mais M. Merton lui ayant adressé la parole du ton de l'amitié, et lui ayant même ménagé une petite place auprès de lui, Henry se remit bientôt de son trouble, et son appétit, aiguisé par la fatigue, l'occupa très-utilement pendant le repas.

Le soir, après une longue conversation des jeunes gens sur les spectacles de Londres, on vint à parler d'un chanteur célèbre, dont la voix, disait-on, faisait tourner la tête à toute la ville. M. Compton, après avoir discouru sur ses talents avec les plus vifs transports d'enthousiasme, ajouta qu'il était du bon ton d'offrir quelques présents ce virtuose, pour faire preuve de magnificence et de goût. — Puisque le hasard, dit-il, rassemble ici toute la fleur des jeunes gentilshommes et des jeunes demoiselles de la province, nous pourrions donner les premiers un exemple qui nous ferait infiniment d'honneur, et qui serait bientôt suivi par tout le royaume. Il ne faut que nous cotiser ensemble pour acheter une boîte d'or, ou quelque autre bijou précieux, dont nous ferons présent, au nom de l'assemblée, au *Signor* Frescatelli. Quoique ma bourse ait reçu une rude atteinte par le besoin où je me suis vu d'acheter mes boucles six guinées, pour me mettre à la mode, je contribuerai volontiers d'une guinée pour un dessein si généreux. Cette proposition fut généralement applaudie de l'assemblée, et tous, excepté Henry, s'offrirent à faire des fonds à proportion de leurs finances. M. Mash ayant observé que Henry ne disait mot, se tourna brusquement vers lui et lui dit :

— Et toi, petit fermier, pour combien veux-tu souscrire? — Pour rien, répondit Henry sans s'étonner. — Voilà un garçon bien généreux, reprit Mash. Hier au soir nous l'avons vu empocher treize schellings qu'il nous a escroqués au commerce, et maintenant le petit vilain ne veut pas contribuer d'une demi-couronne, lorsque nous donnons des guinées. — Laissez-le faire, ajouta miss Mathilde, d'un air plein de malice. Henry a toujours d'excellentes raisons à donner de sa conduite, et je ne doute pas qu'il ne soit en état de prouver, à la satisfaction de toute l'assemblée, qu'il est beaucoup plus noble de garder son argent dans sa bourse que de le dépenser.

Henry se sentit vivement piqué de cette ironie; mais il se contenta de répondre que, quoiqu'il ne se crût pas obligé de rendre compte de ses sentiments à personne, il voulait bien prendre la peine de les défendre. — Ma première raison, dit-il avec fermeté, c'est que je ne vois point de générosité à faire une folie. D'après votre propre calcul,

ajouta-t-il, cet homme dont vous parlez gagne en six mois à Londres plus que cinquante pauvres familles n'en ont ici pour se soutenir pendant tout le cours de l'année. C'est pourquoi, si j'avais de l'argent à donner, je le donnerais de préférence à ceux qui en ont le plus de besoin, et qui le méritent le mieux.

A ces mots, il sortit de la chambre; et les petits gentilshommes, après s'être égayés à l'envi sur une manière de penser si commune, s'assirent pour jouer. Mais miss Simmons, soupçonnant qu'il y avait dans la conduite de Henry quelque autre motif qu'il n'avait pas voulu faire connaître à tout le monde, s'excusa de la partie, pour aller s'en instruire avec lui. Après l'avoir abordé avec beaucoup de douceur, elle lui demanda s'il n'aurait pas été plus à propos de contribuer de quelque bagatelle, comme les autres, même quand il n'eût pas entièrement approuvé leur projet, que de les offenser par un aveu si libre de ses sentiments? — En vérité, mademoiselle, lui répondit ingénument Henry, ce que vous dites, je l'aurais fait avec joie, mais cela n'était plus en mon pouvoir.

Miss Simmons. — Comment cela peut-il être, mon ami? n'avez-vous pas gagné hier au soir près de treize schellings?

Henry. — Il est bien vrai, mademoiselle; mais cet argent ne m'appartenait pas : et j'en ai déjà disposé en votre nom d'une manière que vous ne condamnerez pas, j'ose l'espérer.

Miss Simmons (avec surprise). — Et comment l'avez-vous employé, mon petit ami?

Henry. — Je vous l'aurais déjà dit, mademoiselle, si j'avais eu un moment pour vous entretenir sans vous déranger. Daignez m'écouter, s'il vous plaît. Il y a une pauvre fille qui a servi longtemps chez mon père, et qui s'est toujours conduite avec honneur. Son père et sa mère, malgré leur grand âge, avaient été jusqu'alors en état de se soutenir par leur industrie. Mais enfin le pauvre vieillard devint trop faible pour un travail journalier, et sa femme eut une attaque de paralysie. Aussitôt que la jeune fille vit que ses parents étaient tombés dans une si grande détresse, elle quitta sa place, et alla vivre auprès d'eux pour en prendre soin. Elle travaille avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'elle peut trouver de l'ouvrage, afin de pouvoir soutenir ses parents. Mais l'ouvrage ne va pas toujours; et quoique nous leur fassions autant de bien qu'il nous est possible, je sais qu'ils sont quelquefois embarrassés pour avoir du pain et des habits. Ainsi donc, mademoiselle, comme vous

aviez eu la bonté de me dire que je pouvais disposer de cet argent pour vous comme je le voudrais, j'ai couru ce matin chez ces pauvres malheureux, et je leur ai donné les treize schellings en votre nom. J'ose croire que vous n'êtes pas fâchée de l'usage que j'en ai fait.

Miss Simmons. — Non, sans doute, mon cher Henry, et je vous suis de plus fort obligée de la bonne opinion que vous avez de moi. Je suis seulement fâchée que vous n'ayez pas donné cet argent comme de vous-même.

Henry. — Je l'aurais bien fait, s'il m'eût appartenu. Mais puisqu'il était à vous, je n'y avais aucun droit; et le donner en mon nom, c'était blesser la vérité. Oh non, mademoiselle!

C'était en de pareils entretiens avec miss Simmons, que Henry passait la plus agréable partie de son temps, pendant le séjour qu'il fit au château. La douceur et la raison de cette jeune demoiselle avaient entièrement gagné son amitié. Il la voyait toujours simple, affable et modeste, tandis que les autres n'étaient occupées qu'à faire parade de leurs talents, et à se rengorger de leur importance. Mais ce qui lui inspirait encore plus de dégoût, c'était le sot orgueil des jeunes compagnons de Tommy, qui semblaient se regarder, eux et ceux de leur société, comme les seuls personnages de quelque conséquence dans le monde.

Il n'avait pas conçu moins de mépris pour leur mollesse et leur égoïsme. Un degré de chaleur de plus ou de moins dans la température de l'air, un retard de quelques minutes dans leurs repas ou leurs plaisirs, le moindre rhume, la plus légère douleur, étaient des infortunes qu'ils déploraient d'une manière si lamentable, que Henry les aurait pris pour les créatures les plus tendres et les plus compatissantes de l'espèce humaine, s'il n'avait observé, en même temps, qu'ils voyaient avec une indifférence profonde les plus vives souffrances de ceux qu'ils regardaient comme au-dessous d'eux. Il ne les entendait parler que de la bassesse et de l'ingratitude des gens du peuple, pour s'en faire un prétexte de leur refuser tout sentiment de commisération et d'humanité.

Cette injustice révoltait son cœur. — Sûrement, se disait-il à lui-même, il ne peut y avoir tant de différence entre une classe d'hommes et une autre, pour autoriser ces insolents mépris; ou certes, s'il y avait un choix à faire, je penserais que les hommes les plus estimables sont ceux qui cultivent la terre, et qui savent pourvoir aux premiers besoins de tous les autres, et non ceux qui n'entendent rien qu'à s'habiller à la mode, à marcher sur la pointe du pied, et à lâcher à tort et à travers des impertinences qu'ils veulent faire prendre pour de l'esprit.

La plus jeune partie de la société du château était alors occupée tout entière des préparatifs d'un bal, que madame Merton avait cru devoir donner pour célébrer le retour de son cher fils. On ne voyait sur l'escalier et dans les appartements que des marchandes de modes, des couturières, des coiffeuses et des maîtres à danser. Les jeunes demoiselles trouvaient les journées trop courtes à méditer des agréments extraordinaires pour leur parure, à faire friser leurs cheveux et à figurer des pas de danse nouveaux. Miss Simmons était la seule qui parût considérer avec froideur les approches de la fête. Henry n'avait pas entendu sortir un mot de sa bouche, qui exprimât la moindre impatience pour voir arriver ce grand jour. Au lieu des soins empressés que les autres se donnaient pour

y figurer avec éclat, il avait observé qu'elle profitait de la dissipation de ses compagnes pour rester seule dans sa chambre, où elle se renfermait plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il n'avait osé lui demander quel était le sujet de cette retraite. Il en fut bientôt éclairci. Le matin même du jour où le bal devait se donner, miss Simmons vint à lui d'un air de bienveillance, et lui dit : — J'ai été si satisfaite l'autre jour du compte que vous m'avez rendu des soins affectueux de la jeune fille pour ses parents, que je me suis occupée à lui préparer en secret un petit cadeau, que je vous serais obligée de vouloir bien lui porter. Je n'ai jamais été élevée à broder ou à peindre des fleurs artificielles pour me parer : ma mère m'a seulement appris que l'occupation la plus douce était d'assister ceux qui ne sont pas en état de s'assister eux-mêmes.

En disant ces mots, elle mit entre les mains de Henry un petit paquet qui contenait du linge et des habits pour la jeune fille et les vieillards. Tenez, ajouta-t-elle, je sais que vous aurez du plaisir à vous charger de mon message. Allez trouver ces braves gens. Voici mon adresse. Dites-leur de ne pas oublier de venir s'adresser directement à moi lorsque je serai retournée à la maison. Je me ferai un devoir de les soulager dans leurs peines autant que je le pourrai. Henry reçut le paquet, en le regardant avec des larmes de joie. Puis, relevant les yeux vers miss Simmons, il crut voir sur son visage tous les traits d'une beauté céleste, tant le sentiment de la bienfaisance peut donner d'expression à la physionomie.

Pendant que Henry s'éloigne à grands pas du château, pour remplir sa douce commission, nous avons le temps de revenir à son ancien camarade. Hélas! cependant, que je crains de le présenter maintenant à vos regards! et comment pourrez-vous le reconnaître? Tommy avait déjà repris son caractère naturel, et contracté le goût le plus vif pour les scènes de dissipation que ses nouveaux amis lui présentaient sans cesse. Toutes les distinctions fondées sur les lumières et la vertu, que M. Barlow avait eu tant de peine à graver dans son esprit, semblaient en être entièrement effacées. Il ne voyait personne prendre la peine d'examiner les principes qui devaient régler ses sentiments et sa conduite, tandis qu'on donnait continuellement l'attention la plus minutieuse à ce qui regardait uniquement l'extérieur. Il voyait que la négligence des premiers devoirs envers ses semblables trouvait non-seulement une excuse, mais recevait même un certain degré d'approbation,

pourvu qu'elle fût réunie à des dehors brillants, tandis que la plus parfaite probité, l'intégrité la plus pure étaient regardées avec froideur, et quelquefois même avec dérision, lorsqu'elles étaient dépourvues de ces frivoles avantages.

Quant aux vertus les plus nécessaires dans l'usage de la vie, telles que l'industrie, l'activité, l'économie, l'amour de ses devoirs et la fidélité à ses engagements, c'était des qualités tristes et communes, qui n'étaient bonnes, tout au plus, que pour le vulgaire. M. Barlow, à son avis, s'était mépris évidemment sur tous les principes qu'il avait prétendu lui faire adopter.

Les hommes, disait-il, ne pouvaient trouver à satisfaire leurs besoins que dans une assiduité constante à cultiver la terre, et à remplir d'autres professions utiles. C'est le travail qui les nourrit et leur procure les douceurs de la vie. Sans le travail, ces champs fertiles, parés maintenant de tout le luxe de l'abondance, ne seraient que des bruyères désertes ou des forêts impénétrables. Ces prairies qui nourrissent un million de troupeaux, seraient couvertes d'eaux stagnantes qui non-seulement les rendraient stériles, mais corrompraient l'air par des vapeurs pestilentielles. Les hommes mêmes et les animaux disparaîtraient bientôt avec cette culture, qui seule peut entretenir leur existence. C'est par cette raison, continuait M. Barlow, que le travail est pour toute l'espèce humaine le premier et le plus indispensable de tous les devoirs, et personne ne peut s'en exempter, sans se rendre coupable envers les autres. Mais quelque vrais que ces principes fussent dans un sens général, Tommy les trouvait si incompatibles avec la conduite et les opinions de ses nouveaux amis, qu'il ne lui était pas possible de s'en faire l'application à lui-même.

Il y avait près d'un mois qu'il se trouvait au milieu d'une foule de jeunes gentilshommes et de jeunes demoiselles de son rang et de son âge; et loin qu'ils eussent été élevés à produire quelque chose, il voyait, au contraire, que le grand objet de leur éducation était de leur persuader qu'ils n'étaient au monde que pour dévorer et détruire ce que les autres avaient produit. Il voyait même que cette incapacité d'être utile, soit aux autres, soit à eux-mêmes, semblait être un mérite sur lequel chacun cherchait à se faire valoir; en sorte que celui qui ne pouvait exister sans avoir deux domestiques, pour exécuter ses mouvements, était supérieur à celui qui n'en avait qu'un seul, mais le cédait, en revanche, à celui qui en employait quatre à cet usage. Ce

nouveau système lui paraissait beaucoup plus commode que le premier : car au lieu de se donner la moindre peine pour étendre ses connaissances et ennoblir ses sentiments, il pouvait avec sécurité satisfaire sa paresse, donner l'essor à ses passions, être fantasque, hautain, injuste, personnel, ingrat envers ses amis, indocile envers ses parents, et tout cela sans encourir le moindre reproche, pourvu que sa chevelure fût bien poudrée, ses boucles d'une extrême grandeur, et sa politesse bien fade et bien servile auprès des femmes.

Un jour, il est vrai, Henry l'avait jeté dans quelque embarras, en lui demandant avec naïveté quelle espèce de figure il pensait que ses nouveaux amis auraient pu faire dans l'armée de Léonidas, et quelles ressources auraient trouvé ces jeunes demoiselles dans une île déserte, où elles auraient été obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance : mais Tommy avait eu occasion d'apprendre que rien n'attriste plus la physionomie qu'une réflexion sensée; et comme il ne pouvait autrement répondre à la question, il prit sagement le parti de la mépriser.

Cette importante soirée, si longtemps attendue, était enfin arrivée. On avait superbement illuminé la plus grande salle du château; et toute la compagnie s'y rendit en foule pour recevoir Tommy, qui venait de passer deux heures entières entre les mains d'un coiffeur. Il était habillé ce jour-là avec une élégance extraordinaire. Mais ce qui lui donnait le plus d'orgueil dans toute sa parure, c'était une immense paire de boucles du dernier goût, que madame Merton avait envoyé exprès acheter à Londres, pour décorer le pied mignon de son fils. Il ouvrit le bal par un menuet, qu'il eut l'honneur de danser avec miss Mathilde. Quoiqu'il se fût exercé constamment depuis plusieurs jours, il commença ses premiers pas avec une certaine défiance. Mais il reprit bientôt son assurance naturelle au bruit des applaudissements qu'il entendait retentir de toutes parts.

— Quelle charmante petite créature, disait une femme! — Quelle taille et quelle souplesse, disait une autre! — Que madame Merton est heureuse, s'écriait une troisième, de posséder un tel fils! il n'a besoin que de se produire un peu dans le monde, pour devenir le gentilhomme le plus accompli de toute l'Angleterre.

A la fin du menuet, Tommy reconduisit sa danseuse avec une grâce qui fit extasier de nouveau toute la compagnie. Puis, avec la plus grande complaisance, il se laissa passer de main en main dans tout le cercle des dames, pour recevoir leurs embrassements et leurs éloges,

comme si c'était l'action la plus glorieuse que de croiser une jambe derrière l'autre, de plier en mesure sur ses jarrets, et de se soutenir sur la pointe du pied.

Pendant le triomphe de son ancien camarade, Henry s'était tapi dans le coin le plus obscur du salon, d'où il observait, en silence, tout ce qui se passait devant ses yeux. Il imaginait sans peine que ses modestes habits n'étaient guère propres à figurer parmi les brillantes parures étalées sur les siéges de devant; et il ne se sentait pas la moindre inclination à se faire remarquer en aucune manière de l'assemblée. Il fut pourtant découvert dans sa retraite par M. Compton, qui, dans le même instant, forma le double projet de mortifier miss Simmons, qu'il n'aimait pas, et de livrer Henry à la risée générale. Il courut aussitôt communiquer son projet à M. Mash, qu'on avait choisi pour l'office de maître des cérémonies, et qui lui promit de le seconder de tout le pouvoir de son officieuse malice. M. Mash, en conséquence, alla vers miss Simmons; et, avec toute la gravité d'un compliment respectueux, il l'invita à quitter sa place pour danser. Malgré son indifférence pour ce genre de plaisir, miss Simmons accepta sans se faire presser longtemps.

Dans cet intervalle, M. Compton allait chercher Henry avec la même hypocrisie de politesse; et, au nom de miss Simmons, il l'engageait à

danser un menuet. Ce fut en vain que Henry l'assura qu'il n'entendait rien à cette danse, son perfide harangueur lui répondit que c'était pour lui un devoir indispensable de se rendre aux ordres de miss Simmons, et qu'elle ne lui pardonnerait jamais de la refuser; que d'ailleurs il suffirait de marquer tant bien que mal la figure, sans s'inquiéter nullement de former les pas. En même temps il lui montra miss Simmons qui s'avançait de l'autre bout de la salle; et, sans lui permettre de revenir de son embarras, il le prit par la main, et le conduisit auprès de la jeune demoiselle. Henry n'était pas formé dans la science sublime d'imposer à la crédule simplicité. Il ne doutait pas que l'invitation ne lui vînt de son amie; et comme rien n'était plus opposé à son caractère que de manquer de complaisance, il crut qu'il était nécessaire de l'aller trouver pour s'expliquer avec elle. Mais ses persécuteurs ne lui en donnèrent pas le temps. A peine l'eurent-ils placé à côté de la jeune miss, qu'ils ordonnèrent aux violons de commencer.

Miss Simmons était un peu surprise du choix du danseur dont on venait de la pourvoir. Elle n'avait jamais imaginé que la danse du menuet fût un des talents de Henry. Elle comprit aussitôt que c'était un plan concerté pour lui faire de la peine. Mais comme son cœur était étranger à tout sentiment d'orgueil, et qu'elle était pénétrée d'estime et d'amitié pour Henry, elle fit semblant de ne pas s'apercevoir du tour qu'on prétendait lui jouer; et aux premiers sons du violon, elle commença sa révérence. Henry, de son côté, se trouvant pris, et voyant qu'il ne fallait plus songer à l'explication qu'il avait désirée, chercha du moins à se tirer d'affaire le mieux qu'il lui fût possible, mais non sans exciter un chuchotement général dans toute l'assemblée. Ce n'est pas qu'il ne jouât son rôle aussi bien qu'on pouvait l'attendre d'un enfant qui n'avait pas même su, jusqu'à ce jour, ce que c'était qu'un menuet. Soutenu par sa fermeté naturelle, et par sa présence d'esprit, les yeux sans cesse attachés sur sa danseuse, il tâchait d'imiter ses mouvements, de suivre la cadence, et de conserver tout ce qu'il pouvait de la figure, quoiqu'il fît des fautes assez graves contre la justesse et la régularité des pas. Enfin, miss Simmons, qui n'était guère moins embarrassée que lui-même, et qui souhaitait d'abréger le spectacle qu'elle donnait, après avoir croisé une seule fois, lui présenta la main. Henry, par malheur, n'avait pas étudié cette manœuvre avec assez d'exactitude; c'est pourquoi imaginant qu'une main était tout aussi bonne que l'autre avec ses amis, il tendit à la jeune miss la main gauche, au lieu

de la droite. A cet incident, un éclat de rire universel, qu'on ne se donnait plus la peine de retenir, partit de tous les coins de la salle, jusqu'à ce que miss Simmons désirant terminer la scène à quelque prix que ce fût, se hâta de présenter les deux mains à son danseur, et finit ainsi brusquement le menuet. Alors le couple infortuné n'eut rien de plus pressé que de traverser à grands pas le salon, à travers les ris et les brocards de l'assemblée, et surtout de M. Compton et de M. Mash, qui semblaient tirer une importance extraordinaire du succès de leur mauvais complot.

Lorsque miss Simmons fut un peu revenue de son trouble, elle ne put s'empêcher de demander, avec quelque mécontentement à Henry, pourquoi il l'avait compromise, et comment il avait pu entreprendre une chose qu'il ignorait absolument? Elle ajouta que quoiqu'il n'y eût pas de mal à ne pas savoir danser un menuet, c'était une extrême folie de l'essayer devant une si grande assemblée, sans avoir appris un seul pas.

— En vérité, mademoiselle, lui répondit Henry, je vous proteste que je n'aurais jamais eu la pensée de m'y exposer ; mais M. Compton est venu me dire que vous désiriez vivement de me voir danser avec vous ; et il m'a conduit à l'autre bout de la chambre. J'y allais pour vous parler, de peur de vous paraître impoli ; et lorsque j'ouvrais la bouche pour vous dire que je n'entendais rien au menuet, la musique s'est mise à jouer, et vous avez commencé à vous mettre en danse. Alors j'ai pensé qu'il valait mieux vous suivre aussi bien que je pourrais, que de rester là planté sur mes pieds comme un badaud, ou de vous laisser aller toute seule.

Satisfaite de cette explication ingénue, miss Simmons recouvra aussitôt sa bonne humeur, et lui dit : — Eh bien, mon cher Henry, nous ne sommes pas les premiers, et nous ne serons pas les derniers sans doute qui auront fait une plaisante figure dans un salon de danse : et je souhaite que les autres aient d'aussi bonnes excuses à donner. Mais je vous avoue que je suis fâchée de voir des inclinations si méchantes à ces jeunes gentilshommes ; et je suis surprise que l'habitude de fréquenter la bonne compagnie ne leur ait pas fait prendre de meilleures manières.

— Oh ! mademoiselle, répondit Henry, puisque vous avez la bonté de vous ouvrir à moi sur ce sujet, je vous avouerai aussi que j'ai été bien choqué de plusieurs choses que j'ai observées depuis que je suis

ici. Tous ces jeunes messieurs et ces jeunes demoiselles ne font que m'étourdir la tête de leur bon ton et de leurs gens comme il faut; cependant je leur vois faire du matin au soir mille vilenies qui me font rougir pour leur front. M. Barlow m'a toujours dit que la politesse consiste en une disposition naturelle à obliger nos semblables, et à ne rien dire ou ne rien faire qui puisse les fâcher. Eh bien, c'est tout le contraire avec eux. Il semble que rien ne peut leur faire plaisir, à moins que cela ne cause de la peine aux autres. Sans aller plus loin que ce qui vient de nous arriver tout à l'heure, quel autre motif peuvent avoir eu M. Mash et M. Compton, en vous donnant un danseur tel que moi, si ce n'est de vous mortifier? Et c'est à vous, mademoiselle, qu'ils ont voulu donner du chagrin, vous qui êtes si douce et si bonne pour tout le monde, que je croyais impossible de ne pas vous aimer.

Miss Simmons allait lui répondre, lorsqu'elle vit les danseurs se réunir par couples pour une danse particulière du pays. Comme elle l'aimait beaucoup, elle demanda à Henry s'il saurait s'en tirer un peu mieux que du menuet. Henry répondit qu'il lui était arrivé plusieurs fois de la danser dans son village, et qu'il croyait se souvenir assez bien des pas et de la figure, pour que rien ne pût l'embarrasser.

— J'en suis charmée, dit miss Simmons; et pour montrer à ces messieurs combien je méprise leur malice, je veux que vous soyez encore mon danseur. Elle le prit aussitôt par la main, et ils allèrent se placer tout à la queue de la bande, suivant les lois de la danse, qui assignent cette place à ceux qui se présentent les derniers. Les violons ayant reçu l'ordre, se mirent à jouer, et furent accompagnés d'un flageolet. La petite troupe animée par ces sons vifs et joyeux se trémoussait à ravir. L'exercice répandit bientôt les couleurs de la santé sur les visages les plus pâles et les plus languissants. Henry, doué d'une souplesse extrême, et surtout excité par le désir de faire honneur à miss Simmons, commençait à gagner les suffrages de ceux mêmes qui venaient de le honnir. Déjà, par la révolution de la danse, ceux qui s'étaient d'abord trouvés les premiers, étaient descendus au dernier rang, où, suivant les lois ordinaires, ils devaient attendre patiemment que miss Simmons et Henry, qui se trouvaient alors à la tête, eussent achevé de mener la bande à leur tour. Mais à peine étaient-ils en possession de cet honneur, qu'en tournant la tête derrière eux, ils virent que tous leurs compagnons venaient de les abandonner en haussant les épaules, comme s'ils eussent rougi de figurer sous leur conduite.

Henry, se voyant seul avec sa danseuse, la reconduisit à sa place, pénétré de la plus vive indignation. Miss Simmons lui dit avec un sourire qu'elle n'en était point étonnée, que ce n'était qu'une suite de leur première malice. Elle ajouta qu'elle avait souvent été témoin de ces mauvais procédés dans les bals de campagne où toute la noblesse d'un comté se trouve quelquefois rassemblée. — C'est par là surtout, lui dit-elle, que les importants qui se croient si supérieurs aux autres, prétendent donner une idée de leur dignité.

— Ce n'est pas à moi, répondit Henry, qu'ils la feraient prendre de cette manière. Je vous avoue que je ne vois dans ces grandeurs-là qu'une fort basse petitesse. — J'ai bien peur, répliqua miss Simmons, que votre observation ne soit juste, et que ceux qui veulent tout envahir pour eux-mêmes, sans daigner considérer leurs semblables, ne soient les plus méprisables des hommes par leurs petites prétentions, comme ils en sont les plus insociables par leur sot orgueil.

Lorsqu'on eut encore dansé une demi-douzaine de contredanses, le bal fut suspendu pour faire place aux rafraîchissements. Le goûter fut servi avec tout le faste que madame Merton savait imaginer dans les occasions d'éclat. Tommy et les autres jeunes gens se distinguaient à l'envi par leurs soins auprès des dames. Ils s'empressaient de prévenir leurs moindres désirs; mais aucun d'eux ne jugea qu'il valût la peine de s'embarrasser de miss Simmons. Henry, voyant cet oubli grossier, courut vers la table; et ayant mis proprement sur une assiette des gâteaux et un verre de limonade, il revint les présenter à son amie, avec moins de grâces peut-être que n'auraient fait les jeunes gentilshommes, mais sûrement avec un désir plus sincère d'obliger. Comme il se penchait pour offrir l'assiette à miss Simmons qui était assise, le hasard voulût que M. Mash vînt à passer par malheur de ce côté. Enorgueilli du succès qu'avait obtenu tout à l'heure sa malice, il imagina d'en faire une seconde plus brutale encore que la première. Au moment où miss Simmons allait prendre l'assiette, Mash, feignant de trébucher, donna une secousse si brusque au pauvre Henry, qu'il fit tomber une partie de la limonade sur le sein de la jeune demoiselle. Elle rougit vivement de cet affront; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour retenir ses plaintes.

Henry ne fut pas si modéré. Il saisit le verre qui restait encore à moitié plein, et le déchargea sur la face de l'agresseur. Les passions de M. Mash étaient d'une extrême violence. Outré d'une si vive ri-

poste, quoiqu'il sentît bien qu'il l'avait méritée, il fit voler son verre à la tête de Henry. Heureusement il ne fit que l'atteindre obliquement à la joue. La blessure fut cependant assez considérable, et le pauvre garçon se vit aussitôt couvert de son sang. Cette vue, au lieu de l'étonner, ne fit que l'animer davantage, en sorte qu'oubliant le lieu où il était, et la compagnie qui s'assemblait autour de lui, il s'élança sur M. Mash avec la fureur d'une juste vengeance, et lui livra un rude combat qui mit toute la salle en rumeur,

M. Merton accourut au bruit, et eut beaucoup de peine à séparer les deux champions. Il s'informa du sujet de la querelle, que M. Mash voulait à toute force expliquer comme un accident. Mais Henry soutint avec tant de vigueur que c'était un dessein prémédité, et ses raisons furent si bien appuyées par le témoignage de miss Simmons, que M. Mash se vit enfin obligé d'en convenir. Il s'excusa de la meilleure manière dont il put s'aviser, en disant qu'il n'avait voulu faire qu'une espièglerie à Henry, et que si elle avait eu des suites si fâcheuses pour miss Simmons, c'était absolument contre sa pensée. M. Merton sentit bien que cet aveu ne dévoilait qu'une partie de la vérité; mais dans la crainte d'envenimer les affaires, il borna ses soins à pacifier les combattants, et ayant fait appeler son valet de chambre, il lui ordonna de

prodiguer toute espèce de secours à Henry, de bander sa blessure, et de laver le sang dont il était couvert de la tête aux pieds.

Pendant tout le combat, madame Merton était restée assise à l'autre bout de la salle, occupée à faire avec son fils les honneurs du goûter. Quelques-unes des dames que la curiosité avait engagées à s'aller informer de la querelle, vinrent lui rapporter qu'elle venait d'un verre de limonade que Henry avait eu l'insolence de jeter au visage de M. Mash : ce qui fournit à madame Compton un vaste sujet pour s'emporter en belles invectives contre Henry, et lui reprocher sa naissance, son éducation et ses manières. Elle n'avait jamais pu, dit-elle, concevoir rien que de fâcheux de ce petit rustre; et ses pressentiments venaient d'être malheureusement justifiés. Que pouvait-on se promettre d'un enfant de la lie du peuple, nourri au sein de la crapule? C'était bien la peine de le recevoir dans le château d'un gentilhomme, pour qu'il y vînt insulter aux enfants des amis de la maison, comme s'il était dans un de ces cabarets où il avait coutume d'aller avec son père. Tandis qu'elle se livrait à cette éloquente déclamation, M. Merton arriva fort à propos pour donner un détail plus impartial de l'affaire. Son récit justifia pleinement Henry de tout soupçon de blâme, et il ajouta qu'il eût été impossible au philosophe même le plus rassis de ressentir moins vivement une insulte si peu méritée. Cette apologie produisit un effet merveilleux pour la gloire de Henry. Quoique miss Simmons ne fût pas en grande faveur auprès de ses compagnes, cependant le courage et la galanterie que Sandford avait déployés pour sa défense, commencèrent à faire impression sur tous les esprits.

Une jeune demoiselle observa que s'il était mis avec plus d'élégance, il serait certainement un fort joli garçon; une autre s'applaudit d'avoir toujours pensé qu'il avait des sentiments au-dessus de son état; et une troisième trouva bien admirable, que n'ayant jamais reçu de leçons de danse, il eût une démarche si dégagée et un maintien si assuré.

Le calme s'étant ainsi rétabli dans le château, on crut devoir terminer la soirée par divers petits jeux. Mais Henry qui avait achevé de perdre le peu de goût qui lui restait pour la bonne compagnie, saisit la première occasion qui se présenta de s'esquiver en silence. Il alla se mettre au lit, où il ne tarda guère à oublier, dans un doux sommeil, et ses ressentiments et sa blessure.

La petite société, fatiguée des plaisirs de la veille, se leva le lende-

main un peu plus tard qu'à l'ordinaire; et comme quelques-uns de ceux qui avaient été retenus à coucher par M. Merton, ne devaient s'en retourner chez eux qu'après le dîner, on fit la partie d'aller se promener dans les champs. Henry s'aperçut bientôt aux froideurs de Tommy, que M. Mash l'avait prévenu contre lui par ses mensonges : mais soutenu par le sentiment de son innocence, et plein de cette noble fierté dont l'amitié s'arme à regret lorsqu'elle se trouve injustement offensée, il dédaigna de donner une explication de sa conduite, puisque son ami ne semblait pas s'y intéresser assez vivement pour la demander.

A peine se furent-ils un peu avancés dans la campagne, qu'ils aperçurent dans l'éloignement une foule nombreuse de peuple qui marchait à grands pas. L'un d'eux, ayant été expédié pour aller s'informer de la cause de cet attroupement, il revint leur dire que c'était un combat de taureau qu'on était sur le point de donner. Aussitôt un vif désir d'assister à ce spectacle s'empara de tous les jeunes gens. Ils furent cependant arrêtés par une petite réflexion. C'était que leurs parents, et madame Merton en particulier, leur avaient fait promettre qu'ils éviteraient soigneusement de s'exposer au moindre péril. Mais cette objection fut bientôt levée par M. Billy Lyddal, qui fit observer qu'il n'y avait pas le moindre péril à être spectateur du combat, attendu que le taureau étant fortement lié par les cornes, ne pouvait leur faire aucun mal. — D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire, comment saura-t-on que nous nous sommes procuré ce plaisir? J'espère que nous ne serons pas assez dupes pour nous accuser nous-mêmes, et je ne vois pas ici d'espion qui puisse aller faire des rapports sur le compte de ses amis.

— C'est bien dit, allons. Tel fut le cri de toute la troupe, excepté de Henry, qui, dans cette occasion, observa un profond silence. — Henry ne dit rien, reprit M. Lyddal, sûrement il ne voudra pas nous trahir. — Je ne trahis personne, répondit Henry; mais si l'on me demande où nous sommes allés, comment pourrai-je m'empêcher de le dire? — Quoi donc, répliqua Lyddal, ne pouvez-vous pas dire que nous sommes allés nous promener sur la commune, ou le long du grand chemin, sans ajouter rien de plus? — Non, dit Henry, ce ne serait pas dire la vérité. D'ailleurs, le combat du taureau est un plaisir cruel et dangereux. Ces deux raisons sont assez bonnes pour vous détourner de l'aller voir, surtout M. Tommy, que madame sa mère aime si tendrement.

Cette réponse ne fut pas reçue avec une vive approbation par ceux à qui elle était adressée. — Voilà un plaisant docteur, dit l'un d'eux, de se donner de ces airs avec nous, et de se croire plus sage que tous les autres? — Comment! s'écria M. Compton, ce petit fermier ose croire qu'il peut gouverner des enfants de gentilshommes, parce que Merton a la patience de le souffrir auprès de lui! — Si j'étais à la place de Tommy, ajouta un troisième, j'aurais bien vite renvoyé cet impertinent dans sa ferme.

M. Mash, qui était le plus grand et le plus vigoureux de la troupe, alla droit à Henry; et lui faisant une moue effroyable, il lui dit : — Ainsi donc la reconnaissance que vous marquez à Tommy pour toutes les bontés dont il vous honore, c'est d'être un espion et un rapporteur? Qu'avez-vous à dire à cela, petit mendiant?

Henry, qui, depuis longtemps, avait aperçu et déploré en secret l'indifférence de Tommy à son égard, fut moins piqué de recevoir ces outrages que de voir son ancien camarade, non-seulement garder le silence, mais encore témoigner du plaisir à l'entendre insulter. Sa constance n'en fut pourtant pas abattue; et dès que le tumulte de toutes ces clameurs injurieuses lui permit de parler, il répondit froidement qu'il n'était pas plus un espion et un rapporteur que les autres; et pour ce qui était du titre de mendiant qu'on lui donnait, que, Dieu merci, il avait encore moins besoin d'eux pour vivre qu'ils n'auraient besoin de lui. — D'ailleurs, ajouta-t-il, si par malheur j'étais réduit à cette extrémité, je saurais mieux connaître mes gens que de m'adresser à aucun de vous; je n'en excepte personne.

Cette vigoureuse apostrophe, et les réflexions qu'elle fit naître, produisirent un tel effet sur le caractère irascible de Tommy, qu'oubliant à la fois et les anciennes obligations qu'il avait à son premier camarade, et l'amitié qui les avait unis si étroitement, il l'entreprit d'un air furieux; et, lui présentant le poing levé sur la tête, il lui demanda s'il avait eu l'audace de l'insulter?

Henry. — Qui, moi, Tommy? Me préserve le ciel d'en avoir jamais la pensée! C'est vous plutôt qui m'insultez, en laissant faire vos amis.

Tommy. — Comment donc! Êtes-vous une personne d'une si grande conséquence que l'on ne puisse vous parler?

— Courage, Tommy! s'écria toute la compagnie; tu n'as qu'à le gourmer comme il faut pour son impudence.

Tommy. — Voilà un gentilhomme bien respectable, en vérité.

Henry. — Si je ne le suis pas, j'ai cru que vous l'étiez, vous, jusqu'à ce moment.

Tommy. — Comment, petit drôle, tu oses dire que je ne suis pas gentilhomme? Tiens, voilà pour ton effronterie.

A ces mots, il frappa rudement Henry, à poing fermé, sur le visage.

La constance du pauvre Sandford ne fut pas à l'épreuve de ce traitement. Il détourna la tête, en s'écriant d'une voix étouffée : — Ah! Tommy, Tommy! je n'aurais jamais cru que vous pussiez me traiter d'une si indigne manière; et couvrant son visage de ses deux mains, il laissa échapper un torrent de larmes.

Une sensibilité si touchante, au lieu d'attendrir ses persécuteurs, ne fit que leur donner une mauvaise idée de son courage. Ils s'assemblèrent de plus près autour de lui, en l'accablant de nouvelles injures. — Lâche! poltron! criaient-ils tout d'une voix à ses oreilles. Quelques-uns même, plus emportés que les autres, le saisirent aux cheveux, et lui soulevèrent la tête, pour qu'il montrât, disaient-ils, sa lamentable figure. Mais Henry, qui commençait à revenir de sa douleur, essuya ses larmes du revers de sa main, et se débattant avec force, il se dégagea, d'un seul coup, de tous ceux qui le tenaient, en leur demandant d'une voix ferme, et d'une contenance aguerrie, ce qu'ils avaient à démêler avec lui.

Cette question était prête à rester sans réponse, lorsque M. Mash, qui avait encore sur le cœur le verre de limonade dont son visage avait été régalé la veille, s'avança brusquement; et mesurant Henry d'un coup d'œil dédaigneux, il lui dit : C'est la manière dont on doit traiter de petits gueux comme toi. Si tu n'en as pas assez pour te satisfaire, je suis prêt à solder tes comptes.

— Pour ce qui est de vos injures, répondit Henry, je ne crois pas qu'il vaille la peine de s'en fâcher. Mais quoique j'aie souffert que M. Tommy me frappât, il n'en est pas un seul autre dans la compagnie de qui je voulusse le supporter. Que quelqu'un s'en avise, il saura bientôt si je suis un poltron.

Mash ne répondit à ce défi que par un coup sur la figure de Sandford, auquel celui-ci riposta par une gourmade qui faillit renverser son adversaire, malgré la supériorité de sa force et de sa taille. M. Mash comptait si peu sur cette vigoureuse défense, qu'elle aurait peut-être refroidi son courage, sans la honte de paraître céder à celui qu'il venait de traiter avec tant de mépris. C'est pourquoi, recueillant

toute sa résolution, il s'élança, et le frappa avec tant de force, que du premier coup il le fit tomber à terre. Heureusement il n'y avait eu que le corps de Henry terrassé. Son courage était resté debout; et M. Mash en reçut la preuve par une attaque plus vive que la première, au moment où il se croyait sûr de la victoire.

Tous les jeunes spectateurs qui avaient pris la patience de Sandford pour de la poltronnerie, conçurent alors la plus haute idée de sa valeur, et se pressèrent en silence autour des deux athlètes. Le combat devint plus vif et plus terrible. M. Mash trouvait de grandes ressources dans la hauteur de sa taille, et surtout dans une longue habitude de querelles qui avaient rempli sa vie. Ses coups étaient portés avec autant de force que d'habileté, et chacun d'eux paraissait devoir suffire pour accabler un ennemi qui lui était si inférieur par sa petitesse et son inexpérience. Mais Henry avait un corps endurci à la fatigue et à la douleur. Ses membres étaient plus souples et plus nerveux, et son courage semblait tenir de la froide intrépidité d'un vétéran que rien ne peut abattre ou troubler. Trois fois il avait été renversé par la masse des forces de son antagoniste, et trois fois il s'était relevé plus fort de sa chute. Tout couvert qu'il était de boue et de sang, et respirant à peine, il était loin de se croire ou de paraître vaincu. Déjà la durée du combat et la violence des efforts de M. Mash

avaient engourdi sa vigueur. Furieux et déconcerté de la résistance opiniâtre qu'on lui opposait, il commença bientôt à perdre la tête et à

frapper à l'aventure. Son haleine devint embarrassée, ses muscles s'amollirent et ses genoux tremblants soutenaient à peine le poids de son corps. Enfin, dans un transport mêlé de honte et de rage, il se jeta sur Henry, comme pour l'accabler par un dernier effort. Henry battit prudemment en retraite, et se contenta de parer les coups qui lui étaient portés, jusqu'à ce que voyant son adversaire épuisé de fatigue, il l'assaillit à son tour avec une impétuosité nouvelle; et par un coup heureux, l'étendit sur le champ de bataille sans qu'il eût le courage de se relever.

Mille acclamations involontaires de triomphe partirent alors de toute l'assemblée, tant une action de force et de courage a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Ces mêmes personnes qui venaient d'accabler Henry de discours outrageants, s'empressaient maintenant de le féliciter sur sa victoire. Henry ne les entendait point. Il n'était sensible qu'à la honte que devait sentir son adversaire. Voyant qu'il n'était pas capable de se mouvoir, il lui tendit généreusement la main pour l'aider à se relever, en lui disant qu'il était au désespoir des suites de cette aventure. Mais M. Mash, oppressé tout à la fois par la douleur de sa chute et par la honte de sa défaite, ne lui répondit que par un farouche silence.

L'attention de la jeune troupe fut en ce moment détournée par un spectacle nouveau. Un taureau d'une grandeur majestueuse s'avançait à travers la plaine, la tête parée de rubans de différentes couleurs. Le superbe animal se laissait conduire, comme une victime docile, vers le théâtre qu'il devait rougir de son sang. A peine y fut-il arrivé, qu'on l'attacha par une longue corde à un gros anneau de fer, assez profondément scellé dans la pierre, pour le retenir au milieu de ses plus violentes secousses. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants environnaient la place, attendant, avec une avide impatience, le spectacle cruel qu'on préparait à leurs regards. Merton et ses amis ne purent résister à la curiosité qui les entraînait. Les tendres conseils de leurs parents, leurs propres devoirs et leurs promesses, tout, au même instant, fut effacé de leur mémoire; et, sans consulter d'autres lois que leurs désirs, ils se mêlèrent à la foule qui les environnait.

Henry, quoique avec répugnance, les suivit de loin. Ni la douleur de ses meurtrissures, ni les mauvais traitements qu'il avait reçus de Merton ne purent lui faire oublier son ami ou le rendre indifférent à sa sûreté. Il connaissait trop bien les dangers qui suivent souvent ces

jeux barbares, pour perdre de vue celui qu'il avait toujours dans son cœur. Déjà la scène était prête à s'ouvrir. Le noble animal s'était laissé attacher sans résistance. Quoiqu'il sentît en lui-même une force presque indomptable, il semblait dédaigner de s'en servir, et il regardait la foule nombreuse de ses ennemis avec une douceur qui aurait dû désarmer leur froide barbarie. Au même instant on lâcha dans l'arène un dogue de la plus haute taille, et du courage le plus féroce, qui, au premier aspect du taureau, poussa des cris horribles, et courut vers lui, animé de toute la rage d'une haine invétérée.

Le taureau le laissa approcher avec la froideur d'un courage tranquille; mais au moment où il le vit s'élancer pour le saisir, il s'avança lui-même; et baissant sa tête jusqu'à terre, il enleva son ennemi de l'une de ses cornes, et le jeta à trente pas de distance, au milieu de la foule des spectateurs, qui le reçurent les uns sur le dos, les autres sur la tête, au risque d'être écrasés par sa chute. Le même sort fut éprouvé par un second chien et par un troisième, qui furent lâchés successivement. L'un fut tué sur la place; et l'autre, qui s'était cassé le jarret, se retira en boitant et en poussant des cris affreux. Pendant ces attaques, le taureau se conduisait avec le calme intrépide d'un guerrier expérimenté. Sans violence et sans passion, il attendait l'assaut de ses ennemis, et il les punissait rudement de leur audace.

Tandis que ces événements cruels se passaient, à la barbare satisfaction non-seulement de la populace grossière, mais encore des jeunes gentilshommes de la société de Tommy, un nègre, à demi-nu, vint humblement implorer leur charité. Il avait servi, leur dit-il, sur un vaisseau de guerre anglais; il leur montra même les cicatrices de quelques blessures qu'il avait reçues en divers combats. Mais à présent que la guerre était finie, on venait de le renvoyer; et sans amis, sans secours, dépourvu de toute industrie, il avait peine à trouver du pain pour soutenir sa misérable existence, et des habits pour se défendre de la rigueur du froid. La plupart des jeunes gentilshommes, qui, par une mauvaise éducation, n'avaient jamais été accoutumés à réfléchir sur les peines des malheureux, au lieu de se montrer sensibles à la misère de ce pauvre homme, eurent la bassesse de faire entre eux des plaisanteries sur sa couleur noirâtre et sur son accent étranger.

Tommy fut le seul qui parut attendri. Malgré le triste changement qui s'était fait dans son caractère, depuis qu'il s'était éloigné de M. Barlow, son cœur avait toujours conservé sa générosité naturelle. Il mit

aussitôt la main dans sa poche; mais par malheur il n'y trouva rien dont il pût disposer. Le goût des folles dépenses qu'il avait pris dans sa nouvelle société lui avait fait épuiser en vaines dissipations tout le fonds de ses finances; et il se vit hors d'état de soulager la détresse qui avait ému son cœur. Ainsi, repoussé de toutes parts, sans secours, soit par la dureté, soit par l'impuissance, le malheureux nègre tourna ses pas vers l'endroit où Henry se trouvait seul à l'écart, et tenant tristement à la main les restes déchirés de son chapeau, il sollicita sa compassion, sur laquelle il ne comptait guère, après les refus qu'il venait d'éprouver. Henry n'avait que douze sous. C'était toute sa richesse: mais il les prit sans balancer, et les glissant dans la main du pauvre mendiant :

— Tenez, mon ami, lui dit-il, voilà tout ce qui me reste. Si j'en avais encore, ce serait à vous, je vous assure. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car au même instant il fut interrompu par les aboiements bruyants de trois dogues qu'on venait de lâcher, et qui s'étant jetés à la fois sur le taureau, le firent entrer en fureur par leurs attaques réunies. Le courage froid et tranquille qu'il avait montré jusqu'alors se tourna en rage et en désespoir. Il poussait des rugissements horribles; la flamme semblait sortir de ses yeux; sa bouche et ses naseaux étaient couverts de sang et de fumée. Il courait çà et là de toute la longueur de sa corde, poursuivi par les chiens, qui le harcelaient sans cesse, en heurtant et en déchirant ses membres de leurs morsures. Enfin, après avoir foulé sous ses pieds un de ses ennemis, éventré le second de sa corne et mis le troisième hors de combat, il donna une secousse si terrible au lien qui le retenait, qu'il se rompit, et lui laissa la liberté d'échapper à travers la multitude effrayée. Il serait impossible de vous peindre la surprise et la consternation dont tous les spectateurs furent frappés en ce moment. Les cris d'horreur et d'effroi succédèrent à leurs acclamations joyeuses. A peine eurent-ils la force de hâter leurs pas tremblants.

Cependant le taureau furieux parcourait la plaine, renversant les uns, écrasant les autres, et vengeant ainsi sur ses persécuteurs toutes les injures qu'il avait reçues de leur cruauté. Sa fougue égarée l'emporta bientôt du côté où se trouvaient Merton et ses amis. Tous ces braves héros qui, peu de minutes auparavant, avaient tant méprisé la prudence de Sandford, auraient alors donné l'empire du monde, pour être en sûreté dans la maison de leurs enfants. Ils s'enfuyaient à perte

d'haleine. Mais comment se dérober à la vitesse supérieure de leur ennemi? Dans cette fatale conjoncture, Henry ne perdit rien de sa présence d'esprit. Sans pousser de vaines clameurs ou chercher un recours inutile dans la fuite, il attendit de pied ferme le terrible animal qui venait droit à lui; mais au moment où celui-ci était prêt à l'atteindre, il sauta lestement de côté; et le taureau passa, sans s'embarrasser de son escapade.

Tommy ne fut pas si heureux. Il se trouvait le dernier des fuyards: et pour comble de disgrâce, soit par l'effet de sa frayeur, soit par l'inégalité du terrain, le pied lui glissa dans la juste direction du chemin que le taureau venait d'enfiler. Tous ceux qui furent témoins de sa chute, sans oser le secourir, jugèrent sa mort inévitable; et il en était encore plus persuadé que les autres, lorsque Henry, avec un sang-froid et une intrépidité au-dessus de son âge, saisit une fourche qu'un des fuyards avait laissé tomber; et au moment où le taureau s'arrêtait pour éventrer sa victime, il courut à lui, et le blessa dans le flanc.

L'animal furieux se retourna soudain; et il est probable que, malgré son courage, Sandford eût payé de la vie le secours qu'il venait d'apporter à son ami, si un secours imprévu ne lui fût arrivé à lui-même. C'était le nègre reconnaissant qui volait à son aide avec la rapidité de l'éclair. Il assaillit le taureau du bâton noueux qu'il tenait à

la main, et le força de tourner sa rage contre un nouvel objet. Accoutumé dans son pays à combattre des animaux plus terribles, il n'eut pas de peine à se défendre de sa furie. Mais non content de lui avoir échappé, il tourna lestement autour de lui, et le saisissant par la queue, il fit pleuvoir sur son dos une grêle de coups. En vain l'animal furieux redoubla ses beuglements effroyables, et reprit l'emportement de sa course, le nègre, sans lâcher prise, se laissa traîner sur la plaine, continuant toujours ses vigoureuses décharges, jusqu'à ce que son ennemi eût enfin succombé de lassitude et d'épuisement. Encouragés par ce succès, quelques-uns des paysans les plus hardis vinrent se joindre au vainqueur; et accablant d'une réunion de forces aussi supérieures leur ennemi, ils lui passèrent une corde autour de la tête, et l'attachèrent fortement à un arbre. Dans le même temps il arriva du château deux ou trois domestiques que madame Merton avait envoyés sur les pas de son fils. Ils trouvèrent leur jeune maître sans blessure, mais à demi-mort de saisissement et de frayeur. Pour Henry, lorsqu'il vit son ami en sûreté dans les bras de ses gens, il invita le nègre à le suivre; et, au lieu de retourner chez M. Merton, il prit le chemin qui conduisait à la ferme de son père[1].

[1] Cette fin est moins heureuse que le reste. Berquin se proposait sans doute de la modifier et de la compléter. Néanmoins l'intérêt qui s'attache à une grande partie de cette histoire, le mérite d'une narration charmante, les détails curieux qu'elle renferme, nous faisaient une loi d'en enrichir ce volume, et nous avons dû la donner telle que l'a laissée l'auteur, dont elle est une des meilleures productions, telle, en un mot, qu'elle a toujours été imprimée. Nous nous bornons à faire remarquer ce que cette fin a de défectueux et d'inachevé. (G. F.)

LE

PETIT GRANDISSON

PREMIÈRE PARTIE

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 17 avril.

Vous m'avez permis de vous écrire, ma chère maman. Quelle douce consolation pour mon cœur! Ah! j'en avais grand besoin, puisque je me vois obligé d'être si loin de vous.

Me voici arrivé à Londres en bonne santé. Cependant je suis triste, oh oui, bien triste, je vous assure. Vous allez dire que c'est une enfance; mais je n'ai fait que pleurer pendant tout le voyage, lorsque je pensais au dernier baiser que vous m'avez donné en me séparant de vous.

Allons, je ne vous en parlerai pas davantage. Je sais combien vous m'aimez, et je ne veux pas vous affliger.

Que cette ville est belle, et combien elle nourrit d'habitants! Nous n'avons pas en Hollande une ville qui soit aussi grande de la moitié. Tout me paraîtrait fort bien ici; mais je n'y trouve point maman. Ah! voilà le mal.

Vous aviez bien raison de me vanter madame Grandisson votre amie. Elle est si douce et si bonne, qu'il faut commencer à l'aimer dès qu'on la voit. Elle me reçut dans ses bras à mon arrivée, tenez, justement comme vous faisiez vous-même quand vous étiez contente de moi. Et M. Grandisson! oh je ne puis vous dire combien il est estimable. Je veux le prendre pour modèle, et je suis bien sûr alors d'être estimé de tout le monde quand je serai grand. Mon papa devait être comme lui, puisque vous m'avez dit si souvent combien il était honnête homme. Ah! si je le possédais encore, combien je serais heureux! Je ferais comme le petit Grandisson, je lui obéirais en la moindre chose, je mettrais tout mon cœur à l'aimer, sans vous en aimer moins pour cela. Mais le Ciel ne l'a pas voulu. Il m'a laissé du moins une mère, et une mère aussi bonne que vous l'êtes. Allons, je ne suis plus si à plaindre. Il n'y a guère d'enfants aussi heureux. Tous les jours je rends grâces à Dieu de ce bonheur, et je le supplie de vous conserver pour moi. Mais, adieu, ma chère maman. Adieu, ma petite sœur. J'enferme pour vous mille baisers et mille vœux bien tendres dans cette lettre. Pensez un peu à moi, qui pense toujours à vous. Oh! quand pourrai-je vous revoir et vous embrasser! Que cette année va me paraître longue! Le temps coulait si vite quand nous étions ensemble!

MADAME D''' A SON FILS

Amsterdam, le 28 avril.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon cher fils. La tristesse que tu as ressentie de notre séparation me fait voir que tu as un cœur sensible. Un enfant qui peut s'éloigner de sa mère sans chagrin, ne sait pas l'aimer. Il faut cependant écouter aussi la raison. Nous ne pouvons pas rester toujours ensemble; et s'abandonner lâchement à sa douleur, c'est une faiblesse dont il n'y a qu'à rougir. Apprends à t'armer de courage contre les événements de la vie. Celle qui paraît la

plus heureuse est encore mêlée de mille peines, qu'il faut s'accoutumer dès l'enfance à savoir supporter. Lorsqu'il te viendra quelque tristesse de ne plus me trouver près de toi, tu n'as qu'à penser avec quel plaisir nous nous reverrons dans un an, et tu trouveras aussitôt de la consolation. En attendant, nous nous écrirons le plus souvent qu'il nous sera possible. Écrire, c'est presque se parler. Tu vois à présent comme tu as bien fait de t'instruire avec tant de soin. Qu'en arriverait-il si tu avais été assez malheureux pour négliger tes leçons? Nous serions séparés, et nous ne pourrions nous rien dire l'un à l'autre.

Tu trouves M. Grandisson bien estimable, et tu veux le prendre pour modèle? Tu me ravis, mon cher enfant. Ce choix est déjà un commencement de vertu. Oui, ton père était aussi comme lui, et je suis bien sûre que tu sauras te rendre digne de te nommer son fils. C'est la plus douce consolation qui me reste après l'avoir perdu.

Adieu, mon cher Guillaume, embrasse pour moi madame Grandisson. Rends-moi compte de toutes tes occupations et de tous tes plaisirs. Mais écris-moi toujours comme si tu me parlais. Une lettre doit être simple, naturelle, et sans aucune recherche. Ta petite sœur te regrette beaucoup. Elle me demande cent fois par jour de tes nouvelles. Elle me reproche de ne savoir pas jouer avec elle aussi bien que toi.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Londres, le 8 mai.

Mille et mille grâces, ma chère maman, de la bonté que vous avez eue de m'écrire. Je me suis empressé de montrer votre lettre à madame Grandisson. Quelle excellente mère vous avez, m'a-t-elle dit après l'avoir lue! — Oui, madame, lui ai-je répondu, maman est une autre vous-même; et elle m'a embrassé. — Écoutez, mon petit ami, a-t-elle ajouté, puisque votre maman vous permet de lui écrire, et qu'elle vous ordonne de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier. Parlez-lui de vos études et de vos amusements, et rapportez-lui vos entretiens avec mes fils et ma fille. Cela pourra lui adoucir le chagrin de votre absence. — Mais, madame, lui ai-je dit, maman m'a toujours défendu de parler de ce qui se passe

dans la maison des autres, et sûrement elle veut que je ne lui parle que de moi. — Eh bien! m'a-t-elle répondu, je vous permets de lui faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je n'ai point de meilleure amie que votre maman. Je lui confierais moi-même tous mes secrets, et je vous charge de ma confidence.

Oh! maman, combien cette permission m'a fait de plaisir! Que j'aurai de choses à vous raconter de mon ami Charles! Oui, c'est de lui que j'aurai le plus souvent à vous parler. Vous ne savez pas combien il a d'esprit et de raison, de sentiment et de bonté. Nous sommes toujours ensemble. Je l'aime tous les jours un peu plus que la veille. Édouard, son frère, qui a deux ans plus que lui, n'est pas à beaucoup près aussi aimable : mais pour la petite Émilie, leur jeune sœur, oh! voilà une charmante demoiselle!

Madame Grandisson vient de vous écrire, maman. Elle me fait demander ma lettre pour la mettre dans la sienne. Je suis bien fâché de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous. Il me semble que je ne serais jamais las de vous écrire. J'ai autant de peine à quitter ma plume, que j'ai eu de plaisir à la prendre. Adieu, ma chère maman, ménagez bien votre santé. Continuez-moi toujours vos sages leçons, et peut-être que je deviendrai aussi aimable que mon ami Charles.

J'embrasse tendrement ma petite sœur. J'ai du regret aussi de ne pouvoir jouer avec elle, puisqu'elle trouve que je m'en acquittais si bien.

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 8 mai.

Je te félicite, mon cher fils, d'avoir un ami tel que Charles. Quelques personnes de ma connaissance qui l'ont vu chez son père me parlent de lui comme d'un enfant on ne peut pas plus intéressant. Tu vois par là ce que l'on gagne à se bien conduire et à remplir ses devoirs : on se fait aimer et estimer de tout le monde. Édouard, dès ses premières années, a montré un caractère indocile et sauvage. Mais, mon cher ami, tu ne dois remarquer ses défauts que pour t'en préserver, sans donner dans ton cœur la moindre place à la haine. Édouard est jeune, il peut se corriger; et jusqu'à cet heureux changement il n'est digne que d'une tendre compassion.

. . M. Bartlet, qui est un homme très-savant... (p. 269.)

Il me paraît par la lettre de madame Grandisson, qu'elle a pris de l'amitié pour toi. C'est un encouragement à faire de ton mieux pour mériter ce qu'elle me dit sur ton compte. Tu dois sentir combien les reproches qu'elle aurait à te faire seraient cruels pour mon cœur. Mais non, je te connais, tu ne veux point cesser d'être le bien-aimé de ta maman. Adieu, mon cher fils.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Londres, le 27 mai.

Charles vous écrit, maman, Charles vous écrit. Vous trouverez sa lettre dans la mienne. Quelle belle écriture, et quelle jolie manière de s'exprimer! Mais soyez tranquille, il ne tiendra pas à moi que je ne sois bientôt en état de faire aussi bien que lui. Je n'ai que douze ans, et il en a treize. Voilà un an de différence où je puis bien avancer.

Rien ne manquerait à mon bonheur, maman, si vous étiez ici pour voir combien je suis heureux. Toutes nos études sont autant de plaisirs. M. Bartlet, qui est un homme très-savant, vient nous voir deux ou trois fois par semaine, et nous trouvons beaucoup à profiter dans sa conversation. Nous apprenons le dessin, la danse, la musique, et nous faisons tous les jours des promenades dans la campagne pour connaître les plantes. Je sens mieux tous les jours combien il est triste de rester dans l'ignorance. Il y a tant d'avantage à cultiver son esprit! et il n'y a qu'à savoir s'y prendre pour s'amuser en s'instruisant. Oh! ne craignez pas que je perde mon temps en cette maison. J'ai un trop bon exemple dans mon ami Charles. Il règne entre nous une émulation qui ne prend rien sur notre amitié : au contraire, il semble que nous nous en aimions davantage. Mais il faut que je cesse de vous écrire, car on m'appelle pour déjeuner. Va donc, ma lettre, dis à ma chère maman que je l'aime de tout mon cœur, dis-lui que je l'embrasse mille et mille fois.

Je profite du petit coin de papier qui me reste pour faire à ma sœur encore plus d'amitié qu'il n'en peut tenir.

CHARLES GRANDISSON A MADAME D***

Londres, 27 mai.

Quelle obligation je vous ai, madame, de nous avoir envoyé votre fils! C'est un ami que vous m'avez donné pour la vie. Si vous saviez combien il se plaît à s'entretenir de vous, et avec quelle tendresse il en parle! Il me parle aussi fort souvent de son père. Lorsqu'il décrit sa mort, il me fait pleurer d'attendrissement. — Que tu es heureux, me disait-il hier au soir, d'avoir encore ton père! Un pauvre enfant est bien à plaindre lorsqu'il est privé du sien! Hélas! c'est perdre son plus cher protecteur et son meilleur ami. Comment peut-il se faire qu'il y ait des enfants qui désobéissent à leurs parents, et qui les affligent par leurs vices! Ah! si j'avais donné à mon papa le moindre sujet de plainte, il n'y aurait plus pour moi un seul jour de bonheur. — Mais tu as encore une mère, lui répondis-je. — Oui, me répliqua-t-il, j'en ai une qui me chérit aussi tendrement que je l'aime. Ses soins pour moi sont redoublés depuis la mort de mon père, il faut bien que je redouble pour elle de respect et d'amour. Pourquoi ne suis-je pas déjà grand? Je partagerais ses travaux, je l'aiderais à supporter ses chagrins. Oui, tant que je vivrai, je veux lui prouver par ma tendresse que je ne suis pas indigne de la sienne.

Il me fut impossible de lui répondre, tant j'étais attendri. Je ne pus faire autre chose que de l'embrasser. Ah madame, celui qui sait si bien honorer ses parents, doit être un ami bien fidèle.

Je ne saurais assez vous dire combien il est appliqué à ses devoirs. M. Bartlet s'étonne tous les jours de ses progrès. N'allez pas croire cependant que nous soyons toujours sérieux. Nous savons bien nous divertir; et le plaisir ne nous paraît jamais si doux qu'après le travail. Nous courons dans la campagne, nous jouons aux boules, nous faisons tous les jeux qui demandent de l'adresse et du mouvement. Nos leçons, nos exercices et nos plaisirs, tout a son heure marquée; et je puis vous répondre que chacune est bien remplie.

Que devez-vous penser, madame, de la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre? Mais non, vous me pardonnez, sans doute. Je vous parle de ce que vous avez de plus cher. Tout ce qui le regarde

doit vous faire plaisir. Je ne veux pas cependant abuser de votre complaisance. Daignez, je vous en supplie, excuser mon babil, en consi-

dération de mon amitié pour votre fils, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHARLES GRANDISSON.

MADAME D''' A SON FILS

Amsterdam, le 4 juin.

Je t'envoie dans celle-ci une réponse à la jolie lettre que j'ai reçue de ton ami Charles. Je suis enchantée de ce qu'il me dit de tes sentiments à mon égard. Conserve-les-moi toujours, mon cher fils, et ta mère sera toujours heureuse.

J'ai une triste nouvelle à t'apprendre. Tu connaissais le jeune d'Étampes. Eh bien! il vient d'être mis en prison. Sa passion pour le jeu l'a perdu. Il a presque ruiné ses parents. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils avaient payé pour lui une somme assez considérable sur la promesse qu'il leur avait faite de ne plus jouer. Il a recommencé de nouveau, et ses pertes sont énormes. Il n'y a plus aucun moyen pour ses parents de le tirer d'affaire, à moins de se mettre sans pain. Que ce jeune homme est malheureux! Tu sais combien il serait aimable

sans cette terrible passion à laquelle il s'était livré. On le plaignait d'abord, on le méprise aujourd'hui. O mon fils! que cet exemple soit toujours devant tes yeux, et te préserve d'un malheur aussi épouvantable.

Madame Grandisson vient de m'écrire que tu partages les leçons de ses enfants. Avec quelle bonté le Ciel supplée à l'impuissance où se trouve ta mère de te donner des talents selon ta naissance! Sois reconnaissant envers tes bienfaiteurs, et songe sans cesse quel devoir c'est pour toi de profiter de leurs bonnes dispositions. Ton application est le seul moyen d'y répondre. Ne perds aucun moment; l'heure qui passe ne revient plus. Combien je serai satisfaite de voir l'esprit de mon fils orné des connaissances les plus utiles! Quel charme je pourrai trouver dans son entretien! Cet espoir est bien capable d'adoucir pour moi l'amertume de notre séparation. Qu'il serve également à soutenir ton courage. Oui, mon fils, je te l'ai déjà dit, le Ciel ne nous a pas destinés à vivre toujours ensemble. Mais rien ne nous empêche de nous aimer, quand nous serions encore séparés par une plus grande distance. Adieu, mon cher enfant, remplis tes devoirs, mais sans négliger tes plaisirs. Je ne puis être heureuse que de ton bonheur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 12 juin.

Nous partons demain pour la campagne, maman. Comme je vais me divertir! Charles vient d'empaqueter beaucoup de livres pour les emporter avec nous. Nos crayons ne sont pas oubliés. Toute la contrée est, dit-on, remplie de paysages charmants. Nous nous exercerons à les rendre sur le papier. La petite Émilie emporte son tambour à broder, pour imiter avec son aiguille les plus jolies fleurs. Quoiqu'elle n'ait pas encore douze ans, elle est d'une adresse qui ravit. C'est elle qui fait la plus grande partie de ses chiffons. Nous sommes tous trois bien joyeux d'aller à la campagne. Édouard seul en est fâché. Je le plains. Il me semble que c'est un mauvais signe de ne pas aimer l'air des champs. Je me suis trouvé présent à une conversation qu'il a eue avec son frère et sa sœur. Je vais vous l'écrire mot pour mot.

Émilie. — Savez-vous que notre bon ami M. Bartlet vient avec nous à la campagne?

Charles. — Oui, ma sœur, et j'en suis charmé.

Édouard. — Oh pour moi, je ne le suis pas.

Charles. — Et pourquoi donc, mon frère?

Édouard. — C'est qu'il trouve toujours en moi quelque chose à reprendre.

Charles. — Eh bien! ses reproches peuvent t'aider à te corriger. Il me semble que ceux qui ont la bonté de nous avertir de nos défauts, sont nos meilleurs amis; et je les estime bien plus que ceux qui nous flattent.

Charles a bien raison, n'est-ce pas, maman?

Édouard. — Je pensais au moins que je serais délivré pour quelque temps de ce maudit latin. Mais non, je vois qu'il nous faudra encore faire tous les jours notre version comme à la ville.

Charles. — Je l'espère bien, et je ne vois rien de difficile, lorsque M. Bartlet est avec nous. Et puis il veut nous apprendre à connaître toutes les plantes de la contrée. Oh ce sera un plaisir!...

Édouard. — Oui, vraiment, le beau plaisir que d'aller chercher des herbes, le nez en terre comme des moutons.

Charles. — Mais, mon cher Édouard, tu n'as pas fait encore ta malle, je crois?

Édouard. — Je la ferai faire par un domestique.

Émilie. — Les domestiques sont aujourd'hui bien occupés, mon frère.

Édouard. — Eh bien! ils iront se coucher une heure plus tard.

Émilie. — Les pauvres gens! après avoir travaillé toute la journée, tu veux qu'ils perdent encore une heure de leur sommeil?

Édouard. — Voyez le grand malheur.

Émilie. — Tu pourrais le leur épargner, en faisant les choses toi-même, puisque tu en as le temps; cela vaudrait peut-être mieux que de t'amuser à tracasser ton chien.

Édouard. — Mon chien est à moi, j'espère.

Émilie. — Oui; mais les domestiques ne sont pas à toi.

Édouard. — Écoutez, mademoiselle, je n'ai pas besoin de vos leçons; gardez-les pour vous-même.

La querelle allait s'échauffer : Charles les a pris tous deux par la main. — Allons, mes amis, embrassez-vous, leur a-t-il dit : la dispute entre frères et sœurs est toujours un grand mal. Tiens, Édouard, puisque tu veux rester ici à t'amuser, donne-moi ta clef, je ferai ta malle tandis que les domestiques seront à dîner.

— Que Charles est un bon enfant, a dit Émilie! je l'aime de tout mon cœur.

Oh maman, quelle différence entre les deux frères! et combien la douceur et la complaisance sont des qualités aimables! Mais, adieu, il faut que je vous quitte. J'aurai soin de vous écrire aussitôt que nous serons arrivés à la campagne. Que n'êtes-vous de la partie avec ma chère petite sœur!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 15 juin.

Nous voici arrivés, ma chère maman. Oh la jolie maison de campagne! il y a de tous côtés des promenades charmantes. Le parc est très-vaste; et, de ma fenêtre, je découvre un paysage à perte de vue. Les jardins sont entretenus avec une propreté qui ravit au premier coup d'œil. Charles en a un pour lui seul, où il peut semer et planter tout

ce qu'il lui plaît. Il a couru le visiter à notre arrivée. Et savez-vous ce qu'il a fait, maman? Non, il n'est pas possible d'être plus noble et plus généreux. Il a donné une demi-guinée au jardinier qui a pris soin de son jardin pendant son absence. Il pouvait sûrement se dispenser de lui faire ce cadeau. Son père paye largement le jardinier : mais c'est un homme qui a six enfants encore tout petits; il est pauvre, et Charles est bienfaisant. Il me semble donc qu'il a bien fait : cepen-

dant Édouard a trouvé qu'il faisait mal. Il faut que je vous raconte leur entretien à ce sujet. Édouard était près de moi; il a vu la demi-guinée dans la main du jardinier; il a couru aussitôt vers son frère.

Édouard. — Es-tu fou, Charles, d'avoir donné tant d'argent à cet homme? mon papa lui paye son travail.

Charles. — Il est vrai, mon frère. Mais vois comme mon jardin est bien entretenu : cela vaut bien une petite récompense. D'ailleurs cet homme n'est pas riche, et il a beaucoup d'enfants. Ne faut-il pas avoir pitié des malheureux?

Édouard. — A la bonne heure; mais il ne fallait pas au moins lui donner au delà de ce qui lui revient.

Charles. — Ah mon frère, si notre papa nous donnait tout juste ce qui nous revient à nous-mêmes, ce serait bien peu de chose!

Édouard. — Est-ce que tu oserais lui dire ce que tu viens de faire?

Charles. — Oui, sans doute : j'espère ne faire jamais rien que je ne puisse lui dire.

Édouard. — Il te gronderait d'une bonne façon, je te le promets.

Charles. — Et moi, je te promets qu'il ne me gronderait pas du tout. Je l'ai vu souvent donner quelque chose au même jardinier lorsqu'il est content de son travail.

Édouard. — Mon papa donne de son argent, mais celui que tu donnes ne t'appartient pas.

Charles. — Je te demande pardon, mon frère. L'argent que j'ai donné au jardinier était bien à moi : c'était le fruit de mes économies; il m'était permis d'en disposer, et je ne pouvais en faire un meilleur usage.

Édouard. — Comme s'il n'eût pas mieux valu en acheter des fusées et des pétards, et donner un petit feu d'artifice à maman, en l'honneur de notre arrivée!

Charles. — Les fusées ne durent qu'un moment. Et qu'est-ce encore? du bruit et de l'éclat, rien de plus. D'ailleurs elles peuvent causer des accidents. Non, non, mon argent me deviendra plus utile : le jardinier en achètera des souliers pour ses enfants, et les pauvres petits ne seront pas réduits à courir pieds nus sur les pierres et à travers les ronces.

Édouard, avec un ris moqueur. — Et que nous importe que ces enfants aient des souliers ou non? je ne vois pas en quoi cela nous touche.

Charles. — Mais cela les touche, mon frère, et c'en est bien assez. Que le Ciel nous préserve de ne songer qu'à nos besoins, sans nous embarrasser de ceux des autres. Ah mon cher Édouard, prenons pitié des pauvres; ils sont hommes aussi bien que nous.

Édouard ne trouva pas un mot pour répliquer; mais il nous quitta brusquement pour aller tourmenter un chat qu'il voyait de loin dormir sur un banc de gazon.

Que dites-vous de cela, maman? J'en suis honteux pour Édouard, et j'aime Charles plus que jamais. Madame Grandisson aura sûrement bien plus de plaisir à apprendre la générosité de son fils, qu'elle n'en aurait eu à voir toutes les fusées du monde. Oh! si je suis jamais riche, je me garderai bien de fermer ma bourse aux nécessités des pauvres. Ce doit être un si grand plaisir que d'assister un homme qui a besoin de vous! Adieu, ma chère maman, on vient de m'appeler pour aller faire un tour de promenade. Avec quelle impatience j'attends vos lettres! Ah! quand m'en viendra-t-il de ma petite sœur?

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 20 juin.

Je suis enchantée de ta dernière lettre, mon cher fils. Tu as bien raison de préférer la manière de penser de Charles à celle d'Edouard. Combien son bon cœur a dû être satisfait en voyant la joie de l'honnête jardinier! c'est un plaisir qui se renouvellera toutes les fois qu'il verra des souliers aux pieds des pauvres enfants. Le meilleur moyen de mériter sa richesse est de faire des heureux.

Madame Grandisson vient de m'envoyer un de tes dessins : je suis charmée de te voir si bien profiter des leçons que l'on te donne. Si la fortune te refuse ses faveurs, la peinture est une profession honorable que le fils d'un colonel ne doit pas dédaigner : c'est d'ailleurs une occupation amusante, qui, en te préservant de l'oisiveté, te préservera

de tous les vices qu'elle entraîne. La pratique des beaux-arts est la plus sûre sauvegarde de la jeunesse contre les passions.

Le désir que tu témoignes de recevoir des lettres de ta petite sœur,

lui a fait faire beaucoup de réflexions. — Oh maman, me disait-elle hier au soir, que c'est une jolie chose que de savoir écrire! Quand vous me lisez les lettres de mon frère, c'est comme s'il était avec nous, comme s'il nous parlait. Oh, je vous en prie, maman, donnez-moi bien vite un maître à écrire, que j'écrive à mon frère; ce sera aussi comme si je lui parlais, comme si j'étais avec lui. Elle m'a tant pressée que je lui ai promis de lui donner un maître le mois prochain. Elle m'a sauté au cou : — Ah maman, que je vais être sage! oui, je veux mériter la grâce que vous m'accordez! Que pourrai-je faire pour que vous soyez toujours contente de moi? — Tu n'as qu'à bien apprendre, ma fille, lui ai-je dit. — Mais, maman, bien apprendre, ce n'est pas pour vous, c'est pour moi. — Cela me regarde autant que toi-même, lui ai-je répondu : le bonheur de mes enfants n'est-il pas le mien? — Oh maman, a-t-elle repris aussitôt, quand pourrai-je faire quelque chose qui soit pour vous toute seule?

Eh bien! mon fils, cela n'est-il pas joli de la part d'un enfant de six ans? Je la pris dans mes bras, et je la serrai contre mon cœur. Je t'embrasse avec la même tendresse.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 27 juin.

Ah maman, il vient d'arriver un grand malheur. Édouard est tombé dans l'eau; il est très-malade. Madame Grandisson est malade aussi. Nous sommes tous dans le chagrin. Vous allez voir que si Édouard souffre, c'est bien par sa faute. Il est encore fort heureux d'en être réchappé. S'il n'avait pas reçu de secours si à propos, il se noyait certainement.

C'était hier après dîner. Il n'avait pas fait son devoir de la matinée. M. Grandisson lui avait ordonné de rester dans sa chambre pour le finir. Voyez comme il est désobéissant! il descendit malgré cet ordre, et vint nous trouver. Mais attendez, je vous prie, il faut que je vous raconte la chose exactement comme elle s'est passée.

Nous étions partis depuis un quart-d'heure, dans le dessein d'aller boire du lait chaud, pour notre goûter, à une petite ferme assez peu éloignée. Nous entendîmes bientôt Edouard qui accourait vers nous à perte d'haleine. Nous nous arrêtâmes pour l'attendre, croyant qu'il

avait obtenu la permission de venir nous joindre. Il arriva. Nous reprîmes alors notre marche; et après avoir fait quelques pas ensemble, nous rencontrâmes un petit garçon qui poussait une brouette où il y avait un petit tonneau de vinaigre. Il voulut se ranger civilement pour nous laisser passer. La roue tourna dans l'ornière, la brouette versa, et le tonneau tomba à terre. Le pauvre enfant se trouva dans un grand embarras, parce qu'il n'était pas en état de remettre le tonneau sur la brouette, et qu'il n'y avait pas une grande personne pour lui prêter la main. Charles, le bon Charles, courut aussitôt vers lui. — Allons, Guillaume, allons Édouard, s'écria-t-il, il nous faut aider ce brave petit garçon. Nous aurons bien assez de force à nous quatre pour remonter son tonneau. — Vraiment oui, dit Édouard, il nous siérait bien de nous occuper de ces choses-là. — Pourquoi non, répondit Charles? Il ne messied jamais, ce me semble, de faire une bonne action. Tu n'as qu'à rester tranquille. Voyons, nous trois, si nous serons assez forts.

Nous voilà aussitôt à l'ouvrage; et dans un moment la brouette fut relevée, et le tonneau remis par-dessus, tandis qu'Édouard ne faisait que chanter et se moquer de nous. Le petit garçon fut bien joyeux; il nous remercia et poursuivit son chemin. — Allons, Charles, dit Édouard, voilà qui est à merveille. Je vois avec plaisir que tu serais un fort bon vinaigrier. — Eh bien! mon frère, lui répondit Charles en souriant, si je le suis jamais, et que j'aie le malheur de laisser tomber mon tonneau, je serai fort aise de trouver quelqu'un qui ait la bonté de me secourir. — Oui, tu n'as qu'à rire, reprit Édouard. Mais que dirait mon papa, s'il était instruit de ce que tu viens de faire? — Il en estimerait davantage son fils, dit Émilie. Mon papa est bon, et, à la place de Charles, il en aurait fait tout autant que lui. — Fi donc, repartit Edouard, vous me faites rougir pour vous deux. C'est bien à des gens comme nous de nous mêler des affaires du bas peuple. — Oh, interrompit Charles, s'il a besoin de nous quelquefois, nous avons plus souvent besoin de lui. Nous avons secouru ce petit garçon. Qui sait si son secours ne sera pas un jour nécessaire à quelqu'un de nous?

Vous verrez bientôt, maman, que Charles avait raison.

A peine étions-nous arrivés à la ferme, qu'Édouard nous proposa de faire une petite navigation sur un batelet qui était là tout près dans un fossé. Émilie et Charles n'en voulurent rien faire, en disant que leur papa le leur avait expressément défendu. — Bon, il n'en saura

rien, dit Édouard. — Mais, mon frère, répondit Charles, nous ne devons rien faire que notre papa ne doive savoir. — A la bonne heure, dit Édouard. En ce cas, je vais faire un tour dans la prairie, car je ne m'amuse pas ici. Nous pensâmes tous que c'était en effet son dessein. Mais l'auriez-vous cru, maman? Au lieu d'aller, comme il le disait, dans la prairie, il tourna autour de la ferme, et il alla se mettre dans le bateau. Environ une demi-heure après nous entendîmes crier au secours : nous y courûmes avec le fermier et son fils. Quelle fut notre consternation en voyant le bateau renversé et le malheureux Édouard caché sous les ondes! Un petit garçon était près de lui et le tirait par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever. C'était lui qui

venait de crier au secours. Le fermier se jeta aussitôt dans le fossé, et vint à bout de les tirer de l'eau tous les deux. Mais Édouard était sans connaissance et sans mouvement. Émilie poussait des cris pitoyables. Moi, j'étais si saisi que je ne pouvais rien dire. Charles seul était calme et avait conservé toute sa présence d'esprit. Il ordonna d'abord que l'on portât son frère dans la maison du fermier pour le faire revenir de son évanouissement. Puis il dit à sa sœur de se tenir tranquille, de peur que ses cris n'allassent jusqu'aux oreilles de son papa. — Je vais retourner vers lui, ajouta-t-il, pour le prévenir doucement du malheur qui vient d'arriver. Ayez bien soin de mon frère.

N'admirez-vous pas, ma chère maman, des précautions si sages et si tendres?

Mais quelle fut l'agitation de ses parents en entendant son récit! Madame Grandisson tomba évanouie. M. Grandisson, après lui avoir donné des secours, courut aussitôt vers son fils. On venait de le porter dans la maison. Il n'était personne qui ne le crût mort. Malgré sa fermeté, M. Grandisson ne put s'empêcher de répandre des larmes. Oh combien un bon père aime ses enfants! il oublie toutes leurs fautes lorsqu'il les voit en danger. A force de soins, on fit revenir Édouard à lui-même : mais il est encore au lit, parce qu'il a une grosse fièvre. Le voilà bien puni de sa désobéissance : il a été sur le point de perdre la vie et de donner la mort à ses parents. C'est une bonne leçon pour m'apprendre à être toujours soumis et docile. Adieu, ma chère maman, je vous donnerai bientôt des nouvelles. Que j'aurais de choses à dire à ma petite sœur pour la scène touchante qu'elle a eue avec vous! Je l'attends à notre correspondance.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 2 juillet

Madame Grandisson est beaucoup mieux, maman. Édouard sera bientôt rétabli, et j'espère que cette aventure le rendra plus sage. Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, d'un petit garçon qui a sauvé Édouard en le tenant par son habit. Eh bien! j'avais oublié de vous le dire, c'est le petit vinaigrier que nous avions aidé à remettre son tonneau sur sa brouette. Charles le disait bien. On peut avoir besoin de tout le monde, sans pouvoir deviner comment. C'en était sûrement fait d'Édouard, si nous n'avions secouru le petit garçon, car en restant sur le chemin près de sa brouette renversée, il n'aurait pu se trouver à portée de voir l'accident d'Édouard, de se précipiter dans l'eau pour le soutenir, et d'appeler du secours. Mais il faut que je vous rapporte un entretien que nous eûmes à ce sujet hier après dîner, lorsque nous étions, avec M. Grandisson, dans la chambre du malade.

Vous avez bien de la bonté, nous dit Édouard, de venir me tenir compagnie.

Charles. — Ne viendrais-tu pas auprès de nous, mon frère, si nous étions malades?

Édouard. — Guillaume aurait peut-être plus de plaisir à s'aller promener.

Guillaume. — Non, je t'assure, Édouard. C'est un assez grand plaisir pour moi de voir que tu commences à te trouver mieux.

Émilie. — Surtout quand nous pensons au danger que nous avons couru de te perdre.

Édouard. — Cela est vrai. Sans ce brave petit garçon, c'en était fait absolument de moi.

M. Grandisson. — Je suis bien aise, mon fils, que cette réflexion occupe ton esprit. Tu vois à présent, comme te le disait Charles, que l'on ne peut jamais savoir si l'on n'aura pas besoin de telle personne qui se trouve avoir besoin de nous.

Édouard. — Vous avez raison, mon papa. J'ai bien du regret de n'avoir pas aidé ce petit garçon qui devait me rendre un si grand service.

M. Grandisson. — Je te sais gré, mon fils, de reconnaître que tu as eu tort. Il ne te reste plus qu'à te souvenir sans cesse de ton libérateur, dans la pensée qu'il viendra peut-être un jour où tu pourras lui rendre le change. Jusques à ce moment, tu peux, en quelque sorte, t'acquitter envers lui, en secourant, à son intention, tous ceux que tu verras dans la peine. Tu peux encore tirer de ton malheur une leçon fort utile, c'est qu'il ne faut jamais mépriser ceux qui paraissent au-dessous de notre état. A la place du petit vinaigrier, qu'aurait fait un jeune gentilhomme? Il se serait sans doute contenté d'appeler du secours sans te secourir lui-même, et tu aurais eu le temps de périr sous ses yeux avant qu'il eût osé mettre un pied dans le fossé. Le petit garçon, au contraire, plus courageux et plus compatissant, s'est précipité dans l'eau après toi, au péril de sa propre vie. Tu venais de lui refuser un service qui ne t'aurait coûté qu'un léger effort; et, malgré ta dureté à son égard, il n'a pas craint de hasarder ses jours pour sauver les tiens. As-tu fait jusqu'à présent, et feras-tu peut-être dans toute ta vie une action qui approche de la sienne? De tendres parents, un frère, une sœur, un ami, lui doivent un objet chéri qu'ils allaient perdre. La société lui doit un de ses enfants qui peut un jour travailler utilement pour elle. Gardons-nous donc bien de mépriser aucun de nos semblables, dans quelque rang que le sort l'ait placé, puisque les petits peuvent quelquefois nous être encore plus utiles que les plus grands.

J'avais les larmes aux yeux, ma chère maman, pendant le discours de M. Grandisson. Il me semblait que tous ses sentiments étaient déjà dans le fond de mon cœur. Oh oui, j'ai observé plus d'une fois que les gens du peuple sont les plus secourables lorsqu'ils voient quelqu'un dans le besoin; et l'on ne peut pas être méchant, quand on est aussi bien disposé à secourir ses frères.

Adieu, ma chère maman. Nous allons demain dîner chez la sœur de M. Grandisson : c'est à plusieurs milles d'ici. Je suis obligé de vous quitter. Nous devons nous coucher ce soir de bonne heure, pour être levés demain de grand matin. Édouard ne peut pas venir avec nous; il en est si fâché que cela me fâche pour lui. Voilà encore une autre punition de sa faute. Je vous rendrai compte de notre visite. Écrivez-moi, je vous prie, ma chère maman, jusqu'à ce que ma petite sœur puisse devenir votre secrétaire.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 5 juillet.

Nous avons eu beaucoup de plaisir, ma chère maman, chez mylord et mylady Campley. J'aurais voulu que vous eussiez pu voir comment mon ami Charles s'est comporté au milieu d'une nombreuse compagnie. Il y avait un autre jeune garçon à peu près de notre âge. Quelle différence entre Charles et lui! Celui-ci a toujours un maintien roide et affecté. Il ne sait faire autre chose que des compliments et des révérences. Il n'ose regarder personne en face, comme s'il avait honte d'une mauvaise action. Charles, au contraire, est civil avec une noble assurance. Il se présente d'un air aisé et modeste tout ensemble. Il écoute avec attention, et se permet peu de parler; mais ce qu'il dit est plein de grâce et de justesse, et tout le monde semble prendre du plaisir à l'entendre. Il distingue à merveille ce qu'il doit à chacun de ceux avec lesquels il se trouve. Respectueux envers ses supérieurs et les personnes plus âgées que lui, il est poli pour ses égaux et affable pour ses inférieurs. Sans paraître trop empressé dans ses soins, il a les attentions les plus délicates. Je ne vous en donnerai qu'un exemple.

Nous étions allés nous promener dans le jardin. Une jeune demoiselle avait oublié son chapeau à la maison. Elle ne tarda pas à se

plaindre de l'ardeur du soleil. Charles l'avait déjà devinée; et lorsqu'elle se disposait à aller chercher son chapeau, elle vit arriver Charles qui le lui apportait. Il lui demanda la permission de le mettre lui-même sur sa tête : ce qu'il fit avec toute la gentillesse dont il est capable. Oui, je vous assure, il est en compagnie comme un homme de trente ans. Après le dîner, il exécuta sur le clavecin une pièce fort difficile, et il reçut des applaudissements de tout le monde. Oh! si je pouvais devenir aussi aimable que lui, que je serais heureux! quand ce ne serait, maman, que pour vous plaire davantage.

Les deux filles de mylady sont aussi très-bien élevées. L'aînée qui s'appelle Charlotte, chante à ravir. Émilie l'aime tendrement. Elles se sont promis de s'écrire l'une à l'autre.

Mais j'allais oublier de vous raconter ce qui nous est arrivé sur la route à notre retour. M. et madame Grandisson avaient pris les devants avec Émilie et une dame du voisinage qui les avait accompagnés. M. Bartlet, Charles et moi, nous étions dans une seconde voiture. A peine avions-nous fait deux milles, que nous vîmes un pauvre vieillard assis au pied d'un arbre. Charles fit arrêter le cocher; et se tournant vers M. Bartlet : — Tenez, monsieur, lui dit-il, voyez, je vous prie, ce vieillard. Il paraît être aveugle, et il n'a personne auprès de lui. Que peut faire là ce pauvre malheureux! Voulez-vous me permettre de l'aller questionner? — Bien volontiers, mon ami, lui répondit le digne M. Bartlet. Charles descendit aussitôt de voiture. Il courut vers le pauvre homme, et lui dit : — Qui êtes-vous, mon ami, et que faites-vous tout seul dans cet endroit solitaire? — Hélas! répondit l'aveugle, je demeure à plus de deux milles d'ici. J'étais sorti ce matin pour venir demander l'aumône dans ce village qui est... je ne sais plus de quel côté : et mon conducteur, qui est un mauvais enfant, n'a pas voulu me reconduire, parce que je n'avais pas ramassé assez d'argent pour le payer comme à l'ordinaire. Je n'ai d'autre espérance que dans le Ciel, qui enverra peut-être quelqu'un pour me secourir. — Mais, lui dit Charles, le soleil vient de se coucher, il sera bientôt nuit, que deviendrez-vous ici? — Il faudra donc que j'y périsse de misère, répondit l'aveugle. — Non, repartit Charles, je veux être celui que vous attendez de la part du Ciel pour vous sauver. — Oh! monsieur Bartlet, lui dit-il en revenant vers nous, me refuserez-vous la douceur de sauver un misérable vieillard, un pauvre aveugle abandonné sans secours, et qui va périr si nous n'avons pitié de lui? La

nuit s'avance. Que deviendra ce malheureux s'il n'a personne pour le guider? Son habitation n'est qu'à deux milles d'ici! Qui nous empêche de l'y conduire dans notre voiture. — Oui, Charles, lui répondit M. Bartlet, suivez les mouvements de votre cœur généreux. Charles n'eut pas plutôt reçu cette réponse, qu'il alla prendre le vieillard par la main, et le fit monter dans le carrosse.

Un autre que mon ami aurait eu peut-être une mauvaise honte d'aller avec un homme qui avait des habits si déchirés; mais lui, au contraire, il semblait s'en faire honneur. Il ne fallut pas nous détourner beaucoup de notre route pour ramener le pauvre vieillard dans sa chaumière. Je vis que Charles en le faisant descendre de la voiture,

lui glissait de l'argent dans la main; et nous nous séparâmes de lui après en avoir reçu mille bénédictions. A notre arrivée tout le monde donna des louanges à cet acte d'humanité. — Mais, dit Émilie, cet homme, avec sa grande barbe et ses haillons, devait faire une singulière figure dans votre calèche. — Ah! ma sœur, je ne pensais guère à son accoutrement, répondit Charles, tant j'avais de joie d'avoir pu secourir un malheureux! M. Grandisson ne put y tenir, ses yeux se remplirent de douces larmes. Il tendit les bras à son fils, qui vint s'y précipiter; et il le serra tendrement contre son cœur. Oh! ma-

man, que le mien était plein pendant une scène si touchante! Il me semble que cette calèche est un beau char de triomphe pour mon ami.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 juillet.

Je vous remercie, ma chère maman, de votre lettre gracieuse. Il y avait bien longtemps que vous ne m'aviez écrit. Je craignais que vous ne fussiez pas contente de moi. Savez-vous ce que je fais? Je porte toujours dans mon sein la dernière lettre que j'ai reçue de vous, pour être plus souvent à portée de la lire, et de repasser les bonnes leçons que vous m'y donnez. Il me semble que je vais en valoir un peu mieux chaque fois que je l'ai lue.

C'était hier la fête de madame Grandisson. Charles se leva de très-bonne heure. Sa prière fut beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire. Il priait sans doute le Ciel pour sa chère maman, comme je fais pour vous quand c'est votre fête. Il s'habilla ensuite de neuf. Vous auriez été charmée de sa bonne mine. Mais il faut que je vous reprenne les choses d'un peu plus loin.

Il y a près d'un mois qu'Édouard et Charles eurent chacun un habit

neuf d'été, qu'ils avaient choisi eux-mêmes. Édouard mit le sien dès le premier jour; mais Charles continua de porter celui de l'année précédente, qui était encore fort propre. Son père lui en ayant demandé la raison, il lui répondit qu'il réservait sa parure pour une visite de cérémonie. Voyez-vous, maman? Cette visite était celle qu'il devait rendre à sa mère le jour de sa fête! Que Charles est aimable! et comme tout ce qu'il fait est bien imaginé! Émilie était déjà venue frapper à notre porte, et nous attendait avec impatience. Nous descendîmes ensemble, et nous trouvâmes M. et madame Grandisson qui déjeunaient dans le salon. Charles fut le premier qui souhaita une bonne fête à sa maman. Il mit un genou en terre devant elle, et lui baisa respectueusement la main. Oh! si je pouvais me rappeler tout ce qu'il lui dit! Mais j'étais trop vivement ému pour retenir la suite de ses paroles. Il lui présenta aussi un bouquet de fleurs qu'il avait cultivées de ses propres mains. Émilie le suivit, et donna à sa maman un joli sac à ouvrage qu'elle avait fait elle-même. Ce présent était tout à fait

inattendu, et il en devint par là plus agréable. Madame Grandisson prit ses deux enfants dans son sein, et les baisa tendrement. Ils furent

ensuite embrassés de leur papa, tandis que je faisais mon compliment du mieux qu'il m'était possible. Ce fut au moins avec un cœur bien sincère, car j'aime véritablement mes dignes bienfaiteurs. Édouard vint un moment après. Je suis bien sûr qu'il aime sa maman. Eh! qui ne l'aimerait pas! Mais il eut beau faire, ses manières ne me firent pas autant de plaisir que celles de Charles. L'un fait tout plus agréablement que l'autre. Émilie eut une jolie paire de bracelets. Charles et Édouard eurent chacun une montre à répétition. Croiriez-vous que depuis hier celle d'Édouard est déjà dérangée? Et moi, ma chère maman, j'ai eu un beau microscope. Cela vaut mieux pour moi que tous les bijoux. Oh! la bonne madame Grandisson! Comment ai-je mérité ce cadeau?

Le soir il nous vint une grande compagnie de toutes les maisons de campagne d'alentour. Charles fit les honneurs de la table comme un homme fait. Il dépeça les viandes, il versa les liqueurs, il servit les dames : en un mot, il remplit à merveille son petit emploi.

Voilà une bien longue lettre, maman; mais je parle de mon ami, et c'est à vous que j'en parle. Je ne suis plus étonné que de pouvoir sitôt finir. Je ne le ferai pourtant pas sans avoir tendrement embrassé ma petite sœur, pour qu'elle vous le rende.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 15 juillet.

J'ai tous les jours ici de nouveaux plaisirs, ma chère maman. Votre fils est maintenant devenu jardinier. — Veux-tu m'aider, me dit l'autre jour mon ami? Il faudrait donner une autre tournure à mon jardin. La saison des fleurs est passée. Je veux faire venir de la salade pour régaler maman pendant tout le reste de l'été. Si je le veux, lui répondis-je? Oh! sûrement. Je te serai toujours obligé, lorsque tu me donneras l'occasion de faire quelque chose pour toi. Nous allâmes aussitôt prendre une camisole légère, et nous voilà tous les deux la bêche à la main. Le jardin fut défriché le soir même. Nous recueillîmes avec soin les greffes et les oignons pour les remettre en terre avant notre départ.

Hier nous nous sommes levés à cinq heures. On n'a pas longtemps à dormir dans notre métier, parce qu'on ne peut rien transplanter à

l'ardeur du soleil. Ce matin nous sommes retournés de bonne heure à l'ouvrage, et nous avons eu le plaisir de l'achever avant le déjeuner. Nous n'attendons plus que de voir lever nos semailles et prendre racine à nos plantations. Dans cet intervalle nous aurons assez de besogne à extirper les mauvaises herbes. Quel plaisir ce sera pour nous de voir croître nos petites plantes! J'avais fait jusqu'ici comme les autres enfants, qui voient tous les jours les productions de la nature sans y faire attention. Mais Charles m'apprend à réfléchir sur tout ce que je vois. Je puis encore vous en donner un exemple dans un entretien que nous eûmes hier. Je ne sais si je vous ai déjà écrit que Charles avait une jolie volière peuplée de toutes sortes d'oiseaux, dont il prend soin lui-même. Nous avions fini notre jardinage, et nous faisions un tour de promenade avec Émilie. — Attendez un moment, nous dit Charles. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore pansé mes oiseaux d'aujourd'hui.

Émilie. — Nous irons avec lui, n'est-ce pas, Guillaume?

Guillaume. — Avec grand plaisir, Émilie.

Charles. — Vous êtes de bons enfants de venir rendre visite à mes petits pensionnaires.

Guillaume. — Oh! les jolis oiseaux! Comme ils paraissent joyeux de te voir!

Charles. — C'est qu'ils sont accoutumés à manger de ma main.

Guillaume. — On dirait qu'ils te reconnaissent.

Charles. — Je me flatte d'être un peu de leur connaissance. J'ai observé cependant que lorsque j'ai mon chapeau sur la tête, ils s'enfuient de moi, comme s'ils ne me connaissaient plus. L'instinct de mon chien est plus sûr. Il me reconnaîtrait, je crois, sous toute espèce de déguisement.

Émilie. — Édouard devrait bien apprendre de toi à être plus soigneux. N'a-t-il pas laissé mourir de faim l'autre jour sa linotte? Oh! si j'avais un oiseau, je me garderais bien de l'oublier.

Charles. — Tu as raison. Il faut bien soigner ces pauvres petits animaux, puisqu'ils ne sont pas en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Émilie. — Mais ne vaudrait-il pas mieux encore leur donner la volée que de les tenir prisonniers? On ne renferme que ceux qui ont fait du mal aux autres; et sûrement ces pauvres oiseaux n'en ont fait à personne.

Charles. — Non, sans doute; mais ils ne sont pas malheureux dans leur cage. S'ils avaient joui auparavant de leur liberté, je me serais bien gardé de les en priver. Mais ils sont nés dans leur prison; et je parie que si je leur ouvrais la volière, ils craindraient d'en sortir.

Émilie. — Ils voient cependant les autres voler librement dans les airs. Que penserions-nous si nous étions renfermés?

Charles. — Nous penserions qu'il est fort agréable d'être libre, et fort triste d'être prisonnier. Mais les oiseaux n'ont aucune idée de cette différence. Pourvu qu'on leur donne à manger et à boire, ils sont contents. Ils jouissent de ce qu'ils ont, sans penser à ce qui leur manque.

Émilie. — Je suis bien aise de ce que tu m'as tranquillisée là-dessus. Ma tante Campley m'a promis un serin. Je ne pensais à le recevoir que pour lui donner la volée. Tu peux venir à présent, mon petit ami. J'aurai bien soin de toi, et tu auras abondamment du grain dans ta cage, malgré l'hiver, lorsque les autres oiseaux ont tant de peine à en trouver sous la neige.

Vous voyez, maman, combien Émilie est une bonne fille. Je pense que ma petite sœur ne trouvera pas ma lettre trop longue. Voilà un bon modèle que je lui présente pour l'imiter.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 18 juillet.

Charles, Édouard et moi nous sommes allés dîner hier chez le chevalier Friendly. Il a un fils à peu près de notre âge, avec qui nous nous sommes bien amusés. Je veux vous faire part, ma chère maman, de l'entretien que nous eûmes à ce sujet, à notre retour. Émilie vint à notre rencontre, et nous demanda d'un air gracieux si nous étions contents de notre journée.

Oui, ma chère sœur, lui répondit Charles; mais j'aurais eu encore plus de plaisir si tu avais pu être de notre partie.

Émilie. — Tu as bien de la bonté, mon frère. Cependant Édouard ne me paraît pas trop satisfait de sa visite.

Édouard. — Il est vrai. Je demeure une autre fois à la maison. Le jeune Friendly ne me convient pas du tout

Charles. — En quoi donc, mon cher Édouard? Il est si doux et si poli!

Édouard. — C'est qu'il ressemble plus à un homme de quarante ans qu'à un jeune homme de quatorze.

Charles. — Voilà justement ce que j'estime en lui. Ne trouves-tu pas surprenant qu'on puisse avoir tant de sagesse et d'instruction à son âge?

Édouard. — Quel besoin avait-il de nous étaler tous ses instruments de physique? Que dirais-tu si j'allais parler à une demoiselle des beautés du latin? Ne serait-ce pas une impolitesse de ma part?

Charles. — Oui, sans doute, parce que tu saurais déjà qu'elle n'a pas été élevée à entendre cette langue. Mais le jeune Friendly pouvait nous supposer aussi bien instruits que lui-même; et je le crois trop modeste pour avoir eu l'intention de nous humilier. Il ne voulait que nous amuser un moment par quelques expériences curieuses sur sa machine électrique. J'avoue qu'elles m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'il m'a semblé que ces connaissances n'étaient pas au-dessus de notre portée; et j'y ai pris une nouvelle ardeur, pour m'instruire dans toutes les sciences qui ont pour objet l'étude de la nature.

Édouard. — Et que dis-tu de voir qu'un jeune homme de condition ait un tour à tourner?

Charles. — Je le trouve si bien de mon goût, que je veux prier mon papa de m'en donner un.

Émilie. — Oh! oui, Charles, je t'en prie. Tu me feras de jolis ouvrages en ivoire.

Édouard. — Vraiment je ne puis m'empêcher d'en rire. Charles Grandisson se faire tourneur. C'est une excellente idée. Voilà un bon métier qu'il aura, s'il devient jamais pauvre.

Charles. — Ne crois pas badiner, mon frère. Il y a des gens bien au-dessus de nous qui sont tombés dans la pauvreté. Quoique j'espère n'avoir pas besoin de l'art de tourner pour gagner ma vie, c'est une occupation fort amusante, et qui donne de l'adresse à nos mains. Je la prendrai pour délassement quand je serai fatigué de l'étude.

O ma chère maman, si vous étiez assez riche pour me donner aussi un tour! Mais non, que cela ne vous inquiète pas. Je travaillerai sur celui de mon ami Charles. Le jeune Friendly a tourné en notre présence une petite boîte d'ivoire qu'il m'a donnée. Je vous l'envoie pour ma petite sœur, jusqu'à ce que je puisse lui en donner de ma façon.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 juillet.

M. et madame Grandisson sont allés passer quelques jours chez un de leurs amis. M. Bartlet vient de partir pour Londres. Ainsi, ma chère maman, nous voilà restés seuls avec une ancienne femme de chambre et un petit nombre de domestiques. Émilie conduit le ménage en l'absence de sa mère. Oui, en vérité, c'est elle qui donne ses ordres à tout le monde et avec autant de sagesse que si elle avait dix ans de plus. N'est-ce pas bien joli de la part d'une si jeune demoiselle? Elle n'a pas encore douze ans, et les domestiques la respectent déjà comme leur maîtresse. Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle ne leur parle jamais qu'avec douceur sans se familiariser avec eux. Elle suit en cela l'exemple de son frère Charles. Vous ne sauriez croire combien il est aimé et honoré de tous les gens de la maison. Édouard au contraire ne fait que jouer avec eux; et ils ne peuvent le souffrir. Il est vrai qu'il leur fait bien des malices, et qu'il les traite souvent avec une hauteur insupportable. Oh! s'il était allé avec son papa et sa maman! Dès qu'ils ne sont plus là pour le morigéner, il n'y a plus moyen de tenir avec lui.

Charles, Émilie et moi nous n'en remplissons pas moins nos heures d'études que si M. et madame Grandisson étaient ici pour veiller sur nous. Mais Édouard profite de leur absence pour passer sa journée à baguenauder ou à courir les champs. Il ne cherche même qu'à nous détourner de nos exercices, comme si notre application était un sujet de reproche pour sa paresse. Nous étions hier au matin dans un coin de la chambre occupés à dessiner. Édouard s'amusait à faire voler un hanneton au bout d'un fil; et sous prétexte de le suivre, il venait donner des secousses à nos chaises pour nous troubler dans notre travail. Émilie, emportée par sa vivacité, allait le tancer vertement. Charles la prévint; et adressant avec douceur la parole à son frère : — Mon cher Édouard, lui dit-il, si tu veux jouer, à la bonne heure. Mais pourquoi nous interrompre?

Édouard. — Ne vois-tu pas que c'est mon hanneton qui m'entraîne?

Émilie. — Voilà qui paraît croyable.

Charles. — Sans vouloir te fâcher, dis-moi quel plaisir peut trouver

un garçon de ton âge dans un pareil amusement? N'est-ce pas tourmenter une pauvre bête sans nécessité?

Édouard. — Eh bien! je vais lui donner la volée, pourvu que tu viennes te promener avec moi dans le jardin.

Charles. — C'est-à-dire que si je refuse d'y aller, tu continueras de tourmenter le pauvre hanneton. Ce n'est cependant pas sa faute, si je ne veux pas te suivre.

Édouard. — Te voilà bien! Jamais il ne te plaît de faire ce que je demande.

Charles. — Écoute donc. Il vaut encore mieux, à mon avis, faire ce que demande mon papa; et il veut que cette heure soit donnée au travail.

Édouard. — Comme s'il était ici pour nous y forcer!

Émilie. — Tu ne fais donc rien que par force?

Édouard. — Vous êtes toujours tous les deux à vous entendre contre moi.

Charles. — Non, mon frère; et quoique Émilie ait raison, pour te prouver que je suis à ton service, me voilà prêt à te suivre. Je puis achever mon dessin dans un autre moment. Allons dans le jardin. Ce sera toujours un plaisir pour moi de t'obliger.

Ils n'étaient pas au bout de l'allée qu'il survint une grosse averse : ce qui les força de rentrer, au grand regret d'Édouard. Charles, pour

le consoler, lui proposa de faire entre nous une petite lecture dans l'histoire ancienne. Va, je n'ai pas besoin de tes livres, lui répondit

brusquement Édouard. Je n'ai pas envie d'être un savant, je dois être un officier.

Charles. — Eh bien! crois-tu que la connaissance de l'histoire ne lui soit pas utile?

Émilie. — Un joli officier, qui ne saura parler que de bombes et de canons!

Édouard fit une grimace à sa sœur, et voulut nous obliger de jouer aux quatre coins, en prenant John pour faire le cinquième. Mais Charles, qui malgré la douceur de son caractère, est capable de la plus grande fermeté, lui répondit : — Non, mon frère, il n'a pas tenu à moi tout à l'heure que je ne fisse ce qui pouvait te faire plaisir. La pluie nous a contrariés. Je t'ai proposé un autre amusement qui devait te satisfaire. Tu ne l'acceptes point; mais il convient à ma sœur et à mon ami, et je crois devoir céder à un goût raisonnable plutôt qu'à tes caprices.

Édouard qui sait que son frère ne revient pas aisément du parti qu'il a pris, sortit aussitôt d'un air grognon; et malgré la pluie, il courut jouer dans la cour avec un grand dogue, dont il a fait son ami pour le tarabuster sans cesse. Il n'en revint qu'au bout d'une heure, trempé jusqu'aux os, et tout couvert de crotte de la tête aux pieds. Pour nous, dans cet intervalle, après avoir lu la vie d'Épaminondas, qui nous fit infiniment de plaisir, nous eûmes le temps de reprendre nos dessins et de les achever.

Il se présenta dans l'après-midi une occasion pour les envoyer à M. Grandisson; et nous avons eu ce matin le plaisir d'apprendre qu'il en a été fort satisfait. Mais qu'aura-t-il pu penser d'Édouard qui ne lui a rien envoyé? Voilà ce qui m'afflige. Je donnerais tout au monde pour qu'il fût aussi bon, aussi aimable, aussi appliqué que son frère. C'est alors qu'il ne manquerait plus rien au bonheur de ses parents. Je vois avec regret combien de peines il leur cause. Oh! ma chère maman, s'il m'arrivait un jour de vous donner aussi des chagrins! Non, non, rassurez-vous. Lorsque je pense à votre tendresse pour moi, je sens tout ce que je dois faire pour m'en rendre digne. J'ose vous promettre que je ne vous donnerai jamais que des sujets de satisfaction. J'entends d'ici ma petite sœur qui vous donne la même parole; et je l'embrasse tendrement pour cette bonne résolution. Adieu, ma chère maman.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 24 juillet.

Une des servantes de la maison est très-malade. Vous allez voir, maman, s'il est possible d'avoir un cœur plus sensible et plus compatissant que la bonne Émilie. Elle s'est levée ce matin à la pointe du jour pour porter elle-même une potion à la pauvre malade. Elle n'a pas eu de repos qu'elle ne la lui ait vu prendre tout entière, parce que c'était absolument de l'ordonnance du médecin. On dirait, à la voir, que c'est une sœur chérie à qui elle donne ses soins. Elle porte la complaisance jusqu'au point de lui faire la lecture, afin de l'endor-

mir. Que c'est une chose aimable dans une jeune demoiselle d'avoir tant d'humanité! Édouard a voulu lui en faire des reproches.

— Il te sied bien, lui a-t-il dit, de servir toi-même ta servante! — Et pourquoi non, mon frère, a-t-elle répondu? Tu joues bien aux quilles avec les domestiques. S'il est de leur devoir de nous servir lorsqu'ils se portent bien, c'est à nous de les soigner lorsqu'ils sont malades. D'ailleurs la pauvre Peggy ne m'a-t-elle pas veillée plus

d'une fois dans les maladies de mon enfance? C'est bien le moins que je fasse pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Je pense combien j'aurais de plaisir à sa place de voir que l'on me témoigne de l'attachement.

Édouard s'est trouvé si honteux qu'il est sorti brusquement de la chambre. — Ah! me suis-je dit à moi-même, Émilie ne fait que ce que j'ai vu faire à ma chère maman. Lorsque notre pauvre Nannette avait la fièvre, c'était maman qui lui donnait ses soins. Mais ce souvenir me fait venir une pensée qui m'attriste. Il y a tant de domestiques dans cette maison! Et vous, ma chère maman, vous n'avez qu'une servante pour vous servir. Combien vous devez vous trouver malheureuse! Il faut que vous fassiez vous-même une infinité de choses qui conviennent si peu à la veuve d'un colonel. Encore si ma sœur était assez grande pour vous soulager! Mais non, elle ne fait que vous donner plus de peine. Et moi, que fais-je ici, au lieu d'être auprès de vous, pour vous aider de toutes mes forces, et pour vous consoler? Cette réflexion me serre le cœur. Il n'y a qu'une chose qui puisse adoucir ma tristesse : c'est qu'à force de m'instruire, je puis un jour me mettre en état de finir vos malheurs. Oh! comme une si douce espérance me donne de courage! Adieu, ma chère maman, je vous embrasse entre les larmes et la joie.

MADAME D''' A SON FILS

Amsterdam, le 6 août.

Que j'aime la jeune Émilie! Oui, mon fils, il n'est point de vertu plus aimable que l'humanité. Il serait bien à souhaiter que toutes les jeunes demoiselles voulussent profiter d'un si bel exemple, et qu'au lieu de tracasser les domestiques, elles apprissent à les traiter avec bonté. Comment peut-on être insensible au plaisir de se faire aimer de ceux qui nous entourent?

Mais pourquoi t'affliger, mon cher fils, de ce que je n'ai qu'une servante à mes ordres? La multitude des domestiques ne fait pas le bonheur : elle sert plus au faste qu'à l'utilité. Chaque domestique dans une maison annonce un besoin de plus dans le maître et la maîtresse, et les assujettit à plus de soins et de vigilance. Si j'en avais les moyens, j'aurais sans doute le nombre de gens que demanderait mon état : je le regarderais comme un devoir, pour assurer les besoins de la vie à

de pauvres malheureux qui seraient peut-être réduits à souffrir faute d'emploi. Mais puisque le Ciel n'a pas trouvé bon de m'accorder des richesses, je ne me crois pas à plaindre de n'avoir qu'un seul domestique : c'est tout ce qu'il me faut; je n'ai pas besoin d'autres services que les siens.

Maintenant, mon cher fils, quelles sont les occupations qui ne conviennent pas, dis-tu, à la veuve d'un colonel? Tu n'as pas assez réfléchi à ce que tu voulais dire. Il n'y a aucune honte à se servir soi-même, lorsqu'on n'est pas en état de payer les services des autres. Ne vaut-il pas mieux pour toi de pouvoir dire après ma mort : Ma mère préparait elle-même ses simples repas; nos habits étaient l'ouvrage de ses mains : à peine pouvait-elle nous procurer le nécessaire, mais elle ne devait rien à personne; que si l'on te faisait ce reproche : Vos parents ont vécu selon leur rang et leur naissance; ils avaient une superbe habitation, de magnifiques ameublements, une suite nombreuse de domestiques, mais ils ne vous ont laissé que des dettes? — Qu'est-ce alors que le fils d'un colonel? un jeune homme méprisé, qui, malgré son innocence, porte la honte de ses pères; tandis qu'un homme d'honneur, de la naissance la plus commune, daigne à peine le reconnaître pour son égal.

Ce que je viens de te dire suffira, je l'espère, pour te guérir de ta tristesse, puisqu'il te fait voir que je suis entièrement satisfaite de mon sort.

Au reste, mon cher fils, la sensibilité de ton cœur et les témoignages de ta tendresse m'ont fait répandre des larmes de joie. Quand je serais encore plus pauvre que je ne le suis, je me croirais riche dans la possession d'un fils aussi vertueux. Adieu, mon cher enfant, continue à suivre les heureuses dispositions que tu fais paraître, et tu seras la consolation de la plus tendre des mères.

Ta petite sœur a été vivement touchée de ta lettre, et j'ai remarqué en elle, depuis ce moment, encore plus d'application et de docilité. O mes enfants, puissiez-vous toujours vous encourager l'un l'autre dans la pratique de vos devoirs!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 août.

O ma chère maman, de quel malheur affreux je fus témoin l'autre jour! J'en suis encore tout saisi. Non, je n'aurais pas la force de vous le raconter. J'aime mieux vous envoyer une copie des lettres qu'Émilie et Charles ont écrites à leurs parents pour les en instruire, avec les réponses qu'ils en ont reçues. Vous y verrez comme l'humanité règne dans cette généreuse famille. Lisez, je vous prie, lisez.

ÉMILIE GRANDISSON A SA MÈRE

Le 7 août.

Nous avons été dans une grande consternation, cette nuit, ma chère maman. La maison de M. Falston, notre voisin, a été entièrement brûlée. Oh! quelles flammes épouvantables! le ciel était rouge comme du sang. Le cœur me battait; je pleurais. Il est si triste de voir un père de famille perdre tous ses biens! Quelles précautions on doit prendre contre le feu, puisqu'en un moment il peut produire un malheur si terrible! Ce sont les jeunes demoiselles Falston qui en sont la cause. Hier au soir, sans que personne s'en aperçût, elles allèrent chercher dans la cuisine des charbons allumés, et les portèrent dans une petite chambre où l'on ne va guère, pour y faire cuire en secret une galette. Une demi-heure après, elles entendirent leur papa qui les appelait. Elles se hâtèrent de manger leur galette à demi-cuite, et elles descendirent. L'heure de se coucher vint bientôt après, et elles montèrent dans leur appartement sans penser davantage aux charbons qu'elles avaient portés dans la petite chambre. Le feu aura pris sans doute au tapis, et de là au plancher et aux meubles. Enfin, cette nuit à deux heures, lorsque tout le monde était encore dans le sommeil, voilà la maison tout en flammes. Le Ciel les a bien punies. Voyez, maman, pour manger une mauvaise galette, réduire en cendres la maison de son père! Maintenant elles se désolent, elles demandent pardon, elles sont à demi-mortes de douleur; mais à quoi cela sert-il? le

feu a tout consumé. On n'a pu sauver ni les meubles, ni les papiers, ni l'argent. A peine les jeunes demoiselles ont-elles pu s'échapper en simples camisoles; et M. Falston lui-même a couru le risque de perdre

la vie. Il est cruellement brûlé dans plusieurs parties de son corps : il serait péri au milieu des flammes, sans le courage de l'un de ses domestiques.

Que va maintenant devenir l'orgueil de ces jeunes demoiselles? Hier elles étaient riches : elles sont aujourd'hui si pauvres! Elles traitaient les paysans avec mépris, parce qu'ils n'avaient pas de belles maisons : elles sont aujourd'hui trop heureuses que ces paysans aient voulu les recevoir par pitié dans leur chaumière. Comme il faut peu de temps pour être humilié! Oh! certes il est bien mal de ne pas traiter ses inférieurs avec affabilité, lorsque l'on voit combien on peut avoir besoin de la compassion de tout le monde.

Cette lettre est déjà si longue, que je crains de vous importuner, ma chère maman. Cependant, quoique je n'ose guère vous dire ce que j'ai fait, j'ai encore quelque chose à vous marquer. Le pardonnerez-vous à votre Émilie? Oh oui, vous êtes si bonne et si compatissante! Les habits des jeunes demoiselles Falston ont tous été brûlés; elles n'en ont pu sauver aucun. J'ai envoyé à la plus jeune, qui est à peu près de ma taille, une de mes robes et du linge. J'aurais bien voulu

lui en envoyer davantage; mais tout ce que je possède est à vous, et je ne puis en disposer sans votre aveu. Je vous supplie de vouloir bien approuver la liberté que j'ai prise; j'en serai d'autant plus économe à l'avenir pour mes petites affaires. Vous n'aurez pas besoin de me remplacer ce que j'ai donné : grâces à vos bontés, j'en ai de reste. Adieu, ma chère maman; embrassez pour moi mon papa, et soyez tous deux assurés de mon respect et de ma tendresse.

CHARLES GRANDISSON A SON PÈRE

Le 8 août.

Je prends la liberté, mon cher papa, de vous faire une humble prière pour une malheureuse famille. Ce mouvement de mon cœur pourrait-il vous déplaire? Oh non, sans doute : le vôtre est trop sensible et trop généreux!

Vous aurez appris par la lettre d'Émilie à maman, le cruel malheur qui est arrivé à M. Falston. Mais ce n'est pas tout. Émilie n'a pu vous parler que de sa maison et de ses effets : il est encore sur le point de perdre sa terre. Il a des créanciers qui ne le pressaient point lorsqu'il était riche : aujourd'hui que leur créance ne leur paraît pas en sûreté, ils veulent être payés à toute force, et ils l'ont déjà menacé de faire saisir ses biens pour les vendre. Dans une visite que je viens de lui faire, je l'ai entendu dire au procureur Nelson que toutes ses dettes ne montaient pas à plus de deux cents livres sterling : c'est une petite somme. Faut-il pour cela qu'après avoir essuyé un malheur si cruel, il soit encore privé du seul moyen qui lui reste pour élever ses enfants, et qu'il soit livré au besoin dans sa vieillesse? Que le Ciel nous préserve de le souffrir! Voici, mon papa, ce que j'ai pensé.

Le legs que mon oncle m'a laissé en mourant, est de cinq mille livres sterling : c'est, je crois, une grosse somme : elle est entre vos mains, et vous pouvez en disposer. Je puis sûrement me passer de deux cents livres pour tirer un honnête homme d'embarras. Je serai bien assez riche, surtout avec la bonté que vous avez d'ajouter tous les ans pour moi les intérêts à la somme du legs. Je vous en supplie, mon papa, ne me refusez pas ma demande; j'en aurai mille fois plus de plaisir que les deux cents livres ne pourraient jamais m'en donner. Oh! si je pouvais préserver de l'indigence un malheureux vieillard et

ses deux enfants, quel bonheur ce serait pour moi! Permettez-moi de vous ressembler dans cette occasion, vous qui êtes si bienfaisant. Ne m'instruisez-vous pas tous les jours à l'être? Si vous étiez ici, je me jetterais à vos pieds, je vous supplierais si ardemment... Mais en voilà assez : c'est à votre sagesse à décider si ma demande doit être écoutée. Mon devoir est une soumission aveugle à vos volontés, le respect le plus profond pour vos vertus, et l'amour le plus tendre pour votre personne.

Daignez, je vous prie, présenter à maman les plus vifs sentiments de mon respect et de ma tendresse.

M. GRANDISSON A SON FILS

Le 9 août.

C'est de moi, dis-tu, mon cher fils, que tu as appris à être bienfaisant. Sans doute j'ai toujours cherché à rendre ton cœur sensible aux maux de tes semblables. L'amour de nos frères, outre la douceur qu'il nous fait sentir, nous rend encore agréables aux yeux de l'Être suprême. La prière que tu me fais est un témoignage de la générosité de ton cœur, et une demande si louable mérite sa récompense. Les sentiments dont je te vois animé sont pour moi au-dessus des deux cents livres sterling. Tu trouveras ici un billet de banque de cette somme. Cours adoucir le chagrin du malheureux Falston, et goûte la jouissance d'une âme noble. Mais pour ce qui regarde le legs de ton oncle, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre en faire aucun usage jusqu'à ce que tu sois en âge de majorité. Je garde ce dépôt comme ton tuteur et non comme ton père. Adieu, mon cher fils; nous t'embrassons ta maman et moi, et nous t'aimons plus que jamais.

MADAME GRANDISSON A SA FILLE

Le 9 août.

Oh si j'étais près de toi, ma chère Émilie, avec quels transports je te presserais contre mon sein! Oui, je t'approuve entièrement d'avoir secouru la jeune demoiselle Falston dans son malheur. Je veux te donner pour récompense une nouvelle occasion de goûter le plaisir de

faire du bien. Tu trouveras dans ma garde-robe une pièce d'étoffe que je destinais à m'habiller ; tu en auras assez pour faire faire une robe à chacune des deux demoiselles. Si j'en crois le bon cœur de mon Émilie, cette disposition lui causera plus de plaisir que si je la faisais en sa faveur. Adieu, ma chère fille, n'oublie jamais la leçon que tu t'es donnée à toi-même dans ta lettre, de n'être jamais fière de la possession des biens de ce monde, puisqu'une seule nuit peut nous en priver ; ni dédaigneuse envers tes semblables, puisque tu peux avoir besoin de leur secours au moment où tu y penses le moins. Conserve toujours devant tes yeux l'événement terrible dont tu m'as fait la peinture ; songe sans cesse combien il est dangereux de jouer avec le feu, puisque d'une seule étincelle dépend souvent notre ruine ou même notre mort.

Bien des amitiés de ma part à Guillaume et à tes frères. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser, et de te témoigner particulièrement la satisfaction que j'ai ressentie de ta conduite.

CHARLES GRANDISSON A SON PÈRE

Le 20 août.

Je m'empresse, mon cher papa, de répondre à la lettre gracieuse dont vous m'avez honoré. Si vous aviez vu combien M. Falston m'a témoigné de reconnaissance, vous en auriez pleuré d'attendrissement ainsi que moi. Tandis qu'il m'embrassait, je voyais de grosses larmes couler le long de ses joues. Ah ! ces larmes devaient être bien douces pour lui, puisque je trouvais tant de douceur dans les miennes. Je dois vous rendre compte de tout ce que j'ai fait : le voici. M. Falston a, comme vous le savez, de la fierté dans le caractère ; et il aurait pu être humilié de recevoir un secours qui, dans cette circonstance, aurait eu l'air d'une charité. Je ne lui ai présenté le billet de banque que comme un prêt dont il serait libre de s'acquitter à son aise. Il a voulu m'en donner une reconnaissance, je l'ai reçue ; mais je l'ai déchirée devant lui, en disant que je n'avais besoin que de sa parole, pour lui faire entendre qu'il n'aurait jamais de tracasserie à essuyer à ce sujet. Si j'avais pu mettre le billet en cachette dans sa tabatière, je l'aurais mieux aimé, parce qu'il n'aurait jamais su d'où lui venait ce secours ; mais je n'ai pas trouvé l'occasion de faire mon coup.

O mon cher papa, quel doux plaisir vous m'avez fait goûter ! et com-

bien je désire d'être bientôt à vos genoux pour vous en remercier comme je le dois!

Dites, je vous prie, à maman, qu'Émilie a déjà rempli ses ordres : elle s'est privée de toutes ses heures de récréation pour mettre la main à l'œuvre; et, grâce à son activité, les ouvrières ont fini les deux robes en un jour. Émilie vient de les envoyer.

Avec quelle impatience nous attendons l'instant qui nous rendra des parents si dignes de tous nos respects et de toute notre tendresse!

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 12 août.

O ma chère maman! Le pauvre Charles a une jambe échaudée. Il ne peut pas marcher. C'est Édouard qui en est cause par sa maladresse. Il a renversé sur lui une théière d'eau bouillante. Jamais, non, jamais on n'a montré autant de patience et de bonté que mon ami. Un autre se serait emporté contre son frère, et l'aurait accablé de reproches. Charles, au contraire, ne cherchait qu'à lui cacher la douleur qu'il ressentait. — Ce n'est rien, disait-il, je ne souffre pas beaucoup. Ne t'afflige pas, Édouard, je t'en prie.

Cependant nous vîmes bientôt qu'il y avait plus de mal qu'il n'en disait; car sa jambe devint si enflée, qu'on fut obligé de lui couper son bas avec des ciseaux pour le déchausser. Émilie fondait en larmes. — Voyez, dit-elle à Édouard, ce que vous avez fait par votre étourderie. Vous avez peut-être estropié votre frère pour le reste de ses jours. Je souhaiterais que ce malheur fût retombé sur vous-même. — Il vaudrait mieux qu'il ne fût arrivé à personne, dit Charles en interrompant sa sœur. Va, ma chère Émilie, cela ne vaut pas la peine de t'inquiéter. Je serai bientôt guéri. Édouard ne l'a pas fait par un mauvais dessein. C'est un malheur; et quand il serait encore plus grand, il faudrait bien s'en consoler. — Non, répondit Émilie. Je ne saurais lui pardonner sa maladresse. Voyez-le donc. Il reste-là immobile comme une bûche, au lieu d'envoyer tout de suite chercher un chirurgien. — Je n'en ai pas besoin, dit Charles. Donnez-moi seulement un linge et de l'eau fraîche pour bassiner ma jambe. Il n'y paraîtra plus dans quelques jours. — Mais, reprit-il, en nous adressant la parole à Émilie et à moi, M. Bartler va venir; ne lui dites pas, je vous prie, qu'Édouard

soit pour rien dans cet accident. Et toi, mon frère, donne-moi la main, et embrassons-nous. Ton affliction me ferait plus de peine que cette petite brûlure dont je ne souffre presque plus.

Que l'on est heureux de pouvoir ainsi se rendre maître de soi-même! On a beau voir que Charles a raison, qui pourrait faire comme lui? Cependant je sens à merveille qu'il ne sert à rien de se dépiter. Les emportements n'emportent pas le mal. Mais le plaisir que je goûte à vous écrire, me fait oublier que Charles m'a prié de lui tenir compagnie. Adieu, ma chère maman, souffrez que je vous quitte pour retourner auprès de mon ami. J'embrasse ma petite sœur, et je la prie, au nom de son amitié pour moi, de se préserver de la brûlure. Elle se trouvera fort bien de cette marque d'attachement que je lui demande.

GUILLAUME D'** A SA MÈRE

Le 14 août.

Le pauvre Charles! Il y a maintenant deux jours qu'il a sa jambe étendue sur un coussin. Je crois qu'il souffre beaucoup, quoiqu'il s'obstine toujours à n'en rien faire paraître. Émilie lui demandait hier s'il ne trouvait pas bien triste de ne pouvoir pas marcher. — Que me

servirait de m'attrister, lui répondit-il? Je ne ferais que rendre mon mal plus sérieux. J'aime mieux me réjouir de l'espérance d'être bientôt guéri. Et puis ne serait-ce pas une honte, si je ne pouvais me consoler d'un si petit malheur? Il peut m'arriver cent fois pis dans ma vie; et ces légères disgrâces m'apprennent de bonne heure à tenir mon courage tout prêt, lorsqu'il m'en viendra de plus grandes. — Mais, dit Émilie, c'est pourtant bien fâcheux de souffrir ainsi par la faute d'un autre. — Il est vrai, répondit Charles, j'aimerais mieux que ce fût par la mienne : mon frère n'en aurait pas tant de chagrin.

Émilie. — Est-ce que tu ne t'ennuies pas d'être obligé de rester dans la chambre, sans oser remuer?

Charles. — Comment veux-tu que je m'ennuie, quand j'ai le plaisir de recevoir des marques si touchantes de ton amitié?

Émilie. — Tu as bien de la bonté, mon frère, d'y faire attention. Mais enfin il a tenu à fort peu de chose que tu n'eusses la jambe entièrement brûlée.

Charles. — Voilà qui doit encore me consoler dans mon accident. J'aurais bonne grâce à me plaindre lorsque je vois tant de gens condamnés pour la vie à marcher sur des béquilles.

Émilie. — Je crois, en vérité, que tu aurais eu le secret de trouver aussi des consolations, s'il avait fallu te couper la jambe.

Charles. — Il n'est pas nécessaire de te dire que j'en aurais été bien affligé. Mais comme ce malheur ne me serait arrivé que par la volonté du ciel, j'aurais tâché de lui soumettre la mienne, pour en obtenir la force dont j'aurais eu besoin.

Qu'en dites-vous, maman? prendre son parti comme Charles, n'est-ce pas l'unique moyen de parer à tous les malheurs? Je me souviens encore de ce triste jour où je perdis mon papa. Vous pleuriez, je me désolais : mais nos gémissements et nos larmes ne pouvaient lui rendre la vie. Vous me prîtes par la main, et vous me dîtes : Viens, mon fils, prions le Tout-Puissant de nous consoler. Je vis bientôt que vous étiez plus tranquille. Je sentis moi-même que mon cœur avait été soulagé par la prière. Voilà un bon moyen que j'ai trouvé pour adoucir la tristesse. Je me soumettrai aux ordres du ciel dans tout ce qui m'arrivera de fâcheux. J'espère que j'aurai alors du courage pour souffrir, en pensant que c'est Dieu qui le veut, Dieu à qui je dis tous les jours : Que votre volonté s'accomplisse.

Mais pourquoi ai-je commencé à vous parler de choses si tristes, ma

chère maman, vous à qui je ne voudrais rien dire que pour vous donner de la joie? Je n'y sais qu'un remède, c'est de prendre dans vos bras ma petite sœur, de la caresser, de lui parler de votre tendresse et de la mienne. Je suis sûr que son joli sourire vous rendra la paix et le bonheur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 18 août.

M. et madame Grandisson viennent d'arriver, ma chère maman. Nous en sommes tous dans une joie que je ne puis vous exprimer. Les domestiques eux-mêmes font éclater mille transports d'allégresse. N'est-ce pas un bon signe, lorsque les domestiques se réjouissent si vivement du retour de leurs maîtres? Je veux, lorsque je serai grand, être aussi humain que M. Grandisson, puisqu'il y a tant de plaisir à se faire aimer. Mais il faut que je vous parle encore de mon ami Charles. M. Bartlet nous a demandé ce matin, après le déjeuner, si nous voulions aller faire un tour de promenade dans le parc. Quoique Charles se trouve à présent beaucoup mieux, il nous a prié de le dispenser d'être de la partie. — Ma brûlure n'est pas encore entièrement guérie, nous a-t-il dit; et je souhaite que mon papa et ma maman, à leur retour, ne puissent pas s'en apercevoir. Si j'allais me promener à présent, ma jambe souffrirait peut-être de la fatigue, et mes parents ne manqueraient pas de le remarquer. Cela les affligerait. J'aime mieux me priver du plaisir de la promenade, que de leur causer le moindre chagrin. — Vous avez raison, lui a dit M. Bartlet; et j'approuve une si grande prévoyance. Elle fait honneur à votre cœur. Charles est resté dans sa chambre; et M. Bartlet, Edouard, Émilie et moi nous sommes allés nous promener jusqu'à midi.

A notre retour, nous avons trouvé Charles qui nous attendait dans le salon d'en bas. Nous en avons été surpris, parce qu'il ne nous avait pas dit qu'il voulût sortir de sa chambre. Il avait encore un peu souffert en descendant l'escalier. Mais le plaisir d'aller un peu plus près au-devant de son papa et de sa maman valait bien, nous a-t-il dit, une petite douleur. Il avait fait avancer l'heure du dîner, afin que nous fussions plus tôt libres pour recevoir ses parents. Avec quelle vitesse il a volé sur le perron, lorsque nous avons entendu la voiture entrer dans la cour!

Avec quelle joie il s'est précipité dans les bras de son papa et de sa maman ! Il ne pouvait s'en arracher pour nous faire place. Vous auriez été émerveillée de voir avec combien de grâce et de respect il a donné la main à sa mère pour la conduire dans le salon. Cela m'a fait penser à la joie que je ressentirai, ma chère maman, lorsque je retournerai auprès de vous. Oh ! elle sera bien aussi vive que celle de Charles, je vous en réponds. Mais il faut que je vous rapporte un entretien qu'il vient d'avoir tout à l'heure avec son frère. Vous jugerez s'il est à sa louange, sans que j'aie besoin de vous en prévenir.

M. et madame Grandisson étaient montés dans leur appartement, pour quitter leurs habits de voyage : et nous, Édouard, Charles, Émilie et moi, nous étions restés dans le salon. Charles a prié sa sœur de nous jouer une pièce sur son clavecin. Émilie l'a fait de bonne grâce : mais à peine a-t-elle eu commencé, que nous avons entendu une porcelaine tomber, et se briser en mille morceaux.

Édouard. — Ah ! voilà encore une porcelaine brisée ! Ces domestiques sont de grands lourdauds !

Charles. — Ne les accuse pas si vite, mon frère. Nous ne savons pas si l'accident est arrivé par leur faute.

Édouard. — Je sais que la pièce est en morceaux. Ces gens-là traitent les meubles comme s'ils ne coûtaient rien.

Charles. — Je vais voir. J'imagine que le mal ne sera peut-être pas si grand.

Édouard. — Veux-tu parier, Émilie, qu'il trouve encore le secret d'excuser le coupable ?

Émilie. — Il fera fort bien, mon frère. N'es-tu pas bien aise, lorsque tu as fait quelque faute, que l'on parle pour toi ? Combien de punitions Charles ne nous a-t-il pas sauvées à l'un et à l'autre ! Mets-toi à la place du pauvre domestique.

Édouard. — Tu vas voir. Charles va le soutenir, comme si rien n'était arrivé.

Émilie. — Charles ne ment jamais. Il saura s'y prendre d'une autre manière.

Édouard. — Le voici qui revient. On dirait à sa mine que c'est lui qui a fait le mal.

Émilie. — Cela prouve qu'il a un bon cœur.

Édouard à Charles. — Eh bien ! qu'est-ce donc ? Avais-je tort de dire que la pièce est en morceaux ?

Charles. — Je n'ai jamais dit le contraire. C'est une assiette de porcelaine.

Édouard. — Tu en parles comme si ce n'était rien.

Charles. — Quand le mal serait encore plus considérable, il faudrait toujours prendre son parti.

Édouard. — Si j'étais à la place de maman, je ferais bien payer le dommage à ce maladroit.

Charles. — Ce serait un peu dur pour un domestique, qui n'a que ses gages pour s'entretenir.

Édouard. — Cela lui apprendrait à être plus attentif.

Charles. — Mais, Édouard, n'as-tu jamais fait de maladresse, et es-tu bien sûr que tu n'en feras jamais?

Émilie. — Quand ce ne serait que de jeter de l'eau bouillante sur les jambes.

Édouard à Émilie. — Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas? (à Charles) Si je casse quelque chose, au moins c'est notre bien.

Charles. — Je te demande pardon, mon cher Édouard. Le bien de nos parents n'est pas à nous. Nous ne possédons rien encore.

Édouard. — Si jamais tu deviens maître, je vois que tes domestiques pourront briser tout ce qu'ils voudront.

Charles. — Tout ce qu'ils voudront, dis-tu? Je ne crois pas qu'il y ait des domestiques qui brisent quelque chose de gaieté de cœur. C'est toujours par un accident; et à ce titre, il me semble qu'ils doivent trouver grâce.

Édouard. — Voilà une bonté rare, sans contredit. Un valet maladroit ne fera jamais de mal chez toi.

Charles. — Je l'espère. J'aurai soin de ne pas prendre de gens maladroits à mon service. Je mettrai tous mes soins à les bien choisir. Cependant, si l'un d'eux venait à casser quelque chose, je le lui pardonnerais, comme si je l'avais fait moi-même.

Édouard. — Mais il me semble que mon papa et ma maman doivent être informés, lorsqu'il se brise quelque chose chez eux?

Charles. — Aussi mon dessein est-il de les en instruire, mais en même temps de demander grâce pour le coupable.

Édouard. — Et qui est-il? Est-ce John, est-ce Arthur?

Charles. — Ni l'un ni l'autre. Si je te disais que c'est toi, mon frère?

Édouard. — Moi? Oh! voici du nouveau.

Charles. — Lorsque tu es allé te promener ce matin, n'as-tu pas donné

la pâtée à manger à ton chien dans une assiette de porcelaine? Et n'as-tu pas mis cette assiette dans l'office sur un banc de bois?

Édouard. — Cela est vrai, mais que s'ensuit-il?

Charles. — Le domestique est allé chercher ce banc sans lumière, et, en le prenant, il a fait tomber l'assiette qui était dessus.

Édouard. — Eh bien! est-ce ma faute? Quel besoin avait-il d'aller fureter dans les ténèbres?

Émilie. — C'est ce qu'il fait tous les jours. Va, mon frère, tout le mal vient de toi. L'assiette n'était pas à sa place; et le domestique ne pouvait pas deviner qu'elle fût sur un banc.

Édouard. — Vous parlez toujours, mademoiselle, de ce qui ne vous regarde pas. Mais écoute, Charles. Papa et maman n'ont rien entendu; ils ne s'aviseront pas de trouver cette assiette et ils n'auront rien à dire.

Charles. — Comment donc, Édouard? tu voulais tout à l'heure que nos parents fussent informés de l'accident, et tu veux à présent leur en faire un mystère, parce que tu en es la cause? Cela n'est pas juste. Tu en obtiendras facilement ton pardon : le cas est bien graciable. Vois maintenant, mon frère, si nous devons vouloir tant de mal à un domestique de quelque légère étourderie, puisque nous en sommes si souvent coupables nous-mêmes.

Charles avait à peine fini, que M. et madame Grandisson sont descendus. Il leur a raconté l'aventure de la porcelaine avec tant d'agré-

ment, d'esprit et de gentillesse, qu'il y a eu plus à rire qu'à se fâcher. Édouard a été enchanté de se voir si bien tirer d'affaire.

O maman, qu'on est heureux d'avoir un frère tel que mon ami! J'espère bien que je trouverai aussi un bon avocat dans ma petite sœur, si j'avais jamais besoin de son éloquence pour me justifier de quelque faute auprès de vous.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 août.

Je n'ai pas aujourd'hui de nouvelles à vous dire, ma chère maman; mais j'espère avoir demain des choses bien intéressantes à vous apprendre. C'est le jour de naissance de Charles. Édouard m'a dit que nous nous amuserions comme des rois, parce que son frère a coutume de donner, ce jour-là, une fête à tous les jeunes gens de notre âge qui demeurent dans les environs. Émilie prétend au contraire qu'il n'invitera personne cette année, et qu'il a déjà résolu d'employer l'argent que son père lui donnera pour sa fête, à acheter des livres amusants et instructifs. Je voudrais bien qu'il prît ce parti. La compagnie se retire lorsque la soirée est finie, au lieu que les livres restent toujours avec nous.

Je ne crois pas trahir sa confidence, en vous disant qu'il élève en secret un joli serin de Canarie pour le donner à sa sœur, jusqu'à ce qu'elle ait reçu celui que sa tante lui doit envoyer. Il l'accoutume depuis quelques jours à venir manger dans la main, et à voler hors de sa cage. Émilie ne s'attend pas à ce cadeau. Elle sera bien surprise en le recevant. Le serin commence déjà à répéter joliment son nom. Je veux aussi en élever un qui me répète sans cesse le vôtre et celui de ma sœur. Je n'en ai pourtant pas besoin pour penser à vous. C'est le plaisir que je me donne, lorsque je veux me trouver aussi heureux que je puis l'être, étant si éloigné de ce que j'aime le plus dans l'univers.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 24 août

O ma chère maman, que vous allez être contente de mon ami! Il n'a point donné de fête à ses jeunes voisins avec l'argent qu'il a reçu de son père. Il ne l'a pas employé non plus à acheter des livres. Il en a fait un bien autre usage. Mais il faut d'abord que je vous rapporte un entretien qu'il a eu avec son papa.

Nous nous étions levés ce matin de fort bonne heure. Notre coutume est de lire tous les jours une ou deux histoires de l'Ancien Testament avant de descendre pour déjeuner. M. Grandisson est entré dans la chambre au milieu de notre lecture. Charles s'est levé aussitôt de sa chaise pour saluer son père et lui baiser la main.

Charles. — Je vous souhaite le bon jour, mon papa. Avez-vous bien reposé cette nuit?

M. Grandisson. — Très-bien, mon fils; et toi aussi, à ce que je vois? Mais continue, je te prie; je ne veux pas te troubler dans ta lecture.

Charles. — Je craindrais, mon papa, qu'il ne fût pas décent de lire devant vous lorsque vous me faites l'honneur de me rendre visite.

M. Grandisson. — Le devoir doit passer avant tout : j'aurai du plaisir à t'entendre.

Charles. — Je suis prêt à vous obéir.

Il est allé chercher un fauteuil pour son père, et il a repris sa lecture à haute voix. Lorsqu'elle a été finie, M. Grandisson lui a témoigné combien il était content de sa manière de lire. — C'est un talent beaucoup plus difficile à acquérir qu'on ne pense, a-t-il ajouté. La plupart

des lecteurs, sans prendre garde au sens de ce qu'ils lisent, prononcent les mots en nazillant ou en chantant, et cela est fort pénible pour ceux qui les écoutent. On doit lire particulièrement l'histoire d'un ton naturel et sans affectation, comme si l'on faisait soi-même le récit. Mais c'est aujourd'hui ton jour de naissance, et je suis monté pour te faire mon compliment.

Charles. — Je vous remercie, mon papa. Permettez que je vous embrasse, et que je vous exprime ma reconnaissance. Ce jour rappelle à mon souvenir tout ce que je dois à vos tendres soins et à ceux de ma chère maman.

M. Grandisson. — Nous en sommes déjà récompensés par ta bonne conduite. Continue, mon cher fils, à remplir tes devoirs; et puisse le Ciel mettre le comble aux grâces qu'il nous accorde, en nous rendant témoins de ta félicité!

Charles. — Je vais travailler avec une nouvelle ardeur à me rendre digne de ce vœu. Daignez toujours m'honorer de vos sages leçons, et je tâcherai de ne rien négliger pour les suivre. Mais, mon papa, avant de commencer une nouvelle année de ma vie, j'ai besoin de votre pardon pour toutes les fautes que j'ai pu commettre dans les précédentes.

M. Grandisson. — Je ne me souviens pas d'avoir reçu de ta part aucun sujet de reproche : j'aime à te rendre ce témoignage, non pour t'enorgueillir, mais pour t'encourager dans le bien. Ce jour est un jour de bonheur; je veux que tu le passes dans la joie. Je te donne ce que tu trouveras dans ce papier, pour l'employer, si tu le veux, à donner une fête à tes meilleurs amis. Il est déjà près de neuf heures. Achève de t'habiller, et descends avec Guillaume : ta mère nous attend. Adieu, je vais vous annoncer.

O maman, qu'il est doux de se rendre digne de l'affection d'un bon père! Comme M. Grandisson paraissait enchanté de son fils! Des larmes de joie et de tendresse nageaient dans ses yeux. Mais aussi qu'il doit être cruel pour de braves parents d'avoir des enfants indignes de leur amour! Oh! je veux toujours suivre l'exemple de mon ami. Dieu même doit l'aimer. Que j'aurais encore de choses à vous dire, si ma lettre n'était déjà trop longue! mais vous n'en perdrez rien; je vous les garde pour en commencer une autre demain en me levant. Que je voudrais être auprès de vous pour vous exprimer combien je vous aime! J'ai toujours peur que mes lettres ne vous le disent pas assez. Oh! si ma

petite sœur pouvait vous le dire à ma place, elle qui a le bonheur de vous embrasser! Oui, maman, recevez mes caresses dans les siennes. Nous ne faisons qu'un cœur à nous deux pour vous mieux chérir.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 25 août.

Je vais commencer cette lettre, ma chère maman, à l'endroit où je finis celle d'hier.

Avant de descendre pour déjeuner, Charles ouvrit le papier que venait de lui donner son père. Il y trouva quatre guinées. Jamais il ne s'était vu tant d'argent à la fois. Il réfléchit un peu en lui-même. — Guillaume, me dit-il enfin, je voudrais bien savoir ta pensée. Il y a ici aux environs peu de jeunes gens dont la société puisse nous faire plaisir. Ils sont la plupart si turbulents, que leur commerce en devient insupportable. Le jeune Friendly est le seul dont le caractère soit d'accord avec le mien, et il est parti depuis trois jours pour Londres avec sa mère. Que me conseilles-tu de faire de mon argent? — Si j'étais à ta place, lui dis-je, je le garderais pour en acheter quelque chose d'utile. Trois ou quatre heures de jeux ou de danse sont bientôt écoulées, au lieu que des estampes ou des livres nous amuseraient tous les jours. — Mais, reprit-il, cela ne te fera-t-il aucune peine que nous passions la soirée à nous amuser tout seuls, comme à l'ordinaire? Non sûrement, lui répondis-je, ta société me suffit pour être heureux. — En ce cas-là, répliqua-t-il en m'embrassant, je pourrai suivre ma première idée; et à ces mots nous nous trouvâmes à l'entrée du salon. Madame Grandisson embrassa son fils avec toute la tendresse imaginable, et lui souhaita une heureuse fête. Après le déjeuner, nous restâmes seuls avec M. Grandisson. Charles prit la main de son père, et lui dit :

— Puis-je vous demander une chose, mon papa?

M. Grandisson. — Quoi donc, mon fils?

Charles. — Jugez-vous absolument essentiel que je donne une fête à mes jeunes voisins?

M. Grandisson. — Cela ne dépend que de toi.

Charles. — Je puis donc faire ce qu'il me plaira de l'argent que vous avez eu la bonté de me donner?

M. Grandisson. — Oui, mon fils.

Charles. — Cela étant, je sais bien comment célébrer ma fête.

M. Grandisson. — Veux-tu me mettre dans ta confidence?

Charles. — Je ne demande pas mieux, mon papa : je crains cependant que vous ne désapprouviez mon projet.

M. Grandisson. — Non, mon fils, tu peux parler en toute sûreté. Je ne t'ai jamais vu faire un mauvais usage de ton argent; tu es libre d'en faire telle disposition que tu voudras : je l'approuve d'avance. Voyons, que veux-tu acheter?

Charles. — Je vous demande pardon, mon papa, je n'ai besoin de rien. Grâces à vos bontés, j'ai de tout en abondance : je veux seulement que l'on se réjouisse à ma fête. Mais savez-vous qui j'ai choisi pour la célébrer? ce sont les pauvres de notre voisinage. Je me suis fait donner une liste de toutes les honnêtes familles qui sont dans la nécessité. Combien ces pauvres malheureux se réjouiront du petit festin que je leur prépare! Les fils de nos riches voisins, que j'aurais pu inviter, ont du superflu en tout aussi bien que moi; et ceux que je veux régaler aujourd'hui, sont quelquefois des jours entiers sans pain. Comme ils seront joyeux du bon repas que je leur ferai faire! Leur bonheur me fera plus de plaisir que tous les jeux auxquels j'aurais pu me livrer avec mes camarades. Mais c'est toujours à condition que cela ne vous déplaise point, mon papa.

M. Grandisson. — As-tu pensé, mon cher fils, que cela pourrait me déplaire? Non, non, j'approuve en tout ce dessein généreux. Ta quatorzième année, que tu commences si bien, ne peut amener pour toi que des jours pleins de bonheur : la bonté de ton cœur ne restera pas sans récompense.

Charles. — Eh! mon papa, je ne fais en cela que remplir mon devoir. Combien de grâces n'ai-je pas reçues du Ciel dans l'année qui vient de s'écouler! n'est-il pas juste que j'en rende quelque chose à mes semblables?

M. Grandisson. — Embrasse-moi, mon fils, et cours accomplir ton louable dessein. Tu peux donner tes ordres aux domestiques : je vais leur dire de t'obéir.

Que dites-vous de cela, ma chère maman? Oh! si j'étais aussi riche que M. Grandisson, je vous donnerais tout, maman, à vous et à ma petite sœur; puis je vous en demanderais une petite partie pour être bienfaisant comme mon ami.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 27 août.

C'est hier, ma chère maman, que Charles donna son repas aux pauvres habitants de la paroisse. Ils eurent un bon rôti, du riz et des légumes. Jamais je n'ai eu tant de plaisir que de voir manger ces bonnes gens. La reconnaissance et la joie étaient peintes sur leur physionomie. Ils burent d'excellente bière à notre santé, toujours avec ce refrain : — Vive Charles Grandisson! Charles avait souvent les yeux baignés de larmes de plaisir. Pendant le repas, il s'aperçut qu'un pauvre homme, presque aveugle de vieillesse, n'était pas assez bien servi à sa fantaisie. Il fit venir le fils du fermier qu'il plaça près de lui,

en disant : Ayez soin de ce bon vieillard; c'est le plus cher de mes convives : je veux le voir manger de bon appétit. Mon père, lui dit-il, vous avez la première place dans mon repas : il faut que ces jeunes gens honorent votre vieillesse, pour qu'on les honore à leur tour quand ils seront comme vous.

Quand le repas fut fini, Charles partagea entre eux le reste de son argent. Oui, maman, il leur donna tout ce qu'il avait reçu de son père. Vous imaginez quelles bénédictions on répandit sur lui. Il en fut si attendri qu'il ne put y tenir plus longtemps. Il me prit par la main, et nous nous en allâmes sans pouvoir prononcer une parole. Ce ne fut qu'en rentrant à la maison qu'il me dit : Eh bien! mon ami, peut-il y

avoir un plus grand plaisir que de soulager les malheureux? Oh! non, lui répondis-je en lui sautant au cou, tu ne pouvais me donner une fête plus agréable. Mon cœur était aussi ému que le sien. Hélas! pensais-je en moi-même, que les pauvres sont à plaindre! Ils manquent souvent des premiers besoins de la vie, tandis que nous sommes assis tous les jours à une table couverte de friandises, où notre embarras n'est que de choisir ce qu'il y a de plus délicieux. J'en serai d'autant plus reconnaissant envers le Ciel de qui nous tenons ces faveurs, et j'en aurai d'autant plus de pitié pour ceux qui souffrent l'indigence. Oui, mon plus grand plaisir sera de les soulager, à l'exemple de mon ami.

Après le dîner, nous allâmes faire une petite promenade. Nous croyions passer le reste de la soirée entre nous dans nos amusements ordinaires. Quelle fut notre surprise, en arrivant à la maison, d'y trouver une nombreuse compagnie! M. Grandisson avait invité les gentilshommes du voisinage, et leurs enfants, à venir célébrer avec lui la fête de son fils. Nous eûmes un joli concert, et ensuite un bal. Charles et sa sœur y firent des merveilles. Que j'aurais désiré savoir comme eux chanter et toucher du clavecin! Mais vous le savez, maman, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas eu de maîtres : vous n'étiez pas en état de m'en donner. Aujourd'hui que je peux partager les leçons de mes amis, je vais en profiter si bien que je puisse un jour les égaler pour vous plaire.

Je suis obligé de finir ici cette lettre, ma chère maman : on vient de m'appeler pour aller faire un tour dans la campagne. J'espère que cette promenade sera fort agréable, et j'aurai soin de vous en rendre compte. Mais j'allais oublier de vous dire que Charles fit hier présent à sa sœur de son joli serin, pour lui payer le bouquet qu'elle venait de lui donner. Émilie est déjà fort bien avec son oiseau. Il siffle pour elle de jolis airs que Charles lui a appris sur sa serinette. Je n'ai jamais vu de petite bête si drôle. Je voudrais que ma sœur vît tout le soin qu'en prend Émilie. Mais j'aimerais mieux encore être auprès d'elle pour l'embrasser, car je serais aussi auprès de vous, ma chère maman.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 28 août.

Nous n'avons pas eu hier autant de plaisir que nous l'avions pensé, ma chère maman. Le temps était assez beau lorsque nous sortîmes; mais il commença bientôt à tomber une grosse pluie, en sorte que nous fûmes obligés d'entrer dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage. Édouard grognait entre ses dents, Émilie était triste; et s'il faut vous l'avouer, je n'étais pas trop content moi-même. Charles, qui sait toujours prendre son parti, était le seul que ce contre-temps n'eût pas affecté, comme vous allez le voir par notre entretien.

Édouard. — Il est bien malheureux que cette pluie soit venue. Nous ne pourrons plus avoir de plaisir.

Charles. — Nous prendrons ici le thé. La pluie cessera peut-être. Sinon il sera facile d'envoyer chercher la voiture, pour que ma sœur n'aille pas dans l'humidité.

Émilie. — Je te remercie, mon frère. Mais j'aimerais mieux qu'il fît sec.

Charles. — Je le conçois. Ta promenade en serait plus agréable. Mais notre jardinier désirait ce matin la pluie, parce que les plantes et les arbres en ont un grand besoin. De ses vœux ou des tiens, lesquels méritent le plus d'être exaucés?

Édouard, avec un sourire moqueur. — Ceux du jardinier, sans doute.

Charles. — Oui, vraiment, car s'il ne pleuvait pas, les arbres auraient beaucoup à souffrir de la sécheresse. Et ne serais-tu pas bien fâché s'il ne venait pas de fruits? Que deviendraient les malheureux si la chaleur étouffait le blé sur la terre, et que la disette des moissons fît renchérir le pain?

Émilie. — Oh! ils seraient bien à plaindre.

Charles. — Réjouis-toi donc de la pluie qui détourne d'eux ce malheur. Tu y trouveras d'autres plaisirs toi-même. Tu verras comme la verdure paraîtra demain plus fraîche et plus brillante, comme les fleurs de notre parterre auront repris de nouvelles couleurs.

Émilie. — Allons, voilà qui est fait. Je ne me fâche plus contre la pluie. Elle n'a qu'à tomber, sans craindre que je m'en formalise.

Édouard. — Un jour de moins ne faisait pas grand'chose. Il aurait

bien mieux valu qu'elle ne fût arrivée que cette nuit ou demain. Nous aurions pu nous promener aujourd'hui.

Charles. — Ceux qui se mettront cette nuit ou demain en voyage, aiment mieux qu'elle tombe à présent. Pourquoi veux-tu que le temps se gouverne de préférence à ta fantaisie?

Émilie. — Charles a raison. Nos désirs sont si contraires les uns aux autres, qu'il n'est pas possible que tout le monde soit satisfait.

Charles. — Crois-moi, nous serions bien malheureux, si toutes nos prières étaient exaucées. Et pour en revenir au temps qu'il fait, qu'est-ce que c'est que de nous priver pour un jour de nos plaisirs, en comparaison du bien que cette pluie va produire pour les autres, et pour nous-mêmes?

Émilie. — Mais regarde, les pauvres oiseaux! Je les plains.

Charles. — Ils sauront bien se mettre à l'abri, si la pluie leur déplaît. D'ailleurs, à ce que dit mon papa, leurs plumes ont une espèce d'huile qui les empêche de se mouiller.

Émilie. — Ah! j'en suis bien aise. Il me semble que tout est arrangé bien sagement.

La pluie ne fit que devenir plus forte. Heureusement madame Grandisson ne nous avait pas oubliés; et nous vîmes arriver la voiture qui venait à notre rencontre. Nous fûmes bientôt de retour à la maison. Émilie alla s'amuser avec son serin. Charles et moi nous fîmes une partie de volant, pour remplacer l'exercice de la promenade. Pour Édouard, il fut toujours grognon; et il ne sut imaginer autre chose, pour se consoler, que de tracasser son chien. C'est une bonne leçon qu'il me donne. Je vois que lorsqu'on prend de l'humeur à la moindre contradiction qu'on éprouve, on court le risque d'être souvent malheureux. Allons, je tâcherai de m'accommoder de mon mieux à tous les contre-temps qui pourront m'arriver. Il en est un pourtant qui me paraît toujours bien sensible, c'est de vous tendre les bras, sans pouvoir vous embrasser, vous, ni ma petite sœur. Je pense mille fois par jour que vous me tendez aussi les vôtres. Mais, hélas! nous ne pouvons nous atteindre que par nos sentiments. Eh bien! qu'ils soient assez vifs et assez tendres pour nous réunir.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 29 août.

Il faut, ma chère maman, que je vous raconte une drôle d'histoire qui nous est arrivée hier au soir.

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions couchés, lorsque nous entendîmes un grand bruit. Qu'est-ce cela, dis-je à mon ami? Je ne sais, me répondit-il. Ce sont peut-être des voleurs, repris-je? Et au même instant nous entendîmes Édouard pousser un cri aigu. Charles sauta aussitôt de son lit, prit quelques légers vêtements; et saisissant son épée : Suis-moi, Guillaume, me dit-il. C'est dans la chambre d'Édouard. J'allumai un flambeau à notre lampe de nuit, et nous montâmes dans la chambre de son frère pour voir ce que cela pouvait être. Charles ne montrait pas la moindre frayeur ; mais moi, pour vous dire la vérité, je tremblais de tout mon corps. En entrant dans la chambre d'Édouard, nous le trouvâmes étendu à terre, couvert d'une table qui

était tombée sur lui, avec ses livres et ses papiers. Après l'avoir aidé à se relever, Charles lui dit : Que t'est-il donc arrivé, mon frère?

Édouard. — Je n'en sais rien. Mais je viens d'avoir une terrible peur?

Charles. — Et par quel hasard te trouves-tu à terre?

Édouard. — Je vais te le dire. Mais laisse-moi un peu revenir à moi.

Guillaume. — As-tu vu quelqu'un? Sont-ce des voleurs?

Édouard. — Non, je ne le crois pas. Mais je ne sais encore ce que c'est.

Charles. — Et pourquoi as-tu poussé un cri si affreux?

Édouard. — Tu en aurais bien fait autant si tu avais été à ma place. Je ne sais comment je suis tombé du lit. C'est un esprit qui m'a poussé.

Charles. — Y penses-tu, Édouard?

Édouard. — Il revient un esprit, te dis-je?

Charles. — Je craignais qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux. Je vois à présent que ce n'est plus qu'un sujet de rire. Mais te voilà tout effaré. Guillaume est aussi tout hors de lui-même. Je vais vous chercher un peu d'eau de mélisse. Il est à propos d'en prendre quelques gouttes.

Édouard. — Ne descends pas tout seul. Appelle un domestique.

Charles. — Je n'en ai pas besoin. Gardons-nous de faire du bruit, de peur que mon papa et ma maman ne se réveillent.

Guillaume. — Est-ce que tu oseras parcourir la maison sans avoir personne avec toi?

Charles. — Et pourquoi non, mon ami? Que veux-tu que je craigne?

Édouard. — Je ne suis pas plus poltron que toi, et cependant je n'oserais en faire autant. Écoute donc, Charles.

Guillaume. — Bon! Il est déjà loin. Il est sorti d'un air délibéré. Franchement, il a bien du courage. Mais, Édouard, comment la chose est-elle arrivée?

Édouard. — Je te le dirai, quand Charles sera revenu.

Guillaume. — Tiens, le voici déjà de retour?

Édouard. — N'as-tu rien vu, mon frère?

Charles (avec un sourire). — Je te demande pardon. J'ai vu l'allée, l'escalier, mon armoire et cette bouteille. Allons, prenez un peu de cette eau fortifiante. Elle vous donnera du courage pour attendre l'esprit.

Édouard. — Je te prie de ne point badiner là-dessus.

Charles. — Pourquoi non? C'est justement avec les esprits qu'il faut badiner.

Guillaume. — C'est que tu ne crois pas qu'il en revienne.

Charles. — Il est vrai. Mais dis-nous un peu, Édouard, par quelle aventure sommes-nous tous les trois hors de notre lit à l'heure qu'il est? Et d'abord, qui t'a fait sortir du tien?

Édouard. — C'est l'esprit, te dis-je.

Charles. — C'est plutôt un rêve que tu auras fait.

Édouard. — Non certes, j'étais bien éveillé.

Charles. — Raconte-moi donc ton histoire.

Édouard. — La voici. Tu sais que je n'aime pas à dormir avec de la lumière dans ma chambre. Je venais d'éteindre mon flambeau et de me mettre au lit, lorsque j'ai entendu marcher doucement sur le plancher. Je me suis relevé sur mon séant; et, en écartant le rideau, j'ai vu clairement dans ce coin deux lumières qui étaient tantôt grandes et tantôt petites, et qui se remuaient.

Charles. — C'est un éblouissement qui t'aura pris, sans doute.

Édouard. — Vraiment oui, un éblouissement! C'est une chose que j'ai vue comme je te vois.

Charles. — Eh bien! ensuite?

Édouard. — Je me suis tenu tranquille, sans oser souffler. Alors les lumières se sont éteintes, et j'ai entendu trotter dans la chambre; puis, il s'est fait un bond violent contre la porte.

Guillaume. — Le seul récit me rend tout transi.

Édouard. — Charles a beau se tenir ferme, il aurait été aussi troublé que moi.

Charles. — Mais pourquoi n'as-tu pas appelé pour demander de la lumière?

Édouard. — Est-ce que je le pouvais? L'oppression m'avait fermé la bouche. Tout a demeuré tranquille un moment. Mais bientôt j'ai entendu quelqu'un se glisser contre le mur, et, tout de suite après, à la faible lueur de la lune, j'ai vu un grand fantôme blanc contre les rideaux de la fenêtre. Il paraissait, de moment en moment, devenir plus grand et plus gros. J'ai mis la main sur mes yeux, dans la crainte de voir quelque chose d'effroyable; et j'ai voulu hasarder de descendre doucement du lit, et de m'esquiver hors de la chambre. Le fantôme, à ce qu'il m'a semblé, s'est mis à bondir, et il est venu droit à moi. Alors, dans ma frayeur, je suis tombé contre ma table, et je l'ai renversée sur moi, en poussant un cri qui est allé jusqu'à vous. Mais, doucement! je crois l'entendre encore.

Guillaume. — Il me semble aussi que j'ai entendu remuer quelque chose près du bureau.

Charles. — Je parie que c'est un rat qui s'est caché dessous.

Édouard. — Mais un rat n'est pas blanc; et ce que j'ai vu est au moins aussi gros que notre chien de basse-cour.

Charles. — Nous n'avons qu'à chercher. S'il est ici, il faut bien qu'il se montre.

Charles se mit alors à fureter dans tous les coins. Il visita la ruelle, et regarda sous la commode, sous le secrétaire et sous le bureau. Voici l'esprit, s'écria-t-il enfin. Je l'ai trouvé. Et qu'est-ce que c'était que cet esprit? Oh! devinez, ma chère maman. C'était un gros chat blanc du fermier, qui sûrement s'était glissé, à la dérobée, dans la maison, et était monté dans la chambre d'Édouard. Il nous échappa alors à tous les trois un grand éclat de rire. Charles plaisanta fort joliment son frère sur sa crédulité; et le chat se sauva brusquement, aussitôt qu'il vit la porte ouverte. Édouard semblait confus de cette aventure. Je ne puis comprendre, dit-il, comment le chat a pu me paraître d'une grandeur si épouvantable. — C'est le propre de la frayeur, répondit Charles, de nous représenter les choses tout autrement qu'elles ne sont en effet, et surtout de les grossir à notre imagination. — Mais les deux flambeaux, je les ai bien vus? — Je le crois.

C'étaient les yeux du chat, qui te semblaient plus grands, ou plus petits, selon qu'il ouvrait ou fermait les paupières. Crois-moi, il en est de tous les esprits dont les sots se font peur, comme du chat de notre histoire. Lorsqu'on remonte à la cause, on voit qu'elle est toute naturelle.

Après cette conversation, nous retournâmes nous coucher; et nous avons dormi fort tranquillement le reste de la nuit. Ce matin, à déjeuner, nous avons régalé M. et madame Grandisson de l'histoire de

notre revenant. Ils ont donné des louanges à la résolution et au sang-froid de Charles. Il est vrai que je n'ai jamais vu sa présence d'esprit en défaut. Pour Édouard et moi, nous n'avons pas été les derniers à rire de notre faiblesse. Je suis honteux, en vérité, de n'avoir pas eu plus de courage. J'espère que cette historiette amusera ma petite sœur, et qu'elle pourra lui donner, en pareille occasion, un peu plus de hardiesse que n'en a eu son frère.

Adieu, ma chère maman, vous ne m'écrivez pas aussi souvent que je le désire, et que j'en aurais besoin. Émilie me parle souvent de ma sœur. Elle voudrait savoir si vous en êtes toujours aussi contente. Donnez-moi de ses nouvelles, je vous en conjure, pour satisfaire ma tendresse, et l'intérêt que ma jeune amie daigne prendre à une petite personne que j'aime tant. Je l'embrasse par votre bouche, pour lui faire mieux sentir toute l'affection que j'ai pour elle.

MADAME D*** A SON FILS

Le 6 septembre.

Je suis fort sensible, mon cher fils, au tendre reproche que tu me fais de ne te pas écrire assez souvent. Je n'aurais point d'occupation plus agréable si j'étais libre de m'y abandonner; mais tu dois aisément concevoir combien mon temps est rempli par tous les détails de mon ménage, et surtout par les soins qu'exige de moi ta petite sœur. Je suis obligée de l'instruire moi-même, puisque je ne suis pas assez fortunée pour lui donner les maîtres dont elle aurait besoin. Il est vrai que je me trouve bien dédommagée de mes peines par ses heureuses dispositions. Elle apprend tout avec la plus grande facilité; rien ne rebute son courage, et je suis chaque jour étonnée des progrès que fait son intelligence. Ses sentiments ne me donnent pas moins de satisfaction : il serait difficile d'avoir un cœur plus droit et plus sensible. Tout ce que tu m'écris de temps en temps sur Émilie, lui fait infiniment de plaisir. La jolie lettre que cette charmante demoiselle écrivit à sa mère au sujet des pauvres incendiés, et dont tu m'as envoyé copie, a fait la plus vive impression sur ta sœur; elle ramène chaque jour la conversation sur ce chapitre.

O ma chère maman, me disait-elle hier, si j'avais été riche, j'aurais bien fait comme Émilie! Qu'elle doit avoir eu de plaisir à secourir ces

pauvres demoiselles Falston! — Oui, ma fille, lui répondis-je, elle a dû être bien heureuse, et je le suis aussi de voir que tu sais prendre part aux peines des autres : c'est une preuve que tu as un bon cœur; et tu mérites par ces sentiments que les autres prennent aussi du plaisir à partager tes chagrins. Ces dispositions affectueuses sont nécessaires entre les hommes pour se soulager mutuellement dans leurs peines. — Ce que vous dites-là, maman, est bien vrai, me dit-elle. Lorsque j'ai du chagrin, et que mes petites amies en paraissent affligées, il ne m'en coûte pas la moitié tant pour me consoler; et puis encore il y a cela de bon, que je les en aime davantage : ce qui fait toujours plaisir.

N'est-ce pas là, mon fils, un sentiment bien délicat, et d'une expression charmante par sa naïveté? Elle en a tous les jours de semblables, qui m'attendrissent jusqu'aux larmes.

Je ne suis pas moins touchée de ceux que tu me témoignes dans tes lettres : je sens qu'ils viennent du fond de ton cœur, et je les recueille avec joie dans le mien; ils adoucissent ma mélancolie. Je vois que je n'ai pas tout perdu sur la terre en perdant mon époux, puisque mes enfants me restent pour me chérir aussi tendrement que je les aime. Oui, c'est vous deux que je charge du soin de mon bonheur : ce soin ne vous sera pas pénible, puisqu'il me suffit de vous voir heureux par vos vertus.

Toutes les lettres que je reçois de madame Grandisson sont pleines des témoignages les plus avantageux sur ton compte. L'amitié qui nous unit a sans doute un peu de part à ces éloges; cependant j'aime à croire que tu sens assez vivement le prix de ses bontés pour ne rien faire qui puisse t'attirer des reproches sur ta conduite : il te serait bien honteux de les mériter, ayant continuellement sous les yeux un modèle aussi parfait que Charles. L'attachement qu'il a pris pour toi me flatte infiniment. On ne sent jamais une vive inclination pour ceux qui ne méritent point d'estime. Continue de suivre les bons exemples de ton ami : un jeune homme doué de qualités si nobles doit t'inspirer une louable émulation, et tu ne peux répondre à sa tendresse qu'en cherchant à devenir digne de l'aimer.

Je vois que ton cœur souffre de ne pouvoir imiter sa bienfaisance. Il me serait bien doux de te mettre en état d'exercer cette touchante vertu. Cultive-la toujours dans ton sein, jusques au moment où la fortune te permettra de suivre des mouvements aussi généreux. En atten-

dant, mon fils, reçois le peu d'argent que je t'envoie. Je souhaiterais pouvoir t'en offrir davantage; mais c'est tout ce que l'état de mes affaires laisse en ce moment à ma disposition. J'ai fait remettre à M. Grandisson tout ce qu'il a bien voulu avancer pour tes besoins : ceci est uniquement destiné à tes plaisirs, et je suis sûre que tu sauras les trouver dans l'emploi le plus digne d'un cœur sensible et généreux. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec tous les transports d'une mère qui n'attend sa félicité que de la tendresse et des vertus de ses enfants.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 septembre.

Je vous remercie mille fois, ma chère maman, du cadeau que vous m'avez envoyé. Comment! vous dites que c'est peu de chose! Oh! non : permettez-moi de vous contredire, je trouve que c'est beaucoup. Vous n'êtes pas riche, il s'en faut, et vous me faites présent de deux guinées pour mes plaisirs. N'est-ce pas bien plus que si vous étiez dans l'opulence, et que vous m'eussiez donné dix fois davantage? Hélas! je crains que vous ne vous soyez mise dans la gêne pour m'enrichir : cette pensée trouble la joie que j'aurais eue de recevoir des marques de votre bonté. Soyez au moins persuadée que je sens toute la valeur de ce don, et que je saurai en faire un emploi dont vous ayez sujet d'être satisfaite.

Je vous avoue que j'ai senti un peu d'orgueil à instruire Émilie de ce que vous m'apprenez de ma petite sœur. Il me semble que je serais plus fier de ses perfections que de celles que je pourrais acquérir. Émilie m'a paru flattée que sa conduite ait mérité votre approbation : elle devient tous les jours plus sensée et plus aimable. Puisque ma petite sœur fait si bien son profit de ce que je vous écris sur le compte de mon amie, je vais vous rapporter une autre aventure qui lui est arrivée. Franchement, il y a d'abord un peu de sa faute; mais la suite lui en fait trop d'honneur pour que je n'aie pas du plaisir à vous raconter la chose comme elle s'est passée.

La pauvre enfant était hier dans le salon avec Édouard. Ils s'amusaient à jouer tour à tour de petits airs sur le clavecin. Vous saurez qu'il y a dans ce salon une armoire en laque, remplie des porcelaines les plus précieuses. Émilie eut la curiosité de l'ouvrir pour regarder

des figures chinoises dont on venait de faire présent à M. Grandisson. Elle en prit une dans ses mains, afin de la considérer de plus près. Édouard, qui songe toujours à faire des malices, lui dit brusquement, pour l'attraper, qu'il entendait descendre sa mère. Émilie, craignant d'être prise sur le fait, n'eut rien de plus pressé que de remettre la porcelaine dans l'armoire; mais en retirant son bras avec précipitation, elle fit tomber une tasse qui se rompit en mille morceaux. Elle fut saisie de consternation en voyant ce malheur; elle savait que cette tasse était du plus grand prix, et que sa maman la conservait avec un soin extrême, parce qu'elle faisait partie d'un service de déjeuner qui lui venait de la meilleure de ses amies. Édouard quitta son clavecin au cri de douleur que laissa échapper Émilie; et voici l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Édouard. — Vraiment, tu viens de faire là un beau chef-d'œuvre. Je ne voudrais pas être à ta place.

Émilie. — O mon frère, tu vois que je suis assez affligée! Ne m'effraye pas davantage, je t'en supplie; donne-moi plutôt un bon conseil.

Édouard. — Quel conseil veux-tu que je te donne? Quand tu irais chez tous les marchands, tu ne trouverais pas une tasse comme celle-là : il n'y a d'autre moyen que de t'embarquer pour la Chine, afin d'y chercher sa pareille.

Émilie. — Quel plaisir prends-tu à me tourmenter par tes railleries?

Édouard. — Mais aussi pourquoi fureter dans l'armoire?

Émilie. — Cela ne t'arrive jamais, n'est-ce pas?

Édouard. — C'est de toi qu'il s'agit. Avais-tu besoin de toucher à cette porcelaine?

Émilie. — Il est vrai : j'ai mal fait. Cependant, si tu ne m'avais donné une fausse peur, je n'aurais rien cassé.

Édouard. — Ce déjeuner de porcelaine qui faisait tant de plaisir à maman, le voilà décomplété. Autant vaudrait qu'il n'en restât plus une seule pièce.

Émilie. — Je donnerais tout au monde pour que cela ne fût pas arrivé.

Édouard. — Oh oui, désole-toi, cela t'avancera de beaucoup.

Émilie. — O mon frère, que tu es cruel! Charles ne me tourmenterait pas ainsi.

Édouard. — Eh bien, ne pleure pas davantage : je vais te dire ce qu'il faut faire.

Émilie. — Voyons, dis-moi cela, mon ami.

Édouard. — Personne au monde n'a entendu ce qui vient d'arriver. Nous n'avons qu'à ramasser les morceaux, et les mettre l'un à côté de l'autre dans l'armoire; maman n'y regardera pas de ce matin. Pendant le dîner, tu pourras dire que tu as entendu des porcelaines tomber dans l'armoire; je soutiendrai la même chose : maman ira faire sa visite, et sans doute elle imaginera que la porcelaine est tombée d'elle-même.

Émilie. — Non, mon frère, voilà ce que je ne ferai point.

Édouard. — Et pourquoi donc? tu n'accuses personne.

Émilie. — N'importe : c'est un mauvais expédient. Dire un mensonge, c'est pis encore que de casser la porcelaine.

Édouard. — A la bonne heure. Je te donne un moyen de sortir d'embarras; tu ne veux pas en profiter : ce sont tes affaires.

Émilie. — Hélas! que vais-je devenir?

Édouard. — Je crains pour toi. Mais je suis bien bon de m'en mettre en peine; tu ne demandes qu'à être punie.

Émilie. — Oui, j'aime mieux être punie que de tromper maman. Je vais la trouver. Je lui dirai la faute que j'ai commise, et le malheur qui m'est arrivé; je lui demanderai pardon, en lui promettant de ne plus toucher de ma vie à la clef de son armoire.

Émilie était prête à sortir quand elle vit sa mère entrer dans la chambre. Elle s'arrêta toute déconcertée; elle rougit, elle pâlit : son visage devint de toutes les couleurs; et, avant de pouvoir dire un seul mot, il lui échappa un torrent de larmes. Elle s'attendait à recevoir de vifs reproches. Quelle fut sa surprise, lorsque madame Grandisson, qui avait tout entendu, la prit tendrement dans ses bras, et lui dit, en la caressant : — Tu es une bonne fille, ma chère Émilie. Je ne sais pas ce que tu as brisé; mais quand ce serait le morceau le plus précieux, je te le pardonne en faveur de ta franchise et de ta confiance. Pour vous, monsieur, continua-t-elle, en s'adressant à Édouard, montez dans votre chambre pour y méditer sur la leçon que votre jeune sœur vous a donnée. Vous êtes bien heureux que votre père n'en soit pas instruit; il serait plus sévère que moi. Allez, et rougissez de votre menterie. Je vois que je ne puis plus compter désormais sur vos paroles, et que je puis toujours m'en rapporter à celles de ma fille.

Vous voyez, maman, combien Émilie fut récompensée de n'avoir pas suivi les mauvais conseils d'Édouard, car elle aurait payé cher son

mensonge, puisque madame Grandisson avait tout entendu. Le récit de cette aventure ne sera pas, je crois, inutile à ma petite sœur. Ce n'est pas que je la soupçonne d'avoir jamais l'idée de vous tromper. Que le

Ciel m'en préserve! Mais c'est un nouvel encouragement pour persister dans les bons principes qu'elle a reçus de vous. Ah! qu'elle est heureuse de pouvoir les recueillir de votre propre bouche! Hélas! il y a bien longtemps que je ne jouis plus de ce bonheur. La mer, en grondant, me sépare de ce que j'ai de plus cher au monde. Oh! quand pourrai-je vous embrasser? quand pourrez-vous nous voir, ma petite sœur et moi, tous deux à vos genoux pour vous témoigner à l'envi notre tendresse?

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 16 septembre.

O ma chère maman! tout le monde est ici dans la plus grande consternation. Charles est sorti ce matin de bonne heure à cheval, suivi d'un domestique, pour aller rendre visite à un de ses amis à deux

lieues du château. Eh bien, il n'est pas encore de retour. Son père lui avait recommandé d'être revenu avant cinq heures, et il en est déjà plus de neuf. Jamais il n'avait désobéi aux ordres de ses parents. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur. La nuit est fort sombre. Il fait un brouillard affreux. M. Grandisson vient de faire partir un valet de chambre pour avoir des nouvelles de son fils. Avec combien d'impatience j'attends son retour!

Onze heures

Quelle désolation! le valet de chambre est revenu de la maison où Charles est allé passer la journée. Charles en était parti avant quatre heures avec son domestique. Que sera-t-il devenu? S'est-il égaré dans la forêt? Est-il tombé de son cheval? Que sais-je? des voleurs l'auront peut-être assassiné. O Ciel! madame Grandisson en mourra. Émilie ne fait que pleurer. Édouard court à grands pas, comme un fou, sur l'escalier et dans la cour. M. Grandisson cherche à consoler sa femme; mais on voit bien qu'il est lui-même au désespoir. Il vient d'envoyer

des hommes à cheval par divers chemins, pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'était la crainte d'abandonner son épouse dans la douleur où elle est plongée, il aurait déjà volé à la recherche de son fils. Oh! si j'étais allé avec mon ami! J'aurais du moins partagé tous ses périls. Madame Grandisson a voulu que je restasse au château, à cause d'un petit rhume que j'ai. Si je l'en avais bien priée, elle m'aurait peut-être laissé partir avec lui. Je suis bien malheureux. Je ne sais

comment je supporte mon chagrin. Je ne puis plus tenir la plume. Je ne vois pas ce que j'écris.

Une heure du matin.

Point de Charles encore. Personne ne s'est mis au lit. Comment pourrait-on reposer? Les domestiques se tordent les bras de douleur. Édouard et Émilie crient sans cesse : O mon frère, mon frère! Et cela m'afflige encore davantage. Oh! s'il était bientôt jour!

Six heures et demie du matin.

Dieu soit loué, maman, nous avons des nouvelles de Charles. Le domestique qui le suivait vient de rentrer. Il n'est point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'est pas sa faute s'il nous a causé tant d'inquiétudes. Il ne s'est laissé retenir si tard ni par la négligence, ni par le plaisir. Loin de mériter qu'on le blâme, il est bien digne des plus grandes louanges. Oh! quand vous saurez son aventure! Mais M. Grandisson veut absolument que nous allions tous nous reposer pendant quelques heures, pour nous remettre du trouble et de la fatigue que nous avons ressentis cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu, maman, jusqu'à mon réveil. Mon premier soin sera de vous écrire. J'en serai debout deux heures plus tôt.

Neuf heures.

Je vais tout vous raconter, ma chère maman, d'après le récit que nous en a fait le domestique.

Son jeune maître et lui s'étaient mis en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que M. Grandisson leur avait prescrit. A peine avaient-ils fait le quart du chemin, que le temps commença tout à coup à s'obscurcir. Il survint un brouillard si épais, qu'on ne pouvait rien distinguer à six pieds de distance. Charles, qui est naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuaient leur route au grand trot, lorsqu'ils aperçurent au devant de leurs pas un homme étendu sur le chemin.

— Qu'est ceci, dit Charles en arrêtant son cheval? — C'est apparemment quelqu'un qui a trop bu d'un coup, reprit le domestique. Allons toujours, mon cher maître.

— Non, reprit Charles : si c'est un homme pris de vin, il faut au

moins le retirer de l'ornière, pour qu'une voiture ne l'écrase pas dans l'obscurité. Il n'avait pas dit ces paroles, qu'il était déjà descendu de cheval. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en s'approchant du malheureux, il aperçut un vieux officier en habit d'uniforme! Il avait à la tête une large blessure, dont le sang coulait en abondance. Charles lui adressa la parole; mais il n'en reçut aucune réponse.

— C'est un homme mort, s'écria le domestique, qui était aussi descendu de cheval.

— Non, non, il vit encore, dit Charles. C'est qu'il est évanoui. O Ciel! qu'allons-nous faire?

— Que ferions-nous en effet, répondit le domestique? Il faut continuer notre chemin. Nous nous arrêterons au premier village pour envoyer à son secours.

— Que vous êtes impitoyable, John, reprit Charles avec vivacité! Avant que les personnes que nous pourrions envoyer fussent rendues ici, le pauvre blessé serait déjà mort. Voyez combien de sang il a perdu. Attachez nos chevaux à ces arbres. Il faut nous-mêmes lui donner tous les secours qui sont en notre pouvoir.

— Comment, monsieur, dit John, y pensez-vous? La nuit va nous surprendre. Jamais avec ce brouillard il ne nous sera possible de retrouver notre chemin.

Charles. — Eh bien! nous resterons ici.

John. — Et vos parents? Vous figurez-vous leur inquiétude?

Charles. — Oh! tu as raison; je n'y songeais pas.

Charles allait remonter à cheval; mais en tournant vers l'officier ses yeux pleins de larmes, il se sentit arrêté par un pouvoir secret. — Non, malheureux vieillard, s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle situation. Mes parents ne sauraient s'en fâcher. Je ne laisserai pas ainsi périr un de mes semblables sans avoir fait tous mes efforts pour le secourir.

En disant ces mots, il dépouilla précipitamment son habit et déchira sa veste par la moitié.

John. — Que faites-vous donc là, mon cher maître?

Charles. — Il faut lui bander le front pour arrêter le sang.

John. — Mais, monsieur...

Charles. — Ne m'en dis pas davantage, et viens m'aider.

Il plia aussitôt son mouchoir en quatre, et l'appliqua sur la tête ensanglantée du vieillard. Puis d'un côté de sa veste replié dans sa lon-

gueur, il assujettit de son mieux le bandage avec quelques épingles. Ensuite aidé de John, il tira le malheureux de l'ornière, et le porta sur le gazon.

— Que ferons-nous maintenant, monsieur, lui dit John?

Charlés. — Il faut que vous couriez au galop vers le premier village pour amener des gens qui transportent le pauvre blessé dans quelque ferme. Je les payerai de leurs peines. Je reste ici en vous attendant.

John. — Que le ciel me préserve de vous obéir! Non, je n'en ferai rien, mon cher maître. Moi! que je vous laisse tout seul dans cet endroit écarté? M. votre père ne me le pardonnerait de sa vie.

Charles. — Je prends tout sur moi, et je vous l'ordonne.

John. — Allons, monsieur, puisque vous me l'ordonnez si expressément, je n'ai plus rien à répliquer. Mais souvenez-vous au moins...

Charles. — Je me souviendrai de tout. Partez.

John se mit aussitôt à courir de toute la vitesse de son cheval. Il trouva à quelque distance une chaumière, où deux hommes travaillaient à des ouvrages d'osier, au milieu de plusieurs femmes et d'une troupe d'enfants. Il ouvrit la porte; et s'adressant au chef de la famille, il le supplia de venir avec son fils aîné au secours d'un vieux officier qui était tombé sur le chemin, et qui nageait dans son sang. Ils montrèrent d'abord quelque répugnance à sortir dans un temps si sombre sur la parole d'un inconnu. Mais enfin, persuadés par les larmes de

John et par l'air de sincérité qui éclatait dans ses protestations, ils allèrent chercher une espèce de brancard, et le suivirent.

Dans cet intervalle, Charles n'avait pas quitté un instant le vieillard; et à force de soins, il était parvenu à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

— Oserai-je vous demander qui vous êtes, monsieur, lui dit-il aussitôt qu'il lui vit ouvrir la paupière, et par quel accident vous vous trouvez dans cet état?

— Mon nom est Arthur, répondit le vieillard d'une voix faible et tremblante. Je suis major dans le trente-troisième régiment. J'étais sorti de chez moi pour faire un tour de promenade. Mon cheval a fait un faux pas dans cette ornière, et m'a entraîné dans sa chute. Ma tête a porté sur une pierre. J'ai voulu me relever. La douleur que j'ai ressentie, la perte de mon sang et la faiblesse de l'âge m'ont fait retomber sans connaissance. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé depuis ce moment. Mais vous, aimable enfant, qui vous montrez si sensible à mon malheur, est-ce vous qui avez pansé ma tête et qui me sauvez de la mort?

Charles. — Oui, monsieur, c'est moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous servir. J'avais un domestique à ma suite. Je viens de l'envoyer dans le premier village pour vous procurer un logement et des secours plus nécessaires que les miens.

Le Major. — Quoi! vous avez eu le courage de rester près de moi, malgré la solitude et l'obscurité! Si jeune encore, vous m'avez prodigué les soins les plus bienfaisants! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas!

Charles. — Vous ne m'en devez aucune, monsieur. Je n'ai fait que mon devoir; et si je puis vous être encore utile, je m'estimerai trop heureux.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux paysans. On étendit le major sur le brancard, qui était garni d'un bon matelas. Quelque soin que l'on pût prendre pour le transporter doucement, les secousses de la marche réveillèrent la douleur de sa blessure; et il retomba de nouveau dans un évanouissement assez profond.

Charles ayant donné son cheval à conduire à John, marchait en silence à côté du brancard, et rendait toutes sortes de soins au malade, pour tâcher de lui faire reprendre ses esprits. Lorsqu'on fut arrivé à

la porte de la chaumière, il fit aussitôt monter l'un des deux paysans sur son cheval, et l'envoya chercher en toute diligence le chirurgien.

Cependant John employait toujours les instances les plus vives pour engager son maître à reprendre la route du château, en lui représentant les transes où ses parents devaient être sur son retard.

— Quoi ! lui répondit Charles, je laisserais ce vieillard mourant entre des mains étrangères ! vous le voyez, il est encore sans connaissance. Qu'aurais-je fait pour lui, si je l'abandonnais à présent? Non, non, je veux passer la nuit à son côté.

John. — Que dites-vous, mon cher maître?

Charles. — Ma résolution est prise. Courez auprès de mon père et de ma mère. Racontez-leur tout ce qui vient de se passer, afin qu'ils se tranquillisent sur mon compte. Dites-leur que j'attendrai ici leurs ordres demain.

John. — Vraiment, monsieur, c'est ce que je ne ferai pas, s'il vous plaît. M. votre père me recevrait bien, je crois, si je rentrais sans vous.

— Il faut pourtant que cela soit ainsi, reprit Charles en prenant un ton de fermeté. Ne perdez pas de temps. Il est déjà nuit.

John eut beau éclater en protestations contre ce qu'il appelait l'imprudence de son jeune maître, il fallut partir.

Charles alors se trouva plus tranquille, dans la pensée que ses parents allaient recevoir bientôt de ses nouvelles. Mais il devait encore arriver un nouveau contretemps. Le brouillard ne fit que s'épaissir. La nuit devint plus obscure; et John égaré dans un bois qu'il fallait traverser, ne sachant de quel côté prendre pour en sortir, fut obligé, après bien des courses inutiles, de s'asseoir au pied d'un arbre, pour y attendre le jour, et de nous laisser toute la nuit dans les plus cruelles alarmes. Le pauvre garçon n'en pouvait plus de froid et de fatigue, lorsqu'il est arrivé ce matin. Malgré son empressement, il tremblait de paraître, craignant d'être chassé. Je ne saurais vous peindre sa surprise, lorsqu'après son récit il a

entendu M. Grandisson s'écrier : Que je dois te bénir, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils! Et vous, John, vous avez bien fait de remplir tous ses ordres. Voici deux guinées pour vous faire oublier une si mauvaise nuit. Allez vous rafraîchir et prendre un peu de sommeil, pour être en état de retourner vers mon fils. Je ne lui fais aucun reproche de l'inquiétude qu'il nous a causée. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous l'épargner.

Mais combien le cœur de mon ami va souffrir, lorsqu'il apprendra de John ce que nous avons souffert nous-mêmes! John s'est déjà remis en chemin. J'ai vu que M. Grandisson lui avait donné pour son fils une bourse pleine d'or, afin qu'il ait de quoi pourvoir à tout ce qui sera nécessaire. Je brûle à présent d'apprendre si ce pauvre major est mort ou vivant. J'espère vous en donner bientôt des nouvelles. Adieu, ma chère maman, aimez-moi toujours. Aimez aussi mon ami Charles pour son courage, sa prévoyance et son humanité.

Onze heures.

Charles est enfin de retour, ma chère maman. Avec quel transport je l'ai embrassé. C'est un ange à mes yeux. Grâces à ses soins, le major est beaucoup plus tranquille. Il sera bientôt guéri de sa blessure.

Charles est arrivé au moment où nous étions bien loin de l'attendre encore. Emilie l'a vu la première. Un cri de joie lui est échappé : — Charles! Charles! et elle a couru avec précipitation à sa rencontre. Ils sont entrés en s'embrassant. Charles l'a quittée à la porte pour voler à son père. Il s'est précipité à ses genoux, et ne s'en est relevé que pour aller se jeter au cou de sa maman, qui lui tendait les bras. Je vais vous rapporter mot pour mot tout ce qu'ils se sont dit. Je ne l'oublierai de ma vie.

Charles. — Pourrez-vous me pardonner, mes chers parents, de vous avoir causé tant d'inquiétude?

M. Grandisson. — Te pardonner, mon fils! Viens plutôt que je t'embrasse mille et mille fois. Tu as rempli ton devoir envers un de tes semblables, sans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Je ne croyais pas pouvoir t'aimer davantage. Combien je me trompais!

Charles. — Je me sens confondu par votre bonté, mon papa.

M. Grandisson. — N'en parlons plus, mon fils. Comment va ton malade?

Charles. — Il est beaucoup mieux à présent. Il lui reste un peu de faiblesse : mais le chirurgien m'a déclaré que sa blessure n'était pas dangereuse.

Madame Grandisson. — Est-il encore dans la cabane de ces pauvres gens? Aura-t-on bien soin de sa personne?

Charles. — Oh! maman, n'en soyez pas en peine. Son fils est auprès de lui. Aussitôt qu'il m'eut appris sa demeure, j'y envoyai un exprès, pour instruire sa famille de son accident. L'aîné de ses fils accourut

tout de suite. Quelle douceur pour moi d'avoir remis un père souffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher!

M. Grandisson. — Et le major aura-t-il le moyen de se procurer tout ce qui lui est nécessaire?

Charles. — Oh! oui, mon cher papa, il est fort riche; et voici votre bourse, telle que vous me l'avez envoyée. Je n'ai pas eu occasion de m'en servir.

M. Grandisson. — Eh bien! elle est pour toi, mon fils.

Charles. — Pour moi, mon papa?

M. Grandisson. — Oui, Charles, je te la donne comme une marque de ma satisfaction. Je suis sûr que tu ne l'ouvriras que pour en faire un bon usage. Continue d'être toute ta vie tel que tu te montres aujourd'hui. Garde-toi bien de laisser jamais endurcir ton cœur pour les maux de tes frères.

Charles. — Oh! mon papa, que puis-je vous dire? Je craignais vos reproches ; et c'est de vos bontés que vous m'accablez.

Madame Grandisson. — Mais comment te trouvais-tu dans cette chaumière ?

Charles. — Je vous avoue, ma chère maman, que je ne m'occupais guère de l'endroit où j'étais. Je n'avais devant les yeux que ce pauvre vieillard, que je craignais de voir mourir à chaque instant.

Madame Grandisson. — Tu n'as donc pas dormi de toute la nuit?

Charles. — J'avais fait mettre quelques bottes de paille à côté du lit du major. Mais vos inquiétudes, celles de mon frère, de ma sœur et de mon ami, que je me représentais sans cesse, mes craintes continuelles au sujet de mon pauvre blessé, tout cela éloignait le sommeil de mes yeux. Ah! si j'avais pu penser que vous deviez être une nuit entière sans savoir ce que j'étais devenu, combien mon cœur aurait souffert! Je serais revenu en tâtonnant dans les ténèbres.

Madame Grandisson. — Embrasse-moi, mon fils, embrasse-moi encore. Mais je ne veux plus me livrer au plaisir de t'entendre. Il est bien temps que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut se séparer, et je l'accompagnai dans sa chambre. Que je suis heureux, me dit-il en me serrant la main, de ce que mes parents sont contents de moi! Malgré le plaisir que j'ai eu de servir ce pauvre major, je n'aurais pu me consoler de les avoir mis en colère.

— Aimable et cher ami, m'écriai-je en me jetant à son cou!... C'est tout ce que je pus lui dire, maman. Mes yeux étaient inondés de larmes ; mon cœur suffoquait de sanglots ; et je ne pouvais m'arracher de ses bras. Oh! combien la sensibilité donne de plaisir! et qu'il est doux d'avoir un ami tendre et vertueux!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 septembre.

Je me félicite, ma chère maman, d'avoir à vous faire connaître un nouveau trait de modération et de générosité de mon ami. Non, je ne puis assez vous le dire, il n'est pas, je crois, dans tout l'univers, un jeune homme d'un caractère aussi noble que le sien.

Le comte de*** lui fit présent, il y a quelques jours, d'un beau chien d'une espèce très-rare. Le jeune Falkland, l'un de nos voisins, l'avait déjà demandé plusieurs fois au comte. Mais il n'avait pu l'obtenir, parce que l'on sait dans tout le pays avec quelle dureté il traite les

pauvres bêtes qu'il tient à son service. Il n'a d'autre plaisir que de les tourmenter par mille exercices fatigants, ou de les dresser à combattre l'un contre l'autre, et à se déchirer. Ce Falkland a déjà une douzaine de chiens dans sa maison. Vous allez peut-être croire que c'est là toute sa ménagerie? Oh! non, certes. Il nourrit encore de toute espèce d'animaux, surtout des chats, des singes et des perroquets, avec lesquels il passe la moitié de sa journée.

Il me semble qu'il faut avoir l'esprit bien étroit pour prodiguer son temps à ces occupations misérables, au lieu de le consacrer à s'instruire dans les sciences et les arts. Quoiqu'il eût déjà un si grand nombre de bêtes autour de lui, il fut outré de voir que le comte, après lui avoir refusé son chien, en eût fait présent à un autre, qui ne le lui avait pas demandé. Qu'est-il arrivé de là? A peine Charles possédait-il ce chien depuis quinze jours, que la pauvre bête fut trouvée morte dans un coin de la maison. Ce n'est que d'hier que l'on a su d'un domestique de Falkland, que c'était lui qui l'avait fait empoisonner par une rage de jalousie.

Quels monstres y a-t-il donc parmi les hommes! J'ai dit monstres, et le mot n'est pas trop fort. Oui, ma chère maman, c'est un monstre à mes yeux celui qui prive un autre de ce qu'il ne peut pas avoir, dans

la seule vue de lui causer de la peine. Mais l'entretien suivant que nous eûmes hier au soir, Édouard, Charles et moi, en nous promenant dans le jardin, va vous apprendre comment mon ami s'est vengé de cette coquinerie.

Je lui témoignais le regret que j'avais de la mort cruelle de la pauvre bête.

— J'en suis aussi bien affligé, me dit-il. Je n'aurais jamais cru que la perte d'un chien pût m'être si sensible. Mais cet animal était d'une beauté singulière, et il commençait à s'attacher à moi.

Édouard. — C'est une action affreuse de la part de Falkland de l'avoir empoisonné. Je ne lui pardonnerais de ma vie, si j'étais à ta place.

Charles. — Il faut pourtant bien que je lui pardonne, à moins de vouloir être aussi méchant que lui.

Édouard. — Tu es trop bon, mon frère. Pour moi, je le hais à la mort.

Charles. — Je ne le hais point, mais je méprise son caractère. Je le plains surtout d'avoir des passions si violentes et si détestables. Donner une mort cruelle à une bête innocente, uniquement pour en déposséder un autre, c'est une cruauté de sangfroid qui annonce que l'on peut se porter aux excès les plus affreux.

Édouard. — Avant-hier encore le traître osait s'appeler ton ami.

Charles. — Je savais déjà qu'il ne faut pas s'en rapporter à de vaines paroles, et que nous devons bien connaître les gens avant de compter sur leur amitié.

Édouard. — Est-ce que tu ne rompras pas en face avec un si mauvais sujet?

Charles. — Je n'irai point lui faire une insulte publique. Je me contenterai seulement de le voir aussi peu qu'il me sera possible. La société d'un jeune homme qui a une manière de penser aussi basse, ne peut me convenir en aucune façon.

Édouard. — Oh! ce n'est pas assez. Tiens, veux-tu que je lui coupe les oreilles? Tu n'as qu'à dire un mot.

Charles. — Ce mot-là, je me garderai bien de le dire. Ses oreilles ne me rendraient pas mon chien.

Édouard. — Eh bien! il nous reste un autre parti à prendre. Falkland a une douzaine d'épagneuls et de lévriers; nous n'avons qu'à les empoisonner à notre tour. C'est une bonne revanche qu'il mérite.

Charles. — Et ses pauvres chiens, l'ont-ils mérité?

Édouard. — Quoi! tu veux donc laisser sa méchanceté impunie?

Charles. — Cela ne me regarde point. Je ne suis pas son bourreau. C'est assez pour moi de le livrer à sa conscience.

Édouard. — Je suis bien curieux de savoir ce que mon papa va penser de cette aventure. Je ne m'étonne plus s'il cherchait toujours à nous détourner d'une liaison trop étroite avec ce lâche garnement.

Charles. — C'est une preuve que mon papa savait lire dans son mauvais cœur. J'apprends par là que je dois consulter mes parents dans le choix de mes amis. Comme ils ont plus d'expérience que nous, ils savent mieux distinguer les bons et les mauvais caractères. Avec leurs sages conseils, j'espère me préserver des liaisons dangereuses qui pourraient me corrompre. Mais, Édouard, je pense qu'il ne faudrait pas dire à mon papa l'indigne action de Falkland.

Édouard. — Et pourquoi donc le ménager?

Charles. — Nous le ferons mieux rougir par un froid mépris que par nos plaintes.

Guillaume. — Voilà une noble façon de penser, mon ami.

Charles. — C'en est assez, croyez-moi : parlons de quelque chose plus agréable. Nous avons aujourd'hui une belle soirée. N'irons-nous pas faire un tour dans les champs?

Édouard. — Un moment, s'il te plaît. Regarde, regarde. Ne vois-tu rien là-haut sur cet arbre?

Guillaume. — Il me semble que j'aperçois un oiseau d'un plumage extraordinaire. Il s'agite de toutes ses forces.

Charles. — Vraiment oui, il est pris par les ailes.

Édouard. — Oh! quel bonheur! C'est le perroquet de Falkland qui s'est échappé de sa cage. Je le reconnais. Puisque nous le tenons en notre pouvoir, il payera pour le chien. Son maître ne l'aurait pas donné pour dix guinées. Il va être bien puni.

Charles. — O mon cher Édouard! la pauvre bête souffre. Guillaume, fais-moi le plaisir d'aller demander une échelle. Je veux monter sur l'arbre, et dégager le malheureux oiseau.

Édouard. — Pour le rendre à Falkland, peut-être.

Charles. — Sans doute, puisqu'il est à lui.

Édouard. — Il a fait périr ton chien, et tu veux lui sauver son perroquet?

Charles. — Pourquoi non? Ah! je me fais une joie de pouvoir, dès ce jour, lui rendre un service pour le mal que j'ai reçu de lui.

Édouard. — Prends-y donc garde. Le sort ne pourra jamais te servir d'une manière plus heureuse pour te venger.

Charles. — Je regarde bien aussi comme une vengeance de lui montrer que mon cœur vaut mieux que le sien.

Édouard. — Oui vraiment, il est bien capable de le sentir.

Charles. — En ce cas je le ferai pour ma propre satisfaction.

J'avais crié au jardinier d'apporter une échelle. Elle arriva en ce moment. Charles monta lui-même sur l'arbre, où le perroquet, en s'abattant, avait embarrassé ses ailes entre deux branches qui le retenaient. Il parvint à le dégager ; et il courut aussitôt charger un domestique de le rapporter au jeune Falkland.

— Que penses-tu de mon frère, me dit Édouard en le voyant s'éloigner à grands pas ?

— Peux-tu le blâmer, lui répondis-je, d'être si généreux ?

— Non, sans doute. Mais je ne me sens pas encore assez parfait pour l'imiter.

— Il ne tient qu'à nous de le devenir avec un si bon modèle.

Charles vint bientôt nous rejoindre. Son visage brillait d'une douce satisfaction. Je n'ai jamais si vivement senti combien on peut goûter de plaisir à faire le bien. O ma chère maman, conservez, je vous prie, mes lettres, afin que je puisse les relire quand je serai de retour à la maison. Je serais bien indigne de mon ami, si sa conduite ne me donnait le désir et la force de profiter des bons exemples que je reçois de lui chaque jour. Je voudrais qu'ils fussent connus de tous les jeunes gens de notre âge. Si l'on a tant de plaisir à lire les belles actions des autres, combien n'en aurait-on pas davantage à les faire soi-même ! Oui, ma chère maman, ce sentiment est au fond de mon cœur, et je le nourris avec joie, pour me rendre un jour plus digne de votre tendresse. J'embrasse ma petite sœur à travers le grand espace qui nous sépare. Elle trouvera bon que j'y revienne à deux fois ; car c'est moitié pour le compte d'Émilie, et moitié pour le mien.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 16 septembre.

Nous assistâmes hier, ma chère maman, à la récolte des fruits d'automne. L'air était doux, le ciel serein, et l'on entendait retentir toute la campagne de joyeuses chansons, accompagnées du fifre et du flageolet. C'était un charme de voir, à travers la verdure des arbres, les garçons jardiniers en vestes blanches, grimper sur les branches les plus élevées pour en cueillir les fruits, tandis que leurs femmes et leurs filles les recevaient dans leurs tabliers, et les déposaient ensuite dans des corbeilles. Nous aussi, nous étions occupés à dépouiller les rameaux qui pendaient à la hauteur de nos bras. Ces travaux avaient un air de fête qui pénétrait le cœur de plaisir.

Quelques petites paysannes, assez mal vêtues, nous regardaient à travers la haie. Une d'elles, lorsque nous eûmes fini, vint appeler le jardinier à la barrière, et lui parla d'un air suppliant en tournant quelquefois ses regards vers mon ami. Charles s'en aperçut; mais il attendit que le jardinier eût achevé la conversation : il lui fit signe alors d'approcher; et voici la suite de leur entretien, qui vous dira mieux la chose que toutes mes paroles.

Nous assistâmes hier, ma chère maman, à la récolte des fruits d'automne. (p. 342.)

Charles. — Qu'est-ce donc que cette petite fille vous demandait d'un air si touchant?

Le Jardinier. — Vous le dirai-je, monsieur? Tout le monde sait ici que vous avez un cœur pétri de bonté. Elle me priait de vous demander quelques fruits pour sa mère qui est malade.

Charles. — C'est pour sa mère qu'elle demande? C'est une brave enfant. Allez, et donnez-lui autant de pommes qu'elle en pourra porter. Je me fais un plaisir de récompenser son amour pour ceux de qui elle tient la vie.

Le Jardinier. — Je vais donc lui donner des plus petites, de celles qui ne sont pas d'un si bon acabit.

Charles. — Comment donc, mon ami, vous voulez choisir pour une pauvre malade, précisément ce qu'il y a de plus mauvais? Non, non, s'il vous plaît. Donnez-lui, au contraire, de ce qu'il y a de meilleur.

Le Jardinier. — Je craignais que cela ne fît tort à votre provision.

Charles. — Ne m'avez-vous pas dit que la récolte n'a jamais été plus abondante que cette année?

Le Jardinier. — Il est vrai, monsieur, nos greniers vont regorger de richesses.

Charles. — Eh bien! de cette abondance que le ciel nous envoie, donnons au moins quelque chose à ceux qui n'ont rien.

Le Jardinier. — Ah! mon jeune maître! que c'est avec raison que tout le monde vous aime et vous honore! vous êtes la bonté du ciel sur la terre. Je ne manquerai point de vous obéir : je sais trop bien que tout ce que vous faites ne manque jamais de recevoir l'approbation de vos parents.

Le jardinier courut aussitôt exécuter ses ordres. Édouard avait entendu son frère; il s'en approcha et lui dit : Je ne saurais te blâmer de la bienfaisance; mais je ne puis souffrir que les gens du peuple aient toujours quelque chose à demander.

Charles. — Eh! mon ami, s'ils ne demandaient pas ce qui leur manque, aurions-nous l'attention d'y songer pour eux? Nous demandons bien tous les jours mille choses superflues à nos parents. Laissons du moins aux pauvres la liberté de nous exposer leurs pressants besoins.

Émilie. — Charles a bien raison. Ne serait-il pas affreux que nous eussions tant au delà de ce qu'il nous faut, même pour nos plaisirs, et que les pauvres fussent dépourvus des premières nécessités de la vie?

Je dirai ce soir à maman l'état où se trouve la mère de cette petite fille, et je suis bien sûr qu'elle lui enverra des secours.

M. Bartlet, qui, en s'avançant vers nous, venait d'entendre les dernières paroles d'Émilie, lui donna des louanges sur son humanité. Charles lui demanda si les pommes étaient une nourriture saine pour les malades. — Oui, sans doute, répondit M. Bartlet, surtout lorsqu'elles sont cuites. Ce fruit, qui convient à presque tous les tempéraments, est d'autant plus précieux qu'il peut se conserver pendant une grande partie de l'année. Quelle est la sagesse et la bonté du Créateur, qui prend soin de nous pour l'hiver, lorsque la terre épuisée n'est plus en état de produire les fruits délicieux dont elle nous a nourris pendant l'été!

Oh! ma chère maman! je serai toujours plein de reconnaissance pour le maître de la terre, qui pourvoit aux besoins de ses enfants avec une tendresse si généreuse. Hélas! cependant, combien n'y a-t-il pas d'enfants ingrats qui dévorent les provisions de l'hiver sans penser à la main bienfaisante de laquelle ils les ont reçues! Me préserve le Ciel d'être jamais de ce nombre, moi surtout qui lui dois tant de grâces pour avoir eu en partage une si bonne mère! Oui, maman, vous me le feriez aimer quand je ne posséderais que vous sur la terre. Daignez recevoir l'hommage de ces sentiments, et me continuer ceux dont vous voulez bien m'honorer. Je vous les demande pour ma petite sœur et pour moi, et j'en accepte pour gage le premier baiser qu'elle recevra de votre bouche, puisque je ne peux avoir le bonheur de le partager.

P. S. Monsieur Grandisson vient de recevoir en ce moment une lettre du comte de ***, premier chambellan du roi, qui mande le jeune Charles à la cour : on ignore pour quelle raison. Mon ami part demain pour Londres avec M. Bartlet. Oh! combien de regrets va me coûter son absence! Moi qui m'étais fait une si douce habitude de le voir à chaque instant, il faudra que je passe des journées entières sans

le voir et sans lui parler! Qui sait encore pour combien de temps il s'éloigne de nous? M. Grandisson n'a point d'inquiétudes sur le sujet de ce message. La lettre de M. le comte est fort gracieuse, et ne peut annoncer rien de fâcheux. Cependant je perds mon ami. Il n'y a que l'idée de son bonheur qui puisse me consoler de notre séparation. Il m'a promis de m'écrire. Oh! ma chère maman, avec quelle joie je vous enverrai une copie de toutes ses lettres!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 20 septembre.

Je m'empresse, ma chère maman, de vous envoyer, comme je vous l'ai promis, une copie de la première lettre que je reçois de mon ami Charles. Vous y verrez les aventures de son voyage et son arrivée à Londres. J'attends avec impatience les premières nouvelles qu'il doit me donner : mon cœur me dit qu'elles seront heureuses. Jugez de l'empressement que j'aurai à vous en faire part. Plein de cette douce espérance, je vous embrasse avec plus tendresse encore, vous et ma petite sœur.

CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***, SON AMI

Le 18 septembre.

Je ne sais encore, mon cher ami, ce que produira notre voyage à Londres. Les commencements de notre expédition n'ont pas été fort heureux. Des esprits superstitieux pourraient croire que cela ne présage rien de bon pour la suite; mais nous, mon cher Guillaume, qui avons reçu de nos parents des instructions plus sensées, nous nous garderons bien de nous laisser abattre par ces vains pronostics.

A peine avions-nous fait quelques milles, que l'un de nos chevaux s'arrêta, sans vouloir aller plus avant. Le postillon crut vaincre sa résistance en lui donnant de rudes coups de fouet : ce qui me fit de la peine, parce que je ne puis voir traiter durement un animal aussi doux et aussi utile. On ne tarda guère à s'apercevoir que la pauvre bête était enclouée, et qu'ainsi il n'y avait point de sa faute. Il fallut se traîner lentement jusques à la poste la plus voisine. Les chevaux

frais que l'on nous donna, nous menèrent avec plus de vitesse; mais vers le milieu de la route, dans un chemin raboteux, l'essieu de notre voiture vint tout à coup à se rompre : heureusement il ne nous en ar-

riva aucun mal. Il n'y avait pas de maison dans le voisinage; et nous ne vîmes d'autre parti à prendre que de descendre de voiture et d'aller à pied. Je me serais fort aisément consolé pour moi-même de cet accident; mais j'en fus affligé pour notre digne ami, M. Bartlet. Le froid et l'humidité de l'air, ainsi que la fatigue de la marche, me donnèrent des inquiétudes pour sa santé. Le soleil était déjà près de se coucher, et nous allions lentement, suivis de notre domestique Henri. La pluie commença bientôt avec une extrême violence. Enfin, après une demi-heure de marche, nous aperçûmes, à notre droite, une petite maison peu éloignée du grand chemin. Nous y fûmes reçus par un honnête laboureur, courbé sous le poids du travail et des années, et par sa femme, qui n'était guère plus jeune que lui. Ces braves vieillards et leurs enfants nous accueillirent avec beaucoup de bonté. Les fils aînés coururent aussitôt chercher un charron dans le voisinage, et ils allèrent ensemble vers la voiture pour aider le postillon à la raccommoder de son mieux. On n'acheva de la réparer qu'assez avant dans la soirée. Il était trop tard pour nous remettre en route. Il fut donc résolu que nous passerions la nuit dans cette pauvre cabane qui, dans cette circonstance, me parut aussi bonne pour nous qu'un riche palais. Pendant que la jeune fille nous préparait un simple repas : Messieurs, nous dit le vieillard, n'ayez aucune inquiétude; nous vous céderons notre lit,

dans lequel vous pourrez goûter le repos qui vous est nécessaire pour continuer votre route. M. Bartlet ne voulait pas se rendre à cette proposition; mais notre hôte et sa femme lui firent tant d'instances, qu'ils vinrent à bout de le persuader. On n'avait mis que deux couverts sur la table. M. Bartlet s'en aperçut, et leur dit : Est-ce que vous avez déjà soupé, mes amis? — Non, pas encore, monsieur. — Eh bien! il faut que nous mangions tous ensemble; notre repas en sera plus joyeux. — Nous n'aurions pas osé prendre cette liberté, monsieur, lui répondit le vieillard; mais puisque vous l'ordonnez, vous serez obéi. Le rustique repas fut aussitôt mis sur la table. Un bon morceau de rôti, un plat de légumes, du beurre, du fromage et quelques fruits, ce fut tout : mais, tu peux m'en croire, je n'ai jamais fait un meilleur souper de ma vie. J'ai dormi toute cette nuit d'un si bon sommeil, que M. Bartlet a eu de la peine à me réveiller. Je viens de faire un déjeuner excellent, et je profite, pour t'écrire, d'un moment que M. Bartlet vient de prendre pour aller remercier nos hôtes et leur témoigner notre reconnaissance. Je suis obligé de te quitter; mais après notre première visite à M. le comte, je m'empresserai de te donner de mes nouvelles. Mille respects à mon papa et à maman, et mille tendres amitiés à mon frère et à ma sœur.

Je t'embrasse, et suis à toi pour la vie.

CHARLES GRANDISSON.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 25 septembre.

Je vous le disais bien, ma chère maman, que j'aurais de bonnes nouvelles à vous apprendre de mon ami Charles. Voici la copie de la lettre qu'il vient de m'écrire, et de celle que M. Bartlet écrit à M. Grandisson. A peine aurai-je le temps de vous les transcrire pour le départ du courrier. Je voudrais bien cependant pouvoir vous exprimer toute la joie dont mon cœur est plein. Je ne puis que m'écrier : Quel bonheur pour moi de voir mon ami heureux, et de l'écrire à ma chère maman!

CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***, SON AMI

Londres, le 21 décembre.

Pourrais-tu jamais deviner, mon cher ami, quel a été l'objet de mon voyage en cette ville? Oh non, sans doute, puisque moi-même je n'ose encore le croire. Eh bien! c'est par l'ordre du roi, qui vient de me donner le titre de comte et de m'honorer d'une place distinguée auprès de ses enfants. Je ne sais qui peut me valoir ces honneurs. On veut me persuader que j'en suis redevable à ma conduite; mais il me semble que je n'ai fait en cela que remplir mon devoir, et que le devoir seul ne mérite pas de récompense. Ainsi je ne regarde ce qui vient de m'arriver que comme une pure grâce du Ciel qui veut payer les vertus de mes dignes parents. C'est pour eux, bien plus que pour moi, que je m'en réjouis. M. Bartlet écrit à mon papa : tu entendras sans doute lire sa lettre. A peine ai-je le temps de t'assurer que je suis pour la vie ton fidèle et tendre ami.

CHARLES GRANDISSON.

M. BARTLET A M. GRANDISSON

Monsieur et cher ami,

Quelle heureuse nouvelle j'ai à vous annoncer, et combien le cœur de madame Grandisson va tressaillir de joie! Votre aimable fils... Oh! vous méritez bien les faveurs dont le Ciel récompense sa conduite. Je vous l'ai toujours dit qu'il était destiné à remplir votre vie des plus douces jouissances. Si jeune encore, être l'objet des grâces de son Souverain, et voir tous les honnêtes gens y applaudir! Oui, certes, il n'est ici personne qui, après l'avoir vu, ne le trouve digne de son bonheur. Mais c'est trop vous tenir en suspens sur sa brillante destinée. Apprenez donc que le Roi vient de l'honorer du titre de comte, et de le placer en qualité d'émule auprès de ses enfants. Le comte de***, dont la femme est sœur du major Arthur, à qui Charles a sauvé la vie, a représenté votre fils à Sa Majesté sous des traits si avantageux; il lui a rendu un si bon témoignage de son esprit, de ses connaissances et de

ses sentiments, que le Roi a désiré de le voir; et c'est d'après cette première entrevue qu'il vient de le combler de ses faveurs.

Le comte qui a introduit Charles auprès de Sa Majesté, et qui est resté à cette audience, déclare qu'il n'a jamais vu accueillir personne d'un air si gracieux. Le Roi a daigné lui-même le présenter à ses enfants qu'il avait fait appeler. Votre aimable fils a répondu à toutes les questions qu'on lui a faites avec une liberté respectueuse et une noblesse d'expression étonnante à son âge. Les jeunes princes auraient voulu qu'il fût resté dès ce moment auprès d'eux; mais il leur a représenté qu'il avait besoin de passer encore quelque temps dans la maison de son père pour profiter de ses instructions et se rendre plus capable de répondre aux vues que l'on a sur lui.

Il m'a avoué, en sortant, qu'il avait eu une autre raison pour demander ce délai : c'est que son ami Guillaume n'ayant plus que trois mois à passer en Angleterre, il aurait eu trop de regret de se séparer de lui avant ce terme. Ainsi, vous le voyez, jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne, et les séductions de la fortune ne lui font point oublier ce qu'il doit à l'amitié.

M. le comte vient de donner aujourd'hui un grand repas en l'honneur de votre fils. Charles a reçu les compliments de la compagnie avec autant de grâce que de noblesse. Les louanges qu'il a reçues n'ont pas fait naître en lui le moindre sentiment d'orgueil, et il a laissé tout le monde dans l'enchantement de ses qualités aimables. Ne croyez point, monsieur et cher ami, que mon attachement pour vous et pour votre famille me fasse parler de votre fils avec trop d'enthousiasme; vous recevrez les mêmes témoignages en sa faveur dans la lettre que M. le comte doit vous écrire.

Nous passerons encore ici cinq à six jours pour remplir quelques devoirs, et je ramènerai dans vos bras le digne objet de votre tendresse.

BARTLET.

P. S. — M. le comte vient de me faire rouvrir ma lettre pour vous annoncer qu'Édouard a, dès ce moment, une lieutenance dans le même régiment que le major Arthur, dont il est colonel.

SECONDE PARTIE

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 26 septembre.

J'étais si empressé, ma chère maman, de vous envoyer l'autre jour une copie de la lettre de Charles et de celle de M. Bartlet, que je n'eus pas le temps de vous faire part des réflexions que la fortune de mon ami a fait naître dans mon esprit. Je sens que je ne finirais pas aujourd'hui, si j'entreprenais de vous dire toutes mes pensées. Il m'est plus facile et plus doux de tâcher de vous peindre combien j'ai été sensible au souvenir qu'il a gardé de notre amitié. Comment! dans la crainte de se séparer de moi avant le terme qui m'est prescrit, résister aux désirs des jeunes princes et sacrifier les agréments dont il aurait pu jouir dès ce moment à la cour! Ah! il n'a point fait ce sacrifice à un ingrat! Vous saviez, maman, si je l'aimais! Vous avez vu dans toutes mes lettres si elles sont pleines de ma tendresse pour lui. Eh bien! il m'est encore devenu mille fois plus cher. J'ai trop senti, depuis son absence, combien il est nécessaire à mon bonheur. Malgré toutes les caresses de M. et madame Grandisson, malgré les amitiés d'Édouard et d'Émilie, je trouve qu'il me manque à tous les moments du jour. Il me semble que je n'ai plus que la moitié de ma vie. Je n'ai d'autres ressources que de m'occuper sans cesse pour lui. Oui, maman, tous les travaux que nous faisions ensemble, je les fais à présent tout seul, afin que son absence ne s'y fasse pas sentir. J'ai remué tout son jardin, je l'ai orné de fleurs

de la saison, pour qu'il voie, à son retour, les soins que j'ai donnés à ce qui l'intéresse. J'ai continué la copie qu'il a commencée d'une suite de dessins d'architecture : ils ne seront pas aussi bien que s'il les avait faits; mais ils sont mieux que si je les avais faits pour moi. Je suis sûr que son amitié excusera la faiblesse de mes crayons, et qu'il les verra avec plaisir dans son recueil. J'ai aussi transcrit sur ses livres de musique des airs nouveaux qui nous sont venus depuis son départ. J'ai rangé ses livres dans sa bibliothèque, j'ai nourri ses oiseaux, j'ai donné quelque chose à ses pauvres; enfin j'ai tâché de faire tout ce qu'il aurait fait lui-même. C'est dans ces moments que j'ai senti mieux que jamais ce que vous ne cessiez de me dire, combien le travail nous est nécessaire pour nous distraire de nos chagrins. Ah! s'il m'avait fallu vivre dans tout cet intervalle sans occupation, que j'aurais été à plaindre! J'ai tâché de ne me laisser aucun instant de vide dans la journée, de peur qu'il ne se remplit de ma tristesse : je vous en envoie, pour témoignage, une petite pièce sur *les Avantages du Travail*, que je viens de traduire.

Adieu, ma chère maman : lorsque mon ami est loin de moi, je sens doublement le regret d'être éloigné de vous. Je n'ai pour toute consolation que de savoir que vous m'aimez, et de sentir combien je vous aime.

LES AVANTAGES DU TRAVAIL

Non-seulement M. Dorville, riche fabricant, ennemi infatigable de l'oisiveté, consacrait la journée entière au travail, mais encore il avait soin de tenir en exercice tous les gens de sa maison. Bienfaisant envers ceux à qui des infirmités ou un grand âge ne laissaient plus la force de s'occuper, il était sans pitié pour ces robustes fainéants qui venaient mendier à sa porte; il leur demandait pourquoi ils ne travaillaient pas; et lorsqu'ils s'en excusaient sur ce qu'ils ne trouvaient pas d'ouvrage, il leur en offrait dans ses manufactures; mais lorsqu'on l'avait une fois refusé, il ne fallait plus se présenter devant lui.

Il ne laissait ouvrir ni fermer un ballot de marchandises sans obliger François et Robert, ses enfants, d'y prêter la main. Il avait un jardin

assez vaste derrière sa maison. Pendant l'été, il y faisait travailler ses fils sous les yeux du jardinier; et, pendant l'hiver, il leur donnait à faire de petits ouvrages en carton ou au tour.

Ses trois filles n'avaient pas plus de temps à donner à l'oisiveté : elles étaient chargées de tous les détails du ménage qui convenaient à leur sexe.

Pour mieux exciter et soutenir leur zèle, M. Dorville payait à chacun son ouvrage, et il avait soin d'accorder une récompense particulière à celui qui s'était distingué par son activité. C'était avec ces petits profits que les enfants trouvaient le moyen de fournir aux dépenses de leurs plaisirs et de leur entretien.

On n'entendait jamais parmi eux de mauvais propos et de querelles. Ils jouissaient d'une santé parfaite; et chaque jour amenait de nouveaux plaisirs, en leur faisant goûter le fruit de leurs travaux.

Si les garçons apportaient à leurs sœurs un bouquet d'œillets ou de jacinthes, cueilli dans leur parterre, ils en recevaient, à leur tour, des manchettes brodées, des bourses, des cordons de canne ou de montre, ouvrage de leurs mains industrieuses. S'ils présentaient au dessert des fruits venus sur de jeunes arbres qu'ils avaient plantés et greffés eux-mêmes, ils avaient la satisfaction d'entendre leurs parents en faire

l'éloge, en apprenant à leurs amis à qui ils en avaient obligation. Alors chacun prenait son verre, et les convives en chœur buvaient à la santé des petits jardiniers.

Tous les ans on célébrait dans la famille sept jours de fête extraordinaires; savoir, le jour de naissance de chacun des cinq enfants, et celui de leur père et de leur mère. On y voyait régner à l'envi la tendresse et le plaisir. C'était surtout pour la fête de leurs parents que les enfants, animés d'une louable émulation, cherchaient à se surpasser les uns les autres par la richesse de leurs hommages. Les jeunes garçons venaient offrir des ouvrages de carton bien vernissés, ou des bijoux d'ivoire et d'ébène artistement travaillés au tour. Les jeunes demoiselles présentaient des ouvrages en broderie qu'elles avaient travaillés en secret. Leur père et leur mère, comme on l'imagine sans peine, n'oubliaient pas de répondre à ces cadeaux. Ils donnaient ordinairement à leurs enfants un joli repas, auquel on invitait tous leurs petits amis. La fête se terminait toujours en un bal, où cette vive jeunesse, excitée par la musique, se trémoussait à ravir; et les parents étaient transportés de joie en voyant leurs grâces naturelles et leur folâtre gaieté.

Qui croirait que ces enfants eussent jamais pu se dégoûter d'un genre de vie aussi doux? C'est pourtant ce qui arriva. François, un jour, était allé faire visite à ses petits cousins. Il revint à la maison avec une physionomie chagrine. Son père, qui, sur quelques paroles indirectes, comprit d'abord le sujet de ses soucis, fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Cependant, comme François avait encore, le lendemain, le même fond de tristesse, M. Dorville l'ayant engagé, après le dîner, à faire avec lui une visite à ses pépinières, ils eurent ensemble l'entretien suivant.

M. Dorville. — Qu'as-tu donc, mon cher François? Je suis inquiet de l'air de langueur que je vois répandu sur ta physionomie.

François, affectant une mine riante. — Ce n'est rien du tout, mon papa.

M. Dorville. — Tu as beau vouloir sourire, tu n'as pas la figure aussi gaie qu'à l'ordinaire.

François. — Je ne saurais en disconvenir.

M. Dorville. — Est-ce que tu aurais quelque sujet de tristesse?

François. — Oh! si j'osais vous le dire!

M. Dorville. — Craindrais-tu de m'ouvrir ton cœur? Ne suis-je pas ton ami?

François. — C'est que vous me gronderiez peut-être.

M. Dorville. — Moi, te gronder? Tu sais que ce n'est ni dans mes principes, ni dans mon caractère.

François. — Il est bien vrai : mais, tenez, mon papa, laissez-moi mon secret.

M. Dorville. — Pourquoi donc, puisqu'il t'afflige?

François. — C'est que vous ne voudriez pas remédier à mon chagrin.

M. Dorville. — Ainsi tu penses que j'aimerais mieux te voir triste que content? Je croyais t'avoir fait prendre une autre idée de ma tendresse.

François. — O mon papa, que dites-vous! Non, non, je sais que vous n'avez pas de plus grande joie que de nous voir joyeux.

M. Dorville. — Je ne vois donc pas ce qui t'empêche de me faire ta confidence. Tiens, arrangeons-nous. Conte-moi ta peine, et moi je te promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour la dissiper.

François. — Eh bien, mon papa, puisque vous le voulez, il faut que je vous le dise. Vous nous tenez à la chaîne comme des esclaves, pour nous faire travailler du matin au soir. Voyez mes cousins, comme leur papa leur laisse prendre du bon temps. Est-ce que nous ne pourrions pas en avoir aussi bien qu'eux?

M. Dorville. — Quoi! mon cher fils, c'est là tout ce qui te chagrine? Il n'est rien de plus facile que de te contenter. A Dieu ne plaise que je veuille te faire travailler malgré toi : tu es le maître de prendre du repos jusqu'à ce que tu viennes me presser toi-même de te rendre à tes occupations.

François, fort content de jouir de cette liberté de l'aveu de son père, employa le reste de la journée à baguenauder çà et là dans le jardin.

M. Dorville se levait tous les jours de très-bonne heure; et, lorsque la matinée était belle, il se plaisait à faire un tour de promenade dans la campagne avec celui de ses enfants qui, la veille, avait été le plus docile et le plus appliqué à son travail.

Le lendemain de cet entretien, l'aurore, en se levant, annonça la plus belle matinée. M. Dorville se disposait à sortir. François l'entendit; et quoiqu'il sentît en lui-même qu'il n'avait guère mérité d'accompagner son père, il se leva précipitamment, et vint lui demander la permission de sortir avec lui. M. Dorville y consentit volontiers. Ils allèrent s'asseoir au sommet d'une colline, d'où l'on découvrait toute la campagne des environs. C'était dans les premiers jours du printemps.

Les prairies qui, un mois auparavant, étaient encore ensevelies sous la neige, étalaient la plus riante verdure. Les arbres des bocages se couvraient d'un feuillage tendre; ceux des vergers se paraient de fleurs blanches et pourprées. L'oreille n'était plus déchirée des sifflements aigus de l'aquilon; on n'entendait retentir les airs que du ramage des oiseaux : on voyait les brebis et les jeunes chevaux bondir sur les gras pâturages. Le laboureur parcourait ses sillons en faisant résonner les échos de ses chants joyeux. Une foule de voyageurs était répandue sur tous les chemins d'alentour : les uns conduisaient d'énormes voitures chargées de blé, de vin ou de marchandises; les autres portaient sur leur tête des corbeilles pleines d'herbes et de fleurs. De jeunes pay-

sannes semblaient marcher en cadence, la tête couronnée de vases de lait. Tous s'avançaient à grands pas vers les portes de la ville, qui venaient de s'ouvrir pour les recevoir. François, ému par ce tableau, sentit son cœur tressaillir d'allégresse. Il se jeta dans les bras de son

père en s'écriant : O mon papa, la délicieuse matinée! Que je vous remercie du plaisir que je goûte en ce moment!

M. Dorville. — Si tous nos amis étaient ici pour en jouir avec nous! Je suis fâché que nous n'ayons pas pris tes cousins en passant devant leur porte.

François. — Oh! ils sont encore au lit pour deux ou trois heures au moins.

M. Dorville. — Est-il possible? Ils passent donc une partie de la journée à dormir?

François. — Je suis allé quelquefois leur faire visite à neuf heures du matin : à peine avaient-ils les yeux ouverts.

M. Dorville. — Sans doute, en ce moment, leur sort te paraît digne d'envie?

François. — Non vraiment, mon papa; si je dormais comme eux, je ne jouirais pas du plaisir que je sens.

Dorville. — Voilà un avantage de l'amour du travail. Il nous réveille d'assez bonne heure pour nous faire goûter le charme d'une belle matinée.

François. — Mais, mon papa, est-ce que je ne pourrais pas me lever de bonne heure sans travailler?

M. Dorville. — Et que ferais-tu?

François. — J'irais me promener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Aujourd'hui, je monterais sur le sommet de la colline; demain, je m'enfoncerais dans la forêt; une autrefois, j'irais m'asseoir au bord de la rivière.

M. Dorville. — C'est fort bien, mon ami; mais nous n'avons que trois cent soixante-cinq jours dans l'année : si nous en retranchons toutes les matinées froides et humides, à peine en restera-t-il soixante-cinq qui soient aussi belles que celle d'aujourd'hui. Iras-tu te promener le matin, lorsqu'il fait du brouillard, lorsqu'il tombe de la pluie ou de la neige, ou qu'un vent impétueux souffle la gelée et les frimas?

François. — Oh! non certes : ce vilain temps me ferait bien vite passer le goût de la promenade.

M. Dorville. — Que ferais-tu donc les trois cents autres matinées, si tu ne travaillais pas?

François. — Je n'en sais trop rien.

M. Dorville. — Et crois-tu franchement que tu serais fort heureux de ne savoir jamais ce que tu aurais à faire?

François. — Non, je l'avoue, le temps me paraîtrait bien long.

M. Dorville. — Ne vaudrait-il pas mieux travailler de bon courage, que de te frotter les yeux, d'étendre tes bras, de bâiller, et de te laisser tomber sur une chaise, comme tu fais lorsque tu t'ennuies?

François. — Mais, mon papa, si je ne travaillais pas, je pourrais m'amuser à quelque jeu.

M. Dorville. — Tu sais bien que je ne t'ai jamais empêché de t'amuser : mais voyons si c'est le travail, ou une vaine dissipation, qui te donne les plus vrais plaisirs. Je suis bien loin de vouloir que mes enfants ne soient pas aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Tu ne travailleras jamais, et tu joueras toujours, si tu me prouves que tes jeux te donnent plus de satisfaction que tes travaux.

François. — Prenez-y garde, mon papa, cette preuve ne serait pas difficile.

M. Dorville. — Eh bien! voyons : je veux en courir le risque.

François. — N'avez-vous pas observé qu'en jouant, je saute, je ris, je danse, je fais mille cabrioles? Il n'en est pas de même lorsque je suis au travail.

M. Dorville. — Cependant je t'ai vu plusieurs fois t'amuser et rire avec ton frère tout en travaillant.

François. — Il est vrai ; mais c'est bien mieux encore lorsque je joue tout de bon.

M. Dorville. — Tu ne laisses passer aucun jour sans jouer, pourrais-tu me montrer quelque chose d'agréable qui te soit resté de tes jeux?

François. — Non, mon papa, je n'en ai plus que le souvenir.

M. Dorville. — Et n'as-tu rien qui te soit resté de ton travail?

François. — Je vous demande pardon. Il y a dans mon jardin plus de trois douzaines de jeunes arbres que j'ai plantés et greffés moi-même : toutes mes couches sont couvertes de bons légumes, et mes plates-bandes de belles fleurs.

M. Dorville. — Est-ce là tout, mon ami?

François. — Non vraiment, mon papa. N'ai-je pas dans ma chambre une grande armoire pleine d'ouvrages en paille et en carton, ainsi que de mille petits bijoux d'ivoire et d'ébène, que j'ai tournés sur mon tour?

M. Dorville. — Mais tous ces objets, tu ne les vois sans doute à présent qu'avec regret, en songeant à toutes les gouttes de sueur qu'ils

t'ont fait répandre ? En voilà, dis-tu, qui m'ont coûté une journée entière de peine.

François. — Et quand ils m'en auraient coûté encore plus ?

M. Dorville. — Eh bien?

François. — Tenez, mon papa, lorsque je vois mon armoire parée des fruits de mon travail, lorsque je cueille un bouquet pour mes sœurs, ou que j'ai de beaux fruits ou de bons légumes à présenter à maman, je me trouve si heureux, que je ne me souviens plus de tous les soins qu'il m'a fallu prendre.

M. Dorville. — Et dis-moi, le temps que tu as consacré à cultiver ton jardin, ou à tourner, voudrais-tu maintenant l'avoir passé à te divertir ?

François. — Non certainement ; car il ne m'en resterait plus rien aujourd'hui.

M. Dorville. — Au moins tu en aurais le souvenir. Est-ce que tu ne le comptes pour rien ?

François. — Oh ! c'est bien peu de chose.

M. Dorville. — Je crois entendre dans ta réflexion que les jeux ne peuvent amuser que lorsqu'on les goûte ; et tu conviendras qu'ils n'amusent pas toujours autant qu'on l'avait espéré. Le travail, au contraire, après nous avoir occupés agréablement, nous laisse des jouissances utiles. Pendant plus de vingt ans, tu trouveras un nouveau plaisir à cueillir des fruits sur les arbres que tu as plantés de ta propre main ; au lieu que tu ne te souviendras pas même de tes jeux frivoles. Tu peux maintenant décider ce qui donne les vrais plaisirs ; si c'est un travail utile, ou de vains amusements.

François. — Oh ! mon papa, de la manière dont vous me faites envisager les choses, il n'y a pas à balancer : c'est le travail, sans contredit, qui me rend plus heureux.

M. Dorville. — Tu vois si j'ai raison de te le faire chérir. Si je te disais : Allons, François, ne travaille plus, je veux que tu passes ton temps à jouer : ne serait-ce pas te rendre malheureux pour le reste de ta vie?

François. — Oh oui ! je le sens : tous les jeux me deviendraient bientôt insupportables.

M. Dorville. — Ne te semblent-ils pas, au contraire, plus doux lorsque tu as travaillé ?

François. — Oui, mon papa, j'en conviens.

M. Dorville. — C'est alors que je te presse moi-même d'en goûter le plaisir. Tu sais que je vais souvent engager tes cousins et quelques autres de tes camarades à venir se divertir avec toi. As-tu oublié vos combats à la lutte, vos courses, vos parties de barres?

François. — Non, mon papa, je m'en souviens à merveille. Vous avez la bonté d'y assister presque toujours, et je vous vois sourire lorsque j'y ai l'avantage.

M. Dorville. — En effet, cela t'arrive assez souvent.

François. — C'est que je suis plus fort qu'aucun de mes compagnons. Mes pauvres cousins surtout, je ne les craindrais guère, quand ils se mettraient tous les deux contre moi.

M. Dorville. — Ils ne sont peut-être pas si âgés?

François. — Oh! vous le savez bien. Je suis plus jeune d'un an que le cadet.

M. Dorville. — C'est donc que tu es mieux nourri?

François. — Je vous demande pardon, mon papa; mais ils sont mieux traités les jours ordinaires que nous ne le sommes les jours de fête.

M. Dorville. — Je ne vois donc pas d'où cet excès de force pourrait te venir, à moins que ce ne soit du travail.

François. — Avec votre permission, mon papa, cela n'est guère possible; car le travail m'affaiblit quelquefois au point que je ne puis remuer mes membres.

M. Dorville. — Mais, mon fils, qui sont ceux qui courent le mieux?

François. — Ce sont les coureurs.

M. Dorville. — Et d'où vient cela, je te prie?

François. — C'est qu'ils sont accoutumés à courir.

M. Dorville. — Cependant la course les fatigue quelquefois, comme le travail t'affaiblit.

François. — Sans doute.

M. Dorville. — Oui, mais le lendemain en sont-ils moins lestes, et toi moins frais et moins gaillard ?

François. — Il est vrai.

M. Dorville. — Un mot encore. N'as-tu pas vu des gens qui aient des membres plus nerveux que les autres?

François. — Oh ! oui, notre forgeron, par exemple. Il n'y a qu'à voir ses bras. Tous ses muscles expriment la vigueur.

M. Dorville. — Et cette vigueur, comment peut-il l'avoir acquise?

François. — Que vous dirai-je ? Cet homme est courbé toute la journée sur son enclume. Il est exercé, dès sa jeunesse, à manier un marteau que j'aurais de la peine à soulever des deux mains.

M. Dorville. — Comment! tu le crois plus fort que moi ?

François. — Oh ! mon papa, je ne voudrais pas vous voir aux prises avec lui, quand je serais là pour vous secourir.

M. Dorville. — Cela me persuaderait encore que le travail fortifie les hommes. Voilà un forgeron qui fait des exercices plus violents que moi, et il est aussi plus robuste. Tu fais des exercices plus violents que tes cousins, et tu es plus robuste aussi. Le travail est sûrement pour quelque chose là dedans

François. — En effet, je commence à le croire.

M. Dorville. — Tu me disais tout à l'heure que tes cousins étaient servis fort délicatement à leurs repas.

François. — Et c'est bien vrai aussi.

M. Dorville. — Il me semble cependant que leur estomac est souvent malade

François. — Oui, presque toujours.

M. Dorville. — Et le tien, éprouve-t-il de ces incommodités ?

François. — Jamais, mon papa. Vous savez bien que je suis toujours de bon appétit.

M. Dorville. — Oui, mais il y a des jours où tu sembles manger encore avec un nouveau plaisir. Je m'en aperçois surtout lorsque tu viens de remuer ton jardin.

François. — Ah ! vraiment, je fais une rude guerre à vos provisions, quand j'ai bien travaillé.

M. Dorville. — Comment donc? le travail fortifie tes bras et ton estomac, il aiguise ton appétit; et je m'aviserais de te l'interdire? Oh! non certes. Je veux que mon fils fasse honneur à ma table sans avoir d'indigestion comme ses cousins. Je ne veux pas que ses camarades soient plus forts à la lutte ni à la course.

François. — Mais, mon papa, il y a bien des gens qui me disent que puisque vous êtes si riche, vous ne devriez pas nous faire travailler.

M. Dorville. — Ces gens-là parlent comme des étourdis; et tu serais un plus grand étourdi de les croire. Si tu restes tous les jours au lit jusqu'à neuf heures, pourrai-je, avec tout mon argent, te faire jouir du charme d'une si belle matinée?

François. — Non, certes.

M. Dorville. — Pendant bien des années, tu auras à cueillir du fruit sur les arbres que tu as plantés. Tu peux de temps en temps faire des cadeaux à tes sœurs et à tes amis, des jolis ouvrages que tu as faits sur le tour. Voilà ce qui te reste de ton travail, et la source de bien des jouissances qui vont se renouveler mille fois. Mais avec tout mon argent puis-je faire qu'il te reste quelque chose d'aussi doux de tes jeux lorsqu'ils sont finis?

François. — Hélas! non, mon papa.

M. Dorville. — Puis-je enfin, avec toutes mes richesses, te rendre les membres robustes et préserver ton estomac des indigestions?

François. — Oh! encore moins.

M. Dorville. — Regarde maintenant combien d'avantages tu dois au travail : avantages précieux, que tout l'or du monde n'aurait pu te procurer.

François. — J'en conviens.

M. Dorville. — Et pourquoi donc ai-je de l'or, moi? Est-ce pour que mes enfants soient heureux ou malheureux?

François. — Pour qu'ils soient heureux, sans doute.

M. Dorville. — Et quel est le plus heureux, celui qui passe une partie de la matinée à rêvasser dans son lit, ou celui qui, se levant avec l'aurore, peut, lorsqu'il fait beau, aller se promener dans la campagne et contempler les beautés ravissantes de la nature?

François. — C'est le dernier, sans doute.

M. Dorville. — Quel est encore le plus heureux, celui qui consume sa vie en de vains plaisirs qu'il faut quelquefois attendre, qui ne l'a-

musent pas toujours, et dont il ne lui reste jamais rien ; ou celui qui s'occupe d'un travail agréable, dont il lui reste mille douces jouissances pour le temps qui vient après?

François. — C'est toujours celui-ci.

M. Dorville. — Je ne te demande pas s'il vaut mieux avoir des bras robustes que des membres énervés, de belles couleurs qu'un teint pâle, une santé vigoureuse que des faiblesses continuelles, et un bon appétit que des indigestions.

François. — Oh! il n'y a pas à balancer.

M. Dorville. — Tu viens de convenir que c'est le travail qui nous donne tous ces avantages?

François. — Il est vrai.

M. Dorville. — Ne serais-je donc pas bien blâmable, si, m'embarrassant des sots propos de quelques étourdis, je négligeais de faire chérir le travail à mes enfants, sous le vain prétexte que je suis riche? Et avec toutes mes richesses, ne les rendrais-je pas plus malheureux?

François. — Oh! oui, je le vois bien. C'est moi qui étais un insensé de vouloir me dégoûter du travail. Allons, mon papa; voici la matinée qui s'avance : je brûle d'aller reprendre mes occupations ordinaires. J'espère avoir un joli bouquet à donner à chacune de mes sœurs, et d'excellentes fraises à cueillir sur mes couches pour votre dessert.

M. Dorville. — Allons, mon fils, je suis charmé de t'avoir trouvé si raisonnable. Cela m'engage à te consulter sur une grande affaire qui t'intéresse. Nous en parlerons demain.

Le lendemain, François, un peu fier et encore plus curieux de répondre à la consultation que son père lui avait demandée, s'empressa d'aller lui offrir le secours de sès lumièrss.

— Il y a longtemps, mon fils, lui dit M. Dorville, que je cherche à placer avantageusement une certaine somme pour mes enfants.

François. — Vous avez bien de la bonté, mon papa.

M. Dorville. — Ainsi je suis bien aise de te consulter sur l'emploi le plus avantageux que j'en puisse faire.

François. — Mais, mon papa, il n'est rien de plus simple. Vous n'avez qu'à la mettre dans le commerce.

M. Dorville. — Elle y est déjà, mon ami. C'est du commerce, au contraire, que je songe à la retirer pour vous l'assurer davantage. Dans notre état, on est exposé à faire bien des pertes. J'en éprouve tous les

jours. S'il m'arrivait quelque grand malheur, je voudrais avoir placé si solidement une certaine partie de ma fortune, qu'elle pût vous assurer une subsistance assez honnête pour toute votre vie.

François. — Il me semble que vous pourriez en acheter des maisons?

M. Dorville. — Oui bien, si elles ne couraient pas le risque de brûler.

François. — En ce cas, achetez des terres. Elles ne brûlent pas, au moins.

M. Dorville. — Il est vrai, mais il faut veiller soi-même à leur culture, ou bientôt elles tombent en friche et ne vous rendent plus leur revenu ordinaire, d'après lequel vous aviez établi votre dépense; en sorte que vous vous trouvez pauvre avec vos grandes possessions.

François. — Je ne sais donc plus, mon papa, quel conseil vous donner.

M. Dorville. — Tiens, mon ami, je ne vois d'autre moyen, pour mettre cette somme à l'abri de tous les hasards, que de la dépenser de manière que vous ne puissiez jamais en perdre l'intérêt.

François. — Comment donc, mon papa, la dépenser de peur de la perdre?

M. Dorville. — Oui, vraiment. Par exemple, si je l'employais à vous donner des talents utiles, pour vous mettre en état de parer aux plus grands revers de la fortune. Alors, en quelque lieu que vous fussiez portés par le sort, vous seriez en état de vous procurer tout ce qui vous serait nécessaire. Tu commences à savoir bien calculer et tenir les livres de commerce; tu sais planter et greffer des arbres; tu travailles joliment sur le tour; ton frère et tes sœurs ont aussi leurs talents particuliers : il m'en a coûté beaucoup d'argent pour vous donner ces instructions; j'en sacrifierais encore plus pour achever de vous y perfectionner. Ensuite je vous tiendrais plus riche qu'avec un grand héritage; car on peut perdre ses biens, mais les connaissances utiles restent toujours.

François. — Mais, mon papa, vous êtes bien à votre aise : vous avez une bonne manufacture. Il me semble qu'avec cela nous ne pouvons jamais manquer.

M. Dorville. — Il y a des gens plus riches que nous dont la fortune a été renversée. Il est bon de se préparer de loin à tous les événements.

Je me souviens, à ce sujet, d'une petite histoire que tu ne seras pas fâché de savoir.

François. — Oh! voyons, mon papa, je vous prie. Je suis prêt à vous entendre.

M. Dorville. — Un jeune gentilhomme voulut épouser une fort aimable demoiselle. Il fut la demander en mariage à son père. Celui-ci lui dit : — Je vous donnerai volontiers ma fille; mais avez-vous un bon métier pour être en état de la nourrir, elle et les enfants que vous aurez? — Un métier, monsieur? lui répondit le gentilhomme. Ignorez-vous que je possède un grand château dans votre voisinage avec des terres considérables? — Ce n'est rien que cela, lui répliqua le père de la demoiselle. Votre château peut brûler; vos terres peuvent être dévastées; il peut encore vous arriver mille accidents ruineux que je ne prévois pas. En un mot, si vous voulez obtenir ma fille, il faut que vous appreniez quelque métier qui me tranquillise. C'est une condition absolument essentielle que je mets à notre alliance.

Le jeune gentilhomme voulut en vain combattre cette proposition ; il ne put en faire revenir le père de sa maîtresse. Quel parti prendre? Il aimait trop éperdument pour renoncer à son bonheur. Il courut se mettre en apprentissage chez un vannier, parce qu'il jugea son métier le plus facile; et il n'obtint la jeune demoiselle qu'après avoir fait sous les yeux de son père une corbeille fort propre et divers petits ouvrages d'osier et de jonc.

Pendant les premières années de son mariage, il riait intérieurement de la prévoyance de son beau-père et de la condition bizarre qu'il lui avait imposée; mais il cessa bientôt de s'en moquer.

La guerre se déclara. Les ennemis entrèrent dans sa province. Ils ravagèrent ses moissons, abattirent ses forêts, démolirent son château, pillèrent sa cassette et ses meubles, et le contraignirent de prendre la fuite avec sa famille. Notre riche gentilhomme se trouva tout à coup dans l'indigence. Il passa quelques jours à déplorer tristement son infortune, vivant avec peine du peu d'argent qu'il avait sauvé. Cette misérable ressource lui manqua bientôt. Il se souvint alors du métier qu'il avait appris. Son courage ne tarda pas à renaître; et il se livra au travail avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'était réfugié dans une ville où son premier état n'était point connu. Sa femme, après avoir apprêté la subsistance commune, le soulageait dans ses travaux : ses enfants allaient vendre ses paniers et ses corbeilles. De cette manière il parvint à

se soutenir fort honnêtement, lui et sa famille, jusqu'au moment heureux où le retour de la paix le fit rentrer dans la possession de ses biens.

Cette histoire fit une vive impression sur François. Il la raconta le même soir à son frère et à ses sœurs, qui en furent également frappés. Elle leur fit faire une foule de réflexions sur les ressources que l'on a besoin de se ménager contre les coups inattendus de la fortune. Hélas! ils ne prévoyaient pas qu'ils dussent sitôt s'en faire l'application à eux-mêmes. Quelque temps après le feu prit, dans la nuit, à l'un des magasins de M. Dorville; et tous les bâtiments de sa manufacture furent consumés avant qu'on pût avoir des secours pour arrêter les fureurs de l'incendie. Un autre se serait laissé lâchement abattre par ce désastre; mais il ne fit au contraire que fortifier sa constance et redoubler son activité. Tous ses amis s'empressèrent de le soutenir. Il profita heureusement de ces moyens et de son industrie pour chercher à réparer ses pertes. Elles n'empêchèrent point que ses filles ne fussent bientôt recherchées par les hommes les plus riches et les plus sensés, parce qu'ils savaient qu'ils trouveraient en elles des femmes capables de conduire habilement leur maison. Pour ses deux fils, ils mirent une ardeur si infatigable dans leurs travaux, qu'ils parvinrent en peu d'années à rétablir les affaires de leur famille, et à les porter même à un degré de

prospérité où elles ne s'étaient jamais élevées avant l'infortune qui semblait devoir les renverser pour toujours.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 27 septembre.

O ma chère maman, quel danger mon ami Charles vient de courir! Eh quoi! il a tenu à si peu de chose que je ne l'aie perdu! Je frémis encore d'y songer. Que serais-je devenu s'il avait été aussi brutal que son adversaire, s'il en avait reçu la mort, ou s'il la lui avait donnée, et qu'il eût été obligé de fuir de sa patrie? Heureusement tout s'est terminé à sa gloire; et en se conservant pour ses parents et pour moi, il nous donne encore un nouveau sujet de l'aimer et de l'estimer. Mais c'est trop longtemps tenir votre curiosité dans l'impatience. Lisez, lisez, je vous prie, la lettre que M. Grandisson vient de recevoir de M. Bartlet. Je passe la soirée à la transcrire pour vous l'envoyer. O ma chère maman, combien de fois le cœur m'a battu en vous faisant cette copie! Mais ce n'est plus de moi qu'il s'agit. Oubliez-moi quelques instants pour ne vous occuper que de mon ami Charles.

M. BARTLET A M. GRANDISSON

Le 26 septembre.

Monsieur et cher ami,

Je ne puis assez vous féliciter du bonheur de posséder un fils tel que le vôtre. Je fus hier témoin, sans qu'il s'en doutât, d'une aventure qui lui fait infiniment d'honneur. Mais pourquoi m'étonner de sa conduite, lorsque j'y vois l'effet des bons exemples et des sages leçons qu'il a reçus de vous?

Il se trouvait hier, dans notre société, un jeune homme nommé Stanley, fils de milord G***. Son caractère est d'une violence brutale.

Quoiqu'il n'ait encore que dix-huit ans, l'ambition et l'envie dévorent son cœur. J'avais déjà observé qu'il était jaloux du titre que vient d'obtenir votre fils. Il ne tarda guère à le harceler par de malignes plaisanteries, que Charles laissa passer en silence avec une retenue admi-

rable. Ils étaient à jouer une partie de piquet. Stanley, plat fanfaron, qui voudrait se targuer d'un faux courage, crut pouvoir abuser de la modération de votre fils. Il prit enfin le parti de lui chercher querelle au jeu d'une manière si marquée, que Charles ne put s'empêcher de laisser paraître dans ses regards combien il en était indigné. Je vais vous rapporter ici mot pour mot tout leur entretien.

Charles. — Il me semble, monsieur, que vous ne prenez pas beaucoup de plaisir à notre partie. Ne vaudrait-il pas mieux l'interrompre?

Stanley (jetant les cartes sur la table). — Il est vrai. On ne peut guère trouver de plaisir à jouer avec des personnes qui entendent si mal le jeu.

Charles. — Il est possible que je ne l'entende pas à beaucoup près aussi bien que vous. Je n'en ai pas une aussi grande habitude.

Stanley. — Si vous n'en savez pas davantage sur tout le reste, je crains qu'il ne vous soit difficile de soutenir le titre que vous venez d'obtenir.

Charles. — Je ne crois pas que la science du jeu soit absolument essentielle pour remplir cet objet. Mais parlons, s'il vous plaît, d'autres choses. Vous avez là une fort belle tabatière.

Stanley. — Elle ne vous conviendrait peut-être pas mal dans votre nouvelle dignité.

Charles. — Elle me serait inutile : je ne prends pas de tabac. Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'y accoutumer à mon âge.

Stanley. — C'est-à-dire que vous trouvez mauvais que j'en prenne?

Charles. — En aucune manière. Il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce qui vous convient, à vous et à vos parents.

Stanley. — Mes parents n'ont rien à voir dans ces choses-là. Il suffit que cela me plaise.

Charles. — A la bonne heure. Chacun a sa manière de penser.

Stanley. — Certes, voilà un enfant bien docile, qui ne voudrait pas prendre de tabac sans en demander la permission à ses parents.

Charles. — Il est vrai. Je ne fais rien sans les consulter.

Stanley. — J'aurais tort d'en être surpris. Vous n'êtes pas aussi âgé que moi pour savoir penser et agir d'après vous-même. Il vous faut du temps pour vous former.

Charles. — J'espère, en effet, valoir un peu mieux lorsque je serai aussi âgé que vous l'êtes.

Stanley. — Votre dessein est-il de m'insulter? Pourquoi me dire que vous vaudrez mieux que moi?

Charles. — Mieux que vous, monsieur? Je suis incapable d'une grossièreté pareille. Il vous est aisé de comprendre que je n'ai voulu dire autre chose, sinon que j'espérais, à votre âge, valoir un peu mieux que je ne vaux à présent.

Stanley. — Vous n'êtes pas maladroit, ce me semble, à tourner à rebours vos paroles?

Charles. — Non, monsieur, je commence d'abord par bien penser à ce que je veux dire; et mes paroles n'ont point de rebours.

Stanley. — Il suffit. Voulez-vous bien venir faire un tour de promenade dans le jardin?

Charles. — Très-volontiers, monsieur. Si cela vous est agréable, je ne vois rien qui m'en empêche.

Stanley aussitôt enfonça fièrement son chapeau sur sa tête, en cherchant de l'œil et de la main si son épée était à son côté. Charles posa la sienne sur un fauteuil, et suivit Stanley d'un pas ferme. J'attendis qu'il fût hors de la chambre pour me mettre doucement sur leurs traces, sachant assez, par ce que je venais d'entendre, combien Stanley est querelleur. Ils marchaient à quelque distance l'un de l'autre, et s'avançaient vers un petit bosquet qui est à l'extrémité du jardin. Je pris un chemin plus court et plus détourné pour m'y rendre; et m'étant caché à quelques pas derrière une charmille, je fus à portée d'entendre toute la suite de leur entretien que je vais vous rapporter.

Stanley. — Où donc est votre épée? Vous l'aviez tout à l'heure.

Charles. — Il est vrai, monsieur; mais je l'ai laissée à la maison.

Stanley. — Courez la chercher, s'il vous plaît.

Charles. — Pourquoi donc, je vous prie? Elle m'est inutile pour me promener.

Stanley. — Oui, vous en avez besoin pour réparer l'offense que vous m'avez faite.

Charles. — Une offense, dites-vous? Il serait bien étrange pour moi de vous avoir offensé à mon insu.

Stanley. — Vous l'avez pourtant fait, et je n'aurais pas tardé si longtemps à vous en demander raison, si nous avions été seuls dans la chambre.

Charles. — Vous auriez pu me la demander là-haut tout aussi bien qu'ici. Je n'aurais pas craint les témoins pour vous répondre, comme je le fais, que je n'ai pu vous offenser, parce qu'il est dans mes principes de n'offenser personne.

Stanley. — A quoi servent toutes ces vaines paroles? Allez chercher votre épée, vous dis-je. Je veux avoir satisfaction sous les armes, à moins que vous ne vous soumettiez à me demander pardon.

Charles. — Vous demander pardon, monsieur! Si je vous avais offensé, je l'aurais fait de moi-même, sans en attendre la loi de personne. Mais comme je ne vous ai point offensé, cette démarche est parfaitement inutile.

Stanley. — Mais pourquoi avez-vous quitté votre épée? Vous deviez bien voir que j'avais la mienne.

Charles. — Eh! que m'importe, monsieur? Je ne connais point de raison qui m'oblige de régler mes actions sur les vôtres.

Stanley. — C'est au moins, pour rien dire de plus, une fort grande imprudence de votre part.

Charles. — En quoi donc, s'il vous plaît? J'aurais gardé mon épée, si je vous avais pris pour un assassin; et c'est alors véritablement que je vous aurais fait une offense cruelle.

Stanley. — Vous me feriez perdre patience. Mon épée est encore dans le fourreau; mais prenez-y garde, je vous en avertis.

Charles. — Je suis tranquille, monsieur. Je n'ai rien à craindre.

Stanley. — Vous n'avez rien à craindre? Ne croyez pas que je souffre sans ressentiment, qu'étant d'une naissance inférieure à la mienne, et plus jeune que moi de quatre ans, vous emportiez un titre qui me convenait, à tous égards, mieux qu'à vous.

Charles. — Il me semble, monsieur, que vous avez fait une longue marche pour en venir là. Je me doutais que c'était ce titre qui vous chagrinait. Mais vous êtes bien bon de me l'envier, lorsque je ne vous envie pas l'avantage d'une plus haute naissance.

Stanley. — Comment donc? Est-ce que vous trouveriez cet avantage si méprisable?

Charles. — Non, sans doute; mais je pense que ce serait une folie à moi d'en être jaloux, et surtout de vous le témoigner les armes à la main.

Stanley. — Et pourquoi, je vous prie?

Charles. — C'est que mon épée ne serait pas plus capable de vous le ravir, que la vôtre ne le serait de me dépouiller du titre dont le roi a bien voulu me revêtir. Après une réflexion aussi simple, croyez-vous encore que ce soit ici l'occasion de nous égorger?

Stanley. — Mais on ne se tue pas toujours pour éprouver son épée.

Charles. — En ce cas, nous pouvons nous mesurer aussi bien avec notre fleuret, et je vous donne rendez-vous à la première salle d'armes pour vider à toute outrance cette grande querelle.

Stanley. — Vous moquez-vous de moi?

Charles. — A Dieu ne plaise : mais je craindrais, je l'avoue, que l'on ne se moquât de notre combat, et que l'on ne dît que nous sommes deux jeunes poltrons, qui nous sommes fait l'un à l'autre une égratignure pour faire parade d'un courage que nous n'avions pas. Voulez-vous m'en croire, et accepter une satisfaction qui nous convienne également à tous les deux?

Stanley. — Voyons, quelle est-elle?

Charles. — C'est que je suis prêt à vous assurer que dans tout ce qui vous élèvera véritablement au-dessus de moi, je ne rougirai point de vous regarder comme mon supérieur, et que je vous crois dans les mêmes sentiments à mon égard.

Stanley (remettant son épée dans le fourreau). — Eh bien! c'est donc à moi de vous rendre le premier ce juste hommage. Oui, c'en est fait, aimable Grandisson, je me rends : vous me faites trop bien sentir l'indignité de ma conduite. Oh! si vous pouviez me la pardonner aussi sincèrement que je me la reproche!

Charles. — Il suffit, monsieur; je n'en ai plus aucun ressentiment.

Stanley. — Que cette scène, je vous en conjure, reste à jamais ensevelie dans le plus profond secret : c'est bien assez d'en porter le regret dans mon cœur, sans en trouver le reproche dans les yeux des autres.

Charles. — Soyez tranquille, Stanley : voici ma main que je vous en donne pour gage.

Stanley. — Je la reçois avec confiance. Je n'ose encore vous demander votre amitié; mais laissez-moi l'espérance de l'obtenir, pour m'aider à m'en rendre digne.

Après s'être embrassés, les deux jeunes gens revinrent ensemble dans la maison. Personne ne sait rien de cette aventure : elle fait autant d'honneur à votre fils, qu'elle ferait de honte à son adversaire s'il ne l'eût un peu réparée par son retour. Dans cette circonstance délicate, Charles a montré du courage sans emportement, et de la modération sans faiblesse. Quoique plus jeune et sans armes, il n'en a pas moins su imposer à son ennemi par la seule vigueur de ses réponses. En un mot, je ne sais ce que je dois le plus estimer en lui, de sa prudence ou de son intrépidité.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 2 octobre.

Mon ami Charles est enfin de retour, ma chère maman. Quelle a été notre joie de le revoir! Le moment de son approche fut le signal d'une fête. Les jeunes garçons du village, sans en rien dire à M. Grandisson, avaient élevé un arc-de-triomphe en verdure, à la première barrière de l'avenue. De jeunes filles, vêtues de blanc, l'attendaient avec des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandirent sur son passage. Ce fut par mille cris de : « Vive Charles Grandisson! » que nous apprîmes de loin son arrivée. Nous courûmes aussitôt à sa rencontre, en laissant marcher sa maman devant nous. Il s'élança de la voiture dans les bras de ses parents. Madame Grandisson le pressait contre son cœur et le baignait de larmes de tendresse. M. Grandisson, en l'embrassant, tâchait en vain de retenir les siennes. Pour Émilie, elle ne pouvait se détacher de son cou. Édouard avait aussi l'air très-joyeux. Quoiqu'il soit l'aîné, il semblait ne regarder son frère qu'avec une sorte de respect. Et moi, maman, je ne pourrai jamais vous dire tout ce que j'ai senti. Je pleurais, je soupirais, comme si j'avais eu du chagrin; et cependant mon cœur était rempli de la joie la plus vive. Oh! quand mon tour est venu de l'embrasser, comme je l'ai serré étroitement dans mes bras! Je pensais en même temps à vous. Ah! me disais-je à moi-

même, si je pouvais, en cet instant, porter mon ami jusque sous les yeux de maman! Les domestiques allaient et venaient autour de lui, en poussant des cris de joie : ils auraient donné tout au monde pour pouvoir le prendre dans leur sein et le baiser à leur aise. Jamais personne n'a été aimé comme lui, et jamais aussi personne n'a été plus digne de l'être.

Tous les paysans vinrent danser hier au soir sous les fenêtres du château, et il y a eu cette nuit une illumination générale dans le village, dont toutes les maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs.

Charles a reçu ce matin les compliments de toute la noblesse des environs. Quel honneur à son âge! Mais cela ne le rend point orgueilleux : au contraire, il est plus modeste qu'auparavant. N'est-ce pas la meilleure preuve qu'il est bien digne de son bonheur?

Au moment où nous allions nous mettre à table, nous avons vu arriver le vieux jardinier Matthews : c'est le père nourricier de madame Grandisson. Il vit, à trois milles d'ici, d'une pension que M. Grandis-

son lui paie pour l'aider à passer une vieillesse heureuse. Il venait lentement sur ses béquilles, pour faire son compliment. Du plus loin que Charles l'a vu dans l'avenue, il a couru au-devant de ses pas; il l'a pris par la main et l'a conduit à sa mère; il a voulu qu'il s'assît à table auprès de lui. Vous voyez, maman, que les honneurs n'ont point changé mon ami. Un jeune comte, faire asseoir un vieux jardinier à son côté, et prendre soin de le servir! Ce n'est pas que cela ne me paraisse tout simple : mais Édouard s'en étonnait, sans faire pourtant mine de le blâmer. — Je ne sais, a-t-il dit à son frère après le dîner; mais il me semble que la visite de Matthews t'ait fait plus de plaisir que toutes les autres. — Il est vrai, lui a répondu Charles. Les paroles de ce brave homme ne sont pas de vains compliments; elles partent du fond de son cœur. A son âge, il n'aurait pas fait plus de trois milles à pied sur ses béquilles, pour me féliciter, s'il n'eût été sincèrement touché de mon bonheur. Et puis, ne dois-je pas bien l'aimer, lui qui a nourri ma chère maman? Ah! je suis bien sûr qu'il l'aime comme sa propre fille.

Charles avait bien raison, maman. Pendant tout le repas, j'avais eu les regards attachés sur ce bon vieillard; et quoiqu'il fût en pointe de gaieté, je voyais souvent de grosses larmes suspendues à sa paupière lorsqu'il regardait madame Grandisson. Le brave Matthews voulait s'en retourner de bonne heure, afin d'arriver chez lui avant la nuit; mais Charles, pour le garder plus longtemps, a obtenu sans peine de M. Grandisson qu'on le ramènerait ce soir dans la voiture.

Vous imaginez bien, ma chère maman, que je n'ai pu être témoin de toutes les scènes que je viens de vous décrire, sans me peindre aussi l'heureux jour où je retournerai auprès de vous. Hélas! je n'aurai point à vous apporter l'hommage d'un nouveau titre dont je sois décoré; mais au moins j'aurai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour vous offrir un cœur moins indigne de votre tendresse. Il n'y aura point d'illumination pour célébrer mon retour; mais je verrai vos yeux et ceux de ma petite sœur briller, à travers de douces larmes, de tous les rayons de la joie. Je ne recevrai point de compliments flatteurs sur l'avancement de ma fortune; mais je recevrai de votre bouche des paroles d'amour, je recevrai vos baisers et vos caresses. Je n'envie point à mon ami les faveurs qu'il reçoit de la bonté céleste; je sens qu'il les mérite mieux que moi; mais lorsque je le vois dans les bras de sa mère, je me demande pourquoi je ne suis pas aussi dans les bras

de ma chère maman. Je n'ai plus que vous à aimer sur la terre, et j'en suis éloigné. Vous êtes toute ma richesse, et je ne vous possède pas. O maman, ma chère maman, il faut que je m'arrête. Je ne veux point me livrer à ces cruelles pensées; j'aurais peut-être la force de les supporter pour moi seul, mais non pas pour vous. Ce n'est pas ma douleur que je crains, c'est la vôtre. Je ne tremblerais pas tant d'être triste, si je n'avais peur de vous affliger.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 6 octobre.

La fortune de mon ami Charles, ma chère maman, a fait une impression si vive sur Édouard, qu'il semble, depuis quelques jours, n'être plus le même. L'étude ne lui fait plus tant de peur; il n'est plus si sauvage dans ses manières, et il cherche avec une ardeur incroyable à se faire aimer de ses parents et à se concilier l'estime des gens de la maison et des amis de son père. Si ces bonnes dispositions se soutiennent, comme je n'en doute pas, il ne peut manquer de devenir bientôt un jeune homme accompli. Je vais vous rapporter un entretien qui m'a donné bien de la joie. M. Grandisson était avec ses deux fils dans sa bibliothèque; et moi j'étais dans un petit cabinet voisin, d'où je pouvais tout entendre. Ne croyez pas, ma chère maman, que je m'y fusse mis en cachette pour écouter leur conversation. Oh non, je vous assure. Vous m'avez trop bien appris combien il est indigne d'être à l'affût des secrets des autres; et je n'oublierai jamais cette leçon. Ils savaient fort bien que j'étais si près d'eux, et je faisais de temps en temps un peu de bruit pour me faire remarquer. M. Grandisson, après avoir fait sentir à Charles toute la grandeur des bontés du roi, et de quelle importance il était pour lui de les justifier aux yeux de la nation, se tourna vers Édouard, et lui dit : Et toi, mon fils, songe à profiter de cet heureux événement. Tu te destines au service militaire : sois persuadé que tu n'as pas d'avancement plus sûr à attendre que par la voie de la vertu. La manière de vivre de quelques officiers a pu te faire croire que dans cet état on n'avait pas de règles à se prescrire pour sa conduite. Préserve-toi, mon fils, d'une erreur si funeste. Le service militaire est un service d'honneur; et l'on ne peut y bien remplir ses devoirs, sans être doué de qualités nobles et généreuses. Ce n'est point

par des airs dédaigneux et par des manières turbulentes qu'un officier doit chercher à se faire distinguer : il doit au contraire se montrer modeste, humain et sensible. Il doit penser toujours que son sang ne lui appartient plus, mais qu'il appartient uniquement à sa patrie, qui en a reçu l'hommage. C'est une mère tendre qu'il lui faut respecter et chérir. Mais comment saura-t-il lui rendre ces devoirs sacrés, s'il les a méconnus envers les auteurs de sa vie?

Édouard (se précipitant aux genoux de son père). — O mon papa, je sens combiens je mériterais vos reproches! Ah! je vous en conjure, daignez me pardonner mes fautes passées. L'exemple de mon frère a touché mon cœur. Je vois que c'est à sa bonne conduite qu'il est redevable des distinctions flatteuses qu'il a reçues. Quoique plus âgé que lui, je ne rougis point d'avouer sa supériorité sur moi. Je m'efforcerai du moins de marcher sur ses traces. Vous et ma chère maman, vous nous aimez tous les deux : je sens néanmoins qu'il mérite d'être l'objet de vos préférences. Mais à l'avenir, je veux, comme lui, me distinguer par mes sentiments et par ma conduite. Vous en viendrez alors à aimer Édouard autant que Charles. Oui, mon papa, croyez-en l'assurance que je vous donne. Laissez-moi rentrer dans vos bonnes grâces, et vous ne recevrez de moi que des sujets de satisfaction.

M. Grandisson. — Relève-toi, mon fils. Ce jour est bien heureux pour mon cœur. Rien ne peut donner plus de joie à un père, que cette douce promesse d'un fils qu'il aime tendrement. Embrassez-vous, mes bien-aimés, et venez tous les deux, que je vous presse contre mon sein . vous ferez le bonheur de ma vie.

Édouard. — O mon papa, comment serais-je insensible à tant de bonté! Quoi! vous voulez bien me pardonner toutes les peines que je vous ai causées?

M. Grandisson. — Oui, mon cher fils, et c'est du fond de mon cœur. Je me repose sur ta parole; elle ne peut me tromper. Pour te donner la preuve la plus sûre de ma confiance, je vais te faire un cadeau, que je ne t'aurais jamais fait, si je n'eusse compté sur ta résolution. Voici le brevet d'une lieutenance dans le régiment du major Arthur, à qui ton frère a sauvé la vie. Je ne puis te le présenter dans un moment plus favorable. Tu dois ce premier grade à la vertu de ton frère; mais songe que c'est à toi de mériter un plus grand avancement par tes propres vertus.

Édouard. — O quelle joie, mon papa! Je pourrai donc, à mon tour,

vous prouver que je ne suis peut-être pas indigne d'être votre fils. Donnez-moi votre bénédiction pour achever ma grâce. Je vais me jeter aux pieds de maman. J'implorerai aussi son pardon, et je commencerai une vie nouvelle, qui vous fasse oublier tous les sujets de plainte que vous avez reçus de moi.

M. Grandisson, ému jusqu'aux larmes, donna sa bénédiction à son fils, qui courut aussitôt chercher celle de sa maman. Charles resta seul

avec son père. Leur entretien roula d'abord sur l'audience que mon ami avait eue de Sa Majesté, puis sur son séjour chez M. le comte. Charles répondit à tout avec sa sagesse ordinaire. M. Grandisson ne pouvait se lasser de l'entendre. Mais voyant qu'il était une circonstance dont son fils évitait de l'instruire : Tu ne me parles point, lui dit-il, de la querelle que tu as eue avec le jeune Stanley.

Charles (avec surprise). — Quoi! vous la savez, mon papa?

M. Grandisson. — Est-ce que tu voulais m'en faire un mystère?

Charles. — Oui, je l'avoue. Cette affaire n'est pas à la gloire de Stanley. Il m'avait fait promettre de la tenir secrète; et j'ai fait moi-même tout ce qui était en mon pouvoir pour l'oublier.

M. Grandisson. — Si cela est ainsi, je ne puis te savoir mauvais gré de ta réserve.

Charles. — Mais, mon cher papa, ne pourrais-je savoir comment cette aventure vous est parvenue?

M. Grandisson. — M. Bartlet, à ton insu, en avait été témoin. Je sais

jusqu'au moindre détail de ce qui s'est passé entre Stanley et toi. C'est lui qui t'a cherché querelle ; et tu lui as répondu avec la force et la prudence que j'aurais désiré mettre moi-même dans une pareille affaire.

Charles. — O mon papa, que je suis heureux de vous voir approuver ma conduite !

M. Grandisson. — Mais avais-tu pensé, lorsque tu descendis avec lui dans le jardin, que son dessein était de te voir sous les armes?

Charles. — Oui, vraiment, mon papa. Il me regardait avec un air de menace et de fureur, et je lui avais vu porter la main sur la garde de son épée.

M. Grandisson. — Pourquoi donc avais-tu quitté la tienne avant de le suivre?

Charles. — Je voulais lui montrer que je ne m'effrayais pas de ses rodomontades, et que je me sentais assez de fermeté pour lui en imposer.

M. Grandisson. — Mais enfin, dans la fureur dont il était transporté, ne pouvait-il pas fondre sur toi, quoique tu fusses sans armes?

Charles. — Ce n'était pas à moi de craindre cette lâcheté d'un gentilhomme.

M. Grandisson. — Et s'il eût attendu une autre occasion où tu aurais eu ton épée?

Charles. — Alors, comme ma vie aurait été en danger, j'aurais usé du droit de la défendre. Je me serais tenu en garde, et j'aurais soutenu ses attaques avec tout le sang-froid dont j'étais capable. J'espère que ma modération m'aurait donné un grand avantage sur son emportement, et que dans cet état j'aurais trouvé le moyen non-seulement de me garantir de ses atteintes, mais encore de le désarmer, et de lui donner la vie.

M. Grandisson. — Embrasse-moi, mon fils. Que je me félicite de te voir ces nobles sentiments ! Les transports d'une colère brutale nous rabaissent au-dessous des bêtes féroces ; mais c'est presque s'élever au-dessus de l'humanité que de garder toujours l'empire de son âme, et de ne lui permettre que des mouvements généreux. Sois bien persuadé que la plupart de ceux qui vont ainsi cherchant des querelles pour faire parade d'un vain courage, n'ont aucune véritable qualité qui puisse les distinguer aux yeux des hommes, et que c'est le plus souvent s'avilir que de descendre jusqu'à eux pour réprimer leurs vaines bravades.

Charles. — Mais, mon papa, il est bien fâcheux d'avoir à les souffrir.

M Grandisson. — Il dépend que de toi de les éviter, par le choix des bonnes compagnies que tu fréquenteras. Te souviens-tu d'avoir jamais entendu dans ma maison quelque propos dont personne ait eu sujet de s'offenser ! Crois que les honnêtes gens ne reçoivent chez eux que des personnes sûres, avec qui leurs amis puissent s'entretenir avec confiance et sûreté. Cependant si tu avais le malheur de te trouver dans le monde en présence de quelques-uns de ces méchants esprits, qui croient ne pouvoir briller qu'en offensant les autres, conduis-toi à leur égard avec la plus grande réserve. Les plaisants de profession ne prennent jamais pour objet de leurs sarcasmes que des personnes qu'ils jugent aussi méprisables qu'eux-mêmes. Ainsi donc, si tu sais t'élever à leurs yeux par un maintien décent et des discours raisonnables, ne crains point qu'ils t'adressent leurs traits. C'est toi-même qui leur feras connaître la crainte. Évite, autant que tu le pourras, d'entrer avec eux en aucune discussion. On peut combattre les idées d'un homme de sens, lorsqu'elles ne s'accordent pas pour cette fois avec les nôtres ; mais chercher à faire revenir un sot de ses erreurs, c'est une entreprise aussi vaine que ridicule : on ne fait qu'importuner ceux qui nous écoutent, en leur donnant à supporter la déraison et l'opiniâtreté de son adversaire. Ne dis jamais rien dont tu n'aies bien pesé le sens et la valeur. Un mot échappé de nos lèvres ne se rappelle plus ; et l'on se repent d'une indiscrétion sans pouvoir la réparer. Évite surtout de prendre un ton railleur et caustique. D'une plaisanterie innocente naît souvent une querelle sérieuse. Il faut beaucoup d'esprit et d'usage du monde pour savoir badiner avec une juste mesure. Celui qui plaisante toujours, peut amuser quelquefois ; mais il réussit rarement à se faire aimer. Ne cherche jamais à faire briller ton esprit et tes connaissances aux dépens des autres. Sans flatter bassement leur amour-propre, garde-toi bien de l'humilier. Surtout, que tes expressions soient toujours pures et décentes devant les femmes. Voilà, mon fils, les plus sûrs moyens d'éviter toute sorte de désagréments dans le monde, et de t'y faire estimer et chérir.

Charles. — O mon papa, que je vous remercie de ces sages instructions !

M. Grandisson. — Je te les donne avec d'autant plus de plaisir que tu as toujours su profiter de celles que tu as reçues. Conserve dans tous les temps, mon cher fils, cette noble modération que tu as fait paraître

dans ta conduite envers Stanley. Respecte tes semblables autant que toi-même. Songe que tu ne peux hasarder tes jours ni ceux d'un autre, sans offenser l'Être tout-puissant, qui ne vous a donné la vie que pour la consacrer à son service.

Charles. — O mon papa, je le jure entre vos mains, mon épée ne sortira jamais du fourreau que dans la plus grande nécessité, soit pour me défendre moi-même, soit pour secourir mon semblable.

M. Grandisson. — Oui, mon cher fils, c'est alors que l'on peut montrer toute l'étendue de son courage. Voilà les seules occasions où nous soyons libres de mettre notre vie en danger, puisque nous ne la hasardons uniquement que pour nous sauver nous, ou l'un de nos frères, d'un plus grand malheur.

O ma chère maman, quelles bonnes leçons ! et que je suis heureux de les avoir entendues ! J'espère qu'elles ne me seront pas moins utiles qu'à mon ami.

Cette lettre est devenue bien longue ; mais je ne crains point qu'elle vous ait ennuyée. Elle renferme les instructions les plus sages sur un point aussi délicat que celui du véritable honneur. Vous ne serez sûrement pas fâchée que votre fils vous ait fait part des principes qu'il vient de recueillir, pour les suivre toute sa vie. Oui, ma chère maman, je mettrai tous mes soins à ne m'en écarter jamais ; et je vois d'ici que vous me savez bon gré de cette résolution.

Nous devons partir pour Londres vers la fin de la semaine. Mais je ne quitterai point ces lieux, où je me suis tant occupé de votre doux souvenir, sans vous offrir encore un nouvel hommage de mon respect et de ma tendresse. Quoique ce ne soit me rapprocher que bien peu de vous, je recevrai un jour plus tôt de vos nouvelles, vous recevrez un jour plus tôt des miennes C'est toujours quelque chose, lorsque l'on s'aime bien.

Adieu, ma chère maman, embrassez pour moi, je vous prie, ma petite sœur, et dites-lui sans cesse avec quelle tendresse je la chéris, afin de penser toujours à mon amour pour vous-même.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 octobre

Puisque vous avez été contente, ma chère maman, de la petite pièce que je vous envoyai dernièrement sur les avantages du travail, en voici une sur un sujet qui n'est pas moins instructif, et dont je désire bien que vous soyez aussi satisfaite. Nous parlions l'autre jour des dangers auxquels on est exposé, malgré les meilleures dispositions, par la seule faiblesse de caractère. M. Grandisson nous dit qu'il venait de paraître à Londres un petit livre où ces malheurs étaient présentés dans l'histoire d'un enfant de notre âge. Je lui demandai la permission de le lire; et voici comment j'ai arrangé ce conte, pour vous l'offrir.

LES SUITES DANGEREUSES DE LA FAIBLESSE DE CARACTÈRE

e promenant un jour dans l'avenue du château de son père, William Sedley vit venir de loin un petit garçon tout en guenilles, et dont le visage était couvert de suie. — Que viens-tu faire ici, lui demanda-t-il lorsqu'ils furent à portée de s'entendre? — Hélas! mon cher monsieur, lui répondit le petit malheureux en s'approchant d'un air craintif, je viens voir s'il y a quelque cheminée à ramoner au château. Je voudrais bien qu'il y en eût, car l'ouvrage ne va guère; et mon maître est de si mauvaise humeur qu'il n'y a pas moyen d'y tenir. — Et comment t'appelles-tu? — Tom Climbwell, à vous servir, si j'en suis capable. — Viens-tu de loin? — Non, monsieur, je ne viens que de ce village que vous voyez là-bas, un peu après la colline. C'est là que demeure mon maître. Oh! si vous saviez combien il est méchant! — Il est méchant, dis-tu? — Vous ne pourriez jamais le croire. Tenez, encore hier il me roua de coups. — Et pourquoi donc, s'il te plaît : — Je vais vous le dire. Il y a un de mes camarades qui vient d'entrer chez lui en apprentissage. Le pauvre petit n'a encore que sept ans; et le maître voudrait qu'il sût ramoner comme un habile homme. Hier,

on le mit à la besogne pour l'essayer. Et parce qu'il ne savait pas bien grimper encore, parce qu'il pleurait au lieu de chanter, lorsqu'il fut sur le haut de la cheminée, le maître le battit rudement, en disant qu'il ne serait jamais qu'un vaurien ; et comme je voulais demander sa grâce, il me battit à mon tour, jusqu'à me rompre les côtes. — D'où vient que tu ne le quittes pas pour retourner chez ton père? — C'est que mon père est mort, et ma mère aussi. Il n'y a personne dans le monde qui prenne soin de moi, si ce n'est ma pauvre maîtresse. Oh! voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Il n'y en a pas de meilleure sur la terre. Elle me donnerait plus souvent à manger, si elle le pouvait ; mais elle ne l'ose pas. Son mari est si dur, qu'il la battrait sans miséricorde. Il nous fait travailler rudement, et nous laisse mourir de faim par dessus le marché. — Mais ton maître est obligé de te nourrir comme il faut. Pourquoi ne le fait-il pas? si j'étais à ta place, j'irais me plaindre. — Ah! mon cher monsieur! on voit bien que vous n'entendez rien à ces choses-là. A qui voulez-vous que j'aille me plaindre? Le maître ne ferait que me traiter plus durement, s'il le savait. Ah! je suis bien malheureux!

Comme il disait ces derniers mots, ils entendirent tout à coup un carosse qui venait de leur côté. William n'eut besoin que de jeter un coup d'œil dans la voiture, pour y reconnaître M. Greaves son grand-père. Il poussa un cri de joie ; le cocher arrêta ses chevaux ; un domestique descendit pour ouvrir la portière ; et William, sans prendre congé du petit ramoneur, se précipita dans les bras de son grand-papa, qui alla descendre avec lui dans la cour du château.

M. Greaves était un de ces beaux vieillards, dont les traits, animés encore par la bienveillance et la gaieté, savent faire oublier leur âge, même aux yeux dédaigneux de la jeunesse. Quoiqu'il eût déjà passé quatre-vingts ans, on le voyait s'intéresser aux amusements enfantins de ses petits-fils ; et tandis que sa sagesse leur imposait le respect, sa douceur, son enjouement et sa complaisance lui conciliaient leurs plus tendres affections.

Son arrivée était une fête pour sa petite famille. C'était à qui lui ferait le plus d'amitiés. William lui prenait les mains dans les siennes. Fanny appuyait la tête sur son épaule ; et le petit Robert, après avoir dansé autour de lui, était venu s'asseoir sur ses genoux, et lui passait ses petites mains caressantes sur les joues.

On se mit bientôt à table ; et le repas fut égayé par les santés joyeu-

ses qu'on portait au brave vieillard, et par les chansons du bon vieux temps, qu'il chantait encore d'une voix tremblotante.

Après le dîner, il alla faire sa méridienne dans un large fauteuil qu'on avait mis exprès dans un coin de la chambre. Puis, lorsqu'il eût reposé une demi-heure, il se réveilla, frotta ses yeux, secoua ses habits, rajusta sa perruque, enfonça son chapeau, et demanda à William s'il était disposé à faire avec lui un petit tour de promenade.

William ne demandait pas mieux, M. Greaves prit son bâton d'une main, et s'appuyant de l'autre sur l'épaule de son jeune compagnon, ils se mirent en marche vers les champs.

Après avoir parlé de plusieurs choses intéressantes pour son petit-fils, M. Greaves lui demanda ce qu'il avait eu à démêler avec le petit ramoneur, qu'il avait vu lui parler si vivement le matin lorsqu'il passait dans l'avenue. William rapporta toute la suite de leur conversation. M. Greaves en fut attendri. — Hélas ! dit-il, qu'il y a de gens à plaindre dans le monde ! En voilà un qui commence de bonne heure à souffrir. Je suis bien aise que tu aies quelquefois occasion de recevoir les plaintes des malheureux, pour t'accoutumer à ouvrir ton cœur à la misère. J'espère que tu n'auras pas laissé celui-ci sans soulager ses besoins.

Malgré sa dissipation et son étourderie, William avait un cœur naturellement généreux et sensible.

— Le pauvre enfant ! s'écria-t-il. Votre arrivée et le plaisir de vous voir me l'ont fait brusquement quitter. Patience ! Je saurai où il demeure, et je tâcherai de le dédommager de ce que mon oubli lui a fait perdre..... Mais faisons une chose, mon grand-papa. Nous voici à la vue de son village. Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour y arriver. Venez, venez, je vous en prie, avec moi. — Non, mon ami, lui répondit M. Greaves. Ce n'est pas tout que de descendre cette côte, il faudrait la remonter ; et la pente en est trop rude pour que je puisse le faire sans fatigue. Va tout seul. En attendant, je me reposerai sous cet arbre, et je jouirai de la perspective du beau paysage qui s'étend autour de cette colline.

William partit aussitôt avec une légèreté qui promettait un prompt retour. Au pied du coteau il rencontra un juif chargé d'une petite boutique de ciseaux, d'aiguilles, de boîtes, de chaînes de montres, d'étuis, et de toute espèce de joujoux. Celui-ci s'empressa d'offrir ses marchandises à William, qui lui répondit qu'il n'en voulait point ache-

ter. Cependant, comme le colporteur lui dit que la vue ne lui en coûterait rien, il consentit à les parcourir d'un coup d'œil. A force de

promener ses regards sur ces divers objets, il fut tenté de demander le prix d'un bilboquet garni en ivoire, qu'on lui fit un schelling. En voulant le prendre, sa main se porta sur une lorgnette qui était tout à côté. Une lorgnette, vraiment! C'était un bijou dont il avait eu toujours envie. Comme elle était du même prix, il balança quelques minutes avant de pouvoir se décider sur la préférence. Tantôt il jouait avec le bilboquet, tantôt il regardait la lorgnette. Il les prenait et les posait tour à tour, jusqu'à ce que le marchand, qui s'aperçut que l'un et l'autre de ces joujoux captivaient également sa fantaisie, fit si bien par ses belles paroles qu'il lui persuada de les acheter tous les deux.

Il s'en allait joyeux avec sa double emplette. Il vit bientôt venir à lui un jeune garçon, tenant dans sa main un nid de merles, dans lequel il y avait quatre petits qui commençaient à prendre leurs plumes. William les trouva si jolis, qu'il demanda au jeune garçon s'ils étaient à vendre. — Non vraiment, mon cher monsieur, lui répondit celui-ci; cependant s'ils vous font plaisir, je vous les donnerai pour un schelling. — Je crains que ce ne soit trop cher pour mes finances, repartit Wil-

liam : mais attends un peu, je vais voir. Il tira sa bourse, et il vit qu'il n'avait plus que neuf à dix sous, avec une demi-guinée qu'on lui avait donnée pour emporter à l'école, et que pour cette raison il ne voulait pas changer. Tiens, dit-il au jeune garçon en lui offrant sa petite monnaie, voilà tout ce que je puis te donner pour tes oiseaux. — Vois si tu veux me les céder à ce prix. — Ce n'est pas trop payé, répondit l'autre; mais puisque vous le voulez, à la bonne heure. Le marché se trouva ainsi conclu ; et la petite famille emplumée fut remise entre les mains de William.

Il reprit alors sa marche, et parvint au village où demeurait Tony. On lui indiqua de loin sa maison. Il le vit bientôt lui-même devant la porte, avec un petit enfant qu'il tenait par la lisière pour lui apprendre à marcher. Ils renouvelèrent connaissance; et William commençait à lui dire le dessein qui l'avait amené, lorsqu'il se rappela tout à coup, en rougissant, la situation de sa bourse, à laquelle il n'avait pas songé en faisant ses emplettes. Il ne voulait point avouer son embarras ; et il ne savait quel moyen employer pour en sortir. Sa générosité le portait à donner quelque chose à Tony ; mais il s'était rempli de l'idée d'avoir dans sa poche une demi-guinée, qu'il pût appeler son or. Sa sensibilité lui représentait la misère du malheureux orphelin ; mais l'orgueil d'avoir une pièce d'or entière en sa possession l'emporta sur tout sentiment de pitié. — Tony, lui dit-il enfin, si tu veux venir l'un de ces jours à la maison, je te ferai donner du pain et de la viande, pour faire le meilleur repas de ta vie. Mais adieu; je ne puis rester plus longtemps : et il le quitta avec la triste conscience de n'avoir pas fait ce qu'il aurait dû faire.

Comme il s'en retournait vers l'endroit où l'attendait son grand-papa, il rencontra au détour d'un chemin Jeffery Squander et sa jeune sœur. Ils s'étaient arrêtés pour acheter des gâteaux d'un vieux invalide à jambe de bois, qui gagnait sa vie à les vendre dans la campagne. Jeffery et William étaient voisins et compagnons d'école. Après les premiers compliments, Jeffery engagea son camarade à se régaler de ces gâteaux dont il lui vanta l'excellence. William s'en excusa vaguement, sans vouloir faire connaître la cause de son refus. Cependant la jeune miss s'étant jointe aux sollicitations de son frère, il dit qu'il n'avait sur lui que de l'or, et qu'il supposait que le pauvre Jonathan ne serait pas en état de le lui changer, qu'autrement il aurait été fort aise de manger de ces gâteaux qu'on lui disait si bons. Jonathan, à ces

mots, plongea sa main dans une bourse de cuir qu'il portait à la ceinture, et qui était partagée en deux, moitié pour les schellings, et moitié pour les sous et les demi-sous. Il la retira toute pleine, et d'un ton goguenard : Oh! s'il ne tient qu'à cela, dit-il, voici votre affaire. J'ai assez de monnaie pour vous rendre le reste de votre or, quand vous en auriez encore davantage. William ne s'attendait pas à cette réponse. Comme il ne pouvait pas faire d'autres objections, il donna sa demi-guinée à changer avec regret, et mangea trois gâteaux qu'il trouva les plus mauvais qu'il eût goûtés de sa vie.

Dans cet intervalle, M. Greaves était descendu au-devant de son petit-fils, dont la longue absence commençait à lui donner de l'inquiétude. Il le trouva justement comme il achevait son dernier morceau. Après l'avoir blâmé avec douceur de s'être fait si longtemps attendre, il invita ses compagnons à venir passer la soirée chez M. Sedley; ce qu'ils auraient bien voulu, s'ils n'eussent été engagés à aller prendre le thé chez un de leurs oncles.

Après qu'ils eurent pris congé les uns des autres, M. Greaves s'informa de William de ce qui s'était passé dans sa visite. — Tu m'as fait un peu impatienter, lui dit-il ; mais je te le pardonne. Tu n'es sans doute resté si longtemps que pour faire plus de bien. Voyons, qu'as-tu fait pour Tony? Avais-tu tout l'argent qu'il te fallait pour soulager un peu sa misère? J'ai oublié de te le demander, car tu es parti si brusquement!

William déconcerté par toutes ces questions, baissa la tête, ralentit sa marche, et resta derrière son grand-père dans un silence confus. M. Greaves se retourna, et prenant la main de son petit-fils : — Qu'as-tu donc? lui dit-il. On te croirait coupable de quelque faute. Mais non, je te fais injure. Cet embarras ne vient que de ta modestie, qui souffre en entendant louer ta générosité. Tu fais déjà la consolation de mes vieux jours. Viens, mon cher enfant, que je te presse tendrement contre mon sein. — Oh! non, non, mon cher grand-papa, répondit William, ne m'accablez point de vos caresses. Je suis loin d'en être aussi digne que vous le croyez. Il est bien vrai que, lorsque je suis parti, j'étais plein du désir d'aller secourir le petit malheureux. Mais j'ai rencontré sur le chemin un colporteur; et j'ai été assez faible pour dépenser deux schellings à acheter cette lorgnette et ce bilboquet. Il me restait encore quelques sols de monnaie ; et cela aurait été quelque chose pour un pauvre ramoneur, si je n'avais eu fantaisie de ce nid de merles que j'ai acheté d'un jeune garçon pour les élever.

— Mais tu avais encore de l'argent? répliqua M. Greaves. N'as-tu pas payé les gâteaux que je t'ai vu manger? — Oui, mon grand-papa. — Comment donc n'avais-tu rien pour donner à Tony? — C'est que je ne voulais pas changer ma demi-guinée. — Tu l'as pourtant changée pour les gâteaux? — Il est vrai; mais je ne l'ai fait qu'à regret, parce que Squander avait l'air de se moquer de moi. Je craignais qu'il ne fît des railleries de mon avarice lorsque nous serions retournés à l'école. — Écoute, William, je ne veux point te gronder. Mais puisque tu ne voulais pas changer ta demi-guinée, n'aurait-il pas mieux valu garder les deux schellings et la petite monnaie pour Tony, que de les employer comme tu as fait? — Oh! oui, je l'avoue, et j'en suis bien honteux. — Ce n'est rien encore. Tu sentais qu'il était de ton devoir de faire quelque chose pour Tony; cependant, plutôt que de changer ta demi-guinée, tu l'as laissé sans secours, tandis que la crainte frivole de quelques mauvaises plaisanteries a eu plus d'effet sur toi que la pitié que tu devais à ton semblable, à un enfant pressé de mille besoins. Ah! mon cher William, que je crains pour toi cette faiblesse de caractère, qui te fait perdre le fruit de toutes tes bonnes résolutions!

William prit la main de son grand-père, l'arrosa de ses larmes, et lui promit de réparer sa faute dès le jour suivant.

Il se leva en effet le lendemain, avec le projet de retourner au village de Tony. Aussitôt après le déjeuner, il se disposait à se mettre en marche, lorsqu'il reçut une invitation à dîner pour le même jour, de la part du capitaine Beaufort, qui voulait lui faire renouveler connaissance avec Henri, l'aîné de ses enfants, retiré depuis peu de l'école.

Cette invitation et le consentement de M. Sedley comblèrent de joie William. Oh! se dit-il à lui-même, quel plaisir de revoir mon ancien camarade! Comme nous allons nous divertir!... Mais cependant n'avais-je pas résolu d'aller aujourd'hui voir Tony? Il est bien vrai; mais je puis le faire tout aussi bien demain. La différence d'un jour n'est pas grand'chose; et le fils d'un capitaine doit avoir le pas sur un ramoneur. Allons, allons. Il s'achemina aussitôt vers la maison de M. Beaufort. Elle n'était qu'à la distance d'un mille; et il trouva à moitié chemin le jeune Henri qui venait à sa rencontre.

Comme ce jeune homme va jouer un rôle assez considérable dans les affaires de William, je ne puis me dispenser de vous en dire ici deux mots.

Henri avait une figure pleine de grâces et d'esprit. Ses manières étaient engageantes, son maintien décent. La douceur était peinte dans ses regards; et sa voix prenait un son tendre et affectueux, qui portait jusqu'au fond des cœurs les sentiments dont il les voulait pénétrer. Quel dommage, hélas! que tous ces avantages ne fussent employés qu'à voiler une profonde hypocrisie!

Je passerai sur les circonstances de leur entrevue et de l'arrivée de quelques autres de leurs camarades, pour en venir tout de suite à l'issue de leur dîner.

Henri proposa à ses amis de faire un tour de promenade dans la campagne. Son père lui défendit d'aller à un village voisin où se tenait une foire, parce qu'il ne voulait point que son fils se mêlât parmi la mauvaise compagnie qui se rend ordinairement en ces lieux. Henri promit d'observer cette défense, et après avoir embrassé son père, il prit avec ses camarades le chemin opposé.

Ils étaient à peine sortis de l'avenue, lorsque Henri se retourna brusquement, et, prenant William par la main : — Allons, lui dit-il, on n'a plus les yeux sur nous : il n'y a qu'à traverser ce champ, et nous irons voir ce qui se passe là-bas. En disant ces mots, il lui montrait du doigt le village où son père lui avait défendu d'aller.

— Tu n'entends pas sûrement aller à la foire? lui répondit William avec surprise. Tu as promis à ton père que tu n'irais pas. — Bon! répliqua Henri. Qu'importe à mon papa que nous allions d'un côté ou d'un autre? C'est à nous de voir où nous espérons le plus de plaisir. Pourquoi veux-tu que je souffre de ses fantaisies? Je sens bien qu'il ne faut pas le contredire en face; mais je n'en fais pas moins toujours comme il me plaît.

Le cœur honnête de William fut blessé de l'idée d'une si lâche tromperie. Il dégagea sa main de celle de Henri, et lui protesta qu'il ne le suivrait point. — A la bonne heure, lui répondit Henri. Puisque tu ne veux pas venir, tu en es bien le maître. Mais si je consens à prendre une faute aussi grave sur mon compte, et à courir le risque du châtiment, qu'est-ce que cela te fait? C'est moi qui ai promis et non pas toi. — Il est bien vrai, répliqua William, que je n'ai rien promis; mais je sens bien que mes parents seraient fâchés, si j'allais en quelque endroit sans leur permission, surtout lorsque ton père a exigé de toi positivement que tu n'irais pas.

— Il n'y a que Henri qui doive en répondre, s'écria l'un des jeunes

gens. Ce ne sont point nos affaires. Mais si ce poltron de William a peur d'être battu, c'est une autre chose.

— Je n'ai point de semblable frayeur, répondit William avec indignation. Mes parents n'ont jamais employé de mauvais traitements à mon égard : mais je ne veux pas les tromper. Ils se reposent sur moi du soin de ma conduite; et ce serait une indignité d'abuser de leur confiance.

Henri et les autres jeunes gens levèrent les épaules à cette déclaration. Ce fut à qui lâcherait les plaisanteries les plus malignes sur ce qu'ils appelaient la pusillanimité du pauvre William. Sa conscience lui disait qu'il était mal de céder ; mais bientôt l'exemple de ses camarades, leurs instances et leurs railleries, l'emportèrent sur sa résolution ; et malgré les reproches de son cœur, il se laissa entraîner sur leurs pas.

Ils arrivèrent à la foire. En marchant le long des boutiques, ils s'amusaient à regarder les jolies bagatelles qu'on y avait étalées. Peu à peu, séduits par les invitations des marchands, ils commencèrent à demander le prix de ce qui tentait le plus vivement leur fantaisie. William voulut d'abord acheter une trompette pour son petit frère. Il prit ensuite un joli portefeuille, dont on lui demanda six schellings. Comme il le trouvait trop cher, il le remit sur la tablette ; mais en se retournant pour aller plus loin, le pan de son habit fit tomber le portefeuille à terre.

Arnold, l'un de ses camarades, voyant que personne n'avait les yeux sur lui, le ramassa prestement, et le mit dans son sein. Le marchand ne tarda guère à s'apercevoir que le portefeuille lui manquait. Il courut aussitôt à William, et l'accusa de le lui avoir dérobé. William répondit fièrement à ce reproche ; mais le marchand persistant à haute voix dans son accusation, il se rassembla aussitôt une foule nombreuse autour de William, et il fut décidé qu'on le fouillerait lui et ses camarades.

Arnold, qui n'avait pris le portefeuille que pour badiner, imagina, dans la même intention, de le glisser, à la faveur du tumulte, dans la poche de William. Celui-ci, qui se tenait sûr de son innocence, indigné de la menace que lui faisait le marchand, refusa absolument de se laisser fouiller. Cette résistance ne fit que fortifier les soupçons de la populace, qui se jeta de tous côtés sur lui. Il eut beau tenir les mains sur ses poches, et se laisser couler à terre pour mieux résister à leurs entreprises, toute sa défense fut inutile. Mais que l'on juge de son éton-

nement, lorsque, vaincu par la force, il vit tirer de sa poche droite le malheureux portefeuille! Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence. Le moyen de l'en croire, lorsque le fait même parlait si hautement contre lui! Plus d'intérêt en sa faveur. On n'entendit plus tomber sur sa tête que les noms de filou, d'escroc et de voleur. Ils partirent de toutes les bouches. Quelques-uns proposaient de le plonger dans la fontaine publique, d'autres, de l'attacher à la queue d'un âne et de le fustiger; et tous prophétisaient à grands cris qu'il finirait ses jours au gibet.

Arnold, dont l'indigne badinage avait eu des suites si cruelles, commençait à s'en repentir; mais il n'eut pas la force d'en faire l'aveu, craignant d'attirer sur lui la condamnation qu'il voyait près de tomber sur son camarade. Il laissa le pauvre William se tirer de cette aventure comme il pourrait, et resta muet spectateur de la scène. La colère du marchand s'était de plus en plus enflammée. Il déclara qu'il voulait traîner son voleur devant le juge de paix. Épouvanté de cette menace, et consterné de l'idée d'aller en prison pour un crime dont il n'était pas coupable, William fut réduit à demander grâce à genoux, en of-

frant tout ce qu'il avait sur lui pour dédommagement. Le marchand consentit à le relâcher moyennant une guinée. Il ne restait à William que neuf schellings; toutes les contributions offertes par ses camarades ne pouvaient compléter la somme; et l'inexorable marchand ne voulait rien rabattre de ce qu'il avait demandé.

Dans cette affreuse situation, William se souvint d'une médaille d'argent que son grand-père lui avait donnée le matin du même jour, en lui recommandant de la garder toute sa vie pour se souvenir de lui. Il la tira lentement de sa poche; mais à peine y eut-il attaché ses regards :

— Non, non, s'écria-t-il, je ne te céderais pas, même pour me sauver de la prison. Comme il disait ces mots, on entendit une voix d'enfant enrouée qui criait : — Attendez, attendez, j'ai un schelling pour lui. Tout le monde tourna la tête. On vit un petit ramoneur qui, jetant à terre sa longue corde et son balai, se mit à fouiller précipitamment dans sa poche, et en tira un schelling crasseux, qui brillait encore dans ses mains noircies. C'était le brave Tony qui venait d'arriver à la foire. Voyant une foule rassemblée, il s'y était glissé à travers mille rebuffades; et reconnaissant aussitôt les traits de William, sans savoir encore pourquoi on lui demandait de l'argent. — Tenez, monsieur, lui dit-il, je n'ai qu'un schelling, encore appartient-il à mon maître; mais, quoi qu'il m'en puisse arriver, je vous le donne pour vous tirer de peine. La conscience de William s'émut à ce trait. — Ah! se dit-il à lui-même, je ne voulais pas hier changer pour toi ma demi-guinée, Tony; et toi, tu viens aujourd'hui..... Un torrent de larmes qu'il avait retenues jusqu'alors s'échappa de ses yeux.

Le marchand prit le schelling; mais il n'en insista que plus vivement pour avoir la médaille, en déclarant qu'à ce prix il se désisterait de toute poursuite. William n'y pouvait consentir. Mais enfin, voyant que le peuple allait l'entraîner chez le juge, et ses compagnons protestant qu'ils ne pouvaient rester un moment de plus à cause des approches de la nuit, il racheta sa liberté au prix de sa médaille; et d'un pas triste et silencieux il se mit en marche avec ses camarades vers la maison du capitaine Beaufort.

Comme ils ne voulaient pas avoir l'air de revenir directement du côté du village, ils furent obligés de prendre un grand détour, en sorte qu'il était nuit close lorsqu'ils arrivèrent. Henri fit un conte plausible à son père pour excuser leur retour. William frémissait de crainte et de honte à chaque mot. Il prit bientôt congé du capitaine, et retourna vers ses parents.

Lorsqu'il fut arrivé près de la porte, le cœur lui battit avec violence. Au lieu du plaisir qu'il éprouvait ordinairement en rentrant dans la maison paternelle, au lieu de l'empressement qu'il avait de voler dans

les bras de sa maman, il sentit de grosses larmes s'échapper de ses yeux; et il se glissa tristement à la dérobée le long des murs de la cour. Il resta quelque temps dans la première salle, livré tout entier à ses cruelles réflexions. Mais il en sortit bientôt avec effroi pour prêter l'oreille à la voix de son grand-père qu'il entendait dans le salon. M. Greaves parlait au petit Robert.

— Oui, lui disait-il, j'ai donné à ton frère et à ta sœur une médaille exactement pareille à la tienne. Je veux voir lequel de vous la conservera plus longtemps pour l'amour de moi.

Il serait impossible d'exprimer ce que le pauvre William ressentit en entendant ces paroles. Il se hâta de monter dans sa chambre, et se jetant le visage contre son lit : — O ciel! s'écria-t-il, que vais-je faire? et que pourrai-je dire? Après avoir longtemps pleuré, comme il sentait réellement une violente douleur de tête, il résolut de s'en faire une excuse pour avoir la permission de s'aller coucher. Lorsqu'il eut composé son maintien, pour le mettre aussi bien d'accord qu'il était possible avec le personnage qu'il voulait jouer, il descendit dans le salon. Son petit frère courut au-devant de lui; et lui présentant le cadeau qu'il avait reçu de son grand-papa : — Tiens, lui dit-il en sautant de joie, regarde, n'est-ce pas une jolie médaille? Fais-moi voir la tienne, je t'en prie, pour voir si elles sont les mêmes.

Le front de William se couvrit de rougeur; et comme son frère lui faisait encore les mêmes instances : — Laisse-moi tranquille, lui répondit-il un peu brusquement. Je ne l'ai pas sur moi. Il se plaignit ensuite du mal de tête qu'il ressentait; et après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se retira pour aller se mettre au lit. Les tendres inquiétudes que ses parents avaient témoignées sur son indisposition ajoutaient encore à ses peines. — Combien peu je mérite leur tendresse! s'écriait-il. Ah! s'ils savaient de quelle manière je me suis conduit cette après-midi, comme ils me mépriseraient! Comment pourront-ils désormais se reposer sur moi, lorsque je ne puis y compter moi-même! Je savais que je faisais mal d'aller avec Henri, et cependant j'y suis allé. Tout ce qui

m'est arrivé de honteux n'est que la suite de cette première faute. Oh! j'espère, à l'avenir, ne me laisser jamais persuader de faire ce que je ne croirai pas bien en toute rigueur. Telles étaient toujours ses résolutions généreuses; mais au moment de la tentation, il manquait de force pour les exécuter : faiblesse fatale qui peut nous entraîner dans tous les vices! Après une suite de réflexions plus amères les unes que les autres, il s'endormit enfin; mais son sommeil fut triste et pénible; et les premiers mouvements qu'il sentit à son réveil furent encore les agitations d'une conscience coupable.

Qui pourrait croire qu'après les humiliations qu'il avait endurées, et la violence de ses remords, il fût près de tomber aussitôt dans une autre faute plus grande? Il venait de sortir de sa chambre, le cœur serré de tristesse, et il traversait le salon pour aller faire un tour de jardin, lorsqu'il vit entrer par la porte opposée l'auteur de tous ses maux, le jeune Henri Beaufort. — Comment donc, William, lui dit Henri, tu as une figure encore plus piteuse qu'hier au soir! Je suis venu savoir comment tu te trouves : il faut que tes parents t'aient battu, je le vois. — Battu? répondit William d'un air offensé, mes parents ne m'ont battu de leur vie. Je ne reçus hier de leur part que des caresses trop tendres. Ils sont bien loin d'imaginer combien je suis coupable; et voilà ce qui me donne le plus de chagrin. — Oh! pour cela, reprit son compagnon, je ne t'aurais jamais cru si enfant. Mon père use familièrement avec moi de son fouet à cheval; et lorsqu'il s'aperçoit que je lui ai désobéi, il me fait sentir jusqu'au sang ce qu'il appelle la discipline militaire; mais je ne serais sûrement pas aussi abattu que tu parais l'être, si je n'avais à craindre que les sermons grondeurs d'un vieux grand-papa. — Fi donc! Henri, répliqua William, qui aimait son grand-père avec une extrême tendresse, parle avec plus de respect d'un homme vénérable! Si tu savais combien il me chérit! Mais, hélas! peut-être va-t-il me retirer son amour. Je l'aurais bien mérité! Cette médaille qu'il m'avait dit de conserver avec soin pour me souvenir toujours de lui, s'il vient jamais à savoir comment je l'ai perdue! Je ne puis supporter cette affreuse pensée.

Henri employa vainement toute sorte de moyens pour raffermir le cœur de son camarade. La douleur de William devenait plus forte à mesure que l'heure du déjeuner approchait. Comment oser paraître aux yeux de ses parents! comment oser recevoir leurs caresses, lorsqu'il se sentait si criminel! On vint enfin l'appeler. Déjà il marchait à

pas lents pour se rendre au salon. Henri l'arrêta tout à coup; et lui montrant, au bord d'une allée, la médaille du petit Robert, que celui-ci avait sans doute laissée tomber étourdiment de sa poche en tirant son mouchoir : — Tiens, lui dit-il les yeux étincelants de plaisir, j'espère maintenant que tu vas sécher tes larmes, et que tu n'auras plus de crainte d'être découvert. William tendit la main avec un transport de joie. Mais, au même instant, se recueillant en lui-même : Ce n'est pas la mienne, s'écria-t-il. Oh! si c'était elle! C'est sûrement mon petit frère qui l'aura perdue. — Eh! qu'importe? lui répondit Henri étonné. Est-ce que tu ne la prendras pas? Quel étrange scrupule t'arrête? Si ton frère l'a perdue, c'est de son âge : on ne lui en fera pas de vifs reproches, et il ne sera taxé que d'un peu d'étourderie. Mais toi, songe de quelle importance il est de n'être pas découvert. Cette heureuse rencontre peut te mettre à l'abri de tout. Personne n'a besoin de savoir que nous avons trouvé cette médaille; et comme elle est exactement semblable à la tienne, je défie qui que ce soit de pénétrer le mystère.

William s'arrêta. Tous les reproches qu'il redoutait se présentèrent sous d'affreuses images à son esprit. Les paroles de Henri augmentaient d'un côté ses frayeurs, et de l'autre lui présentaient le moyen de s'en délivrer. Le moment était critique pour sa vertu : l'honneur lui défendait de commettre une action si basse; mais la crainte d'aliéner de lui ses parents le portait à s'exposer aux reproches secrets de sa conscience, plutôt que d'encourir l'indignation déclarée de sa famille. Les combats de son cœur furent violents ; mais ils se terminèrent pour ce moment à sa gloire. — Non, dit-il avec fermeté, je n'ai déjà que trop souffert d'une première faute. Je ne serai pas assez méchant pour faire de la peine à mon frère, et tromper mes parents; j'aime mieux m'abandonner à la bonté de mon grand-papa ; je veux lui dire honnêtement toute la vérité. Si j'en ai du chagrin, tant mieux : il expiera du moins en partie le mal que j'ai commis. — Par pitié, lui répondit Henri, ne sois pas si intraitable. Si tu n'as pas point d'égards pour toi-même, aie du moins quelque considération pour moi. Tu es convenu hier d'être de notre partie, et maintenant tu veux me rendre victime de ta faiblesse. Si tu vas révéler la chose à ton grand-père, il en rejettera la faute sur moi seul ; il dira que je t'ai séduit, et il nous empêchera de nous voir davantage. Je sais combien il est rigide en fait d'obéissance : il ne manquera point de faire savoir à mon père que j'ai

contrevenu à ses ordres; et mon père est si sévère dans ses châtiments que la seule pensée m'en fait frémir. Cruel William! je suis venu te donner des consolations; et pour seule récompense, tu veux me faire punir. Je puis t'avoir innocemment entraîné dans cette peine; mais je suis bien sûr que si j'étais à ta place, je ne voudrais pas en agir comme tu veux le faire envers moi.

Cet argument était habilement porté à la générosité naturelle de William. Henri savait trop bien qu'il était incapable de vouloir causer de la peine à un autre. Précipiter son ami dans l'embarras pour en sortir, ce procédé était, au yeux de William, si lâche et si bas, que l'intérêt de la vérité même lui semblait devoir céder à cette puissante considération. Leçon frappante pour les jeunes gens les mieux nés du danger qu'ils courent à fréquenter de mauvaises compagnies, puisque, par imprudence et par faiblesse, un cœur généreux peut être induit à commettre le mal en croyant faire le bien! C'est ainsi que William, en considérant les choses sous un faux point de vue, crut prendre le parti le plus sage et le plus honnête en cédant aux persuasions de Henri. Il mit enfin la médaille dans sa poche, en disant :

— Je veux la garder comme un souvenir de la faute que j'ai commise en me laissant engager, contre les mouvements de ma conscience, à te suivre à la foire : c'est la première cause de l'embarras où je me suis plongé. Le mal n'a fait que s'accroître par des degrés rapides; et qui sait où il s'arrêtera? J'en suis déjà puni, quoiqu'il ne soit pas découvert : je sens que la désobéissance porte avec elle son plus terrible châtiment.

Comme l'on vint encore les appeler pour le déjeuner, ils se hâtèrent de s'y rendre. Henri présenta ses civilités à la compagnie avec cette aisance naturelle qui distinguait ses manières, et il alla s'asseoir, sans la moindre apparence d'embarras, auprès de M. Sedley. Il n'en fut pas de même de William : il se plaça tristement dans l'embrasure d'une fenêtre, et à peine avait-il la force de répondre aux questions affectueuses qu'on lui faisait sur sa santé. Il avait perdu la sécurité d'une âme innocente, et son esprit était livré au trouble, à la honte et à la confusion. Le déjeuner ne fut pas plutôt fini, que Henri prit congé de la compagnie; et M. Greaves invita son petit-fils à faire avec lui une promenade dans les champs. William aurait bien voulu en être dispensé; mais n'ayant aucun motif raisonnable pour s'en défendre, il se disposait à suivre son grand-papa, lorsque le petit Robert, qui était

sorti avec sa sœur pendant le déjeuner, accourut du jardin, en criant avec tristesse qu'il avait perdu sa médaille, et qu'il ne savait plus où la trouver. A ces paroles, William sentit son front se couvrir d'une vive rougeur : il se détourna promptement ; et, sans pouvoir rien dire, il pencha la tête vers la terre, comme s'il eût voulu chercher la médaille égarée — O mon frère, lui dit Robert, tu as bien de la bonté de me la chercher ; mais ce n'est pas ici que je crois l'avoir perdue : je l'avais encore ce matin avant le déjeuner. — Tu ne l'as pas gardée longtemps pour l'amour de moi, lui dit son grand-père. Je suis bien sûr que William et Fanny ont été plus soigneux. Fanny tira aussitôt la sienne de sa poche : William allait en faire autant ; mais sa conscience ne lui permit pas de retirer sa main. Il tenait la médaille entre ses doigts, sans oser la faire paraître au jour. Robert soupirait

et versait des larmes. — Ne pleure pas, mon ami, lui dit M. Greaves : je t'excuse sans peine ; tu es un petit enfant, et tu n'es pas accoutumé à tenir de l'argent dans tes mains. Je te donnerai une autre médaille, et ton frère en prendra soin. Il m'aime si tendrement ! J'ose répondre qu'il conservera longtemps la sienne après m'avoir perdu. William ne put rien dire ; mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Son

grand-père lui tendit les bras, et lui dit de ne pas se mettre en peine. — Je suis bien vieux, mon cher fils, ajouta-t-il, mais ne t'afflige pas. Quoique la médaille que je t'ai donnée soit peu de chose, qu'elle te rappelle sans cesse, lorsque tu la regarderas, combien je t'aimais, et combien je désirais ton bonheur. Souviens-toi bien, mon ami, que tu ne peux être heureux sans une bonne conscience; et que chaque témoignage d'affection que tu recevras de tes parents soit un nouvel encouragement pour affermir ton âme dans l'honneur, la droiture et la générosité.

Les sanglots de William redoublèrent à ces dernières paroles. Les caresses de son grand-papa le tourmentaient plus cruellement que ne l'auraient fait ses plus vifs reproches. Vingt fois il fut près de tout avouer : mais la crainte d'entraîner Henri dans sa disgrâce lui imposa silence. Ils se trouvèrent en ce moment à la porte du jardin, où ils laissèrent Fanny et le petit Robert, pour s'avancer dans la campagne. William marchait d'un air rêveur et d'un pas irrésolu. En vain M. Greaves, sans soupçonner la cause de son abattement, tâchait de l'égayer par ses propos. William sentait son cœur trop digne de blâme pour pouvoir s'entretenir avec sa liberté d'esprit ordinaire. Enfin, comme ils montaient une colline d'où l'on découvrait une perspective très-étendue, M. Greaves montrant du doigt à William le village où celui-ci était allé, il y avait deux jours, à la recherche de Tony, il lui demanda s'il l'avait vu depuis, et s'il avait rempli l'intention qu'il avait de lui faire un petit présent. Cette question était trop importante pour recevoir de la part de William une réponse immédiate. S'il disait qu'il l'avait vu, on pouvait lui demander où il l'avait rencontré; et le dire, cela entraînait l'aveu de tout ce qu'il avait pris tant de peine à cacher. Il hésita pendant quelque temps, jusqu'à ce que son grand-père, observant sa confusion, le prit par la main, et avec un ton plus tendre encore que sérieux, lui adressa ainsi la parole :

— J'ai déjà vu avec peine, mon cher enfant, que tu as quelque secret qui pèse sur ton cœur : cependant je ne désire point ta confidence, si tu ne veux la donner librement à mon affection. Dis-moi ce qui t'embarrasse; peut-être serai-je en état de te secourir de mes avis. Qu'une méfiance déplacée ne t'empêche pas de m'ouvrir ton âme et de l'épancher dans mon sein. — O monsieur! s'écria Sedley d'une voix tremblante, je ne mérite pas que vous me traitiez avec cette bonté. Je ne suis pas le maître de vous dire mon secret; un autre y est trop

intéressé. Ah! si ce n'était cela qui m'arrête, quelque coupable que je sois, je vous confesserais tout en ce moment. — C'est à toi, mon ami, répliqua M. Greaves, de savoir si tu as fait quelque promesse que l'honneur t'oblige de garder. Mais prends garde aussi que tu peux être entraîné dans le vice par une mauvaise honte et par un attachement trop opiniâtre à un faux point d'honneur; sois sûr que ce n'est pas un véritable ami qui voudrait t'engager à cacher à tes parents une chose dont tu penses toi-même qu'ils devraient être informés.

Vivement frappé de ces réflexions, Willam, après s'être quelque temps débattu en silence avec son secret, allait enfin le laisser échapper, lorsqu'il vint à passer dans le même endroit deux personnes qu'ils reconnurent aussitôt, l'une pour un gentilhomme de leur voisinage, et l'autre pour Jenny sa fille, qu'il avait fait sortir de sa pension, depuis deux jours, pour lui faire voir la foire du village. La petite miss était liée d'amitié avec la sœur de William, et son père la conduisait en ce moment chez son amie. William se réjouit beaucoup de cette rencontre, qui venait heureusement suspendre une conversation dont il était si fort embarrassé. Ils s'acheminèrent tous les quatre ensemble vers la maison. On devine aisément quelle fut la joie de Fanny lorsqu'elle revit sa compagne. Pour le pauvre petit Robert, il était assis tristement dans un coin, mordant le bout de son mouchoir, et rêvant à la perte qu'il avait faite. William sentit son cœur déchiré de la tristesse de son frère, et ne put en soutenir le spectacle. Il sortit précipitamment du salon pour aller faire un tour dans le jardin. Son cœur fut encore plus vivement ému lorsqu'il passa dans l'endroit où il avait trouvé la médaille : il la tira de sa poche, et, la regardant avec un sentiment d'horreur : — Non, tu n'es pas à moi, dit-il, et je vais te rendre à ton maître. Je ne ne veux pas que mon frère souffre plus longtemps de ma faute. Quoi qu'il puisse m'en arriver, je ne serai pas assez lâche pour agir toujours contre la conscience et l'honneur. Animé par cette noble résolution, il rentra dans la salle; et courant vers son frère : — Tiens, lui dit-il, ne t'afflige plus; voici ta médaille, je l'ai trouvée. Robert s'élança aussitôt pour la recevoir; et jetant ses bras autour du cou de son frère, il fit éclater sa reconnaissance et sa joie par mille caresses naïves.

La satisfaction de William fut un peu affaiblie par la voix intérieure qui lui reprochait de mériter si peu ces tendres remercîments. Une mauvaise conscience empoisonne les sources de joie les plus pures, et

ne laisse jouir d'aucun plaisir parfait. Il fut obligé de dire où il avait trouvé la médaille; mais il se garda bien de faire connaître le temps qu'elle avait passé dans sa poche, laissant imaginer à tout le monde qu'il ne faisait que de la trouver. Agité de mille mouvements confus qui se combattaient au fond de son cœur, il ne put supporter plus longtemps ce trouble aux yeux de ceux qui l'environnaient, et il monta dans sa chambre pour y calmer ses esprits dans le repos de la solitude. Pendant cet intervalle, le petit Robert, après avoir sauté et gambadé autour de la chambre avec l'aimable gaieté de l'enfance, vint enfin s'arrêter devant l'amie de sa sœur, et lui montrant sa chère médaille, la pria de voir combien elle était belle, et protesta bien qu'il la garderait plus soigneusement à l'avenir. La petite miss la considéra quelque temps avec attention, et dit qu'elle en avait une exactement semblable, qu'un ami de son papa venait de lui donner.

M. Greaves demanda avec empressement à la voir, parce que celles qu'il avait données à ses petits-enfants étaient fort anciennes, quoique très-bien conservées, et qu'il les croyait extrêmement rares. Après l'avoir posée un moment sur la table pour chercher ses lunettes, il la reprit, s'avança vers la fenêtre, la regarda très-attentivement; et se tournant vers la petite miss, il la pria de lui dire si elle savait comment l'ami de son oncle se l'était procurée. Elle lui répondit qu'il l'avait achetée la veille à la foire, et que le marchand lui avait appris qu'il la tenait en ce moment même d'un petit garçon qu'il avait surpris à dérober un portefeuille dans sa boutique, et que c'était tout ce qu'elle en savait. M. Greaves l'ayant prié de la lui confier pour un moment, sortit aussitôt de la salle, et montant à la chambre de son petit-fils, il le trouva qui écrivait à son bureau.

— Mon cher William, lui dit-il, je ne viens pas t'interrompre, mais prête-moi, je te prie, ta médaille, j'ai besoin de la comparer avec celle-ci. A cette demande inopinée, les joues de William se couvrirent de la rougeur de la pourpre. Il était trop honnête pour se défendre par une fausseté, et la confusion tenait sa langue enchaînée. — Je, je, je ne l'ai pas, dit-il enfin en balbutiant; et tout à coup il fondit en larmes. — Mon fils, lui repartit gravement son grand-père, avoue-moi la vérité. William ne put d'abord répondre que par ses sanglots. Mais bientôt, pressé par une nouvelle injonction, il prit la main de M. Greaves, et avec le ton de la consternation la plus profonde : — O mon grand-papa, s'écria-t-il, je ne veux point vous tromper. Je suis bien digne de

blâme; et une première faute m'en a fait commettre une longue suite de nouvelles. Mais si vous avez la bonté de me pardonner, j'ose vous promettre que je ne me rendrai plus coupable de ma vie. Alors il lui raconta ce qui s'était passé sur le chemin entre Beaufort, ses camarades et lui, puis enfin l'aventure de la foire, en protestant toujours qu'il n'avait point dérobé le portefeuille, comme on l'en accusait.

M. Greaves, le voyant assez humilié par cet aveu, ne voulut point achever de le confondre. — Cependant, lui dit-il, ce matin, lorsque vous avez cherché la médaille dans votre poche, vous saviez qu'elle n'y était pas, et qu'elle ne pouvait même pas y être. Pourquoi donc m'avez-vous laissé croire le contraire? Pourquoi avez-vous reçu mes éloges, tandis que vous laissiez recevoir mes reproches à votre petit frère? — Vous m'avez dit souvent, mon cher grand-papa, qu'un aveu prompt et sincère est la première réparation d'une faute : aussi vous l'aurais-je fait dès ce matin avant le déjeuner, si Beaufort ne m'eût persuadé de tenir la chose secrète, afin de lui épargner le châtiment qu'il aurait reçu de son père. Je ne cherche point à rejeter sur lui le blâme pour me faire paraître moins criminel; mais ses mauvais conseils m'ont fait prendre la médaille de mon frère, que nous avons trouvée dans le jardin. Je l'ai gardée jusqu'au moment où vous me l'avez vu rendre, n'ayant pu prendre sur moi de la retenir plus longtemps. Si vous daignez vous en reposer sur mes promesses pour l'avenir, soyez bien sûr que je ne me comporterai plus d'une manière si indigne de votre affection. Oh! que ne pouvez-vous savoir tout ce que j'ai souffert pour ma faute! Cela vous engagerait sans doute à prendre pitié de moi et à me pardonner. Il finit à ces mots, et baissa la tête, sans avoir le courage de regarder son grand-papa.

Attendri par ses touchantes prières, M. Greaves prit son petit-fils par la main, et d'un ton plein de douceur, il lui dit :

— Mon cher ami, puisque je te vois si vivement pénétré, je crois pouvoir m'en fier à ton repentir. Si ton cœur est réellement généreux, un pardon absolu de ta faute te la fera plus détester que des reproches et des châtiments. Mais ce que je dois te dire, c'est que tu ne saurais veiller avec trop de soin sur toi-même. Tu vois qu'il ne suffit pas d'avoir des principes de droiture et d'honnêteté pour te préserver d'une erreur. Quant au caractère de Henri, tu peux juger toi-même s'il est digne de te servir de modèle, et s'il ne faut pas être bien corrompu pour se jouer des défenses de ses parents, et pour engager les autres à se mal

conduire. Ses conseils n'étaient fondés que sur des motifs personnels, sur la bassesse et sur la tromperie. C'est ainsi, mon cher enfant, que d'une première faute tu as été conduit précipitamment, et sans pouvoir t'arrêter, dans une foule d'autres, jusqu'à ce que tu aies perdu cette douce paix qui n'appartient qu'à l'innocence, et que ton cœur ait été déchiré par mille sentiments douloureux. Si tu avais ajouté le mensonge à ta faute, je l'aurais eu bientôt découvert, parce que le marchand à qui tu as été forcé de céder ta médaille l'a vendue à une personne qui en a fait présent à Jenny, en lui racontant de quelle manière elle était tombée entre ses mains. Elle est à présent dans les miennes. La voici, regarde-la. Vois-tu ce W? J'y avais moi-même gravé cette lettre avant de te la donner, comme j'ai aussi gravé les lettres initiales du nom de ton frère et de ta sœur sur les médailles que je leur ai données, afin qu'elles ne fussent jamais confondues ensemble, et que si l'une d'elles venait à se perdre, je pusse savoir à qui elle appartenait. Il ne me reste plus qu'à te montrer l'instruction que tu peux tirer de cette aventure. Dans quelque profond secret qu'une mauvaise action semble avoir été commise, il y a toujours quelque circonstance imprévue qui sert à la faire découvrir. Tu ne croyais certainement pas ce matin rencontrer la petite miss qui est en bas. Tu croyais encore moins, lorsque nous l'avons rencontrée, et que tu te félicitais de ce qu'elle venait si à propos pour te tirer d'embarras, que ce serait elle-même qui servirait à te confondre, en me rapportant ta médaille. Apprends par là, mon ami, que si tu fais le mal, tu cours sans cesse le risque d'être découvert par les moyens les plus inattendus, et que par conséquent tu es continuellement exposé à la plus affreuse disgrâce. La sécurité fut toujours la douce compagne de la vertu. Un cœur honnête n'a jamais de secret honteux à cacher. Libre de ces cruelles inquiétudes, dont tu as été tourmenté ce matin, il n'a besoin d'aucun subterfuge : il frémirait de la seule pensée de descendre à un moyen si honteux. Cultive donc avec soin cette franchise de caractère si pure et si aimable, en évitant tout ce que ta conscience pourrait te reprocher. Cette voix intérieure sera toujours ton guide le plus sûr. Si tu sens ton cœur embarrassé, et que tu penses agir d'une manière qui serait condamnée par tes parents, rentre aussitôt en toi-même, et n'en sois point détourné par la crainte du ridicule. Tu peux éprouver, pendant quelques instants, qu'il est désagréable d'être en butte aux railleries de gens corrompus; mais ces traits seront bientôt émoussés par ta fermeté : tu jouiras ensuite de

l'approbation de tes amis ainsi que de la satisfaction de ton cœur; et voilà, mon enfant, une noble récompense. Quant à la crainte du châtiment ou à l'espérance de l'éviter, que nul de ces indignes motifs n'influe jamais sur ta conduite. Un enfant, qui n'est effrayé d'une mauvaise action que par la seule idée d'en être puni, doit avoir déjà perdu tout principe d'honneur. Si tes parents n'ont jamais employé envers toi de corrections violentes, c'est que jusqu'à ce jour tu as été sage et soumis. Ne crois point qu'ils voulussent laisser tes fautes dans l'impunité, si tu venais à changer de conduite. Ne te vante donc point de n'avoir pas de châtiments à craindre, mais forme la noble résolution de ne les pas encourir. Cet objet ne doit te causer aucune terreur que par l'assurance où tu peux être de ne jamais rien faire qui puisse l'armer contre toi. Je sais que ton cœur est généreux; mais il est facile à surprendre. C'est de sa faiblesse que tu dois travailler à le guérir, si tu ne veux errer pendant ta vie entière au milieu des précipices. La fermeté de principes, mon cher enfant, est absolument nécessaire pour former un honnête homme. Tu aimes tendrement ton frère; cependant, égaré par de lâches séductions, tu as consenti à le tromper, à le dépouiller, à le plonger dans le chagrin. Que ne devais-tu pas souffrir, lorsque, dans sa crédule innocence, il t'a prié de chercher sa médaille, et t'a remercié de la peine que tu feignais de prendre pour lui? Tu as cependant étouffé dans ce moment tout sentiment d'honneur et de tendresse. C'est ainsi qu'une mauvaise action, de quelque genre qu'elle soit, endurcit le cœur et l'avilit. Je me flatte que cet exemple, pris en toi-même, te servira d'éternelle leçon. Veuille en croire ma longue expérience; il est impossible de fixer des bornes au mal, et de dire : J'irai jusque-là dans mon égarement, et je m'arrêterai. Si tu consens une fois à descendre d'un seul degré de ton innocence, tes yeux seront bientôt obscurcis, et tu ne sauras plus à quelle profondeur tu t'enfonceras dans le crime. »

Ce discours fit une impression profonde sur William. Il promit, les larmes aux yeux, de se défier à l'avenir de sa faiblesse. M. Greaves, touché de son repentir, lui accorda le pardon qu'il implorait, et après avoir scellé sa grâce par les embrassements les plus tendres, il le quitta pour lui donner le temps de se remettre de son agitation. William, un peu soulagé du pesant fardeau qui avait oppressé son cœur, reprit bientôt assez de calme pour être en état de descendre auprès de ses parents, quoique le sentiment pénible qu'il avait conservé

de ses fautes eût abattu sa vivacité et le rendît distrait et silencieux.

Toutes ses pensées et tous ses sentiments avaient été concentrés sur lui-même pendant la matinée. Mais après le dîner il se rappela qu'il devait à Tony le schelling que celui-ci lui avait si généreusement prêté dans sa détresse. Cependant il n'avait plus d'argent; et en demander à son grand-père, c'était lui rappeler des souvenirs qu'il aurait voulu effacer de sa propre mémoire. Dans cet embarras, il résolut de s'adresser à sa sœur, qu'il savait être toujours disposée à l'obliger, et qui se trouva par bonheur avoir trois schellings à son service.

C'est avec cette petite somme qu'il partit à grands pas pour se rendre au village de Tony. Il était près d'y entrer, lorsqu'il entendit des cris perçants qui partaient du milieu d'une épaisse bruyère à la droite du chemin. Il courut aussitôt de ce côté pour secourir le malheureux qui poussait ces plaintes. Mais à mesure qu'il approchait, elles devenaient plus faibles et plus étouffées; et avant qu'il fût arrivé, elles avaient déjà cessé de se faire entendre. Un homme qui se releva tout à coup du milieu de la bruyère, et qui s'enfuit en le voyant, lui fit connaître l'endroit où il devait chercher le triste objet de sa pitié. C'était un enfant couvert de haillons, et couché par terre sans mouvement. Il s'avança pour le secourir. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il crut reconnaître Tony! C'était lui en effet, que son maître cruel avait attaché par une corde à une souche d'arbre, et qu'il venait de déchirer en le frappant d'une sangle de cuir. Il avait fini par lui donner sur la tête un rude coup de bâton qui l'avait étourdi et privé de l'usage de ses sens. Peut-être même aurait-il poussé plus loin la barbarie, si l'approche d'un témoin qui aurait pu déposer contre lui ne l'eût obligé de prendre la fuite.

William se précipita sur le corps de Tony. Il rompit ses liens et s'efforça de le faire revenir à lui-même. Hélas! le petit malheureux ne pouvait encore sortir de son évanouissement. William tourna les yeux de tous côtés pour voir s'il ne découvrirait personne qui pût le seconder. Il aperçut à travers la bruyère un jeune enfant qui lui rappela tout à coup l'idée du petit apprenti dont Tony lui avait parlé à leur première entrevue. Après l'avoir inutilement appelé, il courut vers lui et lui demanda pourquoi il ne venait pas au secours de son camarade. O mon cher monsieur, lui répondit le petit garçon tout tremblant, j'ai peur que le maître ne revienne et qu'il ne me batte aussi.

— Et pourquoi donc Tony a-t-il été si cruellement traité?

— C'est qu'il n'a pas porté à la maison le schelling qu'il eut hier du chevalier Digby pour avoir ramoné ses cheminées. Il dit, en entrant, au maître qu'il lui donnerait le schelling aujourd'hui. Le maître a bien voulu attendre toute la matinée; mais voyant que le schelling ne venait pas, il s'est mis si fort en colère qu'il a pris Tony, l'a mené dans cette bruyère, et lui a dit qu'il allait le tuer. Hélas! je crains bien que la chose ne soit faite, car je ne vois point remuer Tony; et sûrement, s'il n'était pas mort, il ne manquerait pas de se relever et de s'enfuir pour n'être pas encore roué de coups.

O Ciel! s'écria William. Quoi! c'est donc moi, mon pauvre Tony, qui suis la cause des mauvais traitements que tu viens d'essuyer! Oh! comment pourras-tu me le pardonner! Comment pourrai-je me le pardonner moi-même! Que pourrai-je faire pour te dédommager de tes souffrances? En achevant ces mots, il retourna vers lui, et se mit à lui prodiguer les soins les plus tendres. Ils ne furent pas longtemps inutiles. Après un profond soupir, Tony entr'ouvrit un peu les yeux. Juste Ciel! il respire encore, s'écria William. Regarde, mon cher enfant, regarde : c'est moi qui viens te secourir. La voix de la pitié était

si étrangère à Tony, qu'il pouvait à peine en distinguer les accents. Il considérait William sans le reconnaître, et se croyait encore plongé dans son évanouissement. Peu à peu cependant il revint entièrement à lui-même. Oh! c'est vous, mon petit monsieur, dit-il à William en le fixant d'un air ébahi. Je viens d'être rudement battu pour votre compte; mais ne vous en affligez pas. Dieu merci, je suis fait à souffrir. Le mal est passé, et je n'y ai point de regret.

William, sans pouvoir lui répondre, l'aida tristement à se relever. Il le conduisit à la barrière d'un champ voisin, que Tony eut beaucoup de peine à franchir; et là, ils s'assirent à l'ombre d'une haie qui les dérobait à tous les regards. William garda quelque temps le silence; puis, essuyant des larmes qui baignaient ses yeux, il pria Tony de lui pardonner d'avoir été la cause de ses tourments, faute d'avoir plus tôt acquitté une dette aussi sacrée que la sienne.

— Mais, ajouta-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver? Tu pouvais être bien sûr que je t'aurais payé tout de suite! Oh! mon cher monsieur, répondit Tony, je pensais bien que c'était votre envie. Aussi ai-je couru ce matin chez vous, là-bas à ce château, vous savez bien? par cette avenue où je vous vis la première fois, lorsque vous me quittâtes pour monter dans un beau carrosse qui passait au grand trot. J'ai demandé le petit monsieur, car je ne savais pas autrement votre nom. Et le cocher, j'imagine au moins que c'était lui, m'a dit que j'étais vraiment un joli garçon pour avoir des affaires avec son jeune maître, et que d'ailleurs vous n'étiez pas en ce moment au château. Alors, comme j'étais pressé, je lui ai dit que vous me deviez un schelling, et je l'ai prié de me le payer pour vous, en l'assurant que vous n'auriez pas de plus grand plaisir que de le lui rendre. Là-dessus, il m'a dit que tout petit que je paraissais j'étais un grand coquin. Il m'a envoyé, je n'ose pas trop vous dire où, mais c'était à tous les diables. Et après m'avoir donné deux ou trois coups d'un fouet à cheval qu'il avait à la main, il m'a chassé sans pitié de la cour.

O mon pauvre ami, que j'en suis fâché, s'écria William! Il faut que tu sois venu lorsque j'étais à la promenade avec mon grand-papa. Je puis te payer tout de suite, ajouta-t-il en lui donnant les trois shellings qu'il avait apportés. Je n'en ai pas davantage pour le moment; mais le premier argent qui me viendra : je le réserverai pour toi, je te le promets. Je ne vous ai prêté qu'un shelling, lui répondit Tony, ainsi vous m'en donnez deux de trop. Oh! garde-les, garde-les tous, répli-

qua William. Je voudrais seulement en avoir dix fois plus à te donner.

En ce moment, le petit apprenti, que la peur de son maître avait empêché de suivre William auprès de son camarade, accourut à toutes jambes vers Tony, pour lui dire qu'il pouvait retourner à la maison, parce que le maître venait d'aller au cabaret, où il passerait sûrement, suivant sa coutume, le reste de la journée. Tony se leva aussitôt, et dit à William qu'il voulait profiter de l'absence de son persécuteur, pour s'en retourner chez lui, parce que sa maîtresse, qui était la meilleure femme du monde, était sûrement en peine sur son compte, et qu'il brûlait de la tirer d'inquiétude. William lui répondit qu'il ne le quitterait pas; et ils s'acheminèrent tous les trois vers la chaumière. Ils ne tardèrent pas à y arriver, quoique Tony ne se traînât qu'avec peine; mais William et son petit camarade le soutenaient sous les bras, pour lui rendre la marche moins douloureuse. William, en entrant, vit la pauvre femme qui tenait une main sur l'un de ses yeux. De l'autre main, elle soutenait un enfant à qui elle donnait à teter. L'innocente créature quittait de temps en temps la mamelle, et regardait sa mère avec un sourire, tandis que se penchant pour lui sourire à son tour, elle laissait tomber des larmes sur ses petites joues vermeilles. Une petite fille, d'environ deux ans, était debout auprès des genoux de sa mère. Elle pleurait pour qu'elle la prît sur son sein, et qu'elle lui donnât à manger. Un autre enfant, auprès d'une table éclopée, tâchait d'atteindre à un morceau de pain bis, plus noir encore de suie que de sa propre couleur. Telle était la scène qui frappa les regards du jeune Sedley, à son entrée dans la chaumière, et qui lui présenta un contraste bien frappant avec la richesse à laquelle il était accoutumé. Tony le suivait, et oubliant ses meurtrissures, il se précipita dans la chaumière en s'écriant : Me voici, maîtresse; ne pleurez pas davantage, me voici. Elle ne s'était pas aperçue de l'arrivée de William. Au son de la voix de Tony, elle releva soudain la tête, en essuyant ses yeux qui étaient si enflés qu'elle pouvait à peine le voir. Quoi! c'est toi, mon pauvre enfant, lui répondit-elle? Comment te trouves-tu? Je craignais que tu n'eusses été assommé, tant mon mari était en fureur. C'est pour avoir voulu lui demander ta grâce, qu'il ma donné ce coup terrible à la tête. Hélas! en le recevant, j'ai bien cru qu'il finirait à a fois toutes mes peines. Mais n'est-ce pas là ce petit monsieur dont tu m'as parlé? Oh! oui, c'est moi, répondit William. C'est à moi que

Telle était la scène qui frappa les regards du jeune Sedley...

(P. 406.)

Tony a prêté le shelling qui vous a causé à tous tant de souffrances, tandis que je devais être seul à souffrir.

Les enfants qui avaient suspendu pour un moment leurs criailleries, les recommencèrent alors avec plus de force. La mère leur dit de prendre patience, qu'il ne lui restait pas un sou pour leur donner du pain. Tony aussitôt s'empressa de lui montrer l'argent qu'il avait reçu ; et il promit aux enfants que s'ils étaient sages, il leur donnerait de quoi manger. En effet, il dépêcha tout de suite le petit apprenti pour aller acheter une galette, dont l'arrivée fit naître la joie dans toute la maison. L'avidité avec laquelle les enfants dévoraient ce pain lourd et à demi-cuit, causa à Sedley le plus grand étonnement. Toute la petite famille le remercia de sa générosité, lorsqu'elle apprit que c'était à lui qu'elle avait l'obligation de ce bon repas. William jouissait avec transport de la reconnaissance universelle. Mais comme la nuit s'approchait, il se vit obligé de quitter la chaumière pour retourner au château. En marchant, il fit de profondes réflexions sur tous les événements qui avaient rempli cette journée et la précédente. Il vit combien la faiblesse qu'il avait eue de céder, contre sa conscience, aux mauvais conseils de Beaufort, lui avait attiré d'humiliations et de chagrins. C'était peu des affronts qu'il avait reçus à la foire, des angoisses qu'il avait senties au retour, enfin de la honteuse découverte de sa dissimulation et de ses mensonges, il avait encore tenu plongé dans la douleur son petit frère qu'il chérissait tendrement; il était cause que son généreux bienfaiteur avait été déchiré de coups, et qu'une malheureuse femme avait failli perdre la vie. Tous ces tableaux retracés vivement à son esprit le firent frémir d'horreur. Il sentit combien il était nécessaire de vaincre sa faiblesse, et de ne suivre que les inspirations de l'honneur et de la vertu. Ces principes se fortifièrent de plus en plus dans son âme. Il les suivit fidèlement depuis ce jour ; et ceux que cette petite histoire a pu intéresser en faveur du brave Tony, seront bien aises d'apprendre que William eut la joie de lui procurer bientôt un sort plus heureux.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 24 octobre.

Nous voici revenus depuis hier dans cette grande ville, ma chère maman. Mais hélas! ce voyage a été marqué par un événement bien fâcheux.

M. Bartlet, Charles et moi, nous allions devant dans une berline légère. M. et madame Grandisson nous suivaient avec Émilie et Édouard. Nous étions convenus de les attendre à une grande auberge pour dîner ensemble, et laisser reposer nos chevaux. Lorsque nous arrêtâmes, le brave Henri, en voulant descendre précipitamment pour nous ouvrir la portière, eut le malheur de tomber, et de se casser la jambe. Vous devez penser quel fut notre chagrin à cet accident. Nous fîmes aussitôt transporter le pauvre malheureux dans la meilleure chambre de l'auberge, et Charles envoya chercher le chirurgien du village. Malgré sa profonde douleur, il eut le courage d'assister à l'opération, et de

prêter tous les secours qui furent en son pouvoir. La seconde voiture étant arrivée, mon ami supplia son père, après le dîner, de nous laisser dans l'auberge auprès du malheureux, jusqu'au lendemain.

M. Grandisson y consentit, et continua sa route. Que ne puis-je vous peindre les soins tendres et empressés que Charles rendit au pauvre Henri pendant toute la journée! Il ne voulut point quitter le chevet de son lit, et il lui donnait les plus douces consolations. Vers les dix heures du soir, il fit monter le cocher, à qui il ordonna de passer la nuit auprès de Henri, et de venir nous appeler, si notre présence était nécessaire.

Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure, et nous eûmes le plaisir de voir que notre malade se trouvait assez bien pour son état. Cependant Charles ne voulut point se remettre en route avant l'arrivée d'une femme que M. Grandisson nous avait promis d'envoyer de Londres, pour rester auprès de Henri. Ce ne fut donc que le soir que nous reprîmes notre voyage, après que mon ami eut recommandé le malade et la garde aux soins du maître de l'auberge, avec la promesse d'une bonne récompense.

Voyez, ma chère maman, s'il est possible d'avoir plus de prudence et d'humanité que mon ami. On a beau le croire doué de toutes les perfections, chaque jour on en découvre en lui de nouvelles. Il en est de même de mon amitié. Je crois ne pouvoir pas l'aimer davantage, et cependant je l'aime tous les jours de plus en plus. Oh! ce n'est pas pour lui seul que mes sentiments prennent une plus vive tendresse. O ma chère maman, ma chère petite sœur, c'est vous qui aurez toujours la meilleure part dans mes affections!

P. S. — J'oubliais de vous dire qu'Édouard vient de partir pour aller se faire recevoir à son régiment.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 25 novembre.

La santé du brave Henri est entièrement rétablie, ma chère maman: mais il ne marche encore que sur des béquilles. Sa jambe cassée est beaucoup plus courte que l'autre. Ainsi le voilà sans retour estropié pour le reste de sa vie. Son malheur affecte vivement M. et madame Grandisson, parce que c'était un domestique intelligent, fidèle, et rempli d'attachement pour ses maîtres. Charles et sa sœur ont eu ce matin, à son sujet, un entretien avec leurs parents, que je m'empresse de vous rapporter.

Charles. — Que je suis affligé, mon papa, de l'accident du pauvre Henri! Il était si leste et si bien fait!

M. Grandisson. — Je n'y suis pas moins sensible que toi, mon cher fils. Tu vois comme l'on n'est jamais sûr un instant de soi-même. On se lève frais et dispos; et un seul malheur, que toute la prévoyance imaginable ne peut nous laisser entrevoir, nous prive en un moment, ou de notre santé, ou de l'un de nos membres les plus utiles, et souvent même de la vie. La semaine dernière, un homme de ma connaissance invite toute sa famille pour célébrer sa fête, et lui donne un grand repas. Il se voit au milieu de ses enfants et de ses neveux. Il reçoit leurs tendres caresses, et se réjouit de vivre pour être aimé. Après le dîner, il veut descendre. Son pied porte à faux sur une marche de l'escalier, sa tête se brise, et le voilà mort. De pareils accidents arrivent tous les jours.

Charles. — L'infortune du pauvre Henri ne lui est arrivée que pour avoir mis trop d'ardeur à remplir nos ordres. Que fera-t-il maintenant? Il n'est plus en état de servir.

Émilie. — Hélas! non. Qui voudrait prendre un domestique boiteux? Par bonheur, mon papa et maman sont si bons! Oui, j'ose le croire, je ne crains pas que jamais...

Madame Grandisson. — Eh bien! Émilie, poursuis. Que voulais-tu dire?

Émilie. — Ah! ma chère maman! que vous dirai-je? Vous savez bien mieux que moi ce que vous pouvez faire pour lui.

M. Grandisson. — Parle librement, ma chère fille, quel parti penses-tu que nous devions prendre en cette occasion?

Émilie. — Puisque vous me l'ordonnez, mon papa, je vais vous obéir. Vous avez la bonté de faire une pension à votre ancien jardinier, parce que vous avez toujours été content de son service?

M. Grandisson. — Il est vrai; mais c'est un homme infirme, qui a servi dans la maison pendant plus de quarante ans. Il a éprouvé des malheurs considérables; et il ne peut rien faire aujourd'hui pour gagner son pain, au lieu que Henri peut encore travailler.

Émilie. — Oh! il ne sera jamais en état de faire ce qu'il faisait auparavant. Daignez écouter ma prière, mon cher papa. Tenez, je serai plus ménagère à l'avenir pour mes habits et pour tous mes autres besoins; et si vous voulez le permettre, le pauvre Henri profitera de ces économies.

M. Grandisson. — J'approuve, ma chère fille, cette manière de penser. Elle te fait plus d'honneur que ne le ferait la plus riche parure. Mais je veux avoir aussi le sentiment de Charles sur cette affaire.

Charles. — O mon papa, que me dites-vous? Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils.

Madame Grandisson. — C'est fort bien, mon fils; mais puisque ton père te demande ta pensée, tu peux nous la dire.

Charles. — Eh bien! je l'avouerai, j'aime beaucoup Henri, et je voudrais qu'il fût heureux.

M. Grandisson. — Sais-tu quelque moyen de faire son bonheur?

Charles. — Oui, mon papa, je crois en avoir trouvé un.

Madame Grandisson. — C'est sans doute le même que celui de ta sœur?

Charles. — Non pas tout à fait. Il y a quelque légère différence.

M. Grandisson. — Voyons donc, je te prie.

Charles. — Son père était un fort honnête tisserand, qui aurait pu vivre à son aise de son travail, s'il n'avait eu un si grand nombre d'enfants à nourrir. Henri, dans sa jeunesse, a commencé par apprendre le même métier. Il ne l'a quitté que par le penchant qu'il avait à s'attacher à votre service. Son père est mort depuis plus de six ans, et tout ce qu'il possédait a été vendu pour payer ses dettes. Je suis sûr que Henri reprendrait volontiers son ancienne profession, s'il en avait les moyens. Mais comme il s'est chargé du soin d'entretenir sa mère, il n'a pu rien épargner de ses gages. C'est une chose que vous savez.

M. Grandisson. — Il est vrai.

Charles. — Eh bien! mon papa, si vous aviez la bonté de lui avancer l'argent dont il a besoin pour acheter un métier, pour se procurer des outils, du fil, de la laine, et monter un peu son ménage, je le connais, il est honnête et laborieux, il saurait aisément se tirer d'affaire. Il pourrait prendre sa pauvre mère avec lui pour en avoir soin : il se mettrait en état d'amasser quelque chose pour ses vieux jours, et bientôt peut-être il vous rendrait l'argent que vous auriez eu la bonté de lui prêter.

Madame Grandisson. — Oui, mais les intérêts qu'il nous devrait de cette somme, le gêneraient sans doute?

Charles, se jetant au cou de sa mère. — O ma chère maman, permettez que je vous embrasse. Je vois que vous voulez faire pour lui plus que je n'osais désirer.

M. Grandisson. — Oui, mon cher fils, et je suis ravi que tes pensées s'accordent si bien avec les nôtres. Émilie ne pouvait pas tout prévoir. Une pension que nous aurions faite au pauvre Henri n'aurait servi peut-être qu'à lui donner le goût de l'oisiveté, et à lui en faire contracter les vices. Au lieu qu'en reprenant son premier état, il ne dépendra que de lui de se voir dans l'aisance par son industrie et son activité.

Émilie. — Oh! oui, mon papa, vous avez raison, je le sens à merveille.

M. Grandisson. — Puisque nous voilà tous d'accord, il ne te reste plus, Charles, que d'aller en instruire Henri, et de voir avec lui de quelle somme il peut avoir besoin. Tu peux lui dire que nous la lui donnerons avec une joie extrême, pour récompense de sa fidélité et pour consolation de son malheur.

Madame Grandisson. — Oui, mon ami, et nous te laissons le plaisir d'arranger toi-même toute cette affaire.

Charles. — O mon digne papa, ma chère maman, que je vous remercie au nom du pauvre malheureux! Permettez que j'aille tout de suite lui en porter la nouvelle.

Émilie. — Attends, mon frère, je veux être avec toi. J'aime tant à voir les braves gens se réjouir!

O ma chère maman, quel bonheur d'avoir le moyen d'exercer la bienfaisance!

Je voulus aussi assister à cette scène. Le brave Henri versa d'abord des larmes de joie, lorsque Charles lui dit ce que ses parents voulaient faire en sa faveur. Ses larmes devinrent ensuite de tristesse, lorsqu'il songea qu'il allait quitter de si bons maîtres. — Mais non! s'écria-t-il, je ne les quitterai point. Je les aurai toujours devant les yeux au bout de mon métier.

Je ne puis aller plus loin. Mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris. Adieu, ma chère maman. Je serai donc dans deux mois auprès de vous et de ma petite sœur! Nous pourrons nous voir toutes les heures du jour! Toutes nos promenades, tous nos repas se feront ensemble! Je vous verrai sourire à mes soins, et m'en payer par vos caresses! Je pourrai vous ouvrir mon cœur, vous exposer tous mes sentiments et toutes mes pensées! Je pourrai recevoir vos tendres avis, et vous en faire aussitôt recueillir le fruit dans ma conduite! Je vous entendrai peut-être remercier le ciel de nous avoir donné le jour! Oh! avec quelle joie je vous embrasse dans cette espérance!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 26 novembre.

Édouard est revenu cette après-midi à la maison, ma chère maman. Son habit d'officier lui sied à merveille. Il est aussi bien de taille et de figure que Charles. Ne serait-ce pas dommage que son cœur ne fût pas aussi bon? Il paraît par les lettres qu'il a apportées du major Arthur et du comte de ***, qu'il s'est fort bien conduit à son régiment. Il a été chargé par le major de présenter une superbe tabatière à mon ami Charles. Elle est ornée de son portrait entouré de diamants. Le major a pris une tournure bien noble pour la lui faire accepter. Il lui dit que ne pouvant le remercier assez souvent de lui avoir sauvé la vie, il a chargé son portrait de lui en témoigner tous les jours sa reconnaissance.

Il vient d'arriver en ce pays une funeste aventure, qui montre de quelle imprudence il est toujours de parler mal des autres. Voici, ma chère maman, un entretien que nous avons eu à ce sujet, et dans lequel vous pourrez mieux en apprendre toute l'histoire.

Édouard. — Avez-vous entendu parler, mon papa, de la scène qui vient de se passer à Tunbridge?

M. Grandisson. — Non, mon fils, qu'est-ce donc?

Édouard. — Vous connaissez le colonel Brown, ce brave officier?

M. Grandisson. — Oui, sans doute.

Édouard. — Eh bien! ce digne homme a été tué la semaine dernière par le capitaine Fierly.

M. Grandisson. — Tué, dis-tu? Et comment?

Édouard. — D'un coup d'épée, en duel.

M. Grandisson. — Sais-tu le sujet de leur querelle?

Édouard. — C'est que le fils du colonel, au milieu d'une grande compagnie, avait mal parlé du capitaine, et que celui-ci s'en est tenu offensé.

Émilie. — O ciel! Est-il possible?

Édouard. — On dit que ce capitaine est un mauvais sujet, qui n'est estimé de personne.

M. Grandisson. — Cela peut être: mais il n'appartenait pas à un jeune homme d'en dire du mal, surtout dans une grande assemblée.

Guillaume. — Et comment cela est-il revenu aux oreilles du capitaine Fierly?

Édouard. — Quelqu'un de la compagnie s'est empressé de l'en aller instruire.

Émilie. — C'était une grande imprudence, n'est-il pas vrai, mon papa?

M. Grandisson. — Sans doute, ma fille.

Charles. — Il me semble qu'il fallait se borner à prendre son parti, s'il y avait quelque moyen de le justifier des reproches qu'on lui faisait; mais les lui rapporter, c'est une chose tout à fait indigne.

M. Grandisson. — Tu as raison, mon fils; et cela nous montre, par un double exemple, combien il est imprudent de s'abandonner à l'indiscrétion de sa langue.

Guillaume. — Mais le colonel, comment avait-il à répondre des mauvais propos de son fils? Est-ce qu'il les a soutenus?

Édouard. — Non; au contraire, il les a désavoués.

Guillaume. — Eh bien donc! mon ami, d'où vient qu'il se trouve dans la querelle?

Édouard. — Le capitaine est l'homme de la terre le plus brutal. Il voulait avoir satisfaction; et comme il ne pouvait la demander à un jeune homme de quatorze ans, il a cru pouvoir s'adresser à son père. Le colonel s'est engagé à punir lui-même son fils; mais le capitaine a répondu que ce n'était pas assez pour sa vengeance, et qu'un père devait expier les fautes de ses enfants. Le colonel, poussé à bout, s'est vu dans la nécessité de se défendre : il a perdu la vie, et le capitaine a pris la fuite.

M. Grandisson. — Le barbare! Quel fruit a-t-il retiré de sa férocité? Il a teint ses mains d'un sang innocent; et il faut qu'il abandonne sa patrie, poursuivi par la honte et par les remords.

Émilie. — Et le jeune Brown, combien il est à plaindre!

Charles. — Comment vivra-t-il avec le reproche horrible d'avoir coûté la vie à son père?

Édouard. — Le malheureux est au désespoir; il passe la nuit et le jour à déplorer sa funeste imprudence. On veille sur lui pour l'empêcher d'attenter sur lui-même. On l'a surpris hier prêt à se précipiter de la plus haute fenêtre de sa maison.

Charles. — La mort serait certainement préférable pour lui à l'existence : il ne doit plus avoir un jour de repos.

M. Grandisson. — O mes enfants ! vous voyez quels malheurs affreux la médisance peut entraîner à sa suite.

Édouard. — Il y a des personnes qui excusent un peu sa faute. On prétend qu'il n'a dit que la vérité sur le compte d'un homme justement voué au plus profond mépris.

M. Grandisson. — Qu'importe, mon cher fils? Il n'est permis de dire la vérité que lorsqu'elle n'offense personne. On est libre de garder le silence. Il est toujours plus beau de voiler les mauvaises actions de ses frères que de les découvrir au grand jour. Quel est l'homme sur la terre absolument exempt de défauts? Nous trouverions certainement fort mauvais que l'on publiât les moindres fautes que nous commettons. Pourquoi donc nous permettre envers les autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît à nous-mêmes? Et qu'y a-t-il de plus dangereux que la médisance? Celui qui se permet une fois de mal parler de ses semblables en prend bientôt l'habitude au point de publier sur leur compte le mensonge comme la vérité. Et alors de quel attentat on devient coupable! Un calomniateur est mille fois plus à craindre qu'un voleur. Car le bien dont on nous dépouille, nous pouvons le regagner par notre industrie; mais lorsque l'honneur est une fois perdu, c'est le plus souvent pour toujours.

Émilie. — Mais, mon papa, quel plaisir peut-on avoir à dire le mal, faux ou vrai, de qui que ce soit au monde?

M. Grandisson. — Ces indiscrétions viennent toujours d'une fausse vanité. On croit paraître plus instruit, ou faire penser que l'on est soi-même à l'abri des reproches que l'on adresse aux autres; mais on ne fait que s'attirer le mépris et la haine. Ceux même qui s'amusent un moment des traits de la médisance craignent d'en être, à leur tour, les victimes, et détestent celui qui fonde sa satisfaction sur la jouissance du mal qu'il fait à ses semblables. Mais si l'on est insensible au plaisir de n'inspirer jamais contre soi de si tristes sentiments, comment ne pas frémir des maux qui peuvent résulter d'une parole indiscrète! Combien de ruptures, de vengeances et de meurtres un seul mot peut produire! Et quel repos attendre de sa conscience, lorsqu'on y trouve le reproche d'avoir causé des malheurs que l'on ne peut réparer!

Édouard. — Mais, mon papa, quel parti dois-je prendre s'il est question devant moi d'un malhonnête homme?

M. Grandisson. — Garder le silence sur son compte, comme sur une personne indigne de ton attention. Ce n'est pas à toi de redresser sa conduite, puisque tu n'as aucun droit sur lui; et si tu parles toujours avec transport d'un homme de bien, ton silence condamne assez le méchant.

Charles. — Oui, mon papa, je ne dois que le plaindre, et désirer pour lui qu'il apprenne à connaître la vertu.

O ma chère maman, que ce sentiment est noble et généreux! Si le jeune Brown avait eu la manière de penser de mon ami, il n'aurait pas enfoncé l'épée d'un furieux dans le sein de son père. Hélas! à la fleur de la jeunesse, que le monde doit être horrible pour lui! Donner la mort à celui de qui l'on tient la vie : cette seule pensée me glace d'horreur. C'est une leçon qui ne s'effacera jamais de mon esprit; et l'on ne m'entendra parler d'aucun de mes semblables que lorsque j'aurai du bien à dire de sa conduite et de ses sentiments.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 6 décembre.

J'ai vu par votre lettre, ma chère maman, que mon dernier conte a fait quelque plaisir à ma petite sœur. Cela me faisait penser hier à vous en envoyer un autre lorsque Émilie me dit qu'elle voulait s'en charger. Elle monta aussitôt dans sa chambre; et, après avoir travaillé toute la journée, voici le conte qu'elle m'a remis ce matin. Elle vous prie, vous et ma petite sœur, de le lire avec beaucoup d'indulgence, parce que c'est son premier ouvrage, et qu'elle ne l'a entrepris que par le désir de vous plaire. J'espère que cet essai donnera de l'émulation à ma petite sœur, et je m'attends bientôt à trouver dans vos lettres quelque jolie histoire de sa façon.

LE NID DE MERLES

Cyprien et Marcel étaient les deux plus jolis enfants du monde. Ils avaient pris l'un pour l'autre une si grande amitié, que si Marcel avait des fruits ou des gâteaux, il courait en offrir à Cyprien; et lorsque Cyprien en avait à son tour, il n'y touchait point qu'il n'eût partagé avec Marcel : tous leurs joujoux semblaient appartenir également à chacun; en un mot, on les eût pris pour deux frères, bien plus que pour deux simples camarades.

Leurs parents étaient fort satisfaits de voir s'établir entre leurs enfants cette douce union, parce qu'ils étaient eux-mêmes étroitement liés ensemble. Cyprien ne manquait jamais, en allant à l'école, d'aller prendre Marcel; et Marcel n'en revenait jamais sans attendre que Cyprien eût fini de jouer, pour s'en retourner avec lui. Ils apprenaient ensemble leurs leçons; et toutes leurs disputes étaient à qui se montrerait le meilleur écolier.

Les jours de congé, ils allaient faire tous deux un tour de promenade dans les champs; ils s'amusaient à cueillir des fleurs sauvages et à faire des bouquets pour leurs sœurs. Quelquefois ils s'asseyaient sur

l'herbe, et se racontaient de petites histoires, ou répétaient quelque jolie chanson qu'ils avaient apprise de leurs mamans.

Marcel étant un jour allé rendre une visite avec son père, Cyprien, se voyant privé de la compagnie de son ami, alla, pour se désennuyer, se promener tout seul dans la campagne. En marchant le long d'une haie, il découvrit dans l'épaisseur des buissons un nid de merles. Il n'était pas de ces enfants qui se font une maligne joie de ravir à un pauvre oiseau ses chers petits. Il résolut d'attendre qu'ils n'eussent plus besoin des secours de leur mère, et que leur mère n'eût plus besoin de les aimer. Il ne manqua pas cependant, le lendemain, de faire part de sa bonne fortune à Marcel. Il lui dit qu'il voulait lui montrer le nid, qu'ils iraient chaque jour faire une visite aux oiseaux jusqu'à ce que leurs ailes fussent venues, et qu'alors ils partageraient ensemble la nichée.

Marcel attendit avec impatience que l'école fût finie. Alors Cyprien l'amena devant le nid, et ils y allèrent ensemble plusieurs jours de suite pour voir comment se portait la petite famille.

Du premier moment que Marcel avait vu le nid, il avait conçu le projet de s'en emparer. Il est difficile de concevoir ce qui avait pu lui inspirer cette vilaine pensée, puisque son ami lui avait offert volontai-

rement de partager avec lui. Le mal se glisse avec tant de facilité dans le cœur des hommes, que l'on devrait bien se tenir toujours sur ses gardes pour l'empêcher d'y pénétrer. Les enfants devraient encore y veiller avec plus de soin, puisque leur cœur est plus faible. Cette vigilance leur est d'autant plus facile qu'ils ont toujours leurs parents ou leurs instituteurs pour les aider de leurs sages conseils. Ils ne savent pas assez qu'une faute légère peut bientôt faire naître un vice odieux, qui ne tarde pas à corrompre leur âme, et quelquefois pour le reste de leur vie.

Marcel étant sorti un jour avant l'heure où Cyprien venait ordinairement le chercher, il se rendit seul à l'endroit où était le nid. Il

trouva les petits bons à prendre; et, oubliant tout à la fois les doux nœuds qui l'unissaient à son camarade et la générosité qu'il lui avait montrée, il saisit sa proie, et l'emporta le cœur tout palpitant.

Lorsqu'il eut fait la moitié du chemin, il s'assit sous un arbre pour regarder les petits oiseaux et les entendre gazouiller. Ce fut alors, pour la première fois, qu'il sentit des remords de l'indigne action qu'il venait de commettre. Son esprit était dans un grand embarras. S'il portait en cachette le nid à sa maison, il ne pouvait manquer d'être bientôt découvert; et son père le punirait sévèrement pour avoir

trompé son camarade, qui ne manquerait pas aussi de lui retirer son amitié. S'il rapportait le nid pour le remettre à sa place, il craignait de rencontrer Cyprien en y allant. Il lui vint ensuite la pensée d'aller jeter le nid dans un étang voisin, et de le faire couler à fond en le chargeant de pierres. Pendant qu'il flottait entre ces divers partis, il vint à passer un enfant d'un autre village, qui, ayant vu le nid entre ses mains, lui offrit en échange une douzaine de boules de marbre, renfermées dans un sac. Cette proposition venait fort à propos, à ce qu'il lui sembla, pour le tirer de peine. Il se hâta d'y souscrire, et se rendit à l'école, où il affecta de prendre un air aussi tranquille que s'il n'avait eu aucun reproche à se faire.

Il fallut trouver une mauvaise excuse auprès de son ami, pour ne l'avoir pas attendu le matin comme à l'ordinaire. Cyprien, qui n'avait aucun soupçon, se contenta de tout ce que Marcel voulut lui dire. Il lui dit à son tour que l'on avait congé l'après-midi, et qu'ils pourraient en profiter pour aller chercher les oiseaux, et s'en amuser le reste de la journée.

Ils partirent en effet immédiatement après leur dîner. Cyprien faisait déjà ses arrangements au sujet de la petite famille. Quel fut son chagrin, lorsqu'en arrivant devant le buisson, il la trouva dénichée! Marcel fit semblant d'en être aussi surpris et aussi affligé que lui. Après s'être livrés quelque temps à de vaines lamentations, ils s'en retournèrent d'un air confus. Quoi qu'il en soit, Marcel, pour détourner Cyprien de penser plus longtemps à sa mésaventure, lui montra ses boules de marbre, en lui disant qu'il les avait trouvées le matin dans un sac, en allant à l'école, et qu'ils n'avaient qu'à jouer ensemble.

Je vous prie, mes chers amis, de considérer un moment, avec moi, combien les crimes de Marcel s'étaient multipliés dans le cours d'une journée. Le matin, il avait volé son ami, en prenant seul le nid que celui-ci lui avait montré pour le partager ensemble; ensuite, il avait eu la pensée de faire périr d'une mort cruelle les pauvres petites créatures; puis, il avait fait l'hypocrite pour détourner les soupçons; enfin, il venait de faire un mensonge, en disant qu'il avait trouvé les boules de marbre, tandis qu'il les avait reçues en échange des oiseaux. Telle est la rapidité des progrès du vice! Et, ne vous y trompez pas, vous aurez beau les couvrir pendant quelque temps, la justice du Ciel saura bien à la fin les dévoiler. Il y aura toujours quelque accident qui mettra

vos fautes en lumière. Vous-mêmes, vous servirez les premiers à les faire éclater; car votre imagination n'enfantera pas autant de mensonges que vous seriez obligés d'en dire pour les couvrir les uns les autres. Le premier défaut de mémoire vous jettera dans une confusion qui doit conduire nécessairement à la découverte. Alors viendront la disgrâce et la honte, avec les châtiments que vous méritez.

Mais revenons à notre histoire. Cyprien, qui ne s'était fait une si grande joie de sa découverte, que parce qu'il en devait partager le fruit avec son ami, ne le vit pas plus tôt se consoler, qu'il se consola lui-même, et ils se mirent à jouer ensemble avec leurs boules. La partie alla fort bien pendant quelque temps; mais d'autres enfants qui passaient, s'étant arrêtés pour les voir jouer, l'un d'eux, après avoir attentivement examiné les boules, les réclama comme lui appartenant,

et dit qu'il les avait perdues le matin même, avec un sac où elles étaient renfermées. Marcel se moqua de sa prétention, et soutint effrontément qu'il avait acheté les boules. Mais Cyprien qui venait de lui entendre dire qu'il les avait trouvées, lui dit que c'était mal de mentir, et qu'il fallait les rendre à leur maître. Marcel refusa de le faire, en disant que s'il les avait trouvées, elles étaient à lui, et qu'il les garderait. Il fut cependant trompé dans son attente; car l'autre petit garçon se jeta brusquement sur lui, lui donna un coup de poing sur le nez, lui prit les boules, et s'en alla, le laissant réfléchir tristement sur les premières suites de sa vilaine action.

Il est maintenant nécessaire de vous apprendre que le petit garçon qui réclamait les boules, les avait effectivement perdues, comme il le

disait, et que celui qui les avait données à Marcel pour les oiseaux, les avait trouvées. Mais comme il pensait pouvoir tirer un plus grand parti des oiseaux que des boules, il avait fait le troc dont nous avons parlé ci-dessus.

Ce petit garçon était né de parents honnêtes, mais fort pauvres. On l'appelait Lubin, et il était bien connu à plusieurs milles à la ronde, parce qu'il allait vendre dans tout le pays des fagots qu'il faisait lui-même du bois mort qu'on lui laissait prendre dans la forêt. Il en portait aussitôt l'argent à sa mère, pour l'aider à faire vivre toute sa famille. Comme ses parents n'étaient pas en état de l'envoyer à l'école, il avait du temps de reste pour son petit commerce, qu'il faisait avec beaucoup d'industrie et d'activité.

Ce petit Lubin étant devenu maître du nid, examina les oiseaux, et les trouvant déjà forts, il courut vers le village où demeuraient Marcel et Cyprien, pour tâcher d'y vendre la nichée dans la maison de quelque gentilhomme. Le hasard voulut que la première personne à laquelle il s'adressa, fût le père même de Marcel qui le connaissait de réputation, et qui, sachant qu'il était pauvre et honnête, lui donna un petit écu pour le nid. Lubin qui ne s'était jamais vu tant d'argent à la fois, se hâta de le porter à sa mère, qui le reçut comme un présent du Ciel.

Marcel ne tarda guère à rentrer chez lui, tenant dans son mouchoir son nez encore tout ensanglanté. Lorsqu'on l'interrogea sur sa meurtrissure, il répondit que c'était un grand garçon qui lui avait jeté une pierre pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant: ce qui était, comme vous le voyez, un nouveau mensonge. Son père, pour le consoler de son malheur, se hâta de lui montrer le nid de merles qu'il venait d'acheter. Jamais étonnement ne fut égal à celui de Marcel, lorsqu'il vit que c'était le même nid qu'il avait si vilainement dérobé à son ami Cyprien, et qu'il avait donné pour les boules que l'on venait de lui ravir, en le battant encore par-dessus le marché. On conviendra sans peine que la justice de la Providence se déclare bien évidemment dans toute la suite de cette aventure, et qu'elle choisit la voie la plus directe pour punir le coupable.

Marcel sentit alors que c'était son premier manque de foi envers son ami, qui avait amené toutes les circonstances fâcheuses où il allait se trouver embarrassé, et qu'il n'avait dit un si grand nombre de mensonges que pour servir à le tourmenter plus cruellement. La vue du nid lui fit verser plus de larmes que n'avait fait son mal. Son père

ne savait comment s'y prendre pour le calmer. — Allons, mon cher fils, lui dit-il, ce n'est rien qu'un nez poché. Tu n'es pas blessé autrement; et je vais te dire une chose qui te fera sûrement plaisir. Tu m'as dit que ton ami Cyprien t'a promis de partager avec toi le nid qu'il a découvert? Tu ne seras pas en reste avec lui. Demain, avant d'aller à l'école, tu lui porteras deux de ces oiseaux que je viens d'acheter d'un pauvre enfant; et il sera bien aise de te voir aussi généreux envers lui qu'il voulait l'être envers toi.

Ce discours fut un nouveau coup de foudre pour Marcel. Il voyait que c'était le plus sûr moyen de faire éclater son indignité. Son esprit était douloureusement accablé de cette pensée. Il se livrait au désespoir; il ne pouvait parler; et à chaque instant il était prêt à s'évanouir. Son père, le voyant dans cet état, imagina qu'il était blessé plus grièvement qu'il ne paraissait l'être. Il le fit mettre au lit, et lui fit prendre des potions restaurantes. Marcel était malade en effet. Il ne put dormir de toute la nuit. Une fièvre brûlante consumait son sang. Son père et sa mère commencèrent à craindre pour lui. Ils l'interrogeaient à chaque instant sur son mal, mais il était opiniâtrément résolu de n'en jamais découvrir la véritable cause, quand il devrait lui en coûter la vie.

Le lendemain Cyprien étant venu, selon sa coutume, chercher Marcel pour aller ensemble à l'école, on lui dit que son ami était retenu au lit par une grosse fièvre. Cette nouvelle remplit son petit cœur de tristesse. Il demanda la permission de monter auprès du malade, ce qui lui fut accordé. Marcel, en le voyant, fut saisi d'un cruel serrement de cœur, parce qu'il imaginait que Cyprien avait déjà vu le nid, et qu'il venait l'accabler de reproches.

Voyez ce que c'est qu'une conscience criminelle. Quel est l'insensé qui voudrait se rendre coupable d'une faute, en pensant aux chagrins amers qu'elle doit entraîner à sa suite? Qui oserait hasarder un mensonge, en voyant que tôt ou tard la vérité se découvre pour accabler l'imposteur? Je ne vous demande que de réfléchir un moment sur la honte et le désespoir de Marcel; et je suis bien sûr que vous ne ferez jamais rien dont vous ayez à rougir.

Cyprien, après avoir passé quelque temps à consoler son ami, le quitta pour aller à l'école. En descendant, il trouva dans le salon le père de Marcel, qui lui montra les oiseaux, et lui dit qu'il se faisait un grand plaisir de lui en donner deux, les plus jolis à son choix. Cyprien

reconnut le nid d'un seul coup d'œil ; et son premier mouvement fut de s'écrier :

— Oh! que c'est indigne à Marcel d'avoir enlevé mon nid, et de m'avoir soutenu si vilainement qu'il ne savait ce qu'il était devenu!

— Fi donc, Cyprien, répondit le père de Marcel! Comment oses-tu accuser mon fils d'une si mauvaise action? Il n'en est pas capable, je t'assure. J'achetai hier moi-même ce nid d'un petit garçon nommé Lubin.

Ce fut une grande joie pour Cyprien, de s'entendre dire que Marcel était innocent. C'était bien son nid à la vérité : il n'était pas difficile à reconnaître ; mais un autre avait bien pu le prendre. Il s'excusa de sa précipitation, et dit qu'il avait tort d'avoir jugé si légèrement son ami. Le père de Marcel lui demanda alors s'il s'était trouvé avec son fils, lorsqu'il avait reçu un coup si violent dans le nez?

— Oui, monsieur, nous étions ensemble. — Eh, qu'avait-il fait pour s'attirer ce traitement?

Cyprien garda le silence. Il ne voulait pas dire un mensonge ; mais il craignait aussi, par un récit fidèle, de compromettre son ami, qu'il savait certainement être coupable sur ce point.

Le père de Marcel, surpris de l'embarras de Cyprien, n'en insista que plus vivement pour avoir une réponse précise à sa question.

Cyprien, voyant qu'il ne pouvait plus reculer, prit le parti de raconter tout ce qu'il savait au sujet des boules de marbre et des coups de poing dans le nez que le petit garçon avait donnés à Marcel.

Comment, s'écria le père à ce récit, mon fils a été capable de me tromper! Il m'a dit que c'était un grand garçon qui lui avait jeté une pierre, pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant. Viens avec moi, Cyprien, je veux...

Comme il disait ces mots, il entendit frapper à la porte. Il ouvrit. C'était Lubin, qui, pour lui témoigner sa reconnaissance du petit écu qu'il lui avait donné la veille, venait lui présenter un joli bouquet de fleurs des champs. Ah! c'est toi, mon ami, s'écria le père de Marcel! Je suis bien aise que tu sois venu si à propos. Tiens, dit-il à Cyprien, en le lui présentant, voilà le petit garçon à qui j'achetai hier le nid.

Oui, c'est moi, sans doute, dit Lubin.

Quand est-ce donc que tu es allé le prendre, lui demanda Cyprien?

Je ne l'ai pas pris, répondit l'autre. Je l'ai eu en troc d'un petit monsieur, en habit rouge, pour une douzaine de boules de marbre

que j'avais trouvées dans un sac. Cette réponse fut un coup de lumière pour Cyprien. Elle servit aussi à convaincre le père de Marcel de l'indignité de son fils. Il pria les deux enfants de monter avec lui dans la chambre du malade.

Marcel ne les vit pas plutôt entrer tous les trois ensemble, qu'il comprit que tout le mystère de sa conduite était découvert. Il s'élança précipitamment de son lit, se mit à genoux devant son père, lui raconta toute l'histoire, et lui demanda grâce en sanglotant. Il protesta que sa maladie n'était venue que de la violence des remords qu'il sentait de ses fautes, et qu'il n'y avait qu'un généreux pardon qui pût le guérir.

Son père indigné gardait le silence. Cyprien vivement ému de la douleur de celui qu'il avait tant chéri, se jeta dans ses bras et lui dit :

— Va, mon ami, je te pardonne. Je vois que tu es assez puni par tous les chagrins que tu as soufferts. Ah! s'écria Marcel, je ne voudrais pas les souffrir une seconde fois pour l'univers entier. Cyprien se joignit aussitôt à lui, pour obtenir sa grâce de son père, qui ne put la refuser à leurs vives instances. Il se contenta de donner à son fils de

sages instructions pour réparer ses fautes, et pour se garantir d'en commettre de pareilles dans la suite. Elles eurent tout l'effet qu'il s'en était promis. Marcel, après cette mémorable leçon, ne se distingua plus que par des sentiments nobles et généreux, dignes de l'amitié que Cyprien eut pour lui toute sa vie.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 29 août.

Pardonnez-moi, ma chère maman, d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Hélas! qu'aurais-je pu vous apprendre? Je n'avais que des nouvelles bien fâcheuses à vous donner. Il règne ici la plus profonde tristesse. Mon cher bienfaiteur, le digne M. Grandisson est dangereusement malade. Tous les plaisirs, tous les amusements sont bannis de cette maison. On n'y entend que des pleurs et des soupirs. La crainte règne dans tous les cœurs; et les médecins mêmes ont perdu l'espérance. On n'attend plus à chaque instant que le coup fatal! Ah! faut-il que je sois ici pour voir les derniers jours d'un homme que j'aime tant, et à qui j'ai de si grandes obligations! Je ne puis m'accoutumer à cette affreuse pensée. Non, non, j'espère que le ciel détournera ce malheur de dessus nos têtes. Madame Grandisson est inconsolable. La tendre Émilie ne fait que pleurer, et prier à genoux, aux pieds du lit de son père. Oh! je le crains, elle ne pourra pas résister plus longtemps à sa douleur. Édouard est abîmé dans le désespoir. Mais que vous dirai-je de Charles? Je ne sais ce que je dois le plus admirer en lui, de son amour filial, ou de sa patience et de sa fermeté dans le malheur? Il ne quitte presque pas le chevet du lit de son père. Il demeure nuit et jour dans son appartement pour le servir. C'est de sa main que M. Grandisson reçoit toutes les potions et tous les rafraîchissements. Lorsqu'il commence à s'assoupir, Charles semble retenir son haleine dans la crainte de le réveiller. Il croise ses bras et reste immobile. Il a la force de cacher ses larmes et d'étouffer ses soupirs, surtout devant sa maman qu'il sait consoler et soutenir un peu par ses tendres caresses. Quelle force d'esprit et de caractère! Ah! je le sens, il ne me serait pas possible de surmonter ainsi mon chagrin. Depuis six jours il n'a pas dormi une heure de suite, et il n'en paraît point abattu. Son courage supplée à ses forces. O ma chère maman, que je suis loin de

tant de vertus! Mais je ne puis y tenir plus longtemps. Je vais voir si ma présence est nécessaire à mon ami : je vous écrirai encore demain.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 5 décembre.

O ma chère maman, quelles vives émotions je ressentis hier au soir! Au moment où je finis si brusquement ma lettre, j'allai, comme je vous le disais, dans la chambre du malade, pour tenir compagnie à mon ami. J'ouvris doucement la porte; mais au lieu de Charles, je ne vis que madame Grandisson et sa fille, assises en silence auprès du lit. Je ne voulus point les troubler. Je sortis, et j'allai voir si Charles pouvait avoir besoin de moi. Je ne le trouvai dans aucun endroit de la maison. Personne ne savait où il était allé. M. Bartlet, Edouard, et quelques autres personnes, se promenaient dans le salon; mais je n'osai pas leur demander des nouvelles de mon ami. Je courus le chercher dans le jardin. C'est là que je l'aperçus de loin sous le berceau. Je m'approchai doucement de lui, sans qu'il m'entendît. O ma chère maman, combien je fus attendri! Il était à genoux. Son chapeau était à terre à son côté. Les larmes roulaient dans ses yeux. Ses mains étaient élevées, et son visage tourné vers le ciel. Il priait. Ah! si j'avais pu entendre toute sa prière! mais j'arrivai trop tard; je n'en entendis que la fin, que je me rappellerai toute ma vie. Voici quelles étaient ses paroles :

« O mon Dieu, je t'en supplie, daigne sauver mon père, et prends mes jours pour les siens. Il fait le bonheur de maman, de ma sœur et de mon frère : sa vie est essentielle pour eux tous, et la mienne ne l'est pas. Pardonne-moi, ô mon Dieu, ces vœux de mon amour, et daigne les exaucer. Mais si tu en ordonnes autrement, donne-moi la force de me soumettre à tes saintes volontés. »

Il se leva aussitôt, et laissa échapper un torrent de larmes. Je ne pus rester plus longtemps en silence. Je volai vers lui en lui tendant les bras. Il fut étonné de me voir.

— O mon ami, lui dis-je d'une voix étouffée, le ciel te conservera ton père. La prière d'un fils tel que toi ne peut manquer d'attirer la bénédiction céleste.

— J'espère dans le Dieu de bonté, me répondit-il. Mais faisons un tour dans le jardin pour sécher mes larmes. Je ne veux pas que maman voie que j'ai pleuré; elle en serait trop affligée.

Notre promenade, comme vous le sentez bien, fut triste et silencieuse. Je lui faisais plus d'amitiés que je ne pouvais lui dire de paro-

les. Je voulais l'entraîner un moment dans la campagne, pour lui faire respirer un air pur. Non, me dit-il, je n'ai déjà été que trop longtemps séparé de mon papa. Permets que je retourne auprès de lui. Il faut que je lui rende tous les secours qui sont en mon pouvoir, pour adoucir ses souffrances. J'ai besoin de consoler maman, mon frère et ma sœur.

Nous rentrâmes aussitôt dans la maison. Quoique M. Grandisson n'eût dormi qu'une heure, il se trouvait beaucoup mieux. Dès qu'il entendit entrer Charles, il l'appela d'une voix faible et touchante. Mon ami s'approcha de son lit, et se jeta à genoux. Il prit la main de son père qu'il baisa plusieurs fois. Les larmes coulaient le long de ses joues, et il sanglotait à me fendre le cœur. Je ne saurais vous peindre, ma chère maman, l'expression qui animait sa physionomie. Il semblait être un habitant des cieux descendu sur la terre.

— Que voulez-vous de moi, mon cher papa, lui dit-il?

— Ce que je veux, mon fils, lui répondit M. Grandisson? Je veux t'exprimer ma satisfaction sur les soins que tu me donnes, et sur le témoignage que ta mère m'a rendu de ta conduite, depuis ma maladie. Quelle consolation j'emporterai au tombeau, s'il faut que je meure, en laissant à mon épouse chérie un fils tel que toi! Tu seras, à ma place, l'ami de ton frère et le protecteur de ta sœur. Ton amour, ton obéissance, ton exactitude à remplir tes devoirs, tout ce qui m'a rendu le plus heureux des pères, me sert de consolation et d'espérance pour le temps où je ne serai plus. Conserve toujours la paix avec Édouard. Il commençait à se rendre digne de toute ma tendresse; il méritera la tienne. Tu as une mère vertueuse; suis ses conseils, et tu seras heureux. Tu ne manqueras jamais d'encouragements pour le bien, si tu choisis la société des honnêtes gens. Je me fie aux sentiments de ton cœur pour te conduire dans le chemin de l'honneur et de la vertu. D'ailleurs, mon fils, il te reste encore un père dans le ciel, qui ne t'abandonnera jamais, tant que tu resteras fidèle à son service. S'il veut m'appeler à lui, supporte notre séparation avec constance : je ne te précède que de quelques pas. Attache-toi sans cesse à ton créateur; remplis tes devoirs envers tes semblables, et tu attendras sans crainte ce dernier moment qui doit nous réunir pour toujours. Mais la faiblesse où je suis m'empêche de poursuivre; elle me présage peut-être ma fin. Quoi qu'il en arrive, mon fils, soumets-toi sans murmure à l'Être suprême, qui dispose à son gré de la vie et de la mort.

Charles se leva : son cœur semblait être déchiré, il tomba sur un fauteuil et joignit ses mains sans pouvoir proférer une parole.

Le médecin qui, depuis six jours, ne s'est guère éloigné de la maison, entra dans ce moment avec M. Bartlet. Il trouva son malade beaucoup mieux, et nous donna des espérances. Le bon M. Bartlet, transporté de joie, courut aussitôt prendre Charles par la main et lui conseilla d'aller goûter quelque repos, d'autant que, depuis trois nuits entières, il n'avait pas seulement quitté ses habits. Mais mon ami le pria de l'excuser. — Non, monsieur, lui dit-il, je ne saurais dormir tandis que mon papa est dans les souffrances. Je sommeille auprès de son lit lorsqu'il repose; et c'est assez pour moi. Un père ne saurait avoir de meilleure garde que son fils. Qui doit l'aimer autant que moi! et qui peut lui avoir autant d'obligations? C'est à mon bras de le servir, c'est à mes yeux de veiller sur ses besoins. C'est moi qui dois le consoler et et ranimer ses forces par mes secours. Il faut que je réchauffe ses

mains dans les miennes lorsqu'elles se refroidissent. C'est mon devoir, enfin, de sacrifier mes jours pour conserver sa vie.

Le médecin l'assura que, pour le moment, il n'y avait aucun danger; qu'il pouvait aller reposer pendant deux ou trois heures, et qu'on le ferait appeler aussitôt que sa présence deviendrait nécessaire. Mais toutes ces instances furent inutiles: Charles persista toujours à dire que le peu d'instants où il lui serait peut-être permis de servir encore son papa étaient trop précieux pour en faire un mauvais usage, et qu'il ne s'éloignerait point tant qu'une vie si chère serait dans le moindre danger.

Quel digne fils, ma chère maman! Et qu'est-ce qu'Édouard en comparaison? Il se livre à la tristesse et abandonne le lit de son père. Qu'est-ce que la tendre Émilie? Elle pleure, elle soupire, et ne fait que désoler davantage sa maman. Tous les trois montrent une grande tendresse pour l'auteur de leurs jours. Mais la sensibilité de Charles ne se borne point à de vaines larmes; elle est mêlée de force, de courage et de raison. Oh! que le Ciel daigne leur rendre ce bon père et me conserver aussi toujours ma chère maman!

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 décembre.

Réjouissez-vous avec nous, ma chère maman: M. Grandisson est absolument hors de péril; il commence même à se lever. Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, dans l'espérance de vous donner de meilleures nouvelles. Je puis enfin goûter ce plaisir. Les plaintes et les larmes sont maintenant changées en transports de joie. Que de grâces nous devons au Ciel d'avoir rendu ce bon père à ses enfants! C'est une bénédiction de la Providence, que les honnêtes gens jouissent d'une longue vie, puisqu'ils servent à répandre le bonheur sur tout ce qui les entoure. Hélas! que serait-il arrivé si nous avions eu le malheur de perdre M. Grandisson? Voici le temps de mon départ qui approche. Mais aurais-je pu abandonner mon ami à sa profonde tristesse? Oh! non, je le sens, cet effort m'aurait été impossible, je me serais mis à la place de Charles. N'est-ce pas, lorsqu'on a du chagrin que l'on doit le plus désirer d'avoir auprès de soi son ami? et ne lui devient-on pas

plus cher dans la peine? Oh! cela est bien vrai, du moins pour moi, ma chère maman.

Oui, je peux le dire, je crois que j'aimais plus tendrement que jamais mon ami Charles dans le temps où il était si triste; j'aurais voulu être de moitié de ses peines pour le consoler; j'aurais voulu partager ses larmes, pour qu'il en eût moins à répandre. Je vous aurais écrit à genoux, ma chère maman; je vous aurais supplié de me laisser ici quelque temps de plus; mais les choses ont tourné plus heureusement, Dieu merci, et je retournerai auprès de vous avec un esprit plus tranquille. Je n'aurai rien qui trouble le plaisir de vous embrasser, vous et ma petite sœur, après un an d'absence. Que cette année a été longue et courte à la fois! elle me paraissait éternelle lorsque je songeais au plaisir de vous aller rejoindre; et puis, quand je pensais à tout ce qu'il me fallait faire pour que vous fussiez plus contente de moi, je m'effrayais de sa brièveté. Comment peut-on se plaindre de la longueur du temps, en considérant avec quelle vitesse il s'écoule! Il n'est si lent que pour ceux qui ne savent pas en faire usage. C'est bien autre chose dans cette maison de bénédiction : des occupations utiles, des entretiens instructifs, des exercices salutaires et d'innocents plaisirs, tout cela fait paraître une journée bien courte. J'ai appris de Charles à donner une destination marquée à toutes mes heures; et, sous votre bon plaisir, ma chère maman, je continuerai d'en faire de même auprès de vous. Je ne serai plus triste, comme je l'étais autrefois, de me trouver seul dans mes heures de récréation; je saurai bien me les rendre agréables en faisant avec vous quelque lecture intéressante, en écoutant vos sages leçons, et surtout en vous entretenant sans cesse de mon amour, du désir que j'aurais de vous plaire, et de mes projets pour vous rendre heureuse. Je fais déjà mon bonheur de cette douce espérance, en attendant le moment de la réaliser. Adieu, ma chère maman : c'est dans ces sentiments que je vous embrasse; et si je ne me flatte, vous devez le sentir vous-même aux palpitations de votre cœur.

GUILLAUME D''' A SA MÈRE

Le 28 décembre.

Jeudi prochain, ma chère maman, est le jour marqué pour mon départ. Ainsi, cette lettre sera la dernière que vous recevrez de moi. Je

croyais me trouver encore ici pour célébrer la fête d'Émilie, qui arrive dans huit jours; mais, comme un ami de la maison se propose de partir après-demain pour la Hollande, M. et madame Grandisson veulent absolument que je profite de cette occasion pour faire mon voyage avec plus d'agrément et de sûreté.

Mais comment se fait-il donc, ma chère maman, que je sois si triste? Il semble que je m'éloigne de cette maison avec regret, lorsque je ne la quitte que pour retourner auprès de vous, qui m'êtes plus chère que tout le reste de la terre. J'aime M. et madame Grandisson comme mes tendres bienfaiteurs; j'aime mon ami Charles autant que moi-même; mais vous, je vous aime comme ma mère, c'est-à-dire au-dessus de tout. Je ne sais ce qui se passe au fond de mon cœur. Je brûle de partir, et je voudrais rester. Lorsque je suis avec Charles, je ne fais que verser des larmes. Je lui prends la main, je la serre dans les miennes,

je la presse contre mon cœur, et je m'écrie : — O mon cher ami! si je pouvais être toujours avec toi! Alors ses yeux se remplissent de pleurs, et il cherche à me consoler, en me disant qu'il viendra bientôt me faire une visite, et qu'en attendant, nous nous écrirons l'un à l'autre. Ces douces promesses calment, pour un instant, ma douleur; mais bientôt elle se réveille avec plus de force. Il est certain que c'est à moi que notre séparation doit le plus coûter. Où retrouverai-je un aussi bon ami? Je ne l'ai donc connu que pour le regretter! O ma chère

maman! l'amitié donne tant de plaisirs! Pourquoi faut-il qu'elle cause aussi tant de peines? J'étais lié si étroitement avec Charles! Nos exercices, nos études et nos plaisirs, tout était commun entre nous; tout réunissait nos pensées et nos sentiments. Et il faut rompre des nœuds si doux! il faut se séparer peut-être pour toujours! Je ne puis y songer sans frémir. Mais je l'entends qui monte dans ma chambre. Permettez-moi de quitter un moment la plume pour le recevoir.

Une heure après.

Savez-vous, ma chère maman, pourquoi l'aimable Charles est monté auprès de moi? Je vais vous le dire. Il est entré d'un air riant, et il a fait comme s'il était bien joyeux. Mais il m'a semblé qu'il avait encore des larmes mal essuyées à sa paupière. — Tu écris, Guillaume, m'a-t-il dit? Je reviendrai. Je serais fâché de t'interrompre. — Oh! ne t'en vas pas, mon ami, ai-je répondu. Le courrier ne presse pas; et je puis reprendre ma lettre, quand nous aurons passé quelques moments ensemble. Hélas! j'ai si peu de temps encore à jouir de ce plaisir. Nous avons fait plusieurs tours dans la chambre, sans pouvoir nous parler. Enfin, il m'a pris tout à coup la main, et il m'a demandé si je serais toujours son ami, si je lui écrirais souvent et si je serais bien aise qu'il vînt nous faire une visite en Hollande. Vous jugez bien ce que j'ai répondu à ces tendres questions. Alors il m'a sauté au cou, et me pressant étroitement dans ses bras : — Sois toujours heureux, m'a-t-il dit, et chéris ton ami Charles. Tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Continue à présent ta lettre, et ne descends que lorsque tu l'auras achevée.

J'ai voulu lui répondre. Il ne m'en a pas donné le temps, et il s'est retiré avec une précipitation qui m'a surpris. Mais combien mon étonnement a redoublé, lorsque j'ai aperçu sur la table une bonbonnière montée en or, avec son portrait! Il lui ressemble si parfaitement, que j'en ai été saisi. Je vais descendre tout de suite pour le remercier. Mais, hélas! qui sait si je le reverrai encore? Je me souviens qu'en sortant il a tiré son mouchoir pour essuyer ses yeux. O ciel! si je ne devais plus le voir avant de partir! Je ne puis être un moment dans cette incertitude. Il faut que je descende pour m'emparer de lui. Je veux le tenir serré si étroitement sur mon cœur, qu'il ne puisse m'échapper.

Une heure après.

Hélas! je ne l'avais que trop bien deviné, ma chère maman. C'était le dernier embrassement que je devais recevoir de mon ami Charles. Je suis descendu dans le salon. J'y ai trouvé M. et madame Grandisson, Édouard et Émilie; mais Charles n'y était pas. Je suis devenu pâle et tremblant; mes genoux fléchissaient sous mon corps, et je ne pouvais avancer. Madame Grandisson s'en est aperçue. Elle est venue à moi, m'a fait asseoir auprès d'elle, et m'a demandé comment je trouvais le portrait de son fils. Je lui ai baisé la main, sans lui répondre. Elle m'a fait encore la même question. Je lui ai dit, d'une voix étouffée, que je le trouvais d'une grande ressemblance, et que c'était le plus doux présent que je pusse recevoir. — Ainsi donc, a-t-elle repris, tu emmènes Charles avec toi dans ta patrie? J'espère qu'il pourra servir à te consoler. — O mon aimable bienfaitrice, lui ai-je répondu, ce Charles que j'emmène ne me parlera pas; et il m'est échappé un torrent de larmes. — Je suis touchée, m'a-t-elle dit, des sentiments que tu montres pour mon fils. Je sens ce qu'il en doit coûter à ton cœur de le quitter, mais sois tranquille; tu le reverras en Hollande plus tôt que tu ne penses; et lorsqu'il aura passé quelque temps auprès de toi, je prierai ta mère de te laisser revenir ici avec lui. Votre union est trop belle pour n'être pas cultivée; et je suis charmée que mon fils ait fait choix d'un si bon ami. Je suis tombé à ses genoux; mais je n'ai pas eu la force de prononcer une seule parole. — Cet arrangement doit te satisfaire, m'a dit M. Grandisson en me relevant et en me prenant la main. Pourquoi ne sert-il qu'à augmenter ta douleur? Un jeune homme aussi raisonnable que toi, doit avoir assez de courage pour se soumettre, sans murmure, aux lois de la nécessité. Tiens, voici un billet de mon fils. Il a voulu te faire voir, par son exemple, que l'on peut exprimer ses sentiments dans une lettre aussi bien que par des paroles. J'ai pris le billet d'une main tremblante. — Est-ce que je ne verrai plus mon ami, me suis-je écrié en poussant des sanglots? — Il vient de partir tout à l'heure, m'a répondu M. Grandisson, pour aller passer quelques jours chez son oncle Campley. Il craignait que la vue de ton départ ne vous causât trop d'affliction à l'un et à l'autre.

A ces mots terribles, j'ai été frappé comme d'un coup de foudre.

Édouard, Émilie, M. et madame Grandisson ont employé, à l'envi, les consolations les plus tendres pour adoucir ma tristesse ; mais je n'en étais que plus affligé ; M. Grandisson, pour me distraire de ma peine, s'est fait apporter une cassette. Il l'a ouverte. — Mon cher Guillaume, m'a-t-il dit, j'ai vu avec plaisir que tu étais fort attaché à l'étude des mathématiques. Voici quelques instruments qui pourront te servir à les cultiver. Cette science, en occupant ton esprit, adoucira le regret d'une séparation momentanée d'avec ton ami, jusqu'à ce qu'il puisse aller te rejoindre, et se fortifier avec toi dans les mêmes études. Combien j'ai été touché de tant de bonté, ma chère maman ! J'ai trouvé dans la cassette non-seulement un assortiment complet d'instruments de grand prix, mais encore une collection des meilleurs livres sur la géométrie élémentaire, et sur les principes de l'astronomie. Que je vais étudier pour vous plaire ! Oh ! si je pouvais avoir Charles avec moi ! Ma mère et mon ami, l'un près de l'autre ! les voir à la fois ! les caresser tour à tour ! Oh ! je le sens, ce serait être trop heureux sur la terre !

Aussitôt que j'ai pu me retirer, j'ai couru lire la lettre de Charles. Je vous en envoie une copie. Je garde celle qui est de son écriture pour la lire, la relire sans cesse dans mon voyage, pour avoir du moins, à chaque instant que je m'éloignerai de lui, de quoi me pénétrer davantage de son amitié, et pour rendre à son portrait, que j'aurai sur mes lèvres, tous les sentiments qu'elle saura m'inspirer.

Adieu, adieu, ma chère maman, je ne puis vous dire quels tressaillements agitent mon pauvre cœur, lorsque je pense que c'est ici la dernière lettre que je vous écris de ce pays. Ah ! sans vous écrire, je ne m'en occuperai pas moins de vous jusqu'au dernier moment de mon séjour. Mais comment accorder les émotions diverses que je ressens dans la même minute ? Je brûle de vous aller retrouver, et cependant je pleure de quitter cette maison. Me pardonnerez-vous d'être si triste, lorsque je ne pars que pour aller presser dans mes bras une mère que j'aime tant ? Oh ! oui, vous me pardonnerez, j'en suis sûr. Vous, maman, vous, dont le cœur est si sensible, vous vous mettrez, sans peine, à la place de votre fils, dans la situation touchante où il se trouve. Ne plus voir M. et madame Grandisson, qui ont eu des bontés si excessives pour moi ! Ne plus entendre la douce voix d'Émilie, cette aimable compagne de mes travaux et de mes plaisirs ! Quitter Édouard au moment où je le voyais mériter de plus en plus l'amour de ses

tendres parents ! M'être déjà arraché des bras de mon ami Charles, qui remplit la moitié de mon cœur, à qui je dois tout ce qui pourra me rendre moins indigne de votre tendresse! Oh! combien il faudra que je vous aime pour me consoler de tant de pertes cruelles !

Cette lettre doit partir avant moi, mais je serai déjà sur la route lorsqu'elle parviendra dans vos mains. Ainsi, à chaque mot, à chaque ligne que vous en lirez, je me rapprocherai de plus en plus de vous. Ah! si je pouvais arriver à la fin pour achever de vous peindre moi-même tout ce qu'elle ne peut vous exprimer! Adieu pour la dernière fois, ma chère maman : avant huit jours, je serai dans vos bras, je recevrai vos caresses et celles de ma petite sœur. Je vous dirai à l'une et à l'autre, et vous le sentirez encore mieux à mes transports, que je ne veux respirer que pour vous aimer, pour consacrer à votre bonheur tous mes sentiments, toutes mes pensées et tous les instants de ma vie.

P. S. Je joins ici une copie de la lettre de mon ami Charles.

COPIE DE LA LETTRE DE CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***
INCLUSE DANS LA PRÉCÉDENTE

Tu seras peut-être étonné, mon cher Guillaume, de ce que je n'ai pas profité jusqu'au dernier instant du peu de temps que nous avions encore à passer ensemble ; mais si tu savais quelle triste idée je me suis faite du moment de notre séparation, tu ne serais plus surpris du parti que je viens de prendre, avec l'agrément de mon papa. Soutenir à la fois ma douleur et celle de mon ami, l'effort eût été trop déchirant pour mon cœur, et, j'ose le croire, pour le tien! J'aurais eu encore à partager les regrets de toutes les personnes de la maison, qui ne te verront partir qu'avec des larmes. Depuis quelques jours, tu as dû remarquer une tristesse générale aux approches de ton départ. Tu en étais toi-même attendri ; et je ne savais plus te consoler. Notre absence était en quelque sorte commencée, puisque c'était la seule pensée de notre séparation qui nous occupait. C'est pourquoi j'ai prié mon papa de me permettre de partir brusquement pour aller passer quelques jours chez mon oncle. Ne va pas croire cependant que cette résolution ne m'ait coûté aucun effort. Si tu savais quelle

violence il a fallu me faire pour la suivre! Mais pourquoi nous entretenir de nos chagrins, quand nous pouvons saisir quelque sujet de consolation! Mon papa doit t'avoir déjà dit qu'il me permettrait, l'année prochaine, de passer quelque temps avec toi, pour te ramener ensuite auprès de nous. Dans cet intervalle, nous pourrons nous écrire toutes les semaines, et répandre ainsi dans le cœur l'un de l'autre les mêmes sentiments dont nous sommes animés. Qui nous empêche de donner à cette correspondance le même temps que nous donnions à nos entretiens? De cette manière nous imaginerons encore être ensemble; et, crois-moi, cette illusion a bien aussi ses charmes. J'ai souvent éprouvé, lorsque nous avions été séparés pendant quelques heures, que mes pensées et mes sentiments s'attachaient à toi avec une force nouvelle. Il me semblait que je t'aimais davantage, et que j'allais avoir plus de plaisir à te voir et à t'entendre que je n'en avais jamais goûté. Il est vrai que rien n'altérait cette douceur, parce que la jouissance en était prochaine; mais si nous devons être plus longtemps cette fois sans nous réunir, au moins ne sommes-nous pas séparés pour toujours, ni même pour un intervalle de temps considérable. Pense au malheur de ceux qui sont obligés de quitter un bon ami et de tendres parents pour aller errer dans des contrées inconnues, où ils ne peuvent espérer d'apprendre de leurs nouvelles. Grâces au ciel, notre séparation ne sera pas aussi fâcheuse. Si tu me quittes, c'est pour voler dans les bras d'une mère qui t'aime et d'une sœur que tu chéris; tu as la consolation de savoir que je reste avec des personnes qui me parleront sans cesse de toi; tu emportes dans ton cœur mon estime et mon amitié, et tu es bien sûr d'avoir laissé les mêmes sentiments dans le mien.

Adieu donc, mon cher Guillaume, aime-moi toujours. Rappelle de temps en temps mon nom dans tes entretiens avec ta petite sœur et ta maman. Faites ensemble quelques amitiés à certain portrait que je te prie d'agréer. Je l'ai chargé de les recevoir pour moi, jusqu'à ce que je puisse vous les aller rendre moi-même.

Adieu encore une fois, je t'embrasse avec tous les sentiments de la plus tendre amitié, et suis à toi pour la vie.

CHARLES GRANDISSON.

POST-SCRIPTUM

Le jeune Guillaume D*** partit au jour marqué pour la Hollande. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'il se sépara de M. et de madame Grandisson, d'Édouard et d'Émilie. Il les chargea tous ensemble des caresses les plus tendres pour son ami.

Son voyage fut heureux. Il fut reçu de sa mère avec des transports inexprimables de joie et d'amour. Pour sa jeune sœur, elle fut longtemps comme une petite folle, du plaisir qu'elle ressentait de revoir son frère auprès d'elle.

Il s'établit entre Charles et Guillaume une correspondance charmante, qui servit non-seulement à entretenir leur tendre amitié, mais encore à cultiver leur esprit, et à leur donner une manière d'écrire aisée et naturelle.

Charles n'alla point en Hollande comme il l'avait promis à son ami, parce que dès l'année suivante il eut le plaisir de le voir revenir en Angleterre avec sa mère, qui, étant Anglaise de naissance, prit le parti de retourner dans sa patrie pour y fixer son séjour.

Peu de temps après le départ de Guillaume, Charles fut installé auprès des jeunes princes. Il sut se rendre digne de leur estime et de leur amitié, ainsi que de la bienveillance de tous les gens de la cour.

Au bout de quelques années, il épousa une demoiselle d'une grande naissance et d'une fortune considérable. Quoique les charmes de sa personne la rendissent extrêmement intéressante, elle l'était encore plus par ses qualités naturelles et par ses talents. Charles trouva bientôt dans cette union le bonheur le plus parfait qu'un cœur tendre et généreux puisse goûter en ce monde.

Édouard, encouragé par l'exemple de son frère, se comporta d'une manière très-louable, et s'avança rapidement dans le service, en signalant dans plusieurs circonstances une prudence et une intrépidité à toute épreuve.

La douce et sensible Émilie, ornée de toutes les grâces qui parent une jeune demoiselle, fut recherchée en mariage par une foule de jeunes seigneurs. Mais ni le rang, ni la richesse, ni les agréments de la figure ne furent capables de la séduire. Elle désirait pour époux un

jeune homme d'une conduite sage, et distingué par des sentiments nobles et par de belles qualités. Elle eut le bonheur de le trouver dans l'ami de son frère. Ce fut Guillaume D*** qui parvint à gagner son cœur, et qui, par son intelligence, son application et sa droiture, réussit à se procurer un poste assez brillant pour remplir son ambition, et rendre son épouse parfaitement heureuse.

Sa jeune sœur n'est pas encore mariée; mais elle vit dans la plus douce liaison avec Émilie, qui emploie tous ses soins à lui chercher un parti digne d'elle.

Puisse l'exemple de cette aimable jeunesse exciter une généreuse émulation dans mes jeunes lecteurs, et leur inspirer l'amour de l'honneur et la vertu, en leur persuadant que ce sont les seuls biens qui peuvent fonder le bonheur sur la terre!

LE

RETOUR DE CROISIÈRE

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES

M. DE FAVIÈRES.
MADAME DE FAVIÈRES.
MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, } leurs enfants.
M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.
M. ARMAND, précepteur des enfants.
THOMAS, jardinier.
FANCHON, sa femme.
COLIN, leur fils.
MATHURIN, vieux fermier.
Troupe de jeunes filles et de jeunes garçons du village.
Foule de paysans.

La scène se passe au devant du château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin

SCÈNE PREMIÈRE

THOMAS, COLIN.

Thomas est occupé à ratisser une allée; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.

THOMAS. — Eh bien! eh bien! petit drôle, où cours-tu ainsi tout effaré?

COLIN. — Ah! mon père! mon père! je suis mort.

THOMAS. — C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc?

COLIN. — Un revenant! un revenant!

THOMAS. — Un revenant en plein jour! Je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il? d'une bête, ou d'un homme?

COLIN. — C'est... c'est fait comme un homme.

THOMAS. — Imbécile que tu es! C'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains?

COLIN. — Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, et non pas comme nous pourtant.

THOMAS. — Quels sots contes viens-tu me faire là?

COLIN. — Oh! si vous l'aviez vu! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, un peu effrayé. — Une ombre de Turc?

COLIN. — Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien! c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise et un visage de mort sur le sien. (On entend du bruit derrière la charmille.) Oh! c'est lui, mon père; c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous. (Il s'échappe.)

THOMAS, avec un air d'inquiétude. — Colin! Colin! veux-tu bien revenir? (Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit; mais comme son râteau lui échappe des mains et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre.) Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disait vrai, pourtant! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre. (Tandis qu'il se baisse pour ramasser son râteau, M. de Favières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête et un masque sur le visage, s'approche de lui et le saisit par la camisole. Thomas, en se relevant, l'aperçoit. Il veut fuir; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi :) Au secours! au meurtre! un revenant! un Turc!

SCÈNE II

M. DE FAVIÈRES, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, lui mettant la main sur la bouche et cherchant à lui imposer silence. — Eh bien! Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnais plus?

THOMAS, sans le regarder. — Il n'y a que Satan qui puisse te connaître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIÈRES. — Ah! je vois ce que c'est. (Il ôte son masque.) Regarde-moi à présent.

THOMAS, le visage caché dans ses mains. — Moi, regarder votre effroyable visage! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIÈRES, tâchant de lui séparer les mains. — Que crains-tu de moi?

THOMAS. — Finissez, vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez!

M. DE FAVIÈRES lui lâche ses mains. — Es-tu fou, Thomas? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue?

THOMAS. — Je la connais bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIÈRES. — Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS. — Eh bien! oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIÈRES, s'écartant de lui. — Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, se reculant aussi. — Êtes-vous bien loin? Attendez. (Il écarte un peu ses mains et le fixe.) Que vois-je? Monseigneur! est-ce vous?

M. DE FAVIÈRES. — Eh oui! mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS, se découvrant un peu plus le visage. — Êtes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre?

M. DE FAVIÈRES. — Mais je ne te reconnais plus, à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, le visage tout à fait découvert, et le regardant encore. — Oh! oui, c'est bien vous à présent. (Il tombe à ses genoux et les embrasse.) O mon cher maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite. (Il se relève.) C'est mon benêt de fils qui m'avait fourré ces frayeurs dans la tête. (Prenant un air fanfaron.) Un revenant! Oh bien oui! comme si je croyais aux revenants, moi... Mais, monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de paysan? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avait vu quelqu'un qui avait entendu dire de tout temps dans sa famille... Oh! ce que je vous dis là est vrai au moins.

M. DE FAVIÈRES. — Bon! bon! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls?

THOMAS. — Oui, vous et moi; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant! vous n'aviez qu'à être un Esprit, il vous aurait laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIÈRES. — Ma femme, mes enfants et leur précepteur sont-ils toujours ici?

THOMAS. — Eh! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contents! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle et la répandre ensuite dans tout le village. (Il veut sortir.) Allons, Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIÈRES le retient. — Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

M. THOMAS. — Comment! Est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIÈRES. — Nous ferons aussi le nôtre; sois tranquille,

THOMAS. — Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans le village! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur?

M. DE FAVIÈRES. — Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paraîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS. — Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience si cela dure.

M. DE FAVIÈRES. — Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bienvenue, je sois obligé de te congédier?

THOMAS. — Oh! que dites-vous? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus longtemps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître! si nous vous avions perdu! s'il nous avait fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil! Je frissonne seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIÈRES. — Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille!

THOMAS. — Eh bien! que n'y venez-vous tout de suite?

M. DE FAVIÈRES. — Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir avec une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfants.

THOMAS. — A M. Armand?

M. DE FAVIÈRES. — Oui, je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut? j'entends venir quelqu'un par cette allée. (Il va se cacher derrière la charmille.) De la discrétion, Thomas.

SCÈNE III

THOMAS, seul.

Oui, de la discrétion! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais! Ce secret-là, je sens déjà qu'il m'étouffe. (Il se retourne et aperçoit M. Armand.) Dieu soit loué! il m'envoie du moins à qui parler.

SCÈNE IV

THOMAS, M. ARMAND

THOMAS, courant vers lui. — De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons monseigneur; nous vous avons; vous m'avez...

(Il jette son bonnet en l'air.)

M. ARMAND. — M. de Favières est ici?

THOMAS, avec un air important. — Je voudrais bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCÈNE V

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, sortant de derrière la charmille. — Voilà mon secret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurais eu qu'à me fier à toi! (Il court vers M. Armand, qui l'embrasse.) Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir!

M. ARMAND. — O monseigneur! quel jour de fête pour nous!

M. DE FAVIÈRES. — Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS. — Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand était du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. ARMAND. — Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIÈRES. — Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS. — Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND. — Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame ou les enfants.

M. DE FAVIÈRES. — Oui, et surtout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS. — Mais si madame se présente, ou bien quelqu'un de vos enfants, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne serait guère poli.

M. ARMAND. — Bon! un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS. — Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND. — Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS. — N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grâce au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCÈNE VI

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND.

M. DE FAVIÈRES. — Croyez-vous, mon cher Armand, que madame de Favières ne soupçonne rien de nos préparatifs?

M. ARMAND. — Il ne m'aurait pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendrait agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière serait peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIÈRES. — Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. ARMAND. — J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles et quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIÈRES. — Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquaient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles; et j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah! j'oubliais de vous dire que j'amène aussi de Marseille toute sorte d'instruments. Je les ai laissés ici près à l'entrée du parc.

M. ARMAND. — Tant mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIÈRES. — Je serais fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événements comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve longtemps le souvenir, pour le retracer à ses enfants et à ses petits-enfants. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son seigneur, à son roi et à sa patrie.

M. Armand. — O l'excellent homme! toujours le même. Vous ne paraissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. de Favières, lui serrant la main. — Eh! mon ami, ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne? (On voit Colin qui s'avance doucement le long de la charmille.)

SCÈNE VII

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, COLIN, portant un panier de fleurs à son bras.

Colin. — Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur? Il lui serre la main.

M. Armand. — N'entends-je pas quelqu'un?

M. de Favières. — Oui. Je cours me cacher là derrière. (Il s'approche de la charmille, et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout à coup s'écrie avec transport :) Eh! c'est mon parrain, mon bon parrain! (Il jette son panier à terre, s'élance aux genoux de M. de Favières, lui baise les mains et les habits.)

M. de Favières, après l'avoir embrassé. — Doucement, mon ami, doucement.

M. Armand. — Oui, Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne au moins.

Colin. — Quoi! ni à madame, ni aux enfants?

M. Armand. — C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCÈNE VIII

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

Thomas, en entrant sans voir Colin. — Allons, monseigneur, vous pouvez me suivre.

Colin. — Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

Thomas, apercevant Colin. — Ah! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulais l'envoyer en commission hors du village!

M. Armand, caressant Colin. — Va, va; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

Colin. — Oh! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

Thomas. — Oui. Et quand cela t'est-il arrivé?

Colin. — Et parguienne l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avait dérobé les pommes du jardin, est-ce que je vous dis que c'était moi?

Thomas. — C'est toi qui m'as volé mes pommes? Attends, attends. (Colin se sauve dans les bras de M. de Favières.) Oh! tu me le paieras.

M. Armand. — A la bonne heure, s'il parle de monseigneur.

M. de Favières. — Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

Thomas. — Entends-tu, Colin? Un louis.

Colin. — Bah! Je l'aurais gardé pour rien, pour l'amour de monseigneur.

M. Armand. — Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme?

Thomas. — Ma femme? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de monseigneur. (Ils sortent.)

SCÈNE IX

COLIN, ramassant son panier et faisant un bouquet.

Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, M. Constantin! Ces pauvres enfants! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disais à l'oreille à mademoiselle Minette! Elle est bien de mes amies, mademoiselle Minette! C'est la plus petite; mais c'est la plus futée. Oh oui! voilà qu'elle le dirait à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde serait du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées. Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (Il frappe sur sa bouche.) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCÈNE X

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, frappant doucement sur l'épaule de Colin. — Bonjour, mon ami.

ALEXANDRINE, lui faisant profondément une révérence moqueuse. — Je suis la très-humble servante de M. Colin.

MINETTE, lui prenant la main d'un air d'amitié. — Eh! bonjour, mon petit homme. (Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.)

CONSTANTIN. — Te voilà seul? (Colin lui répond d'un signe de tête.)

MINETTE. — Maman voudrait parler à ton père. Où est-il? (Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.)

ALEXANDRINE. — Te moques-tu de nous? Est-ce que tu ne sais pas parler? (Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.)

CONSTANTIN. — Mais parle donc.

ALEXANDRINE, lui donnant un coup sur les mains. — Ah! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, retenant Alexandrine. — Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin. (Colin regarde Minette d'un air d'amitié.)

Constantin, d'un air impérieux. — Il n'a qu'à parler, ou je le... Est-ce qu'il est devenu muet?

Alexandrine. — Ou bien sourd?

Minette. — Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, mon ami? (Colin lui fait signe que non. — Alors tous les enfants, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble : Oh bien! tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

Minette, tâchant de les écarter. — Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

Alexandrine. — Le beau champion qu'il aurait là pour le défendre!

Minette, à Constantin. — Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

Constantin, avec fierté. — Non, je veux qu'il obéisse quand je lui commande.

Minette. — Laisse-moi faire. (A Colin.) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne serait qu'un petit mot. (Colin lui sourit; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.)

Minette. — Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre

toi? — Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE. — Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être. (Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin en secouant la tête.)

CONSTANTIN, d'un air d'autorité. — Comment? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur? Attends, attends.

MINETTE, retenant Constantin. — Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien! Colin, va donc chercher toi-même ton père, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu? (Colin lui fait signe qu'oui, et sort. Les enfants le suivent des yeux.)

SCÈNE XI

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE. — Il entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE. — Je savais bien, moi, que j'en tirerais ce que je voudrais.

CONSTANTIN. — Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le payera, de ne m'avoir pas obéi. (On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père et lui dit d'aller trouver les enfants. Thomas s'avance.)

MINETTE, le voyant venir. — Ah bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCÈNE XII

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS.

Tous les enfants courent vers Thomas et sautent autour de lui.

THOMAS. — Bonjour, mon jeune monsieur; bonjour, mes jolies demoiselles; comment vous en va-t-il aujourd'hui?

MINETTE. — Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin?

THOMAS. — Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

MINETTE. — Il n'est donc pas malade?

THOMAS. — Lui, malade?

CONSTANTIN. — Il est donc bien obstiné?

ALEXANDRINE. — Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE. — Ah! quelle tête!

THOMAS. — Comment donc?

MINETTE. — Je craignais qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS. — Lui, muet?

ALEXANDRINE. — Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS. — Est-il possible? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenait qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN. — Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, en souriant. — Est-il vrai? Ce petit coquin! Voyez la finesse! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

MINETTE. — De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS. — Dites-moi où il est allé prendre cette imagination?

ALEXANDRINE. — Que veux-tu dire?

THOMAS. — Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfants ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE. — Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS. — Oh! il savait bien ce qu'il ne disait pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE. — Nous ne le savons guère, nous autres.

THOMAS. — Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame? Colin m'a dit qu'elle me demandait.

CONSTANTIN. — Il te l'a dit?

MINETTE. — Il parle donc?

CONSTANTIN. — Oh bien! s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE. — Allons, allons.

THOMAS. — Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(Constantin et Alexandrine sortent.)

SCÈNE XIII

MINETTE, THOMAS.

MINETTE. — O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi J'aime tant à causer avec lui!

THOMAS. — Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous par-

lera, et nous nous parlerons tous bientôt. Oh! qu'il y aura de gens à parler!

MINETTE. — Bon! bon! Je vais courir après mon frère et ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente. (Elle sort.)

SCÈNE XIV

THOMAS, seul.

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auraient tant houspillé, qu'ils lui auraient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCÈNE XV

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, THOMAS.

MADAME DE FAVIÈRES. — Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfants.

THOMAS. — Eh oui, madame, je courais aussi près de vous.

MADAME DE FAVIÈRES. — C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désirerait en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour...

THOMAS. — Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous... (en se détournant.) Chut! Qu'allais-tu dire toi-même, Thomas?

MADAME DE FAVIÈRES. — Est-ce que tu aurais appris de ses nouvelles?

THOMAS. — Pardienne oui, de ses nouvelles? C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (A part.) Où diantre me suis-je enfourné?

MÉLANIE. — Que veux-tu dire, Thomas? Explique-toi.

THOMAS. — C'est que... Tenez, comprenez-vous? Quand le marché est fini je reviens à grands pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une

femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. (A part.) Peste! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (Haut.) Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galope vers ici. C'est clair ça; demandez.

Madame de Favières. — Ah! quand viendra cet heureux moment où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras?

Thomas. — Que sait-on? Je vais toujours me dépêcher. Ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon rateau était un coup de fouet pour son cheval! Je ne ménagerais pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. (Mélanie sourit.)

Madame de Favières. — Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

Thomas. — C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée de printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui!

SCÈNE XVI

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. Armand. — Tout va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

Madame de Favières. — Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. Armand. — Je ne pouvais, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étais-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder vos vues, et de prévenir celles de votre époux? Il aurait été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Madame de Favières. — Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction!

Thomas. — Il ne sera peut-être pas le plus surpris ni le plus content de l'aventure. (M. Armand fait à Thomas un signe de silence.)

Madame de Favières. — Que veux-tu dire, Thomas?

Thomas, embarrassé. — Oh! c'est que... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise de revoir son jeune fiancé. Je parierais ma bêche contre une de vos épingles qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. Armand. — Ah! madame, que ce serait un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfants, tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même!

Madame de Favières. — Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. Armand. — D'où naîtraient vos frayeurs? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvait l'exposer à des dangers.

Mélanie. — Ah! maman, vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques? Il nous semblait voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. Armand. — Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Madame de Favières. — Oui, je la bénis cette paix céleste; je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

Thomas. — Et moi, au nom de tous les jardiniers. Ah! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y servais... dans un jardin. Il vint de ces maudits housards. Au bout d'une heure, il n'y avait pas une seule

haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenaient par le nez, et leur faisaient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auraient encore pu s'en aller au diable ; mais

mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendait le cœur. Je n'étais pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'était arrivé. Je me serais jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça. (Ils sortent.)

SCÈNE XVII

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE.

Madame de Favières. — La gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon âme. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

Mélanie. — Hélas ! maman, je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

Madame de Favières. — Nos murmures contre le ciel sont presque

Minette, courant vers sa mère — Maman, Maman! c'est le bon Mathurin que je vous amène. (p. 457.)

toujours injustes. Combien je maudissais cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux! Eh bien! la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnaissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfants. Il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence? Ah! ma fille! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

Mélanie. — Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

Madame de Favières. — Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle. Elle te sied si bien! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCÈNE XVIII

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

Minette, courant vers sa mère. — Maman, maman! c'est le bon Mathurin que je vous amène.

Alexandrine, qui la suit. — Le voici, le voici! (On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton et de l'autre sur Constantin. En apercevant madame de Favières, il veut doubler le pas; il chancelle. Madame de Favières et Mélanie s'avancent vers lui.)

Constantin. — Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

Mélanie. — Doucement, mon cher Mathurin.

Madame de Favières. — Prends bien garde de ne pas tomber.

Mathurin. — Madame, on est venu chercher nos enfants dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que monseigneur serait arrivé? Je ne me le pardonnerais pas.

Madame de Favières. — Non, mon ami, nous l'attendons encore.

Mathurin. — Ah! tant mieux. Et par où doit-il venir? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

Madame de Favières. — Comment? est-ce que tu voudrais aller à sa rencontre, faible comme tu l'es?

Mathurin, avec vivacité. — Si je le veux? Quoi! je resterais ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferais plutôt porter par mes enfants.

Mélanie. — Non, Mathurin, mon papa te saurait mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

Mathurin. — Quand ce ne serait pas pour lui, ce serait pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil qui ragaillardit ma vieillesse.

Madame de Favières. — Mais, mon ami, à ton âge...

Mathurin. — Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connais depuis plus longtemps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà! Il n'était pas si grand que M. Constantin, qu'il était déjà mon bienfaiteur. J'étais pauvre alors, et lui, il n'avait que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvait encore le secret de me tirer de peine. J'avais beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savait en deviner plus que je ne lui en cachais. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnait ma femme, il ajoutait, lui, de quoi le nourrir. Grâces à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

Madame de Favières. — Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement. Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

Mathurin, avec transport. — Est-il vrai? Mais oui, je le crois. Écoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent; mais je mourrais de chagrin, si je savais qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, madame, et pour vous aussi, mademoiselle. (Madame de Favières et Mélanie lui font des amitiés.)

Les Enfants, sautant autour de lui. — Et nous, Mathurin?

Mathurin. — Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfants. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

Minette. — Nous, te fâcher?

Mathurin. — Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On dirait que je suis si vieux, si vieux!

Minette. — Oh que non! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit-maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

Alexandrine. — Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

Constantin, se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille. — Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

Mathurin. — O chères petites créatures! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez...

Madame de Favières. — C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfants dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu. (Les enfants se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

Mathurin, se relevant avec vivacité. — Qu'est-ce que j'entends? Serait-ce monseigneur?

Mélanie. — Ah! plût au Ciel!

Madame de Favières. — Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN. — Oh! je veux la voir. J'y figurais autrefois. A peine aujourd'hui pourrais-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

MADAME DE FAVIÈRES. — Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE. — Oui, entre nous deux.

MATHURIN. — Moi, madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village?

MADAME DE FAVIÈRES. — Eh! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse et la probité? Viens, mon ami. (Madame de Favières et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.)

MATHURIN, en essuyant ses yeux. — Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur! (On voit entrer des deux côtés de la scène de jeunes garçons et de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles et des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où madame de Favières est assise avec ses enfants et Mathurin, porte les présents sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se rangent sur un côté de la scène, en face du banc. La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubet.)

LE PREMIER MÉNÉTRIER

AIR du tambourin des Vendangeurs : *Pour animer nos chansons.*

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence; (*Bis en chœur.*)
La paix, sur un gai refrain,
Veut mener la danse. (*Bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON

AIR : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O paix! ô paix! ô douce paix!
Tu viens essuyer nos larmes :
O paix! ô paix! ô douce paix!
Vois les heureux que tu fais.

La guerre à nous opprimer
Avait excité nos armes;
Toi, du besoin de s'aimer
Tu nous fais sentir les charmes.

O paix! etc.

LE PREMIER MÉNÉTRIER

Anglais, voici notre main,
Jetez là vos lances; (*Bis en chœur.*)
Et, sous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. (*Bis en chœur.*)

UN VIGNERON

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me présenter son défi;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La paix! la paix!
Pour sa fête, buvons frais.

LE PREMIER MÉNÉTRIER

Pourquoi d'un fer assassin
S'entrouvrir la panse, (*Bis en chœur.*)
Lorsqu'on peut, dans un festin,
Crever de bombance? (*Bis en chœur.*)

UNE JEUNE FILLE

Air des Vendangeurs : *C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.*

Les yeux en pleurs, et dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appelions la paix,
La paix! la paix!
Elle a déjà réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE PREMIER MÉNÉTRIER

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*Bis en chœur.*)
Vive en éternel refrain
Louis et la France. (*Bis en chœur.*)

(La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, et les apportent à madame de Favières, à Mélanie, aux enfants et à Mathurin.)

MADAME DE FAVIÈRES. — Oh! mes amis! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

MINETTE. — Ah maman, s'il était ici? N'est-ce pas, Mathurin?

MATHURIN. — Je crois que j'oublierais ma vieillesse pour danser de plaisir. (Au même instant, on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève; on voit sur un piédestal M. de Favières en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; et du même côté Thomas, Fanchon et Colin. Tout le jardin est illuminé. On aperçoit sur la terrasse des

groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien. Les enfants se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favières, le reconnaît, et s'écrie :) Eh! c'est mon papa!

ALEXANDRINE ET MINETTE, qui le suivent. — Oh c'est lui! c'est lui! (Madame de Favières, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment, et accourent. L'habit algérien de M. de Favières et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, et les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favières s'élance le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse tour à tour.)

MADAME DE FAVIÈRES. — O cher époux!

MÉLANIE. — Mon père!

LES ENFANTS, le tirant par son habit. — Mon papa! mon papa! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIÈRES. — Je voudrais vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfants!

MADAME DE FAVIÈRES. — Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement?

M. DE FAVIÈRES, présentant M. de Bléville. — Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance. (M. de Bléville baise la main de madame de Favières.) Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurais pas songé à cette folie; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLÉVILLE. — J'étais animé par votre présence, et je ne voulais me présenter à mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés. (Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant.)

M. DE FAVIÈRES, se tournant vers Mathurin. — Mais ne vois-je pas là mon vieux ami? (Il court à Mathurin et l'embrasse.)

MATHURIN. — Je ne pouvais parler tant j'étais ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur, je puis mourir aujourd'hui; je mourrai content.

M. DE FAVIÈRES. — Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services. (Il se tourne vers les autres paysans.) Et vous, mes enfants, que je me réjouis de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurais désiré; la paix va m'en fournir les moyens.

Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnaissance par votre bonheur. (Un cri général s'élève.)

Ah! le bon seigneur que nous avons! — Qu'il vive, qu'il vive! — Vive notre bon seigneur!

M. de Favières, attendri. — Et vous aussi, mes enfants, vivez tous heureux; et, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissements; tout est préparé.

M. Armand. — Madame, nous voulions surprendre M. de Favières; mais il est plus alerte que nous.

Thomas. — Ouf! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

Colin. — Et moi donc, mon père?

Minette. — Ah! tu parles à présent.

Fanchon. — Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée, car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler. (Les paysans, au signal de M. de Favières, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favières s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue à certains intervalles par le tambourin et le galoubet.)

LES

SŒURS DE LAIT

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES

MADAME DE PRÉVAL.
JULIE, } ses filles.
LÉONOR, }
MARGUERITE, leur nourrice.
MARIETTE, sœur de lait de Julie.
JEANNETON, sœur de lait de Léonor.

La scène est dans l'appartement des enfants de madame de Préval.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONOR, en entrant.

Enfin! me voilà seule; on imaginera que je suis montée pour étudier ma leçon, et personne ne viendra me troubler. Il faut que je passe en revue toute ma toilette. Je ne connais pas de plus grande joie que de visiter mes bonnets et mes rubans, et de les bien assortir. (Elle ouvre quelques tiroirs et s'apprête à en tirer des chiffons, lorsqu'elle entend du bruit. Elle prête l'oreille.) N'entends-je pas la voix de maman sur l'escalier? J'ai failli être surprise. (Elle referme précipitamment ses tiroirs, court à son clavecin, et commence sa sonate par le milieu, sans faire semblant de voir sa mère, qui vient d'entrer.)

SCÈNE II

MADAME DE PREVAL, LÉONOR.

MADAME DE PREVAL. — Eh bien! Léonor, où est donc ta sœur?

LÉONOR. — Dans le jardin, maman.

MADAME DE PREVAL. — Quoi! toujours au jardin! Qu'y fait-elle?

LÉONOR. — Elle est occupée sans doute à courir après des papillons.

MADAME DE PREVAL. — La belle occupation à son âge! C'est une petite fille bien dissipée. Il n'entre jamais une idée sérieuse dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle devienne plus raisonnable; et c'est l'aînée pourtant.

LÉONOR. — Je pense que je ferai bien de ne pas prendre exemple sur elle. Mais moi, maman... (Elle baise la main de sa mère d'un air flatteur.) Êtes-vous contente de moi?

MADAME DE PREVAL. — Oui, ma fille. Quoique la plus jeune, tu es la plus posée et la plus réfléchie; et j'espère que tu deviendras de jour en jour plus digne de ma tendresse.

LÉONOR. — Oh! oui, maman, je vous le promets.

MADAME DE PREVAL. — Que faisais-tu ici renfermée toute seule dans ta chambre?

LÉONOR. — Je répétais ma leçon de clavecin. Mon maître ne doit pas venir aujourd'hui; mais je n'ai point voulu laisser passer l'heure marquée pour cet exercice.

MADAME DE PREVAL. — Tu m'enchantes, ma chère fille. Écoute. Je suis obligée de sortir pour une heure. Lorsque ta sœur reviendra, ne manque pas de lui dire combien je suis mécontente de sa légèreté.

LÉONOR. — Laissez-moi faire, je lui parlerai comme il convient.

MADAME DE PREVAL. — Fais-lui, en mon nom, une sévère réprimande. Elle mérite cette humiliation. Si elle ne la reçoit pas bien de ta part, c'est à moi qu'elle aura affaire.

LÉONOR. — Oui, maman.

MADAME DE PREVAL. — Je ne te charge qu'à regret d'une commission si fâcheuse. Je sens combien ton cœur doit souffrir.

LÉONOR. — Oh! quand c'est par amitié!

MADAME DE PREVAL. — Tu la gâtes. Ne la ménage point, je te prie. Elle abuse de mes bontés.

Léonor. — Ah çà! maman, reviendrez-vous bien vite? Vous savez que je suis toujours triste loin de vous.

Madame de Preval. — Oui, ma chère enfant, le plus tôt qu'il me sera possible. Ma plus grande joie est de te voir. C'est toi qui me consoles des chagrins que ta sœur me fait éprouver. Adieu. (Elle embrasse Léonor et la quitte. Léonor prend un air affligé, qu'elle dépouille par degrés, à mesure que sa mère s'éloigne.)

SCÈNE III

LÉONOR, seule.

Aussitôt qu'elle voit madame de Preval au bas de l'escalier, elle court se poster devant un miroir, caresse sa coiffure, et se donne des grâces.

Je pensais bien aussi que je valais mieux que ma sœur. Je ne lui épargnerai pas les reproches que maman m'a chargé de lui faire. Elle sentira que je mérite la supériorité, quoiqu'elle soit l'aînée. Je gage qu'elle est à discourir avec le jardinier sur ses choux et sur ses laitues, ou qu'elle joue avec les enfants de Babet, et leur donne tout son argent, au lieu de l'employer à acheter de jolis rubans. Cela ne pense à rien de solide.

SCÈNE IV

LÉONOR, JULIE.

Julie entre en sautant. Elle tient à la main une petite boîte de carton.

Julie. — O ma sœur, ma sœur! vois les deux jolis papillons que je viens d'attraper.

Léonor. — C'est quelque chose de bien merveilleux, en effet!

Julie. — Quand je te dis qu'ils sont charmants! c'est comme un réseau d'or sur leurs ailes.

Léonor. — Une demoiselle de ton âge et de ta naissance ne devrait-elle pas rougir de s'occuper de semblables enfantillages?

Julie. — Enfantillages tant qu'il te plaira! que m'importe, pourvu qu'ils m'amusent?

Léonor. — Tu ne crois donc pas avoir rien de mieux à faire? Tu n'as donc ni esprit, ni talents à cultiver? Que ne *t'*exerces-tu, comme moi, sur ton clavecin?

JULIE. — C'est qu'il m'ennuie. J'ai plus de plaisir à t'en entendre toucher.

LÉONOR. — Dis plutôt à courir dans le jardin.

JULIE. — Soit encore, si tu veux. Il faut que je te l'avoue; lorsque notre vieux maître, avec ses sourcils épais et sa mine empesée, s'assied à côté de moi et me crie sans cesse dans l'oreille d'une voix enrouée : « Eh bien! mademoiselle, que faites-vous? Allez donc en mesure : du goût, de la légèreté. Cela ne vaut rien, recommençons. » Au lieu de penser à ce qu'il me dit, je ne songe qu'à finir, pour courir au jardin.

LÉONOR. — Quel charme ce jardin a-t-il donc pour vous?

JULIE. — C'est que personne ne m'y contrarie. Je cueille tous les fruits qui sont à ma portée. Je fais des bouquets des plus jolies fleurs, ou je les mets dans mes cheveux; puis je vais chercher les filles de Babet, pour se rouler avec moi sur le gazon. Il n'y a pas de mal à tout cela.

LÉONOR. — Je vous le ferai défendre par maman. Aussi bien il faut que je vous dise qu'elle est fort en colère contre vous, et qu'elle m'a chargée de vous faire, en son nom, les plus vifs reproches.

JULIE. — Je serais bien fâchée de faire de la peine à maman; et je voudrais, pour lui plaire, avoir dès à présent autant de goût que toi pour le clavecin. Mais si je ne l'ai pas encore, il viendra; et je t'aurai bientôt rattrapée.

LÉONOR, d'un air d'ironie. — Oui vraiment, je le crois.

JULIE. — Tu verras, ma sœur. Mais, à propos, j'ai une nouvelle bien agréable à t'apprendre.

LÉONOR. — Quelle est donc cette nouvelle?

JULIE. — Elle te fera plaisir, j'en suis sûre. Mais d'abord cherche un peu à la deviner.

LÉONOR. — Je ne veux pas me rompre la tête pour vos énigmes.

JULIE. — Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. C'est quelqu'un que nous attendions aujourd'hui.

LÉONOR. — Est-ce quelque demoiselle de nos amies?

JULIE. — Oh! c'est bien mieux! Comment! Tu n'y es pas?

LÉONOR. — Si tu ne veux pas me le dire, je ne m'embarrasse guère de le savoir.

JULIE. — Eh bien! je te dirai que la bonne Marguerite est arrivée.

LÉONOR, d'un air dédaigneux. — Voilà donc cette grande nouvelle qui devait me faire tant de plaisir! La bonne Marguerite est arrivée.

Julie. — Oui, elle est ici. On vient de me le dire en passant. Je la croyais avec toi.

Léonor. — Et tu aurais voulu que je me fusse donné la peine de le deviner? Ha! ha! ha! (Elle rit d'une manière ironique.)

Julie. — Il me semble qu'il n'y a pas de sujet de pousser de ces grands éclats de rire moqueurs.

Léonor. — Il faut bien que je sois joyeuse, puisque tu veux tant que je le sois.

Julie. — Ce n'était pas de cette manière. Mais, dis-moi sérieusement, ma sœur, est-ce que tu n'es pas bien charmée de revoir Marguerite?

Léonor. — Cela ne me fait ni plaisir ni peine. Qui est-ce qui s'embarrasse de pareilles gens?

Julie. — C'est pourtant ta nourrice, aussi bien que la mienne. C'est elle qui nous a élevées dans notre berceau. Pendant que nous avons été dans sa maison, elle nous a fait tout le bien dont elle était capable.

Léonor, avec froideur.. — Oui, cela peut être.

Julie. — Elle a aussi amené nos sœurs de lait Mariette et Jeanneton.

Léonor. — Elle aurait pu leur épagner la peine du voyage.

Julie. — En vérité, je ne te conçois pas, Léonor. Tant de froideur pour notre bonne Marguerite! Je pensais qu'après nos parents, personne au monde n'était plus digne de notre reconnaissance, par tous les services qu'elle nous a rendus.

Léonor. — Comme si elle n'en avait pas été bien payée!

Julie. — Tu crois donc que l'on peut payer avec de l'argent les soins de la tendresse?

Léonor, d'un air de dépit. — Point de reproches, mademoiselle. Savez-vous bien qu'entre nous, c'est moi seule qui ai le droit d'en faire?

Julie. — Toi? Et qui t'a donné ce droit, s'il te plaît?

Léonor. — C'est maman, vous pouvez le lui demander. Elle sait que je suis plus sensée que vous, et elle m'a fait votre gouvernante.

Julie. — La belle duègne que voilà! Tu veux donc rire, petite fille?

Léonor. — Vous verrez bientôt si je ris. En attendant, vous pouvez aller trouver ces petites gens dont l'arrivée vous rend si folle.

Julie. — J'y cours de ce pas; mais ce n'est pas à cause de ta permission, entends-tu? Adieu. Je me moque de ta gouvernance, comme de Jean de Vert. (Elle sort en sautant et en chantant.)

SCÈNE V

LÉONOR, seule.

Avez-vous jamais rien vu de si léger et de si impudent que cette petite créature? Mais laissons revenir maman, elle me le paiera. Je la ferai gronder comme elle le mérite, pour me manquer de respect. — Mais ne voilà-t-il pas sa chère Marguerite avec ses deux petites mijaurées de villageoises? Il faut qu'elle ne l'ait pas rencontrée. Voyons à nous en débarrasser promptement. (Elle va s'asseoir dans un coin, tire son sac à ouvrage, et prend un air de froideur et de dignité.)

SCÈNE VI

LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON

Marguerite court avec joie vers Léonor, ses filles la suivent avec une contenance timide et embarrassée.

MARGUERITE. — O ma chère enfant, ma chère Léonor! comme vous voilà grande et bien formée! Qui m'aurait dit que j'aurais eu tant de peine à vous reconnaître?

LÉONOR, sans la regarder. — Bonjour, Marguerite, bonjour.

MARGUERITE, en lui tendant les bras. — Bonté divine, je la mangerais, je crois, de mes yeux. Moi, qui l'ai vue si petite, si petite ! pas plus haute que ça. Oh ! comme les enfants nous attrapent bien vite ! Mais je ne puis y tenir plus longtemps. Que je vous embrasse. (Elle se penche sur elle.) Je pleure de joie de vous sentir contre mon cœur.

LÉONOR, poussant un cri. — Oh ! ne me serrez pas si fort, je vous prie.

MARGUERITE. — Vous êtes devenue bien délicate ! Il n'en était pas ainsi autrefois. Quand je vous étouffais de tendresse, vous vous laissiez volontiers mijoter.

LÉONOR, sans discontinuer son travail. — Oui, lorsqu'on est petite ; mais aujourd'hui...

MARGUERITE, prenant Jeanneton par la main et la menant à Léonor. — Tenez, voici ma Jeanneton. Elle était si aise de venir vous voir ! N'est-ce pas ? La voilà aussi bien grande et bien robuste ; mais elle n'est pas sûrement aussi jolie que vous. (A Jeanneton.) Eh bien, Jeanneton, qu'as-tu à reculer comme une écrevisse ? Viens donc à Léonor.

JEANNETON. — Je suis toute honteuse, ma mère.

LÉONOR. — Elle a raison, Marguerite ; ne la tourmentez pas.

MARGUERITE. — Non, non, c'est une simplicité. Eh bien donc ? Est-ce que tu ne reconnais plus Léonor, ta chère sœur de lait ? Vous étiez autrefois si bien ensemble ! Vous sembliez n'avoir qu'une tête et un cœur à vous deux ! Avance donc, ma fille.

JEANNETON, s'approche enfin pour embrasser Léonor. — Si mamselle veut me le permettre...

LÉONOR, se reculant d'un air de dédain. — Non pas de si près, je vous prie, vous gâtez ma robe.

JEANNETON, les larmes aux yeux. — Vous le voyez, ma mère. Ce n'est pas cette Léonor qui m'aimait tant !

MARGUERITE. — Non, ma fille, c'est toujours elle ; mais depuis qu'elle est sortie de chez nous, elle nous a oubliées. On l'a couverte de beaux habits, et ces beaux habits lui ont tourné la tête. Ne vois-tu pas ? elle a honte de ce que nous ne sommes pas aussi nobles et aussi riches qu'elle. Il lui aurait fallu une princesse pour la nourrir.

JEANNETON. — Quel mal lui avons-nous fait pour ne plus nous aimer ?

MARIETTE. — Ah ! ma sœur Julie nous recevrait bien mieux, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Oui, oui, tu peux y compter. Il en sera de l'une tout comme de l'autre. Tant que ça reste petit, ça vous est d'une amitié charmante. Ça vous appelle mie Marguerite! Ma chère Marguerite! Ça vous dit cent fois par jour : Oh! combien je t'aime! Va, sois tranquille, toute notre vie nous penserons à toi; tant que nous aurons quelque chose, rien au monde ne pourra te manquer : ne crains rien. Et puis quand ça devient grand, et que ça peut voir dans un miroir que c'est mieux habillé que vous, ça vous oublie et vous méprise.

LÉONOR, d'un ton d'amertume. — Eh bien! Marguerite, finirez-vous bientôt votre bavardage? Si vous m'avez nourrie et soignée, c'était votre devoir; et maman n'est sûrement pas en reste avec vous.

MARGUERITE. — Oh! votre maman est une bonne dame. Je ne me plains pas d'elle. Elle m'a fait toutes sortes de bien et d'amitiés. Elle me les continue toujours. Mais vous, que j'ai tant chérie, vous, que j'ai regardée comme mon propre enfant, me traiter avec tant de mépris! Ça me fend le cœur. (Elle se détourne pour pleurer.)

SCÈNE VII

JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON

JULIE, courant les bras ouverts à Marguerite. — Ah! tu étais ici, ma bonne nourrice? Il y a une heure que je te cherche dans toute la maison. (Elle se jette à son cou.) Sois mille et mille fois la bien venue!

MARGUERITE. — Que le bon Dieu vous reçoive un jour comme vous nous recevez, mademoiselle Julie.

JULIE. — Ha, ha! te voilà aussi, ma chère Mariette! Comme tu es ronde et potelée! Eh bien! comment cela va-t-il?

MARIETTE, en s'essuyant les yeux. — Vous nous faites honneur, mademoiselle.

JULIE. — Comme tu me parles! On dirait que nous ne nous sommes jamais vues. Je crois que tu pleures? Qu'as-tu donc? Conte-moi cela.

MARIETTE. — O ma mère! je vous l'avais bien dit.

JULIE. — Eh bien! Marguerite, pourquoi ces larmes? Tu pleures aussi, Jeanneton? Que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Est-ce que mon papa nourricier est malade?

MARGUERITE, en s'inclinant. — Non, grâces à Dieu, mademoiselle.

JULIE. — Je ne comprends rien à tes révérences et à tes *mademoi-*

selle. Est-ce que vous ne me reconnaissez plus, vous autres? Ah! Marguerite, crois-tu que je ne me souvienne plus de ton amitié et de tes soins pour moi?

MARIETTE. — Je vous le disais bien, ma mère, que Julie aurait plus de bonté pour nous.

JULIE, lui prenant la main. — Oh oui! ma grosse petite boule, je t'aime de tout mon cœur.

MARIETTE, lui faisant une révérence. — Je vous remercie, Ju.... mademoiselle, voulais-je dire.

JULIE. — En vérité, savez-vous bien que vous me mettriez en colère avec vos façons?

MARGUERITE. — On nous a déjà fait sentir que de pauvres gens de la campagne, comme nous, ne sont plus dignes de l'amitié des grandes demoiselles de la ville.

JULIE. — Tu rêves donc, Marguerite? Qui t'a fait sentir cela? Est-ce que je ne suis plus ta Julie comme autrefois? Pourrais-je oublier un moment que je te dois ma santé, peut-être même ma vie?

MARGUERITE. — O l'excellent petit cœur! Hélas! si d'autres enfants ingrats et orgueilleux qui ne daignent plus nous reconnaître, pouvaient prendre exemple sur vous! (Léonor, pendant toute cette scène, est restée muette, et les yeux attachés sur son ouvrage. Elle a laissé de temps en temps éclater son dépit par des mouvements de tête et des haussements d'épaules. Enfin elle se lève brusquement à ces derniers mots, et sort en disant :) Non, je ne peux plus y tenir, c'est trop familier! Comme ces gens-là s'oublient!

SCÈNE VIII

JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

JULIE. — Ah bon! elle s'en est allée. Nous en serons plus libres. Il y a mille ans que vous n'étiez venues, au moins. (Elle court à une commode et en tire une boîte.) Tiens, ma nourrice, voilà un bonnet et un mouchoir de soie qui sont là depuis longtemps à t'attendre.

MARGUERITE. — Comment! vous songiez donc à moi? Mais c'est trop, beaucoup trop. (Elle s'essuie les yeux.)

JULIE. — Prends, prends toujours. Et toi, ma chère sœur Mariette, voilà ce que je te donne, un petit cœur d'or. Tu le porteras à ton cou pour te souvenir de moi.

Mariette, avec un soupir. — Ah! je n'en avais pas besoin pour cela. Je pense toujours à vous, et je vous aime toujours, mademoiselle.

Julie. — Encore des *demoiselles!* Je vais te reprendre ce petit cadeau, et je ne te regarde plus, si tu ne m'appelles pas ta sœur Julie.

Mariette. — Oh! je n'oserais jamais.

Julie. — Et moi, je le veux. Allons, embrasse-moi. Et toi, ma pauvre Jeanneton, attends, il faut que je te cherche aussi quelque chose. Bon! voici une petite croix d'argent avec des pierres de couleur. Une autre fois, je te donnerai quelque chose de mieux.

Jeanneton. — Mais je ne suis pas votre sœur de lait, moi.

Julie. — Qu'importe? Je te la donne.

Jeanneton. — Je le prends, puisque vous me l'ordonnez, et je vous en remercie.

Marguerite. — Le cœur me baigne de joie! O ma chère enfant, cela me fait oublier la mauvaise réception que nous venons d'essuyer!

Julie. — Et de qui donc, ma bonne nourrice?

Marguerite. — Si vous aviez vu comme votre sœur nous a traitées! La plus haute dame ne nous aurait pas reçues avec tant de fierté. Elle nous a rebutées, nous qui l'aimions tant! Non, je ne sais encore où j'en suis : et la pauvre Jeanneton n'en peut revenir.

Julie. — Non, non, Marguerite, ma sœur n'est pas si méchante que

tu le dis; et puis, si elle ne t'aime pas, moi, je t'aimerai pour nous deux, et tu n'y perdras rien. Sois tranquille, Jeanneton, je veux être aussi ta sœur. Oh! comme je suis aise de vous revoir! (Elle saute de joie autour de la chambre.)

SCÈNE IX

MADAME DE PREVAL, JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

MADAME DE PREVAL, d'un ton sévère à Julie. — Eh bien! mademoiselle, toujours à faire des cabrioles! N'avez-vous donc pas assez couru tout aujourd'hui dans le jardin? Fi! vous devriez avoir honte. Je n'ai point connu d'enfant de votre âge si dissipé. (Elle aperçoit Marguerite, qui s'est un peu éloignée par respect.) Hé! hé! n'est-ce pas Marguerite?

MARGUERITE, en s'avançant d'un air respectueux. — Oui, madame, c'est moi. Vous ne trouverez pas mauvais que je sois venue voir vos filles?

MADAME DE PREVAL. — Comment donc! C'est une véritable fête pour nous. Tu sais bien que je te gronde toujours de ne pas venir assez souvent. Voilà sans doute tes filles, les sœurs de lait des miennes? Comme elles sont grandes et robustes! Cela doit te faire bien du plaisir.

MARGUERITE. — Oh oui, madame; et puis ce sont de braves enfants, sans les flatter.

MADAME DE PREVAL, en les caressant. — Avez-vous déjà vu vos sœurs? Comme Léonor sera contente! autant que moi, j'en suis sûre.

MARGUERITE, avec un soupir. — Vous avez eu toujours tant de bonté pour moi, madame, tant de bonté...

MADAME DE PREVAL. — Qu'as-tu donc, Marguerite? Tu ne me parais pas joyeuse? Est-ce que l'on t'aurait manqué chez moi? (Elle regarde Julie.) C'est cette petite fille qui t'aura joué quelque tour.

JULIE. — Moi, maman? Ma bonne nourrice peut vous dire si je ne lui ai pas fait toutes sortes d'amitiés.

MADAME DE PREVAL. — Je ne te crois pas d'un mauvais naturel; mais c'est que, sans y penser, tu lui auras dit quelque chose de désobligeant. Je connais ton caractère.

MARGUERITE. — Oh! ne la grondez pas, madame, je vous en prie. Nous n'avons pas à nous en plaindre, tant s'en faut! (Elle soupire.)

MADAME DE PREVAL. — Allons, Marguerite, je veux absolument savoir

ce que tu as sur le cœur. Est-ce qu'on ne t'aurait pas reçue comme je le désire? Oui, je m'en doute, c'est Julie qui t'aura fâchée : tu cherches vainement à l'excuser. (A Julie.) Quoi donc! mademoiselle, n'apprendrez-vous jamais de votre sœur à être attentive et polie? O Léonor! je suis bien sûre qu'elle aura été transportée de joie de votre arrivée, qu'elle aura comblé de caresses sa Jeanneton. Voyez-vous? La voici qui revient. Elle ne peut pas vous quitter.

SCÈNE X

MADAME DE PREVAL, JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

MADAME DE PREVAL. — N'est-ce pas, ma chère fille, que tu es enchantée de revoir ta nourrice et ta sœur?

LÉONOR, d'un air de joie affecté. — Oui, sans doute, maman.

MADAME DE PREVAL. — Ah! je le pensais bien! Ma Léonor porte un cœur délicat et sensible. (En se tournant vers Marguerite.) Mais qu'as-tu donc là dans ton tablier? Est-ce que ma fille t'a fait quelque cadeau? Je lui sais gré de son attention et de sa reconnaissance. (Elle embrasse Léonor.) Tu fais aujourd'hui toute ma joie, et tu seras la consolation de mes vieux jours. (A Julie.) Voyez, mademoiselle, ce que l'on gagne à faire le bien. Prenez exemple de votre sœur, si votre légèreté vous le permet.

MARGUERITE. — Ne soyez pas fâchée, madame; mais ce n'est pas mademoiselle Léonor, c'est Julie qui m'a donné tout ceci, et qui a fait aussi des présents à mes filles. Voyez.

MADAME DE PREVAL, avec surprise. — Julie? Elle ne m'en a rien dit.

JULIE. — Je ne croyais pas que cela en valût la peine, maman.

MADAME DE PREVAL. — Et Léonor?

MARGUERITE. — Oh! madame, nous ne sommes pas dignes d'approcher d'elle et de lui parler. Elle est trop grande demoiselle pour nous. Elle n'est pas faite pour s'abaisser jusqu'à de pauvres gens comme nous le sommes.

MADAME DE PREVAL, avec indignation. — Comment donc!

LÉONOR, confuse. — N'en croyez rien, maman, je vous prie.

MADAME DE PREVAL. — N'en croirai-je pas ce que je vois et ce que j'entends? Otez-vous de devant mes yeux. Dupe que j'étais de ma folle

tendresse! Pauvre Julie! Que n'ai-je connu plus tôt ton bon cœur! Mais va, je te dédommagerai de mon injustice.

Julie. — Moi, maman, vous m'avez toujours traitée avec plus de bonté que je ne mérite. Mais donnez-m'en un nouveau témoignage, en faisant grâce à Léonor. (Elle court vers sa sœur, et prend sa main, qu'elle cherche à lui dérober.)

Marguerite. — O l'excellente enfant! Que je suis fière de l'avoir nourrie!

Julie. — Allons, ma chère maman, faites grâce, je vous en conjure, à ma pauvre sœur. Il faut bien pardonner quelque chose à notre âge.

Madame de Preval. — Je puis pardonner à votre âge l'étourderie et la légèreté, mais non l'orgueil et l'ingratitude. Sortez de ma présence, mademoiselle; vous ne méritez plus mon amour. Pourquoi craindrais-je de vous traiter durement, lorsque vous n'avez pas craint de traiter avec dureté ceux que vous deviez tant chérir? Que dois-je attendre pour moi-même de votre cœur, lorsque je le vois fermé à votre seconde mère? L'enfant qui peut cesser d'aimer sa nourrice, ne saura jamais aimer ses parents.

LES JOUEURS

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES

M. DE FLORIS.
HÉLÈNE, sa fille.
ALBERT, son fils.
JULES, voisin d'Albert.

AUGUSTE, ami de Jules.
RAOUL, VICTOR, CARAFFA, } jeunes joueurs.

La scène se passe dans un jardin commun aux appartements de M. de Floris et du père de Jules.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, AUGUSTE.

UGUSTE. — Que vas-tu donc faire chez Albert?

JULES. — Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi?

AUGUSTE. — Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES. — Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin.

Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

Auguste. — Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paraît. Je te vois toujours faufilé avec des jeunes gens tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

Jules. — Tu ne les connais que trop bien? Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

Auguste. — Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

Jules. — Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu, si je te confiais mon embarras?

Auguste. — Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur!

Jules. — O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

Auguste. — Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

Jules. — Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avait à déjeuner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

Auguste. — Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

Jules. — Oh! ce n'est pas tout! Écoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connais sa sévérité.

Auguste. — Je ne vois qu'un parti à prendre : c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te ferait grâce, en voyant ton repentir.

Jules. — Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

Auguste. — Mais que veux-tu donc faire?

Jules. — Je n'ose te le dire.

Auguste. — Voyons toujours.

Jules. — J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver, si mon papa savait ma perte; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

Auguste. — Cela doit être bien imaginé.

Jules. — Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

Auguste. — Eh bien! est-ce que vous prétendez le voler?

Jules. — Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

Auguste. — Comment! Pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller! Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage?

Jules. — Oh que non! J'ai vu qu'il jouait sans malice.

Auguste. — Est-ce que tu joues en aigrefin, toi?

Jules. — Que veux-tu dire? Je joue en garçon d'honneur.

Auguste. — Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

Jules. — Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

Auguste. — Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir ou en profiter! Tu sais que je ne suis pas riche; mais quand je devrais le devenir comme Crésus, je rougirais d'acquérir ma fortune à ce prix; et je voudrais, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

Jules. — Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets...

Auguste. — Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

Jules. — Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa.

et lui dire tout, tout. (Auguste branle la tête.) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serais de moitié que dans le profit.

Auguste. — Eh bien! je veux être témoin de la partie.

Jules. — Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cette après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

Auguste. — A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

Jules. — Eh mon Dieu non! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

Auguste. — Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé; je n'aurais à répondre de rien.

Jules. — Et à qui aurais-tu à répondre?

Auguste. — A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

Jules. — Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

Auguste. — Garderais-tu le silence, si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

Jules. — Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

Auguste. — Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

Jules. — Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

Auguste. — C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

Albert. — Je vous salue, mes bons amis.

Auguste. — Bonjour, M. Albert.

Jules. — Comment! vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

Auguste. — M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser sans quitter la maison.

Albert. — Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; et puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

Jules, un peu surpris. — Quoi! votre père est déjà de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

Albert. — Que dites-vous? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain!

Jules. — J'aime bien aussi mes parents; mais s'ils aimaient les voyages, je ne leur en saurais pas du tout mauvais gré. Je supporterais de temps en temps leur absence pour quelques jours.

Albert. — Je voudrais que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon!

Jules. — Et le mien si dur et si sévère! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

Auguste. — Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

Albert. — Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

Jules. — Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

Albert. — Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

Jules. — Voilà ce qui s'appelle un bon père! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble?

Albert. — Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

Auguste. — Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

Jules. — Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusements?

Albert. — Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade

Jules. — Mais on est bientôt las de marcher; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

Albert. — Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrais que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues! Il faut les observer dans toutes leurs parties pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

Auguste. — Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

Albert. — A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

Jules. — Mais pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête?

Albert. — Bon! tout cela s'apprend comme un jeu.

Jules. — Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois?

Albert. — Vraiment oui. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

Jules. — Et vous jouez de l'argent?

Albert. — Sans doute; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

Auguste. — C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

Albert. — Oh! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au delà de mes besoins.

Jules. — Et combien donc, pour voir?

Albert. — Six francs par semaine.

Jules. — Voilà une jolie pension! et tout cela pour vous divertir?

Auguste. — Oh que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien?

Albert. — Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirais d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

Auguste. — Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

Jules. — Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année?

Albert. — Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

Jules. — Cinq louis d'or! Que faites-vous d'une si grande somme?

Albert. — Et n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paye les mois d'école des enfants de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

Jules. — Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sols au Vingt-et-un.

Albert. — J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes amis.

D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux Dames-Polonaises et aux Échecs.

Jules. — Bah! autant vaudrait étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Êtes-vous engagé ce soir?

Albert. — Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

Jules. — Tant mieux, et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver; je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

Albert — C'est bon : j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici?

Jules. — Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III

AUGUSTE. ALBERT.

Albert. — Voulez-vous me suivre, M. Auguste? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

Auguste. — Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demande la permission de rester dans le jardin.

Albert. — Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV

AUGUSTE, seul et rêveur.

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvais l'en voir sortir! mais quoi! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'ai-

der à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE. — Ah! vous voilà, M. Auguste! Vous êtes seul? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE. — Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE. — Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE. — Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre pour lui.

HÉLÈNE. — Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE. — Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE. — Je l'espère; mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis, étaient des méchants? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE. — Vous savez que je ne suis pas riche; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE. — Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

AUGUSTE. — S'il faut vous le dire, j'aimerais mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parents éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE. — Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE. — Vous me paraissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Écoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que

vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étais ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderait peut-être pas à revenir : trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, seule.

Voilà qui me paraît sérieux. Ah! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allais changer pour son tourment!

SCÈNE VII

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT. — Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE. — Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

ALBERT. — Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE. — Chez M. Jules, sans doute?

ALBERT. — Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE. — J'en étais sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisait.

ALBERT. — Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

HÉLÈNE. — Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT. — Tu penses te moquer?

HÉLÈNE. — Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT. — Que prétends-tu dire par là?

HÉLÈNE. — Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit? Je veux dire, un jeune

homme bien né, sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

Albert. — Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endéver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

Hélène. — Vraiment, j'avais oublié la modestie dans son éloge.

Albert. — Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connais-tu assez pour en parler?

Hélène. — Je cherche à le connaître par ses actions.

Albert. — Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

Hélène. — Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leur liaison.

Albert. — Ah! j'entends; il te déplaît parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

Hélène. — Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

Albert. — Des vauriens?

Hélène. — Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

Albert. — Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

Hélène. — Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils te gagneront tes écus.

Albert. — Que t'importe? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

Hélène, lui prenant la main. — Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerais jamais, s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

Albert. — Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

Hélène. — Tu ne serais pas le premier qui aurait eu cette confiance, et qui cependant... Mais voici mon papa.

SCÈNE VIII

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS. — Ah! mes enfants, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE. — Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS. — Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour?

ALBERT. — Comment ne le serions-nous pas? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE. — Notre maison était un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT. — Je ne trouvais plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah! sans vous, mon papa...

M. DE FLORIS. — Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE. — Eh! mon papa, auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir?

ALBERT. — Oui, vous vivrez longtemps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS. — Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT. — M. Jules... Vous savez que son père est notre voisin? Eh bien! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS. — Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE. — Une bonne société, entends-tu, mon frère?

ALBERT. — Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois; et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE. — De braves jeunes gens aussi?

ALBERT. — Oui, ma sœur. Je les connais mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. de Floris. — Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés...

Albert. — Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. de Floris. — Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs?

Hélène. — Comment pourrait-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades?

Albert. — N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. de Floris. — Et de quelle manière s'est formée votre connaissance?

Hélène. — N'est-ce pas au jeu?

Albert. — Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble?

Hélène. — Et vous n'avez pas joué surtout?

Albert. — Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. de Floris. — Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des moments où l'on ne peut rien faire de plus utile.

Hélène. — Je croyais, mon papa, qu'il n'était pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

Albert. — Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. de Floris. — La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourrait sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étaient si bien composées qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un sujet récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

Hélène. — Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas?

Albert. — Est-ce que tu as le droit de me faire des questions?

M. de Floris. — Pourquoi lui en savoir mauvais gré? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

Albert. — Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. de Floris. — Peux-tu avoir cette idée de ta sœur?

Hélène, le regardant tendrement. — Mon frère!

Albert, attendri. — Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. de Floris. — Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble! (Hélène et Albert lui prennent la main.)

Hélène. — O mon papa, que vous êtes bon et conciliant!

Albert. — Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. de Floris. — Je ne serais pas digne de vous élever, si je tenais une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerais peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus, mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein; et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

Hélène. — J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

Albert. — Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. de Floris. — Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi longtemps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connaisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère?

Hélène. — Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

Albert. — Et qui t'a fait ce rapport?

Hélène. — Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. de Floris. — Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

Albert. — Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt-et-un*.

M. de Floris. — Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

Albert. — Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. de Floris. — Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard?

Albert. — Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. de Floris. — Avec cette différence, qu'ici le hasard seul décide; au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête : or, un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé.

Hélène. — Il ne doit pas même être bien amusant.

Albert. — Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. de Floris. — Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

Albert. — Mais encore dans les jeux de société n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. de Floris. — Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin, le pis est que dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

Albert. — Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela serait-il possible?

Hélène. — J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. de Floris. — Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est

qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

Albert. — Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. de Floris. — Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus.

Hélène. — Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

Albert. — Il dut être bien furieux.

M. de Floris. — Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais soutenir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

Albert. — Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. de Floris. — Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

Hélène. — Oh! les méchants! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. de Floris. — Tu ne connais pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

Hélène. — Ah! que me dites-vous?

Albert. — Mais c'était encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avait des qualités et des talents, ne pouvait-il pas rétablir sa fortune?

M. de Floris. — Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avait laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses

parents avaient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettait la plus entière félicité.

Hélène. — Oh ! la pauvre demoiselle, que je la plains ! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. de Floris. — La honte de lui présenter une main qui venait de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avait eu plus d'empire que les sentiments d'estime qu'elle était si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltait son orgueil ; et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourments de sa conscience.

Albert. — O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire...

M. de Floris. — Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis était agréable, innocent, et même utile.

Hélène. — Utile ? mon papa.

M. de Floris. — Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

Hélène. — C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. de Floris. — Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

Albert. — Dieu merci, je ne suis point avare; mais, pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaux mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. de Floris. — Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

Albert. — Oh! je les connais. Ils voudront absolument que je joue.

M. de Floris. — Eh bien! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invitez-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

Hélène. — Moi, mon papa?

M. de Floris. — Oui, je te le permets.

Hélène. — Et si ces messieurs me gagnent mon argent?

M. de Floris. — Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

Albert. — Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge?

M. de Floris. — Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensais...

Hélène. — Le malin papa! C'est lui qu'il veut dire.

M. de Floris. — Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

Albert. — Oh oui! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes!

M. de Floris. — Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

Albert. — Ainsi, je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. de Floris. — Oui, mon enfant. Surtout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

Hélène. — Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

Albert. — Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. de Floris. — Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCÈNE IX

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. de Floris. — Écoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

Hélène. — Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. de Floris. — Comment donc?

Hélène. — Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. de Floris. — Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filous, et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

Hélène. — J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance!

M. de Floris. — Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner.

Hélène. — Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes? Il devrait bien se connaître. Il est si crédule, qu'il ferait naître à tout le monde l'envie de le tromper, et si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. de Floris. — Voilà en effet son caractère. Je ne te croyais pas tant de talent pour observer les hommes.

Hélène. — Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudrait servir.

M. de Floris. — Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

Hélène. — Oui, les voilà.

M. de Floris. — Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE X

HÉLÈNE, seule.

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frère! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA

Jules, à Hélène. — Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner; mais M. Albert a voulu...

Albert. — Comment l'importuner? J'espère bien que ma sœur vous tiendra compagnie.

Hélène. — De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

Victor, avec un air contraint. — C'est beaucoup d'honneur pour nous.

Caraffa, bas à Jules. — Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

Albert. — Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

Raoul. — Oui-da! Et qui donc?

Albert. — Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

Jules, à part. — Ah! tant mieux.

Hélène. — Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

Auguste. — Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

Raoul. — Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

Auguste. — Qu'aurais-je autrement à faire?

Victor. — Et jouer?

AUGUSTE. — Je ne sais pas le jeu; et quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA. — Comme s'il l'on était sûr de perdre toujours!

AUGUSTE, en le fixant. — Oui, monsieur, surtout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT. — Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES. — Et moi aussi.

RAOUL ET VICTOR. — Nous de même.

AUGUSTE. — Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE. — C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE. — Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLÈNE. — Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (On voit éclater la joie sur leurs traits.) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissements; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA. — Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT. — Comment, sur vous?

CARAFFA. — Oui; c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE. — Et des jetons, en avez-vous aussi?

CARAFFA. — Je vous prierai de nous en procurer, à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, bas à Caraffa. — Vous savez bien que je n'en ai pas. (Haut.) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté...

HÉLÈNE. — Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.)

SCÈNE XII

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR. — Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL. — Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas?

CARAFFA. — Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES. — Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL. — Et puis, lorsque Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR. — Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA. — C'est bien là mon compte. Mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES. — Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA. — Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous payerons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES. — Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu?

CARAFFA. — Vous ne devez rien jusqu'au compte; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR. — Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce serait un oiseau de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL. — Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA. — Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront. (Il tire des cartes de sa poche.) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (Il parcourt les cartes, et les dispose.) Tenez, vous allez voir. (Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul. A Jules.) Êtes-vous content?

JULES. — Non, je demande une carte.

CARAFFA. — La voici.

JULES, regardant la carte. — Je crève.

CARAFFA, à Victor. — Et vous?

VICTOR. — Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA. — Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, regardant la carte. — Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, à Raoul. — A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas?

VICTOR. — Non, je m'y tiens.

CARAFFA. — Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous?

VICTOR. — Seize.

CARAFFA. — Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES. — Mais, comment cela peut-il arriver?

CARAFFA. — Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES. — Ah! voyons, voyons.

CARAFFA. — Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt-et-un. Eh bien! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES. — Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derrière?

CARAFFA. — Voilà mon secret; et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paraisse.

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA

HÉLÈNE, posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons. — Vous connaissez le prix du temps, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

Caraffa. — C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

Jules. — Vous êtes des nôtres, mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

Hélène. — Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

Victor. — C'est le vingt-et-un. Il est tout simple.

Raoul. — Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

Hélène. — Oh! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir.....

Jules. — Oh oui! le plus grand qu'on puisse imaginer.

Victor. — Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

Hélène, en souriant. — C'est bien mon projet.

Raoul, avec un air hypocrite. — Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

Jules, d'un ton d'impatience. — Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le temps se perd à causer.

Caraffa. — Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

Albert, de loin. — Me voici! me voici! On va vous apporter des rafraîchissements.

Jules, allant au-devant d'Albert. — Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

Albert. — Ah! je vous remercie.

Victor. — Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

Raoul. — Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

Jules. — Mais combien la fiche?

Caraffa. — C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

Hélène. — Je tiens votre jeu ordinaire.

Albert. — Nous jouâmes deux sols la fiche la dernière fois.

Hélène. — Eh bien! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sols.

Jules, à Victor. — As-tu fini de compter?

Victor. Oui, voilà qui est fait. — (Le jeu commence. Caraffa prend la main Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté, et de celui de Jules.)

Hélène. — Hé, hé! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

Caraffa. — Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de longtemps.

Victor. — Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.

Albert. — Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. (Il tire sa bourse, et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, et Jules la considère avec avidité.)

Hélène. — Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

Caraffa. — En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (Il compte ses jetons et ses fiches.) — Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sols; les voilà.

Raoul. — J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols.

Victor. — Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols; en tout trois livres huit sols, que voici.

Albert. — Et vous, M. Jules?

Jules. — Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

Hélène. — Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sols de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sols. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ses trente-deux sols. Cela fait-il ton compte?

Albert, comptant. — Oui, tout juste.

Hélène. — Ainsi tu gagnes trois livres dix sols, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

Raoul. — Oh! je perds toujours, moi.

Jules. — Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sols.

Albert. — C'est entendu.

Caraffa, prenant et mêlant les cartes. — Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, qui survient dans le cours de la scène.

A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés et rougissent.

M. de Floris. — Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

Albert. — Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disais bien que j'attendais un de mes bons amis. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa?

Hélène. — Oh oui! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS. — Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place. (Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient.) Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (Ils s'asseient enfin. A Caraffa.) C'était à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet (Caraffa veut laisser tomber les cartes. M. de Floris les saisit et les parcourt.) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses? Faites-moi passer celles qui sont là dans la boite.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas ma faute mon papa. Monsieur (en montrant Caraffa) en avait apporté dans sa poche ; et le jeu était commencé, quand je suis venue.

M. DE FLORIS, à Auguste qui s'avance. — Ah! vous voilà, M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas?

AUGUSTE. — Non, Monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS. — Je vous loue de votre prudence. (A Caraffa) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (Caraffa les prend d'une main tremblante.) A quoi jouez-vous?

ALBERT. — Au vingt-et-un.

M. DE FLORIS. — Et combien la fiche?

HÉLÈNE. — Quatre sols. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS. — Un louis? Y pensez-vous? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous (Jules pâlit.) Qu'avez-vous donc, mon ami? Est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES, tremblant. — Oui, monsieur, permettez que je.... (Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.)

M. DE FLORIS. — Que vois-je? L'un pâlit et bégaye, les autres sont tout en sueur ; et vous, monsieur (à Caraffa), vous semblez vous déconcerter?

ALBERT, surpris. — Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois?

M. DE FLORIS. — Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain et prendre les traits de l'innocence.

Albert. — Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnons.

Caraffa, qui reprend un peu de courage. — Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules?

Jules. — Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. de Floris. — Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allais te livrer.

Albert. — Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris. — Eh bien! parlez, M. Jules, vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfants?

Jules. — Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulais que ravoir ce que j'ai perdu. Oh! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné?

M. de Floris. — Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (A Caraffa.) Restez-là, monsieur (A Raoul et à Victor.). Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parents.

Raoul et Victor, tombant à genoux. — O monsieur! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. de Floris. — C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfants soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes! Je veux bien encore, par pitié pour votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parents; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi: vous m'inspirez trop d'horreur. — (Raoul et Victor se retirent muets et confondus.)

SCÈNE XVI

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA

M. DE FLORIS, à Caraffa. — Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent?

AUGUSTE. — Rien que sa montre, ses boucles et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS. — Est-il vrai?

CARAFFA, les yeux baissés, et en balbutiant. — Oui, monsieur.

M. DE FLORIS. — Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES. — Hélas! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer.

ALBERT. — O mon papa! Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire! Tenez; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS attendri prend la bourse. — Oui, oui, mon cher fils.

JULES. — Quoi! M. Albert....

ALBERT. — Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me payerez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. — (Caraffa rend à Jules ses effets.)

M. DE FLORIS, à Jules. — Tout vous est-il rendu?

JULES. — Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, à Caraffa, en lui montrant la bourse. — En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Éloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards. — (Caraffa se détourne, en pleurant de rage.)

JULES, se jetant aux genoux de M. de Floris. — O monsieur! de quel abîme vous me retirez! Eh! sans vous, que serais-je devenu? Chassé de la

maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (Il se relève et saute au cou d'Albert.) Et vous, généreux Albert, vous que j'allais...

Albert. — Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

Auguste. — Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. de Floris, à Jules. — Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

Jules. — Oui, je veux le devenir pour toujours.

Hélène. — O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchants!

M. de Floris. — Autant que je suis passionné pour les gens de bien. Monsieur Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même temps à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre sort.

Auguste, lui baisant la main. — O monsieur! je n'avais besoin que de votre estime.

M. de Floris. — Vous voyez, mes enfants, les suites exécrables de la passion du jeu.

Albert. — O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. de Floris. — Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

Albert. — Oh oui! mon papa; et je sentirai surtout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.

LE PAGE

DRAME EN UN ACTE

LE PRINCE DE ***.
MADAME DE DETMOND.
DETMOND l'aîné, enseigne, } ses fils.
DETMOND le cadet, page, }
LE CAPITAINE DORNONVILLE, son frère
LE DIRECTEUR d'une École royale.
UN VALET DE CHAMBRE.

Le théâtre représente une antichambre du palais. Une porte, ouverte à deux battants, laisse voir un cabinet dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée et une montre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, à demi habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau.
LE PAGE, dormant sur un fauteuil dans l'antichambre.

Le Prince, se réveillant. — Voilà ce qu'on appelle dormir!... Heureusement la paix est faite... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (Il regarde à sa montre.) Deux heures? Il doit être plus tard! J'ai dormi plus que cela. (Il appelle.) Page! page!

Le Page se réveille en sursaut, se lève et retombe dans le fauteuil. — Eh bien! qui m'appelle? Tout à l'heure, un moment.

Le Prince. — Y a-t-il quelqu'un? Personne ne répond?

Le Page, se tournant de côté et d'autre, et se parlant à lui-même. — Mon Dieu! je dormais si bien!

Le Prince. — J'entends parler. Qui est là? (Il tourne le garde-vue de la lampe et regarde.) Est-il possible! Quoi! c'est cet enfant? Devait-il veiller près de moi, ou moi près de lui? A quoi a-t-on pensé?

LE PAGE se lève tout endormi et se frotte les yeux. — Monseigneur!

LE PRINCE. — Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi! Vois l'heure qu'il est à ta montre, la mienne est arrêtée.

LE PAGE, s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi. — Comment? comment, monseigneur?

LE PRINCE, souriant. — Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure! Qu'il serait bon à peindre dans cet état! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

LE PAGE, s'approchant à pas lents. — Ma montre, monseigneur? Ah! excusez-moi, je n'en ai point.

LE PRINCE. — Tu rêves encore? Mais en effet n'aurais-tu pas de montre?

LE PAGE. — Je n'en ai jamais eu.

LE PRINCE. — Jamais? Comment! ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service?

LE PAGE. — Mon père? Ah! si je l'avais encore!

LE PRINCE. — Tu ne l'as plus?

LE PAGE. — Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

LE PRINCE. — Pauvre enfant! mais ton tuteur, ta mère, auraient bien dû songer...

LE PAGE. — Ma mère, monseigneur? hélas! vous ne le savez donc pas? elle est si malheureuse! si pauvre! Tout ce qu'elle avait d'argent, elle l'a employé pour moi; mais elle n'en avait pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en fallait une (il baille), cependant il ne me l'a pas encore donnée.

LE PRINCE. — Qui est ton tuteur?

LE PAGE. — Monseigneur, c'est mon oncle.

LE PRINCE, souriant. — A merveille. Mais il y a bien des oncles dans le monde; comment s'appelle le tien?

LE PAGE. — C'est un des capitaines de vos gardes. Il est de service aujourd'hui.

LE PRINCE. — Tu as raison; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. (Il lui met une bougie dans les mains.) Tiens-la bien. Dans ce cabinet (il le lui montre), là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite; et surtout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

LE PAGE, en sortant. — Oui, monseigneur.

SCÈNE II

LE PRINCE, seul.

L'aimable enfant! Quelle naïveté! quelle franchise! Ah! s'il y avait un homme comme cet enfant, et que cet homme fût mon ami! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir; il faudra le renvoyer à sa mère.

SCÈNE III

LE PRINCE, LE PAGE.

Le Page, tenant la lumière d'une main et la montre de l'autre. — Il est cinq heures, monseigneur.

Le Prince. — Je ne me trompais pas. Le jour va bientôt paraître. (Il reprend sa montre.) Mais est-ce là celle que j'ai demandée? celle qui était à droite?

Le Page. — N'est-ce pas elle, monseigneur? Je le croyais pourtant.

Le Prince. — Eh! mon petit ami, quand ce serait elle! Si tu avais bien entendu tes intérêts, tu aurais pris l'autre; car celle-ci, tout enrichie de brillants, ne peut convenir à un enfant. N'aurais-tu consulté

que ta cupidité? Aurais-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

Le Page. — Comment cela? Monseigneur, je ne vous entends pas.

Le Prince. — Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu distinguer la droite de la gauche?

Le Page, regardant alternativement ses deux mains. — La droite et la gauche, monseigneur?

Le Prince, lui mettant la main sur l'épaule. — Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance! Va, cours chercher ton oncle le capitaine. Qu'il vienne me parler. (Le page sort.)

SCÈNE IV

LE PRINCE, seul.

Il est plein d'ingénuité, tout à fait aimable!... Raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit? si elle est hors d'état de l'élever? il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissements que je désire.

SCÈNE V

LE PRINCE, LE PAGE.

Le Page. — Monseigneur, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

Le Prince. — Eh bien! qu'est-ce donc? tu as l'air bien accablé. Est-ce que tu aurais encore envie de dormir!

Le Page. — Hélas, oui, monseigneur. Un peu.

Le Prince. — Si ce n'est que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, je te le permets. (Le page se remet dans le fauteuil et s'arrange pour dormir.) Je me doutais bien qu'il ne se le ferait pas dire deux fois.

SCÈNE VI

LE PRINCE, DORNONVILLE, LE PAGE, endormi

DORNONVILLE. — Monseigneur...

LE PRINCE. — Approchez, monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé? A quoi l'emploirai-je? à me servir dans la chambre?

DORNONVILLE, haussant les épaules. — Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE. — Ou à courir à cheval pour des commissions?

DORNONVILLE. — Je craindrais qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE. — Ou à veiller ici la nuit?

DORNONVILLE, souriant. — Oui, pourvu que Votre Altesse dorme elle-même.

LE PRINCE. — Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez bien dit que sa mère n'était pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la dernière misère?

DORNONVILLE, mettant la main sur son cœur — Oui, monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE. — Et par quels malheurs?

DORNONVILLE. — Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres, à la vérité, sa terre n'était pas absolument libre. Mais la voilà passée tout à fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès, ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est enseigne dans vos gardes; quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

LE PRINCE. — Bien misérablement sans doute?

DORNONVILLE. — Cela est vrai, monseigneur. (Froidement.) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, et je ne pourrais supporter le spectacle affreux de sa misère.

LE PRINCE. — Vous êtes son frère?

DORNONVILLE. — Oui, malheureusement, monseigneur.

LE PRINCE, avec mépris. — Malheureusement! Et vous n'allez pas la

Le prince... L'aimable enfant! Comme il dort sans inquiétude. (p. 313.)

voir? Je vous entends, monsieur. Sa misère vous ferait rougir, ou si elle vous touchait, il vous en coûterait pour la soulager. (Dornonville paraît embarrassé.) Comment nommez-vous votre sœur?

DORNONVILLE. — Detmond.

LE PRINCE, réfléchissant. — Detmond? Mais n'avais-je pas dans mes troupes un major de ce nom?

DORNONVILLE. — Il est vrai, monseigneur.

LE PRINCE. — Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne!

DORNONVILLE. — Oui, Monseigneur. C'était le père de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur, plein de courage, il montait à l'assaut de l'air dont on va à une fête: il avait le cœur d'un lion.

LE PRINCE. — D'un homme, M. le capitaine, c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je désirerais.....

DORNONVILLE, s'approchant. — Que désirerait votre altesse?

LE PRINCE. — De parler à sa veuve.

DORNONVILLE. Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

LE PRINCE. — Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir et lui rendre son enfant.

DORNONVILLE. — Monseigneur.....

LE PRINCE. — Je vous défends de l'en prévenir; allez. (Le capitaine sort.)

SCÈNE VII

LE PRINCE, LE PAGE, endormi.

LE PRINCE. — Quoi! réduite à un état si misérable, par la guerre? quel horrible fléau! Que de familles il a plongé dans la misère! Il vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi. C'est la nécessité et non mon goût qui m'a fait prendre les armes. (Il se lève, et après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du Page.) L'aimable enfant!..... comme il dort sans inquiétude! C'est l'innocence dans les bras du sommeil. Il se croit dans la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature! (Il se promène encore.) Sa mère? mais en vérité, je ne ferais pas beaucoup pour elle, si elle ressemblait au capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connaître, et ensuite..... ensuite il sera toujours temps de prendre un parti. (Il s'appuie sur le dos du fauteuil, et en regardant le page d'un air d'amitié, il aperçoit une lettre qui

sort de sa poche.) Mais qu'aperçois-je? Je crois que c'est une lettre. (Il l'ouvre et en lit la signature.) « Ta tendre mère, de Detmond... » Ah! c'est de sa mère! La lirai-je? Je veux connaître son caractère. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons. (Il lit.)

« Mon cher fils,

« La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avais faite; et ta lettre est même plus longue que je ne l'espérais. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, et je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au prince, qu'il a eu la bonté de t'agréer ; que c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que tu l'aimes déjà beaucoup. » (Il regarde le Page.)

Quoi! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mère? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

« Tu as raison de l'aimer, mon enfant, car sans sa généreuse assistance quel serait ton sort dans le monde? Tu as perdu ton père; et quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre : la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourments. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvé inébranlable; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, et mes larmes ne peuvent tarir. »

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité, à ce qu'il paraît? Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère!..... Et pourquoi ne le serait-elle pas? Elle l'est. Je n'en puis douter.

« Je ne saurais, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrais; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement : mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi. » (Il regarde le Page.)

Eh bien! il était obéissant.

« Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'ar-

rosant de mes larmes, ô mon fils! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude. »

Comment! n'a-t-il pas un frère?

« Pense que tu la ferais mourir de douleur, et que tu percerais toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre. »

Elle sent son danger. Elle a raison; car il est exposé. Devait-elle se résoudre à l'envoyer ici?

« Ce n'est point le soupçon et la défiance qui parlent par ma bouche; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes; tu ménageras plus que lui l'âme sensible de ta mère. »

Ainsi l'aîné? l'enseigne?..... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

« Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme : et ta mère si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misère. »

Fort bien, elle me plaît; le malheur ajoute à l'élévation de son âme au lieu de la flétrir.

« Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudrait une aussi; cependant tu brises là-dessus, et tu me caches le désir que tu en as. Cette retenue me charme; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas, et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale; je vais m'y rendre : et ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense est nécessaire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton désir. Et dussé-je me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espère bientôt te revoir, et je suis..... »

O femme bien digne d'un meilleur sort! Je veux montrer cette lettre à mon épouse, et la garder. Mais, non, c'est le trésor de cet enfant, pourquoi le lui ravir? (Il remet la lettre dans la poche du Page.) Avec quelle tranquillité il dort encore! Le ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfants pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite. (Il le prend par la main.) Mon ami! mon ami! (Le page se réveille et regarde le Prince pendant quelques moments avec de grands yeux.) Il est charmant, d'hon-

neur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus longtemps. Lève-toi.

Le Page, se levant lentement. — Oui, monseigneur.

Le Prince. — Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (Il y va.) Éteins la lumière et ferme les portes. (Il éteint la lumière et ferme les portes.) Maintenant va dans celui où tu as pris la montre. Va vite. Non, non, par ici; tiens, en face, vite. Reviens de ce côté-là. Eh bien! es-tu réveillé à présent?

Le Page. — Ah! oui, monseigneur.

Le Prince. — Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, sais-tu déjà écrire des lettres?

Le Page. — Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

Le Prince. — Et ces deux, à ta mère sans doute?

Le Page, d'un air gai et familier. — Oui, monseigneur, à ma mère.

Le Prince. — La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. (A part.) Comme ils s'aiment dans leur misère! (Haut.) Mais elle est donc bien bonne, ta mère?

Le Page, prenant une main du prince avec les siennes. — Ah! si vous la connaissiez!

Le Prince. — Je la connaîtrai, mon ami.

Le Page. — Elle est si douce! elle m'aime tant!...

Le Prince. — Je souhaiterais qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'enseigne? on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

Le Page, remuant la tête. — Ah! mon frère l'enseigne!...

Le Prince. — Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

Le Page. — Ah! monseigneur... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel le savait... (D'un air de confidence.) Oh! c'est un homme dur et méchant que ce colonel.

Le Prince. — Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

Le Page. — Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colère; et que pour couvrir la faute de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédait. (Il s'approche du Prince et lui dit à voix basse): Il aurait pu sans cela, disait-elle, être renvoyé du service.

Le Prince. — Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

Le Page. — Ah ! monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

Le Prince. — Quoi ! pas même à moi ?

Le Page. — On ne me l'a pas dit à moi-même.

Le Prince, en riant. — On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurais-tu pas demandé une à ta mère dans tes lettres ?

Le Page. — Une seule fois, pas davantage.

Le Prince. — Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche.

Le Page. — Oh non ! monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiserait sur le peu qu'elle a pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre ! Cela me donne bien du chagrin.

Le Prince. — Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère ; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissait que de cela, on pourrait te contenter. (Il tire sa bourse.) Tiens, mon petit ami, voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau ; donne-moi ta main.

Le Page, tendant la main pendant que le Prince compte. — Sont-ils pour moi, monseigneur ?

Le Prince. — Oui, sans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

Le Page. — N'en pourrais-je pas acheter une montre?

Le Prince. — Oui, et même une très-belle. Mais, à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre, il y en a assez ici. (Pendant que le Page le regarde attentivement.) Si j'étais à ta place, je sais bien ce que j'en ferais. J'emploierais mieux cet argent. Cependant comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

Le Page, l'appelant. — Monseigneur...

Le Prince. — Eh bien! que veux-tu?

Le Page. — Ma mère est ici. Elle part ce matin, et je voudrais bien lui dire adieu. (D'un air caressant.) Me le permettez-vous?

Le Prince. — Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras; un peu de patience. (Il sort.)

SCÈNE VIII

LE PAGE, seul.

Elle viendra ici! Je la verrai! Et pourquoi cela? Que m'importe? il suffit qu'elle vienne et que je l'embrasse... Un, deux, trois... (Il compte jusqu'à douze.) Douze louis pour une montre! Ah! que je suis content! il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le prince a dit qu'il saurait bien ce qu'il ferait, s'il était à ma place, qu'entendait-il par là? Que ferait-il donc? Oh! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi qu'un bon fils doit soulager sa mère. Sans doute il pensait alors à la mienne. Douze louis! (Il les regarde.) C'est, à la vérité, bien de l'argent! bien de l'argent! Si ma mère les avait, ils lui seraient d'un grand secours. (Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.) Ah! une montre! une montre! (Laissant tomber ses mains.) Mais aussi une mère! une mère si tendre! Hier encore, elle était si abattue! elle avait un air si pâle, si malade! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle serait tout d'un coup soulagée... Ferai-je ce sacrifice pour elle?... (D'un air décidé.) Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrais bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur. (Il met son doigt sur sa bouche.) Paix! écoutons, on vient.

SCÈNE IX

MADAME DE DETMOND, DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE, courant au-devant de sa mère. — Ah! ma mère!

MADAME DE DETMOND regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant. — Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiète. Que me veut donc le prince?

DORNONVILLE. — Tiens, regarde cet enfant. Eh bien! il veut te le rendre. (Elle regarde avec effroi son fils, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait. Mais aussi, il y avait de la folie à l'amener ici. A quoi le prince peut-il l'employer? Les autres pages deviennent grands, se forment et entrent au service : Mais lui... (Avec un geste de mépris.) Il est trop chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri était empoisonné par tes chagrins; c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

MADAME DE DETMOND, avec douleur. — Mon frère!...

DORNONVILLE. — En un mot, quand tu verras le prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce serait inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'enseigne. Il se forme au moins celui-là : c'est un homme.

MADAME DE DETMOND. — Que dis-tu? pour l'enseigne?

DORNONVILLE. — Oui. Il l'a envoyé chercher.

MADAME DE DETMOND. — Tu m'effrayes. Aurait-il appris?...

DORNONVILLE, d'un air froid. — Cela pourrait bien être; c'est même probable. (S'appuyant sur sa canne et branlant la tête.) Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savait que le drôle a voulu décamper, qu'il a pris de l'argent, et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses... (Avec emportement.) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur, et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrais ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfants. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus (Il part en grondant, et se retournant encore.) Non, je ne m'en mêlerai jamais de la vie. (Il sort.)

SCÈNE X

MADAME DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE, voyant son inquiétude. — Mon oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, maman, et ne craignez rien.

MADAME DE DETMOND. — Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas...

LE PAGE. — Oh! j'en sais plus que lui. Il s'en faut que le prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez! (Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.) Tout cela... Eh bien! c'est lui qui me l'a donné.

MADAME DE DETMOND, surprise. — Est-il possible? Le prince?

LE PAGE. — Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous ne vinssiez. Ah! si le prince voulait, maman, s'il voulait!... Oh! il est riche, lui!

MADAME DE DETMOND. — Mais pourquoi? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

LE PAGE. — Certainement. Sa montre s'était arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avait oublié de la monter, et ce matin... (Il court au cabinet et en ouvre la porte.) Tenez, c'est là qu'il était couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre : et comme je n'en avais pas...

MADAME DE DETMOND. — Il t'a donné cet argent.

LE PAGE. — Oui, il me l'a donné pour en acheter une. (Il lui montre l'argent de nouveau.) Douze louis, ma chère maman!

MADAME DE DETMOND. — Regarde-moi. Dois-je te croire?

LE PAGE. — Assurément. Mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi. (Il prend la main de sa mère.) Prenez cet argent, maman, mettez-le dans votre bourse.

MADAME DE DETMOND, émue. — Comment, mon fils, comment!...

LE PAGE. — Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah! ma mère! je voudrais avoir bien de l'argent, et vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurais, je vous le donnerais de bon cœur.

MADAME DE DETMOND, se baissant sur lui. — Quoi! tu voudrais, mon fils?...

LE PAGE. — Que j'aurais de plaisir à vous voir heureuse et contente!

MADAME DE DETMOND, l'embrassant. — Je le suis, mon ami. Je ne donnerais pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton prince. (Elle l'embrasse une seconde fois.) Ah! tu ne sens pas l'impression que

fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée!

Le Page reprend la main de sa mère. — Vous prendrez cet argent, au moins? Je vous en prie, ma chère maman, ne me refusez pas.

Madame de Detmond. — Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourrait te tromper, c'est moi qui me charge...

Le Page. — De quoi? de m'avoir une montre?

Madame de Detmond. — Si tu restes avec le prince, il t'en faut une.

Le Page. — Eh non, non! Le prince a des montres partout, et il m'a dit lui-même que je n'en avais pas besoin.

Madame de Detmond. — Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une?

Le Page. — N'importe : il me l'a dit.

Madame de Detmond. — Tu me trompes, mon enfant, et tu ne devrais pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

Le Page. — Un mensonge! Vous ne me croyez donc pas? Eh bien! je voudrais que le prince fût présent. Je voudrais qu'il vînt. (Il se retourne.) Ah! le voilà lui-même.

SCÈNE XI

LE PRINCE, MADAME DE DETMOND, LE PAGE.

Le Page, courant au-devant de lui. — N'est-il pas vrai, monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre?

Le Prince, souriant. — Oui, mon ami.

Le Page. — Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avais pas besoin?

Le Prince. — C'est encore vrai.

Le Page, se tournant aussitôt vers sa mère. — Eh bien, maman? Eh bien?

Madame de Detmond, embarrassée. — Votre altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant qui oublie le respect...

Le Prince. — Excuser, madame? Cette simplicité me ravit; et je voudrais pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle! Parle, mon ami. Ta mère ne voulait donc pas te croire?

Le Page, un peu fâché. — Non, monseigneur. D'abord elle ne voulait pas me croire, et ensuite elle ne voulait pas accepter l'argent.

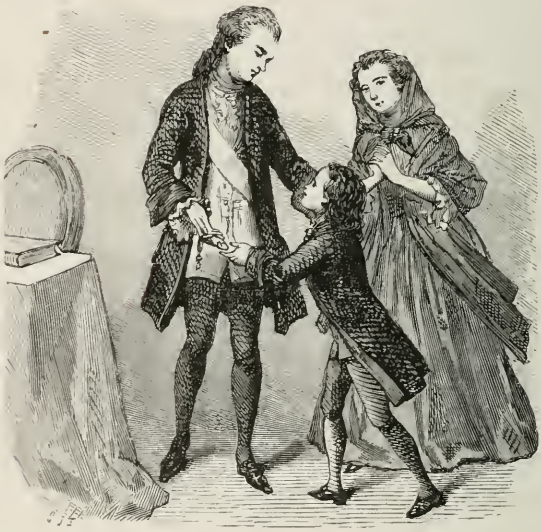
Le Prince. — Que dis-tu? accepter? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer? Je ne le pense pas.

Le Page, embarrassé. — Monseigneur...

Le Prince. — Si je le savais, cela ne m'engagerait pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien! avoue-le-moi, est-il vrai?

Le Page, en montrant sa mère. — Ah, monseigneur, elle est si pauvre!

Le Prince, lui prenant le menton. — Bon petit cœur! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes désirs, pour secourir ta mère? En vérité, il serait affreux que cela te fît perdre une montre. (Il tire la sienne.) Tiens, quand je ne posséderais que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerais.



Le Page, la prenant avec joie. — Ah monseigneur! Va-t-elle?

Le Prince. — Sois tranquille, elle va bien. (Le Page court à sa mère pour lui faire voir la montre.)

Le Prince. — Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné (il lui donne une bourse), tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

Le Page, le regardant avec étonnement. — Quoi, monseigneur!

Le Prince. — Tu hésites? Allons, prends.

Le Page. — La bourse, et tout ce qu'il y a?... (Il veut la rendre.) En vérité, c'est trop.

Le Prince. — Oui, si c'était pour toi. Mais je te les donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin !

Le Page. — Qui en ait besoin? (Il regarde le Prince, puis sa mère, et le Prince encore.) Tenez, ma chère maman !

Madame de Detmond, s'approchant du Prince. — Votre altesse...

Le Prince. — Point de remercîments, madame. Vous trouverez que c'est très-peu ; et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais (montrant le Page), vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop faible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espère que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence?

Madame de Detmond. — Pardonnez, monseigneur...

Le Prince. — Eh quoi ?

Madame de Detmond. — Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincère à mon Prince. (S'approchant de lui et le fixant.) Oui, monseigneur ; je suis trop pauvre pour élever mon enfant. Déjà depuis longtemps je portais sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur ! Ah ! s'il faut que je ramène dans le triste asile de la misère l'unique objet de toutes mes alarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore... (Elle veut retenir ses larmes)... pour... sentir la perte qu'il a faite dans son père... Ah ! pardonnez à la faiblesse d'une mère.

Le Page, prenant la main du Prince et d'un ton pénétré. — Elle pleure, monseigneur !

Le Prince. — Eh bien ! quand tu vivrais auprès de ta mère ?

Le Page, d'un air suppliant. — Vous n'allez pas me renvoyer?

Le Prince. — Non : tu ne le crois donc pas? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaisir. Madame, il peut rester. (Voulant l'éprouver.) Ce serait cependant bien dommage, si ses mœurs, son innocence... Mais, non, il n'y a encore rien à craindre.

Madame de Detmond, le regardant attentivement. — Son innocence, monseigneur?

Le Prince, continuant sur le même ton. — Ce n'est rien, madame. Vous imagineriez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Madame de Detmond, avec timidité. — Mais cependant, sans manquer au

respect que je vous dois, oserais-je vous prier de vous expliquer, monseigneur?

Le Prince. — Madame ce que je voulais dire, c'est que depuis longtemps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourraient bien... Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter...

Madame de Detmond, prenant vivement la main de son fils. — Non, monseigneur.

Le Prince, feignant de se trouver offensé. — Non?... Comme vous voudrez, madame.

Madame de Detmond. — L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allais l'exposer.

Le Prince. — Mais considérez...

Madame de Detmond. — Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nu?

Le Prince. — Mais sans biens, sans éducation; que deviendra-t-il, madame?

Madame de Detmond. — Ce qu'il plaira au ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

Le Prince, reprenant son ton naturel. — C'est penser noblement. Oui, madame, je le vois; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous. (S'approchant d'elle et avec intérêt.) En quoi puis-je vous être utile? Quels secours puis-je vous donner? parlez, demandez; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Madame de Detmond, avec émotion. — Ah! monseigneur...

Le Prince. — Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre?

Madame de Detmond. — Il m'est absolument impossible de la sauver.

Le Prnice. — Vos dettes sont donc bien considérables? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès? Ne vous donnent-ils aucune espérance?

Madame de Detmond. — Aucune, monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, aurait depuis longtemps dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable; mais le crédit et les richesses le combattent. La nécessité m'avait amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

Le Prince. — C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Accep-

tez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Madame de Detmond, se jetant à ses pieds. — Tant de bonté, monseigneur! comment pourrai-je...

Le Prince, la relevant. — Que faites-vous? Levez-vous, madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferais pour tous ceux dont les vertus toucheraient mon cœur. Dites-moi : hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant?

Madame de Detmond. — Monseigneur, pourrais-je oublier?

Le Prince. — Et toi, mon ami, retournerais-tu volontiers avec ta mère?

Le Page, la montre à la main. — Avec ma mère? Oui, monseigneur.

Le Prince. — Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrais bien aussi rester avec moi?

Le Page. — Très-volontiers, monseigneur.

Le Prince. — Eh bien! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrais : et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi! Ta mère d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, madame : je suis à vous dans le moment. (Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME DE DETMOND, LE PAGE.

Madame de Detmond, se jetant dans un fauteuil. — O jour heureux! ô bonheur inattendu!

Le Page. — Eh bien, maman? Eh bien? êtes-vous contente?

Madame de Detmond, le tirant à elle avec tendresse. O mon fils, mon cher fils!

Le Page. — Mais vous ne vous réjouissez pas! Il faut être plus gaie, ma chère maman!

Madame de Detmond. — Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la Providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. C'était un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le jour que je t'avais donné. (Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.) Et c'était toi qui devais sou-

lager ta malheureuse mère! tes jeunes mains devaient essuyer ses larmes! Dieu! que puis-je désirer à présent? Rien, rien que d'être rassurée sur le sort de ton frère; et mon bonheur sera parfait.

Le Page. — De mon frère? Comment cela? ma chère maman!

Madame de Detmond. — Si le Prince savait ce qu'il a fait....

Le Page. — Quand il le saurait, il n'en serait rien. Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Madame de Detmond. — Pour nous, mon fils, qui ne sommes coupables d'aucune faute.

Le Page. — D'ailleurs il m'a promis qu'il garderait le secret, que le colonel n'en saurait rien.

Madame de Detmond, effrayée. — Quoi, il te l'a promis.

Le Page. — Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer..

Madame de Detmond. — Je suis consternée. Tu as donc dit?...

Le Page. — Ah! presque rien. Ce que je savais. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de mon frère, et je ne pouvais pas mentir. Vous me l'avez défendu vous-même.

Madame de Detmond. — Mais, mon ami, mon cher fils...

Le Page. — Comment! vous êtes inquiète?

Madame de Detmond. — Si je suis inquiète! Dieu! si je le suis! Ah! si le prince en demande davantage! S'il apprend!... Tu peux perdre ta

mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

Le Page, prêt à pleurer. — Dans un abîme de malheurs?...

Madame de Detmond. — On vient... (Elle l'embrasse et l'encourage.) Ne dis rien. Sèche tes larmes; elles ne serviraient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

SCÈNE XIII

MADAME DE DETMONT, LE PAGE, LE PRINCE, derrière lui DORNONVILLE et L'ENSEIGNE.

Le Prince. — Entrez, messieurs, suivez-moi. (A l'enseigne.) C'est donc vous qui êtes Detmond? le fils de ce brave major?

L'Enseigne, s'inclinant profondément. — Oui, monseigneur.

Le Prince. — C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui?

L'Enseigne. — Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

Le Prince. — C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, monsieur, voilà votre mère: ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'Enseigne, s'inclinant toujours. — Monseigneur, vous me faites beaucoup de grâce.

Le Prince. — Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en méritez.

L'Enseigne. — Votre altesse juge bien favorablement.

Le Prince. — En effet, monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré qui vous sied si bien....

L'Enseigne. — Ah monseigneur....

Le Prince. — Annonce (souffrez que je le dise) une âme noble ou très-corrompue. On ne saurait soupçonner un fils né de tels parents. Non, sans doute. Ainsi, monsieur, que pourroit-on faire pour vous? Un grade de plus ne vous avancerait pas beaucoup. Qu'en pensez-vous?

L'Enseigne, se frottant les mains. — Non assurément, monseigneur....

Le Prince. — Mais si nous sautions ce grade? Le rang de capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces messieurs. Mais auparavant.... (Il se tourne rapidement vers le capitaine.) Monsieur, que pensez-vous de votre neveu?

Dornonville, un peu embarrassé. — Moi, monseigneur? Ce que j'en pense?...

Le Prince. — On dirait beaucoup de mal.

Dornonville. — Non, monseigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave....

Le Prince, regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction. — Oui? Cela est-il vrai?

Dornonville. — D'ailleurs il est d'une taille avantageuse.

Le Prince. — C'est un bel homme, j'en conviens; mais sa conduite, ses mœurs? Je rougis de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère?

Dornonville, souriant. — Ah! un peu trop de gaîté, de pétulance quelquefois. Au reste, monseigneur, comme vous savez; cela ne messied pas à un soldat.

Le Prince. — Comme je sais? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, madame. Que me direz-vous de votre fils? (Après une pause.) Rien?

Madame de Detmond. — Que pourrais-je en dire?

Le Prince. — Ce que vous en pensez. La vérité.

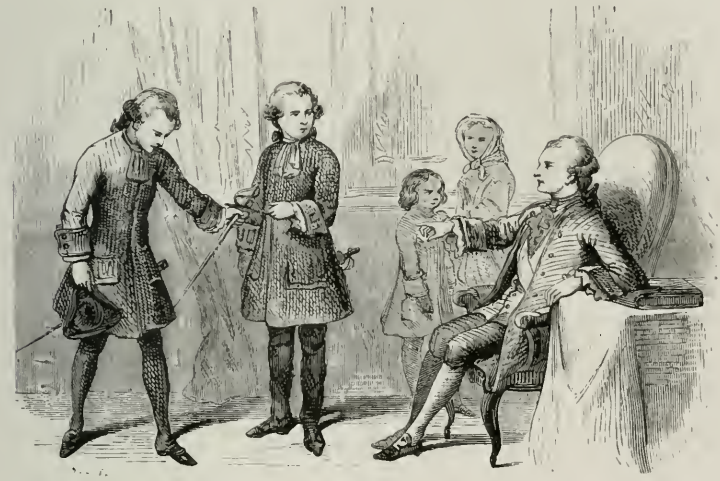
Madame de Detmond. — Et le puis-je, monseigneur? Si j'avais à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence? ou si j'avais à le blâmer, serait-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains?

Le Prince, souriant. — Fort bien, madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (Reprenant un ton sérieux.) Monsieur, chacun a ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble?

L'Enseigne, effrayé. — Monseigneur....

Le Prince. — Oui, c'est ma manière. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste aurait tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse.... Avec une conscience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme aussi effronté? qui devrait sentir qu'il a mérité ma disgrâce; qui sait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des mères; et qui

cependant... Monsieur, qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissements sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, madame, et à cause de la manière dont je m'en suis instruit; et surtout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave.... (D'un ton ferme et sévère.) Monsieur le capitaine, si dans la suite il se passait quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ : vous m'entendez? sur-le-champ. J'ai dessein d'avancer ce



jeune homme : et ni vous (au capitaine) ni (d'un ton plus doux) vous, madame, ne dérangerez mon plan... (S'adressant particulièrement à elle.) Ne lui donnez jamais rien, jamais, ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointements peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense. (Il lui fait signe avec la main.) Allez, monsieur, rendez-vous aux arrêts. (Les deux officiers sortent.)

SCÈNE XIV

LE PRINCE, MADAME DE DETMOND, LE PAGE.

LE PRINCE, la regardant. — Eh bien! madame, vous êtes bien triste?

MADAME DE DETMOND, respectueusement. — Monseigneur, je suis mère.

LE PRINCE. — Mais vous n'êtes pas une de ces mères faibles, qui, pour épargner à leurs enfants quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger?

Madame de Detmond. — Ce serait une tendresse mal entendue. Non ; je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes grâces de son prince.

Le Prince. — Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des grâces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramène, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable ; et je mesurerai mes bontés sur son changement. (Se tournant vers le Page.) Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues?

Madame de Detmond. — Non, monseigneur. Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon prince! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il était peu digne de vous.

Le Prince. — Que voulez-vous dire, madame? Vous ne me connaissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidèle, et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son père l'a fait pour moi.

SCÈNE XV

LE PRINCE, MADAME DE DETMONT, LE PAGE, UN VALET DE CHAMBRE

Le Valet de Chambre. — Monseigneur! le directeur.

Le Prince. — Qu'il entre! J'espère, madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCÈNE XVI

LE PRINCE, MADAME DE DETMONT, LE PAGE, LE DIRECTEUR.

Le Directeur, s'inclinant. — Je me rends à vos ordres, monseigneur.

Le Prince. — Bonjour, monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfants de la première qualité?

Le Directeur. — De la première qualité? C'est selon, monseigneur.

Le Prince. — Mais encore?

Le Directeur. — De douze cents livres.

Le Prince. — Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens? car c'est le point essentiel.

Le Directeur. — Monseigneur, ce sont des maîtres.

Le Prince. — Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne? Mais je ne les connais pas. C'est à vous seul, monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant.

Le Directeur. — C'est mon devoir, monseigneur.

Le Prince. — Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir?

Le Directeur. — Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

Le Prince. — Fort bien! Vous pouvez compter sur ma reconnaissance. (Au Page en le prenant par la main.) Viens, mon ami, tu vois bien, monsieur? Il est bon et doux. Voudrais-tu aller vivre avec lui?

Le Page, après avoir regardé un moment le Directeur. — Oui, monseigneur.

Le Prince. — Mais aussi apprends comment il faut regarder monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avait à se plaindre de toi...

Le Page. — Ah monseigneur! jamais.

Le Prince. — Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi à la moindre plainte...

Le Page, au Directeur, en lui baisant respectueusement la main. — Non, monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

Le Prince. — Comment trouvez-vous cet enfant?

Le Directeur. — Il suffit, monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

Le Prince. — Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous, madame?

Madame de Detmond. — Dieu! Si j'y consens?

Le Prince. — Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien... (Le regardant.) Mais pourquoi cet air triste?

Le Page, prenant la main du Prince. — Vivez heureux, monseigneur.

Le Prince, ému. — Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux.

Comme son cœur est déjà reconnaissant! Je vous laisse, monsieur. Et vous, madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

MADAME DE DETMOND, se jetant à ses genoux. — Monseigneur, puis-je me retirer, sans que mon cœur!...

LE PRINCE. — Que faites-vous? Je n'aime point cela.

MADAME DE DETMOND. — Permettez que...

LE PRINCE, la relevant. — Non, vous dis-je. Levez-vous, madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

MADAME DE DETMOND. — Eh bien! je vous obéis, et je me retire... (Levant les mains au ciel.) C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un prince aussi généreux.

LE PRINCE, l'accompagnant quelques pas avec bonté. — Adieu, madame, soyez heureuse.

SCÈNE XVII

LE PRINCE seul, regardant de tous côtés.

La belle matinée! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je? Du plaisir! Ne viens-je pas de goûter le plus grand? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

L'HONNÊTE FERMIER

DRAME EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

M. DE VERVILLE.
THIBAUT, son fermier.
MARGUERITE, femme de Thibaut.
VALENTIN, ceu leur fils.
GEORGE, leur fils.
JEANNETTE, leur fille.
LOUISON, leur fille.
LE BAILLI du village.
ROBERT, GERVAIS, PÉLAGE, voisins de Thibaut.

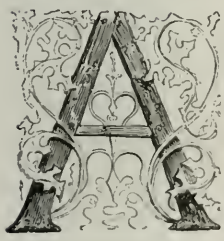
La scène se passe dans la maison de ferme de Thibaut.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chaumière. On y voit une armoire, une table, quelques chaises, et, dans l'enfoncement, sous un rideau, un berceau où repose un enfant.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, debout devant la table, coupe deux morceaux de pain, et y étend du beurre.



Après avoir travaillé pendant la plus belle moitié de notre vie, tomber dans la pauvreté! A quoi nous sert de n'avoir pas un seul instant ménagé nos peines, pour élever nos enfants avec honneur? Encore, s'ils étaient tous en état de gagner leur pain! Mes chers enfants, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure : en perdant notre pauvre bétail, nous avons tout perdu. Ce qui nous reste, est bien loin de pouvoir suffire à payer mon-

seigneur. Qu'allons-nous devenir? Si mon digne mari ne soutenait mon courage, je serais bientôt réduite à mourir de chagrin. Mais le brave Thibaut; oh quel homme! comme il paraît tranquille à-travers nos malheurs! Si je n'étais sûre qu'il me cache, par amitié, la moitié de ses peines, de peur de m'affliger, il faudrait le croire insensible. « Pourquoi pleurer, Marguerite, me dit-il, quand je n'ai plus la force de retenir mes larmes? Nous avons perdu notre bétail; eh bien! qui sait ce que le Ciel fera pour nous? Il n'abandonne jamais les honnêtes gens dans leurs afflictions. Je compte sur lui! » Hélas! sans être riche, il n'a jamais abandonné lui-même les malheureux. Combien de familles dans le village il a sauvées de la misère par ses conseils et par ses secours! Non, il n'est pas de meilleur homme sur la terre. Je possède encore ce qui manque à beaucoup de femmes dans la richesse, un bon mari, et des enfants qui nous aiment, qui se conduisent de manière à remplir notre cœur de joie. Lorsque je pense à toutes ces bénédictions de la Providence, je sens qu'elle veille sur nous; et mon chagrin m'en devient cent fois plus léger. Allons, un peu de courage, Marguerite. N'as-tu pas conservé ce qui pourrait te consoler de tous les malheurs? (Elle se retourne, avance de quelques pas vers la porte de la cabane, et appelle :) Jeannette! Jeannette!

SCÈNE II

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, en entrant. — Me voici, ma mère, que me veux-tu?

MARGUERITE. — Tiens, ma fille, voilà ton déjeuner.

JEANNETTE. — Oh, ma mère, il y en a trop de la moitié; je ne pourrai jamais manger tout cela.

MARGUERITE. — Regardes-y donc, ce n'est que ta ration ordinaire. J'espère que tu n'es pas malade?

JEANNETTE. — Non, mais je sens que je n'aurai plus autant de faim qu'auparavant.

MARGUERITE. — Que viens-tu me conter? Depuis quand fais-tu la petite bouche? Allons, mange ton déjeuner comme une grande fille. Veux-tu prendre ce pain?

JEANNETTE, prenant le pain, et le rompant en deux avec les doigts. J'en aurai trop, je t'assure. C'est bien assez d'en manger la moitié. (Elle présente l'autre moitié à sa mère.) Tiens, garde ceci pour Louison.

Marguerite. — Est-ce qu'elle t'a donné le soin de régler son appétit?

Jeannette. — C'est tout ce qu'il lui faut, elle ne t'en demandera pas davantage.

Marguerite. — Il me paraît que tu connais à merveille ta sœur! Va, Louison mangera bien son morceau tout entier comme toi. En voici un que j'ai apprêté pour elle.

Jeannette. — Non, non, elle le gardera pour ce soir, et alors elle m'en donnera la moitié à son tour. Laisse-nous faire. Nous nous sommes arrangées ensemble.

Marguerite. — Que signifie ce bel arrangement? Je suis curieuse de l'apprendre.

Jeannette. — Pourquoi me le demander? c'est un secret entre nous deux. Je t'en prie, ma mère, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

Marguerite. — Comment donc? Je veux absolument que tu me dises ce qu'il y a là-dessous.

Jeannette. — Eh bien, puisque tu me l'ordonnes, je vais te le racon-

ter. Hier au soir nous entendîmes mon père qui te disait : Maintenant que nos pauvres bêtes sont mortes, il faut nous arranger à la volonté du Ciel, et tâcher de faire tourner cette disgrâce à notre avantage. Nous devons être plus diligents, plus industrieux, et ménager autant que nous pourrons, afin de soutenir notre famille. Tu lui répondis, en l'embrassant, que tu serais la première à lui en donner l'exemple. Je fis signe à ma sœur de sortir. Nous nous embrassâmes comme vous ; et tout ce que vous voulez faire pour nous, nous convînmes aussi de le faire pour vous de notre côté.

Marguerite. — Mes chers enfants, vous prenez trop de part à nos peines. Elles ne sont pas faites pour votre âge. Ne craignez rien : le Ciel prendra soin de nous. O ma fille ! tu me fais sentir combien il est heureux d'être mère. (Elle l'embrasse.) Quel bien sur la terre vaudrait, pour moi, la tendresse que tu montres à tes parents? Console-toi. Je vous avais conservé ce dernier reste de beurre ; et tu peux encore aujourd'hui manger ton pain tout entier. Il faut qu'il te donne des forces, afin que tu puisses nous en gagner quand tu seras plus grande. Ne seras-tu pas bien aise alors de travailler pour tes parents?

Jeannette. — Ah ! si je le serai ! Heureusement nous pouvons commencer déjà. Nos mains sont petites, mais nous en travaillerons plus longtemps dans la journée ; et tout ce que nous viendrons à bout de gagner, nous le donnerons à mon père pour acheter du bétail. Nous élèverons aussi des poules, nous vendrons nos œufs ; et cet argent, ma mère, tout cet argent, nous te l'apporterons avec joie. (Voyant les yeux de Marguerite pleins de larmes.) Oh, ne pleure donc pas, je te prie, cela m'ôterait courage.

Marguerite. — Va, si je pleure, c'est de la joie que tu me donnes. Mais il est temps que tu déjeunes. Il y a bien des choses à ranger dans la maison ; et je veux que ton père trouve tout en ordre lorsqu'il reviendra.

Jeannette. — Est-ce qu'il est aux champs avec mes frères?

Marguerite. — Non, il est allé faire un tour à la ville. Il avait besoin de parler à monseigneur.

Jeannette. — Ah! tant mieux. Mon père est toujours gai lorsqu'il revient de chez lui. C'est un bien excellent homme, n'est-ce pas, que ce M. de Verville?

Marguerite. — Oui, ma fille. Jusqu'à présent il a eu des bontés pour nous. Dieu veuille qu'il nous les continue, lorsque nous en avons le

plus grand besoin. Depuis les pertes que nous avons faites, nous ne sommes plus en état de le payer; et souvent les personnes qui nous ont montré le plus d'attachement quand nous avons été exacts à les satisfaire, ne nous regardent que d'un plus mauvais œil lorsqu'elles se voient en danger de perdre quelque chose de notre part.

JEANNETTE. — Monseigneur ne sera pas de ces personnes-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Je l'espère aussi, mon enfant; autrement nous serions bien à plaindre.

JEANNETTE. — Qu'il me tarde que mon père soit rentré pour avoir de bonnes nouvelles! Doit-il revenir ce matin?

MARGUERITE. — Il s'est mis en route au lever du soleil, et je l'attends à chaque minute.

JEANNETTE, posant son pain sur la table. — En ce cas, avant de déjeuner, je vais tirer du vin et le mettre rafraîchir. Il ne sera pas fâché d'en boire une goutte à son retour.

MARGUERITE. — Mange d'abord ton pain; je me chargerai de ce soin, moi.

JEANNETTE. — Tu me demandais tout à l'heure si je ne travaillerais pas volontiers pour mes parents, et maintenant tu ne veux pas que je travaille.

MARGUERITE. — A la bonne heure. Je serais fâchée de te dérober ce plaisir. Aussi bien je vois qu'il t'en reviendra des caresses de ton père.

JEANNETTE. — Ah! je ne sais qui de nous deux est le plus content, lorsque je les mérite. Je vais tâcher d'en gagner. (Elle sort.)

SCÈNE III

MARGUERITE

Chers enfants, le Ciel m'en est témoin, c'est pour vous surtout que l'indigence me paraissait affreuse; et c'est vous qui me donnez les premières consolations. Que je dois bien plus vous aimer, lorsque vous êtes le seul bien qui me reste! Sans le malheur, je n'aurais pas connu toute votre tendresse. Peut-être m'aiderez-vous à vaincre mon chagrin, à force de combattre pour vous le cacher. Non, je ne troublerai point de mes plaintes la charmante gaieté de votre âge. (Elle court vers le berceau, en tire l'enfant, le serre entre ses bras, et le regarde avec attendrissement.) C'est à toi

seul que je viendrai dire mes peines, toi qui ne sens rien encore des maux de tes parents. Je puis verser des larmes en ta présence, sans craindre de t'affliger. Heureux enfant, je pleure sur ton sort, et tu me réponds d'un sourire. (Elle l'embrasse avec transport.)

SCÈNE IV

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, arrivant au moment où Marguerite tient l'enfant dans ses bras. — Ma mère, donne-le moi à mon tour que je le caresse. (Elle le prend et l'embrasse.) N'est-ce pas, mon ami, quand tu seras fort comme moi, tu travailleras aussi pour tes parents? Oh! tu verras comme je vais prendre soin de ta petite personne, pour que tu deviennes plus tôt grand et robuste. Tiens, nous sommes occupées, il faut que tu ailles dormir un peu. (Elle le remet dans son berceau, tandis que Marguerite les regarde l'un et l'autre d'un œil où la tendresse et la joie percent à travers quelques larmes. Jeannette revient vers Marguerite et lui dit :) Ma mère, je viens de mettre le vin rafraîchir : prête-moi la clef de l'armoire pour avoir du linge et une camisole pour mon père. (Elle prend la clef et ouvre l'armoire.) Il fait si chaud! Je crois le voir venir trempé de sueur et mourant de fatigue.

MARGUERITE. — Ah! s'il a fait quelque chose de bon pour sa famille, il arrivera tout lassé.

JEANNETTE, refermant l'armoire, et posant du linge blanc sur une chaise. — Je le connais. C'est qu'il voudra tout de suite s'en aller aux champs. Il n'y a jamais un moment de perdu avec lui.

MARGUERITE. — C'est une bonne leçon pour nous. Toi, par exemple, tu ferais bien de manger ton pain, pour aller à l'école quand tu auras embrassé ton père.

JEANNETTE. — A l'école? Oh! je n'y vais plus à présent.

MARGUERITE. — Qu'oses-tu dire, Jeannette? Est-ce que tu ne veux plus apprendre à lire et à écrire? Va, mon enfant, à quelque nécessité que nous soyons réduits, j'espère que notre travail nous mettra toujours en état de te faire instruire. Je me retrancherais plutôt la moitié de mes besoins.

JEANNETTE. — Il n'y aura plus rien à dépenser pour cela. Est-ce que mon frère Valentin ne lit pas aussi couramment que le magister au pupitre? C'est lui qui sera notre maître à Louison et à moi. Il nous le disait ce matin : Mes sœurs, vous savez que je me repose une demi-

heure après le dîner, avant de retourner au travail? Eh bien, si vous voulez, pendant ce temps, je vous commencerai une leçon; et le soir, à mon retour, je vous l'achèverai. Vous n'aurez qu'à vous bien appliquer, bientôt vous en saurez autant que la plus forte écolière du village. Nous devons commencer aujourd'hui, et tu verras.

MARGUERITE. — Comment! cette pensée est déjà venue à Valentin?

JEANNETTE. — Oui, ma mère, de lui-même. Je ne m'avisais pas d'y songer. C'est moi, disait-il, qui ai le plus coûté à nos parents, parce que je suis le plus âgé. S'ils avaient moins dépensé pour moi, ils auraient encore cet argent, et ils pourraient le dépenser pour mes sœurs. Ainsi donc il faut que je vous rende, autant que je pourrai, l'instruction que j'ai reçue, et qu'ils ne sont plus en état de payer pour vous.

MARGUERITE. — Hélas! pouvions-nous penser, en lui donnant des maîtres, que vous n'auriez pas un jour le nécessaire? Il nous en a coûté un peu, il est vrai, pour le faire instruire; mais j'en suis aujourd'hui bien contente. Cet argent n'a pas été mal employé. Valentin est reconnaissant, et il cherche de son mieux à nous en donner des preuves.

SCÈNE V

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, en sautant. — Le voici! le voici!

MARGUERITE. — Que veux-tu dire, Louison?

LOUISON. — C'est mon père; il vient d'arriver.

SCÈNE VI

THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, courant vers Thibaut les bras ouverts. — Ah! mon ami!

JEANNETTE, lui baisant la main. — O mon père!

LOUISON. — Que je suis joyeuse de te voir de retour!

THIBAUT. — Bonjour ma femme, bonjour mes chères enfants.

MARGUERITE. — Tu dois être bien fatigué de ta course.

THIBAUT. — Non, je me sens tout dispos. Mais toi, ma pauvre Marguerite, tu as l'air un peu triste. Tes yeux sont rouges; tu as pleuré, je le vois.

MARGUERITE. — Il est vrai, mon ami, mais n'en sois pas en peine;

c'est du plaisir d'avoir de si braves enfants. Si tu savais combien ils m'ont donné ce matin de satisfaction à ton sujet!

THIBAUT. — Tu me fais bien plaisir de me dire ces douces paroles! Il n'y a pas de plus grand bonheur, lorsqu'on fait son devoir, que de le voir faire à ceux qui nous appartiennent. Je suis allé à la ville le cœur plein de votre idée; maintenant que je rentre à la maison, je vois que ma femme et mes enfants se sont occupés de moi. C'est bien consolant.

MARGUERITE. — Veux-tu prendre quelque chose? Veux-tu changer d'habit? Jeannette a pourvu à tous ces besoins.

THIBAUT. — Non, je te remercie, il n'est pas nécessaire. Cette seule pensée me rafraîchit et me délasse. Il baise au front Jeannette.

MARGUERITE. — Tu as vu monseigneur? Eh bien, comment l'as-tu trouvé?

THIBAUT. — Comme je m'y attendais. Il a un cœur bon et sensible. C'est un homme, Marguerite, un homme dans toute la force du mot.

MARGUERITE. — Est-il vrai? A-t-il été touché de notre malheur? Conte-moi cela.

THIBAUT. — Aussitôt qu'on lui a dit que j'étais arrivé, sans me faire attendre un moment, il est venu me recevoir, et m'a fait entrer dans la plus belle salle de son hôtel.

JEANNETTE. — Dans la plus belle salle?

THIBAUT. — Oui, Jeannette. Il était à prendre du café avec sa femme. On a fait porter d'un jambon pour moi sur la même table; et madame a bien voulu m'en couper une tranche.

LOUISON. — Madame elle-même?

THIBAUT. — Vraiment oui, de ses propres mains, et d'une façon bien aimable encore!

MARGUERITE. — Oh, la chère dame!

THIBAUT. — On n'a point voulu me laisser parler d'affaires que je n'eusse achevé de déjeuner.

MARGUERITE. — Voyez, comme c'est charmant! Et ensuite?

THIBAUT. — Eh bien, mon cher Thibaut, quelles nouvelles? m'a dit monseigneur. — De bien mauvaises, lui ai-je répondu. En huit jours, j'ai perdu tout mon bétail par une maladie qui est venue à la suite de cette horrible sécheresse. Me voilà ruiné. Je viens vous en avertir, pour que vous soyez libre de donner votre ferme à un autre. Je viens aussi vous offrir tout ce qui me reste dans le monde. Il est bien affli-

geant pour moi de n'avoir pas assez pour vous satisfaire. Mais je vous promets en honnête homme de travailler nuit et jour, afin de parvenir à vous payer en entier. Le pain va me paraître amer, tant que je ne vous aurai pas satisfait jusqu'au dernier sou.

Marguerite. — Oh! certainement nous le ferons avec joie. Qu'a dit monseigneur?

Thibaut. — Je savais déjà tes pertes, mon pauvre Thibaut, et j'en suis bien affligé. — Que je te plains aussi! a dit madame avec sa douce voix. Ah! c'est de tout mon cœur.

Marguerite. — Le digne couple! Ils sont aussi bons l'un que l'autre.

Thibaut. — Je ne viens pas, leur ai-je dit, pour vous porter à la compassion envers moi. Je n'en ai pas besoin, je suis en état de travailler. Ce qui me tourmente, c'est de ne pouvoir m'acquitter envers vous. J'avoue que je suis aussi bien triste pour ma femme et pour ma jeune famille : moi qui aurais donné tout mon sang, pour qu'elles ne connussent jamais le besoin! Vous êtes riches, vous autres, et vous n'avez pas d'enfants. Vous ne savez pas ce que c'est que de voir souffrir ceux à qui l'on a donné la vie. Ah! si vous aviez des enfants tels que les miens! si vous les aimiez de toute votre âme! si vous en étiez aimé comme je le suis!..... En disant ces mots, la douleur m'a fait cacher le visage entre les mains. Quand j'ai relevé ma tête, j'ai vu monseigneur qui ne me voyait plus. Il était tourné vers sa femme. Ils se regardaient l'un l'autre avec tendresse, et les yeux pleins de larmes. Ce n'était pas seulement de pitié : j'ai bien compris qu'il y avait là-dessous quelque chose qui les touchait en personne.

Marguerite. — Et tu ne leur en as pas demandé la cause?

Thibaut. — Je n'en ai pas eu le courage. Dès que j'ai voulu continuer à leur parler de mes enfants, monseigneur a changé de propos. Je me suis aperçu qu'ils avaient quelque affection secrète. Je ne savais comment me tirer assez vite de ce sujet : je me suis rabattu à leur parler de mes blés, en comptant ce qui pourrait leur en revenir.

Marguerite. — Et monseigneur ne s'est pas mis en colère, lorsque tu lui as fait entendre que tu ne pouvais pas le payer?

Thibaut. — Non, du tout, au contraire. Écoute, Thibaut, m'a dit ce brave homme, il ne faut pas te désespérer. Retourne vers ta femme. Je vais faire mettre bientôt mes chevaux à ma voiture, et je me rendrai chez toi. Là nous nous accorderons ensemble. Je t'ai regardé toujours comme un homme de bien, et je prendrai tous les arrangements que tu voudras.

MARGUERITE. — Est-ce possible? Voyons, combien pouvons-nous lui devoir?

THIBAUT. — Dix-huit cents écus.

MARGUERITE. — Juste ciel! comme nous sommes loin de ce compte!

THIBAUT. — Il est vrai. Mais si nous avions sauver notre bétail, si nos foins avaient rendu cette année, nous aurions de quoi payer cette somme, et une autrefois au-delà.

MARGUERITE. — Ah mon ami! qu'allons-nous devenir?

THIBAUT. — Ne perdons pas courage, ma femme. Nos mains valent de l'or. Tant que nous aurons de la force et de la santé, notre dette peut se payer avec le temps. C'est toute ma consolation. Je mourrais bien vite d'étouffement de cœur, si je croyais qu'en mettant un écu au bout l'un de l'autre, je ne parviendrais pas à la fin à me libérer. As-tu rassemblé tout l'argent que nous avons chez nous?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, je l'ai compté, et je l'ai mis dans le sac. (Elle va tirer d'un coffre un sac de cuir.) Il n'y a pas tout à fait cent écus ronds.

THIBAUT. — Ils y étaient pourtant, je crois?

MARGUERITE. — Il est vrai. C'est que j'en ai tiré douze francs pour faire aller tant bien que mal notre ménage pendant quelques jours.

THIBAUT, la regardant fixement. — Mais, ma chère femme, pouvons-nous tenir notre ménage avec l'argent d'un autre? Bonté divine! ne souffre pas que de pareilles pensées nous viennent jamais dans l'esprit. Mets ces douze francs avec le reste, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, avec un soupir. — Oui, tu as raison, les voilà. (Elle met les douze francs dans le sac, et va l'enfermer dans le coffre.)

THIBAUT. — C'est bien. Nous n'avons plus qu'à rassembler nos hardes et nos meubles, pour les abandonner à monseigneur. Nous ne garderons que les habits que nous avons sur le corps. De cette manière, nous pourrons nous présenter le cœur net devant lui. Voilà le seul parti que nous ayons à prendre pour n'être pas malheureux. (On frappe doucement.)

JEANNETTE, allant à la porte. — Il me semble que l'on vient de frapper. Oui, je vois quelqu'un. (Elle revient, et dit à voix basse.) C'est M. le bailli.

THIBAUT. — M. le bailli! Que me veut-il? Nous n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

MARGUERITE. — Je me sens frissonner par tout mon corps. Nous sommes perdus, mon ami, la justice se met dans nos affaires. Je connais le bailli. Il faut qu'il y ait du malheur, puisqu'il s'en mêle.

THIBAUT. — Tranquillise-toi, ma femme, nous n'avons rien à craindre. Emmène tes enfants, et laisse-moi seul avec lui.

MARGUERITE. — Que me dis-tu ? Je ne veux pas te quitter.

THIBAUT. — Non, laisse-nous. Si méchant qu'il soit, il ne m'effraye pas. Tu m'affligerais de rester. Sors, je t'en prie.

MARGUERITE. — Puisque tu le veux, il faut obéir. (Elle se retire, en prenant Jeannette et Louison par la main. Le bailli les rencontre à son passage, et les salue. Les petites filles, saisies de frayeur, se pressent contre leur mère, et sortent avec elle.)

SCÈNE VII

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI. — Thibaut, ne t'ai-je pas vu passer tout à l'heure sur le chemin de la ville ?

THIBAUT. — Cela peut être, M. le bailli ; j'en reviens effectivement. Je suis allé rendre compte à monseigneur du mauvais état de mes affaires.

LE BAILLI. — Comment ! sans me consulter. Vous êtes-vous arrangés ensemble ?

THIBAUT. — Non, pas encore.

LE BAILLI. — Ah ! tant mieux. Je suis venu t'offrir mes services pour te défendre contre lui.

THIBAUT. — Contre lui ! N'est-ce pas monseigneur qui vous a fait obtenir la place que vous avez ?

LE BAILLI. — J'en conviens. Aussi je ne veux pas agir ouvertement. Mon dessein est de te soutenir en secret. Je te donnerai un homme de loi de la ville, qui te ferait gagner, quand tu devrais perdre. Tu m'entends? ce qu'on appelle un grand coquin. Il te servira bien ; c'est mon ami.

THIBAUT. — Un grand coquin, votre ami! Voyez la sympathie. Je l'aurais deviné.

LE BAILLI. — On ne prend pas ces choses au pied de la lettre. Je veux dire un homme qui saura te tirer d'embarras. La circonstance t'est favorable. Lorsque l'année se trouve extraordinairement mauvaise, les juges accordent des dédommagements aux fermiers contre leurs seigneurs.

THIBAUT. — Et donnent-ils aux seigneurs des reprises contre leurs fermiers, quand l'année se trouve extraordinairement bonne ?

LE BAILLI. — Non.

THIBAUT. — En ce cas, je n'irai point solliciter vos juges. Si j'avais

gagné deux mille écus sur ma ferme, monseigneur n'aurait eu rien à réclamer contre moi. Quand j'y perds deux mille écus, je ne dois rien avoir à réclamer contre lui.

Le Bailli. — Tu méprises donc la justice, quand elle vient à ton secours?

Thibaut. — Je ne méprise point la justice ; mais j'estime encore plus ma conscience. Si j'ai fait un marché qui ne soit pas contre la loi, la loi n'a rien à y voir. Elle aurait beau me décharger de mon engagement, l'honneur me condamnerait à le remplir.

Le Bailli. — Ton honneur ni ta conscience ne souffrent en rien dans cette affaire. Ce n'est pas ta faute si tu as essuyé une si grosse perte.

Thibaut. — Qu'en savez-vous? Peut-être ai-je eu tort d'acheter à la fois tant de bétail. Je n'avais qu'à en acheter seulement la moitié, je n'aurais pas tant perdu ; et il me serait resté de l'argent pour payer mon fermage.

Le Bailli. — Ta faute ou non, elle est commise. Et sais-tu bien à quoi tu t'exposes, en te livrant à la discrétion de M. de Verville? il peut te faire emprisonner.

Thibaut. — S'il a ce droit sur moi, pourquoi voudrais-je le lui faire perdre? S'il veut me traiter avec humanité, pourquoi lui en dérober le plaisir?

Le Bailli. — Quand il ne te poursuivrait pas avec rigueur, il est mortel ; et ses héritiers ne seront pas si traitables. Au lieu qu'en recourant à la justice, tu peux te mettre à l'abri de tout, au moyen d'une quittance finale qu'elle te fera donner.

Thibaut. — Quoi! la justice irait faire accroire à monseigneur qu'il est payé, avant qu'il ait reçu jusqu'au dernier sou?

Le Bailli. — Non, mais après avoir pris connaissance de tes affaires, elle lui témoignera que tu es dans l'impuissance de le payer.

Thibaut. — Je n'ai pas besoin d'elle pour cela. Je le ferai bien voir aussi clairement à monseigneur. Il sait les malheurs qui m'ont réduit à l'état fâcheux où je me trouve. Il ne peut pas maintenant prétendre plus que je ne possède.

Le Bailli. — Sans doute : mais il faut toujours se mettre en règle. D'abord l'homme de loi que je te donnerai, te dressera une requête pour me demander un rapport de justice. Alors je ferai avec les experts une estimation de tes blés, puis un inventaire de tes meubles ; et ensuite nous procéderons.

THIBAUT. — Et cela se fait-il pour rien?

LE BAILLI. — Ce ne serait pas juste. Il y a les droits de ma place. Mais ce n'est pas toi qui les payes. Ils seront prélevés avant tout sur ce qui reviendrait de tes deniers à M. de Verville.

THIBAUT. — C'est donc autant de moins qu'il en recevrait?

LE BAILLI. — Que t'importe?

THIBAUT. — Comment, M. le bailli, que m'importe? Je n'irai pas vous laisser palper une partie de mon argent, vous à qui je ne dois rien, pour en frustrer monseigneur, à qui j'ai tant d'obligation des bontés qu'il a toujours eues pour moi.

LE BAILLI. — Tu n'en serais pas moins quitte envers lui. Il serait obligé de se contenter, pour sa créance entière, de l'abandon de tes effets ; encore, t'en ferais-je conserver une partie; et ce que tu pourrais gagner ensuite, serait pour toi.

THIBAUT. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Tout ce qui me reste aujourd'hui, je veux le céder à monseigneur; et tout ce que je pourrai ménager ensuite chaque jour, après avoir nourri ma famille, je le ramasserai pour m'acquitter peu à peu envers lui.

LE BAILLI. — Y penses-tu, de vouloir t'épuiser de travail, sans en tirer de profit? Veux-tu passer ta vie entière à labourer pour les autres?

THIBAUT, avec sensibilité. — Ah! vous ne savez pas le plaisir que l'on ressent à se trouver content de soi-même! Avec quelles larmes de joie je lui apporterai de temps en temps le fruit de mes sueurs! Quel bonheur je goûterai de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance, de lui montrer qu'il ne s'est pas trompé sur mon compte, en me croyant un honnête homme, et qu'en perdant toute ma petite fortune, je n'ai rien perdu de ma probité!

LE BAILLI. — Je vois, mon pauvre Thibaut, que tu n'entends rien aux affaires.

THIBAUT. — C'est-à-dire que je ne veux pas vous aider à faire les vôtres. Croyez-vous que je sois la dupe de votre avarice? Vous ne cherchez qu'à m'embarquer dans un procès pour en tirer du profit. Que n'alliez-vous offrir contre moi vos services à monseigneur? Vous saviez qu'il avait trop de bonté pour vouloir achever ma ruine, en me poursuivant avec rigueur; et vous avez cru que moi, j'aurais assez d'ingratitude pour chercher à lui soustraire ce que je lui dois si justement! Non, M. le bailli, oubliez, si vous voulez, ses services, moi je

veux m'en souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Je n'ai pas eu besoin de vous jusqu'ici, je saurai toujours m'en passer. Allez chercher d'autres pratiques à ces coquins dont vous faites vos amis.

Le Bailli. — Quoi! tu oses m'injurier. Sais-tu que je puis tôt ou tard te faire sentir ma vengeance?

Thibaut. — C'est moi qui vous ferais trembler de la mienne, si j'allais découvrir vos sourdes manœuvres à monseigneur.

Le Bailli. — Ah! mon cher Thibaut! je t'en conjure...

Thibaut. — Sortez, lâche que vous êtes. Je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos conseils. (Le bailli se retire avec confusion.)

SCÈNE VIII

THIBAUT.

Les voilà, ces gens qui devraient faire fleurir la paix dans les campagnes! Ils ne cherchent qu'à y porter le trouble et la division. C'est eux qui sont la ruine du paysan, en les précipitant dans les procès. Au lieu d'entretenir la bonne intelligence entre le pauvre et le riche, ils ne travaillent qu'à les aigrir l'un contre l'autre. Eh! quel est le seigneur qui n'aurait pas du plaisir à traiter humainement son fermier, s'il savait que celui-ci le regarde comme son père? O M. de Verville, soyez le mien! Je vous abandonne avec confiance bien plus que ma propre destinée, c'est le sort de ma femme et de mes enfants.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUT, MARGUERITE.

Thibaut. — Non, te dis-je, Marguerite, nous n'avons rien à craindre du bailli. Je t'assure qu'il a une plus grande peur de moi dans ce moment, qu'il ne m'en fera jamais.

Marguerite. — A la bonne heure. Je sais que tu ne voudrais pas me tromper, quand ce serait pour me rendre plus tranquille.

Thibaut. — Rassure-toi donc. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre.

Je croyais que Gervais avait perdu comme moi tout son bétail; mais en donnant un coup d'œil à notre jardin, j'ai vu à travers la haie quatre belles vaches qui paissent là-bas dans sa prairie.

MARGUERITE. — Eh bien, mon ami?

THIBAUT. — C'est qu'il y a un accord entre nous, par lequel il me revient deux de ces bêtes.

MARGUERITE. — Et comment donc?

THIBAUT. — Je vais te le dire. Lorsque la maladie commençait à se répandre sur nos bestiaux, je vis Gervais fort triste. Comme j'étais alors plus fortuné que lui, je lui promis de ne pas le laisser dans la peine. Il me remercia d'une manière si touchante de ma bonne volonté, que je voulus sur-le-champ lui en donner une preuve. Quoique mon troupeau fût plus nombreux que le sien, nous convînmes que nous mettrions ensemble toutes nos bêtes qui réchapperaient de la maladie, et que nous partagerions par égale moitié. J'étais alors bien loin de penser que cet arrangement ne dût pas tourner à son avantage. Aujourd'hui même je ne voudrais pas en profiter, s'il ne regardait que nous seuls; mais je n'en suis plus le maître. Je me vois obligé de rassembler tout ce que j'ai au monde pour l'abandonner à monseigneur. Je me croirais coupable d'un vol si je ne réclamais à son profit jusqu'à la moindre chose qui doit me revenir.

MARGUERITE. — Et as-tu vu Gervais depuis nos pertes?

THIBAUT. — Non, mais tout à l'heure je lui ai dépêché notre fils George par la petite porte du jardin. Tiens, le voici déjà de retour.

SCÈNE II

THIBAUT, MARGUERITE, GEORGE.

THIBAUT. — Eh bien! mon fils, que dit Gervais?

GEORGE. — Qu'il ne sait de quoi je parle, ni ce que vous avez à demander de ses vaches.

THIBAUT, d'un air surpris. — Il faut sans doute que tu aies fait ton message de travers.

GEORGE. — Non, non, mon père. Je lui ai dit fort clairement la chose comme vous me l'aviez commandé. Il a si bien compris mes paroles, qu'il les a rapportées au bailli, qui venait le voir. Au reste, il va venir vous parler lui-même.

THIBAUT. — Bon! bon! les choses s'arrangeront entre nous au pre-

mier mot. Gervais sait aussi bien que moi ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

MARGUERITE. — As-tu quelque assurance par écrit de sa promesse?

THIBAUT. — Je n'en ai pas besoin, ma femme. Peut-il y avoir d'assurance mieux écrite que notre parole même? Quand celle-ci ne tient pas, la probité ne tient plus.

MARGUERITE. — Tu t'imagines que tout le monde pense comme toi. Ah! mon ami, dès qu'il s'agit d'intérêt...

THIBAUT. — Que dis-tu? Jamais je ne croirai ces vilenies de mon voisin. Je l'ai toujours regardé comme un brave homme. Mais le voici, tu verras comme tout va s'expliquer. (A George.) Je n'ai plus besoin de toi, mon fils; tu peux retourner à l'ouvrage.

GEORGE. — Oui, mon père. (Il sort.)

SCÈNE III

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

THIBAUT. — Tu as bien fait, Gervais, de venir toi-même. Je parie que George aura brouillé toute sa commission.

GERVAIS. — Je le croirais; car je n'ai rien compris à ce qu'il voulait me faire entendre. Il m'a dit que tu envoyais chercher mes vaches.

THIBAUT. — Non, je lui avais ordonné de te demander les miennes.

GERVAIS. — Tes vaches?

THIBAUT. — Oui, oui, de celles que j'ai vues dans ta prairie. N'en as-tu pas sauvé quatre?

GERVAIS. — Sans doute. Mais sont-elles à toi.

THIBAUT. — Deux de celles-là m'appartiennent. Ne nous sommes-nous pas donné parole de partager en bons amis ce qui nous resterait?

GERVAIS, d'un air embarrassé. — Mais, Thibaut...

THIBAUT. — Point de détour. Dis nettement si cela n'a pas été convenu entre nous.

GERVAIS. — Je ne puis en disconvenir, mon voisin; mais on dit bien des choses qui ne peuvent pas ensuite se pratiquer. Considère un peu ma situation. D'un si beau troupeau que j'avais, ne sauver que quatre têtes, et t'en donner deux!

THIBAUT. — Je suis plus à plaindre, moi qui suis forcé de te les demander. Quand nous avons fait notre accord, pour lequel de nous devait-il être le plus avantageux? N'avais-je pas un plus grand nombre

de vaches que toi? N'était-ce pas un moyen plus honnête que j'employais pour te secourir? Ne le regardais-tu pas toi-même comme un bienfait de ma part? Ose le désavouer.

GERVAIS. — Tant s'en faut, mon voisin; mais après une si grosse perte...

THIBAUT. — Voilà donc à quoi tient ta probité? Tu es un de ces honnêtes gens qu'on voit marcher d'un pied assez ferme dans le bonheur, mais qui trébuchent à tout pas dans la disgrâce. Marguerite t'avait connu mieux que moi. Je vois bien qu'il ne faut le plus souvent priser la droiture que pour sa propre valeur.

GERVAIS. — Mais le bailli vient de m'assurer que la justice même ne saurait me condamner là-dessus.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien à te dire si tu consultes la chicane avant ta conscience. J'étais ton ami, et je m'en souviens encore assez pour ne pas te citer devant les juges, et te faire déclarer tout haut ta malhonnêteté. Va, je te laisse tes vaches. Je ne te les aurais jamais demandées pour moi-même. Ce n'était que pour m'acquitter envers M. de Verville. J'en travaillerai un an de plus pour lui. Tu peux te retirer. Je te rends ta parole.

GERVAIS, avec l'accent du désespoir. — Ah! Thibaut, tu me portes le couteau dans le cœur. (Il se retire à pas lents.)

SCÈNE IV

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, cachant sa tête dans ses mains. — Il m'a trompé, lui que je croyais mon plus fidèle ami! Était-ce de sa part que je devais l'attendre?

MARGUERITE, s'approchant de lui. — Allons, mon cher homme. C'est mon tour de te donner un peu de courage.

THIBAUT. — Ah! Marguerite, j'en ai contre toutes les pertes de la richesse, mais non contre celles de l'amitié.

MARGUERITE. — Console-toi. Nous trouverons des amis plus sûrs. Tiens, voici le riche Robert. Il a peut-être quelque chose de bon à te proposer.

SCÈNE V

THIBAUT, MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT. — Bonjour, Thibaut. Eh bien! comment cela va-t-il?

THIBAUT. — Fort mal, Robert. Tu dois certainement savoir que je suis ruiné.

ROBERT. — Oui, l'on vient de me le dire; et c'est pour cela que je suis venu te voir.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien.

ROBERT. — Comment donc? tu as encore un beau champ de blé, dont tu peux faire de plus beaux écus. Si tu veux le vendre, je suis ton homme. Je te l'achète sur pied, tel qu'il est, argent comptant. Qu'en dis-tu?

THIBAUT. — Est-ce que tu en aurais envie? Tant mieux. Monseigneur doit venir ce matin; tu pourras t'arranger avec lui. Je n'irai pas sur ton marché.

ROBERT. — Je n'ai rien à voir avec monseigneur. C'est ton blé.

THIBAUT. — Il m'appartenait il y a quelques jours. Il n'est plus à moi maintenant.

ROBERT, avec surprise. — Comment! Est-ce que tu le lui aurais vendu?

THIBAUT. — Non, mais depuis que j'ai vu mourir mes bestiaux, je suis hors d'état de le payer. Je lui abandonne tout ce que je possède.

ROBERT. — Es-tu fou, Thibaut? Tant qu'il ne s'est pas pourvu en justice pour se faire adjuger ton grain par forme de nantissement, il t'appartient et tu peux en faire ce qu'il te plaira. Tu as déjà trop perdu, pour perdre encore le reste. Demande à Marguerite ce qu'elle en pense.

MARGUERITE. — Je pense qu'il nous faut d'abord payer ce que nous devons, à quelque prix que ce soit. Si nous n'avons plus notre bétail, monseigneur n'en a pas profité. Cette perte nous regarde et non pas lui.

ROBERT. — Mais cela ne va pas jusqu'à se mettre sans pain. Il faut garder quelque chose pour remonter au-dessus de ses affaires.

THIBAUT, le regardant d'un air sévère. — Et cela aux dépens de notre bon seigneur?

ROBERT. — Il est si riche! Tout ce qui lui reviendrait de votre abandon serait pour lui moins qu'un écu pour vous.

THIBAUT. — il pourrait s'en passer, je le crois; mais est-ce à moi de le prendre? Cela te paraît-il juste?

Robert. — Comme si tu ne savais pas que c'est un homme compatissant et généreux !

Thibaut. — C'est pour cela même qu'on est obligé d'en user plus honnêtement envers lui.

Marguerite. — Parce qu'il traite bien les autres, vous verrez qu'il faudrait le mal traiter!

Thibaut. — Allons! Robert, ce serait une infamie.

Robert. — Ne sois donc pas si fier, et sois un peu mieux avisé. Il n'y a que la manière de voir les choses. Il te ferait sans doute du bien : pour en être plus sûr, tu te le fais à toi-même. Est-ce un mal de se mettre au nombre des malheureux qu'il soulage?

Thibaut. — Il n'aurait pas longtemps à jouir de cette douceur, si tous ses fermiers suivaient tes avis.

Robert. — Que tu es obstiné ! Je perds mon temps avec toi. Je n'ai qu'un mot à te dire. Veux-tu me vendre ton blé, oui ou non?

Thibaut, avec un sourire de mépris. — Ha! je comprends à merveille. Je devine ce qui te fait prendre tant de part à mon malheur. Ecoute, tu es riche, et ce marché ne serait pour toi qu'une bagatelle. J'ai un meilleur coup à te proposer de faire ensemble.

Robert. — Voilà qui est raisonnable. Voyons.

Thibaut. — Monseigneur est près d'arriver. Il porte toujours sur lui une bourse bien garnie, une montre d'or et des bijoux précieux. Veux-tu que nous allions l'attendre au coin de la forêt, pour lui enlever sa dépouille ? C'est une bonne affaire celle-là !

Robert, reculant deux pas en arrière. — Y penses-tu, Thibaut ?

Thibaut. — Il est si riche ! Ce qu'il perdrait de l'aventure serait pour lui moins qu'un écu pour nous.

Robert. — Oui, mais le gibet!

Thibaut. — Il n'y a donc que cela qui t'arrête. Si j'étais juge, Robert, je te ferais bien voir que ce que tu me proposes ne le mérite pas moins. Prendre à quelqu'un son argent dans sa poche, ou lui enlever les fruits de sa terre, quand on est hors d'état de le payer, je ne sais lequel de ces deux vols est le plus affreux.

Robert. — J'y vois une grande différence.

Thibaut. — Cela peut être, mais donne-toi la peine d'y réfléchir, et tu penseras comme moi.

Robert. — Je n'ai garde vraiment. Je ferais de beaux profits avec cette manière de raisonner. Allons, Thibaut, songe un peu mieux à tes

affaires. Ton seigneur t'aura de grandes obligations, quand tu te seras réduit à la misère pour lui. Tu n'y gagneras que des mépris de sa part, et de plus mauvais traitements.

THIBAUT. — Oui, s'il avait un cœur tel que le tien, j'aurais sujet de le craindre.

ROBERT. — Mais dis-moi donc, homme intraitable, quel mal je fais, lorsque je veux empêcher ta famille de souffrir les horreurs du besoin? C'est toi qui seras coupable de ses souffrances et de sa mort. Je ne demande qu'à te donner la valeur de ton blé, si tu es raisonnable. Et avec cet argent...

THIBAUT, lui saisissant brusquement le poignet. — Robert, j'ai perdu en huit jours toute ma richesse, et je me vois au moment de n'avoir plus une obole. Mais avant que je songe à pourvoir aux besoins même les plus pressés de ma subsistance par quelque moyen déshonnête (il ôte son chapeau), je demande au Ciel de me foudroyer de son tonnerre.

ROBERT, avec un sourire moqueur. — A la bonne heure. Que t'importent ta femme et tes enfants? laisse-les mendier leur pain. Tu auras le plaisir, sur ton fumier, de t'entendre appeler le brave Thibaut, l'honnête homme.

THIBAUT. — Et toi, l'on ne t'appellera jamais qu'un fripon. Malheureux! tu as plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre; et dans l'avidité d'en amasser encore, tu veux dépouiller les autres, et me rendre scélérat comme toi! (Il le prend par les épaules.) Sors à l'instant de ma maison, ou je suis capable de t'assommer. (Il le chasse honteusement.)

SCÈNE VI

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Je n'ai vu de ma vie un plus effronté coquin. Il sait l'horreur que j'ai pour la moindre injustice, et il vient du premier abord me proposer un vol épouvantable. Il n'en aurait pas eu l'audace, lorsqu'il me savait à mon aise. L'indigence doit être bien affreuse, si elle expose à de pareils affronts! O Marguerite! ne nous laissons jamais ébranler par les tourmentes de la misère. Plus nous sommes pauvres, plus il faut nous roidir dans notre probité.

MARGUERITE. — On croirait autrement que nous n'avions de l'honneur que par la richesse.

THIBAUT. — Voilà ce qui me console des indignités que je viens de

souffrir. N'écoutons plus les autres, ma femme. Nous n'avons besoin que de nous-mêmes. (On entend du bruit à la porte.) Qui frappe? Ne pourrai-je donc avoir un seul moment de repos?

SCÈNE VII

THIBAUT, MARGUERITE, PELAGE.

PELAGE. — Bonjour, mes braves gens.

THIBAUT, s'avançant brusquement vers lui. — Que nous veux-tu, Pelage? Viens-tu nous proposer aussi quelque noirceur?

PELAGE, d'un ton calme. — Moi Thibaut? En as-tu jamais entendu de ma bouche?

THIBAUT, se jetant dans ses bras. — Non, non, pardonne. C'est un reste d'indignation qui m'emportait. Si tu savais ce qui m'arrive depuis une heure, tu m'excuserais de me défier de tous les humains. L'homme de la justice veut me faire commettre une iniquité; mon ami me paye d'un bienfait par de l'ingratitude; et le plus riche habitant du village marchande ma droiture pour un misérable profit.

PELAGE. — Oublie ces malheureux. S'ils ont choisi le mal pour métier, tu es bien bon de t'offenser de leur infamie. Écoute, je n'ai que deux mots à te dire. Je sais que tu es hors d'état de payer M. de Verville. Il me serait impossible, pour le moment, de t'avancer la somme qui te manque. Mais tâche d'obtenir du temps. J'ai de quoi répondre : je serai ta caution, et tu garderas ta ferme.

MARGUERITE, à Thibaut qui reste frappé d'une vive surprise. — Vois, mon ami, quelle bonté! (à Pelage.) O mon cher voisin! d'où te vient pour nous une pensée si secourable?

PELAGE. — Elle est toute simple. Le brave Thibaut, me suis-je dit, a soulagé de son mieux tous ceux qu'il a vus dans la peine. Il serait bien affreux qu'il ne trouvât personne pour l'en retirer à son tour; et je suis venu.

MARGUERITE, à part. — Il semble que le ciel nous l'envoie.

PELAGE. — Eh quoi! Thibaut, tu ne dis rien? (Il lui tend la main.)

THIBAUT, la prenant avec vivacité, et la serrant dans les siennes. — Ah mon cher Pelage! ne crois pas que ce soit par indifférence. Je suis pénétré jusqu'au fond du cœur de tes offres; mais je ne puis les accepter.

PELAGE. — Pourquoi donc? Elles ne te seront pas inutiles. Dans quelque bonne disposition que M. de Verville soit à ton égard, il de-

viendra plus facile encore, en se voyant pleinement en sûreté par ma caution.

THIBAUT. — Mais qui me servira de caution envers toi-même?

PELAGE. — Ta probité, ton intelligence, et ton amour du travail.

THIBAUT. — Tu vois ce qu'ils m'ont valu jusques à présent. Il a suffi d'une mauvaise année pour me ruiner. Une seconde ne ferait qu'ajouter ta ruine à la mienne.

PELAGE. — N'importe, j'en cours les risques.

THIBAUT. — Et voilà ce que je ne veux point. C'est bien assez de souffrir avec ma famille, sans voir que mes amis souffrent aussi pour moi. Je n'aurais plus un moment de tranquillité. Un brouillard, un nuage, le moindre tourbillon de poussière, jetteraient l'épouvante dans mon esprit.

PELAGE, avec instance. — Mon cher Thibaut, si tu savais combien tu me désoles par tes refus! Je ne pourrai donc rien faire pour toi!

THIBAUT. — Tu en as fait assez en soulageant mon pauvre cœur. Il est déchiré; mais les larmes que je vois dans tes yeux, servent de baume à ses blessures. O mon bon ami! quoiqu'il soit bien triste d'être réduit à la pitié des autres, il y a toujours une grande différence d'être plaint ou d'être maudit. Grâces au Ciel, tu n'auras jamais à regretter de m'avoir connu. En quelque endroit que je te rencontre, je n'aurai pas besoin d'enfoncer mon chapeau sur les yeux, ou de détourner la tête, pour n'avoir pas à rougir de ta présence.

PELAGE. — Plus tu me résistes, plus je sens croître mon amitié. Et toi, cruel, tu ne veux pas me donner la tienne?

THIBAUT. — Penses-y donc, je t'en supplie. Je sais tes faibles moyens. Serais-je ton ami, en te plongeant dans l'embarras pour m'en soulever? Non, mon bon voisin, je ne suis coupable de la ruine de personne; et l'on ne pourra jamais dire que je le sois devenu. Aussi longtemps que je vivrai, je veux m'endormir avec un cœur innocent. C'est alors qu'une poignée de paille vous fait un lit de roi.

PELAGE. — Je ne te presse plus. Je sens que je ne suis pas digne de finir tes peines. Le Ciel sans doute s'en réserve l'honneur. Je ne te demande que la préférence après lui. Et mes bras et ma petite fortune, tu les trouveras toujours à ton service. Adieu. (Il sort. Thibaut le conduit jusqu'à la porte, en lui serrant la main.)

SCÈNE VIII

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Ah Marguerite! j'ai donc un ami! je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne. J'allais peut-être céder à ses prières, de peur de l'affliger. Nous voilà délivrés d'une tentation si violente. Il faut empêcher qu'elle ne revienne. Allons, ma femme, il s'agit de prendre un parti vigoureux. Viens avec moi rassembler jusqu'à nos moindres effets. Que tout soit prêt avant l'arrivée de monseigneur! Il pourrait croire que nous avons un instant balancé dans notre devoir. (On baisse le rideau.)

ACTE III

Le rideau se relève; on voit des meubles dispersés de toutes parts, et, sur une grande table, un tas de hardes et de linge.

SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Courage, Marguerite, soutiens tes forces autant que tu le pourras, jusqu'à ce que notre besogne soit achevée.

MARGUERITE. — La voilà, je crois, finie.

THIBAUT. — Comment! c'est là tout ce que nous avons à donner à monseigneur? Je n'ai jamais tant désiré d'être un peu mieux dans nos petites affaires, qu'au moment de m'en dépouiller. As-tu bien regardé dans tous les coins?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, j'ai renversé chaque tiroir de l'armoire.

THIBAUT, en prenant haleine. — Je me sens maintenant plus léger. Il me semblait que je portais tout cela sur mon cœur, prêt à l'étouffer.

MARGUERITE. — Tu dois avoir bien de la fatigue! ne prendrais-tu pas un doigt de vin pour te rafraîchir?

THIBAUT. — Mets-en pour nous deux dans ce gobelet. (Il va prendre sur la table un gobelet d'argent.)

MARGUERITE, en y versant du vin. — Qu'as-tu donc? ta main tremble.

THIBAUT. — Que veux-tu? il y a tant d'années que ce meuble était dans la famille!

Marguerite. — Il n'en sort pas au moins pour une mauvaise cause.

Thibaut. — C'était l'usage que le grand-père le donnât en mourant à l'aîné de ses petits-fils. Et moi je ne pourrai pas le donner au mien!

Marguerite. — Tu n'y auras pas de regret. Ta bénédiction n'en sera que plus pure.

Thibaut. — Oui, j'aurai cette consolation. (Il boit, et montrant ensuite le gobelet à Marguerite.) Vois la première lettre de ton nom que j'y avais fait entrelacer avec la mienne.

Marguerite. — Eh bien, mon ami, cette image ne nous fait pas de reproches. Nous avons encore été plus unis.

Thibaut. — Et nous le serons toujours, quoique ce soit la dernière fois que nous y boirons ensemble. Tiens, le voilà, chère femme. (Il donne le gobelet à Marguerite; et tandis qu'elle le porte à sa bouche avec un soupir.) Allons, il faut maintenant arranger proprement tout ceci. Commençons par mon habit de noces. (Il l'ôte de dessus la table, le déploie, et le considère.) Que j'étais

content, Marguerite, lorsque je le mis pour la première fois en te menant à l'église! Combien souvent il m'a donné d'agréables souvenirs! Je n'ai jamais ouvert l'armoire sans le regarder, et je ne l'ai jamais regardé sans penser avec joie au jour de notre mariage. Il me rend maintenant joyeux d'une autre manière.

Marguerite. — En quoi donc, mon ami?

Thibaut. — De l'avoir si bien conservé pour qu'il nous aide à payer un peu plus de nos dettes. Vois comme il se trouve en bon état. On ne fait plus de ces grandes manches et de ces larges plis. Je suis bien aise

que dans le temps on n'y ait pas épargné l'étoffe. Il y aurait presque de quoi en faire deux, tels qu'on les porte aujourd'hui.

MARGUERITE. — Voilà aussi le mien. Il faut les mettre l'un avec l'autre. Nous prierons monseigneur de les faire vendre à la fois. J'aurais de la peine qu'ils fussent séparés.

THIBAUT. — Ne sois donc pas si superstitieuse. Quand ils le seraient, ma femme, que nous importe? Nos cœurs en seraient-ils plus divisés pour cela?

MARGUERITE. — Non, Thibaut, je n'ai pas à le craindre. Ce n'est pas une superstition, mon ami, C'est un.... Je ne sais comment te le nommer. Mais toujours j'aimerais mieux qu'ils restassent ensemble.

THIBAUT. — Allons, tranquillise-toi. Monseigneur n'ira pas contre cette petite faiblesse. (Il trouve sous sa main un petit paquet proprement couvert d'un linge blanc.) Quel est ce paquet?

MARGUERITE. — C'est celui de Valentin. Tu sais bien? Ces hardes et ces bijoux que nous trouvâmes avec lui dans son berceau. Cela doit être encore d'un grand prix. Tiens, regarde.

THIBAUT, (voyant que Marguerite commence à défaire le paquet, lui retient le bras.) — Comment, ma femme! nous n'y avons aucun droit, et monseigneur ne peut y avoir de prétentions. Il appartiendra toujours à Valentin. Si c'était notre enfant, ce serait une autre affaire. Remets le paquet dans cette cassette. Nous en parlerons à M. de Verville.

MARGUERITE. — Pourvu qu'il se contente de nos paroles!

THIBAUT. — Je n'en suis pas en peine. Il est sensible et juste. Lorsque je lui aurai conté l'aventure, il sera de mon avis.

SCÈNE II

THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, portant des hardes sur ses bras. — Tiens, mon père, voici mes habits de dimanche, et ceux de Jeannette. Vais-je les mettre sur la table?

THIBAUT. — Oui, ma fille, auprès de ceux de tes parents.

MARGUERITE, les larmes aux yeux. — O mes pauvres enfants, que je suis affligée pour vous!

THIBAUT. — C'est de la joie, ma femme, et non du chagrin qu'ils nous donnent. Faut-il pleurer de leur voir de l'honneur? (Il embrasse tendrement Louison.) Dis-moi donc, est-ce que tu voudrais garder tes habits?

LOUISON. — Sûrement, si vous pouviez aussi garder les vôtres. Mais

puisque vous êtes obligés de les donner à monseigneur, je ne veux plus des miens. Ne lui devez-vous pas tout ce que vous avez?

THIBAUT. — Tout, ma fille.

LOUISON. — J'aimerais mieux aller avec un sarrot déchiré, que si l'on disait : Voyez Louison, comme elle est pimpante. C'est de l'argent d'un autre.

THIBAUT. — Bien, ma chère enfant. Voilà comme il faut penser. Avec ces sentiments dans le cœur jamais on n'est malheureux. On ne perd ni son estime, ni son courage.

MARGUERITE. — Ton père a raison, ne crains pas de manquer. Nous travaillerons jour et nuit, pour que tu aies tous tes besoins ainsi que ta sœur.

LOUISON. — Et nous aussi, nous travaillerons de notre mieux pour tâcher de vous les rendre.

THIBAUT. — En nous aidant ainsi, j'espère que nous pourrons sortir de l'état fâcheux où nous sommes. Mais quand il nous faudrait y rester, au moins nous n'aurons pas de reproche à nous faire. Aucun homme sur la terre n'osera nous mépriser, ni nous regarder de travers. On pourra vous dire après notre mort : Vos parents étaient pauvres ; mais on ne pourra pas vous dire : Ils étaient de malhonnêtes gens. Vous n'aurez pas à rougir d'aller répandre des larmes sur leur sépulture. Vous n'y trouverez personne qui vous en repousse, pour la fouler avec indignation sous vos yeux.

LOUISON, avec vivacité. — Mon père, je vais voir si je n'ai rien oublié. Quand Jeannette aura fini, nous aurons quelque autre chose à t'apporter encore.

SCÈNE III

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT. — Eh bien, ma femme, encore un air abattu? Nos enfants auraient-ils plus de courage que nous-mêmes? Nous avons toute leur tendresse ; il ne faut pas la perdre, en leur donnant sujet de nous moins estimer. Ils savent que ce n'est pas la mauvaise conduite qui a fait notre malheur ; mais nous pourrions leur en paraître coupables, en nous y laissant accabler par un lâche désespoir. Allons, ne regardons nos peines que pour y avoir la consolation que nous donnent ces chers enfants.

Marguerite. — Oui, mon ami, il n'en est pas de plus douce pour une mère. Aurais-je dû m'attendre à leur trouver de si bonne heure tant de force et de raison ?

Thibaut — Pourquoi non, Marguerite? Va, je n'ai jamais craint qu'une aussi brave femme ne me donnât pas des enfants comme elle. Ils seront le bâton de notre vieillesse. Nous pourrons nous y appuyer avec assurance, quand le grand âge nous aura courbés.... Mais j'entends la voix de Valentin. J'ai quelque chose d'important à lui dire. Marguerite, si j'osais te prier de me laisser seul avec lui !

Marguerite. — Que me demandes-tu ? Tout ce qui le regarde ne me touche-t-il pas autant que toi-même ? Crois-tu qu'il me soit moins cher qu'à toi ?

Thibaut. — C'est précisément ta tendresse pour lui que je crains en ce moment.

Marguerite. — Tu me fais frémir. Quel est donc ce secret ? Est-ce quelque malheur dont il soit menacé ?

Thibaut. — Non, ma chère amie ; c'est, au contraire, de son bien-être qu'il s'agit.

Marguerite. — Et tu crains de m'avoir pour témoin ?

Thibaut. — Eh bien, reste, si tu le veux. Mais promets-moi, quelque chose que je puisse dire, de ne pas me démentir. Si tu l'aimes, si tu ne cherches que son bonheur, il faut que tu m'appuies dans ce que je vais lui annoncer.

Marguerite. — Pourquoi ne m'avoir pas d'abord confié tes desseins ?

Thibaut. — Le voici, tu vas les entendre en sa présence.

SCÈNE IV

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN

Valentin. — Bonjour, mon père, je suis venu savoir si tu étais heureusement de retour.

Thibaut. — Oui, mon fils, ainsi que tu le vois.

Valentin. — Et comment as-tu été reçu de monseigneur ?

Thibaut. — Aussi bien que je le désirais. Il n'est pas de ces hommes fiers et insensibles, qui s'imaginent que les pauvres gens de la campagne ont à peine le nom d'homme. Il doit venir ici tout à l'heure pour recevoir mes comptes. Et voilà ce que je suis prêt à lui remettre pour commencer à m'acquitter envers lui.

Valentin. — Quoi ! tu vas te voir dépouillé dans un moment de ce que tu as eu tant de peine à gagner ?

Thibaut. — Ce n'est pas ce qui me coûtera le plus cher aujourd'hui. Je dois essuyer une perte bien plus cruelle.

Valentin. — Que te reste-t-il donc à perdre encore ?

Thibaut. — Hélas ! c'est toi, Valentin, toi que j'ai tant aimé.

Valentin. — Moi, mon père ?

Marguerite, avec une vive émotion. — Que dis-tu ?

Thibaut. — Puisque le mot est parti de mes lèvres, oui, mon enfant, il faut nous séparer.

Valentin. — Et pourquoi donc me renvoies-tu de ta présence ? Est-ce que je t'ai donné quelque sujet de te plaindre ?

Marguerite. — Ah ! jamais, jamais. A la face du ciel je lui rendrai cette justice. Tu le sais bien, Thibaut, s'il est un fils au monde qui fut plus soumis et plus tendre envers ses parents ?

Thibaut. — Je le déclare encore plus hautement que toi, Marguerite. Oui, Valentin, tu as fait pour nous cent fois plus que nous n'avions droit d'en attendre. Je t'aime avec tout l'amour d'un véritable père ; mais enfin tu sais que je ne suis pas le tien. Si nous n'avions cessé d'être heureux, tu aurais toujours été notre fils, notre cher fils. Il n'est aucun de mes autres enfants qui ne te croie son frère. Je voulais qu'après notre mort, tu pusses partager avec eux le peu de bien que tu m'aidais tous les jours à leur gagner. Cette espérance, qui faisait la joie de mon cœur, est maintenant détruite. Nous n'avons rien davantage, pas même la perspective éloignée de nous rétablir.

Valentin. — Et c'est ce moment que tu chosis pour m'effacer du nombre de tes enfants ?

Thibaut. — Oui, je le dois. Les devoirs du sang les enchaînent à notre sort tel qu'il puisse être. Si nous souffrons, ils doivent souffrir avec nous. Mais toi, de quel droit voudrais-je t'accabler de ma mauvaise fortune ? Non, Valentin, je te conseille en ami, et s'il le faut, je t'ordonne en père de te séparer d'un malheureux. Il est temps que tu t'occupes de tes propres affaires. Puisque je n'ai pu t'enrichir, je me réjouis du moins d'avoir assez bien instruit ta jeunesse, pour te mettre en état de prospérer.

Valentin. — Il ne fallait pas me parler de ces obligations, si tu veux que je t'abandonne. Il fallait que moi-même je pusse les oublier. Tu m'as sauvé la vie dans mon berceau, ta femme m'a nourri de son lait,

tu m'as élevé sans attendre de récompense; et tu me commandes d'être ingrat à tant de bienfaits!

THIBAUT. — Je n'ai fait que m'acquitter envers toi de ce qu'un homme doit à un autre. N'aurais-je pas été un monstre de te laisser périr?

VALENTIN. — Et tu veux que je le sois, en te retirant aujourd'hui mes secours?

THIBAUT. — Tu me connais, Valentin, je me ferais une honte de vivre aux dépens de personne.

VALENTIN. — Ma vie, jusqu'à ce jour, a donc été bien honteuse! Eh! je n'ai subsisté que par toi.

THIBAUT. — Ne m'en as-tu pas assez pleinement dédommagé par ton travail?

VALENTIN. — Mes mains ont payé les tiennes; mais mon cœur n'a point encore assez payé ton amour. O mon père! rappelle-toi ces premiers temps de mon enfance, où je n'étais qu'un étranger dans ta famille. Combien de fois m'as-tu serré dans tes bras au retour d'un travail pénible, que tu prolongeais pour me nourrir! Et toi, ma mère, oublies-tu les tendres caresses que tu me prodiguais, alors même que je dévorais le pain de tes enfants? Vous seuls m'avez recueilli, quand j'étais abandonné de tout le monde; et maintenant j'irais vous abandonner! J'étais votre fils pour hériter de vos biens; et je ne le serais pas pour m'associer à votre disgrâce! Ah! si vous avez pu le croire, combien vous devez me mépriser! (Marguerite veut répondre, mais ses soupirs étouffent sa voix.)

THIBAUT. — Te mépriser, Valentin! Ah mon fils! je ne t'en estime que davantage pour ces sentiments. Mais je te l'ai dit, il est temps que tu songes à toi-même.

VALENTIN. — Non, je ne songe qu'à toi. Je veux m'accabler de tes travaux, je veux me tourmenter de tes peines. Ma tête, mes bras, tout ce que je suis, je te le donne : je me dévoue à toi tout entier. Pars ou demeure, je ne te quitte plus. Tu peux me fuir, mais tu ne m'empêcheras pas de te suivre. Il faudra bien que tu m'ouvres, quand tu m'entendras gémir toute la nuit, étendu à la porte de ta chaumière.

THIBAUT. — Peut-être que je n'en aurai plus!

VALENTIN. — Eh bien, je te suivrai dans les forêts, entre les rochers, au fond des cavernes. Partout je serai sur tes pas.

MARGUERITE, à Thibaut, en éclatant d'une voix entrecoupée de sanglots. — Tu l'entends, mon ami!

VALENTIN, s'élançant vers elle avec impétuosité. — Ah! je le savais bien, ma mère, que tu ne me repousserais pas de ton sein!

THIBAUT, fondant en larmes. — Viens aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils. C'est moi qui te prie de ne plus nous quitter.

VALENTIN. — Jamais, jamais, mon père. Sans parents, sans ami, j'ai besoin d'aimer quelqu'un sur la terre, et je n'ai que vous seuls à qui donner mon amour. Je sens que vous me devenez mille fois plus chers encore depuis que vous avez tout perdu. Je ne vous avais donné que mes sueurs, j'ai mon sang tout prêt à couler pour vous... Mon père, puisque je ne dois plus te quitter, serre-moi donc plus étroitement dans tes bras.

SCÈNE V

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

GERVAIS, qui est entré dans les derniers moments de la scène précédente, se précipitant vers Thibaut. — Et moi, Thibaut, vas-tu m'en repousser?

THIBAUT, le regardant avec indignation. — Encore ici, malheureux! N'est-ce donc pas assez de m'avoir trahi? Pourquoi venir troubler de ta présence la joie que je goûte en ce moment?

GERVAIS. — Ne m'accable pas davantage. Je ne suis que trop cruellement tourmenté par mon repentir. Tu peux me ramener à l'honneur, ou me faire trouver le plus indigne des hommes aux yeux des autres et aux miens.

THIBAUT. — Que veux-tu donc de moi?

GERVAIS. — Que tu me rendes ton amitié. Garde-toi de penser, Thibaut, que je fusse capable d'y renoncer pour un vil intérêt; mais tu sais les pertes que je viens d'essuyer. J'étais aveuglé par la crainte de voir manquer mes enfants. C'était bien mal les servir. J'ai senti déjà que je n'allais plus tant les aimer, après avoir commis pour eux une noirceur. Délivre-moi de ma honte. Rends-moi mon amour pour mon sang, rends-moi mon ami.

THIBAUT. — Ah Gervais! qu'il est difficile de guérir la plaie que tu m'as faite! Cependant je suis touché d'un si prompt retour, et je veux oublier ton offense.

GERVAIS. — Fais-la-moi donc oublier à moi-même, en recevant ce qui allait me rendre si coupable.

THIBAUT. — Qu'oses-tu me proposer? Moi, que je mette à prix notre

réconciliation! Non, Gervais, garde ce qui t'appartient, si tu veux de mon amitié.

GERVAIS. — Je n'en veux point, si tu me refuses. N'as-tu pas assez d'avantages? Il n'est que ce moyen d'être généreux envers moi. Ne me laisse point sous les yeux un reproche continuel de mon indignité.

THIBAUT. — Si c'est ainsi, j'accepte tes offres; mais promets-moi qu'au premier retour de fortune, tu me laisseras libre de me satisfaire à mon tour.

GERVAIS. — Je n'ai plus de volonté que la tienne. Que les biens et les maux, tout soit désormais commun entre nous.

THIBAUT. — Je reprends pour toi mes premiers sentiments. (Il lui tend la main, et l'embrasse.) Allons, Marguerite, quelque malheur qui puisse m'arriver dans la journée, j'aurai toujours un grand sujet de me consoler, puisque je conserve un fils et que je retrouve un ami.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNETTE.

Elle traverse en courant la chambre, et va crier à la porte de la seconde pièce.

Mon père! ma mère! venez donc, venez vite.

SCÈNE II

JEANNETTE, MARGUERITE, THIBAUT.

MARGUERITE, qui entre la première. — Eh bien! qu'est-ce que c'est, petite fille? qu'avez-vous à crier de la sorte?

JEANNETTE. — Un beau carrosse qui vient de s'arrêter devant la ferme, avec quatre grands chevaux, des messieurs tout galonnés devant et derrière la voiture, et un autre monsieur dedans! Oh ma mère! quelle bonne physionomie il a, celui-ci! Bonjour, ma chère enfant, m'a-t-il dit avec un sourire. Où est ton père? (A Thibaut.) Il demande à vous parler.

THIBAUT, avec vivacité. — Oh, c'est monseigneur, je le parie. Je cours à sa rencontre. (Il sort avec précipitation.)

SCÈNE III

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, prenant un air triste. — Quoi! c'est donc là ce monsieur à qui tout ce que nous avons appartient, à ce que dit mon père?

MARGUERITE. — Oui, ma fille. Nous lui devons beaucoup d'argent; et comme nous n'avons pas la moitié de ce qu'il nous en faudrait pour le satisfaire, nous lui abandonnons tout ce qui nous reste.

JEANNETTE. — Et qu'est-ce qu'il en fera? Il a une trop belle voiture pour se servir de notre carriole, et il est trop bien vêtu pour porter nos habits.

MARGUERITE. — Oui, sans doute. Mais il va les faire vendre, et en recevoir l'argent. Nous ne pouvons le satisfaire que de cette façon; et cela même ne saurait y suffire.

JEANNETTE. — Croyez-vous qu'il soit assez méchant pour nous jouer ce vilain tour? Il avait l'air de me regarder avec tant d'amitié!

MARGUERITE. — Il n'y a pas de méchanceté dans tout cela, Jeannette; il n'y a que de la justice.

JEANNETTE. — C'est bien triste pourtant... Que je regarde, pour la dernière fois, mes habits des grandes fêtes. Aurais-tu pu le croire ce printemps, ma mère, lorsque tu me donnas ce juste et ce cotillon, que je ne les porterais que deux ou trois fois? Dimanche dernier encore, j'avais tant de plaisir de me voir si proprement ajustée! Et toi, ma mère, aussi, tu en étais si joyeuse! (Elle baise la main de sa mère, en la voyant chagrine.) Allons, ne t'affiige pas; je ne regrette plus mes beaux habits, nous avions su travailler pour avoir ceux-là, nous saurons bien travailler de plus belle pour en avoir d'autres. . Mais voici monseigneur qui vient; je vais chercher ma sœur dans le jardin.

SCÈNE IV

MARGUERITE sur le devant de la scène; dans le fond, M. DE VERVILLE qui entre avec THIBAUT, et JEANNETTE qui va sortir

Jeannette, près de la porte, se trouve en face de M. de Verville. Elle lui fait une petite révérence en se rangeant de côté, puis elle continue sa marche.

M. DE VERVILLE. — Eh bien! où vas-tu, mon enfant? Est-ce que tu as peur de moi?

JEANNETTE, se retournant à demi. — Oh non, monseigneur. On n'a plus de peur dès qu'on vous a vu. Attendez-moi seulement ; je vais revenir.

SCÈNE V

MARGUERITE sur le devant de la scène, M. DE VERVILLE et THIBAUT dans le fond.

M. DE VERVILLE, à Thibaut. — Elle a une mine bien éveillée, cette petite fille.

THIBAUT. — Mais oui. Et sa sœur donc? Elles sont toutes les deux d'une espiéglerie charmante.

M. DE VERVILLE, en s'avançant, aperçoit Marguerite qui s'approche de lui et le salue.— Ah! bonjour, Marguerite : comment cela va-t-il?

MARGUERITE. — Comme le temps, monseigneur, qui ne va pas au mieux. Et vous?

M. DE VERVILLE. — A merveille, Dieu merci. J'ai mille choses à te dire de la part de ma femme. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne vînt avec moi.

THIBAUT. — Elle n'aurait pas si mal fait. L'air des champs vaut mieux que votre air de la ville, qui sent le renfermé. (Voyant que M. de Verville tient son chapeau à la main.) Mais, monseigneur, pourquoi ces compliments? Mettez donc votre chapeau. Vous êtes chez votre fermier comme chez vous.

M. DE VERVILLE, lui montrant avec un sourire son chapeau de soie à mettre sous le bras.— Tu vois qu'il n'irait pas sur ma tête. Ce n'est pas l'usage à la ville de nous couvrir.

THIBAUT. — Oh! tout le monde se couvre ici. Vous permettrez bien, monseigneur? (Il met son chapeau sur sa tête.) On a bien raison de dire : Autre mode à la ville, autre mode aux champs. (A part.) C'est drôle pourtant des chapeaux qui ne couvrent pas.

SCÈNE VI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, CHAMPAGNE et PICARD.

CHAMPAGNE, qui porte avec Picard, par les deux anses, une grande corbeille couverte. — Monsieur, où voulez-vous que nous mettions ceci?

M. DE VERVILLE. — Là, dans un coin. Fort bien. Picard, tu diras au cocher de mener les chevaux dans la meilleure hôtellerie, et d'y remiser la voiture.

PICARD. — Avez-vous des ordres à donner à vos gens?

M. de Verville. — Qu'ils se fassent apprêter un bon dîner. Je les régale : mais point d'excès de vin. Je ne repartirai que dans la soirée. Vous reviendrez à six heures.

Picard. — Il suffit, monsieur. (Ils sortent.)

SCÈNE VII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. de Verville. — Tu vois, Thibaut, que nous aurons le temps de causer ensemble. Mais d'abord je voudrais voir toute ta famille. Tes enfants, où sont-ils?

Thibaut. — Chacun à sa besogne : mes fils dans les champs, et mes filles au jardin. Monseigneur voudrait-il visiter ses blés?

M. de Verville. — Non pas à présent; ce soir, quand la chaleur sera passée.

Thibaut. — Ils sont beaux, au moins. Il y en aura pour cent pistoles comme pour un écu.

M. de Verville. — Tant mieux, tant mieux. (Il tourne la vue de tous côtés dans l'intérieur de la chambre.) Mais, qu'est-ce donc? C'est comme si tu avais ici un encan. Pourquoi tous ces meubles et toutes ces hardes en tas?

Thibaut. — Parce que nous savions que vous deviez venir.

M. de Verville. — Eh bien?

Thibaut. — Je vous ai dit ce matin que nous n'étions pas en état de vous payer notre fermage. C'est pourquoi il est de notre devoir de vous abandonner tout ce que nous possédons, et que vous voyez ici rassemblé. Avec l'argent de nos meubles, de nos habits et de notre grain, nous voulons vous payer aussi loin que cela pourra s'étendre. Ce qui s'en faudra, nous tâcherons de le gagner à force de travail, pour vous satisfaire jusqu'au dernier sou. J'espère que monseigneur voudra bien se contenter aujourd'hui de cet à-compte, et attendre le reste avec un peu de patience.

Marguerite. — Vous nous avez montré jusqu'ici tant de bonté! Et puis ce n'est pas notre faute, si nous sommes tombés dans la misère.

Thibaut. — Vous le savez comme moi, monseigneur, j'avais desséché ces marais là-bas pour en faire des prairies. Elles réussissaient à merveille. Tout ce que nous avions d'argent de reste l'année dernière, nous l'avions mis en bestiaux pour les élever, les engraisser et les

vendre. Vingt têtes de gros bétail nous faisaient une petite fortune, qui pouvait nous mettre en état de vous payer au terme. Il ne fallait qu'en mener une partie au marché. La sécheresse est venue. Nos prés n'avaient guère plus d'herbe que ma main. J'ai nourri mes bêtes de la paille de mon lit, du chaume qui couvre ma cabane, et quelquefois de mon pain. Quand j'ai voulu m'en défaire, je n'ai trouvé personne qui les voulût acheter, faute d'avoir de quoi les faire vivre. La mortalité s'est mise dans mon étable; tout a péri. Il ne m'est resté que mes dettes; mais je ne dois qu'à vous, monseigneur. Allez visiter nos champs, vous y verrez si j'ai négligé leur culture. Vous verrez si mon travail, celui de ma femme et de mes enfants ne peut pas me mettre un jour en état de m'acquitter. Je ne puis cependant vous en donner d'autre gage que ma parole; mais si j'ai toujours été jusqu'ici exact à vous satisfaire, j'ose croire que vous y comptez un peu.

M. de Verville. — Oui, mes amis, je vous connais. Comment ne me contenterais-je pas de la promesse d'aussi braves gens que vous l'êtes?

Thibaut. — Je vous remercie, monseigneur. Ces douces paroles me réjouissent encore plus que votre bonté. Il est si rare qu'un créancier dise à celui qui le fait perdre, qu'il est un honnête homme!

M. de Verville. — Il est si rare aussi, mon cher Thibaut, qu'un créancier, trouvant son débiteur dans l'impuissance de le satisfaire, puisse rendre un juste témoignage à sa probité!

SCÈNE VIII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE portant des deux mains une cage à poulets, et LOUISON tenant d'une main des œufs dans une corbeille, et relevant de l'autre les coins de son tablier, où sont quelques poignées de petite monnaie.

Jeannette pose la cage aux pieds de M. de Verville, Louison y met aussi sa corbeille; puis elle prend le chapeau de M. de Verville, et y jette à pleines mains l'argent qu'elle a dans son tablier, et le lui présente.

Louison. — Tenez, monseigneur, voilà tout ce que nous possédons : nos poulets, nos œufs et notre argent. Nous n'en avons pas davantage. N'est-ce pas, Jeannette?

Jeannette. — Non, en vérité, vous pouvez m'en croire. Nous n'avons pas autre chose.

Thibaut, jetant les yeux sur le chapeau par-dessus l'épaule de M. de Verville. Tant d'argent! Et comment vous est-il venu?

Louison. — Des poulets de ma sœur, de mes œufs et de mes bouquets, que ma mère a vendus pour nous à la ville.

Jeannette. — C'étaient mes premières épargnes pour commencer à nous entretenir. Mais nous les donnons bien volontiers pour toi.

Louison. — Oh! oui, c'est de tout notre cœur.

Thibaut, avec transport. — Je les reçois de même. Jamais argent ne m'a fait tant de plaisir! Allons, monseigneur, autant de remboursé. (Aux enfants) Que je me réjouis, mes chères filles, de vous voir penser comme vos parents!

M. de Verville. — Eh quoi! c'est de vous-mêmes que vous faites cela?

Jeannette. — Puisque mon père n'est pas en état de vous satisfaire tout seul, il faut bien l'aider de tout notre pouvoir.

M. de Verville. — Ah! Thibaut! que tu es heureux dans ton malheur! La tendresse de tes enfants te dédommage mille fois de tes pertes. (A

Jeannette et à Louison.) Non, mes chères amies, je ne vous dépouillerai pas de votre première richesse. Reprenez tout ce que vous m'avez offert de si bonne grâce. Je n'ai de comptes à régler qu'avec votre père.

THIBAUT. — Laissez-les faire : elles n'y ont pas de regret.

M. DE VERVILLE. — Et toi, n'en as-tu point de leur voir perdre leur petite fortune?

THIBAUT. — Comment donc, monseigneur? Rien de si naturel et de si doux, que de recevoir des secours de ses enfants. Je serais aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderais serait à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte. (Aux enfants.) Vous voulez bien toujours payer pour nous, n'est-ce pas?

JEANNETTE, en lui serrant les mains. Ah mon père!

LOUISON. — Je voudrais que nous en eussions cent fois davantage. Nous donnerions tout avec le même plaisir.

THIBAUT. — Vous les entendez, monseigneur?

M. DE VERVILLE. — Et moi, je ne le recevrais point, fût-il mille fois plus considérable. (A Louison.) Tiens, ma chère petite, reprends ton trésor, je t'en prie. (Il veut renverser l'argent qui remplit son chapeau dans le tablier de Louison : elle refuse de le recevoir. Enfin, après bien des instances de M. de Verville, elle fait semblant d'y céder, et prend le chapeau, mais elle va le poser sur la table, à côté des effets, et lui dit en s'éloignant.) Vous le trouverez là avec tout le reste.

M. DE VERVILLE, se retournant vers elles. — Que fais-tu donc? Attends, attends.

LOUISON. — Je ne veux seulement pas vous écouter. Viens, Jeannette. (Elles sortent l'une et l'autre en sautant.)

SCÈNE IX

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, poussant la cage et la corbeille sous la table. — Je vous disais bien que c'étaient de petites espiègles. On ne les attrape pas comme on veut.

M. DE VERVILLE. — Mais quoi, Thibaut, est-ce que tu prétends les laisser payer pour toi?

THIBAUT. — Pourquoi non? c'est si simple.

M. DE VERVILLE. — Il me paraît que tu ne connais guère les usages de la ville.

THIBAUT. — Il me suffit de connaître que ce que je fais est bien. A la ville, ou aux champs, que m'importe? Justice et devoir sont pour moi

la même chose. Est-ce que cela ne se pratique pas ainsi chez vous?

M. de Verville. — C'est précisément le contraire dans la plupart des occasions.

Thibaut. — Que me dites-vous, monseigneur?

M. de Verville. — Oui, mon ami, cela va te surprendre; mais il n'est que trop vrai. Lorsque par de folles dépenses de vanité, ou par des entreprises avides et ruineuses, on s'est mis hors d'état de payer ses dettes, on cherche à transporter sur la tête de ses enfants les biens avec lesquels on avait surpris la confiance de ses créanciers. Et lorsque ceux-ci se présentent, alors les parents n'ont plus rien; et tout ce qu'ils paraissaient posséder, se trouve entre les mains des enfants, qui le gardent.

Thibaut, avec indignation. — Quelle épouvantable friponnerie!

Marguerite. — C'est trop affreux!

Thibaut. — Et les lois ne disent rien à ces manœuvres?

M. de Verville. — A force d'artifices, on sait bien les rendre muettes.

Thibaut. — Vos lois sont aussi corrompues que ceux qui leur ferment la bouche, si elles ne parlent pas. Écoutez, monseigneur, je n'entends rien à la procédure; mais je dirais en face à cette justice qui se laisse brider, qu'elle n'a plus rien à faire sur la terre, et qu'elle s'en aille aux enfers, où du moins les méchants sont punis. Si j'étais la dupe des pères, j'irais chez les enfants, et je leur demanderais de quel droit ils s'emparent des biens qui devaient me payer? S'ils me disaient : Nous les avons reçus de nos parents. Je leur répondrais : vos parents n'ont pu vous les donner; ces biens sont à moi. Je leur ferais vendre, sans pitié, jusqu'à leur lit, pour me rembourser.

M. de Verville. — Les affaires ne se conduisent pas ainsi.

Thibaut. — Je les ferais bien marcher à ma guise. Ces pères et ces enfants ne sont qu'une bande de voleurs.

M. de Verville. — Les premiers sont les plus coupables.

Thibaut. — Non, monseigneur, sauf votre respect, les seconds le sont encore plus. Les uns sont des fripons, mais les autres des monstres. Lorsqu'un étranger nous a tirés d'embarras, ne sommes-nous pas obligés, tant qu'il nous reste une goutte de sang honnête dans les veines, de le secourir à notre tour, s'il a besoin de nous? Et les enfants qui doivent tout à leurs pères! qui leur ont coûté tant d'inquiétudes, tant de dépenses et de travaux! Je ne puis y penser sans frémir. Si j'avais vu mon père hors d'état de payer ce qu'il devait, il ne m'eût pas

laissé une obole, que j'aurais cru devoir remplir tous ses engagements. J'aurais pris pour héritage le devoir d'acquitter sa mémoire, et de conserver la probité de son nom. Quand je n'aurais eu que du pain jusqu'à la mort, quand il m'aurait fallu travailler jusqu'à ce que le sang me sortît des ongles et des cheveux, j'aurais payé toutes ses dettes; et à la dernière, je serais allé sur sa sépulture, et je lui aurais dit : Tu ne dois plus rien, mon père, tu peux dormir.

M. de Verville. — Brave Thibaut!

Thibaut. — Oui, monseigneur, je l'aurais fait. Juste ciel! peut-on donner le nom d'enfants à ces créatures dénaturées, qui, plutôt que de se priver de quelques douceurs dans la vie, consentent lâchement à ce que leurs pères soient traités comme des fripons? Je n'aurais pas besoin d'être un des malheureux créanciers, pour les maudire eux-mêmes, ces monstres d'enfants.

SCÈNE X

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON

Louison, du seuil de la porte. — Mon père, les vaches de Gervais qui sont arrivées. Faut-il les entrer?

Thibaut. — Y penses-tu? Je vais les voir. Permettez, monseigneur; cela vous regarde. Elles sont encore à vous. Je vous dirai tantôt comme elles me sont venues. En s'en allant. Grâces au Ciel, les biens nous pleuvent aujourd'hui de tous les côtés. Il sort avec Louison, qui n'a pas osé s'avancer, de crainte que M. de Verville ne la pressât encore de reprendre son argent.

SCÈNE XI

M. DE VERVILLE, MARGUERITE.

M. de Verville. — Ton mari m'étonne, Marguerite. Je savais bien que c'était un homme plein d'honneur et de droiture; mais lui trouver des sentiments si élevés dans la profondeur même de l'infortune, je l'avoue que je ne m'y serais jamais attendu.

Marguerite. — Je l'ai toujours vu comme vous le voyez, monseigneur. Il ne cherche d'abord dans les affaires que le parti de la justice; et quand il l'a trouvé, il le prend, pour le soutenir envers et contre tous, à commencer par lui-même. Au reste il n'est que ce qu'il doit être.

M. de Verville. — Il est vrai. Mais quoi ! dans la position où il se trouve réduit, ne pas balancer un instant.

Marguerite. — Oh, vous ne le connaissez pas. Il nous verrait tous sans pain, plutôt que d'avoir le moindre reproche à se faire; et il n'en serait pas plus étonné. Jamais son courage ne l'abandonne. Il se joue de la fortune encore plus qu'elle ne se joue de lui.

M. de Verville. — Tu dois donc bien l'aimer, Marguerite?

Marguerite. — Ah monseigneur! si je l'aime. Eh! que serais-je devenue sans ses consolations? Je me crois toujours à mon aise, en lui voyant un air si serein. Je ne puis me persuader qu'il me manque jamais quelque chose, tant que le Ciel voudra me le conserver. Il est tout pour moi sur la terre.

SCÈNE XII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

Thibaut. — Allons, monseigneur, réjouissez-vous. Les deux plus belles têtes de vaches qu'on puisse voir dans tout le pays! Oh, laissez-moi faire. J'irai demain, j'irai moi-même au marché. Dix bonnes pistoles de chacune. Pas un sou de moins, quand ce serait pour un prince. Vous pouvez tabler là-dessus. Encore deux cents francs à rabattre de mon compte. Nous allons le régler, s'il vous plaît. Les dettes me pèsent comme une montagne. Il me tarde d'en être débarrassé.

M. de Verville. — Je ne demande pas mieux, mon ami.

Thibaut. — Vous savez ce qu'il me reste à vous payer du prix de ma ferme?

M. de Verville, le regardant d'un air fixe. — Oui : mais avant tout, dis-moi, Thibaut, est-ce bien sérieusement que tu me proposes de prendre tes meubles, tes habits, ton blé, tes vaches, tout ce que tu possèdes?

Thibaut. — Je parle toujours sérieusement, monseigneur, quand il s'agit d'affaires.

M. de Verville. — As-tu fait mûrement tes réflexions? Songe qu'il y va de tout ton bien.

Thibaut. — Mon bien? Il n'est plus à moi. Il est à vous. Écoutez donc, monseigneur. Vous êtes riche, et je ne le suis pas. Vous sentez à merveille que je n'irais pas faire envers vous le généreux aux dépens de ma famille. Je ne vous remets que ce qui vous appartient. Soyez tranquille : je ne vous l'offrirais pas, si je croyais pouvoir le garder en

conscience. Vraiment oui, il me siérait bien de vous faire des cadeaux ! Vous vous moqueriez de moi. Il n'y a qu'un mot en tout ceci. Je ne puis vous payer ma dette en argent comptant : je vous paye avec tout ce que j'ai, sans préjudice de ce que je vous devrai encore ; et je vous le payerai, oh oui, je vous le payerai. Vous serez en ligne d'abord après les premières nécessités de la vie.

M. DE VERVILLE, d'un air froid. — A la bonne heure ; mais il serait affreux de te dépouiller entièrement. Choisis parmi tous ces effets ceux que tu aimes le mieux. Je me flatte que tu ne refuseras pas un petit présent d'amitié de ma part.

THIBAUT. — Quand vous me parlez ainsi, j'aurais mauvaise grâce de ne pas profiter de vos bontés. (Il s'approche de la table, et prend une bêche et un râteau.) Tenez, voici ce que je retiens, les instruments de mon métier. Avec ces outils et du courage, on trouve toujours à se tirer d'embarras.

M. DE VERVILLE. — Quoi ! tu ne prends rien de plus ?

THIBAUT. — Non, monseigneur, c'en est assez. Que le ciel seulement me seconde, je ne désespère pas de nourrir avec honneur ma femme et mes enfants, et de ramasser encore peu à peu de quoi vous satisfaire.

M. DE VERVILLE. — Fort bien. A toi maintenant, Marguerite. Je ne veux pas faire de jaloux. Il faut que tu prennes quelque chose comme ton mari. Choisis ce que tu voudras.

MARGUERITE. — Moi aussi, monseigneur ? Vous avez trop de bonté.

M. DE VERVILLE. — Point de compliments. Allons, que choisis-tu ?

MARGUERITE. — Puisque vous voulez me donner quelque chose de votre bien. (Elle court vers le fond de la chambre et soulevant le rideau,) je vous le demande en grâce, accordez-moi le berceau de mon nourrisson.

M. DE VERVILLE, avec surprise. — Comment ! est-ce qu'il était compris dans ce que tu me cèdes ? Quoi, tu aurais privé ton enfant de son berceau ?

MARGUERITE, en se rapprochant. — Ne l'aurait-il pas toujours retrouvé dans mes bras ?

M. DE VERVILLE. — Et tu crois que je l'aurais accepté ?

THIBAUT. — Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, les enfants doivent payer pour leurs pères. Quand les uns souffrent, de quel droit les autres se refuseraient-ils à souffrir ? Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour mes enfants ; mais il n'est rien aussi que je n'en attende à mon tour. Mon sang est à eux, comme leur sang est à moi.

M. DE VERVILLE, à part. — Quel homme ! comme il est inébranlable dans

ses principes ! (Haut.) Oh bien, mes amis, ce que vous avez retenu, je vous l'abandonne. Me cédez-vous maintenant ce qui reste, vos meubles, vos habits, vos grains et votre nouveau bétail? Me le transportez-vous en toute propriété ?

THIBAUT, d'un ton ferme. — Oui, monseigneur.

MARGUERITE. — Et sans aucun regret.

THIBAUT. — Ah ! plutôt avec une grande joie.

MARGUERITE, tirant la bourse de sa poche, et l'offrant à M. de Verville. — Recevez aussi tout l'argent que nous possédons. (M. de Verville la prend, et la jette sur la table.)

THIBAUT. — Vous ne comptez pas? il y a cent écus.

M. DE VERVILLE. — Je t'en crois bien sur ta parole. Ainsi, vous me rendez maître absolu de tout, et vous consentez à ce j'en fasse tel usage qu'il me plaira, sans que vous puissiez, en aucune manière, vous y opposer ?

THIBAUT. — Puisque c'est à présent votre bien nous n'y avons pas

plus de droit qu'à votre ferme. Il serait beau vraiment que nous nous donnassions les airs de vous contrarier.

M. DE VERVILLE. — Songe bien à quoi tu t'engages. Mon dessein n'est pas de te contraindre à cet arrangement; mais s'il est une fois terminé...

THIBAUT. — Oh, ne craignez pas de me voir revenir contre ma parole. Non, monseigneur, nous sommes déjà trop sensibles à votre grâce, puisque vous daignez nous accorder du temps! Disposez de tout ceci comme vous le jugerez à propos. Nous nous contenterons de prier le ciel que tout prospère entre vos mains.

M. DE VERVILLE. — Voilà qui est dit. En ce cas, je reconnais à mon tour, que je n'ai plus rien à prétendre, étant pleinement satisfait, moyennant les effets que vous m'avez remis, de tout ce que vous pouviez me devoir.

THIBAUT, avec vivacité. — Mais non, monseigneur, vous auriez trop à perdre. Cela n'en vaut pas seulement la moitié. Comment donc, ces guenilles quinze cents écus?

M. DE VERVILLE. — Mais s'il me plaît à moi de les prendre sur ce taux, n'en suis-je pas le maître?

THIBAUT. — Je n'ai rien à vous dire. Cependant il serait mieux de les faire estimer, pour savoir au juste...

M. DE VERVILLE. — Va, mon ami, elles ont à mes yeux une valeur que personne au monde ne saurait apprécier. C'est le fruit du travail et de l'économie d'une honnête famille. Quand je songe aux sueurs qu'elles vous ont coûtées, je leur trouve un prix bien capable de me satisfaire. Vous voilà quittes envers moi, mes enfants.

THIBAUT, ôtant son chapeau, et baisant avec transport le pan de l'habit de M. de Verville. — Quoi! Monseigneur!... (Il se retourne, saute au cou de Marguerite, et l'embrasse.) Le Ciel soit loué, ma femme, nous n'avons plus de dettes.

MARGUERITE. — Bonté divine! comment reconnaître tant de générosité?

THIBAUT, lui serrant la main. — Avec notre cœur, Marguerite; et nous sommes en fonds pour y répondre. (Il s'avance vers M. de Verville.) Si vous vouliez maintenant me dire où nous porterons tout ceci, et quand il vous plaira recevoir les clefs de la ferme?

M. DE VERVILLE. — Je vais te l'apprendre, pourvu que tu te gardes de m'interrompre. (Il leur prend la main à l'un et à l'autre, et leur dit avec un mouvement de joie:) Mes amis, je suis riche, et mes parents m'ont instruit dès

l'enfance à faire du bien aux honnêtes gens; mais jamais je n'en ai goûté si vivement la douceur qu'aujourd'hui. Mon brave Thibaut (Il lui serre la main.), ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration. Tout ce que tu viens de me donner pour t'acquitter envers moi de ta dette, je te le donne à mon tour pour m'acquitter d'un devoir que m'imposent ton malheur et ta probité.

MARGUERITE, levant les yeux au ciel. — Quoi! je n'aurais plus à craindre la misère pour mes enfants! O notre digne et bon Seigneur! (Elle baise sa main avec vivacité.)

THIBAUT, stupéfait. — Je n'ose en croire ce que je viens d'entendre. Non, monseigneur, il n'est pas possible. Et quand ces paroles vous seraient échappées dans un premier mouvement de bonté, moi, j'aurais l'indignité de m'en prévaloir! Non, non, je ne souffrirai pas...

M. DE VERVILLE, avec un sourire. — Doucement, Thibaut. Tu viens de convenir tout à l'heure que j'étais maître absolu de ton bien, parfaitement libre d'en disposer à ma fantaisie; et maintenant tu voudrais me priver de mes droits?

THIBAUT, se jetant à ses genoux, qu'il embrasse. — Ah! monseigneur, vous m'avez attrapé; mais le moyen de m'en plaindre! Quoi! je recevrais du prince le pain qu'il me donnerait pour mes enfants, et je ne le recevrais pas de vous, qui êtes bien plus pour moi, vous, mon ange tutélaire! Oui, je me rendrai digne de vos dons, en les recevant comme vous me les offrez, avec une âme pleine de sentiment et de joie. Mais donnez-moi donc aussi des paroles pour vous remercier. (En versant un torrent de larmes.) Je crains de ne pas vous paraître assez reconnaissant de vos grâces.

M. DE VERVILLE, en le relevant. — Rassure-toi, Thibaut, je vois ce qui se passe au fond de ton cœur, peut-être encore mieux que toi-même, et j'en suis satisfait. Marguerite, appelle tes enfants. Je sais avec quelle tendresse ils vous aiment; je veux qu'ils voient aussi que je sais vous aimer.

MARGUERITE, s'élançant vers la porte. — Jeannette, Louison, venez, accourez de toutes vos jambes. M'entendez-vous?

JEANNETTE et LOUISON, du dehors. — Nous voici, nous voici, ma mère.

SCÈNE XIII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE. — Tenez, mes chères filles, regardez bien. Tout ce que vous voyez là, vous savez que nous l'avions donné à monseigneur? Eh bien! monseigneur nous l'a rendu. Il ne veut ni de notre argent, ni de notre blé, ni de nos vaches. Il nous donne quittance pour rien de notre dette entière.

LOUISON, allant chercher le chapeau, et le présentant à M. de Verville. — Vous ne voulez donc pas de notre argent non plus?

M. DE VERVILLE. — Non, mes chères amies. L'ardeur que vous avez montrée à secourir vos parents, m'a appris combien vous méritez les uns et les autres qu'on vous soulage dans vos peines. Reprenez donc ce que vous m'avez donné pour eux; mais faites-en l'usage que vous avait d'abord inspiré votre tendresse. Par exemple, Louison, puisque ton père a perdu son troupeau, ne serais-tu pas bien aise d'employer tes épargnes à lui en acheter un autre?

LOUISON, d'un air triste. — Hélas! il s'en faut que j'aie assez pour cela.

M. DE VERVILLE. — Mais si tu en avais assez, serais-tu bien contente de lui faire ce présent?

LOUISON. — Ah! monseigneur! comme je serais joyeuse!

M. DE VERVILLE. — Je suis curieux de voir la mine que tu aurais, ainsi que Jeannette. Thibaut, comme tu t'y connais un peu mieux que tes filles, je te charge d'aller demain pour elles au marché, et de leur acheter à chacune six jeunes vaches, les plus belles que tu pourras découvrir. Tu en trouveras l'argent tout prêt chez moi. C'est un petit cadeau que je fais à tes enfants, pour qu'ils aient le plaisir de te le faire à leur tour.

MARGUERITE. — Eh! monseigneur, ne vous lasserez-vous point de nous accabler de vos bienfaits? Remerciez-le donc avec moi, mes enfants. (Marguerite, Jeannette et Louison tombent aux genoux de M. de Verville, les embrassent, et baisent ses mains, en pleurant de joie, tandis que Thibaut immobile et muet le considère dans une profonde surprise.)

M. DE VERVILLE, détournant la tête pour cacher ses larmes. — Relève-toi donc, Marguerite; relevez-vous, mes chères amies.

THIBAUT. — Monseigneur, je savais bien que vous étiez un homme, un digne homme, mais je ne vous connaissais pas encore; et je ne sais

plus comment vous traiter. (A Marguerite. O ma bonne femme, si nous pouvions rassembler dans un mot, en un seul mot, tout ce que nous dit notre cœur! Se tournant avec vivacité vers M. de Verville.) Monseigneur, je prierai jour et nuit le Ciel, non pas pour vous, car une de vos actions vaut mille de mes prières; mais pour qu'il paraisse de temps en temps sur la terre des hommes tels que vous l'êtes, afin d'empêcher les malheureux de se désespérer. Il va prendre Jeannette et Louison, et les mène devant une fenêtre. Mes enfants, voyez-vous cette colline du haut de laquelle on aperçoit la ville où demeure notre bienfaiteur? Nous y montons tous les dimanches en allant à l'église. Eh bien! nous n'y monterons plus sans chercher des yeux le quartier qu'il habite, sans y envoyer sur lui nos bénédictions, sans prier le Ciel pour lui, pour sa femme, pour tout ce qui le touche, avant d'aller prier pour nous-mêmes. Vous en souviendrez-vous?

Jeannette. — Ah! mon père, si jamais je l'oublie!

Louison. — Nous commencerons en partant de la maison.

Thibaut. — Oui, monseigneur, chaque jour, chaque minute, aux champs, dans notre cabane, partout où nous serons, nous vous donnerons nos premières pensées. Nous ne sentirons pas un seul instant la vie, sans songer que c'est par vous que nous en jouissons, sans être prêts à l'offrir à Dieu pour la moindre de vos prospérités. Vous pourrez, quand il vous plaira, nous demander notre sang. Il est à vous. Ah! que ne puis-je, en ce moment, verser tout le mien dans vos veines, pour vous donner une double vie!

M. de Verville. — Sois heureux, Thibaut, fais le bonheur de ta femme, élève toujours tes enfants à penser comme toi. Je viendrai quelquefois jouir de ce spectacle; et je suis sûr de m'en porter mieux. Mais voici nos affaires terminées: sais-tu bien que je vais te demander à dîner?

Thibaut, lui tendant joyeusement la main. — Ah! tant mieux, tant mieux! nouvelle fête!

Marguerite, d'un air plein d'embarras et de confusion. — Mais mon cher homme, que présenterons-nous à monseigneur?

Thibaut, d'un air libre. — Le peu que nous avons, ma femme. Je le connais. Un morceau de pain sec lui fera plus de plaisir que s'il avait trouvé chez nous un grand rôti sans l'attendre.

Marguerite. — Mais, cependant...

M. de Verville, avec un sourire. — Ne sois pas inquiète, Marguerite. (En lui montrant la corbeille que Champagne et Picard ont apportée.) Tu trouveras là-de-

dans de quoi nous régaler. Mais allons tous ensemble faire un tour de jardin. Nous avons besoin, les uns autant que les autres, de prendre un peu l'air pour nous remettre. (Il sort en prenant Jeannette et Louison par la main. Thibaut et Marguerite le suivent en levant les yeux au ciel et baisant les pans de son habit.)

ACTE V

Le rideau se relève. On voit au milieu de la chambre une grande table fort proprement dressée, avec une nappe blanche et quelques couverts. A côté, sur le devant de la scène, est la corbeille que les gens de M. de Verville ont apportée. Marguerite vient de l'ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, tirant de la corbeille une grosse pièce de viande froide, et la portant sur la table, tandis que LOUISON et JEANNETTE, debout, dans une contenance joyeuse, autour de la corbeille, la parcourent d'un œil avide, en passant la langue sur les lèvres.

MARGUERITE. — Voilà ce qui s'appelle un morceau de Prince! On voit bien que monseigneur n'y a rien épargné.

LOUISON, à Jeannette. — Tiens donc, ma sœur, regarde. C'est comme une galette bossue. Cela sera bon, je crois.

JEANNETTE, à Marguerite, tandis qu'elle porte le pâté sur la table. — Sais-tu ce qu'il y a dedans, ma mère?

MARGUERITE. — Non, ma fille. Les gens de la ville ont tant de choses que l'on ne connaît pas à la campagne!

LOUISON. — Ce doit être un brave homme, ce monseigneur, de nous rendre tout notre bien, de nous donner des vaches, et de nous apporter encore des friandises! Jeannette, il faudra faire couver nos œufs, et lui porter les poulets.

JEANNETTE. — Ah! qu'il me tarde! Je voudrais qu'ils fussent déjà gros et gras. Je ne sais ce que je ferais pour lui, tant je l'aime!

LOUISON. — Je vais lui cueillir un joli bouquet de mes plus belles fleurs.

MARGUERITE. — C'est bien. Et toi, Jeannette, il faut t'occuper un peu du ménage. Va couper proprement du pain, et tu nous l'apporteras. Je veux que monseigneur voie que tu t'entends un peu à conduire une maison.

JEANNETTE. — Oui, ma mère. (Elle sort avec Louison.)

SCÈNE II

MARGUERITE ferme la corbeille, la pousse dans un coin, et revient vers la table.

Voyons, rien ne manque, je crois. Les serviettes, les couverts. — Avançons à présent des siéges. (Elle met des chaises autour de la table.) Voilà qui est tout prêt. Monseigneur peut à présent venir quand il lui plaira.

SCÈNE III

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, jetant un regard étonné sur la table, et frappant dans ses deux mains. — Comment donc, monseigneur! y pensez-vous? Est-ce que vous nous prenez pour des rois? Une pièce de viande superbe et encore (en montrant le pâté) de si belles choses! Je ne sais pas ce que c'est; mais cela me paraît bien appétissant.

M. DE VERVILLE. — C'est un pâté que madame de Verville vous envoie.

MARGUERITE. — Est-il possible qu'elle ait songé à nous?

THIBAUT. — Oh oui, je le crois. Elle m'a si bien traité ce matin! Je parierais qu'après ma femme, c'est la meilleure qu'il y ait au monde. Allons, Marguerite, vienne le mois de janvier et nous prendrons notre revanche. Vous la voyez, monseigneur! Je vous défie de trouver sa pareille pour s'escrimer sur un rouet. (En lui frappant sur l'épaule.) Je veux que cet hiver, dans nos veillées, elle file pour vous et pour madame une si belle pièce de toile, que vous n'aurez jamais eu de si beau linge dans toute votre vie, je vous en réponds.

MARGUERITE. — Oh quel plaisir! je n'y perdrai pas un moment.

M. DE VERVILLE. — Je vous remercie, mes amis, mais cela n'est pas nécessaire. Marguerite a bien assez de ses enfants pour s'occuper; et ce serait...

THIBAUT, l'interrompant. — N'en parlons plus. Nous vous avons tantôt laissé faire à votre fantaisie, il faut bien qu'une fois vous nous laissiez faire à la nôtre. Voudriez-vous nous empêcher d'être reconnaissants? Ce serait nous ravir toute la joie de notre vie et vous êtes trop bon pour cela. Allons, à table. (Il prend un siége et s'assied.) Voilà votre place, monseigneur. Viens t'asseoir aussi, Marguerite.

M. DE VERVILLE, en s'asseyant. — Est-ce que tu n'attends pas tes enfants?

Il faut qu'ils prennent place avec nous. Je veux avoir la satisfaction de manger avec la plus brave famille que je connaisse.

THIBAUT. — Nous ne serons pas en reste, monseigneur, et nous pourrons aussi dire que nous avons eu à notre table l'homme de la terre le plus compatissant et le plus généreux; ce qui vaut mieux encore que de manger avec des rois qui ne le seraient pas. (A Marguerite.) Est-ce que Valentin n'est pas encore revenu des champs?

MARGUERITE. — Non, mon ami, ni George non plus.

THIBAUT. — Et nos filles, à quoi s'amusent-elles, au lieu de venir?

MARGUERITE. — Tu vas voir que ce n'est pas à baguenauder. Tiens, voici d'abord Jeannette.

SCÈNE IV

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE.

Jeannette porte un plateau de bois couvert de morceaux de pain en tas.

THIBAUT. — Ah, du pain! C'est bon. Viens ici, mon enfant. (Il prend avec les doigts deux morceaux de pain, et en jette un à M. de Verville, un autre à Marguerite.) Prenez, monseigneur. Quoique ce ne soit que du pain de fermier, il a bon goût, pourtant. Vous en avez de plus léger à la ville; mais celui-ci vaut mieux pour nous fortifier dans nos travaux. Par bonheur il est encore tout frais. Mais quoi, Marguerite! tu as oublié quelque chose d'essentiel. (Il sourit en lui pressant la main.) Ce n'est pas ta faute, ma chère femme. Dans un jour comme celui-ci, la joie nous saisit tellement le cœur, qu'on ne s'avise pas de songer à tout.

MARGUERITE, parcourant des yeux la table. — Quelque chose d'oublié? Qu'est-ce donc?

THIBAUT. — Du vin, notre ménagère. Est-ce que nous ferions faire un repas sec à monseigneur? cela serait joli.

MARGUERITE. — Où avais-je donc la tête? Je l'ai mis au frais.

JEANNETTE. — Je vais le chercher, moi. (Elle sort.)

THIBAUT. — Cours vite. Monseigneur, il gratte un peu le gosier, mais il est franc.

MARGUERITE. — Que veux-tu dire? Est-ce que monseigneur n'en a pas apporté.

M. DE VERVILLE. — Oui, mon ami. Je t'avoue que je le crois un peu meilleur que le tien.

THIBAUT. — Vous avez aussi porté du vin? Comment, monseigneur,

n'était-ce pas déjà assez? Cela passe par-dessus la mesure. Porter encore du vin pour nous!

M. de Verville. — Oh, ce n'est pas pour vous seulement. Je prétends bien en boire ma part. Ce jour est pour nous tous un jour de plaisir; et le bon vin s'accorde à merveille avec la joie.

Thibaut. — Il est vrai, j'en avais toujours autrefois d'excellent en réserve du vivant de mon père. Lorsqu'il m'arrivait de faire quelques bonnes affaires à la ville, ma première pensée était d'aller acheter une demi-douzaine de bouteilles du meilleur qui pût se trouver. Le prix ne me faisait rien. Je me gardais bien de le boire; je le donnais à ma femme pour les jours où mon père venait nous rendre visite; et alors je le régalais comme il faut. T'en souviens-tu, Marguerite, comme le bon vieillard était joyeux? Mes enfants, nous disait-il, ce vin me fortifie et me réjouit; mais votre amour qui vous fait ôter les choses de la bouche pour moi me fortifie et me réjouit bien davantage. Il en était quelquefois si touché que les larmes lui coulaient des joues dans son verre. Je ne puis vous dire combien le vin me paraissait bon lorsque mon père le buvait à mon côté. (Jeannette rentre portant deux bouteilles.)

M. de Verville. — J'espère que tu ne trouveras pas celui-ci mauvais non plus.

Thibaut. — Ah monseigneur, il suffirait de votre bonté qui nous le donne, pour le faire trouver excellent.

SCÈNE V

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

Louison, portant un bouquet énorme de roses, de chèvrefeuille et de jasmin, s'avance vers M. de Verville, lui fait une révérence, et lui dit. — Monseigneur voudrait-il me permettre de le mettre à sa boutonnière?

M. de Verville. — Grand merci, ma chère Louison : (il l'embrasse) mais il est aussi gros que toi. Je parie que tu n'en auras pas laissé pour tes parents. Allons, je vais partager. Je n'ai rien à moi seul aujourd'hui. Tiens, Marguerite; tiens, Thibaut; tiens, Jeannette; tiens, Louison. (Il leur distribue des fleurs.)

Thibaut. — Ce sera donc comme un jour de noces? chacun son bouquet.

Jeannette. — On prendrait monseigneur pour la mariée. Il donne le repas et les fleurs.

THIBAUT. — Fort bien, voilà ma Jeannette en pointe de gaieté.

M. DE VERVILLE. — Cette petite saillie lui vaudra un trousseau pour le jour de son mariage.

THIBAUT. — Oui-da, monseigneur, il n'y aurait qu'à vous laisser faire, et rester les bras croisés. Son trousseau, il faut qu'elle le gagne elle-même.

LOUISON. — Mon père, et si j'ai plutôt gagné le mien?

THIBAUT. — Voyez-moi cette petite fille! il vous sied bien d'avoir de ces choses en tête. Allons, allons, il ne faut songer qu'à dîner. De la joie, de la joie!

M. DE VERVILLE. — Je veux attendre que tes garçons soient de retour. Je ne dînerai point que je n'aie tout mon troupeau rassemblé autour de moi.

MARGUERITE. — Quel dommage, monseigneur, que vous n'ayez pas d'enfants! Vous paraissez tant les aimer!

M. DE VERVILLE. — Ah Marguerite! quelle plaie tu rouvres dans mon cœur! le ciel m'avait donné un fils...

MARGUERITE. — Un fils unique? et il est mort? c'est bien cruel!

M. DE VERVILLE. — S'il est mort, je l'ignore; mais il n'en est pas moins perdu pour moi.

THIBAUT. — C'est qu'il est peut-être dans une terre étrangère, et que vous ne recevez pas de ses nouvelles. (Voyant des larmes prêtes à couler des yeux de M. de Verville, il prend sa main et la serre.) Ne vous affligez pas, mon bon seigneur, je vous en prie. S'il vit encore, vous le reverrez sûrement. Quoi! vous soulageriez les peines des malheureux, et vous seriez malheureux vous-même! Non, non, le ciel est trop juste. Voyez comme il me traite pour n'avoir fait que mon devoir; et vous qui allez si loin par delà, il vous abandonnerait! Cela n'est pas possible. Allons, égayez-vous un peu. Gardons-nous de rien perdre de ce grand jour de plaisir.

M. DE VERVILLE, essuyant ses yeux. — Oui, mon cher Thibaut, je me reprocherais d'empoisonner ta joie.

THIBAUT. — Vous me le devez : ce serait gâter votre ouvrage. Mais pourquoi mes fils sont-ils si lents à rentrer aujourd'hui? (Il se lève de table et va regarder par la fenêtre.) Je vais voir s'ils viennent. Bon, je vois George qui s'avance. (Il lui fait signe de la main de se hâter.)

MARGUERITE. — Quoi! George seul! Est-ce qu'il n'amène pas Valentin? Il doit savoir que c'est l'heure du dîner. Mille pardons, monseigneur, de vous faire attendre.

M. de Verville. — Nous aurons le temps, Marguerite, je ne m'ennuie pas dans une si douce compagnie. Une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne me dérange point. Les jours sont longs; et pourvu que j'arrive à la ville avant la nuit, ma femme ne sera pas inquiète.

Marguerite. — Voici George, toujours.

SCÈNE VI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON, GEORGE

George ôte son chapeau et s'incline en voyant M. de Verville.

Thibaut, courant le prendre par la main. — Viens, mon fils, regarde ce digne homme. Après le ciel et tes parents, c'est à lui que tu dois avoir pour la vie les plus grandes obligations. Considère-le bien. C'est notre bon seigneur, à qui nous devions donner tout ce que nous possédons sur la terre, et qui nous l'a rendu.

Marguerite, — Et qui donne de plus à tes sœurs un joli troupeau. Aussi longtemps que tu vivras, mon fils, il faut que tu le bénisses chaque jour dans ton cœur. Nous t'en donnerons l'exemple pendant notre vie; tu le suivras après notre mort, n'est-ce pas? Me le promets-tu?

George. — Comment pourrais-je y manquer puisqu'il a tant de bonté pour nous? Mais mon père disait hier que nous allions quitter la ferme : est-ce que nous y restons?

Thibaut. — Oui, mon enfant, toujours, toujours. J'espère bien y voir naître mes arrière-petits-fils.

George, dans un transport de joie, courant vers Marguerite. — O ma mère! c'est pour vous que j'en suis le plus joyeux. Je puis maintenant vous le dire. Toute cette nuit vous m'avez fait pleurer de chagrin.

M. de Verville. — Et pourquoi donc, mon ami?

George, prenant M. de Verville par la main, et le conduisant vers la fenêtre. — Venez, monseigneur, je vais vous l'apprendre. Voyez-vous là-bas près de la haie, ce vieux pommier presque sans feuilles? Ma mère disait ce printemps, qu'elle était bien chagrine de ce que la gelée l'avait si fort maltraité, parce qu'elle n'avait mangé de si bonnes pommes de sa vie, et que l'arbre était en danger de périr. Le lendemain, avant qu'elle se fût levée, j'allai avec mon frère choisir sur ce pommier les bourgeons les plus vigoureux, pour les enter sur d'autres arbres qui sont dans le verger, afin que, celui-ci venant à se perdre, ma mère eût toujours

de ses bonnes pommes. Si nous avions quitté la ferme, c'était bien triste, un autre y serait venu, qui, avec le temps, aurait mangé le fruit de nos entes.

M. de Verville. — Rien n'était plus facile que de les enlever en partant. Personne n'aurait profité de ton travail.

George. — Pourquoi l'aurais-je fait? je n'y trouvais aucun profit. Et quand j'y en aurais trouvé, je sais trop bien qu'on ne doit pas chercher à faire son avantage au préjudice de ses semblables. Au contraire, j'aurais désiré qu'ils eussent cueilli de bon fruit sur nos arbres.

M. de Verville. — Mais tu disais tout à l'heure que c'était bien triste qu'un autre eût mangé le fruit de vos entes?

George. — Sûrement, c'était triste pour moi que ma mère en fût privée; car quoique je souhaite de bonnes pommes aux autres, je les souhaite bien plus à ma mère.

M. de Verville, lui serrant la main. — Tu es un brave garçon (voyant que Marguerite meurt d'envie d'embrasser son fils, mais qu'elle se contient par respect) : tiens, Marguerite, je te le livre. (Pendant qu'elle l'embrasse.) Mon cher Thibaut, je suis de plus en plus émerveillé de tes enfants. C'est entre vous un combat à qui s'aimera davantage.

Thibaut. — Eh monseigneur! il n'est dans les familles que de vivre de bonne amitié. Quand je possédais mon père et ma mère, je rêvais aussi le jour et la nuit comment je pourrais leur faire le plus de plaisir. Je les aurais portés sur mes bras pendant leur vieillesse. J'en suis richement payé. Je vois par expérience que tout ce que vous faites pour vos parents, vos enfants le font pour vous.

Marguerite, à George. — Mais où est donc Valentin? d'où vient qu'il n'est pas avec toi?

George. — Il ne viendra pas dîner.

Thibaut. — Et pourquoi donc?

George. — C'est qu'il s'est mis dans la tête de finir son défrichement avant la nuit. Je l'ai pressé de me suivre en lui promettant de l'aider de toutes mes forces cette après midi. Il n'a pas voulu m'entendre. J'ai du pain de reste, m'a-t-il dit en me montrant la moitié de son déjeuner. Je ferai mon dîner avec cela.

Thibaut, avec émotion. — Le brave enfant! parce que je ne suis pas allé aux champs ce matin, il se charge de ma besogne. Il nous a vu la tête près de se courber sous la misère, et il veut nous la redresser par son économie et par son travail. George, va le retrouver, je t'en prie. Dis-

lui que nous lui commandons de venir, et que nous ne mangerons pas qu'il ne soit à table. (En se tournant vers M. de Verville.) Ah monseigneur! si si vous le connaissiez, vous l'aimeriez comme nous de tout votre cœur.

JEANNETTE. — Mon père, veux-tu que j'aille le chercher avec ma sœur et George?

LOUISON. — Je me charge de le faire bientôt venir, moi.

THIBAUT. — A la bonne heure; mais ne vous amusez pas en chemin.

LOUISON. — Va, ne crains rien, nous reviendrons en courant.

SCÈNE VII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE. — Je ne puis te peindre, Thibaut, toutes les émotions que j'éprouve en ce jour. Je vois que les enfants sont la plus douce faveur du ciel.

THIBAUT. — Lorsqu'ils sont comme les nôtres, c'est alors une bénédiction; et les parents possèdent en eux une richesse qu'on ne peut apprécier. O monseigneur! vous ne sauriez croire combien les peines de la vie deviennent plus légères, lorsque nos enfants nous aident à les supporter. (En frappant sur l'épaule de M. de Verville.) Prenez seulement bon courage. En quelque lieu que soit votre fils, je crois fermement qu'il rendra vos vieux jours les plus joyeux de votre vie.

M. DE VERVILLE. — Ah! s'il vivait encore, s'il était d'un aussi excellent naturel que les tiens! Mais de quelle vaine espérance vais-je me flatter? Non, je n'ai plus de fils pour me soutenir un jour dans mon dernier âge. Heureux Thibaut! tu peux vieillir, tu goûteras la douceur de te voir revivre dans les cinq enfants auxquels tu as donné le jour.

THIBAUT. — Cinq, dites-vous, monseigneur? Non, s'il vous plaît, quatre seulement (il compte sur ses doigts); ce petit marmot qui repose là derrière le rideau, Louison, George et Jeannette. Voilà tous ceux qui sont à moi.

M. DE VERVILLE. — Et celui qui est aux champs?

THIBAUT. — Il n'est pas notre fils, quoique je l'aime autant que s'il l'était, et que j'aie fait pour lui ce qu'on peut faire pour les siens. Il en est bien digne aussi, ce brave garçon! il nous chérit comme s'il nous devait la naissance, et il travaille pour le ménage comme s'il était l'aîné de ma petite famille.

M. de Verville. — Et quelle est donc la sienne?

Thibaut. — Nous le savons aussi peu que lui : nous l'avons sauvé de la mort dans son berceau. Ma femme l'a nourri de son lait, et il a toujours vécu avec nous. Au reste il ne doit pas être d'une naissance commune. Il avait à son cou un hochet garni d'or et de pierreries, et son linge était de la plus grande beauté.

M. de Verville. — Vous l'avez sauvé de la mort; vous ignorez sa famille; et il n'est pas d'une naissance commune! Ah mon cher Thibaut! hâte-toi de m'apprendre comment il est tombé entre vos mains.

Marguerite. — C'est une bien cruelle histoire.

Thibaut. — Nous demeurions alors en Normandie. Je faisais valoir une petite ferme sur le bord d'une rivière. La situation était fort bonne, et la terre rendait bien, quoiqu'il n'y eût pas grand merci à dire à ceux qui l'avaient tenue avant nous.

M. de Verville. — Passe, je t'en conjure, sur toutes ces circonstances, et raconte-moi seulement ce qui regarde Valentin. Il n'est que cela dont je sois curieux.

Thibaut. — Eh bien, monseigneur, pour en venir là tout de suite, vous saurez qu'une nuit nous fûmes réveillés par les eaux, qui étaient entrées de tous côtés dans notre maison. Nous eûmes à peine le temps de monter sur le toit pour y attendre du secours. Le matin on vint nous chercher dans un bateau. Tout le pays était inondé. On voyait la rivière couverte de débris de maisons et de meubles, emportés par la violence du courant. J'étais occupé à consoler ma femme qui se lamentait de la perte de notre cabane, et plus encore de celle de son fils, que les ondes avaient étouffé avant notre réveil. Tout à coup j'aperçois un berceau balotté par les vagues qui l'entraînaient, et qui menaçaient à chaque instant de l'engloutir. Je ne pus tenir à cette vue. Je quittai mes habits, et, sans regarder au péril, je me jetai dans la rivière en nageant de toutes mes forces vers le berceau. Je fus plusieurs fois repoussé, j'étais épuisé de fatigue; mais les cris de l'enfant que j'entendais en m'approchant de lui, me donnaient du courage et de la vigueur. Enfin, après bien des dangers, je parvins à l'atteindre, et je le conduisis assez loin de là sur le bord. Ma femme m'avait suivi en se traînant plus morte que vive le long du rivage. Je lui présentai la petite créature qui ne cessa de crier, que lorsqu'elle se fut attachée à son sein. La pauvre Marguerite crut retrouver dans cet enfant celui qu'elle venait de perdre. Nous fîmes alors toutes les recherches possibles pour décou-

vrir les parents, mais sans pouvoir y parvenir. Nous n'en avons pas été plus affligés : nous avons continué de le regarder comme notre fils. Je lui ai raconté cent fois son aventure : il n'y a que mes autres enfants à qui je l'aie cachée, pour leur laisser le plaisir de le croire leur frère, et qu'il n'y eût pas de jalousie dans la maison. Je l'ai fait instruire comme les autres. Il laboure aussi bien que moi-même, il parle comme un beau livre, et il sait lire et écrire peut-être mieux que notre magister.

M. de Verville. — Et combien y a-t-il de cet événement?

Thibaut. — A peu près quinze ans et quelques mois autant qu'il m'en souvienne. Attendez donc, je puis vous le dire à la minute, car j'en fis dresser dans le temps un écrit par le juge du lieu, signé du curé, et attesté par tous les paysans témoins de l'aventure. En quittant le pays, je n'ai pas oublié de l'emporter avec moi : va le chercher, Marguerite.

Marguerite. — Il est ici dans cette cassette avec les hardes et le hochet que Valentin avait alors. Nous les avons soigneusement conservés, et nous les avons mis à part ce matin, parce que si vous aviez fait vendre nos effets, il n'était pas juste que ceux de ce pauvre garçon y fussent confondus.

M. DE VERVILLE, se levant. — Ah Marguerite! ne me fais pas languir, je brûle de les voir.

THIBAUT. — Aveins-les donc, ma femme.

MARGUERITE, courant chercher le paquet dans la cassette, le donne à Thibaut. — Tiens, mon ami.

THIBAUT, en l'ouvrant. — Voyez-vous, monseigneur?

M. DE VERVILLE examine le hochet, puis la marque du linge, et après avoir lu l'écrit, il s'écrie : — C'est lui! c'est lui! O grand Dieu! tu me rends donc mon fils!

THIBAUT, dans une profonde surprise. — Que dites-vous? notre Valentin votre fils? O mon cher et bon seigneur! je sens tout votre corps qui frémit. (Il lui prend la main, et le soutient.) Ma femme, vite un siége, il va tomber à la renverse.

MARGUERITE, courant de tous côtés. — Je ne sais ce que je fais. Je suis toute hors de moi. Et notre pauvre garçon, qu'il va être étonné! (Elle apporte enfin un siége. Thibaut fait asseoir M. de Verville, et lui tient toujours la main.)

M. DE VERVILLE. — O jour de bénédiction! retrouver mon fils! Quelle sera la joie de ma femme! C'est d'aujourd'hui que nous allons commencer à vivre. Mon cher Thibaut, mène-moi de grâce vers lui. Il faut que je le voie, que je le presse contre mon cœur.

THIBAUT. — Non, non, monseigneur, s'il vous plaît : mon cher Valentin en mourrait de saisissement. Il va revenir tout à l'heure. Passez dans cette chambre jusqu'à ce que je l'aie prévenu. Il sera un peu mieux préparé, et vous un peu plus calme.

MARGUERITE, regardant par la fenêtre. — Le voici qui revient avec sa bêche sur l'épaule. Voyez-le marcher.

M. DE VERVILLE, courant vers la fenêtre. — Il vient! il vient! comme le cœur me bat! je veux courir à lui.

THIBAUT, l'arrêtant. — Non, monseigneur, cela ne serait bon pour l'un ni pour l'autre; et cette fois-ci vous en passerez à ma fantaisie. (Il entraîne dans la pièce voisine M. de Verville, qui le suit à regret, en tenant toujours ses yeux tournés vers la fenêtre.)

SCÈNE VIII

MARGUERITE, seule.

Je serai peut-être bien à plaindre de cette aventure. Voilà que Valentin devient tout à coup un grand seigneur. Qui sait s'il nous aimera davan-

tage, s'il ne rougira pas de nous regarder? (En laissant tomber quelques larmes.) Oh, si cela m'arrivait, je ne m'en consolerais de ma vie. Je l'ai élevé avec trop de soin! je l'aime avec trop de tendresse! c'est comme s'il était un de mes propres enfants.

SCÈNE IX

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, à M. de Verville qu'il laisse dans une autre pièce. — Restez, restez. Je viendrai vous avertir quand il faudra. (Voyant Marguerite baignée de larmes.) Eh bien, ma chère femme, qu'as-tu donc à pleurer?

MARGUERITE. — Ah mon ami! c'est de plaisir et de tristesse tout ensemble que je pleure.

THIBAUT. — Comment as-tu donc l'habileté d'arranger cela?

MARGUERITE. — Je suis joyeuse de ce que Valentin retrouve ses parents, et de ce que ses parents le retrouvent. Mais nous allons le perdre nous autres : voilà ce qui m'afflige. Et s'il allait nous oublier!

THIBAUT. — Quelle vilaine pensée t'est venue dans l'esprit! Nous oublier, ma femme! aussi peu que nous pourrons l'oublier nous-mêmes. Tu ne le connais pas encore assez bien, à ce que je vois.

SCÈNE X

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

VALENTIN, avec vivacité. — O mon père, ô ma mère, que je suis transporté de joie! (Il pose sa bêche, court à eux, et les embrasse.) Jeannette et Louison viennent de me raconter ce que monseigneur a fait pour nous. Où est ce bon seigneur, que je lui baise les mains, que je le remercie de tant de bontés?

SCÈNE XI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

M. DE VERVILLE, ouvrant impétueusement la porte, et courant se jeter au cou de Valentin. — Me voici, mon fils, me voici! Oui, tu es à moi, tu es mon sang, mon amour et ma vie.

THIBAUT. — Ne sois pas effrayé, Valentin, c'est la vérité. Monseigneur est ton père. (Valentin dans une profonde surprise, regarde tour à tour d'un œil étonné. M. de Verville, Thibaut et Marguerite. Il voudrait parler et sa langue reste muette.

MARGUERITE. — Oui, mon cher enfant, tout vient de se découvrir. Il y a quinze ans que monseigneur pleure ta perte. C'est à nous de la pleurer aujourd'hui.

VALENTIN, d'une voix étouffée. — Moi, votre fils! Vous, mon père! Il se dégage de tous les bras qui l'entourent, se précipite aux genoux de M. de Verville, les embrasse et couvre ses mains de baisers. M. de Verville jette ses bras autour du cou de son fils, et laisse tomber sa tête sur la sienne. Ils demeurent un moment dans cette attitude, muets et baignés de pleurs.

M. DE VERVILLE, relevant un peu sa tête. — Dieu tout puissant! quelles grâces puis-je te rendre pour ta bonté!

VALENTIN. — J'avais demandé mille fois au Ciel de me faire connaître ceux à qui je suis redevable de la vie; et c'est de vous que je l'ai reçue, vous qui venez de la rendre, par vos bienfaits, à ceux qui me l'ont con-

servée. Que de raisons pour vous chérir, et pour chercher à mériter votre tendresse par mon obéissance et par mon amour!

M. de Verville. — Mon cœur me fait déjà sentir combien tu en es digne. Oui, mon fils, mon unique fils, ce cœur a toujours été plein de toi. Mais ta mère, quels vont être ses transports en te voyant!

Valentin. — Ah! je vous en conjure, conduisez-moi vers elle. Qu'il me tarde d'être à ses genoux, et de la serrer dans mes bras!

M. de Verville. — Viens, mon ami, je me reproche tous les instants que je fais perdre à son bonheur. Courons, volons.

Thibaut, les arrêtant, et les prenant l'un et l'autre par la main. — Y pensez-vous? Porter la mort, à force de joie, dans le cœur de cette bonne dame! Non, non, il n'en sera pas ainsi. Il faut commencer par boire un verre de vin pour nous fortifier le corps et l'esprit, autrement nous ferions tout de travers. Je me charge ensuite d'aller à la ville pour amener les choses de loin à madame, et la préparer à voir son enfant. Ah mon cher Valentin! que tu seras bien aise de la connaître!

Valentin. — Je vais donc la voir aujourd'hui, après avoir craint si longtemps de ne la voir jamais! Je ne puis dire la tendresse que je sens d'avance pour elle.

Marguerite. — Et moi, Valentin, m'aimeras-tu toujours?

Valentin — Ah! si je t'aimerai! Je t'appellerai toujours aussi ma mère comme elle. Si elle m'a donné la vie, n'est-ce pas toi qui l'as soutenue de ton lait, après que mon second père me l'eût sauvée? Que serais-je devenu sans vous deux? Vous m'avez fait plus de bien qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de le reconnaître.

M. de Verville. — Que dis-tu, mon fils? Ah! quand il devrait m'en coûter la moitié de ma fortune, je veux que ces braves gens.....

Thibaut, l'interrompant avec vivacité. — Et moi, je ne veux pas que vous disiez un mot de plus là-dessus. Votre amitié, celle de madame et de Valentin seront notre plus grande récompense. Je vous défie, avec toute votre richesse, de nous en donner une qui vaille pour nous celle-là. Mais, qu'attendons-nous pour nous mettre à table? Venez, monseigneur. Valentin, ici, à côté de ton père. Oui, je te comprends, va, Marguerite sera près de toi. La bonne créature, elle t'aime si tendrement! (Voyant que Marguerite s'essuie les yeux avec son tablier.) Allons, ma femme, point de folie; pourquoi ces larmes? Nous ne sommes point perdus les uns pour les autres. S'il était devenu un vaurien, c'est alors que nous l'aurions perdu, et qu'il aurait fallu le pleurer.

VALENTIN, regardant d'un air attendri M. de Verville. — Vous le voyez, mon père, si je dois les chérir? — (Il prend la main de Marguerite, qui ne peut retenir plus longtemps ses pleurs, et se cache le visage, pendant que Valentin lui fait mille caresses.)

THIBAUT. — Eh bien, finirez-vous? Ils sont aussi fous l'un que l'autre. Or ça, Marguerite, pour te distraire un peu, fais placer tes enfants, et porte-nous des verres. (Pendant que Marguerite s'occupe de ces soins, il se tourne vers M. de Verville, et lui dit : Tout à l'heure quand je vous disais, monseigneur, que la vertu ne restait jamais sans récompense! Vous le voyez pourtant. A peine venez-vous de faire une bonne action, que vous en voilà tout de suite payé. Vous nous donnez des biens qui n'étaient plus à nous, et nous vous donnons un fils que vous croyiez perdu. (Il se lève; et s'adressant à George, à Jeannette et à Louison, qui, pendant toute la scène, ont gardé le silence, en tenant les yeux constamment fixés, tantôt sur M. de Verville, tantôt sur Valentin.) Et vous, mes enfants, apprenez à ne jamais désespérer du Ciel, ni de vous-mêmes. Lorsqu'une inondation m'emporta, il y a quinze ans, ma cabane, la Providence me donnait au même instant de quoi m'acquitter un jour envers le bienfaiteur qu'elle devait m'envoyer. Aujourd'hui que la sécheresse semblait m'avoir ruiné sans ressource, elle rétablit au contraire ma petite fortune. Dieu se sert de tout pour récompenser ceux qui font leur devoir. C'est à deux fléaux des plus terribles que nous devons notre bonheur. Que cette leçon vous serve pour toute la vie! Lorsqu'un homme fait le bien, croyez-moi, que les malheurs le poursuivent, qu'il tonne sur sa tête, que tout s'écroule autour de lui, tant qu'il n'a rien à se reprocher, il reste ferme comme un roc (en frappant du poing sur la table), ou s'il tombe un moment, il se relève plus vigoureux..... Un coup de vin, monseigneur. (Il saisit la bouteille, et remplit les verres à la ronde.) C'est pour boire tous ensemble à votre santé.

MARGUERITE. — Oh! avec quel plaisir!

THIBAUT. — Valentin, toi seul, tu peux lui dire de bouche : Mon père; mais nous le disons tous de cœur comme toi. A votre santé, monseigneur!

TOUS A LA FOIS. — A votre santé, monseigneur!

VALENTIN. — A votre santé, mon tendre et respectable père!

M. DE VERVILLE, les larmes aux yeux. — Je te remercie, mon cher fils. Je vous remercie tous, mes enfants. Que le nom de père est un doux nom! (Il boit.) Jamais vin ne m'a paru si exquis.

THIBAUT, d'un air gai. — Ni à moi non plus. Aussi je recommence. C'est pour toi maintenant, Valentin. Écoute, quoique tu sois devenu un

grand personnage, je ne veux pas que personne t'appelle jamais autrement dans ma cabane. En te nommant ainsi, nous sentirons mieux que tu habites encore au fond de nos cœurs.

Valentin. — Et moi, en quelque lieu que ce soit, je t'appellerai toujours mon père. (Thibaut lui prend la main, et la serre. On boit à la santé de Valentin.)

Thibaut. — Ah çà! monseigneur, je vous ai raconté comment nous avions trouvé votre fils. C'est votre tour de nous dire comment vous l'aviez perdu.

M. de Verville. — Très-volontiers, mon ami, puisque ce récit ne doit plus me coûter de tristesse. Il y avait un an que j'étais marié, lorsque la guerre s'étant rallumée, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour les Indes orientales. Ma femme, malgré mes instances, voulut me suivre dans une si longue et si dangereuse navigation, après avoir donné le jour à ce cher fils, le seul que nous ayons conservé. J'avais un oncle, prieur d'une abbaye auprès d'Évreux. L'enfant fut confié à une nourrice du voisinage, pour qu'il fût à portée de veiller sur lui, et de nous en donner des nouvelles. Je n'en reçus aucune pendant les trois premières années. Inquiet de ce silence, je m'adressai à des amis que j'avais à Paris. Le plus zélé se rendit sur les lieux, d'où il m'écrivit que peu de temps après mon départ, une inondation subite avait ravagé la contrée; que mon oncle était péri dans le désastre, victime de son intrépidité; que la maison de la nourrice avait été emportée la nuit par les eaux, et que mon fils avait perdu la vie avec elle. Ces nouvelles affreuses m'accablèrent de douleur, et ma femme en fut sur le point de descendre au tombeau. A mon retour en France, je n'osai faire des recherches qui me semblaient si superflues, dans la crainte que leur mauvais succès ne réveillât des regrets amers que le temps avait un peu adoucis.

Thibaut. — Quoi! monseigneur, depuis six ans que je suis votre fermier, j'aurais pu finir votre tristesse! Je ne me console point de vous avoir laissé si longtemps souffrir. Je vous ai si souvent parlé de mon bonheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de vos peines?

M. de Verville. — Devais-je imaginer que toi seul pouvais les finir? Et puis, je te l'avoue, je cherchais à bannir de mon esprit de cruelles pensées. Je craignais surtout de les rappeler en présence de ma femme. Ce matin même, lorsque tu voulais nous parler de tes enfants, ne te souviens-tu pas avec quelle adresse j'ai détourné la conversation sur d'autres sujets?

VALENTIN, se jetant dans les bras de M. de Verville. — O mon père! combien je vais vous aimer pour vous faire oublier tant de larmes!

M. DE VERVILLE, l'embrassant. — N'en parlons plus, mon fils, puisque leur source est épuisée.

THIBAUT. — Ne vous y fiez pas, monseigneur. Il vous en fera répandre toute votre vie; mais ce ne seront que des larmes de plaisir. Vous êtes loin de le connaître encore. Quand vous aurez vu toutes ses bonnes qualités, il vous en deviendra mille fois plus précieux. Comme j'aime à vous voir si dignes l'un de l'autre!

M. DE VERVILLE, avec attendrissement. — C'est à vos instructions, mes braves amis, que j'en suis redevable. C'est près de vous qu'il a pris le goût de l'honneur et de la vertu. J'ai le bonheur de le trouver tel que j'aurais désiré de le former moi-même. Ah! de quel prix pourrai-je vous satisfaire?

THIBAUT. — Nous satisfaire? Oh! c'est déjà fait dès longtemps; et Valentin lui-même y a pourvu. Nuit et jour il a travaillé de son mieux pour notre avantage. Croyez-vous que sans ses soins nos champs auraient si bien prospéré?

M. DE VERVILLE. — Vous perdrez donc beaucoup en perdant ses secours?

MARGUERITE. — Hélas! c'est la satisfaction de l'avoir près de nous que nous aurons le plus à regretter.

VALENTIN. — Non, mon père, je dois vous le dire, parce qu'ils vous le cacheraient peut-être, de peur d'exciter encore la générosité de votre cœur. Je leur devais bien tous mes efforts pour les soins qu'ils avaient pris de mon enfance, et je n'avais aucun mérite à travailler pour eux. Mais quelque laborieux qu'ils pussent être, mes bras leur étaient nécessaires. S'ils perdent mon assistance, c'est à moi de les en dédommager. Il n'en est qu'un moyen. Par bonheur, il dépend de la première grâce que j'ai à vous demander, et que vous ne me refuserez point dans ce moment de joie : n'est-il pas vrai, mon père?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon fils, parle, demande. Il n'est rien que tu n'aies le droit d'obtenir.

VALENTIN. — Eh bien! je vous en supplie, donnez-leur pour moi ces champs, puisque je ne pourrai plus les cultiver pour eux.

THIBAUT, avec feu. — Que dis-tu, Valentin?

M. DE VERVILLE. — Ce qu'il dit? Ah! ce qui porte la joie dans le fond de mon cœur, en me prouvant combien le sien est capable de recon-

naissance. Oui, mon fils, je suis sûr maintenant de posséder bientôt ta tendresse, puisque je te vois si sensible à celle que ces braves gens avaient pour toi. Thibaut, reçois cette ferme des mains de notre fils. Je ne veux point lui ravir le plaisir de te la donner. J'y joindrai seulement pour ma femme et pour moi la métairie de Gervais, qui t'appartient aussi dès ce moment.

Thibaut. — Arrêtez! monseigneur, arrêtez! Je vous demande grâce. Ne nous accablez pas davantage. Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous? Voulez-vous nous rendre ingrats malgré nous-mêmes?

M. de Verville. — Ne commence donc pas à l'être, en m'ôtant la joie de reconnaître le don que tu me fais. Un fils ne vaut-il pas mille fois les biens que je t'abandonne? Parle, donnerais-tu le tien à ce prix?

Thibaut. — Vous avez toujours le secret de me confondre; ainsi je vous laisse faire comme il vous plaira. Ce serait un crime à nous de batailler contre votre bonté. (Il se tourne vers Marguerite.) Ma chère femme, nous étions ce matin hors d'état de payer la moitié de nos dettes, et voilà que maintenant nous regorgeons de richesses! O mes enfants! je puis donc mourir sans être inquiet sur votre sort! Et toi, Valentin, quand je te perds, je te vois pourvu d'un père tel que tu le mérites! Je crains que ma pauvre tête ne se dérange de tant de joie.

M. de Verville. — Tiens, Thibaut, il faut boire un coup pour la raffermir.

Thibaut. — Voilà un conseil admirable, dont je veux profiter (Après avoir rempli les verres à la ronde, il se lève, ôte son chapeau, et le fait tourner autour de sa tête.) Allons, ma femme, allons, mes enfants. (Voyant que George, Louison et Jeannette n'osent toucher à leurs verres.) Allons, vous dis-je, c'est un verre de reconnaissance. Il faut le vider jusqu'au fond. Oui, Marguerite, tu as beau leur faire des signes, il faut qu'ils en passent par là.

Marguerite. — Mais mon ami, je crains...

Thibaut, l'interrompant. — Tant mieux, ma femme, je veux qu'il leur en reste une petite pointe dans la tête, pour qu'ils se souviennent à jamais de ce grand jour. Laissons-les boire largement à la santé de notre bienfaiteur. Lorsqu'ils penseront dans la suite à tout ce qu'il a fait pour eux, ils lui rendront pour chaque goutte de vin, mille fois plus de larmes de reconnaissance et de tendresse. Pardonnez, monseigneur, ils ne sont pas encore d'un âge à comprendre tout l'excès de vos bien-

faits; mais laissez-les grandir. Aussi longtemps qu'ils jouiront de la vie, vous serez béni par eux et par leurs enfants.

VALENTIN. — Oui, j'ose en répondre pour eux, je connais leur bon cœur. O mes chères petites sœurs, et toi, mon frère, jamais je n'oublierai l'amitié que vous avez eue pour moi. Il les embrasse. Mon père, vous me permettez de ménager chaque jour sur mes plaisirs, pour leur donner de quoi se faire un établissement.

M. DE VERVILLE. — Doucement, je te prie, ne va pas sur mes droits. Je viens tout à l'heure de m'engager pour le trousseau de Jeannette.

VALENTIN. — Eh bien! je me réserve George et Louison. Tu le veux, n'est-ce pas, ma mère Marguerite? Elle lui serre la main, et ne répond que par ses larmes. Tu le veux aussi, mon père Thibaut?

THIBAUT. — Comment pourrais-je te refuser ce qui paraît te faire tant de plaisir? Oui, je l'accepte pour toi autant que pour moi-même. J'y mets pourtant une condition que je vais proposer à monseigneur.

M. DE VERVILLE. — Voyons, de quoi s'agit-il?

THIBAUT. — Vous m'avez dit souvent que vous et madame, vous désireriez avoir une petite maison de plaisance dans cette contrée, pour y passer la belle saison. Le champ voisin est à vendre. Vous pouvez l'acheter pour y bâtir un petit pavillon à votre fantaisie. De cette manière, nous vous aurons auprès de nous pendant la moitié de l'année. Je parierais que Valentin prendrait de la mélancolie, s'il lui fallait toujours être emprisonné dans la ville.

M. DE VERVILLE. — Qu'en dis-tu, mon fils?

VALENTIN. — J'en serais charmé, je l'avoue, je ne respire que l'air des champs.

M. DE VERVILLE, avec un sourire. — A la bonne heure. Tu vois, Thibaut, que je me rends plus tôt à ta prière que tu ne l'as fait à la mienne.

THIBAUT. — C'est qu'il y a de la différence. Mais je n'ai pas tout dit. Ce terrain est assez grand pour y planter un joli jardin. Vous me regardez, monseigneur? Oh, vous ne savez pas encore tout ce que Thibaut peut faire. J'étais jardinier autrefois, et je n'ai pas oublié mon métier. Je me charge de vous arranger votre parterre si joliment, qu'on vienne le voir de tout le pays comme une merveille.

GEORGE. — Je prendrai pour ma part de creuser les canaux et les fossés, de faire les terrasses, et de planter les arbres de vos allées.

MARGUERITE. — Et moi, je veux, avec mes filles, relever les plates-bandes, et les garnir de fleurs.

Jeannette. — Nous y porterons les plus belles de notre jardin.

Louison, en sautant. — Oh! quand serons-nous à l'ouvrage?

M. de Verville. — Y pensez-vous, mes amis? Il faudra donc que j'aille labourer vos champs, tandis que vous vous occuperez de mon parterre?

Thibaut. — Ne pensais-je pas que vous auriez encore la malice de me contrarier? Écoutez, monseigneur, nous en serons plus expéditifs à notre ouvrage. Et puis le meilleur temps pour travailler à votre jardin, c'est justement la saison où il n'y a presque rien à faire dans les champs. Quoique Valentin soit maintenant un seigneur, j'espère qu'il voudra bien nous aider. Ses mains sont accoutumées à manier la bêche; et travailler pour vous, sera son plus grand plaisir. Laissez-nous faire. Chacun s'emploiera de bon cœur à sa besogne; et tout sera fini avant que vous ayez eu le temps d'y songer. Mais voici le brave Gervais. Que nous veut-il? (Il se lève, court à lui, et le prend par la main.)

SCÈNE XII

M. DE MERVILLE, VALENTIN, THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON

Gervais. — Je venais voir, Thibaut, si tu es content de tes vaches.

Thibaut. — Ah, mon cher voisin, je le suis bien davantage de ce que nous pouvons rester bons amis. Ton retour achève la joie de ma journée. Viens t'asseoir avec nous. Je veux te mettre en présence du meilleur homme qu'il y ait sur la terre.

Gervais, en s'avançant. — Que vois-je? monseigneur?

M. de Verville, avec un sourire. — Non, Gervais, je ne suis plus pour toi que M. de Verville. Ton seigneur actuel, le voilà. En montrant Thibaut.

Gervais. — Comment donc, Thibaut?

Thibaut. — Oui, mon ami, je le suis. Mais nous n'en serons pas moins familiers que ci-devant, si riche que je sois devenu.

Gervais. — Je ne comprends rien à ce discours.

Thibaut. — Je le crois, il en embarrasserait bien d'autres. On ne trouve pas deux fois en sa vie un homme aussi généreux que monseigneur. Tant il y a que je suis maintenant, par sa grâce, le maître de cette ferme et de la métairie.

M. de Verville. — Il est vrai, je viens de les lui céder en toute propriété.

Gervais. — Eh bien, Thibaut, je te félicite de tout mon cœur de cette bonne fortune, et je n'en suis point jaloux. J'espère que tu seras toujours pour moi un aussi bon seigneur que M. de Verville l'a été.

Thibaut. — Ah, mon ami, que je me trouve heureux de pouvoir reconnaître la droiture que tu m'as témoignée ce matin! Vois ce que tu aurais gagné à suivre les conseils d'un méchant homme. Pour deux misérables vaches que tu aurais conservées, tu aurais perdu un bon ami. Ma petite fortune t'aurait fait crever d'envie et de dépit. En me voyant devenir le maître de ta métairie, tu aurais toujours eu la crainte que je ne te misse dehors, pour me venger. Cette pensée aurait rempli ta vie d'amertume. Au lieu de cela, tu trouves un cœur à toi et à toute épreuve. Mon plus grand plaisir sera de t'obliger. Je puis commencer dès ce moment. Je te rends les deux vaches que tu m'as envoyées, et je te tiens quitte pour deux ans de ton fermage. (Gervais, dans sa profonde surprise, ne peut prononcer une seule parole, et le regarde avec des yeux fixes, et la bouche béante.

M. de Verville. — Thibaut, je croyais que rien ne pouvait ajouter à la douceur que je goûtais de te faire du bien; mais l'usage que tu en fais, me pénètre encore d'une joie mille fois plus douce. (Il lui prend la main et la serre.

Thibaut. — Eh, monseigneur, il serait bien mal à moi de profiter de vos grâces, sans profiter aussi de votre exemple. C'est vous qui m'avez mis en passe d'obliger mon voisin, et je vous remercie de ce nouveau plaisir.

Gervais, revenant à lui et se jetant au cou de Thibaut. — Ah, mon ami! comment pourrais-je me rendre digne de toi! Rien ne me fait tant de peine que d'être hors d'état de te montrer ma reconnaissance.

Thibaut. — Que dis-tu, Gervais? Dieu me préserve de rendre jamais quelque service pour avoir du retour! Faire le bien est une chose merveilleuse, qui porte en elle-même son meilleur prix.

Gervais. — Le ciel te bénira dans ta femme, dans tes enfants, dans toutes tes entreprises, et moi, je ne penserai jamais à toi que les yeux pleins de douces larmes. Je désire déjà ton bonheur plus que le mien. Je ne suis jaloux que d'une chose, c'est de l'honneur que M. de Verville t'a fait de manger avec toi. Écoute, j'ai un agneau gras que je voulais vendre. Je veux maintenant qu'il serve à renouveler notre amitié. Il faudrait que monseigneur, ainsi que toi, Thibaut, avec Marguerite et tes enfants, vous vinssiez tous en manger demain.

Thibaut. — Cela me paraît fort bien arrangé, monseigneur. Que vous en semble?

M. de Verville. — Je ne refuse rien aujourd'hui.

Thibaut. — Ni moi, certes. Mais, voisin, je retiens un couvert de plus. Oui, monseigneur, pour madame. Elle manquerait à la fête. Il faut qu'elle s'y trouve; et je défie alors tous les rois et toutes les reines ensemble de faire un repas plus joyeux. C'est une journée bien étonnante, Gervais! Nous sommes obligés, Marguerite et moi, d'aller en ce moment à la ville; mais demain nous te raconterons des merveilles qui te raviront de surprise, et qui te feront mieux voir encore que la vertu qui demeure ferme au milieu du malheur, reçoit toujours sa récompense.

TABLE DES MATIÈRES

SANDFORD ET MERTON 1

Première partie 1

Le Vannier 14

Les deux Chiens 25

Androclès 30

Cyrus 38

Deuxième partie 41

Les deux Frères 51

Aventures de quatre Matelots russes 57

Troisième partie 79

L'Enfant de bon naturel 79

L'Enfant de mauvais naturel 84

Le Turc reconnaissant 94

Quatrième partie 117

Continuation de l'Histoire du Turc 117

Le Goutteux 141

Cinquième partie 156

Sixième partie 195

Agésilas, roi de Sparte 195

Léonidas, roi de Sparte 199

Septième partie 229

LE PETIT GRANDISSON 265
Première partie 265
Deuxième partie 351
Les Avantages du travail 352
Les Suites dangereuses de la faiblesse de caractère 381
Le Nid de merles 417
LE RETOUR DE CROISIÈRE 440
LES SŒURS DE LAIT 464
LES JOUEURS 477
LE PAGE 508
L'HONNÊTE FERMIER 533

CLASSEMENT

DES GRAVURES HORS TEXTE

On l'avait entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves. . . . . En regard du titre.

Il tomba dans un accès de rage. 112

Enfin ils parvinrent à retirer de son tombeau cette famille infortunée. . . 175

M. Bartlet, qui est un homme très-savant. 269

Nous assistâmes hier, ma chère maman, à la récolte des fruits d'automne. . 342

Telle était la scène qui frappa les regards du jeune Sedley. 406

Minette (courant vers sa mère 457

Le Prince : L'aimable enfant, comme il dort sans inquiétude. 515

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

Pq Berquin, Arnoud
1957 Sandford et Merton
B455A76

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY